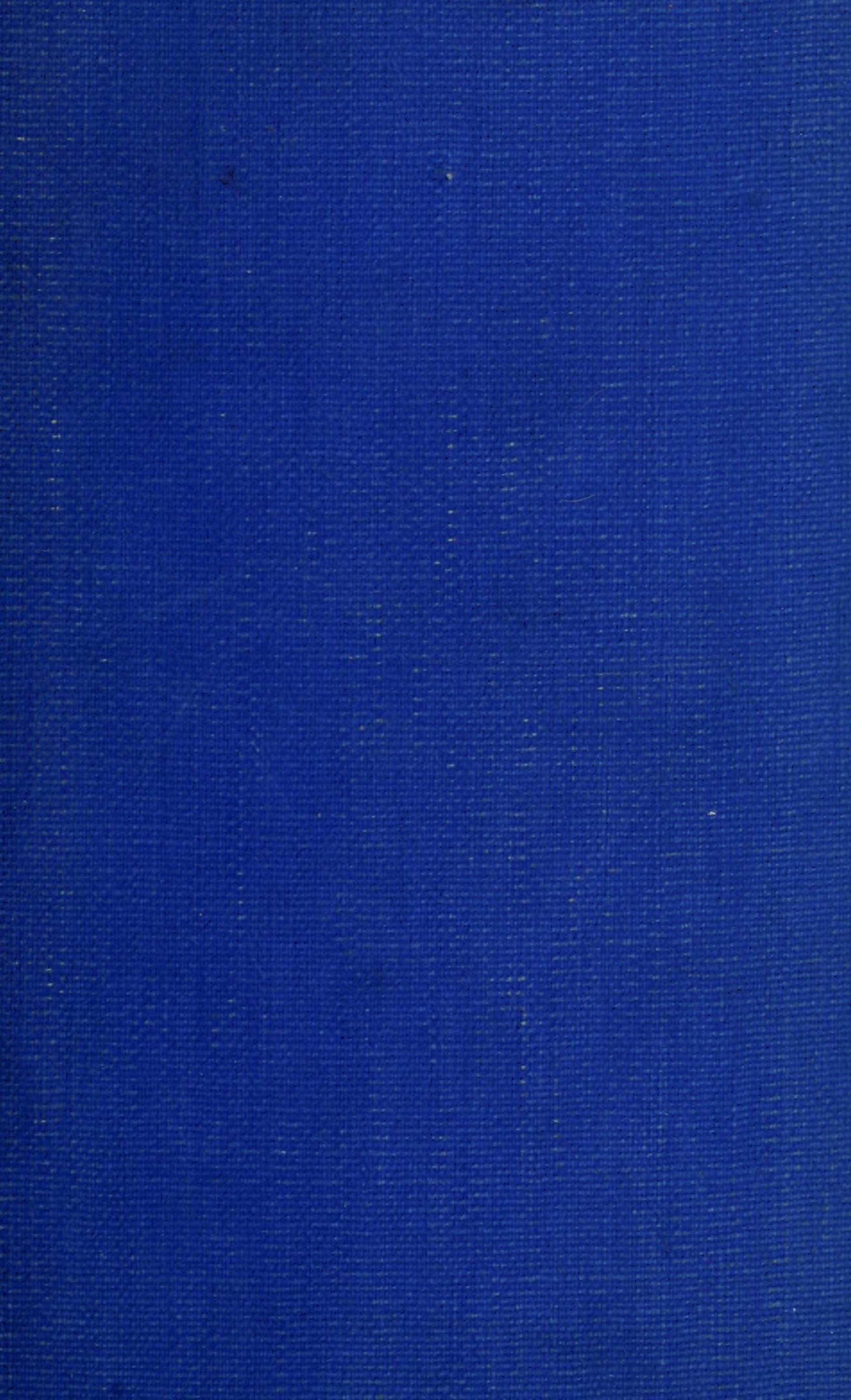




HISTOIRE
DES ITALIENS

PAR

M. CÉSAR CANTU

TRADUITE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

PAR

M. ARMAND LACOMBE

D'APRÈS LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE

TOME VIII

PARIS

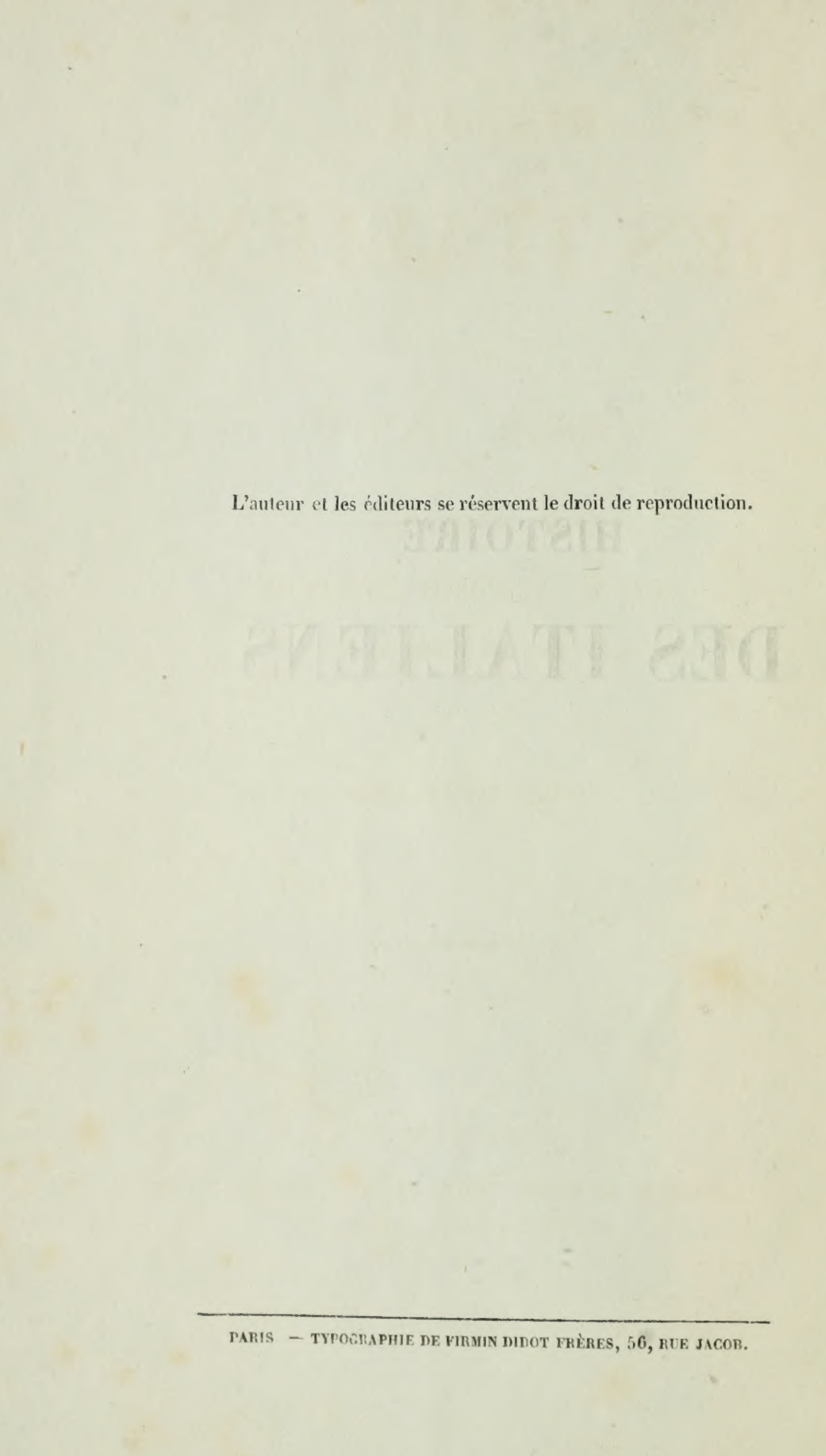
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

rue Jacob, 56

HISTOIRE

DES ITALIENS



PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, 56, RUE JACOB.

HISTOIRE
DES ITALIENS

PAR

CÉSAR CANTU

Traduite sous les yeux de l'auteur

PAR M. ARMAND LACOMBE

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE

TOME HUITIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXI

HISTOIRE

DES ITALIENS.

LIVRE DOUZIÈME

(SUITE).

CHAPITRE CXXXVII.

TROISIÈME GUERRE ENTRE CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier. MAISON DE SAVOIE. EXPÉDITION D'AFRIQUE.

La pierre sépulcrale de la principauté est donc aussi scellée sur l'antique et glorieuse république de Florence ; les libéraux, qui se sont indignés contre la papauté du moyen âge, parce qu'elle excommuniait les empereurs liberticides, peuvent l'applaudir maintenant que, devenue boiteuse, elle s'appuie d'une part sur le roi de France, de l'autre sur les Autrichiens.

Clément VII, le pontife le plus funeste à l'Italie, persécuta dans toutes les parties de la Péninsule les Florentins exilés, voulut que l'on bâtît une forteresse à Florence, et introduisit à Sienne un gouvernement favorable à ses desseins. Ancône avait vécu sous les papes avec des formes républicaines, et moyennant des conditions qui, au fond, l'obligeaient seulement à ne pas se montrer leur ennemie. Comme elle avait refusé à Clément VII l'ar-

gent qu'il lui demandait, ce pape brûlait du désir de la soumettre. Néanmoins il n'osa point le tenter par la force ouverte, dans la crainte qu'elle n'appelât l'ennemi; mais, sous le prétexte d'un débarquement imminent des Turcs, il obtint d'y construire des
1532 fortifications, d'où il tomba sur la ville et lui ravit son indépendance. Le trésorier, dans cette grave circonstance, avait caché le trésor public : le cardinal Accolti, qui avait suggéré cette fraude et stipulé pour sa famille le gouvernement perpétuel de la ville, le fit décapiter, et emporta le trésor dans sa maison; puis le gibet, les tortures et l'exil domptèrent les Anconitains, qui furent remplacés dans les emplois par des Florentins. L'infamie des Accolti resta impunie tant que vécut Clément VII; mais Paul III fit enfermer Benoît, et ne le remit en liberté qu'après le remboursement de 50,000 écus d'or.

Les autres pays de l'Église ne restaient pas tranquilles. Napoléon Orsini, diffamé, sous le nom d'abbé de Farfa, par mille délits, assaillit, à la tête de bandes, les châteaux qu'on lui avait enlevés, parcourut la contrée en ennemi, faisant des prisonniers, imposant des contributions, exigeant des rançons. Sa marâtre Félicie, fille de Jules II, obtint que le pape envoyât des forces contre lui; vaincu, il se retira à Farfa, puis en France, jusqu'au moment où le roi lui fit pardonner, avec autorisation de retourner à Rome. Là, ayant appris que sa sœur allait se mettre en route afin d'épouser un prince napolitain, il s'embusqua pour l'enlever; mais Jérôme, son frère, qui l'escortait avec trente hommes, ayant rencontré l'abbé, lui donna la mort.

Jean-François Pic était redevenu seigneur de la Mirandole; mais Galeotto, son neveu, seigneur de Concordia, assaillit la ville, pénétra dans la chambre de Jean-François, qu'il égorgea devant un crucifix avec son fils Albert et les autres personnes de la maison, et réunit le pays à sa seigneurie. Aucune des promesses faites à Malatesta Baglione pour qu'il trahît ne s'était réalisée; il se retira donc avec son argent et son infamie dans sa ville de Pérouse, où il mourut à l'âge de trente-neuf ans. Rodolphe, son fils, banni de cette cité, s'en empare de vive force et brûle le palais du prolégat, qu'il met à la torture avec deux auditeurs pour les contraindre à révéler le lieu où est le trésor; puis il les fait décapiter tout nus, et se constitue seigneur. Telle était la paix que les étrangers avaient apportée à l'Italie.

Le Milanais, épuisé par tant de souffrances, ne jouissait pas non plus du repos; la mort du duc, qu'on regardait comme

prochaine, le tenait alors en suspens. L'arrogance de Medeghino, qui menaçait une grande partie de l'État, entraîna le duc dans une guerre de dix mois très-dispendieuse, et le contraignit à imposer des contributions qui portèrent au comble le mécontentement. Crémone, qui avait souffert d'horribles ravages de la part des troupes de la ligue, se souleva contre les taxes ducales ; les révoltés, aux cris de : *Du pain! du pain!* et conduits par un certain Luchetto, tuèrent quelques seigneurs. Le commandant du château sortit avec des forces, et Luchetto se réfugia dans le Torrazzo, d'où il fut tiré à force de promesses et d'assurances pour être tué. Des troupes accourues de Milan emprisonnèrent beaucoup d'habitants; «néanmoins on ne condamna à mort que quelques hommes et une femme, mais beaucoup furent bannis (Campi). »

François Ier, qui, dans son intérêt personnel, avait indignement sacrifié l'Italie, ne sut pas, une fois hors de l'abîme, se résigner à l'avoir perdue. Pour contrarier Charles-Quint, il donnait la main à Henri VIII d'Angleterre, et aux protestants d'Allemagne, qui, convertissant la liberté religieuse en liberté politique, s'étaient levés en armes après avoir formé la ligue de Smalkalde. Dans le but de détacher Clément VII de l'empereur, 1533
il demanda, pour la marier à son second fils Henri, Catherine, fille de Laurent II de Médicis. Cette alliance avec les rois de France jetait tant de lustre sur sa famille que le pape vint à Marseille la négocier en personne, se transformant en paranym- octobre.
phe au grand détriment de la dignité pontificale. Il assigna pour dot à Catherine 100,000 écus d'or et tous les biens que sa mère possédait en France, biens dont le revenu annuel était de 10,000 sequins.

Le roi, sachant que François Sforza, duc de Milan, avait trop de raisons d'être mécontent de l'empereur et de Leyva, lui envoya Albert Meraviglia comme ambassadeur, mais sans titre officiel, avec la mission de l'entraîner dans une ligue. Le duc lui prêta l'oreille; mais, comme il tremblait sans cesse à la pensée de ses maîtres, aussitôt qu'il craignit d'être découvert, il fit arrêter et décapiter cet agent sous le prétexte d'un meurtre. Le roi jeta les hauts cris pour cette violation du droit des gens, et Charles-Quint, satisfait d'une pareille démonstration, donna en mariage à Sforza sa nièce Christierna de Danemark. Mais, peu après, ce duc timide et cruel mourait à quarante-cinq ans sans 1525 1er novemb.
laisser de regrets. Avec lui s'éteignit la famille Sforza, qui, dans l'espace de quatre-vingt-sept ans, avait donné six ducs à Milan,

une impératrice à l'Allemagne (Blanche-Marie), une reine à Naples (Hippolyte), une à la Pologne (Bonne) (1).

Le duché conservera-t-il son indépendance? tombera-t-il dans la servitude, et, dans ce cas, quel sera son maître? Pour résoudre ce problème, les cabinets redoublent d'activité. En attendant, l'empereur l'occupe comme fief faisant retour à l'empire (outre que le défunt le lui laissait par testament), reçoit le serment et confirme tous les fonctionnaires dans leurs emplois; mais François Ier proteste, en assurant que, dans le traité de Cambrai, il n'y avait renoncé qu'au profit seul de Sforza.

Charles-Quint, afin de n'être pas obligé d'entretenir une grosse armée au delà des Alpes, avait formé une ligue entre tous les États d'Italie, excepté Venise; ils devaient fournir un contingent sous le commandement de Leyva, tandis que les bandes pillardes et cruelles des *bisogni* étaient envoyées en Morée et dans la Sicile. Mais, comme l'habile politique de l'équilibre ne pouvait s'accorder avec la réunion, sur une seule tête, de la couronne impériale et de celle de l'Espagne, qui dominait alors sur la moitié du monde, Charles-Quint abandonna la première à son frère Ferdinand, d'autant plus que l'Allemagne était bouleversée par les conséquences de la réforme, et menacée vigoureusement par les Turcs. En effet, Soliman n'avait pas voulu comprendre Charles-Quint dans le traité de paix, sous le prétexte qu'il s'intitulait empereur. François Ier, au contraire, sacrifiant le titre de roi très-chrétien à la politique nouvelle qui ne tenait aucun compte de la religion, non-seulement faisait un traité de com-
1536 merce avec le Grand Turc, mais lui proposait une alliance contre Charles-Quint pour envahir Naples; il l'aurait certainement conclue, si Venise n'eût pas refusé d'y adhérer.

Les frères Arugi et Kaireddin Barberousse, pirates redoutables de Lesbos, s'étaient signalés, tout jeunes encore, en prenant

(1) D'un fils naturel de François Ier Sforza descendaient les comtes, qui finirent en 1680; d'un fils naturel de Ludovic le More, les marquis de Caravage, qui s'éteignirent en 1697. François avait eu deux frères, Alexandre et Bosio. Le premier obtint, en 1445, la seigneurie de Pesaro, que Galéas, son dernier descendant, abandonna au pape en 1512; l'autre eut la seigneurie de Castel-Arquato, et, par son mariage, en 1429, avec Cécile, héritière du comte Guido des Aldobrandeschi, il hérita du riche comté de Santa-Fiora en Toscane, que Mario Sforza, en 1633, vendit au grand-duc. Son neveu Frédéric épousa, en 1673, Livie Cesarini, et de cette union sortirent les ducs romains Sforza-Cesarini.

deux galères du pape, et avaient passé au service du sultan afside de Tunis. Le premier périt après avoir été la terreur du littoral européen et africain; l'autre, ayant tué le dey d'Alger, s'empara de cette ville et de Tlemcen, comme vassal de l'empire ottoman. Dès lors il entreprit la course sur une plus grande échelle, et ravagea toutes les côtes, excepté celles de la France, garanties par Soliman, qui lui confia soixante-six vaisseaux dans la pensée qu'il était le seul capable de tenir tête au grand amiral Doria. Kaireddin, joignant à cette flotte dix-huit de ses navires, traversa le détroit de Messine, surprit Capri, saccagea Procida et Terracine, d'où il emmena en esclavage une grande quantité de chrétiens. Informé que Julie Gonzague, femme de Vespasien Colonna, célèbre par sa beauté, demeurait à Fondi, il résolut de la surprendre pour en faire don au harem de Soliman; en effet, il assaillit la ville, mais la duchesse eut le temps de s'enfuir.

Kaireddin, ayant débarqué à Tunis avec quatre-vingt mille janissaires fournis par le sultan, détrôna Muley-Hassan, vingt-deuxième sultan afside, et soumit ce pays à la domination de la Porte. Le dépossédé se réfugia auprès de Charles-Quint, qui, cé- 1533
dant à ses sollicitations et à celles des chevaliers de Malte, se persuada qu'il importait non-seulement à sa grandeur, mais à la sécurité de l'Espagne, de rétablir sa propre autorité sur les côtes d'Afrique et de détruire la piraterie. Dans ce but, il réunit à Cagliari cinq cents navires sous les ordres d'André Doria, avec plus de trente mille hommes des anciennes bandes espagnoles, commandés par Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto. Le pontife y ajouta dix galères, sous la conduite de Virginio Orsini; les Génois en fournirent d'autres; Ferrant Gonzague vint de Sicile, et l'empereur lui-même fit partie de l'expédition avec le prince de Salerne et d'autres seigneurs italiens. Les prosateurs et les poëtes célébrèrent l'Hercule qui allait étouffer Antée; mais les malveillants prétendirent que Charles n'entreprenait cette expédition contre Barberousse que pour se dispenser d'affronter Soliman en Hongrie. Aussi disait-on qu'on n'avait jamais vu un prince fuir devant l'ennemi avec tant d'appareil (1).

(1) PAUL JOVE, liv. XL. Grégoire Leti reproche aussi à Charles d'avoir fui devant Soliman et de s'être rendu en Italie par le chemin le plus court. Le fait est également attesté par un document important inséré dans les *Diarj* manuscrits de Marin Sanuto, que nous aimons à rapporter comme une preuve de

Barberousse avait prudemment fortifié Tunis et le port de la Goulette, que protégeaient dix-huit galères avec cent bouches à feu, vingt mille cavaliers maures et une infanterie innombra-
1535 ble; néanmoins les impériaux assaillirent ce port et s'emparèrent de l'arsenal et des navires. Barberousse, contraint de s'éloigner avec cinquante mille hommes, voulait d'abord égorger dix mille chrétiens qui se trouvaient à la Goulette. En effet, il eut à se repentir d'avoir été humain une fois, car les captifs tournèrent contre lui les canons de la citadelle. Dès lors, pris entre deux feux, il s'enfuit en déroute à Bone, tandis que les impériaux entraient à Tunis, où ils tuèrent trente mille personnes et firent dix mille esclaves.

1536 Charles-Quint revenait de l'expédition de Tunis, chargé de gloire et de dettes, quand il apprit que les Français avaient en-

l'insubordination des troupes d'alors : « Ils ne voulaient pas (les soldats italiens) aller mourir de faim en Hongrie. Le marquis del Vasto, voulant connaître l'opinion des fantassins italiens, leur demanda, accompagné de leurs capitaines, quels étaient les soldats qui voulaient rester en Hongrie et ceux qui désiraient retourner en Italie. Un jeune fantassin nu-pieds fut le premier qui répondit : *Italie, Italie! aller, aller!* Le désir de revoir la patrie, la solde mal payée, le manque de vivres, la crainte de mourir en Hongrie, la mauvaise nature des ultramontains, opposée à celle des Italiens, furent la cause principale que tous les Italiens se mirent à crier, avec un grand bruit : *Italie, Italie! aller, aller!* Alors ils partirent malgré l'empereur, le marquis del Vasto et leurs chefs, que les arquebuses effrayèrent plus d'une fois; ils tuèrent même trois de leurs capitaines, qu'ils remplacèrent par trois autres, sous la conduite desquels ils se rendirent auprès de l'empereur, faisant en un jour six lieues ou soixante milles. Arrivés à la Chiusa, ils se mirent à brûler, tuer, saccager, égorger les prêtres et violer les femmes, parce qu'ils ne trouvèrent pas de vivres et qu'on voulait les amuser. Dans un lieu appelé la Trévisane, indignés qu'on eût tué quelques-uns de leurs chefs et gentilshommes, ils incendièrent et firent tout le mal qu'ils purent; aussi je crains bien que la haine et les anciennes inimitiés des ultramontains et des Italiens ne soient renouvelées. À Vilach, à travers des chemins affreux, se présenta devant le capitaine Ponte un agent de l'empereur envoyé en toute hâte pour l'arrêter à ce passage au moyen de bonnes paroles ou par force; mais rien ne put le retenir, ni les promesses d'argent, ni la force par conséquent. Ils brûlèrent le village par où ils devaient passer, et, pendant trois jours, jusqu'à leur arrivée à la Chiusa, ils vécurent de racines. Une fois sur le territoire italien, et voyant l'abondance des vivres qu'on leur avait préparés, outre qu'ils étaient compris, ils commencèrent à crier : *Marc, Marc! Italia, Italia!* Ils disaient que, alors même que chacun d'eux croirait gagner un empire, ils ne retourneraient pas dans ces contrées, où l'argent et les vivres leur manquaient; car, lorsqu'ils demandaient du pain ou du vin, tous leur répondaient : *Nicht furt*, etc. »

vahi la Savoie et le Piémont. Au milieu de tant d'événements, nous avons à peine fait mention de ce pays, sur lequel les historiens de l'Italie, ne le considérant pas comme italien, nous ont transmis peu de détails.

La seigneurie de Savoie était assise sur les deux versants des Alpes, de la Saône à la Sesia, et de la Méditerranée au lac de Neuchâtel. Les comtes de Maurienne obtinrent par mariage le marquisat de Suse et le comté de Turin, et, par conquête, la Tarantaise. Henri VII leur accorda le titre de princes de l'empire et le fief d'Aoste. Plus tard ils ajoutèrent à ces domaines la Bresse, les baronies de Faucigny, de Gex et de Vaud, le Bugey, le Valromey, les anciennes communes libres de Chieri, Savigliano, Fossano, San Germano, Biella, Cuneo, les comtés de Nice, Ventimiglia, Tende, Beuil avec Villefranche et la vallée de Barcelonette, démembrées de la Provence; le territoire génois, qui séparait les États d'outre-monts; Briga et Limone, qui favorisaient le passage du col de Tende. Le Piémont, qui s'étendait de la Doire ripaire à la Doire vaudoise de Saint-Maurice, de Gassino à Savigliano, Fossano et Mondovi, resta comme l'apanage de la ligne cadette d'Achaïe jusqu'en 1418; à cette époque, l'empereur Sigismond en investit, avec le titre de duc, Amédée VIII, lequel se fit confirmer par le comte d'Anjou les terres détachées de la Provence, et céder Verceil par le duc de Milan, de sorte que la Sesia forma la limite de ses possessions.

Le duché, à cette époque, s'agrandit par l'acquisition de plusieurs villes du pays de Vaud, de sept autres dans les environs de Mondovi, enlevées au marquis de Montferrat, comme Chivasso et divers châteaux du Canavais, outre l'hommage de beaucoup de seigneurs: les Avogadri du Vercellais, les Fieschi de Masserano et de Crevacuore, Tizzone de Crescentino, et les populations du val d'Ossola. Le comté de Tende et le Montferrat en restaient encore séparés. Après l'extinction de l'ancienne famille d'Aléram en 1305, le Montferrat avait passé dans une branche des Paléologues de Constantinople, et se trouvait partagé entre les familles de Montferrat et de Saluces. En outre, de grandes portions étaient assignées en apanage aux princes de la maison. D'un autre côté, la France occupait beaucoup de passages. En 1375, cette puissance, sous le prétexte de l'hommage que lui avait prêté le marquis de Saluces, planta sa bannière dans ce petit État, qui fut pour elle une occasion d'intervenir dans les affaires d'Italie, et un obstacle perpétuel aux agrandissements de la

maison de Savoie ; bien plus, au moyen des femmes qu'ils marièrent dans cette famille, les rois français purent se mêler beaucoup de ses intérêts et lui faire sentir leur influence (1).

Les rois de France, dès qu'ils possédèrent Gênes et le Milanais, agirent à leur guise dans cet État, placé au milieu de leurs possessions ; ils le traversaient continuellement avec leurs armées, sans même en demander la permission, d'autant plus qu'il était gouverné par des princes faibles. Dans le Montferrat, Guillaume IX, qui, à l'âge de sept ans, succéda à Boniface V en 1493, changea de système selon ses tuteurs, mais sans jouer lui-même aucun rôle. A la mort de Boniface, son fils, il ne restait de la maison des Paléologues que Jean-George, son oncle, abbé de Lucedio, et Marguerite, mariée à Frédéric Gonzague de Mantoue. Jean-George, après avoir déposé l'habit religieux, lui succéda en 1533 en épousant Julie d'Anjou, fille d'Isabelle qui avait été reine de Naples ; mais il mourut bientôt, empoisonné, dit-on, par le duc de Mantoue, qui, d'avance, avait acheté de Charles-Quint l'investiture de cet État. Malgré cette acquisition, il lui fut disputé par Charles III, duc de Savoie, par François, marquis de Saluces, et par beaucoup d'autres qui faisaient valoir des droits sur des pays particuliers. Alors commencèrent ces luttes au milieu desquelles, pour des mariages ou des stipulations de princes, on trafique des populations comme d'un patrimoine.

Charles III le Bon héritait, à l'âge de dix-huit ans, de la sei-
1504 gneurie de Savoie, qui comprenait toute la rive droite du lac de Genève, et de la principauté du Piémont, qu'il trouvait en grande partie engagée pour des apanages à trois veuves et à divers princes ; il dominait en outre sur le marquisat de Saluces, encore distinct et soumis par l'hommage à la France. Charles, d'un caractère faible, vécut dans l'obscurité : il souffrit que les Suisses s'emparassent de plusieurs de ses forteresses ; que le Piémont fût parcouru et rançonné par ceux qui se disputaient la Lombardie ; que Genève renonçât à son obéissance pour s'allier avec Fribourg, et s'affranchît même pour toujours de son autorité en embrassant la réforme ; enfin il se trouva malheureusement entraîné dans les guerres de ses voisins.

(1) Vers la fin de 1300, les paysans du Valais, de la Tarantaise, du Vercellais et surtout du Canavais, se soulevèrent contre les nobles ; les vallées de Brozzo et de Pont formèrent une vaste conspiration, ravagèrent les domaines, démolirent les châteaux, attentèrent à l'honneur des châtelains, de leurs femmes et de leurs filles, et le mouvement dura presque un siècle.

Afin d'acquérir le Montferrat, Charles devait caresser les deux arbitres de l'Europe. Mais, bien qu'il fût l'oncle de François Ier, il le redoutait comme voisin; il préféra donc Charles-Quint, épousa 1521-31
Béatrix de Portugal, belle-sœur préférée de cet empereur, dont il reçut en don le comté d'Asti et le marquisat de Ceva.

Dès ce moment, se faisant l'instrument de Charles-Quint, il fut la cause principale de ses succès en Italie. Mais l'ingratitude paya ses services; en effet, après avoir tenu longtemps dans l'attente les divers prétendants au Montferrat, l'empereur l'occupa comme fief vacant, et finit par l'adjuger au marquis de Mantoue, qui, moyennant 30,000 ducats, avait gagné un de ses conseil- 1536
lers. Le duc de Savoie se plaignit qu'on l'avait trompé, mais alors que Charles-Quint était devenu assez fort pour ne plus redouter son inimitié.

François Ier, voyant qu'il favorisait les impériaux, occupa ses États, se fortifia dans Turin et autres lieux, et ses troupes saccagèrent Rivoli (1), Grugliasco, Carignan, Chieri, Savigliano. Lorsque l'empereur, à son retour de l'expédition contre Tunis, apprit que les Français avaient envahi le Piémont, il se déchaîna en invectives, renouvela son cartel à François Ier, et jurait qu'il le réduirait à la condition du plus pauvre gentilhomme de France. Mais prudent, même dans sa colère, il l'endort par des négociations, tandis qu'il rassemble en Lombardie des Allemands, des Espagnols, des Italiens, avec lesquels il recouvre une grande partie du territoire piémontais. Il se propose même d'envahir la France, dont il partage déjà les grandes seigneuries entre les siens, et dit à Paul Jove : *Trempe dans l'encre ta plume d'or, car je vais te fournir ample matière d'écrire.* Les astrologues prédisaient que Leyva était destiné à faire la conquête de la France, et ce fut à lui, malgré l'avis contraire des plus sages, que l'on confia l'armée. L'empereur ayant demandé à un prisonnier français (la Roche-du-Maine) combien il y avait de journées des frontières jusqu'à Paris : *Douze,* lui répondit-il, *mais des journées de bataille.*

(1) Une chronique contemporaine de Rivoli raconte qu'un grand nombre d'habitants se renfermèrent dans le clocher; mais les Français ayant mis le feu à une pile de bois qui se trouvait à quelques pas, la fumée les aurait étouffés s'ils n'étaient pas descendus par les cordes des cloches. Malheureusement, ces cordes n'arrivant pas jusqu'à terre, ils devaient sauter et se faisaient des blessures. Une mère se laissa glisser de cette manière, portant un enfant sur le bras et en tenant un autre par les langes avec les dents.

En effet, l'expédition trouvait en Provence les campagnes désertes, la guerre de bandes implacables, et même la peste ; l'empereur fut donc obligé de se retirer honteusement, à travers les féroces vengeances des paysans, et Leyva en conçut une telle douleur qu'il mourut bientôt.

Le comte Guido Rangone de Modène, qui s'était mis à la tête de tous les partisans des Français en Italie, alors réunis à la Mirandole, essaya, suivi d'un bon nombre d'entre eux, de s'emparer de Gênes ; mais cette ville ne le seconda point. Se retirant
1537 alors, il prit Chieri, Carmagnole, Cherasco, Bricherasio, d'autres villes même, et contraignit Jean-Jacques de Médicis à lever le siége de Turin. Charles III, entre un roi qui était son neveu, et l'empereur, son allié, restait dépouillé de ses domaines, puisque la France dominait depuis Moncalieri jusqu'aux Alpes ; l'empereur, sous prétexte de sécurité, mettait des garnisons à Asti, à Fossano, à Verceil (1).

L'empereur éprouvait des revers dans les Pays-Bas, soulevés contre sa tyrannie, parce qu'il voulait leur arracher, avec la liberté religieuse, les franchises communales. Soliman, à la sollicitation de François Ier, envahissait la Hongrie, ravageait les côtes du royaume de Naples et menaçait la Toscane ; Sienne, entraînée par les Français, se soulevait. Le nouveau pontife,
1538 Paul III, conseilla d'organiser une ligue, et fixa même, dans ce but, un congrès à Nice de Provence, vers laquelle il se dirigea avec grande solennité. Dans son passage à Parme, une querelle s'éleva pour savoir qui toucherait sa mule, et le maître des écuries périt dans la lutte ; le pape et les siens se réfugièrent dans la cathédrale. A Nice, ce pape voulait qu'on lui remît le château, auquel prétendaient François Ier et Charles-Quint ; le duc de Savoie refusa de le céder à personne, et n'accueillit pas

(1) Mathieu Dandolo, qui se rendait en France comme ambassadeur de la seigneurie vénitienne, visitait le duc de Savoie à Verceil, la seule ville qui lui restait. « Je ne sais s'il peut véritablement s'appeler, non pas duc, mais seigneur de Verceil, puisque cette ville, où il habite, est gardée par les Espagnols ; leur surveillance est même si rigoureuse qu'ils ont refusé l'entrée aux serviteurs chargés de conduire mes montures ; on les a fait loger dehors, mesure, à ce qu'il paraît, à laquelle sont soumis tous les étrangers. » (*Rapports des ambassadeurs vénitiens*, série 1re, vol. II, p. 62.)

Ce Charles disait à Muzio : « J'ai deux grands maîtres de maison, l'empereur et le roi, qui gouvernent mon duché, mais sans me rendre compte de leur gestion. » (*Avertissements moraux.*)

même le pontife dans la ville. D'autre part, les deux rois ne consentirent pas à s'aboucher, parce que l'un exigeait, comme préliminaire, la possession de Milan, et que l'autre repoussait cette demande. Le pape, qui se vantait d'être un habile négociateur, proposa les conditions séparément; mais il ne put obtenir qu'une trêve pour dix ans, chacun d'eux conservant ce qu'il possédait, c'est-à-dire que le Piémont et la Savoie restaient à d'autres qu'à leurs princes. 18 juin.

Charles III se plaignait à son beau-frère, Charles-Quint, que les armées impériales avaient maltraité le Piémont, malgré l'argent prodigué par lui afin de l'empêcher. Fossano dépensa 30,000 écus; d'autres villes furent saccagées ou durent se racheter du pillage; en six mois, le dommage ne fut pas au-dessous de 3 à 4,000 écus par jour, sans compter les maisons brûlées, les valeurs dispersées. L'empereur envoyait un gentilhomme pour recueillir des informations, et protester qu'il avait à cœur les intérêts des sujets de son beau-frère autant que ceux de ses propres sujets; mais le marquis de Pescaire écrivait en même temps qu'il avait besoin de nourrir les troupes, et campait dans le Piémont, où il les laissait vivre à discrétion. Turin et Chieri les repoussèrent par la force; mais, comme la solde impériale ne venait jamais, il fallait y suppléer par crainte de pire. A leur départ, les impériaux emmenèrent avec eux un grand nombre de jeunes filles (1).

Les avides Allemands furent remplacés par les généreux Français. Le chevaleresque Gaston de Foix, ayant pris Suse, renvoya la garnison en chemise, bien qu'on fût au mois de novembre; le connétable de Montmorency, auquel se rendit le château d'Avigliana, fit pendre le capitaine Orzo, Sicilien, qui l'avait défendu bravement. C'est ainsi que les peuples souffraient des querelles des rois.

Charles-Quint, accourant pour dompter les Flamands soulevés, traversa la France, et, contraint par le danger plutôt que séduit par les courtoisies, il promit à François Ier d'investir un de ses fils du Milanais; mais, lorsqu'il eut soumis les insurgés, il ne tint aucun compte de sa parole, et assigna le Milanais à son propre fils Philippe. Une nouvelle guerre paraissait donc imminente; François Ier, jaloux de la gloire que s'attribuait Charles-Quint comme vainqueur des Turcs, excitait Soliman

(1) CIBRARIO, *Origine des institutions de Savoie*, p. 136.

contre l'Autriche. Il ne reste plus aucun doute sur ces manéges du roi très-chrétien (1): l'alliance fut dissimulée d'abord, mais il la manifesta quand les impériaux assaillirent Marseille, et la Méditerranée porta sur ses flots les galères de Barberousse pavoisées de ces lis d'or que saint Louis avait déployés contre les musulmans. Or, pour donner la mesure de ces barbares que François Ier attirait au cœur de l'Europe, il suffit de savoir que ce roi, obligé de leur ouvrir le port de Toulon, fit sortir de la ville tous les habitants et dévaster les environs, afin que la belle Provence ne les tentât point.

Soliman avait pour ministre Ibrahim de Parga, né sujet vénitien, et favorable à ses compatriotes au point d'amener son maître à renouveler avec la république des traités de commerce libre et garanti; mais des navires turcs et vénitiens s'étant rencontrés, le salut et les signaux firent naître un conflit, et, par
1537 suite, amenèrent quelques engagements. Venise eut beau envoyer des excuses, punir, descendre aux humiliations qui encouragent l'insulte, Soliman dirigea sur Corfou les troupes qu'il avait préparées contre Naples; mais elles ne purent s'emparer que d'îlots de la république ou de quelques Vénitiens.

Charles-Quint profita de ces diverses tentatives pour combiner une ligue entre Venise, l'empereur d'Allemagne et Paul III; la guerre devait être poursuivie jusqu'à ce que les Turcs fussent expulsés de l'Europe. Les confédérés se partageaient déjà l'empire : à Charles-Quint, Constantinople et le titre impérial; à Venise, ses anciennes possessions avec la Vallona et Castelnuovo de

(1) Voir *Négociations de la France dans le Levant*, 1854, recueillies par Charrière. Soliman avait concerté d'assaillir Otrante; mais, arrivé en vue de la ville, et ne trouvant pas dans ces parages la flotte française, il s'en retourna.

Michelet, dans le livre qu'il a publié avec le titre de *Réforme*, livre mêlé de profond et de superficiel, dogmatique à force de doute, et revêtu d'un style tout de surprises, accuse de cette négligence les personnes qui favorisaient à la cour le pape contre les Turcs et l'hérésie. Après s'être demandé si l'occupation du royaume de Naples par les Turcs eût été un mal, il répond que non, parce que les conquérants, comme dans la Chine, auraient été civilisés par les vaincus, et les Turcs seraient devenus Européens. Néanmoins cela n'est pas arrivé dans la Grèce, et après une occupation de quatre cents ans; mais le professeur de Paris est aveuglé par son désir de voir le catholicisme abattu.

En vertu d'un autre principe, la légalité, l'Italien Giannone justifie les courses continuelles et les conquêtes des Turcs en Italie; en effet, dit-il, ce peuple ayant conquis Constantinople, il devenait l'héritier légitime de l'empire oriental, et, par suite, des droits de cet empire sur l'Italie méridionale ! !

Dalmatie; aux chevaliers, Rhodes (1). Venise, après s'être procuré de l'argent par tous les moyens, arma une grosse flotte; mais le pape ne voulut pas lui permettre d'imposer la dîme sur les biens du clergé jusqu'à la somme d'un million de sequins (2); l'Espagne soulevait des difficultés à l'occasion des approvisionnements qui devaient être faits dans la Pouille, et mit du retard à envoyer les navires commandés par Doria.

Le commandement général de l'expédition appartenait à cet amiral; peu bienveillant à l'égard de Venise comme Génois, accablant de ses hauteurs Vincent Capello, général des Vénitiens, et le patriarche Marc Grimani, général des galères pontificales, il laissa échapper les occasions de détruire Barberousse, déjà battu à Lépante par Capello; bien plus, il se retira, et les Vénitiens se trouvèrent seuls pour défendre l'île principale de la mer Ionienne, et soutenir une guerre suscitée par les vaniteuses clameurs de la ligue. Dans la persuasion qu'ils étaient trahis, soit par Doria, soit par son maître, et voyant Barberousse et Soliman rassembler de nouvelles forces pour les assaillir à Candie et dans le Frioul, ils entamèrent des négociations avec la Porte.

Antoine Rincon, banni espagnol, ambassadeur de France, trahissait la république afin de seconder la bienveillance de François I[er] pour Soliman; on prétend même que, non content d'exciter le Grand Turc, il l'informait que les instructions secrètes données par les Dix à Alvise Badoero l'autorisaient à céder Malvoisie et Napoli de Morée. Soliman s'obstinait donc à les vouloir, et l'ambassadeur, qui niait que ses pouvoirs allassent jusqu'à cette concession, fut traité par lui de menteur. Il fallut donc se résigner, et la paix fut convenue moyennant 300,000 ducats 1540
payés par Venise, outre la cession de toute la Morée, de Nadinao et de Laurona sur les côtes de Dalmatie, de Scyros, Pathmos, Égine, Néa, Stampalie, Paros et Antiparos. Désespérés de se voir livrés aux Turcs, les chrétiens de ces pays émigrèrent en foule.

(1) L'église de Saint-Jean dans cette île, à ce qu'on prétend, aurait été bâtie d'après les plans du Florentin Arnolf, et tous les grands maîtres de l'ordre l'auraient ensuite continuée. Quant à nous, nous avons trouvé remarquable le tombeau de Fabrice del Caretto, *urbis instaurator et ad publicam utilitatem per septennium rector*, mort en 1521.

(2) On aurait voulu prélever la dîme de tous les produits pendant cinq ans; le pape offrait à la place 1 million de ducats d'or. Cette dîme devait s'élever au moins à 200,000 ducats, c'est-à-dire que le revenu annuel du clergé dépassait 2 millions de ducats. Possession immense!

Le peuple de Venise ne pouvait se consoler d'un traité si ruineux. Il accusa de trahison Badoero et Rincon, qu'on remplaça; ses complices furent envoyés au supplice. Peut-être n'y avait-il là que l'ordinaire explosion du courroux du peuple, qui demande une victime dans toute disgrâce.

François Ier, peu de temps après, envoyait, pour affermir son alliance avec la Turquie et concerter de nouvelles attaques contre
1541 l'empereur, deux messagers, qui étaient le susdit Rincon et César Frégose, réfugié génois (1). Ils revenaient avec de riches présents, lorsque les impériaux les arrêtèrent sur le Pô et les firent périr, dit-on, après leur avoir infligé de longues tortures, dans le château de Milan. Les lettres trouvées sur eux révélèrent les projets de Soliman, et Charles-Quint désira plus que jamais diriger contre Alger l'expédition qu'il méditait depuis longtemps.

Les pirates musulmans avaient fait de cette ville sur la côte de Barbarie le centre de leurs opérations, et la Méditerranée n'offrait plus de sécurité s'ils n'étaient pas expulsés de cette retraite. L'entreprise néanmoins présentait de grands obstacles, et Charles-Quint, qui les connaissait, fit ses préparatifs avec un soin particulier. Il appela des marins de l'Italie et de l'Espagne, des galères de Gênes, de Naples, de Venise, et réunit en Sardaigne vingt mille hommes d'infanterie avec deux mille cavaliers espagnols, allemands, italiens, la plupart vétérans. Dans cette armée se trouvaient Fernand Cortès (le conquérant du Mexique et de la Californie), Pierre de Tolède, Ferrant Gonzague, Étienne Colonna, le marquis Spinola et le duc d'Albe. Il y avait encore cent chevaliers de Malte avec mille soldats, un grand nombre de femmes espagnoles, deux cents vaisseaux de guerre, trois cents navires de charge, soixante-dix galères.

Comme on allait entrer dans le mois d'octobre, Doria répétait que la saison était contraire à l'entreprise; mais il ne fut point écouté. Le ciel se couvre tout à coup de nuages, et la tempête la plus terrible que Doria eût vue depuis cinquante ans, engloutit une portion de la flotte et fait subir au reste des avaries consi-

(1) Ce Génois, autrefois général des Vénitiens, avait un château près d'Agen, en France; lui et sa femme sont comblés d'éloges par Mathieu Bandello, qui, ayant eu sa maison à Milan brûlée par les Espagnols, s'était réfugié en France. Après la mort de César, le roi Henri donna à Bandello l'évêché d'Agen, en réservant la moitié des revenus pour Hector Frégose, fils du défunt.

dérables. Des pluies extraordinaires convertissent le camp en marais ; l'empereur, contraint de battre en retraite sous les yeux de l'ennemi, dut, pour atteindre un lieu d'embarquement, traverser mille dangers avec son armée, faisant trois lieues en trois jours, et sans cesse harcelé. Au retour, une nouvelle tempête dispersa les navires, qui abordèrent difficilement, les uns en Espagne, les autres en Italie; Charles lui-même, monté sur un mauvais bâtiment, n'atteignit le continent qu'avec beaucoup de peine.

François Ier jetait les hauts cris à l'occasion du meurtre de ses envoyés et de la mauvaise foi de l'empereur, qui, malgré sa promesse, refusait de lui céder le Milanais : l'Autrichien, disait-il, non content de recourir à l'assassinat, avait gagné, par la subornation, les châtelains de Pizzighitone, Crémone, Soncino, Trezzo-Lecco, quelques Siennois et plusieurs Piémontais. Alors il attaqua subitement avec trois armées les impériaux à Perpignan, dans l'Artois et le Luxembourg, tandis que la flotte turque, commandée par Barberousse et montée par l'ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne, dévaste les côtes d'Italie, brûle Reggio et se présente à l'embouchure du Tibre. Les bonnes mesures prises par Cosme de Médicis préservèrent à peine la Maremme.

1544 14 avril.

La guerre, dans ce moment, exerçait ses ravages en Hongrie, dans la France et à l'extrémité orientale de l'Italie. En effet, François Ier, irrité contre le duc de Savoie parce qu'il avait accepté en don de l'empereur la ville d'Asti, allégua des prétextes pour demander la restitution de Nice, qui, sur le refus du duc, fut assiégée par les fleurs-de-lis, unies à la demi-lune (1). Nice dut céder, mais le château tint ferme, et Barberousse se retira emmenant avec lui beaucoup de Niçois pour la chiourme ou les harems, un grand nombre de Maures que le roi de France lui avait donnés, et tous les Turcs prisonniers qu'il trouva sur les navires français, lesquels furent pillés comme ceux des ennemis ; mais la flotte sicilienne enleva quatre bâtiments, qui emportaient pour les bagnes et les sérails turcs cinq mille chrétiens et 200 religieuses, qu'elle conduisit à Messine.

1543 mai.

L'année suivante, Barberousse dévasta l'île d'Elbe, brûla Piombino, prit Telamone, Potercole, Giglio ; à Ischia, Procida, Li-

(1) Le duc de Savoie fit frapper des médailles avec la légende : *Nicea a Turcis et Gallis obsessa.*

pari, il enleva un riche butin, des personnes, et fit maudire, avec le nom turc, le nom français. Le nombre des captifs fut évalué à douze mille; mais la plupart, entassés dans les navires, furent victimes de l'infection et jetés à la mer. Barberousse, tant qu'il vécut, ne laissa jamais de repos au littoral italien. Après sa mort, Dragut, sangiac de Mantesce, fit la course, tantôt seul,
1546 tantôt avec le grand vizir, occupa Bastia et reprit aux chrétiens Tripoli, dont il fut nommé gouverneur. Il fallut fortifier contre lui Ancône, Civita-Vecchia et Rome même.

Les chrétiens ne lui opposaient aucun obstacle, car ils s'égorgeaient entre eux dans la guerre du Piémont. Nous passerons sous silence les détails de cette lutte pour dire qu'à Cérisoles, près
1544 de Carmagnole, le duc d'Enghien livra la première bataille après
14 avril. huit ans de guerre. Les impériaux, commandés par le marquis del Vasto, furent taillés en pièces, laissant huit mille morts et trois mille prisonniers. Saluces, Carignan, Alba, Mondovi, Casale et tout le Montferrat tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui pouvait encore s'emparer du Milanais, contre lequel marchait Pierre Strozzi.

18 septembre. Ce condottiere, malgré son père, était entré au service de la France; car il sentait combien il importait d'apprendre l'usage des armes, afin de les employer pour délivrer sa patrie. Le roi lui avait donné la bourgade de Marano dans le Frioul, qu'il vendit aux Vénitiens moyennant 35,000 ducats (1). Avec cet argent il arma dix mille hommes, la plupart émigrés italiens, et, à leur tête, il fit une pointe audacieuse sur Milan; il aurait même pris cette ville, si le peuple s'était soulevé, comme il en avait la promesse, et si François Ier n'avait pas craint pour son royaume, menacé par Charles-Quint et Henri VIII, qui de la Picardie s'avançaient sur Paris. Pierre Strozzi, mis en déroute près de Tortone, traversa des pays ennemis sous divers travestissements, rassembla quatre mille fantassins des meilleurs de l'Italie, et,

(1) Marano avait été occupée par Maximilien dans la guerre de la ligue de Cambrai, et il ne voulut pas la restituer quand la paix fut conclue. Pierre Strozzi, en 1542, la surprit à la tête d'une bande, et, sommé de l'abandonner, il répondit qu'il la donnerait plutôt au Turc qu'à l'Autriche. Les Vénitiens résolurent alors de la lui acheter au prix de 35,000 ducats; mais l'empereur éleva des plaintes, en réclamant une indemnité de 75,000 ducats. Le sénat se résignait à faire ce sacrifice, mais il voulait qu'on réglât en même temps d'autres difficultés de limites dans l'Istrie et le Frioul; de là sortirent de longues querelles.

parvenu en France, courut combattre les impériaux dans les Flandres.

La paix de Crépy mit un terme aux fureurs de la guerre : François Ier renonçait à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois, ainsi qu'à ses prétentions sur Naples; il restituait à la Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé depuis la trêve de Nice ; Charles-Quint, de son côté, renonçait à la Bourgogne, héritage disputé de Charles le Téméraire, et qui dès lors resta française.

Tel fut le résultat de la longue lutte de Charles-Quint et de François Ier. Ni l'un ni l'autre ne retirait aucun avantage de tant de désastres soufferts par les peuples, et de l'introduction des Ottomans dans l'Occident. Les prétentions sur l'Italie faillirent amener le démembrement de la France. Charles-Quint eut la satisfaction de voir son ennemi prisonnier et suppliant, sans obtenir pourtant un seul lambeau de la France; l'opposition de ce pays, qui n'hésita point à s'appuyer sur les Turcs et les protestants, fit échouer ses desseins démesurés.

Quatre guerres avaient consommé la ruine de l'Italie. La première, de Charles VIII, ne fait que redoubler les intrigues, exciter l'appétit des étrangers, révéler la force de l'union et l'impossibilité de la maintenir ; la seconde, entre Charles-Quint et Louis XII (alors que le système militaire s'était transformé, au point que l'on ne pouvait plus courir d'un bout à l'autre de la Péninsule, mais qu'il fallait combattre des armées et assiéger des forteresses), rompit l'équilibre de la politique artificielle, et soumit les plus belles contrées à la domination étrangère ; la troisième, entre François Ier et Charles-Quint, étend sur toute l'Italie l'influence autrichienne, et ne laisse d'autre espérance que de voir les vainqueurs se déchirer entre eux ; dans la dernière, le Piémont, exposé seul aux courses des impériaux et des Français, est réduit à la condition la plus misérable par l'ambition de ces étrangers, qui rivalisent de courage et de férocité.

Des Italiens égorgeaient des Italiens, parce que les uns portaient les insignes impériaux, et les autres ceux de la France ; chaque ville, prise et reprise, était traitée de rebelle par les uns et les autres, et ceux qui avaient échappé aux épées expiraient sur le gibet. Néanmoins la rivalité des deux puissances empêcha que le Piémont ne devînt province de France, ou qu'il ne fût annexé au Milanais. La plus grande partie resta au pouvoir des Français; Asti, Lanzo, Verceil et d'autres villes, conservées au duc, étaient occupées par des garnisons impériales. Le roi de France,

assimilant les Piémontais à ses propres sujets, instituait à Turin un parlement, qu'il plaçait sous la présidence du Milanais René Birague d'Ottobiano (1); mais les populations ne pouvaient s'habituer au joug étranger, les étudiants et les maîtres abandonnaient l'université de Turin, et les paysans laissaient pourrir le blé dans les champs.

Le duc d'Orléans, auquel était destiné le Milanais, mourut peu de temps après, victime, dit-on, d'un poison que Charles-Quint lui aurait fait administrer. Le sort de Milan fut donc remis en discussion, et, par suite, la paix compromise, d'autant plus que Charles-Quint se plaignait que François Ier n'évacuait point le Piémont. Le roi de France mourut bientôt, laissant le trône à
1547 31 mars. Henri II; mais la haine nationale, qui survivait, ne tarda point à faire explosion, pour infliger de nouveaux malheurs à la pauvre Italie.

(1) La famille Birague de Milan était restée fidèle aux Français. Lorsque les Sforza furent rétablis, elle se réfugia en France. René y obtint de grandes faveurs de François Ier, qui le fit conseiller du parlement de Paris, puis président de celui de Turin, gouverneur du Lyonnais, et l'envoya au concile de Trente. Charles IX le nomma garde des sceaux, et l'on assure qu'il fut le principal conseiller du massacre de la Saint-Barthélemy. Les Français l'enveloppèrent dans la haine qu'ils portaient à Catherine, et l'accusaient d'être un fameux empoisonneur. Le capitaine la Vergerie ayant dit que les Italiens étaient la ruine de la France, et qu'il fallait les exterminer, Birague le fit pendre et écarteler. Néanmoins l'historien de Thou le dit généreux, prudent, plein de candeur, et Papire Masson en fait le plus grand éloge. Il s'opposa à Henri III, lorsque ce roi voulut céder au duc de Savoie les villes de Pignerol et de Savigliano. Resté veuf, il fut nommé cardinal en 1578, et donna, à cette occasion, une fête à laquelle assistèrent le roi et la reine. Il en donna une autre magnifique pour le baptême du fils de son neveu, où l'on voyait deux longues tables, couvertes de douze cents plats en faïence avec des dragées et des épices, disposées en pyramides, châteaux et autres figures; toute la vaisselle fut brisée. Comme Henri III, il appartenait à la confrérie des Disciplinés; avec le roi, les princes et les grands, il parcourait les rues de Paris, vêtu d'un sac et le visage couvert. Son neveu, Flaminio Birague, écrivit des poésies françaises. D'autres de ce nom eurent des charges et des honneurs en France.

Le seigneur du Bellay-Langey, qui écrivit les *Ogdoades*, à l'imitation des *Décades* de Tite-Live, fut gouverneur du Piémont pour François Ier.

CHAPITRE CXXXVIII.

DORIA ET LES FIESCHI. LES FARNÈSES. LES STROZZI. GUERRE DE SIENNE. COSME GRAND-DUC.

On avait répété à satiété que la faiblesse de l'Italie venait de l'obstacle que les petits seigneurs opposaient à l'établissement d'une puissance plus énergique ; que ses turbulences dérivaient des républiques et du manque de successions régulières. Maintenant les petits seigneurs étaient réprimés, les républiques étouffées, et les dynasties s'élevaient sur leurs ruines : qui osera vanter le bonheur amené par ces changements ? Alors il devint évident que la moralité d'un peuple est moins altérée par les guerres civiles, qui voient tomber sur le champ de bataille les victimes marquées du doigt de Dieu, que par les haines réprimées, les trames impuissantes et les terreurs lugubres ; n'oublions pas les assassinats, qu'il s'agisse de ceux que les puissants couvrent du voile de la justice et du prétexte de l'ordre, ou de ceux au moyen desquels s'assouvissent les passions, exaspérées par la compression, et qui invoquent la nécessité politique. Tous ces crimes exprimaient les dernières convulsions de l'agonie de l'indépendance italienne.

Gènes, dotée par André Doria d'une nouvelle constitution dite *loi du Garibetto*, était non-seulement divisée en Guelfes et Gibelins, « comme toutes les villes d'Italie (Varchi) », mais encore en nobles et bourgeois ; les bourgeois se subdivisaient en citoyens et plébéiens, et les citoyens en marchands et artisans. Les familles, nobles ou non, qui avaient joué un grand rôle dans les affaires publiques, s'agrégeaient d'habitude, pour accroître leur puissance, d'autres familles d'un rang inférieur, mais nombreuses; ainsi ce n'étaient pas les liens du sang, mais la communauté d'intérêts et d'opinions, qui avaient formé des *alberghi*, avec le même surnom et les mêmes armes, associés dans les litiges, dans les obligations et les votes. Une partie du peuple suivait les Addorni guelfes, et les autres les Frégoses gibelins ; ces derniers ayant prévalu, aucun noble ou membre du parti guelfe ne parvint

aux magistratures, et le doge, jusqu'à la moitié du quatorzième siècle, fut toujours gibelin et plébéien. Ces discordes engendrèrent la servitude ; or la servitude commune retrempe les sentiments fraternels des opprimés, de sorte que les rivalités, si elles ne furent pas éteintes, restèrent assoupies.

Dès que le désintéressement d'André Doria eut assuré l'indépendance, douze réformateurs, institués pour établir un gouvernement, enlevèrent aux Gibelins et aux bourgeois le privilége des charges, auxquelles participèrent désormais les anciennes maisons, propriétaires et soumises aux impôts, qui constituèrent les *gentilshommes*. Chaque famille ayant à Gênes six maisons ouvertes dut former un *albergo*, autour duquel, comme centre, se groupèrent les familles moins riches, avec mélange de Guelfes et de Gibelins, de nobles et de bourgeois ; de cette manière, les races cessaient de représenter les partis, et l'on décomposait les familles des Adorni et des Frégoses, qui perpétuaient le souvenir des haines. Vingt *alberghi* sortirent de cette organisation, qui furent les suivants : Calvi, Cattani, Centurioni, Cicala, Cybo, Doria, Fieschi, Fornari, Franchi, Gentili, Grillo, Grimaldi, Giustiniani, Imperiali, Interiano, Lercaro, Lomellino, Marini, Negro, Negroni, Pallavicini, Pinelli, Promontorio, Salvaghi, Sauli, Spinola, Usodimare, Vivaldi. Parmi eux, on choisit au sort quatre cents sénateurs annuels, et cent par la voie des suffrages ; ils nommèrent aux autres charges. Le doge devait appartenir à ces alberghi, et le premier fut Obert de Lazzaro Cattaneo.

Les bienfaits et la vertu de Doria lui assuraient une espèce de domination, bien qu'il eût refusé d'être prince ; il avait dans le port des navires à lui, gardés par ses propres soldats, comme l'était son palais. Il ne sortit pas de la condition de simple citoyen ; mais ceux-là même qui reconnaissaient tous les services qu'il avait rendus craignaient qu'il ne voulût transmettre l'autorité à son neveu Giannettino, auquel, depuis qu'il était vieux, il avait cédé le commandement des galères. Vaillant homme de mer, mais orgueilleux et dissolu, ce Giannettino abusait, pour satisfaire ses passions, de la puissance de son oncle et de la faveur de Charles-Quint.

Jean-Louis de Fiesco, comte de Lavagna et seigneur de Pontremoli, débauché, ambitieux, désireux non d'affranchir sa patrie, mais de la dominer, voyait avec un dépit particulier l'influence de Giannettino. Bien qu'il se montrât le courtisan de Doria, il s'entendit avec la France, avec le pape, avec le duc de

Parme, pour défaire l'œuvre de Charles-Quint et détruire en Italie la puissance impériale, qui était menacée par tous. Dans l'intérieur, il cherchait à gagner par des largesses les artisans et les marins. Sous le prétexte d'équiper des navires contre les Barbaresques, il appela de ses fiefs beaucoup de gens dévoués, et fit entrer dans ses intérêts l'ancienne faction des Frégoses. Les préparatifs terminés, les conjurés se soulèvent, tuent Gian- 1547
nettino, s'emparent de la flotte d'André Doria, qui parvient à 2 janvier.
s'enfuir, et proclament la liberté. Mais Jean-Louis, au milieu du tumulte, se noie par accident; ses fauteurs perdent la tête, se dispersent, et Doria, rentré dans Gênes, lui serre le frein au milieu de flots de sang.

Trois ans plus tard, Jules Cybo, beau-frère de Fiesco, renoua la conjuration, et fut décapité. La cour espagnole, qui se repentait de sa générosité depuis qu'elle était maîtresse du Milanais, dont le libre accès par Gênes lui tenait à cœur, essaya plusieurs fois de l'occuper; mais André sut la préserver. Il agrandit la république par l'acquisition de Finale, et dirigea des troupes contre la Corse, soulevée par les Français, qui finirent par l'a-
bandonner à la paix de Cateau-Cambrésis. Doria, jusqu'à l'âge de 1560
soixante-quatorze ans, continua de protéger sa patrie, tandis que Dieu le protégeait contre les poignards, auxquels avaient recours les rois, non moins que les citoyens.

Cependant les jalousies intérieures se réveillaient. Les vieilles distinctions, effacées par la loi du *Garibetto,* furent remplacées par d'autres entre la noblesse ancienne et la nouvelle, puis entre ces deux classes et le peuple exclu; celles-là fuyaient tout contact avec celui-ci, avaient des banques, des divertissements et un tribunal distincts (1). Gênes souffrait donc des discordes civi-

(1) Hubert Foglietta, dans un discours prononcé pour sa défense, nous révèle les discordes et l'arrogance des aristocrates : *Sed quid ego ut sanguinem misceant loquor, cum nobiles ab ipsa popularium consuetudine abhorreant, seseque ab eorum aditu, congressu, sermone sejungant, illosque devitent, perinde quasi illorum contactu se polluere ac contagione contaminare formident? Quare, separata loca et compita habent, in quæ utriusque corporis juventus conveniat, cum alteri alterius corporis homines excludant. Quin etiam, cum forum unum esse, in quod omnes cives conveniant, necesse sit, ratione quadam assequuti sunt, ut forum ipsum dividant, ac duo fora prope faciant : duæ enim sunt porticus, in quas alteri ab alterius corporis hominibus separati conveniunt. Eadem quoque distinctio in juventutis sodalitatibus servatur, quarum multas nobiles instituerunt; in quas neminem unquam ex populari grege acceperunt, cum nonnulli,*

les, lorsque le pape, le roi d'Espagne et l'empereur, choisis
1576 pour arbitres, décidèrent que les *alberghi* seraient décomposés, et que chaque famille reprendrait ses anciens noms, sans distinction de vieux et de nouveaux, de bourgeois et d'agrégés. Le doge dut être biennal, ce qui a duré jusqu'en 1797. Le grand conseil se composa de quatre cents membres, dont cent formèrent le petit, qui choisit trente individus chargés de nommer les membres des deux conseils. Le pouvoir exécutif appartenait au doge avec les deux colléges du sénat et des huit procurateurs de la commune; ils avaient pour mission spéciale de diriger les finances, et pouvaient même faire grâce, casser les testaments, évoquer les causes de tout magistrat, autoriser ou défendre l'exécution des brefs pontificaux, veiller sur la religion. Les deux colléges, avec les deux conseils annuels, participaient au pouvoir exécutif; ils avaient pour coadjuteurs beaucoup de magistrats, la plupart membres de colléges, et tous avec quelque lambeau de juridiction. La juridiction ordinaire appartenait à deux rotes, l'une civile et l'autre criminelle, composées chacune de trois jurisconsultes étrangers, choisis par les conseils sur les propositions des colléges; le procurateur fiscal était nommé de la même manière. La république comptait alors trente-cinq mille habitants (1).

Sans égard à la différence de parti et d'origine, les citoyens

privatis necessitudinibus illis conjuncti, se admitti postulassent; sed ad repulsæ injuriam, verborum quoque contumelias addiderunt, cum se degenerum sodalitate commaculaturos negarent. Jam vero, cum ad animos hominum accendendos major sit contemptus, quam injuriarum irritatio, dii immortales! quam despecti ab istis nostris nobilibus sumus! quam illi a nobis abhorrent! quam nos auribus et animis respuunt! quam contemptim de nobis loquuntur! in quanta convicia, linguæ intemperantia provehuntur! cum nos degeneres et rusticanos, non modo Genuæ, sed in aliis civitatibus appellant, perinde quasi deorum genus, atque e cœlo delapsi ipsi sint; exterosque, simulatque de aliquo ex nobis incidit sermo, etiamsi alia res longe agatur, sedulo admoneant, hominem illum degenerem et ex infima plebe esse, nobilitateque sibi haudquaquam comparandum: neque sentiunt, se risui plerumque exteris esse, quos non pudeat fœnus ac sordidiores quæstus exercentes, nobilitatis nomine, quam comprimere deberent, se commendare, haud ullam animæ nobilitatis mentionem facere. (*Anecdota Uberti Folieta*; Gênes, 1838.)

(1) Selon les annales de l'évêque Augustin Giustiniani, il y avait, au commencement du seizième siècle, dans la Ligurie occidentale, 31,437 feux ou 125,828 têtes, en ne calculant que 4 têtes par feu; à Gênes et dans les bourgs, 104,216 individus; dans la Ligurie orientale, 22,088 familles ou 88,352 têtes; dans les pays outre Gioghi, 15,174 têtes.

actifs et en pleine possession des droits politiques étaient inscrits dans le *Liber civitatis*, qui devint ensuite le livre d'or, où l'on enregistrait tous les fils légitimes qui, à vingt et un ans, participaient au gouvernement; ils pouvaient en être rayés, par exemple, s'ils exerçaient un art mécanique. Tous les ans, le livre était ouvert à dix bourgeois; mais, comme une pareille faveur entraînait une grosse dépense, et que les nobles eux-mêmes devaient les trouver dignes, cette inscription avait lieu rarement. Cette égalité entre les nobles consolida l'aristocratie. Le menu peuple, pas plus que celui de la campagne, n'avait aucune part au gouvernement; néanmoins, à l'opposé de ce qu'on vit à Venise, il conserva toujours son énergie, et il vieillit si peu que, deux cents ans plus tard, il sut montrer l'horreur de cette servitude à laquelle l'Italie s'était accoutumée.

Lucques tentait grandement l'avidité de Cosme de Médicis; mais cette ville sut lui échapper en souffrant ses provocations et en se ménageant la protection de l'empereur, dont elle gagnait les conseillers à prix d'argent. François Burlamachi, séduit par la lecture des Vies de Plutarque, surtout par la gloire tyrannicide de Timoléon, de Pélopidas, d'Aratus, de Dion, et penchant vers les doctrines luthériennes, forma le projet de délivrer l'Ita- 1546
lie de l'oppression. Du peu de troupes que son office de gonfalonier lui permettait de réunir, il voulait faire le noyau que viendraient grossir Pise, soupirant toujours après son ancienne indépendance, Pescia, Pistoie, Pérouse, Bologne. Florence prise, on devait expulser les étrangers, Allemands ou Français, et dépouiller le pape de ses biens temporels, sans négliger de recourir à l'empereur lui-même, qui trouverait dans ces domaines un moyen de contenter ses Allemands et de remédier au schisme de l'Église. Les Strozzi fugitifs, toujours prêts à fomenter les désordres de la Toscane, lui fournissaient de l'argent et l'encourageaient par des promesses. Aux libres penseurs, qui n'étaient pas peu nombreux à Lucques, il promettait, avec la liberté civile, l'indépendance religieuse. Le complot était sur le point d'éclater, quand un traître le dénonça à Cosme, et Cosme à Charles-Quint, qui contraignit la république de faire à Burlamachi son procès avec le cortege horrible des tortures d'alors, puis de le lui livrer. Ce 1556
fut à Milan qu'il l'envoya au supplice (1).

Toute conspiration qui échoue devient un prétexte et une oc-

(1) Voir son procès dans les *Archives historiques*.

casion pour aggraver la servitude. Martin Bernardini fit donc accepter aux Lucquois une réforme qui n'admettait aux charges que les familles actuellement en possession de cet honneur, avec le droit de le transférer à leur descendance, « sauf exclusion de quiconque serait né à Lucques d'un père étranger ou de personnes de la campagne. » La république fut alors gouvernée par une étroite aristocratie, dont les membres, par raillerie, étaient qualifiés de *seigneurs du petit cercle.* Quiconque s'élevait par des mérites, quelle qu'en fût la nature, était expulsé en vertu de la loi du *discolato,* loi odieuse qui ne punissait pas une faute commise, mais la possibilité du délit.

Alexandre Farnèse, nommé cardinal par Alexandre VI, grâce à l'influence de sa sœur Julie, avait de l'instruction, une grande habileté dans les affaires, un caractère doux et affable. Ami des beaux-arts, il commença à Rome le plus beau palais du monde, et eut près de Bolsena une villa splendide. Très-aimé, poli, magnifique, il ne voulait employer que des expressions classiques; il croyait à l'influence des astres, et ne sut pas se préserver des fragilités humaines, dont le résultat fut un fils, diffamé plus tard sous le nom de Pierre-Louis. Après avoir figuré dans cinq conclaves, Alexandre fut élu successeur de Clément VII avec le nom de Paul III, et le nouveau pape voulut égaler les Médicis en magnificence. Il ordonna à Michel-Ange de continuer les cartons du Jugement universel, et fit les jardins Farnésiens sur le Palatin, la salle royale et la chapelle de Paul dans le palais du Vatican; en outre, il excita la ville à construire le palais des conservateurs sur le Capitole, le double escalier du palais sénatorial, et l'autre palais près d'Aracœli. Il introduisit l'usage de donner audience une fois par mois à quiconque se présenterait. Les Colonna furent dépouillés des domaines d'où ils infestaient le patrimoine de saint Pierre.

Les Pérousins, auxquels on voulut imposer un droit plus élevé sur le sel, résistèrent à force ouverte, aidés par leurs voisins et sous la conduite de Rodolphe Baglione; mais ce capitaine s'entendait avec les papalins, qui ravagèrent le pays, et, sans livrer de
1540 bataille, remirent les insurgés sous le joug Beaucoup furent bannis, d'autres virent leurs maisons démolies, et la ville fut obligée, à l'aide de contributions ou de corvées, d'élever la forteresse de Paul. Quant à la politique extérieure, le pape voyait Charles-Quint aspirer à la suprématie universelle, caresser les protestants d'Allemagne, et se montrer plus soucieux de sa propre au-

torité que de l'intégrité de la foi catholique; mais, d'autre part, il n'osait pas se déclarer pour la France, trop mobile, dont la domination était toujours précaire en Italie, et qui n'hésitait pas à s'allier avec la Turquie. Dès lors il vacillait dans ses résolutions.

Parmi ses desseins, celui qu'il poursuivait avec le plus de constance, c'était l'agrandissement de son fils Pierre-Louis. Il donna le chapeau de cardinal à son fils Alexandre, âgé seulement de quatorze ans, et lui attribua la collation de presque tous les bénéfices du diocèse de Novare. Prétendant que le fief de Camerino était vacant et devait faire retour au saint-siége, le pape déclara la guerre à Guid'Ubaldo, qui le tenait comme dot de l'unique héritière des Varani. Après une lutte longue et sérieuse, Guid'Ubaldo se résigna à voir le duché conféré à Octave, autre fils de Pierre-Louis, et déjà gouverneur de Rome à quinze ans.

Marguerite, bâtarde de Charles-Quint et veuve d'Alexandre, duc de Florence, avait enlevé les joyaux et l'argent de son mari, mort violemment; bien que Cosme de Médicis ambitionnât sa main pour sa naissance et ses richesses, le pontife obtint qu'elle épousât Octave, dans l'espoir que par son influence il pourrait élever sa famille. En effet, Marguerite, qui était bien loin de se contenter du petit Camerino, et poussée d'ailleurs par les conseils des Farnèses, se jeta aux pieds de son père en le suppliant de donner à son mari le Milanais, puisque lui-même, depuis qu'il l'occupait, causait un vif déplaisir aux potentats. Charles-Quint n'était pas homme à céder à des cajoleries de femme, et le pape, indigné, disait: *L'histoire, mon expérience et celle des autres m'ont appris que jamais le saint-siége ne fut puissant ou prospère que lorsqu'il avait les Français pour alliés.* Dès lors, toujours prêt à desservir Charles-Quint, il avait favorisé la conjuration de Fiesco contre Doria, et quand il apprit son dénouement funeste, il s'écria: *Je vois clairement que Dieu veut que cet empereur prévale pour ruiner l'Église et toute la chrétienté* (SEGNI). Tous ces faits indisposaient Charles, qui s'indignait surtout de voir Paul III prodiguer les biens de l'Église à Pierre-Louis.

Ce Pierre brillait bien moins à la guerre ou dans le gouvernement que dans les actes obscènes et les pillages, de telle sorte que l'on cachait les objets de prix et les femmes partout où il passait. Paul excusait, comme des *légèretés de jeune homme,* des crimes qui faisaient frémir le monde, et, pour alimenter son

luxe et satisfaire son ambition, il épuisait l'État. Après lui avoir fait obtenir des Vénitiens le titre de gentilhomme (bien qu'il fût dans leur coutume de le refuser aux bâtards) de l'empereur, la noblesse avec le marquisat de Novare, et une large assignation sur les droits d'entrée de Milan, il le nomma gonfalonier et capitaine général de l'Église. A défaut du Milanais ou de Sienne, qu'il ne put obtenir, il l'investit des duchés de Nepi et de Castro de Maremma; puis, démontrant au consistoire que ces villes étaient trop utiles à l'État de l'Église, il proposa de leur substi-
1545 tuer Parme et Plaisance, trop éloignées et toujours menacées
août. d'être absorbées par leur puissant voisin; le consistoire y consentit. Ainsi Pierre-Louis eut ce magnifique duché, qu'il gouverna de la façon la plus déplorable. Afin d'abaisser les nobles, d'autant plus qu'ils avaient appris l'usage des armes en servant la France, il exigea que tous les feudataires habitassent la ville, avec obligation d'y amener leurs femmes à l'époque du carnaval; les tenant ainsi sous la main, il les déshabituait du commandement, et les dépouillait de leurs priviléges quand il ne pouvait leur enlever les domaines au moyen de chicanes fiscales. En effet, il priva de leurs fiefs les Rossi, les Pallavicini, les Sanvitali, les Scotti, et même quelques étrangers, comme les Borromei, les Fieschi, les Dal Verme; des autres, il exigeait beaucoup d'argent, dont il se servait pour construire des forteresses afin de les tenir sous le joug. D'ailleurs, il se proposait pour modèle César Borgia.

Parme (1) et Plaisance avaient appartenu au duché de Milan jusqu'au moment où Léon X se les était fait céder; Charles-Quint supportait donc avec impatience de les voir dans les mains d'un autre, surtout Plaisance, clef du Pô. Don Ferrand Gonzague, gouverneur du Milanais, qui avait une haine particulière contre le pape, excitait l'empereur et lui disait dans une lettre: « Permettez-moi d'enlever quelque ville de Farnèse; puis, vous direz que je l'ai fait de moi-même, sans vos ordres et à votre insu, de manière que Votre Majesté sera déchargée de toute res-

(1) Parme avait pour emblème le jeune taureau rouge avec les cornes dorées; son sceau portait : *Hostis turbetur quia Parmam Virgo tuetur*. En 1470, les hospices furent réunis en un seul, celui des Tanzi. Le *Diarium Parmense*, à la date de 1481, raconte que, tandis que les Turcs occupaient Otrante, le roi Ferdinand leur envoya quatre prostituées atteintes du mal vénérien, lesquelles, accueillies joyeusement, empoisonnèrent l'armée.

ponsabilité (1). » Son maître ne l'ayant pas contredit, il noua une misérable intrigue, et s'il ne la fomenta point ouvertement, il encouragea du moins une conjuration, ourdie par des gentilshommes des maisons Anguissola, Landi, Confalonieri, Pallavicini. Les conspirateurs offraient Plaisance à Charles-Quint (2), à la condition qu'il promettrait de laisser impunis les meurtres ou les vols qui se commettraient dans ce jour, et recevrait à hommage tous les feudataires de Plaisance (3). Ils assaillirent donc Pierre-Louis dans son palais, et délivrèrent la terre d'un mons- 1547
tre. Plaisance criait liberté, et ce jour même don Ferrand l'occu- 10 septemb.
pait au nom de l'empereur, comme il était convenu et sous certaines conditions, qui furent violées comme toujours (4). Octave Farnèse, gendre de Charles-Quint, accourut pour occuper Parme

(1) Lettre du 1er février 1547. Le père Irénée Affò a écrit une *Vie de Pierre-Louis Farnèse*, où l'on voit que Charles-Quint était indisposé contre ce Pierre parce qu'il favorisait la France, et parce que lui-même convoitait Plaisance depuis longtemps. Ferrand Gonzague aussi nourrissait une haine particulière contre lui, parce qu'il l'avait empêché d'acquérir Soragna.

(2) Don Ferrand écrivait aux conjurés que l'empereur « désirait qu'on ne portât pas les mains sur la personne du duc...; qu'il les remerciait de bon cœur de tout ce qu'ils faisaient, et ne manquerait point de reconnaître ce service signalé. » Don Ferrand, qui d'ailleurs ne faisait pas grand cas de la vie du duc, écrivait à Charles-Quint : « Une fois mort, il me semble qu'on devrait peu s'inquiéter de lui.» Il dit qu'il a seulement recommandé d'épargner Octave, gendre de l'empereur, « bien que, dans de pareilles circonstances, où les coups se donnent sans mesure, il soit difficile de pouvoir garantir une personne. »

(3) « Il ne sera demandé ni compte ni raison des meurtres qui se commettront le jour de l'affaire, pas plus que des biens et de l'argent que l'on acquerra n'importe par quels moyens; ces biens et cet argent seront tenus pour acquis en bonne guerre. » Conditions accordées au comte Anguissola, 7 septembre.

(4) Afin de mettre en lumière la condition des cités italiennes d'alors, nous aimons à citer « les conventions soumises par la magnifique commune de Plaisance, et acceptées par l'illustrissime et excellentissime seigneur don Ferrand Gonzague, capitaine général et lieutenant de l'empereur en Italie, 10 septembre 1547, à Plaisance :

« 1. Son Excellence promettra, au nom de Sa Majesté, attendu son dévouement volontaire et non sans péril, que cette ville ne sera jamais inféodée, aliénée, ou *quovis modo* séparée de l'État de Milan, quel que soit le sang, la dignité ou la prééminence de la personne, et quand même il s'agirait d'un membre de la famille de Sa Majesté, etc.

« 2. Que tous les revenus ordinaires soient ramenés à ce qu'ils étaient avant l'investiture et l'aliénation de cette ville, et les additions faites par le pape Paul, et qu'on les perçoive de la même manière; que ces revenus ne puissent *quovis modo* être augmentés.

« 3. S'il arrive qu'on impose à l'État de Milan des charges extraordinaires,

à l'insu du pape, menaçant même de s'allier avec les meurtriers de son père; Paul III en éprouva tant de douleur qu'il en mou-
1549 novemb. rut, et Jules III, son successeur, contraignit Octave à sortir de cette ville. Mais ce petit pays (comme en des temps plus voisins) faillit mettre l'Europe en feu; car l'empereur ne souffrait pas que les Français pussent de là menacer le Milanais, ou plutôt il

qu'on ne puisse exiger de la ville et de la banlieue de Plaisance plus du dixième de toute la somme.

« 4. Que le podestat qu'on enverra dans la ville soit un des magnifiques sénateurs jurisconsultes résidant dans l'illustrissime sénat de Milan, avec le mode, la forme et l'autorité qui accompagnent celui de Crémone.

« 5. Que les causes civiles soient instruites et jugées dans cette ville, sans qu'on puisse les attirer à Milan, excepté les causes féodales et celles qui dépassent 1,000 ducats de revenu.

« 6. Malgré toute disposition contraire de droit commun, que nos statuts et nos lois municipales soient conservés.

« 7. Afin de maintenir la ville et la campagne dans l'union et la paix, en vertu desquelles elles se sont mises sous l'obéissance de Sa Majesté, qu'on efface et qu'on annule tous les procès et condamnations criminelles, quels que soient la cause et le délit, *etiam criminis læsæ majestatis;* mais que la paix intervienne, dans ces cas où la paix est nécessaire. Là où il n'y a pas eu meurtre ou blessures de propos délibéré, qu'il y ait rémission de tout sans paix, excepté en ce qui concerne l'intérêt et le préjudice des tiers. De même, que les bannis de l'État de Milan, dans les temps passés, soient libres et absous.

« 8. Que tous les biens confisqués soient rendus à leurs anciens propriétaires, car la présente concession les rend capables; d'ailleurs, s'ils ne sont pas capables, qu'on les restitue à leurs parents les plus proches, comme s'ils étaient morts *ab intestat.*

« 9. Qu'il ne soit défendu à aucun habitant de cette ville de faire tout commerce et d'exercer tout art autorisés dans la cité de Milan.

« 10. Que personne, contre sa volonté, ne soit contraint de venir, de rester et d'habiter dans cette ville, mais qu'il ait la liberté de rester dedans et dehors.

« 11. Que le gouvernement de la ville soit rétabli comme il était avant l'investiture, l'inféodation ou l'aliénation de cette ville.

« 12. Que les seigneurs feudataires soient rétablis dans leurs priviléges et l'administration de leur juridiction, comme ils étaient au temps des excellents ducs passés de Milan, avant que l'État fût occupé par les Français, en observant toujours, néanmoins, le décret du premier magistrat.

« 13. Que Sa Majesté, *perpetuis temporibus,* choisisse, parmi les magnifiques sénateurs résidant à Milan, un des jurisconsultes de cette ville.

« Enfin, que Son Excellence oblige tous ceux qui possèdent des biens dans le territoire de Plaisance, qu'ils soient de Plaisance ou d'ailleurs, même les feudataires, à venir à obéissance, fidélité et union avec les autres citoyens; que les récalcitrants soient privés de leurs biens, ou subissent d'autres peines comme Son Excellence le jugera plus convenable. »

voulait lui-même, de cette contrée, menacer Modène et Bologne.

La mort de François Ier n'avait pas éteint les rivalités entre les Austro-Espagnols et les Français ; son fils, Henri II, pour faire dépit à Charles-Quint, prit Farnèse sous sa protection, et envoya dans le Piémont le maréchal Cossé-Brissac. Ferrand Gonzague, dont l'orgueil et la fourberie avaient hâté l'explosion de cette guerre, aigrissait les Allemands contre les Italiens, en leur disant qu'après avoir détruit les Espagnols, ils les extermineraient eux-mêmes ; il recommandait à Charles-Quint de ne pas se fier aux soldats italiens, « gens inquiets, ennemis de l'obéissance, infidèles, » et, pour sauvegarder la Lombardie, il conseillait de réduire le Piémont en désert (1). En effet, contraint de s'éloigner 1551
de Parme, où il assiégeait Octave Farnèse et Strozzi, il vint dévaster le Piémont, où les soldats français paraissaient des saints en comparaison des Espagnols et des Allemands, qui se livraient aux excès les plus horribles.

Les luthériens, sur ces entrefaites, portaient de rudes coups à Charles-Quint, qui, surpris par eux à Inspruck, faillit se voir leur prisonnier. Les Français, qui avaient encouragé ce parti, excitaient Robert Sanseverino à soulever Naples ; les partisans de la France relevaient la tête partout. Les mécontents de tous les pays, et surtout les Napolitains, réunis à Chioggia, ne reculaient devant aucun moyen pour nuire aux impériaux, et n'hésitèrent même pas à recourir aux Turcs, qui brûlèrent Reggio, Nola, Procida.

Les trahisons, les coups de poignard, les empoisonnements, la corruption, étaient plus fréquents alors que jamais : je les passerai sous silence. Il suffit de savoir que Charles-Quint envoya des forces considérables, qui furent transportées, avec l'argent d'Amérique, par le Génois Doria, et que le Milanais Medeghino y joignit ses propres bandes. L'empereur, qui occupait aux deux extrémités de la Péninsule le Milanais et le royaume de Naples, dominant sur le pape par la crainte des protestants, sur Cosme par le besoin qu'il avait de sa protection, pouvait disposer à son gré des forces et de la politique italiennes ; aussi, comme, dans la pensée de tous, sa consolidation devait produire la servitude générale, ses ennemis, qui songeaient à lui susciter quelque adversaire, espérèrent lui nuire au moins en Toscane en soulevant Sienne contre son autorité.

(1) GRISELLINI, *Vie de don Ferrand ;* ADRIANI, *Histoire*, liv. IV.

Cette petite république mériterait d'avoir un historien bien mieux que beaucoup de grands empires, tant elle fut pleine d'énergie, de sens esthétique, de foi, dans ce moyen âge, dont les libérâtres voudraient éclipser la virile activité par l'éclat de la lumière qu'ils concentrent sur la félicité moderne. Les beaux-arts peut-être ressuscitèrent dans cette ville; mais certainement elle fut une des premières qui les vit naître et se manifester par d'heureux essais. En outre, ils y conservèrent les traditions chrétiennes, même après que Florence et Rome les avaient remplacées par le style classique et les idées païennes. Le souvenir de la foule des saints dont elle fut le berceau, surtout après l'institution de l'ordre des servites, la rendait si vénérable que, sur la fin du treizième siècle, elle devint un foyer de vie spirituelle. Là Joachim des Pelacani s'était enflammé de zèle pour Marie et les pauvres; le bienheureux Jean Colombini, devenu de gonfalonier de la ville mendiant volontaire, avait fondé un nouvel ordre avec François Vincent; celui de Sainte-Marie de Montoliveto devait son origine à Bernard Tolomei, docteur en philosophie, en droit civil et canonique, armé chevalier par Rodolphe de Habsbourg, et qui s'était retiré dans la solitude avec Ambroise Piccolomini et Patrice Patrizi. Le souvenir et le culte d'Antoine Patrizi et du chartreux Pierre Petroni, qui, au moment d'expirer, envoyait dire à Boccace de réparer les scandales de ses écrits, étaient toujours vivaces; mais on vénérait surtout cette Catherine qui, avec la même simplicité qu'elle assistait les malades, dont elle suçait même les plaies, allait réconcilier les Gibelins furieux, apaiser les capitaines de bandes et donner des conseils aux papes.

Sienne, même au milieu d'incessantes discordes, donnait encore des signes de cette prospérité qui autrefois la rendait l'émule de Florence. Au moyen d'une digue d'environ douze mille mètres, sur une largeur de quatorze pas, elle arrêtait le fleuve pour former un étang, afin d'approvisionner la ville de poisson, et l'on y transportait de Pérouse 20,000 livres de poisson; néanmoins, comme les travaux, par désir d'un gain excessif, furent faits grossièrement, cet étang, vers la fin de 1492, se rompit d'un côté, inondant le pays circonvoisin et causant la mort d'hommes et d'animaux (Allegretti). Dans ses derniers jours même, elle fit terminer l'intérieur de la cathédrale de Grosseto.

Après la chute des Petrucci, œuvre de Léon X, puis de Clément VII, Sienne reçut un gouvernement populaire : mais, comme il lui semblait trop étroit, elle profita des revers de ce Clément pour égorger Alexandre Bichi, chef de la magistrature des Neuf; puis, elle plaça sa liberté sous la protection de Charles-Quint, complice de ces faits. Les Florentins, qui voulaient la soumettre, envoyèrent contre elle une grosse armée, d'accord avec le pape Clément; elle fut repoussée par le courage ardent des Siennois. Il était déplorable de voir les deux principales villes de la Toscane se nuire mutuellement, au profit de la maison qui devait les écraser l'une et l'autre. Loin de s'allier avec Florence pour repousser les Médicis et les impériaux, Sienne fournit de l'artillerie aux derniers; mais, après la chute de sa rivale, elle comprit qu'elle se trouvait à la merci des impériaux, qui rappelèrent les bannis, lesquels se hâtèrent de punir leurs adversaires et de consolider la tyrannie. Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi, général de Charles-Quint, était réellement le maître de ces hommes hargneux, qui s'expulsaient et se massacraient réciproquement. 1523

Sous le prétexte de mettre un terme à ces désordres et d'obvier aux menées qu'y faisait sans cesse la France, désireuse d'inquiéter Cosme favorable aux Espagnols, Charles-Quint, excité d'ailleurs par Strozzi et ses partisans, envoya son ministre Antoine Granvelle avec la garde allemande de Cosme, pour réformer cet État. Le gouvernement populaire fut remplacé par une étroite oligarchie, dépendante de Charles-Quint, et par un tribunal auquel présidait un magistrat impérial ; il y mit encore une garnison composée de ses propres soldats, qui, ne recevant aucune paye selon la coutume, et forcés de vivre à discrétion comme en terre ennemie, occasionnèrent plus d'un soulèvement. Cette garnison fut donc augmentée et placée sous le commandement de don Diego Hurtado de Mendoza, grand ami des lettres et l'un des premiers écrivains espagnols. 1541

Ambassadeur à Venise, puis au concile de Trente et à Rome, Mendoza appréciait exactement cette fonction où l'homme est tout à la fois trompeur et trompé; parfois il s'écriait : *Qu'un ambassadeur est un être misérable!* A Sienne, il se conduisit avec impudence et orgueil, exilant les jeunes gens d'intelligence et de courage, désarmant les autres, tandis qu'il tolérait les abus des soldats, voleurs et non payés. Il fit périr un certain Politi qui conseillait de ne pas trop le fêter, et suggérait à Charles-

Quint de donner Sienne à son fils Philippe, afin que de cette ville il refrénât le pape, la Toscane et le peuple turbulent. Malgré l'opposition des Siennois, qui réclamèren même auprès de l'empereur, il commença à y construire une forteresse : expédients inévitables d'un gouvernement oppresseur. L'ermite Brandano, dit le fou du Christ, parcourait les rues en criant : *In vanum laborant qui ædificant eam.* Les Siennois firent de pieuses processions et offrirent à la Vierge des clefs supposées de la ville, ce qui faisait dire à Mendoza : « Qu'ils les lui présentent, pourvu que les véritables soient dans mes mains. » Ces traitements firent de la ville la plus gibeline une ennemie mortelle des impériaux.

Cosme, qui était l'allié le plus nécessaire de Charles, outre qu'il voyait de mauvais œil les impériaux si près de lui, désirait pour lui cette ville, comme faisant partie de son territoire; Paul III la convoitait encore pour son neveu Ænéas Piccolomini, et pour mortifier Cosme. Les partisans des Français, réunis à Chioggia, discutaient sur les moyens de la secourir ; on proposait de faire assaillir Orbitello par les Français, afin que le peuple soulevé tuât Mendoza, tandis que les Espagnols sortiraient pour aller défendre la place attaquée. En attendant, les Siennois, qui avaient tenté vainement de rétablir la démocratie, la faction des bourgeois et du mont des Neuf les faisant toujours échouer dans les élections annuelles, formèrent un complot dont César Vajari était le chef, s'insurgèrent, et, par les barricades et le feu, con-
1552 traignirent les Espagnols à se retirer. Cette expulsion fut suivie de ces réjouissances qui accompagnent d'habitude les triomphes populaires; mais un Espagnol disait en sortant : « Vaillants Siennois, vous avez fait un très-beau coup ; seulement songez à l'avenir, car vous avez offensé un homme trop grand. » Les insurgés comptaient sur les Français, alors en guerre avec les Autrichiens, et qui envoyèrent des navires de conserve avec la flotte turque pour dévaster ces côtes et les îles, remède pire que le mal ; puis ils entrèrent à Sienne en promettant la liberté. Les citoyens s'empressèrent de démolir la forteresse en criant, les larmes aux yeux : *Victoire! liberté! France!* Ils firent peindre par Sodoma sur les murs leurs saints concitoyens Ansano, Caterino, Bernardin, et sur la porte Pispini une vierge bienheureuse avec ces mots : *Victoire et Liberté.* Enfin ils sortirent l'étendard de saint Sébastien, qui ne figurait que dans les grandes occasions, et « passèrent deux mois joyeusement, sans plus s'occuper de

guerre, mais de bosquets, de chasses et de plaisirs (1). » Tant le peuple se ressemble toujours et partout !

Montalcino, la place la plus forte de cet État, fut défendue par Jourdain Orsini, jusqu'au moment où les Espagnols levèrent le siége, afin de protéger les côtes contre les Turcs, qui dévastaient la Sicile, la Pianosa et l'île d'Elbe, s'emparaient de la plus grande partie de la Corse, en exterminant les Génois. Charles, qui n'était pas abattu par des revers continuels, dirigea sur l'Italie beaucoup d'Allemands, et, grâce à l'or américain, il fit transporter sur les galères de Doria un grand nombre d'Espagnols. Pierre de Tolède, vice-roi de Naples et beau-père de Cosme, fut chargé de réduire Sienne à l'obéissance. Sa mort suspendit l'entreprise ; mais chacun fut autorisé à combattre Sienne, ce qui produisit une guerre d'outrages et d'assassinats contre des paysans et des gens désarmés. Puis, tandis que les Français munissaient les châteaux du territoire de Grosseto, et que le gouvernement siennois mettait sur pied dix mille fantassins et cinq cents hommes de cavalerie, l'empereur confiait son armée à Alexandre Vitelli.

Le duc Cosme, s'il haïssait les Français, craignait les Espagnols, et, comme il prévoyait qu'il se trouverait à la merci du vainqueur, il prenait de bonnes mesures. Feignant de ne pas comprendre les sarcasmes de Sienne, il visait à son propre intérêt ; il souffrait que des troupes et des armées françaises traversassent la Toscane : mais, ayant réuni des forces, il assaillit les châteaux qui entouraient Sienne. Les Siennois, qui n'avaient jamais redouté de la part de Cosme une attaque violente, se préparèrent à le repousser avec cet héroïsme que les peuples déploient dans leurs derniers moments.

L'annonce d'une guerre fait briller l'espérance aux yeux des peuples opprimés, qui ne s'aperçoivent pas qu'elle ne fait qu'ajouter une calamité nouvelle aux maux précédents. Aussitôt accoururent, pour faire preuve de courage, beaucoup de gentilshommes d'Italie : Aurelio Fregose, Cornelio Bentivoglio, Flaminio d'Astabbia, Mario Sforza de Santafiora, Paul et Jourdain Orsini, Boniface Gaetani, Jérôme de la Corbara; d'autres, comme Ludovic Carissimi, Camille Martinengo, Octave Tiene, Fulvio Rangoni, Adrien Baglione, le comte de la Mirandole, furent soudoyés comme condottieri par les Français.

(1) SOZZINI, *Diario senese*, p. 88.

Pierre Strozzi, fils de Clarisse de Médicis et de ce Philippe qui finit ses jours en prison, après avoir participé quelque temps aux débauches du duc Alexandre, s'en dégoûta, s'enfuit en France, et, soutenu par la reine Catherine de Médicis et son propre courage, il devint gentilhomme du roi, puis maréchal. Il avait emmené avec lui « la plus belle compagnie qu'on eût jamais vue, de deux cents arquebusiers à cheval, les mieux en point qu'il fût possible, chacun avec deux bons chevaux, avec d'excellentes armes dorées, et façonnés à la discipline de Jean des Bandes noires (1). » Ces vétérans, ne pouvant plus déployer leur courage au service de la patrie, en firent usage pour la France dans la guerre de la Bourgogne et du Piémont, puis dans celle contre les Anglais.

Strozzi intervenait sans cesse dans les affaires de l'Italie. Il la parcourut plusieurs fois, travesti, pour enlever tantôt la Corse à Gênes, tantôt Gênes à Doria, tantôt Plaisance aux impériaux, surtout la Toscane aux Médicis, et, en général, l'Italie à Charles-Quint, dessein, disait-il, que le ciel lui avait inspiré. L'occasion parut lui en être offerte quand le roi de France le nomma son général pour défendre Sienne contre Cosme et Charles-Quint. Il déployait une bannière verte avec ces mots de Dante : *Libertà vo cercando ch'è si cara*. Il était appuyé par la flotte que commandait son frère Léon, prieur de l'ordre de Malte, un des plus intrépides hommes de mer, qui, au service de la France, avait commandé l'armée navale pour défendre Marie Stuart contre la reine Élisabeth d'Angleterre. Il s'était fait l'émule de Doria. Une fois, arborant la bannière impériale, il chercha, avec vingt-deux galères françaises, à surprendre Barcelone, où il répandit une

(1) Brantôme, dans sa vie, écrit : *Le seigneur Strozzi quitta l'Italie, et vint trouver le roy au camp de Marole, avec la plus belle compagnie qui fût jamais vue, de deux cents arquebusiers à cheval, les mieux dorés, les mieux montés, les mieux en point qu'on eût su voir; car il n'y en avoit nul qui n'eût deux bons chevaux qu'on nommoit cavalins, qui sont de légère taille, le morion doré, les manches de maille, qu'on portoit fort alors, la plupart toutes dorées, ou bien la moitié, les arquebuses et fourniments de même; ils alloient souvent avec les chevaux légers et coureurs, de sorte qu'ils faisoient rage; quelquefois ils se servoient de la pique, de la bourghignote et du corselet doré, quant il en faisoit besoin; et qui plus est, c'étoient tous vieux capitaines et soldats bien aguerris sous les bannières et ordonnances de ce grand capitaine Jeannin de Médicis, qui avoient quasi tous été à lui, tellement que, quand il falloit mettre pied à terre, on n'avoit besoin de grand commandement pour les ordonner en bataille, car d'eux-mêmes se rangeoient si bien qu'on n'y trouvoit rien à redire...*

terreur panique qui aurait eu des résultats funestes si Emmanuel-Philibert de Savoie n'avait pas improvisé une défense. Léon, s'étant brouillé avec la France, alla combattre les Turcs. Réconcilié maintenant avec cette puissance, il portait sa valeur en Toscane, et osa même assaillir Florence, rivalisant de cruauté avec l'ennemi; en effet, tous alors croyaient que la fin justifie les moyens.

La guerre se fit d'abord au nom de Charles-Quint; puis Cosme proposa de la conduire tout seul, à la condition que l'empereur lui fournirait des troupes et le dédommagerait des sacrifices qu'il s'imposerait. Cette proposition acceptée, il prit à sa solde vingt-quatre mille hommes, Italiens, Espagnols, Allemands, écri- 1554
vit de sa main les dispositions militaires, et confia le commandement à ce Jean-Jacques Medeghino qui avait fait tant de mal dans les guerres de Lombardie. Nommé marquis de Marignan par Charles-Quint, il avait, comme tel, prêté un grand appui aux impériaux dans la dernière guerre d'Allemagne, surtout par son habileté à diriger l'artillerie. Il s'empara d'Ajuola, dont il fit pendre presque tous les habitants, et publia qu'il traiterait de même quiconque attendrait dans une citadelle un coup de canon, et il tint parole. Cette cruauté donnait au patriotisme la fureur du désespoir; chaque bicoque lui coûta des flots de sang, et c'est par le sang qu'il punissait le courage et la loyauté. Strozzi lui proposa souvent de respecter réciproquement les femmes et les enfants, comme il en donnait l'exemple; Medeghino promettait et manquait à sa parole, peut-être parce que la plus grande partie des rançons entrait dans sa bourse (1).

Strozzi, obligé de tenir la campagne, demanda au roi un lieutenant, qui fut le Gascon Blaise de Montluc, lequel nous a laissé des mémoires très-curieux. Entré de bonne heure au service, il vint en Italie à l'âge de dix-sept ans, attiré «par le récit des beaux faits d'armes qui s'y accomplissaient ordinairement»; sur un genêt d'Espagne que son père lui avait donné, il gagne à vingt ans le grade de capitaine, et prend pour devise : *Deo duce, ferro comite*. Il combat à la Bicoque, reste prisonnier à Pavie, mais est remis en liberté, « parce qu'on voyait bien qu'il n'y avait pas grand argent à tirer de lui ». En France, il enrôle une compagnie à pied, et vient à Naples avec Lautrec. A l'assaut de Capistrano, près d'Ascoli, il reçoit une grave blessure; néanmoins, quand le

(1) *Lettres de princes à princes*. II, p. 149.

château fut pris, il se fit céder un grand nombre de femmes qu'il avait fait vœu à Notre-Dame de Lorette de sauver des outrages. Sa blessure ne fut guérie qu'après quelques années; puis il reprit du service, parce que « il n'avait rien tant en horreur que sa maison ». Une fois, il se jette dans Casale, ville presque sans murailles, où il improvise des fortifications, auxquelles, dès la pointe du jour, il oblige tout le monde à travailler, depuis le capitaine jusqu'au cordonnier; il dresse des potences pour quiconque refuse, et il est obéi, « parce qu'il avait la réputation de faire jouer beaucoup la corde ».

A Naples, il eut en don la Tour de la Nunziata, et, bien que son bras fût encore en écharpe, il fit des prouesses étonnantes, qu'il raconte avec la vanité d'un Gascon. Lorsque les revers forcèrent les Français à la retraite, il rentra dans son pays désirant mille fois la mort « parce qu'il avait perdu tous ses seigneurs et amis ». Aussitôt qu'on eut repris les armes, il combattit en Provence avec François Ier, toujours épris de la gloire, cette idole des Français. « Lorsque je me mettais à lire Tite-Live, il me semblait voir en vie ces braves Scipion, Caton et César; à Rome, à la vue du Capitole et au souvenir de ce que j'avais entendu dire (car je lisais peu), je me figurais que je devais trouver là ces anciens Romains. »

Dans les conseils, il fait toujours prévaloir le parti le plus audacieux, persuadé qu'on « ne saurait vaincre des soldats français, même alors qu'ils auraient un bras lié, et s'ils les ont tous les deux libres, que ne feront-ils pas? » Il ne peut se consoler d'en-
1554 tendre dire : *Si nous perdions, si nous perdions.* « Il n'y a pas de prince au monde qui ait une noblesse plus dévouée que la nôtre; un léger sourire du maître réchauffe les plus glacés; convertissant volontiers leurs prés, vignes et moulins en armes et chevaux, ils vont mourir sur ce que nous appelons le lit de l'honneur. »

A Cérisoles, il commandait les arquebusiers; car il savait profiter des armes à feu, bien qu'il les ait souvent en horreur, et là il fut armé chevalier par le duc d'Enghien. Il n'aimait pas les distinctions que les supérieurs, par amour-propre, établissaient entre eux et les soldats; s'il en voyait qui refusaient de manier la pelle et la hache, il s'irritait, persuadé que toute chose qui est utile à la guerre doit convenir au capitaine aussi bien qu'au soldat. Il prodiguait avec une généreuse libéralité l'argent et le butin; ils lui coûtaient si peu! « Combien de fois, à la vue des soldats fatigués, je descendis de cheval pour marcher avec eux

et faire quelque long trajet! Combien de fois je bus de l'eau avec eux pour donner l'exemple de la souffrance! » A la vérité, il avoue qu'il a eu le tort de mettre trop souvent l'épée à la main dans ses accès de colère.

Nous nous sommes arrêté sur ce guerrier, parce que ses Mémoires, remplis de digressions sur l'art militaire, étaient appelés par Henri IV le manuel du bon capitaine, et parce qu'il a été fort loué par ceux qui vantent le courage sous quelque forme qu'il se présente, non par ceux qui aiment à le voir associé à la modération, à la justice, à l'humanité. Agé de soixante-quinze ans lorsqu'il écrivit l'odyssée de ses exploits, il disait : « Dans notre métier, il faut être sans pitié, et Dieu doit user envers nous de miséricorde pour tout le mal que nous avons fait (1). »

Montluc fut donc nommé lieutenant royal à Sienne, bien que ce poste, dans une république déchirée par les factions, parût requérir une tout autre prudence. Tant que Strozzi resta à la tête de la petite armée, Montluc figura sur le second plan; mais Léon Strozzi périt bientôt, et Pierre, mollement secondé par la France, trouvant à peine de quoi nourrir ses troupes dans un pays ravagé, fut défait et blessé à Lucignano. « D'après la revue qu'on fit, on trouva qu'il manquait au camp français douze mille hommes, morts ou prisonniers. A la vue de tant de soldats de nations diverses qui rentrèrent le soir dans Sienne, dévalisés, blessés, dans un état pitoyable, gémissant, se couchant dans les rues, 2 juillet

(1) A son retour, Henri II le retint cinq heures d'horloge pour lui entendre raconter tous les incidents du siége. Il s'étonnait surtout, le sachant si vif et si impétueux, qu'il eût pu s'entendre avec des gens étrangers et susceptibles. Montluc lui répondit : « J'allai un samedi au marché, où j'achetai un sac et « une corde pour en fermer l'ouverture. Quand je l'eus apporté chez moi, je « fis brûler un fagot, et, prenant le sac, j'y enfermai toute mon ambition, mon « avarice, mes rancunes privées, ma luxure, ma gloutonnerie, ma poltronnerie, « la partialité, l'envie, les caprices et l'humeur particuliers à un Gascon, en un « mot, tout ce qui pouvait me nuire dans le service de Votre Majesté. Ayant « bien lié le sac, je jetai tout au feu. »

Il était tellement défiguré par les blessures qu'il avait reçues à Sienne, qu'il portait presque toujours un masque. Pendant le massacre de la Saint-Barthélemy et dans le cours des guerres civiles, il montra tant de férocité qu'on l'appelait le bourreau royal; au lieu de s'en justifier il s'en vante, comme si de pareilles cruautés étaient inévitables. A l'imitation de ce qu'on avait fait pour l'illustre Trivulce à Milan, on inscrivit sur sa tombe :

CI-DESSOUS REPOSENT LES OS
DE MONTLUC QUI N'EUT ONC REPOS.

sur les bancs et les petits murs (l'hospice était plein, à quatre hommes par lit, de même que les bancs, les tables et l'église), on ne pouvait s'empêcher, à moins d'avoir un cœur de marbre, de verser des larmes, tant ce spectacle était navrant. L'horreur et la compassion vous saisissaient en voyant les rues couvertes de blessés, et quand on entendait les tristes lamentations des Allemands et des Français surtout, qui demandaient un peu de sel, de pain et de vin, on les aidait du mieux qu'on pouvait. Je certifie que je vis plus de cent individus s'appuyer contre un mur et répandre des larmes par compassion pour ces pauvres soldats réduits à cet état déplorable (Sozzini). » Strozzi ne put tenir davantage la campagne, et retourna en France, où il fut mal vu, comme l'est tout vaincu; tous les partis l'accusèrent même, jusqu'au moment où, par le courage et la persévérance, il reconquit la gloire et la renommée.

Montluc devint alors le personnage principal de Sienne. Bien qu'à l'exemple de ses compagnons, il s'attribue tout le mérite de la persévérance et de la valeur des Siennois, on ne peut s'empêcher d'admirer ses qualités viriles. Si les discordes et les défiances renaissaient, il ordonnait des processions: « Car nous jeûnions assez, et depuis la fin de février jusqu'au 22 avril, nous ne mangeâmes jamais plus d'une fois; et ce repas se composait d'un morceau de pain, de quelques pois avec du lard et un mauvais bouillon. L'envie d'acquérir de l'honneur et de faire à l'empereur cette honte d'avoir si longtemps arrêté son armée, m'ôtait le regret de jeûner. Ce triste repas équivalait pour moi à un banquet, quand je revenais de quelque rencontre où nous avions rudement secoué l'ennemi. »

En effet, ce n'était plus qu'une affaire de point d'honneur, puisqu'il ne restait aucun espoir de vaincre. Il savait que la France n'enverrait point de secours, bien qu'il le fît croire aux Siennois; il désirait s'illustrer par une belle défense, ce qui est appelé gloire par sa nation. Il ne veut pas de mal à Medeghino, qui « sert son maître comme je sers le mien; il m'attaquait pour son honneur, et je le repoussais pour le mien; il voulait acquérir du renom, et moi aussi. » Ce Medeghino, la veille de Noël, lui envoya la moitié d'un cerf, six chapons, six perdrix, six pains blancs, six flacons de vin : il est vrai que cette même nuit, dans l'espoir que les Siennois seraient distraits par la célébration de la Nativité, il tenta de surprendre la ville; mais il fut repoussé.

Mais ce qui, parmi les soldats, semblait une partie d'exercice,

était pour les Siennois un fait capital; car il s'agissait de la liberté et de la vie. Le siége devenu plus rigoureux, ils passèrent, 1555
depuis la mi-octobre jusqu'au 21 avril, par tous les degrés de la faim, des angoisses et des maladies. Cosme et Medeghino, poursuivant le cours de leurs cruautés, repoussaient les bouches inutiles qu'on expulsait de la ville, et pendaient quiconque essayait d'y introduire des vivres. Les campagnards cependant harcelaient sans cesse les quartiers ennemis, et défendaient bravement leurs demeures. Sienne vit descendre, de trente à dix mille, le nombre de ses citoyens, et pourtant elle se soutint; les femmes même concouraient à de pénibles travaux pour le salut de la liberté. « Vous autres (s'écrie Montluc), vous êtes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le furent. Ayant pris la noble résolution de défendre la liberté, elles se partagèrent en trois bandes de trois mille chacune, conduites par une Forteguerra, une Fausta, une Piccolomini, avec un costume et des enseignes propres, et travaillaient aux fortifications (1). »

(1) *Il ne sera jamais, dames sienoises, que je n'immortalise vostre nom, tant que le livre de Montluc vivra : car, à la vérité, vous estes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le furent. Au commencement de la belle resolution que ce peuple fit de defendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Siene se departirent en trois bandes : la première estoit conduite par la signora Forteguerra, qui estoit vestue de violet, et toutes celles qui la suivoient aussi, ayant son accoustrement en la façon d'une nymphe, court et monstrant le brodequin; la seconde estoit la signora Picolhuomini, vestue de satin incarnadin, et sa troupe de mesme livrée; la troisieme estoit la signora Livia Fausta, vestue toute de blanc, comme aussi estoit la suite avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avoient de belles devises : je voudrois avoir donné beaucoup à m'en ressouvenir. Ces trois escadrons estoient composez de trois mil dames, gentils-femmes ou bourgeoises. Leurs armes estoient des pics, des pelles, des hottes et des fascines. Et en cest equipage firent leur monstre, et allerent commencer les fortifications. Monsieur de Termes, qui m'en a souvent fait le compte (car je n'y estois encor arrivé), m'a asseuré n'avoir jamais veu de sa vie chose si belle que celle-là. Je vis leurs enseignes depuis. Elles avoient fait un chant à l'honneur de la France, lors qu'elles alloyent à leur fortification. Je voudrois avoir donné le meilleur cheval que j'aye, et l'avoir pour le mettre icy.*

Et puisque je suis sur l'honneur de ces femmes, je veux que ceux qui viendront après nous admirent et le courage et la vertu d'une jeune Sienoise, la quelle, encore qu'elle soit fille de pauvre lieu, mérite toutesfois estre mise au rang plus honorable. J'avois fait une ordonnance au temps que je fus créé dictateur, que nul, à peine d'estre bien puny, ne faillit d'aller à la garde à son tour. Ceste jeune fille voyant qu'un sien frère, à qui il touchoit de faire la garde, ne pouvoit y aller, prend son morion, qu'elle met en teste, ses chausses, et un collet de

A la fin, épuisés par les maladies, réduits à la misère, et n'ayant plus ni chevaux, ni chats, ni rats à manger, les Siennois demandèrent à traiter. Medeghino voulait qu'ils se rendissent à discrétion; mais, comme ils se montraient résolus à s'ensevelir plutôt sous les ruines de la patrie, et qu'une armée française s'avançait du Piémont, d'autant plus que les Florentins frémissaient de s'imposer tant de sacrifices pour faire des esclaves comme
21 avril. eux, on leur accorda des conditions semblables à celles que Florence avait obtenues vingt-cinq ans auparavant, et qui furent également violées. Montluc, comme Masséna de nos jours, avait juré « qu'il ne capitulerait jamais »; il sortit sans avoir traité, et Medeghino le reçut, lui et les siens, non comme des vaincus, mais comme des héros et des camarades. Il emmena avec lui les plus compromis, et, à la vue des adieux de ce peuple « si dévoué à la liberté », il ne put s'empêcher « de verser des larmes ».

On compte qu'il périt cinquante mille hommes par les armes, la faim ou les supplices. Le voyageur qui traverse en soupirant la maremme désolée, autrefois riche de culture et couverte d'habitations, maudit encore les guerres inhumaines du seizième siècle et la mémoire de Medeghino et de ses maîtres. A Sienne, la garnison espagnole remplaça celle des Français. Beaucoup de citoyens préférèrent l'exil à la vue des vainqueurs, des armes en-
1556 levées, de la forteresse reconstruite; d'autres, qui se réfugièrent à Montalcino, s'obstinant à qualifier leur nouvelle cité de république siennoise, soutinrent ces derniers souffles d'indépendance jusqu'au moment où la paix de Cateau-Cambrésis riva les fers de
1559 la Toscane. Alors partirent les Français, qui jusqu'alors avaient occupé Grosseto.

La France alimenta longtemps les réfugiés italiens, et son roi, même en 1585, en pensionnait de sa propre cassette vingt et un, parmi lesquels un Caracciolo, un Ubaldini, un Alamanni, trois Giustiniani, un Fiesco, un Marcello (1). S'il faut croire aux exagérations des émigrés, Cosme aurait formé le dessein de détruire ce nid de ses ennemis; il envoya, ont-ils dit, à Pichena, son secrétaire d'ambassade à Paris, des poisons subtils et les assassins

buffle : et, avec son hallebarde sur le col, s'en va au corps de garde en cest equipage, passant, lors qu'on leut le rolle, sous le nom de son frere : fit la sentinelle à son tour, sans estre cogneue jusqu'au matin, que le jour eut point. Elle fut ramenée à sa maison avec honneur. (MONTLUC, Mémoires.)

(1) AP. RICOTTI, *Compagnie di ventura*, IV, 264.

les plus habiles, avec promesse de 40,000 ducats pour chaque mort, outre le remboursement des frais. La première victime fut Bernard Girolami ; les autres en furent tellement effrayés qu'ils se dispersèrent dans les provinces et en Angleterre, poursuivis sans cesse par les sicaires des Médicis.

Cosme avait conquis Sienne moins par les armes des impériaux que par l'argent et ses forces propres, appuyées sur des moyens honteux ; mais Charles-Quint en investit Philippe II, qui ne la céda à Cosme que lorsqu'il eut besoin de lui pour soutenir la guerre, à laquelle mit fin la paix de Cateau-Cambrésis, et à 1557
des conditions qui placèrent la Toscane sous une certaine dé- 19 juillet.
pendance de l'Espagne. En effet, cette puissance se réserva les ports d'Orbitello, de Telamone, de Potercole, de Montargentaro et de Saint-Étienne, qui furent appelés les *Présides*, et fermèrent, avec la mer, toute voie de commerce à Sienne, dont la désolation ne cessa plus désormais. Une portion de l'île d'Elbe fut rendue à Appiano, seigneur de Piombino, et le duc garda Porto-Ferrajo avec deux milles de rayon.

Lucques n'échappait à Cosme qu'en se faisant oublier (1); plus tard, Soana tomba néanmoins en son pouvoir. Nicolas Orsini, en 1547, après avoir incarcéré son père, Jean-François, comte de Pitigliano, occupa son État, et, pour échapper au châtiment de l'empereur, il favorisa dans la guerre de Sienne les Français, qui lui donnèrent Soana. En vertu des conventions de Cateau-Cambrésis, il aurait dû la restituer ; mais il refusa de le faire, en alléguant que cette ville était un ancien fief de sa maison. Il s'entourait de concubines juives, n'épargnait les biens de personne et ne respectait l'honnêteté d'aucune femme, pas même de l'épouse de son fils Alexandre, qui proposa à Cosme de l'é-

(1) « Quant aux Lucquois, il n'en faut rien dire, car ils sont comme la caille sous l'épervier, et tourmentés sans cesse par la crainte de tomber au pouvoir du duc, qui les englobe dans son État. Mais le duc ne sait comment se rendre maître absolu des hommes et des capitaux, lesquels, pour la plupart, sont en marchandises et en lettres de change ; d'ailleurs, il connaît que le moindre mouvement ferait déserter cette ville, parce que les citoyens partiraient en abandonnant leurs biens et leur patrie, comme firent les Pisans. Voyant donc la difficulté, non pas de s'emparer de cette ville, qu'il pourrait soumettre en un clin d'œil, mais des hommes, qui sont réellement ce qui constitue les États, il les laisse vivre tranquilles, mais toujours dans la crainte. Néanmoins, quoiqu'il respecte leur liberté, on peut dire qu'ils sont ses sujets. » (*Rapport* de l'ambassadeur vénititien Vincent Fedeli, en 1561.)

gorger; mais Nicolas, ayant découvert la trame, arrêta son fils. Cosme dut recourir aux armes, et Orsini céda.

Cosme, à force d'argent, apaisa les troupes espagnoles qui sortaient de Sienne, et leur acheta même l'artillerie et les munitions, qui appartenaient cependant à la commune de Sienne. Il plaça dans la ville une garnison allemande, qui acheva de la ruiner, puis il fit cette publication : « Comme témoignage évi-« dent de nos bonnes dispositions et de notre amour paternel « envers cette ville très-chérie, dans l'intérêt de la paix, de la « tranquillité générale et pour des motifs raisonnables, de notre « propre mouvement et dirigé par nos lumières, nous pardon-« nons entièrement et effaçons, en tout et pour tout, les excès et « délits commis par toute personne quelconque avant le jour où « il a été pris possession de la ville en notre nom; nous absolvons « et libérons pleinement chacun de toute peine encourue pour « des délits et des excès, quelque énormes qu'ils soient. » Phrases stéréotypées, comme d'autres par lesquelles il justifiait certains changements. En effet, dans le désir, disait-il, de réparer les maux et de rendre à Sienne son éclat et sa félicité d'autrefois, il introduisait la forme de gouvernement qu'il jugeait la plus propre à satisfaire tout le monde, afin de distribuer aux plus méritants les dignités, les biens et les honneurs de la ville, outre qu'il administrerait à chacun égale et bonne justice. Cependant il plaçait à Sienne un lieutenant pour veiller à l'observation des lois et participer aux délibérations du conseil général, créé par le duc, qui choisissait encore le capitaine du peuple, les gonfaloniers, le capitaine de justice, les conservateurs de l'État, les officiers de la marchandise, le juge ordinaire, les auditeurs de la rote, les huit capitaines de l'État. Les anciens officiers du peuple conservaient leurs droits et leurs priviléges.

Ces morts, ces émigrations, cette dévastation de pays très-fertiles, signalèrent la décadence de la Toscane. Les Médicis avaient employé un siècle d'efforts pour en corrompre la liberté, qu'ils avaient enfin muselée; par la destruction des formes démocratiques qui avaient constitué sa vie jusqu'alors, ils la rendirent esclave sans tempérament. Cosme, dans le principe, laissa aux villes soumises les formes municipales et leur épargna les charges trop lourdes (1); il est vrai que les cités qui se trouvaient déjà sous

(1) Les Siennois sont riches, et tous ont quelque propriété, sans s'être jamais occupés d'aucune industrie, si ce n'est de l'agriculture. Ils vivent délicatement et

la domination de Florence eurent plutôt à se louer d'avoir échangé la tyrannie de plusieurs contre celle d'un seul. Afin de tenir sous le joug un pays de tant de souvenirs, où les bannis proclamaient que tout moyen était légitime pour rétablir la liberté, où les gémissements des piagnoni exerçaient encore de l'influence, Cosme employa la force et les artifices.

De 1537 à 1574, il publia quarante-trois édits, d'une rigueur draconienne, contre les rebelles (comme il appelait les individus fidèles à la république, contre laquelle il s'était révolté); il frappait de confiscation non-seulement l'héritage des enfants, mais les emphytéoses et les fidéicommis, sans égard aux droits des tiers, et même les biens que les ascendants avaient acquis depuis le délit, outre qu'il condamnait leurs fils à un exil perpétuel (1). Il multiplia les bargels, les prisons, les relégations, la surveillance ; quiconque, pendant un tumulte, sortait de chez lui, pouvait être tué impunément ; en un mot, sa domination se manifestait par ces cruautés, dont on pouvait frémir et même douter

sans soucis. Les femmes, toutes vives, spirituelles, amies du luxe, rendaient la ville plus belle et plus agréable; mais les hommes, toujours divisés, sans cesse aux prises les uns avec les autres jusqu'à répandre le sang, et se taillant en pièces, ont fini par perdre leur liberté. Ils disent que, tant qu'ils resteront affranchis des charges et des impôts qu'on leur a épargnés jusqu'ici, ils se tiendront tranquilles; sinon, ils seront les mêmes qu'ils ont toujours été, c'est-à-dire désireux de choses nouvelles. Aussi le prince, qui sait tout cela, leur met le frein pour éteindre leur audace et les abaisser le plus qu'il peut. » (*Rapport*, déjà cité, de l'ambassadeur Fedeli, qui est un tableau précieux des commencements de la principauté des Médicis.) Après avoir décrit les avantages naturels de Florence, il poursuit : « Mais ce tableau est obscurci par un nuage ténébreux; en effet, de nombreuses familles, nobles et riches, une foule d'hommes illustres, accoutumés à vivre libres et à gouverner un si bel État, que la nature leur avait donné, se voient maintenant gouvernés et dominés par un de leurs concitoyens. De libres et de seigneurs, ils sont devenus esclaves; il suffit de les voir pour connaître manifestement l'oppression de leur âme. En effet, voici une ville où ce qui était de tous appartient maintenant à un seul homme, lequel, par la puissance de la principauté, tient dans ses mains les richesses publiques et privées; or je ne crois pas qu'il y ait une plus grande calamité que celle-là. » Selon lui, c'est un châtiment de Dieu pour les injustices qu'avait commises la démocratie florentine. (*Rapports des ambassadeurs vénitiens*, deuxième série, vol. I, p. 327.)

(1) La loi *Polverina*, du 11 mars 1548, rédigée par Jacob Polverino, auditeur fiscal, est fameuse dans les fastes de la tyrannie. Néanmoins, la trouvant insuffisante, malgré ses incroyables rigueurs, Cosme l'aggrava par de nouvelles dispositions, que le génie du mal pouvait seul inspirer.

dans le siècle dernier, si bénin, mais que le nôtre a vues se renouveler avec une savante férocité. Durant sa principauté, on décapita cent quarante-six personnes, parmi lesquelles vingt-cinq de familles illustres et six femmes ; en 1540, quatre cent trente personnes furent condamnées par contumace, outre celles qui tombaient au loin sous le poignard ou empoisonnées.

Philippe II faisait l'admiration de Cosme, et ses oracles étaient Pierre de Tolède et le duc d'Albe, bourreaux qui foulaient aux pieds l'humanité ; mais, avant eux, Machiavel lui avait enseigné « qu'il faut tuer tout ennemi redouté ». Ce fut lui qui introduisit ce système d'espionnage, inconnu, impossible même dans les gouvernements précédents, au moyen duquel on sema les soupçons parmi les princes, la défiance au sein des populations : peste moderne, qui n'eut rien d'équivalent dans le moyen âge. Afin que la liberté religieuse de penser ne conduisît pas à la liberté de pensée en politique, il surveillait les progrès de l'hérésie et faisait compter, avec les hosties, les personnes qui se trouvaient dans les églises ; néanmoins il exigeait que les inquisiteurs, dans les procès, fussent assistés de délégués laïques.

Sous le prétexte que les dominicains, animés encore par le souffle démocratique de frère Savonarola, s'entendaient avec les bannis, excitaient le peuple contre le prince, et secondaient les animosités de Paul III, il les chassa et fit entamer un procès contre eux. Toutefois, bien qu'il les eût expulsés malgré les réclamations de Rome et des timorés, qui regardaient les dominicains comme des orthodoxes très-zélés, tandis que les augustins, qu'on leur avait substitués, étaient soupçonnés d'incliner pour l'augustin Luther, Cosme fut contraint de les rappeler, sauf à les molester par l'espionnage et les accusations. Puis, afin de tenir en bride la cour romaine, et pour empêcher qu'aucune autorité extérieure ne troublât le gouvernement, il créa, assisté de Lelio Torelli de Fano, savant jurisconsulte, *le département de la juridiction*. Cette magistrature s'arrogea dans la suite la connaissance des faits ecclésiastiques qui entraînaient des peines temporelles, et le droit de concéder l'*exequatur* aux décrets de la puissance cléricale ; néanmoins elle fut tempérée par l'introduction d'un nonce, lequel avait un tribunal pour les causes ecclésiastiques, institution qui devint une source de conflits fréquents entre les deux autorités.

Cosme concentra en lui seul la direction des conseils, des jugements, du trésor. Lorsque Charles-Quint eut retiré les garni-

sons espagnoles des forteresses, il fut le premier prince italien qui entretint une milice régulière, formée sur le modèle de l'ancienne organisation florentine. Il fortifia les cités (1), approvisionna les citadelles, institua des compagnies d'arquebusiers à cheval pour garder les côtes, et douze galères furent encore destinées à ce service. Grâce à ces mesures, il obtint la tranquillité au dedans, et se fit respecter par les Turcs, qui, pour complaire à la France et contrarier l'empereur, recommençaient à dévaster l'Italie; il rendit même de grands services aux impériaux, soit en maintenant le Milanais dans la fidélité, soit en les assistant dans la guerre du Piémont.

La guerre de Sienne l'avait tellement épuisé qu'il dut suspendre la paye des impériaux; mais il eut bientôt rétabli les finances. Le territoire florentin comptait alors sept cent mille habitants, et celui de Sienne cent mille; au moyen d'exemptions, de faveurs et de subventions, Cosme attirait des agriculteurs ferrarais, mantouans, parmesans, vénitiens, des constructeurs de navires et des marins. L'annexion de Sienne accrut le bien-être des populations; en effet, les riches récoltes de son territoire non-seulement dispensèrent de tirer des blés de l'étranger, mais permirent d'en exporter. Cosme avait songé à ouvrir un canal qui, traversant l'Apennin à la montagne de la Consuma, réunirait les deux mers, de manière à faire de Florence un des marchés les plus actifs; il en fit même élaborer le projet par le célèbre mathématicien Ignace Danti, mais il l'abandonna.

Le commerce était déchu, et beaucoup de familles transportèrent leurs banques ou leurs bras dans la France, l'Angleterre et ailleurs. L'institution de l'ordre de Saint-Étienne, au moyen duquel il voulut endormir par des décorations ceux qui lui demandaient la liberté, entraîna beaucoup de Florentins à solliciter cette noblesse; abandonnant le commerce, les uns cherchaient à se faire admettre sur les galères de l'ordre, et les autres briguaient dans les antichambres du maître. Cosme lui-même faisait le commerce de quelques marchandises, et s'intéressait, avec de riches négociants, dans les banques d'Anvers, de Bruges, de Londres, de Lisbonne, de Barcelone, de Marseille, de Lyon, outre celles d'Italie; il employait deux galions pour transporter des

(1) Il possédait les forteresses de Pistoie, d'Arezzo, de San-Sepolcro, d'Eliopoli sur les confins de la Romagne, deux châteaux de l'île d'Elbe, celui de Saint-Martin dans le Mugello, le bastion de Poggio impérial.

marchandises d'Italie et du Levant dans les ports de l'Océan. Les Fugger d'Augsbourg lui fournissaient le cuivre de Hongrie ; il tirait du Levant des blés, de l'huile, du vin ; il ouvrait le port de Livourne, extrayait des métaux, et des ouvriers d'Allemagne faisaient à Pietrasanta des essais pour l'exploitation des mines d'argent.

Les petits négociants étaient écrasés par cette concurrence ; aussi, malgré ses prodigieuses dépenses, il devint le prince le plus riche de l'Europe, et laissa en caisse 6,500,000 ducats. Il acheta le palais Pitti, afin que ses successeurs eussent la plus belle résidence d'Europe ; il construisit le palais des Offices, la galerie du Vieux Marché et celle, bien plus grandiose, du Nouveau, la bibliothèque Laurentienne, les archives d'Or Saint-Michel. Les revenus du pays, quadruplés, s'élevèrent à 1,100,000 ducats, et les dettes publiques furent éteintes. Il releva les universités de Florence et de Pise ; à l'académie Platonicienne, instituée par Cosme l'Ancien, il substitua la Florentine, dans laquelle entrèrent Carnesecchi, Domenichi, Giambullari, Segni, Benoît Varchi rappelé de l'exil.

Il profitait de toutes les circonstances pour amuser le peuple, occuper les artistes et les ouvriers par des fêtes, tantôt à l'occasion d'une galère enlevée aux Barbaresques, tantôt pour le mariage de son fils avec Jeanne d'Autriche, tantôt pour le baptême d'un enfant né de cette union (1). Parmi les portraits que les Florentins exposaient alors, on voyait figurer non-seulement Farinata et Capponi, mais encore Carducci et Ferruccio ; mais il n'était pas assez poltron pour trembler devant des héros de carton. Il fit enlever de Rome le corps de Michel-Ange pour l'ensevelir dans sa patrie. Pontorno, Bandinelli, Bronzini, Cellini et frère Jean furent chargés de travaux par lui, et Vasari peignit tout le palais ducal. Cet artiste ayant voulu le représenter discutant au milieu de ses ministres sur la guerre de Sienne, le duc lui dit : *Qu'ont à faire ici les ministres ? Mettez-y le silence et autres vertus semblables, qui tiennent lieu de conseil.*

(1) On ne saurait imaginer des fêtes plus splendides que celles qui eurent lieu à l'occasion du mariage du grand-duc François de Médicis avec Jeanne d'Autriche, et que Vasari a décrites en détail. Dans toute la ville, on vit des arcs, des statues, des portraits, des inscriptions, des divertissements, des théâtres, des musiciens, et la fête dura plusieurs jours. Vasari ordonna et décrivit les réjouissances pour le baptême de leur fils.

Cosme fit venir de la Sicile à Pise des ouvriers en corail et en miroirs, arts perfectionnés ensuite sous son fils, qui introduisit la fabrication de la porcelaine, inconnue jusqu'alors, et l'art merveilleux des ouvrages en pierres dures. « Surtout (écrivait André Gussoni, ambassadeur vénitien en 1576) il aime à faire manœuvrer les alambics, distille beaucoup d'essences et prépare des sublimés propres à guérir un grand nombre de maladies, et il en a presque pour chaque infirmité. Entre autres, il fait une huile de vertu si extraordinaire que, si l'on en oint, les pouls exceptés, le cœur, l'estomac, la gorge, elle guérit et neutralise toute sorte de poison, rend la santé aux pestiférés, met les hommes sains à l'abri de toute atteinte, outre qu'elle est un remède très-actif contre les pétéchies et toute espèce de fièvres malignes. Il m'a dit qu'ayant voulu faire l'expérience du poison sur des personnes condamnées à mort, il leur en avait donné à boire, et les avait guéries avec son huile (1). »

(1) L'ambassadeur Fedeli disait de lui : « Comme il a traversé la mauvaise, puis la bonne fortune, l'une et l'autre manière de vivre, l'une et l'autre condition des temps, il est devenu très-prudent et très-sage; il s'est conservé et agrandi, a triomphé de toutes les difficultés, découvert toutes les conjurations, vaincu tous ses puissants ennemis, et châtié ceux qui lui sont tombés dans les mains, de telle maniere qu'il s'est affermi par les persécutions. Aussi dit-on à Florence que chaque tumulte, chaque guerre, chaque siége, chaque victoire a pour résultat de consolider la principauté de Cosme.

« Ce prince gouverne ses États avec une très-grande rigueur, qui répand l'épouvante; il veut la tranquillité, l'union et la paix parmi les citoyens, qui n'osent pas bouger; il ne veut pas qu'on parle de haines, d'injures, d'inimitiés et de vengeances, de Guelfes et de Gibelins, des *panciatichi* et des *cancellieri*, des *piagnoni* et des *arrabiati*. Sa justice, incomparable, est si grande, si rigoureuse, si expéditive, si égale pour tous, que chacun se conforme à la loi; il met en cela beaucoup de soin, afin de prévenir tout désordre et d'empêcher qu'il soit fait ni tort ni injustice à personne, voulant que tous, sans distinction, subissent le châtiment de leur faute. Enfin, par la tranquillité du peuple, par l'abondance, la paix et la justice, il se rend chaque jour plus digne de la principauté; quant à ses fonctionnaires, au dedans comme à l'extérieur, il a soin de ne choisir que des hommes habiles, expérimentés, intelligents, et surtout bons et fidèles; s'il en découvre un mauvais ou partial, il le casse et le punit sans aucun égard, etc., etc.

« Il a également pourvu à la défense du pays, au moyen d'une vaillante milice de trois mille fantassins, tous disciplinés et obligés de servir depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante; en cinq jours, ils peuvent se réunir et entrer en campagne; il pourrait en enrôler un nombre beaucoup plus grand, tant la population de ses États est vigoureuse et considérable.

Mais le bien même est mal accueilli quand il oblige à sacrifier l'honneur ; la vie artificielle que les arts puisaient dans la pro-

« Il voudrait avoir un corps de deux mille chevaux ; mais il éprouve des difficultés, parce qu'il y a disette d'animaux dans le pays.

« Il a aussi enrôlé douze mille pionniers, tous campagnards robustes ; néanmoins, quoiqu'ils soient destinés pour la guerre, il les emploie en temps de paix, selon le besoin, pour entretenir les routes, creuser des fossés, dessécher des marais, bonifier des terrains. Il détourne les eaux et les rivières pour favoriser l'agriculture.

« Il fait continuellement fabriquer de la poudre et fondre des canons ; il a cent grosses pièces et une infinité d'autres de campagne. A cela il faut ajouter cent vingt capitaines de diverses nations, tous vaillants, expérimentés, qui suivent la cour et reçoivent chacun, par mois, depuis 18 jusqu'à 30 écus.

« Les choses les plus minimes, à l'entrée comme à la sortie des villes de l'État, payent un droit. La perception est faite avec une grande exactitude par les receveurs, qui sont tous pour le compte du prince, lequel n'afferme aucun droit d'entrée ; les employés de l'octroi sont toujours dans l'épouvante quand on examine leurs comptes, parce que le prince punit sévèrement toute infidélité. Il a fait pendre un de ses favoris, nommé Julien Tavoglia, qui le volait en toute sécurité : cet exemple servira pour ses ministres, etc.

« Son corps, très-robuste, est de taille moyenne ; il a un aspect fort gracieux, mais qui devient terrible quand il veut. Il supporte admirablement les fatigues, et cherche avec plaisir tous les exercices où il faut de l'agilité, de la force, de la dextérité, si bien que, pour soulever des poids, manier les armes, monter les chevaux, dans le jeu de la balle et à la chasse, il n'y a personne qui le surpasse, et il fatigue tous ses rivaux. Ces plaisirs, qu'il affectionne beaucoup, avec la pêche et la navigation, forment son unique récréation ; alors il se dépouille entièrement de sa dignité et de son autorité, plaisante familièrement avec ses compagnons, et veut que tous usent à son égard, sans aucun respect, de la même liberté ; mais, hors de ces exercices, il ne reconnaît personne, et il n'est nul individu assez hardi pour se permettre la moindre familiarité envers lui. Il se renferme immédiatement dans sa sévérité habituelle, si bien qu'on dit proverbialement dans la ville que le duc cesse d'être duc ou se fait duc quand il veut, parce qu'il se transforme à son gré en prince et en simple particulier ; mais il ne fait cela qu'avec les personnes de la cour, car jamais il ne se familiarise avec les autres.

« De même qu'il est habile dans le gouvernement de l'État, ainsi il déployait la magnificence en toutes choses ; mais depuis longtemps il vit modestement et retiré. Loin d'étaler cette pompe dont s'entourent les autres princes ou ducs, il mène une existence de père de famille, et mange simplement avec sa femme et ses fils, à une table servie frugalement. Ses fils n'ont pas une table à part ni des frais particuliers, comme on le pratique dans les autres cours, mais il n'y a qu'une seule cour avec des dépenses communes. De même, qu'il s'agisse d'aller dans la ville ou bien à la campagne, la femme, les enfants et toute la maison suivent le duc, mais avec une garde d'Allemands, une compagnie de chevau-légers et cent arquebusiers, qui ne manquent jamais. Lui-même est toujours

tection n'empêchait pas leur décadence, et Cosme dut faire travailler au dehors la vaisselle d'argent pour son mariage avec Eléonore de Tolède. Le commerce fut entravé, la justice passionnée, et la population décrut. Les citoyens, avides de titres, tiraient leurs capitaux du commerce pour les convertir en terres. Les plus dignes, qui cachaient leur esprit républicain sous des niaiseries littéraires, instituèrent l'académie du Piano, et par Piano ils entendaient la république; là, ils débitaient des discours allégoriques.

Il n'est donc pas étonnant que, malgré ses excellentes qualités, les Toscans ne lui aient point épargné les reproches. Pie IV, qui l'aimait parce qu'il avait favorisé son exaltation et accepté sans réserve le concile de Trente, lui offrit le titre de roi, et Cosme le refusa. Néanmoins, quand il s'agit de donner une de ses filles à l'empereur Ferdinand, Pie V lui proposa de le nommer archiduc; mais, comme la maison d'Autriche ne voulait pas que ce titre devînt commun à d'autres, on inventa celui de grand-duc 1569
et d'altesse sérénissime. Il se rendit à Rome avec un faste inouï, fut reçu par les cardinaux et tous les Florentins établis dans la ville, logé dans le palais pontifical et couronné assis à la droite du pape; dès lors il s'intitula par la *grâce de Dieu*. Inutile de parler des protestations des Autrichiens : de l'empereur, qui le disait son vassal pour la Toscane, et de l'Espagne pour Sienne; du duc de Ferrare, qui lui avait disputé la prééminence jusqu'alors. Les colères et les conflits durèrent plusieurs années sous l'apparence de questions d'étiquette, mais en réalité parce que Cosme laissait apercevoir l'ambition, conçue par tout prince agrandi, de dominer sur toute l'Italie, ou du moins d'en expulser les étrangers. Le pape le secondait dans ce dessein; mais, comme on ne put le réaliser, il combla le grand-duc de nouvelles

armé d'un poignard et d'une épée, avec haubert. Ses capitaines l'accompagnent partout, et ils n'ont pas moins de six cents chevaux, etc., etc.

« Tous les grains et les vins, aussitôt les récoltes terminées, sont transportés dans les villes et les forteresses; les paysans vont en prendre de temps en temps pour leur usage, et l'on tient registre de toutes les quantités qui entrent ou sortent. Cela fait que, la campagne étant dépouillée, il est difficile d'entretenir dans la Toscane une armée étrangère. Ces approvisionnements s'opèrent avec tant d'exactitude et si facilement que le prince sait jour par jour la mesure précise qui se trouve en chaque lieu; car il encourage les accusateurs et punit sévèrement les transgresseurs. De cette manière, il se met à l'abri des armées puissantes, et, quant aux troupes peu nombreuses, il est en mesure de les battre et de les expulser. »

faveurs, et lui envoya quatre navires chargés d'antiquités. Il donna même des biens à sa femme, son propre palais avec le jardin à l'un de ses fils, et confia à l'autre le commandement des galères de l'État.

Si l'on songe que les cités, à l'exception de Florence et de Sienne, avaient déjà vécu dans une servitude qu'il s'efforça d'adoucir ; que la Toscane, sans lui, serait devenue une province de l'Espagne ou de la France ; que des agitations graves et séculaires ne peuvent se calmer sans violence ; qu'une foule de proscrits et de réfugiés, sans cesse occupés de conspirer et de troubler l'État, ont exagéré ses fautes et ses défauts, on doit lui savoir gré du mal qu'il ne fit pas ou qu'il pallia. D'ailleurs un grand nombre de contemporains l'ont loué sincèrement ; tant il est facile de passer de l'horreur de l'anarchie à l'aversion de la liberté politique ! Cosme lui-même, pour tromper la postérité, acheta des historiens, sans réussir pourtant à leur imposer le mensonge, ce qui fait leur éloge. Ammirato néanmoins vante plusieurs fois les Médicis pour la liberté qu'ils laissaient de dire la vérité. Dans l'*Apologie des Cappucci*, réfutation libérale de Guicciardini, Pitti dit que « le grand-duc Cosme et le prince François, régent, aiment qu'on sache la vérité des choses ; qu'ils communiquent non-seulement les écrits publics à quiconque désire les voir, mais leurs lettres secrètes, même sur les faits les plus cachés de l'État, récompensant ceux qui se sont donné la tâche de raconter les actions publiques. » Si les tyrans brutaux étouffent la pensée et emprisonnent les écrivains, les tyrans rusés les gagnent quand ils peuvent, ou du moins les éblouissent.

CHAPITRE CXXXIX.

FIN DE CHARLES-QUINT. DERNIÈRE DISTRIBUTION DE L'ITALIE. SES ENFANTS VALEUREUX. MALHEURS ET GLOIRES DE VENISE. EXPÉDITIONS CONTRE LES TURCS.

Les acteurs de ces scènes terribles disparaissaient successivement. A François Ier, mort des suites de son libertinage effréné, avait succédé Henri II, mari de Catherine de Médicis, occupé lui-même de galanteries et de prouesses chevaleresques, dont

il fut victime dans un tournoi; il mourut donc, après avoir été 1559
le jouet des femmes et des partis, après avoir vu envahir son 10 juillet.
royaume par l'hérésie, associée à la turbulente noblesse.

Charles-Quint, à son départ d'Italie, y laissa Garcia de Lojasa, son confesseur, avec la recommandation de lui envoyer des renseignements sur toute chose (1). Ce délégué lui écrivait de Rome, le 15 août 1530 : « Sire, ne songez pas aux divertisse-« ments, et gardez-vous de perdre courage à la vue des obsta-« cles qui vous attendent, lesquels ne sont pas moindres que « ceux que vous avez rencontrés à Bologne. Songez qu'aucune « couronne ne fut acquise, aucune gloire obtenue par la mol-« lesse, la vie luxurieuse et les plaisirs vicieux. Deux antagonis-« tes luttent dans Votre Majesté, l'indolence et l'ambition. Jus-« qu'à ce jour, la seconde a prévalu en Italie; plaise à Dieu qu'il « en soit de même en Allemagne, et que le soin de votre hon-« neur et de votre gloire triomphe de l'ennemi intérieur qui vous « pousse à consommer la plus grande partie de la vie en fêtes, « en banquets, en débauches! »

Il est étrange d'entendre accuser de paresse cet empereur, qui se vantait d'avoir, depuis l'âge de dix-sept ans, tout vu de ses propres yeux, passé neuf fois en Allemagne, six en Espagne, quatre en France, sept en Italie, dix dans les Pays-Bas, deux en Angleterre, autant en Afrique, et traversé onze fois les mers. Parvenu à l'âge de cinquante-six ans, il disait : « La fortune, semblable aux femmes, m'a abandonné dès que j'ai commencé à vieillir. » La mauvaise issue de plusieurs entreprises, l'opposition qu'il trouvait dans son frère et son fils, l'extension irrésistible de la réforme, cette satiété qui suit bientôt les grandeurs
humaines, le poussèrent à abandonner à son fils Philippe II les 1555-56
Pays-Bas et l'Espagne avec l'Italie et l'Amérique, en lui recommandant de maintenir la sainte foi et l'inquisition. Son frère Ferdinand reçut le titre d'empereur et les possessions d'Allemagne. Après ces renonciations, à l'exemple de ces héros du moyen âge qui mettaient un intervalle de recueillement entre la vie présente et la vie future, il se retira dans le couvent de Just de l'Estrémadure (2), pour se livrer à des exercices de dévotion, accompagnés d'une grande activité.

(1) Ces lettres ont été publiées à Berlin en 1848 par G. Heine, avec le titre : *Cartas al emp. Carlos V en los años del* 1530-32.

(2) Il y emmena avec lui Jean Torriano de Crémone, horloger et mécanicien

Charles-Quint, en faisant ce partage, déclarait lui-même impossible cette monarchie universelle qu'il avait rêvée quelquefois. Roi de nom à six ans, de fait à seize, empereur à dix-huit, hautain et persévérant, sévère et mélancolique, il savait apprécier avec calme et sagacité les difficultés des entreprises. Il ne se mettait jamais en colère; offensé, il s'enveloppait dans la dignité du silence. Il versait le sang sans nulle considération, mais sans plaisir, et saisissait toutes les occasions de pardonner. Monté sur la scène au moment où la nouvelle société sortait des langes, et lorsque, sur les ruines des républiques et de la féodalité, s'élevaient des pouvoirs compactes qui groupaient les forces individuelles et les volontés jusqu'alors en lutte, il résolut de substituer à la vie animée et indépendante du moyen âge une administration centrale, et de recueillir dans la monarchie toute l'activité. Son désir fut encore de réprimer l'agitation municipale de l'Espagne, et, dans le même temps qu'il espérait enlever aux Barbaresques les côtes d'Afrique, de conquérir et de s'attacher l'Italie, de couvrir de colonies le Mexique et le Pérou, de combattre la France, de tenir l'Allemagne en bride, de comprimer les Pays-Bas; en un mot, il songea à substituer l'Autriche à l'Église dans la représentation de l'unité chrétienne, ce qui fit croire qu'il voulait absorber toutes les nations. Mais, pour réaliser ce vaste dessein, il trouvait des obstacles dans la nature de ses possessions, immenses, mais éloignées les unes des autres et sans homogénéité, dans la jalousie de la France, qui parut se faire la protectrice des nationalités.

Il opposa une digue aux progrès des Turcs, et ce fut là une glorieuse tâche pour un empereur chrétien; néanmoins il les laissa prendre Rhodes sans opposition, et s'avancer en Europe plus qu'ils ne l'avaient fait dans les moments de leur plus grand essor. Le désastre d'Alger ternit l'éclat de l'expédition de Tunis. Les pontifes, le regardant comme le monarque prépondérant parmi les catholiques et la véritable barrière contre les infidèles, renoncèrent à cet antagonisme qui constitua l'activité de tout le moyen âge. Si Charles-Quint fût parvenu à subordonner la couronne germanique élective à la couronne héréditaire d'Espagne,

très-habile, appelé par Famiano Strada l'Archimède de ce temps, et qui inventa la machine au moyen de laquelle, à Tolède, l'eau du Tage est élevée jusqu'au sommet de l'Alcazar. Il faisait des automates très-ingénieux, et c'est par lui que fut exécutée l'horloge publique de Pavie, avec quinze cents roues, qui indiquait les mouvements des planètes.

à se faire donner pour successeur dans l'empire son fils Philippe, et à obtenir pour lui, par le mariage de Marie, le sceptre d'Angleterre, toute l'Europe se serait trouvée autrichienne, et le despotisme d'autrefois enchaînait une société redevenue païenne; mais devant lui se dressèrent, pour l'arrêter, la pensée émancipée, l'esprit de la réforme et les idées de la responsabilité personnelle, ravivées par Luther.

Charles eut un moment l'espoir de ramener les dissidents à l'Église, ou du moins de conserver l'unité, sans s'inquiéter si la foi apostolique ou la nouvelle triompherait dans la suite. Mais quand il vit la réforme s'étendre et devenir plus audacieuse, au point d'attaquer, avec la domination royale, les bases mêmes de la société, il consacra tous ses efforts à la réprimer; efforts inutiles, puisque, après avoir dépensé des trésors et versé des flots de sang, contraint de fuir devant les champions de la foi nouvelle, il ne put lui faire accepter que l'*intérim*, à l'ombre duquel elle s'affermit dans les limites qu'elle conserve encore aujourd'hui. En outre, cette politique, qui réunit tous les États contre celui qui menace de rompre l'équilibre par ses envahissements, s'était déjà établie; puis Florence et Sienne, et ce n'est point là une de leurs moindres gloires, surent longtemps, bien que sans succès, résister au dominateur du monde.

Il était pauvre au milieu de possessions immenses (1). Après avoir suppléé aux tributs réguliers par des extorsions de toute espèce, et laissé le pillage aux soldats au lieu de paye, contraint d'abandon-

(1) Il avait pour banquiers les Fugger d'Augsbourg, négociants aussi riches qu'autrefois les Médicis et les Strozzi de Florence, et qui, comme eux, protégeaient les arts, recueillaient des livres, des inscriptions, des gens de lettres; aussi Robert Estienne se glorifiait-il du titre d'imprimeur d'Ulric Fugger. Cette maison, dès le siècle précédent, se faisait envoyer dans sa correspondance des renseignements sur tous les faits; imprimés sous le nom de *Ordinarii Zeitungen* et *Extraordinarii Zeitungen*, ils furent l'origine de la fameuse *Gazette universelle* d'Augsbourg. Cette ville devant payer 80,000 florins d'or, les Fugger les lui firent battre à l'hôtel des monnaies. Charles-Quint les caressait, logeait chez eux. A son retour d'Italie, en 1530, il s'excusait de ne pouvoir encore payer les lettres de change qu'il avait tirées sur leur maison, et en même temps il se plaignait que, bien qu'on fût au mois de juin et que l'Italie éprouvât une grande chaleur, on sentît encore le froid dans leur ville; alors les Fugger lui allumèrent un feu de cheminée avec les lettres de change souscrites par lui, et du bois de cannelle qui coûtait 2 sequins la livre. Un membre de leur famille restait toujours à Venise pour surveiller la banque qu'ils avaient établie dans l'entrepôt des Allemands. Henri III, quand il passa à Venise, alla le visiter.

ner toutes ses entreprises faute d'argent, n'ayant conquis aucun royaume malgré tant de guerres et de pays confisqués, Charles vit tous ses États, excepté l'Espagne, envahis par les étrangers. Il dut reculer devant les Turcs ; il abandonna au hasard et à la cupidité la conquête du nouveau monde, qui aurait pu offrir un vaste champ à l'ardeur guerrière de sa nation, et réparer ses finances appauvries bien plus que les expédients qui enlevaient les capitaux à la circulation et ruinaient l'industrie. Le monopole des métiers, les droits excessifs d'entrée et de sortie, les fabriques impériales, les licences coûteuses étaient des abus pratiqués depuis longtemps ; mais Charles les introduisit systématiquement dans l'administration. Le commerce fut entouré de restrictions et d'exclusions, et l'on sacrifia les colonies à la capitale ; l'esprit public se vit détourné des voies régulières de la prudence pour être jeté dans celles des aventures périlleuses. Toutes les formes protectrices furent abolies et soumises à des gouverneurs despotiques ; on remit en honneur l'aristocratie, mais créée par diplômes, et, comme telle, oppressive à l'égard des inférieurs, incapable de résister à l'arbitraire des supérieurs.

Si l'éclat de son nom signale l'apogée de l'Autriche, l'Italie y associe l'élégie de son indépendance perdue. Un vieillard, de sentiments très-modérés, écrivait alors : « Depuis le jour où Charles-Quint a revêtu les insignes impériaux, deux cent mille personnes ont péri sur les champs de bataille, plus de cent villes et châteaux de grande renommée ont été saccagés, ruinés et détruits, à cause des guerres qui se sont allumées entre lui et François Ier, avec addition de celles que Soliman, le Grand Turc, tantôt poussé par l'or, tantôt entraîné par lui-même, a faites contre les chrétiens. Après ces victimes, tant de milliers d'hommes et de femmes innocents sont morts de faim et de la peste qu'il n'est pas facile d'en dire le nombre, sans compter les outrages faits aux nobles matrones, la virginité enlevée aux jeunes filles sacrées et profanes, les abominables et criminelles souillures souffertes par les enfants. Des choses impies, atroces, hors de toute loi humaine et divine, ont été commises le plus souvent par des chrétiens entre eux, sans autre motif que pour satisfaire l'ambition de deux hommes, lesquels, nés, grandis et vieillis avec des haines éternelles et des cœurs toujours ennemis, ne se lassant jamais de répandre le sang, combattent encore et combattront tant qu'ils vivront. Aussi les peuples affligés ne peuvent avoir de plus grand désir, pour se reposer enfin, que de

prier Dieu de les faire périr, ou du moins de les soumettre tous les deux au Grand Turc ; car alors, le monde étant gouverné par un seul monarque, bien que barbare et ennemi de notre loi, ils pourraient avec quelque tranquillité nourrir leurs enfants, et soutenir, quoique pauvres, mais sans tant de fatigues, le poids de leur misérable existence (1). »

Paul III mourut également, et le conclave, après de longs et 1559
orageux débats, donna la tiare à Jules III (Jean-Marie Ciocchi), cardinal distingué et pape nonchalant, qui ne s'occupa que d'agrandir ses neveux et des favoris. Il eut pour successeurs, dans
l'espace de quelque temps, Marcel II, des Cervini de Montepul- 1555
ciano, puis Paul IV, des Caraffa de Naples, octogénaire. Ce dernier se trouvait à la cour d'Espagne lorsque Ferdinand le Catholique, au moment de mourir, éprouvant le remords d'avoir enlevé le royaume aux Aragonais et emprisonné le dernier de ces princes contre la foi donnée, voulut consulter à ce sujet des personnes doctes et pieuses. L'une de ces personnes fut Caraffa, lequel lui dit avec hardiesse qu'il ne pouvait sauver son âme et sa réputation qu'en restituant ce royaume. Le roi fut si touché qu'il aurait peut-être suivi ses conseils, si d'autres « troublant par la raison des intérêts d'État les raisons de Dieu et de la justice », n'avaient pas détourné le moribond de cette idée (2).

La vérité semble une injure aux puissants, et Charles-Quint, le regardant comme un ennemi de l'Espagne, l'exclut du conseil royal, lui disputa longtemps l'archevêché de Naples et ne cessa de troubler sa juridiction. De son côté, il ne dissimulait pas son aversion pour les Autrichiens. Nommé cardinal, il s'opposait en tout à l'empereur, qu'il appelait fauteur d'hérétiques, et lequel, en conséquence, le fit exclure deux fois de la papauté ; la troisième, il fut sur le point de châtier sévèrement les cardinaux impériaux qui n'avaient pas fait tous leurs efforts pour l'empêcher d'être nommé. Il songea même à faire déclarer son élection illégale, à le déposer et à l'empoisonner.

Paul IV s'était montré jusqu'alors austère et pieux; mais,

(1) SEGNI, *Hist. florentines*, liv. XL. « Un jour, causant librement avec moi, Sa Majesté m'a dit qu'elle était par nature ferme dans ses bonnes opinions. Voulant l'excuser, je lui dis : « Sire, être ferme dans les bonnes opinions, c'est de la constance et non de l'obstination. » Il me répondit subitement : « Et quelquefois je suis ferme dans les mauvaises. » (*Relazione di Roma*, de Gaspard Contarini.)

(2) NORIS, *Guerre contre Paul IV*, liv. I, p. 6.

lorsqu'on lui demanda comment il voulait être traité, il répondit : *En grand prince.* Couronné splendidement, il étala le faste dans tout, et fut plus mondain qu'il ne convenait à sa dignité. Irascible, fougueux, tout caprices, absolu, il maltraita l'ambassadeur de Toscane, tomba sur le gouverneur de Rome à coups de pied et de poing, arracha la barbe à l'envoyé de Raguse. Il donna le chapeau de cardinal à son neveu don Carlos, jusqu'alors soldat sous les Strozzi fugitifs, et prit monseigneur della Casa pour son secrétaire, se déclarant ainsi l'ennemi du duc Cosme, contre lequel il s'était révolté.

Ce pape comparait l'Italie à un instrument dont les quatre cordes étaient Naples, Milan, Venise, l'État de l'Église : « Alphonse d'Aragon et Ludovic, duc de Milan, âmes infortunées ! « car ils furent les premiers qui gâtèrent ce noble instrument. « *Hinc omnis mali labes*, parce qu'ils ouvrirent cette mauvaise « porte aux barbares, laquelle nous voudrions fermer ; mais nous « ne sommes point écouté à cause de nos péchés. Nous ne nous « repentirons jamais d'avoir fait ce que nous avons pu, et peut-« être plus que nous ne pouvions. Nous laisserons dans les siè-« cles à venir la honte à ceux qui ne nous auront point aidé, et « l'on dira que ce fut un vieillard octogénaire qui, alors qu'on « devait le croire occupé dans un coin à gémir sur ses infirmités, « se montra hardi et désireux de la liberté italienne, mais qu'il « fut abandonné par les hommes les plus tenus de le suivre. Le « regret sera pour les seigneurs vénitiens et les autres, qui ne « veulent pas saisir l'occasion de se débarrasser de ces gens, « mélange de Flamands et d'Espagnols, chez lesquels *nihil re-« gium, nihil christianum.* Là où ils sont attachés, ils tiennent « comme le chiendent, à la différence des Français, qui n'y res-« teraient pas quand même on les lierait. Nous ne nous repen-« tirons jamais d'avoir usé le peu de vie qui nous reste pour « l'honneur de Dieu et l'avantage de cette pauvre Italie ; car « nous nous sommes proposé une vie de fatigues, et nous ne « nous reposons jamais. »

Tel est le langage qu'il faisait entendre à Bernard Navagero, ambassadeur vénitien ; il lui disait d'autres fois : « Nous sommes « vieux, et nous partirons un de ces jours quand il plaira à « Dieu ; mais il viendra un temps où vous connaîtrez que nous « disons la vérité, et Dieu veuille que ce ne soit point à votre « détriment ! Tous les deux sont des barbares ; il serait bien qu'ils « fussent chez eux, et qu'on n'entendît en Italie d'autre langue

« que la nôtre. » Navagero termine ainsi : « Jamais il ne parlait « de l'empereur et de la nation espagnole sans les appeler hé- « rétiques, schismatiques, maudits de Dieu, semence de juifs et « de Maures, lie du monde, déplorant la misère de l'Italie, con- « trainte à servir des gens aussi vils (1). »

Paul, qui craignait à chaque instant que l'empereur n'attentât à ses jours, disait : « Charles-Quint veut me tuer par une fièvre mortelle ; mais je lui donnerai de l'occupation, et je délivrerai la pauvre Italie. » Néanmoins il ne se fiait pas complétement à la France, et il disait à son neveu : « Veille à ce qu'on ne se fie pas trop à ces Français, et fais en sorte, une fois les hostilités commencées, qu'ils ne nous abandonnent pas, comme ils ont la réputation de le faire (2). » Mais ces neveux, qui espéraient pêcher en eau trouble, et monseigneur della Casa, qui désirait affranchir la Toscane, sa patrie, l'excitaient sans cesse. Après avoir dépouillé les feudataires romains, surtout les Colonna, il fit alliance avec le roi Henri, en l'absolvant d'une trêve qu'il avait jurée naguère. Il méditait de lui transférer ou de s'approprier le royaume de Naples et le Milanais, en déclarant les Espagnols déchus de leur possession, ou du moins d'obtenir Sienne, ruinée par les Espagnols et Cosme. On prétend que, dans ce but, il entama des négociations avec les Turcs, afin qu'ils infestassent les côtes de la Toscane et du royaume de Naples, et avec le marquis de Brandebourg, luthérien, pour qu'il assaillît l'empereur en Allemagne ; car tous les moyens lui semblaient légitimes pour arriver à ses fins.

Afin de réaliser le magnanime dessein de délivrer l'Italie des étrangers, il aurait fallu au pape le concours des autres seigneurs. Mais la Savoie s'obstinait à lutter contre la France, s'appuyant pour cela sur l'empereur ; Venise prenait ombrage des accroissements du pape ; Cosme craignait que les Caraffa n'obtinssent Sienne, objet de leur ambition ; Octave Farnèse, oublieux de l'assassinat de son père et de l'usurpation de la moitié de ses domaines, s'était réconcilié avec les impériaux et les servait avec zèle ; les neveux même du pape, qui le dominaient au point d'ouvrir ses lettres, se conduisaient avec une arrogance capricieuse, lui suggéraient des résolutions inopportunes ou de

(1) Voir le journal des lettres de Bernard Navagero au sénat vénitien, à la date des 21 et 22 juin 1557.

(2) Noris, livre cité, page 11.

mesquins expédients, et le poussaient à suspecter tous ceux qui l'entouraient, à persécuter et à tourmenter des personnes même très-haut placées.

Paul IV forma aussi une sainte ligue, à la tête de laquelle Pierre Strozzi porta ses haines irréconciliables; le spectacle du pape en guerre avec l'empereur et le roi catholique réjouit de nouveau les regards des protestants. L'armée ennemie, commandée par le duc d'Albe, après avoir fait un horrible carnage à Segna, et pris l'un après l'autre les châteaux de l'État romain, défendus avec courage et assaillis furieusement, se présente avec des échelles devant Rome, laquelle, redoutant de voir se renouveler le sac de 1527, demandait la paix à tout prix. Comme à cette époque, les Colonna attaquent la cité, et Pierre Strozzi, accompagné de Blaise de Montluc, accourt pour la défendre; mais ils auraient échoué si les Espagnols n'avaient point accepté un armistice.

Henri II, qui, s'étant posé comme le vengeur des désastres paternels, saisissait toutes les occasions de troubler les Espagnols dans la tranquille possession de l'Italie, y envoya François
1557 de Lorraine, duc de Guise, ne fût-ce que pour les détourner de ses États. Les Français de Guise, après avoir traversé hardiment la Péninsule, s'établirent dans le Latium, le maltraitant presque autant que l'ennemi, qui, à son tour, y vint du royaume de Naples. Le duc d'Albe, habile calculateur, évita la bataille, et le duc de Guise, à qui l'on avait promis le secours d'autres feudataires et le soulèvement du royaume de Naples, se plaignait de n'être point secondé, et, malgré les sollicitations de Strozzi, refusait de s'aventurer dans des tentatives périlleuses. Enfin il fut rappelé pour aller protéger, avec la fleur de la noblesse française, les Pays-Bas, où douze mille Anglais s'étaient réunis à l'armée espagnole de trente-sept mille hommes, commandée par le comte d'Egmont et par Emmanuel-Philibert de Savoie,
10 août. gouverneur de ces provinces. Devant Saint-Quentin, entrepôt du commerce entre la France et les Pays-Bas, ils mirent en pleine déroute, avec leur puissante cavalerie, l'armée française. Jamais, depuis Jeanne d'Arc, l'indépendance de la France ne s'était trouvée dans un si grave péril, puisque les Espagnols pouvaient marcher sur Paris sans rencontrer aucun obstacle. Heureusement ils s'obstinèrent au siége de Saint-Quentin, ce qui permit à Henri de rassembler de nouvelles forces. Le duc de Guise, accouru d'Italie, et favorisé par des intelligences, par

l'hiver, et par la négligence de l'ennemi, s'empara en moins de trois semaines, avec le bras de Strozzi, de la ville de Calais, qui, depuis deux cents ans, était le point d'appui des Anglais sur le 1558
continent.

Quand le pape, qui refusait avec obstination toute condition de paix, se vit abandonné par les Français, il dut se résoudre à traiter, d'autant plus que les défenseurs de Rome, dont beaucoup étaient luthériens, menaçaient la pudeur des femmes et les biens de la ville, outre que les citoyens eux-mêmes tramaient pour ouvrir les portes à l'ennemi. Le duc d'Albe, qui « n'avait pas encore appris combien il en coûte de combattre les papes, avec lesquels, au lieu de rien gagner, on perd même ses frais (GIANNONE), » insistait pour que l'on continuât la guerre; mais Philippe II, qui, depuis longtemps, désirait se réconcilier, accorda des conditions de paix si avantageuses que tout le monde en fut étonné.

La plume de l'écrivain et l'attention du lecteur se fatiguent au récit de ces guerres purement politiques; néanmoins la prépondérance des Français ou des Espagnols, non plus la force et la volonté nationales, changeait les destinées de l'Italie. Cette longue guerre, outre qu'elle était la cause de celle de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre, avait ruiné l'État romain; pour comble de misère, le Tibre et l'Arno débordèrent, occasionnant la mort de milliers de personnes. Le duc de Ferrare poursuivait les hostilités contre les Farnèses, jusqu'au moment où il abandonna l'alliance de la France pour se réconcilier avec Philippe II. La flotte turque revenait tous les ans pour ravager quelques côtes et jeter l'épouvante sur toutes.

Le pape subissait l'influence de ses neveux, dont personne n'osait lui révéler les excès. Le cardinal Pacheco voulant excuser devant lui un autre cardinal, Paul lui coupa la parole en s'écriant : *Il faut réformer, réformer.* Pacheco lui répondit : *C'est bien, saint-père, mais la réforme doit commencer par nous,* et il lui glissa quelques insinuations. Puis l'ambassadeur de Florence lui dénonça tant de méfaits des Caraffa que le pape, au consistoire, déplora leurs scandales en versant des larmes, les dépouilla de leurs grades et de leurs offices, les congédia et les punit de la relégation, en donnant une meilleure forme au gouvernement. Au cardinal Farnèse, qui voulait l'adoucir, il répondit : « Si Paul III avait donné de pareils exemples, votre père n'aurait pas été pendu. »

Cet acte de justice ne fit point cesser le mécontentement des Romains, irrités de ses rigueurs, de l'espionnage au moyen duquel il soutenait l'inquisition, des charges excessives qu'il avait imposées à cause de la guerre. Dans ce moment et sous les auspices du pape lui-même, on négociait une paix générale, qui
1559 5 avril. fut ensuite conclue à Cateau-Cambrésis, et jusqu'à laquelle nous avons voulu conduire notre récit, parce qu'elle mit un terme aux hostilités entre l'Autriche et la France, et fixa le sort de l'Italie dans cet état de misère qui devait durer longtemps. Il fut convenu que le roi de France cesserait de protéger les Siennois, et retirerait les troupes qui restaient encore sur leur territoire; qu'il renoncerait au Milanais et au royaume de Naples, comme Philippe II à la Bourgogne. Sienne fut assurée à Cosme; la Corse, restituée aux Génois, et Plaisance, aux Farnèses, comme récompense des services rendus à l'Espagne par Alexandre en combattant les Flamands soulevés. Cet illustre capitaine, aussi instruit que brave, aussi prudent que vigoureux dans les fonctions de gouverneur, chargé d'une entreprise dans laquelle avaient échoué le terrible duc d'Albe, le sagace Requesens, l'impétueux Jean d'Autriche, sut attendre et agir, négocier et vaincre, profiter des divisions habituelles parmi les insurgés, traiter sans duplicité, gouverner sans tyrannie; enfin il put ramener sous l'obéissance de l'Espagne les dix provinces catholiques, en restreignant la révolution aux sectes protestantes, qui ne tardèrent point à se constituer en république. Jamais il ne vécut à Parme, et, quand il finit ses jours en 1592, il laissa à son fils Ranuccio des possessions bien consolidées et protégées par l'Église et l'Espagne.

1534 Alphonse d'Este était mort peu de temps après Clément VII. Son fils, Hercule II, entré par alliance dans la famille de France, tenta deux fois de secouer le joug impérial, secourut Octave Farnèse et commanda la ligue de Paul IV contre Philippe II; mais, comme ce roi triompha, il dut accepter une paix humiliante, à laquelle il survécut peu, laissant pour successeur cet
1559 Alphonse II, dont le nom s'associe malheureusement à celui de Torquato Tasso.

Le duché d'Urbin, tranquille au milieu de ses montagnes, n'avait pas souffert des guerres passées; mais Guid'Ubaldo,
1538 successeur de François de la Rovère, à force de prodiguer l'argent en luxe et en frivolités, plongea dans la misère ses sujets, dont l'indignation se manifesta par des révoltes ouvertes, étouffées dans le sang.

Charles de Savoie, bon peut-être comme il le fut appelé, mais
certainement malheureux, et qui faisait consister l'habileté dans
la ruse, avait empiré les difficultés de sa position, sans remé-
dier à aucun des maux de son pays ; mais Emmanuel-Philibert,
fort du renom de brave acquis dans les combats de la Flandre,
proclamé le héros de la journée de Saint-Quentin, outre qu'il
avait épousé Marguerite de France, sœur de François I[er], put 1559
demander de meilleures conditions. En effet, malgré les géné-
raux français qui s'élevaient contre la cession d'un pays acquis
au prix de tant de sang, il recouvra tout ce que sa maison avait
perdu dans la guerre, et, dès ce moment, la Savoie, devenue
puissance italienne, joua un rôle parmi celles d'Europe. D'ail-
leurs la révolte de Genève, qui s'affranchit alors, portait l'at-
tention de ces ducs plutôt vers le Pô que vers le Rhône.

Les guerres religieuses qui venaient d'éclater en France em-
pêchèrent les rois de ce pays d'intervenir désormais dans les af-
faires d'Italie, où l'Autriche resta sans contre-poids. Alors fini-
rent les agitations, et la liberté avec elles : les Italiens durent
subir en silence l'insulte de leurs ennemis. Nous rencontrerons
encore en Italie des grandeurs et des vertus, mais toujours voi-
lées par la mélancolie qu'inspirent les œuvres inachevées et les
ruines, d'autant plus qu'on voyait la puissance des instincts et
les espérances indestructibles lutter avec la persévérance de l'in-
fortune. Un grand nombre d'Italiens étaient encore émigrés, et
d'autres exerçaient au dehors un courage auquel les occasions
avaient manqué dans la patrie. Reprocher aux Italiens d'avoir
renoncé aux armes pour employer les soldats mercenaires est
une injustice : toute l'Europe alors ne composait-elle pas ses
armées de cette manière? Néanmoins la carrière des armes était
non-seulement suivie dans les Etats féodaux de la Péninsule,
comme le Piémont, la terre de Rome et le royaume de Naples,
mais les républiques mercantiles déployèrent une valeur hé-
roïque, soit dans les interminables guerres du Levant, soit dans
les luttes meurtrières de Pise contre Florence, ou de cette ville
et de Sienne contre leurs tyrans. Les conjurations, insensées ou
généreuses, contre les Médicis, les Farnèses et les Doria, mirent
en relief une grande énergie de caractère; Ferruccio, les bandes
noires et les Strozzi se montrèrent dignes d'une cause meilleure
ou d'une fin plus heureuse.

Les guerriers italiens, quand ils ne purent plus combattre 1558
dans leur patrie, portèrent leur courage à l'étranger. Cosme ne

respira que lorsque Pierre Strozzi, qui s'était signalé comme un héros à la prise de Calais, mourut d'un coup de canon à Thionville ; mais ses partisans, restes la plupart des bandes noires et des défenseurs de Sienne, continuèrent, favorisés par Catherine de Médicis, ennemie de Cosme (1), à rendre d'utiles services à la France. Ferrand Sanseverino, prince de Salerne, gendre du vice-roi de Tolède, avait été chargé de porter à Charles-Quint les plaintes des Napolitains : mal reçu par cet empereur, poursuivi d'abord dans sa patrie par des sicaires, ensuite par des accusations d'hérésie et de crime d'État, il s'enfuit à Padoue, et, déclaré rebelle, il conspira avec les autres bannis ; puis, trompé dans ses espérances, il alla servir les Turcs. Ayant rejoint Pierre Strozzi sous les murs de Sienne, il entra dans le royaume ; enfin, après avoir perdu tout espoir, il repassa les Alpes pour aller manger le pain dur des exilés. On chanta longtemps, dans l'Italie et la France, une chanson faite par lui, qui commençait ainsi : *Hélas! je ne songeais pas à m'en aller*, et une autre en espagnol : *Le temps de l'amour est passé, ma gloire est passée, mon bonheur est passé ; je n'attends plus que le tombeau.* Sa femme vendit ensuite ses meubles, et fut obligée de mendier dans les cours pour élever une tombe sur ses os fatigués.

Bernardin Rocca, de Plaisance, écrivit sur la guerre avec talent. Centorio des Ortensi, Romain ou Milanais, porta sur les champs de bataille un esprit observateur, et, lorsque la paix fut conclue, il fit des discours sur l'art militaire, des commentaires des guerres de Transylvanie et d'autres travaux. Antoine Castrioto, duc de Ferrandina, dernier descendant de Scanderbeg, généreux jusqu'à la prodigalité et bon poëte, combattit avec Charles-Quint contre les hérétiques ; à son retour, passant par Venise, il assista masqué à une fête de nobles dames à Murano, et traita avec insolence Marc Giustiniano, dont un serviteur lui donna la mort (2). Torquato Conti, seigneur de plusieurs châteaux de Romagne, et son frère Alto, combattirent dans l'Allemagne et la France. Un grand nombre d'autres Italiens portèrent les armes pour ou contre les oppresseurs ; mais ils étaient peu estimés, exposés aux plus grands périls et abandonnés quand

(1) Comme le témoigne le *Rapport* lu dans le sénat de Venise par Jean Michiel, à son retour de l'ambassade de France en 1561. Il attribue cette inimitié, soit à quelque offense personnelle qu'elle aurait reçue du duc, soit aux instigations incessantes des réfugiés florentins.

(2) ZILIOLO, *Vies des poëtes*, ms.

ces périls avaient cessé. Charles-Quint, en 1547, congédia ceux qui l'avaient servi contre les protestants, et tel était leur pauvreté qu'ils furent obligés de mendier leur pain de porte en porte ; très-peu d'ailleurs revirent leur patrie (1).

Dans l'âge suivant, Ludovic Gonzague, devenu ensuite duc de Nevers, combattit les huguenots, sauva Paris menacé par Coligny, enleva le Havre de Grâce aux Anglais et prit Mâcon. Le Milanais Gabrio Serbelloni se signala à la prise de la Goulette. Pierre-Baptiste Borgo, de Gênes, combattit bravement les Suédois en Allemagne, et décrivit la guerre de Trente ans jusqu'à la mort de Gustave-Adolphe. Dans cette guerre, le Bolonais Albert Caprara eut plusieurs fois le commandement général des impériaux, fit quarante-quatre campagnes, et remplit souvent les fonctions d'ambassadeur, entre autres deux fois à Constantinople. Le Siennois Octave Piccolomini, comme aventurier, se signala contre les Turcs et dans la Valteline, servit sous Waldstein, chargea sept fois l'ennemi à la fameuse bataille de Lutzen, reçut six blessures faites par le pistolet, prit dix-sept drapeaux, et ce furent les siens qui, en tuant Gustave-Adolphe, sauvèrent l'Allemagne de la domination suédoise ; puis, révélant à l'empereur les projets que Waldstein lui avait confiés, il fut la cause de l'assassinat de ce général, gagna le titre de prince et se couvrit de l'infamie qui attend tout espion.

Le Crémonais François Sommi, chevalier de Saint-Étienne, servit en France contre les huguenots, à la tête d'une belle compagnie de chevau-légers. Dans la guerre de Flandre se signalèrent Vincent Machiavel et le Florentin Fiammelli, Scipion Vorganno, Antoine Pittore, l'architecte Giambelli, Jérôme Osio lieutenant de cavalerie (2), et Chiapino Vitello de Città de Castello, déjà capitaine général de l'infanterie de Cosme, dont les Flamands, pour se venger de son courage, raillèrent l'obésité monstrueuse (3). Le comte Basta de Rocca, près Tarente, combattit également dans la Flandre avec le duc de Parme ; puis, à la

(1) Ricotti, IV, 115 ; et *Choix des actions mémorables accomplies sur les champs de bataille par des généraux et des soldats italiens* ; Venise, 1742.

(2) Cambi, *Hist. de Crémone.*

(3) Entre autres, ils lui firent cette épitaphe :

O Deus omnipotens, crassi miserere Vitelli,
Quem mors præveniens non sinit esse bovem.
Corpus in Italia est, tenet intestina Brabantus,
Ast animam nemo. Cur? quia non habuit.

tête de l'armée autrichienne, chargé d'enlever la Transylvanie au fameux Étienne Bathori, il fut nommé gouverneur de cette province, qu'il soumit au régime militaire. Il écrivit le *Mestre de camp général* et le *Gouvernement de la cavalerie légère.*

L'art des siéges dut changer de fond en comble après l'invention d'armes de très-longue portée, et dont la force était si terrible. On ne songea plus aux hauteurs, à moins qu'elles ne fussent pas dominées par d'autres ; puis on avait toujours à craindre que les mines ne fissent sauter les forteresses les plus solides. En enfonçant les murailles dans le fossé, on parvint à raser avec l'artillerie le talus qui s'abaisse progressivement vers la campagne ; par cette inclinaison le glacis couvre la courtine, et, si l'ennemi veut la battre, il est contraint de pratiquer des tranchées dans ce glacis et la contre-escarpe, et d'établir, au milieu d'un grave danger, ses batteries de brèche sur le bord du fossé. Ces améliorations furent introduites successivement, et beaucoup sont dues aux Italiens, comme étant à peu près les seuls qui, dans le premier siècle de l'artillerie, servissent dans toute l'Europe en qualité d'ingénieurs militaires.

A l'intérieur, les princes s'appliquèrent à se munir de petites fortifications, à détruire les bandes d'aventuriers et leurs capitaines. Les ducs de Toscane et d'Urbin s'entendirent même à cet effet avec le pape, et publièrent des bans très-sévères, qui défendaient de porter des armes ou de se mettre à la solde des étrangers. Dans le même but, les princes visaient à détruire les grandes familles, pépinière de guerriers : les ducs de Parme expulsèrent les Torelli de Montechiarugolo ; Grégoire XIII s'emparait, au profit de l'Église, d'un grand nombre de domaines et de châteaux de ses vassaux, comme Castelnuovo des Iseri de Césène, Corcona des Sassatelli d'Imola, Lonzano et Savignano des Rangoni, Bertinoro et Verrucchio des Pio, etc.

Au milieu de l'inimitié générale contre les républiques, la gloire ou la vie de l'Italie, le sentiment patriotique peut encore se consoler en se fixant sur Venise. Assaillie par toute l'Europe coalisée à Cambrai, elle trouve à 5 pour 100 les sommes extraordinaires dont elle a besoin, tandis que la France en obtient à peine à 40. Sortie de cette lutte avec honneur, après avoir sacrifié 70 millions, elle put encore, chose étonnante, alléger les impôts, fortifier Padoue, Trévise et d'autres places, secourir même François Ier.

La liberté s'était concentrée dans un très-petit nombre, et le

commerce prospérait encore, bien qu'il eût diminué. Du reste, menacée par les Turcs et les Autrichiens, Venise devait songer à se défendre plus qu'à s'agrandir ; néanmoins elle offre encore de nobles caractères. Antoine Grimani, capitaine général de la flotte en 1498, vaincu à Lépante, fut condamné aux fers par la république ; son fils Vincent ne souffrit pas qu'un autre que lui les lui mît, et ne l'abandonna jamais. Après l'expiration de sa peine, dépouillé de toutes ses dignités, confiné, Antoine s'enfuit à Rome auprès d'un autre de ses fils qui était cardinal ; dans cette ville, toujours dévoué à son ingrate patrie, il ne cessait de détourner Jules II de la fatale ligue, et n'oubliait jamais d'informer Venise de tout ce qui se tramait contre elle. Enfin la république lui rendit la patrie et les honneurs, et, pour qu'il fût un exemple de la manière dont l'homme doit se venger de ses concitoyens, on l'élut doge à quatre-vingt-cinq ans. A son inauguration, il se mit à genoux, et, se couvrant du bonnet dogal, il pria Dieu de le guider dans le difficile chemin de sa charge. Un jour, tandis qu'il montait sur le bucentaure avec solennité, il s'arrêta et dit : *C'est là même que les fers me furent mis, et maintenant je suis doge.* Lorsqu'il fut mort, son fils Vincent ne déposa jamais les habits de deuil (1).

Blaise-Julien, qui commandait la batterie de Saint-Théodore à Candie, voyant qu'il ne pouvait la défendre, attend l'approche des Turcs, met le feu à une mine et meurt avec les assaillants. André Gritti, étant prisonnier chez les Turcs, avait réconcilié cette puissance avec la république. Prisonnier de l'empereur, il l'amena également à faire alliance avec Venise. Plus tard il fut chargé de visiter les provinces, de réparer les forteresses, de rétablir l'obéissance, de recevoir de nouveau le serment. Autant qu'il était possible de le faire au milieu de la nouvelle direction que le commerce avait prise, il ramena vers sa patrie les sources dispersées de la prospérité ; il remit en état les canaux destinés au transport ou à l'irrigation, et rouvrit l'université de Padoue.

Pierre Duodo, employé de bonne heure dans les affaires de sa patrie, fut envoyé comme ambassadeur à Charles-Emmanuel de Savoie, puis à Sigismond III de Pologne, qui le créa chevalier ; à Henri IV, qui, par reconnaissance, lui permit d'écarteler ses armes de l'écu de France et de Navarre ; à l'empereur Rodolphe, qui le créa comte du saint empire romain ; enfin, au roi d'Angle-

(1) MARIN SANUTO, *Diarj.*

terre et au pape Paul V. Capitaine de Padoue, il rétablit la tranquillité dans cette ville, autour de laquelle il fit planter des arbres, renouvela les courses de chevaux, améliora les rues; puis il y fonda l'académie Delia, de soixante gentilshommes, appliqués aux exercices chevaleresques, sous la direction d'un mathématicien, d'un chevalier, d'un maître de science militaire, et d'autres professeurs, afin qu'ils se rendissent propres à servir la patrie. Il fit ériger six chapelles à Monselice par Scamozzi, dont il fut le Mécène. Outre les rapports de ses ambassades, il écrivit quelques ouvrages.

Le gentilhomme Charles Magio, chargé de visiter les forteresses de l'île de Chypre, de les munir et de les approvisionner, s'acquitta de cette mission; puis il se rendit auprès du pape, afin de solliciter son concours contre les Turcs menaçants. Revenu à Chypre, il défendit Famagouste; mais, après la prise de cette ville, tombé dans l'esclavage, il fut vendu successivement à deux maîtres qui le firent travailler sans aucun égard. Affranchi de la servitude après divers accidents, et rentré dans sa patrie vers l'an 1570, il fit peindre ses aventures par Paul Véronèse et d'autres artistes illustres, en dix-huit miniatures, qui maintenant se trouvent dans la bibliothèque de Paris. Outre des emblèmes et beaucoup de figures symboliques, et le portrait de Magio avec celui de son fils, on y voit l'île de Chypre, Zante, Candie, Venise, l'Égypte, Tripoli et d'autres pays, et le navire sur lequel il voyageait; enfin Florence, Rome, Bologne, d'autres lieux qu'il visita, et le consistoire de Rome, dans lequel il harangua le pape.

Dans ce curieux monument biographique, nous le voyons, tantôt visiter en pèlerin le saint sépulcre sur des ânes, puisqu'il était défendu d'entrer à Jérusalem sur des chevaux; tantôt lié et nu devant un pacha, ou bâtonné et accablé de fatigues par ses maîtres; tantôt aborder au lazaret de Venise, et raconter ses aventures devant le doge et les *pregadi;* tantôt rentrer dans sa riche et délicieuse maison, se réconcilier avec ses parents, qui avaient sans doute abusé de son absence, et célébrer son retour par des festins et des banquets : tout se termine dévotement par un ange qui montre la gloire du paradis à Magio et à son fils.

Les découvertes arrachaient à Venise le sceptre des mers pour le donner à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Hollande; néanmoins ce débris des créations en ruine du moyen âge se tenait debout comme une sentinelle avancée contre la fureur ottomane, n'é-

pargnant ni sang ni argent pour combattre parfois, pour surveiller toujours l'adversaire commun de la chrétienté. Depuis la prise de Constantinople, Venise avait entrepris trois guerres contre les Turcs, et toujours à son préjudice : dans la première, elle dut abandonner Négrepont et beaucoup de villes de la Morée et de l'Albanie; dans sa lutte contre Bajazet II, elle perdit beaucoup de places sur la côte de la Grèce; en 1538, elle fut dépouillée de Malvoisie, de Napoli et de tous les États de l'Archipel. Ces pertes furent en partie compensées par l'acquisition de Céphalonie, de Zante, et surtout de l'île de Chypre, d'où elle dominait sur le bassin entouré par l'Asie, la Syrie et l'Égypte. Elle conservait ces possessions au moyen de tributs qu'elle payait à la Porte et à l'Égypte, tributs déguisés sons le nom d'achat de priviléges mercantiles; mais le péril croissait à mesure que la puissance ottomane se fortifiait, surtout après l'avénement du grand Soliman.

Charles-Quint, comme ennemi, François I[er], comme ami, provoquèrent contre l'Italie des hostilités qui ne finirent pas avec eux, et les pirates turcs traitèrent l'Italie comme les Européens traitèrent ensuite le centre de l'Afrique, c'est-à-dire comme une pépinière d'esclaves. Il ne s'écoulait point une année sans qu'ils fissent des courses, contre lesquelles Pie IV dut mettre en état de défense Ancône et Civita-Vecchia, et renouveler même les fortifications de la cité Léonine. Le grand-duc Cosme fortifia le littoral toscan; le vice-roi de Tolède forma des régiments qui stationnaient sur la côte, et construisit les châteaux de Reggio, Castro, Otrante, Lecce, Gallipoli, Trani, Barlette, Manfredonia, Monopoli.

Le terrible corsaire Dragut, qu'André Doria imitait sans croire s'avilir, fut capturé par lui près de Calvi de l'île de Corse, condamné à ramer sur une galère, puis affranchi moyennant 3,000 écus : imprudent marché, dont Dragut se vengea par de nouveaux ravages. Après avoir enlevé aux chevaliers de Malte Tripoli de Barbarie et l'île Zerby, il contraignit Doria lui-même à fuir et à rester spectateur oisif des dévastations de la côte calabraise; du reste, il ne respectait pas même l'autorité du Grand Turc. Bientôt, il est vrai, Doria, le poursuivant avec vigueur, l'enferma dans un port de la Barbarie; mais, au moment où l'on croyait le prendre, l'intrépide corsaire fit traîner ses galères sur le rivage, les transporta sur des chars au delà d'une langue de terre, large peut-être d'une lieue, les remit à flot, et le matin

Doria le vit en pleine mer s'emparer d'une galère chrétienne, partie de Sicile.

1561 Philippe II arma une flotte nombreuse, montée par des soldats de Naples, de Gênes et de la Lombardie. Mais l'expédition eut une issue funeste; bien plus, les corsaires, tombant sur trois galères du duc de Florence, les forcèrent à s'échouer sur les côtes de la Corse, où ils les prirent. Peu de temps après, Dragut, informé que sept galères, construites en Sicile, devaient se diriger sur Naples, les assaillit et les enleva avec un riche butin et beaucoup de personnes, parmi lesquelles deux évêques et plusieurs nobles, dont il tira de grosses rançons. Dragut, continuant ses ravages, assiégea Oran sur le rivage d'Afrique, possession de l'Espagne; les galères napolitaines ayant fait voile pour secourir cette ville, le corsaire gouverna sur Naples, et vint jeter l'ancre à Chiaja, dans l'espoir d'enlever la marquise del Vasto, mais il
1564 ne put s'emparer que de gens infimes. Du haut du Peñon, rocher très-élevé sur la côte barbaresque, les corsaires apercevaient au loin les bâtiments chrétiens, auxquels ils donnaient la chasse avec leurs galiotes. On équipa donc à Naples et à Gênes quatre-vingt-sept galères et une infinité de navires d'un tonnage inférieur, qui, sous le commandement de don Garcia, fils du vice-roi de Tolède, occupèrent ce rocher.

« Jamais je n'ai fait une guerre, jamais une course sur mer « sans trouver en face de moi les chevaliers de Malte, braves, « infatigables pour me nuire; cette société impie est, par vœu, « irréconciliable avec l'islam; je rendrai hommage à Dieu en « la détruisant. » Ainsi s'exprimait Soliman. Les chevaliers ayant pillé le *galion des sultans*, qui portait à Venise les denrées de
1565 l'Orient, il résolut d'attaquer leur île. Avec deux cent quarante voiles, et favorisé par Dragut, il débarqua quarante mille hommes et quatre-vingt canons. Les chevaliers se défendirent avec tant de courage que les Turcs durent se retirer après avoir perdu vingt mille hommes, parmi lesquels Dragut, outre que leur flotte se trouvait dans un état déplorable. Trois cents chevaliers environ périrent dans cette lutte. Le vieux Jean de la Valette, grand maître, combattit en héros et sans s'épargner aucune fatigue; puis François Laparelli de Cortone, par ses ordres, fortifia la ville, à laquelle son nom est resté, et qui naguère encore était la plus forte du monde. Ce furent les temps héroïques de l'ordre de Malte, qui déchut bientôt; les commendes devinrent non-seulement l'apanage ambitionné des cadets de

grandes familles, mais furent disputées dans la lice, et servirent à récompenser la valeur. Les jeunes chevaliers aimaient à porter la croix blanche sur le manteau noir pour figurer dans les cours, tandis qu'ils tyrannisaient Malte et Gozzo.

En 1566, Soliman, ayant renouvelé sa flotte, enleva aux Génois Scio, qui produit tant de mastic, parcourut l'Adriatique et ravagea les côtes sur une étendue de cent milles. Puis, comme il menaçait la Hongrie, le pape envoya une grande somme à l'empereur, qui reçut d'Emmanuel-Philibert de Savoie cinq cents arquebusiers à cheval, de l'argent des ducs de Mantoue et de Florence; mais surtout il fut largement aidé par Alphonse II d'Este, lequel conduisit en personne à Vienne trois cents gentilshommes et six cents arquebusiers à cheval, avec une autre troupe de quatre mille hommes, dont la moitié à cheval. Le reste de la chrétienté fit aussi des armements, mais n'entreprit rien de mémorable. Heureusement Soliman mourut, et la puissance otto- 1566
mane cessa de grandir après lui.

Sélim II, qui lui succéda après avoir égorgé ses frères, ivrogne, cruel, négligent, soupçonneux et superbe, sans souci de la foi donnée, rompit la paix souscrite depuis trente ans avec Venise, parce qu'il aimait les vins de Chypre. On prétend que le renégat Joseph Massy avait obtenu de Sélim ivre la promesse de l'île de Chypre; il fit donc tous ses efforts pour l'avoir, et peut-être faut-il lui attribuer l'explosion de la poudrière de l'arsenal de Venise. Ce désastre, qui anéantissait toutes les provisions de 1569
mer et de terre, sans parler des nombreuses victimes et des 13 septemb.
maisons ruinées, effraya les esprits, abattus déjà par une horrible famine; mais le sénat, dont la fermeté parut alors dans tout son éclat, sut réparer le mal et pourvoir au danger.

Cette énergie était nécessaire, puisqu'on reçut, enfermée dans la bourse ordinaire de fil d'or, une lettre du Grand-Turc, avec ces mots : « Nous voulons Chypre, ou par amour ou par force. 1570
Ne provoquez pas notre terrible épée, ou nous vous ferons une guerre cruelle de partout; ne vous fiez point en votre trésor, car nous le ferons couler comme un torrent. » Bientôt en effet cent galères, deux cent vingt-quatre navires de moindre grandeur et plus de quatre-vingt mille Turcs, avec cinquante fauconneaux et trente grosses pièces d'artillerie, servis par un très-grand nombre de renégats italiens et espagnols, assaillirent la délicieuse île de Chypre, boulevard de la chrétienté contre les Turcs, riche par son commerce et ses productions, par les deux fortes cités

de Nicosie dans les terres et de Famagouste sur le rivage, outre celles de Paphos, de Cerina et de Limasol. Des Lusignans elle avait passé à la république; mais les naturels, traités en esclaves par les feudataires vénitiens, nourrissaient contre eux une aversion implacable, et désiraient un changement.

Malgré tous les désastres qu'elle avait éprouvés, Venise arma soixante-dix navires de guerre, et enrôla la jeunesse de toutes les îles; les gentilshommes offrirent généreusement de l'argent et leurs bras; le seul Eugène, comte de Singta, et le personnage le plus important parmi les nobles de Chypre, fournit mille fantassins et autant de cavaliers. Pie V donna de l'argent et fit appel à toute la chrétienté; mais il ne put obtenir que cinquante galères du roi d'Espagne, commandées par Jean-André Doria, auxquelles vinrent se joindre douze ou treize autres fournies par lui-même, sous les ordres de Marc-Antoine Colonna, et quelques-unes par les ducs de Toscane et de Savoie. Les négociants de Gènes, les chevaliers de Malte, les gentilshommes de tous les pays abandonnaient avec ardeur et courage leurs familles, les plaisirs, les cours, pour venir faire des prouesses sur les galères italiennes, ou bien allaient combattre les Turcs dans la Hongrie et la Transylvanie. Néanmoins, trop différents des anciens croisés, qui ne songeaient pas à la gloire et mouraient inconnus comme ils avaient vécu, les nouveaux portaient dans les expéditions la vanité, la vanterie, l'avidité des grades ou des récompenses, le désir d'entendre la cour répéter leurs exploits, et d'obtenir un beau prieuré ou bien une odalisque.

Marc-Antoine Colonna prétendait au commandement général, comme représentant du pape; Jean-André Doria, toujours jaloux des Vénitiens, ne voulut pas céder à Jérôme Zeno, qui, ayant sous ses ordres plus de cent soixante vaisseaux, croyait pouvoir aspirer au commandement supérieur. Au milieu de ces conflits qui avaient lieu dans le port de Candie, les épidémies commencent, la saison passe et la flotte est obligée de chercher ses quartiers
9 septembre d'hiver; celle des Turcs, au contraire, s'avance et débarque les troupes, qui, sur des monceaux de cadavres, après quinze assauts, s'emparent de Nicosie, où vingt mille personnes sont égorgées, puis de Paphos et de Limasol. Restait Famagouste, sous laquelle campa bientôt l'ennemi, qui lui fit une ceinture avec les têtes des défenseurs de Nicosie, fixées au bout des piques et des cimeterres.

Le pape, après de grands efforts, parvint à combiner une nou-

velle ligue, mais elle échoua comme l'autre; bien plus, Doria, 1571
prétextant qu'il ne s'était associé à l'expédition que pour sauver
Nicosie, et qu'une attaque serait désormais une imprudence, ra-
mena ses galères en Sicile. Venise seule déployait de l'ardeur
dans ses préparatifs, dépensant à cet effet trois cent mille se-
quins par mois; néanmoins ceux qui font les généreux à dis-
tance lui reprochaient de songer à se réconcilier avec les Turcs.
Astor Baglione, bon poëte et renommé par le courage qu'il avait
montré dans toutes les guerres, commandant à l'île entière;
Louis Martinengo, chef de l'artillerie; Antoine Quirini, et surtout
le procurateur Marc Bragadino, défendaient Famagouste en hé-
ros. Mais, après avoir repoussé six assauts et souffert de mines
dont l'explosion enveloppait assiégés et assiégeants, après avoir
épuisé toutes les munitions et les vivres les plus dégoûtants, ils 4 août.
capitulèrent honorablement.

Lala Mustapha manifesta le désir de connaître ces héros. Alors Bragadino, avec la pourpre de magistrat et le parasol rouge de sa dignité, accompagné de Quirini, de Martinengo, de Baglione, d'autres officiers, se rendit à sa tente. Mais là, un conflit s'étant élevé sur la manière d'entendre la capitulation, il les fait arrêter, écarteler, et Bragadino est même écorché vivant en sa présence; puis sa peau, empaillée, fut portée en triomphe sous le baldaquin rouge. Par le massacre de ces braves et la ruine de Famagouste, il voulait venger les soixante-quinze mille Ottomans qu'il avait perdus. Le bruit de cet assassinat se répandit dans la chrétienté; les romans et les tragedies excitèrent la compassion pour le héros de la foi (1), dont la peau orna longtemps le sérail.

(1) Paul Contarini, baïle à Constantinople en 1580, écrivait à la seigneurie: « Le pacha Mustapha m'a fait de grandes courtoisies, témoignant un vif regret « pour la mort de l'illustre Bragadino, d'heureuse mémoire; il m'a affirmé qu'il « n'avait eu aucune part à cet assassinat, qui fut l'œuvre d'Araparmat, lequel « en a été châtié; car, étant vice-roi dans le lieu même où ce pauvre martyr « périt écorché, il fut pendu dans un soulèvement des janissaires. » (*Rapports des ambassadeurs vénitiens*, vol. IX.)

Maggi d'Anghiari, philologue et jurisconsulte distingué, qui écrivit différents ouvrages dont le plus remarquable est le traité *De la fortification des villes*, assista au siége de Famagouste; il y décrit beaucoup de machines de guerre inventées par lui-même, et dont il paraît qu'il fit usage pour la défense de Famagouste. Après la reddition de cette ville, il resta prisonnier et fut vendu à un capitaine de marine qui le conduisit à Constantinople. Là, il chercha des distractions dans l'étude, et parvint à s'enfuir et à se réfugier dans la maison de l'ambassadeur impérial; mais le grand vizir le découvrit et le fit étrangler en 1572.

Venise fournit d'autres héros dans ces guerres. Thomas Morosini, attaqué par quarante navires ennemis, refusa de se rendre, et se défendit pendant une heure, jusqu'à ce qu'il fut sauvé par l'arrivée de deux galéasses. Thomas Constanzo commandait depuis l'âge de dix-sept ans un navire vénitien. Cerné par la flotte turque, il résolut de se battre, et le colonel Buonagiunta, quoique malade, se fit porter au milieu des combattants. Le capitaine Antoine se mit la chemise sur l'armure pour être mieux distingué, et se jeta dans la mêlée avec deux épées. Ils défendirent ainsi le navire palme à palme; enfin Costanzo resta prisonnier, et les Turcs, après avoir cherché vainement à le gagner, le martyrisèrent et le circoncirent, sans pouvoir néanmoins l'amener à renier sa religion.

A la prise de Nicosie, une noble dame tombe au pouvoir de l'ennemi; pour échapper au déshonneur, elle met le feu à la sainte-barbe et fait sauter son navire avec d'autres. Les femmes de Famagouste combattaient elles-mêmes, portaient de l'eau, de la poudre, du vin, des consolations, des remèdes; divisées en quatre compagnies, précédées chacune par un prêtre, elles apportaient les meubles les plus précieux pour réparer les brèches des murailles ou les jeter sur les musulmans. L'une d'elles, blessée, se retourne vers ses compagnes et leur dit : *Ne pleurez pas; je ne partirai point d'ici avant d'avoir versé tout mon sang pour la patrie et la foi, heureuse d'aller rejoindre mon époux.* Se mêlant de nouveau parmi les combattants, elle fut tuée.

Après la perte de l'île de Chypre, les chrétiens comprirent que le danger était commun, et l'on résolut de réunir au nom du Christ cinquante mille fantassins et quatre mille chevaux. Philippe II devait faire la moitié de la dépense, Venise un tiers, le pape le reste, et le butin se partagerait dans la même proportion : les conquêtes d'Europe et d'Asie resteraient à la république, celles d'Afrique à l'Espagne. Les Romains avaient pour chef Marc-Antoine, les Vénitiens Sébastien Vernier, les Espagnols Doria, et, pour éviter le conflit des prétentions, on donna le commandement supérieur à don Juan d'Autriche, bâtard de Charles-Quint. Florence, avec dix galères des chevaliers de Saint-Étienne, la Savoie, Ferrare, Urbin, Parme, Mantoue, les républiques de Gênes et de Lucques, douze mille Italiens, puis trois mille nobles aventuriers, parmi lesquels Alexandre Farnèse, prince de Parme, François-Marie de la Rovère, prince d'Urbin, le Milanais Gabrio Serbelloni, s'unirent à cette expédition.

Partis de Messine, ils virent aux îles Cursolaires, dans l'ancien golfe de Crissa, deux cent vingt-quatre voiles turques déboucher du golfe de Lépante, commandées par Ali-Pacha. Serbelloni, Colonna et surtout le provéditeur Augustin Barbarigo, triomphèrent de l'hésitation de Doria et amenèrent don Juan d'Autriche à accepter la bataille. Huit galères, sous les ordres de Jean de Cardona, amiral de Sicile, formaient l'avant-garde; venaient ensuite cinquante-trois galères de Doria, puis six galéasses vénitiennes commandées par Duodo, derrière lesquelles se trouvaient soixante et une galères avec la bannière papale; enfin cinquante-trois galères sous Barbarigo, et trente conduites par Alvaro de Bazan, amiral de Naples.

« Les images du Christ crucifié furent arborées dans les endroits les plus élevés... ; tous s'agenouillèrent devant la très-sainte effigie, et chacun demanda pardon de ses péchés. Le désir de combattre et la valeur des soldats chrétiens s'accrurent tellement que tout à coup, et presque miraculeusement, il s'éleva sur toute la flotte un cri général qui, répétant : *Victoire! victoire!* pouvait même être entendu de l'ennemi (1). » La lutte s'engage; Mustapha, encore teint du sang de Bragadino, se jeta sur le vaisseau de Jean d'Autriche, qui se trouvait inévitablement perdu et la bataille avec lui, sans le secours d'Antoine Lorédan et de François Malipiero, qui, combattant avec un courage désespéré, sauvèrent le général. Ali est tué, et les Turcs, épouvantés et battus, laissent plus de vingt mille morts et dix mille prisonniers. Les chrétiens qui ramaient comme esclaves sur les galères turques, aussitôt qu'ils virent la fortune abandonner leurs maîtres, rompirent leurs chaînes et accrurent le désordre; les rameurs de la flotte alliée, encouragés au contraire par la promesse de la liberté, combattirent bravement, et quinze mille chrétiens furent délivrés. Augustin Barbarigo périt, mais en remerciant Dieu de l'avoir consolé dans ses derniers moments par la certitude de la victoire.

(1) SERENO, *Comm. de la guerre de Chypre*, p. 191. Peu de jours après la bataille des Cursolaires, on imprima à Venise un opuscule : « L'ordre des « galères et leurs insignes, avec les pavillons, noms et prénoms des magnifiques « et généreux patrons qui se trouvèrent sur la flotte de la très-sainte ligue, au « temps de la victorieuse et miraculeuse entreprise faite, avec l'aide divine, « contre l'orgueilleuse et puissante flotte turque. Fidèlement mis en lumière à « Venise, chez Jean-François Camotio, MDLXXI. » Là se trouvent énumérées les cinquante-cinq galères de l'aile droite, et trente-sept d'arrière-garde ou de réserve.

Nous trouvons encore dans les rangs de l'ennemi quelques Italiens valeureux. Un moine calabrais, enlevé par les Turcs au moment où il se rendait à Naples pour se livrer à l'étude, apostasia, et, sous le nom d'Ucciali (Kilig-Ali), se mit à leur service, s'empara d'un navire, fit la course, et fut longtemps la terreur des côtes italiennes. Une fois, après avoir saccagé Tagia et brûlé Roccabruna, il vint jeter l'ancre à Villefranche, au moment où Emmanuel-Philibert de Savoie se trouvait dans cette ville. Le duc envoya en toute hâte chercher des secours à Nice ; en attendant, avec trois cents arquebusiers et ses courtisans, il sortit à la rencontre des pirates, dont la vue seule suffit pour mettre en fuite sa petite troupe. On prétend que le duc resta prisonnier, et qu'il fut délivré par deux gentilshommes, victimes de leur dévouement. Quarante des siens périrent, et, pour la rançon des gentilshommes, Ucciali exigea 12.000 écus, outre la faveur de saluer la duchesse Marguerite. Cette vie tumultueuse d'exploits et de crimes n'effaça point de son cœur les souvenirs de l'enfance. Parfois, après avoir abordé aux rivages de la Calabre, et tandis que ses compagnons se dispersaient pour faire du butin, il visitait incognito la modeste demeure de ses parents, et versait des larmes de tendresse. A la bataille de Lépante, il commandait l'aile gauche, qui ne céda point ; bien plus, il mit en fuite les chevaliers de Malte, et, avec quarante galères, parvint à se sauver à travers la flotte des alliés.

C'était la plus grande bataille navale qui se fût livrée depuis celle qui, dans les mêmes eaux, avait décidé du sort du monde entre Antoine et Octave, seize siècles auparavant. L'âme s'épanouit de bonheur en racontant encore une entreprise de l'Italie, unie et glorieusement armée pour une de ces batailles, en petit nombre, où le vainqueur n'a point à rougir. La victoire de Legnano ne porta le sceau d'aucun nom particulier, car il suffisait que l'on dît que la nation avait vaincu ; mais alors le souffle princier avait tellement pénétré dans la société que, bien que les relations contemporaines attribuassent aux Vénitiens le mérite de cette journée, la renommée en glorifia don Juan d'Autriche. Le pape, dans l'exaltation de la joie que lui causa cette nouvelle, s'écria : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes*, tandis que le froid et jaloux Philippe II dit : *Il a vaincu, oui, mais il a trop risqué.* Il ne lui permit pas d'accepter la couronne d'Albanie et de Macédoine, que lui avaient offerte les chrétiens de ces contrées. Cinq mille prisonniers furent distribués entre les

vainqueurs; le pape obtint cinquante-sept galères et quatre galiotes; don Juan, cinquante-sept galères et huit galiotes; Venise, quarante-trois galères et six galiotes; dix-huit galères furent partagées entre la Savoie (1) et les chevaliers de Malte. La chrétienté sentit encore pour un moment son unité, qu'elle sanctifia par des miracles; elle attribua la victoire à la Vierge, dont le rosaire, par ordre de Pie V, était récité à cette heure par tous les fidèles. Ce pape éternisa, par une fête annuelle, la mémoire de ce fait et de cette dévotion, en ajoutant aux litanies : *Auxilium christianorum.*

A Rome on célébra, en l'honneur de Marc-Antoine Colonna, le dernier triomphe moderne, avec une pompe à l'antique : il entra à cheval par une brèche ouverte près de la porte Capène, au milieu des prisonniers turcs, des magistrats romains et de la magnificence des arts. Venise, à cette occasion, célébra des fêtes splendides : tout le portique, à Rialto, où se trouvaient les marchands de draps, fut orné d'étoffes bleues et rouges; chaque boutique, d'armes et de dépouilles, parmi lesquelles on avait exposées de belles peintures de Jean Bellino, du Titien, de Pordenone, de Giorgione, du Tintoret; puis on voyait des arcs, des bannières, des festons, des torches, des candélabres, des lanternes (2). A Saints-Jean-et-Paul, on édifia la somptueuse chapelle du Rosaire, les prisons furent ouvertes aux débiteurs, et l'on prodigua l'argent aux pauvres, les subsides aux combattants qui survivaient. De solennelles funérailles honorèrent les victimes, dont Paruta prononça l'éloge, et Joseph Zarlino, père de la musique moderne, consacra leur souvenir par ses chansons fameuses. Puis, « afin de témoigner quelque gratitude envers Jésus-Chrit béni, et comme démonstration contre ceux qui sont les ennemis de sa sainte foi, » il fut décidé que les juifs seraient expulsés.

L'Europe semblait donc déposer le deuil qu'elle avait pris à la chute de Constantinople; néanmoins cette grande victoire

(1) André Provana, dit monseigneur de Leiny, y servait avec trois galères piémontaises, sur l'une desquelles il ne resta que douze personnes vivantes. François de Savoie fut mortellement blessé dans le combat.

(2) SANSOVINO, *Venetia, città nobilissima et singolare*, liv. X. François Zane, pour la bataille de Lépante, fit une épigramme, dont le premier distique se compose de mots commençant par la lettre *T* (*Thrax trux turca trahit tantos terrore tumultus*); le second, de mots dont la première lettre est un *F*; la troisième, de mots commençant par un *P*.

produisit de médiocres résultats. Don Juan d'Autriche ne manifesta que le désir puéril de recueillir des applaudissements à Messine; les rivaux de Venise, s'apercevant qu'elle pouvait recouvrer toutes ses possessions de l'Orient, vacillèrent, et l'on ne put réunir un nombre suffisant de navires pour tenter une entreprise sérieuse. Don Juan, il est vrai, parvint à sauver la Goulette, qui dominait Tunis, et à construire une nouvelle forteresse sous les ordres de Gabrio Serbelloni et de Pagano Doria; mais lui-même dut succomber. Ucciali, au contraire, éleva jusqu'à deux cents le nombre des navires qu'il avait sauvés à Lépante, et, l'année suivante, il recommença ses courses sur la mer Ionienne. Les Vénitiens, voyant qu'ils ne pourraient compter sur les alliés, conclurent avec le Grand Seigneur une paix, en vertu de laquelle ils recouvraient en Turquie leurs anciens priviléges mercantiles, cédaient Chypre (1), et payaient une certaine indemnité pour les dépenses (2). Ainsi, à la suite d'une

(1) Parmi les fugitifs de Chypre fut Jason de Nores, qui s'établit à Padoue, où il eut une chaire de philosophie morale. Il laissa plusieurs ouvrages, plus érudits que beaux, parmi lesquels un traité de rhétorique et un autre sur l'art poétique. Dans le dernier, il condamnait les tragicomédies pastorales; Guarini, croyant que son *Pastor fido* était particulièrement désigné, lui répondit avec aigreur. Pierre de Nores, son fils, écrivit aussi quelques livres, au nombre desquels la vie de Paul IV, publiée naguère.

(2) Le rapport de Jean-François Morosini, baïle à Constantinople en 1583, est ainsi conçu :

« Les forces maritimes avec lesquelles le Grand Turc défend son empire sont telles qu'il n'est aucun autre prince au monde qui en entretienne de plus grandes que lui; en effet, il a dans son arsenal beaucoup de galères, dont il peut augmenter le nombre quand il veut, parce qu'il a abondance de bois, de ferrements, d'ouvriers constructeurs, de brai, de suif et de toutes les choses nécessaires à cet effet.

« Il est vrai qu'on n'a point actuellement les agrès et apparaux nécessaires pour armer les corps des navires qui sont prêts, et beaucoup moins ceux que le sultan a ordonné de construire; car il manque de coton pour faire les voiles et d'autres choses. Mais sa puissance est si grande qu'il peut, avec promptitude et facilité, se procurer, quand il voudra, tout ce qui lui manque, comme il s'en occupe déjà.

« Quant à la chiourme, si le Grand Seigneur demande au pays des hommes et non de l'argent, il en aura toujours abondamment pour le service d'une grosse flotte; de même, comme il a beaucoup de gens payés, ainsi que Votre Seigneurie le sait, il pourra mettre sur ses navires tous les soldats qu'il voudra, d'autant plus qu'on aime mieux servir sur mer que sur terre, à cause de la commodité et parce que la dépense est moindre.

« Il est bien vrai que la force de la flotte turque consiste en trente ou qua-

immense victoire, elle acceptait la paix à des conditions qu'elle repoussait d'ordinaire après une défaite ; c'était là un sujet de reproches continuels de la part de ceux qui n'avaient pas su la soutenir.

Heureusement les Turcs, qui menaçaient l'Europe d'une nouvelle conquête sans pitié, d'une prépondérance sans limites, déchurent sans qu'on puisse dire par quelle cause, mais à la manière d'un torrent qui, après s'être creusé un lit, cesse d'inonder la campagne ; d'autre part, la société nouvelle rendait chaque jour moins tolérable la tyrannie d'un peuple sur un autre, et les diverses nations émancipées se protégeaient avec leurs propres forces.

rante galères manœuvrées par des esclaves chrétiens ; tout le reste est semblable et peut-être inférieur aux galères qu'ici l'on fait conduire par des paysans. Du reste, les Turcs eux-mêmes avouent que les meilleures ne valent pas celles des chrétiens. A ce sujet, il faut que je déplore la simplicité des princes chrétiens, qui, pouvant enlever aux Turcs le nerf de leurs forces maritimes, semblent ne pas y songer. Pour cela il serait nécessaire de recouvrer, par un moyen habile, tous les esclaves chrétiens qu'on peut avoir avec de l'argent, parce qu'ils sont les charpentiers, les calfats, les compagnons, les comites, les patrons et même les rameurs qui font tout le prix des galères turques ; leur délivrance, qui serait très-facile, tournerait à la gloire de Dieu, à l'avantage de ces infortunés, et procurerait la sécurité à toute la république chrétienne. »

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE CXL.

BEAUX-ARTS.

La vitalité des temps républicains survivait, et portait à l'activité, à la création; les modèles classiques, qu'on découvrait alors ou qui fixaient mieux l'attention, enseignaient l'élégance et la correction. Cet heureux tempérament constitue le caractère du siècle de Léon X, siècle de tant de misères pour l'Italie, et pourtant représenté sans cesse comme un âge d'or, comme un soleil qui a succédé aux ténèbres du moyen âge. Toutefois la hauteur à laquelle parvinrent les arts du dessin et celui de la parole fut le résultat, non de l'influence des Médicis, mais de l'ancienne vigueur qui agitait l'Italie, même sur le point d'expirer.

Le besoin de contempler et d'imiter la beauté visible, pour remonter à la beauté suprême et immuable, et d'en faire un miroir pour la conscience méditative, alimenta toujours les arts parmi les Italiens. Cela est si vrai qu'ils devinrent comme une partie de la liturgie, et qu'on préférait certains types, certaines formes rituelles : car on voulait exprimer la vision de l'esprit plutôt que la correcte imitation de la nature ; inspirer la dévotion et le recueillement plutôt qu'exciter le désir et la surprise ; en un mot, c'étaient des actes de foi plutôt que des preuves

d'habileté. Plus tard l'étude s'associe à l'inspiration : des immobiles représentations du Levant on passe aux formes libres et variées d'un art indépendant, qui prévaut enfin, au point de se proposer non-seulement la perfection de la plastique, mais l'expression lascive, qui ne parle point au cœur; on s'efforce de traduire la réalité physique, non d'interpréter les mystères de la nature morale. Enfin on revient aux types conventionnels, empruntés à un maître, non à la liturgie, et l'imitation vague ou servile s'éloigne du vrai et du beau, ment à la nature, tandis qu'on laisse périr toute tradition.

L'art où le moyen âge se distingua le plus, et auquel il maintint la prédominance sur les autres, est l'architecture. L'ordre gothique, né au pied des autels, s'était grandiosement manifesté par l'érection d'églises et de couvents, siége et symboles de la puissance prépondérante alors: la cathédrale de Milan, la chartreuse de Pavie, Saint-Pétrone de Bologne, en sont les monuments tardifs et remarquables. Mais la richesse et la civilisation des laïques, augmentées, voulaient désormais des édifices qui ne pouvaient avoir l'empreinte de ce caractère judaïque : de même que les lettres reproduisaient les classiques, on revint, dans les constructions, vers l'antique, qu'on appelle renaissance. Si l'invention originale se fût attachée aux modèles anciens pour mieux raisonner l'ensemble, proportionner les parties, ennoblir les ornements, il en pouvait sortir un art chrétien et national. En effet, les premiers artistes italiens qui suivirent les modèles de l'antiquité ne se résignèrent pas à l'imitation servile; mais, corrigeant la partie ornementale, ils réunirent, dans des combinaisons capricieuses, des modillons, des candélabres, des pierreries et des marbres de couleur, des animaux et des fleurons d'un fini parfait, entremêlés de créations fantastiques, dites grotesques et arabesques. On voit souvent des ouvrages de ce genre à Venise, dans les Miracles de Brescia, dans le mausolée Coleoni à Bergame, sur les cathédrales de Côme et de Lugano, dans la chartreuse de Pavie. Les ornements des portes, des chaires, des pilastres, des candélabres mis à la place de colonnes, et des fenêtres, même alors qu'ils se trouvent dans la position la moins visible, sont finis avec le même soin que des édifices complets; le travail est toujours d'un goût exquis, lors même qu'il appartient à des artistes inconnus. L'élégance des empreintes relève l'humilité de la terre cuite, dont les artistes du quinzième siècle firent grand usage; résistant mieux au temps que la pierre, elle

réunit à la variété des formes cette apparence polychrome que les académiciens seuls ont qualifiée de barbarie (1).

Si l'on songe aux constructions gothiques, on ne saurait croire que l'Italie eût perdu les traditions de l'architecture romaine, qui attestait la majesté du grand peuple d'une manière plus originale que ne le faisait la littérature; cependant on attribue au Florentin Philippe Brunelleschi le mérite d'avoir ramené cet art 1444
de l'imagination à l'intelligence, améliorée par le cours des siècles. Non content d'étudier les restes classiques de Rome, pour retrouver les calculs des forces, des matériaux, des poussées, y puiser une idée exacte des méthodes de construction et du point où se rencontrent la hardiesse et la témérité, il médita sur les monuments chrétiens et chercha la divine mélodie du rhythme visible.

L'appel fait par les Florentins aux architectes de tous les pays pour élever la coupole sur Sainte-Marie del Fiore, laissée découverte par Arnolf, jeta les esprits dans les combinaisons les plus extravagantes. Combien de bizarres expédients ne furent-ils pas suggérés ! L'un conseillait d'ériger au milieu de la nef un pilastre auquel se rattacheraient les voûtes en manière de pavillon; un autre, de remplir l'église de terre, avec des pièces de monnaie dans l'intérieur, afin que l'avidité de les trouver engageât à la déblayer quand elle ne serait plus nécessaire; d'autres niaiseries semblables furent mises en avant, inventées peut-être par les courtisans des Médicis, et que Vasari recueillit. Il est certain que, jusqu'alors, aucune coupole n'avait couvert un octogone du diamètre de quarante-trois mètres. Dans les coupoles anciennes du Panthéon, de la Minerve Médica, des thermes impériaux, de la villa d'Adrien, la calotte pose immédiatement sur les murs de soutien, sans panaches.

La coupole de Venise avait quatorze mètres de diamètre, celle de Sienne dix-huit, celle de Pise un peu moins; d'ailleurs toutes étaient circulaires, élevées sur des pendentifs qui répartissaient leur poids sur les points d'appui, disposés selon le carré circonscrit au cercle de la base. Les concurrents connaissaient les formes, les effets, le pittoresque de l'architecture, non les moyens scientifiques de construction, et tous avaient recours aux renforts

(1) L'ouvrage de Runge, qui se publie maintenant à Berlin, *Beiträge zur Kenntniss der Backsteinarchitectur Italiens*, prouve combien il reste à révéler de choses sur les arts de la Péninsule.

extérieurs. Brunelleschi, au contraire, imagina une masse qui se soutînt d'elle-même, et, au lieu de renoncer à l'arc aigu, conquête du moyen âge, il comprit que la poussée d'en haut est corrigée par la lanterne superposée, et que la solidité dérive de cette masse de marbre. Après avoir triomphé de l'envie clairvoyante et de la défiance myope, il se met à l'œuvre avec une attention particulière (1); il élève sur les arcs d'Arnolf un tambour haut de huit mètres, percé d'ouvertures circulaires, de manière à ce que la voûte portât sur les soutiens par un double système d'arcades; une calotte extérieure se rattachait, au moyen de chaînes, à celle de l'intérieur avec une force que d'autres, quoique moindres, n'ont pas égalée. Du calcul scientifique devaient jaillir la forme artistique et ce grandiose majestueux qui semblait le privilége des aiguilles gothiques; la maison de Dieu domina sur les habitations des hommes, et constitua la physionomie de la cité.

Saint-Esprit, la plus belle église de Florence, sur le modèle des anciennes basiliques, est encore de Brunelleschi; à Saint-Laurent, déjà commencé sur un plan timide, il arrondit jusqu'à terre le contour des chapelles, manière gothique qui ne s'harmonise pas avec le reste. Il approprie les édifices à leur destination sans arrogance, avec plus de sévérité que de grâce, plus d'harmonie dans l'ensemble que dans les détails. Cosme de Médicis, qui, moyennant la dépense de 100,000 écus romains, l'avait déjà chargé de la construction de l'abbaye de Fiésole, lui demanda le plan d'un palais; mais il le trouva trop magnifique pour un simple particulier, comme il affectait de le paraître. Les Pitti, moins timorés, bâtirent d'après ses dessins cette magnifique demeure dont la force étonnante rappelle les constructions cyclopéennes, avec des blocs saillants qui se prolongent sans interruption pendant cent quatre-vingts mètres, sans grâce ni variété.

Cosme préféra le plan de Michelozzo (palais Ricardi) qui unit le luxe à la solidité; car il conserva les blocs taillés en bosse, mais en variant leur aspect extérieur, et distribua les appartements avec une magnificence intelligente. Outre le palais Cafagi

(1) La coupole a 43 mètres de diamètre; sa hauteur du sol est de 100 mètres, et de 42 de la corniche du tambour à l'œil de la lanterne. Si elle est moins haute que celle du Vatican, c'est parce que les pilastres qui la supportent sont moins élevés; mais elle a quatre brasses de plus en largeur.

à Mugello, un autre à Fiésole, celui des Tornabuoni à Florence et la villa de Careggi, cet artiste dessina un hôpital pour Constantinople, un aqueduc pour Assise, la citadelle de Pérouse, la bibliothèque de Saint-George à Venise, à Milan une porte dans la rue de Rossi : tout cela pour Cosme, dont il fit le tombeau dans l'église des Servites.

Le Florentin Léon-Baptiste Alberti, beau, vigoureux, adroit 1393
aux différents jeux, habile écuyer, musicien, très-versé dans le droit civil et canonique, auteur du *Philodoxos*, comédie qui passa pour antique, écrivit trois livres latins sur l'art de peindre. Comme la ressemblance était à ses yeux le premier mérite, il consultait les enfants sur ses portraits. Persuadé qu'on peut apprendre quelque chose des ignorants, il courait les boutiques déguisé, et recueillait des informations sur les arts, dont il dérobait le secret pour les améliorer. Il fit une boîte dans laquelle, en regardant par une étroite ouverture, on voyait des montagnes, des plaines, des tableaux nocturnes, des constellations, c'est-à-dire la chambre optique, qu'on a coutume d'attribuer à Jean-Baptiste Porta. Il travailla sur Vitruve, maltraité par le temps et les copistes. Dans la conviction que les monuments anciens en étaient le meilleur commentaire, il alla les observer, les dessiner, les mesurer dans toute l'Italie, voyageant avec Laurent de Médicis, Bernard Rucellaj et Donato Acciajuoli. Lorsqu'il eut comparé les théories de l'art, il écrivit son traité *De re ædificatoria*, 1485.

Un traité du Florentin Averulino Philarète, de 1450, était pourtant resté inédit. L'auteur, en traçant le plan d'une ville, ne perd jamais de vue l'idée symbolique et le *Nisi Dominus ædificaverit*. L'église est en forme de croix, avec coupole et décorations à la manière de Saint-Marc, et il veut, à l'imitation de l'homme, qu'elle soit *belle, utile, perpétuelle*. La maison du prince doit être inférieure, mais plus riche en peintures religieuses, symboliques, allégoriques, historiques, de manière à ce qu'il ait sous les yeux des instructions continuelles sur ses propres devoirs envers Dieu, envers le peuple, envers lui-même; il y aura un portique pour l'histoire sacrée, un pour l'histoire profane, et toutes les peintures seront faites par les meilleurs artistes. Dans le voisinage seront les monuments des héros chrétiens, c'est-à-dire les églises des saints François, Dominique, Augustin, Benoît, avec une maison de carmes et une de clarisses. Puis viennent les hospices, en forme de croix; la maison

d'un patricien, carrée, avec une tour à chaque angle; un cirque, une porte, un amphithéâtre, un pont, une prison pour enfermer les condamnés au lieu de les faire mourir; un gymnase pour la jeunesse, qu'il faut surtout habituer à la prière, au jeûne, aux sacrements. Les jeunes filles doivent s'exercer à coudre, à filer, à tisser, à broder. La cité, outre les fortifications, aura pour sentinelles avancées de saints ermites, qui la garderont avec la meilleure des armes, la prière.

Ces idées mystiques cédaient la place à l'art plus matériel. Alberti, après avoir consacré les premiers livres au terrain, aux mesures, aux matériaux, aux ouvriers, aux modes de construction, aux cérémonies des anciens, donne dans le cinquième des règles pour les châteaux des tyrans et les palais des bons princes, pour les temples, les académies, les écoles, les hôpitaux et les autres édifices civils, militaires, rustiques. L'histoire de l'art et la science des machines remplissent le sixième ; le septième traite des ornements architectoniques pour les églises en particulier. Ses idées religieuses et morales sur les tombes, contenues dans le huitième, sont remarquables. Ce même livre et le neuvième s'occupent des routes, des tombeaux, des pyramides, d'autres édifices publics et de la décoration des palais. Le dernier est consacré aux eaux; nous croyons que c'est à lui qu'on doit les ingénieuses écluses ou conques, et non à Léonard de Vinci, ni à Denis, ni à Pierre-Dominique Orologiari de Viterbe; car il les décrit telles que nous les construisons aujourd'hui, et non comme une invention nouvelle (1).

Sauf la correction, il avait appris des anciens la simplicité, la

(1) *Duplices facito clausuras, secto duobus locis flumine, spatio intermisso quod navis longitudinem capiat, ut, si erit navis conscensura, cum ea applicarit inferior clausura occludatur, aperiatur superior; sin autem erit descensura, contra claudatur superior, aperiatur inferior. Navis eo pacto, cum instar dimissa parte fluenti evehetur fluvio secundo : residuum autem aquæ superior asservabit clausura.* (*De re ædificatoria*, liv. X, c. 12.)

Les Hollandais ont réclamé la priorité sur les Italiens, en rapportant cette invention à l'année 1220; mais si l'on examine le traité *De la fortification par écluses* de Simon Stevin, ingénieur du prince Maurice de Nassau, imprimé en 1608, il ressort avec évidence des figures que les écluses à doubles vannes décrites par lui ne servent que pour remonter, avec la haute marée, dans les canaux qui débouchent dans la mer, et non à descendre après le reflux, comme on le pourrait avec les écluses d'Italie. Léonard de Vinci dut porter l'invention en France au commencement du seizième siècle ; c'est lui peut-être qui inventa les roues à angle, expédient qui les fait fonctionner plus facilement.

grandeur, la variété d'invention, la solidité, la convenance des ornements. Favori des princes, non leur courtisan, il leur inspirait le goût du beau. Le seigneur de Mantoue, à qui la protection des arts valut le titre d'Auguste, lui confia beaucoup de travaux dans cette ville riche déjà d'œuvres précédentes. Là il fit le dessin de Saint-Sébastien, en forme de croix grecque (1460), et de Saint-André (1472), dont le plan est régulier et bien distribué. La façade imite l'arc de Rimini, et l'intérieur ne devait recevoir la lumière que par la fenêtre de la façade, les ouvertures de la coupole et le fond du chœur, comme il avait démontré qu'il était convenable de faire pour les édifices religieux. Nicolas V l'employa beaucoup à Rome; à Florence, il fit la porte de Sainte-Marie-Nouvelle, et le palais Rucellaj avec la loge en face. Il réussit mieux dans la loge de l'autre palais Rucellaj, rue de la Scala, où il ne courba point l'arc sur les colonnes, ce qu'il fit encore dans la chapelle de cette paroisse à l'église de Saint-Pancrace.

Sigismond Malatesta, qui peuplait Rimini de l'élite des hommes et des femmes, et l'embellissait par les arts, destina Saint-François aux cendres des personnages illustres. Cette église, dans le style gothique, déjà bien avancée, avait de très-hauts pilastres divisés en trois parties, avec des têtes d'éléphant, des niches et d'autres ornements d'un travail exquis. Appelé à continuer cet édifice, Alberti chercha à donner de la majesté à l'ensemble en le relevant par un stylobate; puis il construisit un portique dont les longues lignes, sur les côtés, sont interrompues par des sarcophages exécutés dans le goût classique.

Un pareil mélange du classique avec le gothique se voit dans le palais d'Ancône, et, sans parler des autres édifices, à l'hôpital de Milan, œuvre de Philarète, dont la distribution et les proportions sont excellentes (1), avec des fenêtres en ogive entourées d'ornements classiques. Cette union du plein cintre et de l'arc aigu, de l'art gothique et du romain, avec de riches ornements en terre cuite, forme un genre plus particulier à la Lombardie; or, bien qu'on voulût, au moyen de ce mélange, se rapprocher de l'ancien, on obéissait pourtant aux tendances nouvelles, et l'artiste recherchait l'effet pittoresque des masses.

(1) Le dernier écrivain sur les arts italiens que je connaisse, Jacob Burckhart, dit que les fenêtres de l'hôpital de Milan *sind die reichsten und elegantesten gothischen Fenster, die sich in diesem Stoff bilden liessen.* (*Der Cicerone; eine Anleitung zum Genuss der Kunstwerke Italiens;* Bâle, 1855.)

Ce genre fut appelé *bramantesque*, d'un certain Bramante, dont on ne connaît avec certitude ni la famille, ni la patrie, ni l'époque; il paraît probable qu'on attribue à un seul les œuvres de trois artistes, Milanais de naissance ou d'origine. Tant que le doute n'est pas éclairci, nous devons répéter, d'accord avec l'opinion commune, que Bramante des Lazzari d'Urbin, appelé à
1444-1514? Milan par Ludovic le More, exécuta dans cette ville l'élégant presbytère de Saint-Ambroise, la pittoresque coupole des *Grazie*, la cour péristyle de Saint-Celse, le lazaret, la sacristie de Saint-Satyre, et, à Pavie, l'église de Canepanuova. Conservant de l'architecture gothique l'indépendance, la légèreté hardie des élévations, la grandiose élégance des voûtes, il empruntait aux classiques l'eurhythmie, la décoration régulière qui accompagne la construction sans la masquer, et le choix prudent des proportions qui donne du relief aux édifices les plus simples. Plût à Dieu qu'il fût resté plus fidèle au moyen âge, au lieu de substituer aux saintes représentations des symboles, des allégories, des têtes idéales!

Appelé à Rome pour s'occuper de travaux, les ruines de la villa d'Adrien et les antiques vestiges de la Campanie le rendirent plus sévère dans le palais de la Chancellerie, dans le petit temple à Saint-Pierre Montorio, dans le cloître de la Paix, où néanmoins il ne se fit pas scrupule d'interposer une colonne à faux entre les piliers du second rang, trop distants; de même, à la Consolation de Todi, croix grecque de quatre tribunes semi-circulaires, il mit de la variété dans les chapiteaux et les ornements. Alexandre VI lui fit exécuter la fontaine de Transtevere et celle de Saint-Pierre, outre d'autres travaux. Jules II l'appela pour réaliser dans le Vatican ses projets gigantesques. La vallée entre le palais et les deux pavillons du Belvédère fut alors transformée en vaste cour par Bramante, qui dissimula la déclivité du sol par une ingénieuse combinaison de terrasses et d'escaliers; il donna même à l'ensemble un aspect théâtral au moyen de deux ailes de galeries, qui se développaient sur une longueur de trois cent cinquante mètres. A l'une des extrémités de la cour, il plaça la grande niche avec une galerie circulaire; à l'autre, un amphithéâtre pour des jeux. L'escalier en spirale, soutenu par une suite de colonnes, est accessible même à des chevaux; mais il négligea parfois la solidité, peut-être afin de satisfaire l'impatience fébrile de Jules.

On lui attribue les ponts suspendus, non rattachés à la voûte,

et l'armature des cintres portant l'empreinte des rosaces, qui se trouvent ainsi belles, finies et incorporées avec les voûtes. Il écrivait et improvisait des vers; honnête et juste, il aima ses rivaux et encouragea les talents nouveaux. Son élève, Ventura Vitoni de Pistoie, exécuta dans sa patrie le joli temple octogone de l'Humilité, qui, malgré les dégradations que Vasari lui fit subir plus tard, forme les délices de cette ville, riche d'autres monuments, soit romans, soit de l'époque de la renaissance.

Le Milanais César Ciceri (*Cicerano*) se dit élève de Bramante; le premier, il traduisit Vitruve en langue vulgaire, avec des éclaircissements, et prétendait retrouver ses règles dans les édifices gothiques. Avec une idée plus bizarre, François Colonna, né à Venise d'une famille luquoise, voulut rendre familières les doctrines de Vitruve, au moyen d'un roman étrange (chap. CXXI, fin), dans lequel il éclaircit des antiquités, des inscriptions et des pierres gravées. Le Véronais frère Joconde commenta l'architecte latin et d'autres artistes, tels que Frontin, Caton, César, Aurélius Victor, Obsequens; il acquit de la renommée en construisant des ponts, peut-être à Vérone celui de pierre, à Paris le Petit-Pont et celui de Notre-Dame en pierre et à plein cintre (1); en France, il fit également le palais des Conti, le château de Gaillon et peut-être celui de Blois. Il rendit surtout des services à Venise, soit en la fortifiant, soit en régularisant le cours du Brentone. Il fit le plan d'un beau pont avec celui des constructions à Rialto; mais les intrigues ordinaires lui ayant fait préférer Scarpagnino, il se retira de dépit à Rome, où, après la mort de Bramante, il fut nommé architecte de Saint-Pierre (2).

(1) D'où l'épigramme de Sannazar:

Jucundus geminum imposuit tibi, Sequana, pontem;
Hunc tu jure potes dicere pontificem.

(2) Raphaël écrivait à son oncle, Simon de Baptiste Ciarla: « Quant à mon séjour à Rome, je ne puis plus m'absenter pour quelque temps, par amour de la « construction de Saint-Pierre, car j'ai remplacé Bramante; mais quel lieu au « monde en est plus digne que Rome? quelle entreprise est plus digne de Saint-« Pierre? C'est le premier temple du monde et la plus grande construction « qu'on ait jamais vue: elle coûtera plus d'un million d'or. Sachez que le pape « a résolu de dépenser 60,000 ducats par an pour cet édifice, et il ne songe « pas à autre chose. Il m'a donné pour compagnon un moine très-savant et âgé « de quatre-vingts ans; comme le pape voit qu'il a peu de temps à vivre, il m'a « donné pour compagnon ce religieux, homme de grande réputation et très-« instruit, afin que je puisse apprendre s'il a quelque beau secret en architec-

Le palais à Rome commandé par Paul II, et qu'il donna à Venise, construction immense et lourde, avec de grandioses distributions, est de Julien de Maïano, comme aussi Poggio Reale, près de Naples, avec jardins, bosquets, jets d'eau, piéges d'oiseaux et tout ce qui peut embellir une résidence royale. Benoît, son élève et son aide, fit des travaux de marqueterie, et l'autel de l'Annonciation à Montoliveto dans la même cité. Il travailla à la cour de Mathias Corvin en Hongrie; à Florence, il exécuta la chaire de Sainte-Croix représentant la vie de saint François, et commença le palais Strozzi, terminé par Simon Pollaïuolo dit *Cronaca*, qui l'orna de la plus belle corniche qu'on ait faite jusqu'à nos jours. Florence doit encore à Cronaca l'élégante sacristie octogone de Saint-Esprit, le salon des Cinq-Cents et le Saint-François du Mont.

Les trois arts du dessin ne s'étaient point encore séparés, et quiconque avait de hautes aspirations devait briller dans tous. André Ocagna signait ses peintures *sculptor*, et ses sculptures *pictor*, et fut en outre poëte, architecte, orfévre: il peignit la loge des Lanzi, qui, si elle faisait le tour de la place entière, n'aurait point sa pareille au monde; les *Novissimi* du cimetière de Pise, inventions sévères à la manière de Dante, avec des contours raides, mais non sans perspective; le *Jugement*, qui servit de modèle pour celui de Signorelli à Orvieto, et pour celui de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine; enfin le tabernacle dans Or-Saint-Michel, chef-d'œuvre de ce siècle, indépendant des modèles classiques, avec une richesse facile et majestueuse. Dans cette église, le corps des marchands florentins déploya une magnificence que les princes postérieurs n'égalèrent pas; outre le Saint-Jean-Baptiste, le Saint-Étienne et le Saint-Matthieu de Ghiberti, il y a des travaux remarquables de Nicolas d'Arezzo.

Pierre et Paul d'Arezzo, élèves d'Ange et d'Augustin de Sienne, exécutèrent les premiers de grands ouvrages de ciselure, et firent pour un archiprêtre de leur pays une tête d'ar-
1346 gent de grandeur naturelle. Peu de temps après, Cione faisait l'autel d'argent à Saint-Jean de Florence avec beaucoup de faits historiques ciselés en argent à demi-relief; cet autel fut ensuite orné par Finiguerra, Antoine Pollaïuolo et d'autres. Ugolin,

« ture et que je devienne accompli dans cet art. Il s'appelle Joconde, et chaque « jour le pape, nous faisant appeler, s'entretient avec nous sur cette construc- « tion. »

élève du Siennois Pieri, avait déjà fini un précieux reliquaire pour le Saint-Corporal d'Orvieto, de 600 onces d'argent, orné de gracieuses peintures sur émail. L'autel de Saint-Jacques dans la cathédrale de Pistoie, exécuté par différents artistes entre les années 1314 et 1466, est aussi un ouvrage remarquable.

L'orfévrerie devait fleurir depuis longtemps à Pistoie, puisque dès 1296 le conseil autorisait cet art à choisir son propre recteur, pourvu qu'il fût sous la protection de l'art du change, *sicut fuerunt in temporibus retroactis*. La vasque de la remarquable fontaine, les trois nymphes du pied, les deux griffons, les deux lions de bronze portent : *Rubens me fecit* A. D. MCCLXXVII, *indictione* V. Le tabernacle à Sainte-Julienne, en cuivre doré, à émaux et figures en relief, est de la fin du quatorzième siècle; puis, dans le seizième, Cesarino Roscietto ne le cédait pas au meilleur ciseleur par le goût et l'habileté (1). A Lanciano, dans le royaume de Naples, on admirait une croix de 1360, couverte de lames d'argent avec des figures découpées à haut-relief et des émaux.

De même que Nicolas de l'Arca fut ainsi surnommé du Caisson de Saint-Dominique à Bologne, orné par lui, ainsi Jacques de la Quercia reçut le sien de la fontaine de Sienne. Dans cette ville, Laurent Vecchietto, en 1492, exécuta un élégant tabernacle à la cathédrale, avec un *Rédempteur* en croix, outre qu'il finit le baptistère à Saint-Jean. Brunelleschi et Philarète firent les portes de bronze de la basilique du Vatican.

L'art prit son essor quand les Florentins résolurent de mettre des portes de bronze au baptistère, destinées à faire pendant à celles qui avaient été dessinées par Giotto et exécutées par André de Pise. Laurent Ghiberti, qui concourait avec Brunelleschi, Jacques de la Quercia et quatre autres, eut la préférence, et il la mérita. Décrétées en 1400, elles ne furent achevées qu'en 1413. L'artiste, travaillant avec une soigneuse lenteur, copiait tout d'après nature, exposait chaque morceau au public, écoutait les conseils et détruisait les modèles moins parfaits; ce fut ainsi qu'avec la pureté des formes, une noble simplicité d'expression, une variété naturelle de poses et des mouvements pleins d'élégance, il sut grouper heureusement les faits, les exprimer avec clarté, et soutenir la poésie de l'exécution. La pose

(1) Ange Angelucci a lu, le 18 septembre 1853, sur les nombreux travaux d'orfévrerie de Pérouse, un discours dans l'académie de cette ville.

de ces portes fut une solennité pour Florence, et l'on porta triomphalement à la maison de l'artiste le gonfalon de la justice; un siècle plus tard, Michel-Ange les déclarait dignes d'être placées à l'entrée du paradis, et nous autres, après quatre siècles, nous les admirons comme le premier jour.

Ghiberti surpassait les anciens dans la perspective linéaire et aérienne, et voulait même atteindre aux effets de la peinture. Dans les portes du baptistère et le sarcophage de San Zanobi de la cathédrale, il hasarda beaucoup de figures en creux, avec mélange de relief, haut, bas et moyen, comme les anciens ne l'avaient jamais osé. Le Florentin Donatello eut la même pensée : cet artiste est loué pour ses chaires de Saint-Laurent, ses Enfants qui chantent avec une si joyeuse ingénuité dans le saint de Padoue, l'*Adoration des bergers* à Montoliveto de Naples, et d'autres travaux dans la chapelle des Brancacci; mais, épris du vrai matériel, il se fit l'esclave de l'anatomie et rechercha la force musculaire. Si, plus tard, ce mérite excitait l'admiration de Michel-Ange, Brunelleschi, auquel il montra un crucifix fait dans ce goût, lui dit qu'il ressemblait à un portefaix. Ce fut alors que cet artiste entreprit d'exécuter celui qui se trouve dans Sainte-Marie-Nouvelle. Donatello, en le voyant, s'écria : *Tu sais faire des Christs, et moi des paysans.* Dès ce moment, il étudia mieux l'expression, comme on le voit dans la Madeleine, le saint Jean, le saint George d'Or Saint-Michel, le *Zuccone* sur le clocher, et la Judith.

Quant aux statues équestres, qui sont le monument héroïque par excellence, on n'en avait pas fait depuis Justinien (1); mais les Florentins, dans l'espace de trente ans, en exécutèrent quatre : Donatello, celle de Gattamelata à Padoue, en 1453; Antoine de Christophe et Jean Baroncelli, celles de Nicolas et de Borso d'Este à Ferrare, en 1445, et renversées en 1796; enfin, en 1479, le Coleone à Venise fut modelé par André Verocchio, et fondu par Alexandre Leopardi, qui l'assit sur une base élégante (2).

(1) L'Oldrad de Tresseno, dans le Broletto de Milan, est à haut-relief; nous devons mentionner aussi la statue d'Albert d'Este sur la cathédrale de Ferrare.

(2) On le donne pour un monument de la reconnaissance des Vénitiens; mais, en réalité, Coleone laissa la somme nécessaire pour lui ériger cette statue sur la place, ce que le sénat ne permit point. Quant aux chevaux, nous rappellerons celui de Henri II, que Daniel Ricciarelli de Volterra fondit par ordre de Catherine de Médicis; mentionnons encore les deux statues de Plaisance par François Mocchi de Montevarchi, avec des draperies flottantes et des attitudes théâ-

André Verocchio, orfévre très-habile, enseigna à soigner un bijou autant qu'une statue. Le moulage en plâtre sur nature, procédé au moyen duquel on fit le masque des morts et même des figures entières de cire, fut introduit par cet artiste; c'était sacrifier l'idée au naturalisme. Nous avons de cet artiste, outre beaucoup de travaux en argent et en bronze, l'Amour étreignant le dauphin à la fontaine du Palais vieux, le saint Thomas en bronze d'Or-Saint-Michel, le mausolée, riche d'ornements, de Jean et de Pierre, fils de Cosme de Médicis, à Saint-Laurent, où serpentent des guirlandes flexibles en bronze fondu.

Desiderio de Settignano imprima aux figures le sourire et la capricieuse finesse qui furent plus tard renouvelées par le Corrége. On admire à Lucques, de Matthieu Civitali, le saint Sébastien, l'autel de saint Régulus avec une statue et des bas-reliefs très-finis, le tombeau de Pierre de Noceto, secrétaire de Nicolas V, avec une architecture grandiose et des ornements d'un goût exquis. Son élégant petit temple octogone dans la cathédrale, où se trouve le *saint Visage*, précéda de dix-sept ans celui de Bramante à Saint-Pierre Montorio, objet de l'admiration (1). Antoine Pollaïuolo, peintre et orfévre, dessinateur sûr et brillant, apprit, par l'étude de l'anatomie, à donner du mouvement et une pose convenable à ses figures, comme on le voit au Vatican dans les tombeaux d'Innocent VIII et de Sixte IV, le premier plus simple, l'autre plus tourmenté. Il travailla aux portes de Ghiberti, et fit notamment une caille très-admirée, outre plusieurs nielles et des médailles; dix hommes nus combattant avec l'épée, ciselés par lui, jouissent d'une grande réputation.

Quiconque a vu le chœur d'enfants chantants, qui se trouve dans la galerie de Florence, et les portes de bronze de la sacristie de la cathédrale, n'hésite pas à mettre au premier rang Luc de la Robbia : il inventa le moyen de vitrifier la terre cuite, et l'on admire dans toute la Toscane des produits en ce genre;

trales. Un cheval gigantesque se trouvait devant Sainte-Restitute à Naples; le vulgaire le croyait un produit des enchantements de Virgile, et l'on y conduisait les chevaux pour les guérir ou les préserver de toute maladie. Les évêques, pour détruire cette superstition, fondirent le cheval, dont ils firent les cloches de la cathédrale; la tête, qui est magnifique, fut seulement conservée par les Caraffa.

(1) Sur Civitali et sur les travaux d'autres membres de sa famille, qui lui sont attribués, voir *Memorie lucchesi*, vol. VIII, p. 57 et suiv. et deux leçons du marquis Mazzarosa.

les meilleurs se trouvent sur la grande porte de la Toussaint à Florence et sur l'hôpital de Ceppo à Pistoie (1), s'ils ne sont pas aussi l'œuvre des membres de sa famille ou de quelqu'un de ses nombreux imitateurs. Cet art, qui périt en 1565, avec Sante Buglione, et dont Vasari ne cesse de faire l'éloge, déplairait sans doute aujourd'hui aux gens difficiles. Cette invention fut exploitée par le commerce, et l'on établit des fabriques d'ouvrages en terre cuite vernissée principalement à Urbin, à Pesaro, à Casteldurante, surtout pendant la domination de Guid' Ubaldo II. On faisait de la poterie et des vases tantôt d'après des sujets de Raphaël et de Jules Romain, tantôt d'après des modèles fournis par Raphaël de Colle et Baptiste Franco ; la plus grande collection est celle qui a passé des ducs d'Urbin à la pieuse maison de Lorette.

Mino de Fiésole a fait dans la cathédrale de sa patrie, outre un petit autel d'une grâce inexprimable, la tête de l'évêque Léonard Salutato, dont la peau et la chair paraissent naturelles. Le cénotaphe de Paul II de la crypte de la basilique du Vatican, et, dans l'abbaye de Florence, le monument du marquis Hugues, léger dans l'ensemble, avec une Vierge et des anges gracieux, sont encore des œuvres remarquables. Nous mentionnons le mausolée de Bernard Giugni à cause de l'inscription qui l'appelle *publicæ concordiæ semper auctori et civi vere populari.*

Ces exemples firent multiplier les tombeaux somptueux, et les cardinaux, surtout les cardinaux espagnols qui vinrent avec les Borgia, s'en préparèrent dès leur vivant; on peut y suivre la marche la plus certaine et la plus originale de la sculpture. La plupart sont composés achitectoniquement avec socle et fronton, le mort étendu, des anges soutenant une draperie, beaucoup d'ornements, quelques bas-reliefs, puis au-dessus des vierges et des saints, souvent des fleurs qui jettent sur la mort la consolation de l'espérance et de la tranquillité. Il n'y a point d'églises qui n'en offre de pareils : les plus notables, outre ceux que nous avons mentionnés, sont le tombeau de Coleone à Bergame, par Antoine-Amédée de Pavie ; celui d'Ilaria del Carretto à Lucques, par Jacques de la Quercia ; à Rome, ceux du cardinal

(1) Le style les fait croire plus récents, quand il n'y aurait pas la date de 1515, ce qui les reporte à quatre-vingts ans après la mort de Luc. André, son neveu, commença à corrompre la pureté de l'art; vinrent ensuite Jean, Jérôme, Leu, et frère Ambroise, partisan de Savonarola, qui firent d'importants travaux, mais en dégénérant de plus en plus.

Consalvi, dans Sainte-Marie-Majeure, et de Boniface VIII, par Jean Cosmate ; à Vérone, celui des Torriani dans Saint-Ferme, par André Ricci, architecte de Sainte-Justine de Padoue, et auteur du plus riche et du plus grandiose candélabre en bronze à Saint-Antoine. Bernard Rosellini fit à Sainte-Croix le tombeau du chancelier Léonard Bruni ; Desiderio de Settignano, celui des Marsuppini ; les deux artistes, se rencontrant dans la même modification, abandonnent l'arc aigu, couchent le mort sur un lit, et placent au-dessus deux anges qui soutiennent la Mère de la miséricorde. Un mausolée plus magnifique fut exécuté par Antoine Rosellini à San Miniato au Mont pour un cardinal portugais, mort à vingt-cinq ans en 1459. Il occupe toute la chapelle ; de riches marbres forment le pavé ; la voûte est ornée d'émaux, et le défunt, en costume d'évêque, repose sur un lit soutenu par deux petits anges ; en haut se trouve l'urne, et par-dessus la Vierge au milieu des anges. Tout le monument est en marbre de couleurs variées, avec des ornements et des guirlandes, dont la sobriété est gâtée par le drap funéraire qu'on y ajouta dans le siècle suivant.

Jusqu'à cette époque les monuments portaient des inscriptions qui recommandaient les vertus pieuses et patriotiques, mais surtout la paix et la concorde. Dans le palais de la république de Sienne (1), on lit au-dessous de Curius Dentatus son éloge pour avoir méprisé l'or, qui maintenant, hélas ! corrompt le monde (*Et spretum aurum, proh ! quod nunc inficit orbem*). Au-dessus d'une porte de Padoue, le podestat Jean Ardizzo mettait le conseil d'éviter les discordes, qui causent la ruine des cités (2) ; dans le tribunal de Milan, une inscription rappelait aux plaideurs que les inimitiés naissent des procès, source de dépenses, de soucis pour l'âme, de fatigues pour le corps, de fautes et de méfaits, outre qu'ils font oublier les œuvres bonnes et utiles ; elle disait encore que ceux qui espèrent gagner succombent

(1) De cet admirable palais, la partie la plus admirable est la chapelle, peinte en 1407 par Thaddée Bartholi avec des faits de la vie de Marie et de saints, des figures symboliques, des héros, etc.

(2) *Vos, Antenoridæ, si tuti vultis ab hoste*
Esse foris muros, pax vos liget intus amoris...
Arboreis frustra petitur sub frondibus umbra
Interius morbus si viscera torret acutus.
Ne pereant igitur labor ac impendia muri,
Cives, consilium vestri servate Johannis.

Elle est de 1240.

souvent, et qu'ils ne retirent aucun profit, même quand ils triomphent (1). A Sienne, au-dessous de César et de Pompée, on lit que leurs rivalités amenèrent la ruine de Rome (2); parmi les images d'autres Romains célèbres, une inscription insiste pour qu'on apprenne d'eux que le peuple de Mars fut grand par l'union, et qu'il tomba par les discordes; mais en même temps une autre dit : *Quodcumque facitis in verbo aut in opere, in nomine Domini nostri J. C. facite.*

Désormais les beaux-arts, intimement associés dans le moyen âge, se séparaient, et ceux du dessin se raffinaient chacun dans une voie distincte. La peinture, aux couleurs vives et tranchées de celle d'Orient, préférait des tons dégradés et mélangés ; elle substituait la réalité au genre de convention, le paysage et les édifices aux dessins délicats, mais fantastiques, des fonds. Giotto, tout en conservant la forme monumentale, s'éloignait des types hiératiques pour se rapprocher du portrait (3), mais sans

(1) *In controversiis causarum corporales inimicitiæ oriuntur, fit amissio expensarum, labor animi exercetur, corpus quotidie fatigatur, multa et inhonesta crimina inde consequuntur, bona et utilia opera postponuntur, et qui sæpe credunt obtinere, frequenter succumbunt, et si obtinent, computatis laboribus et expensis, nihil acquirunt.*

(2) *Hos spectate viros, animisque infigite, cives.*
Publica concordi nam dum bona mente secuti
Majestas romana duces tremefecit et orbem;
Ambitio sed cæca duos ubi traxit ad arma,
Libertas romana perit, scissoque senatu,
Heu licet et puero caput altæ abscindere Romæ.

Specchiatevi in costor, voi che reggete,
Se volete regnar mille e mille anni :
Seguite il ben comune, et non v'inganni
Se alcuna passione in voi avete.
Dritti consigli, come quei, rendete
Che qui di sotto son con lunghi panni,
Giusti coll'arme ne' comuni affanni
Come quest'altri quaggiù vedete.
Sempre maggior sarete insieme uniti
E salirete al ciel pien d'ogni gloria
Siccome fece il gran popol di Marte,
Il quale avendo del mondo vittoria,
Poichè in fra lor si fur contro partiti,
Perdè la libertà in ogni parte.

(3) L'épitaphe, composée en son honneur par Annibal Caro, dit :

« Pinsi, e la mia pittura al ver fu pari ;
L'atteggiai, l'avvivai, le diedi moto,
Le diedi affetto ; insegni il Buonarroto
A tutti gli altri, e da me solo impari. »

chercher dans la matière un guide trop grossier, et sans renoncer au sentiment du vrai. Quelles furent les qualités qui lui manquèrent pour devenir un grand maître? Il colore pudiquement les figures de femme, plisse les habits avec élégance, et dessine à merveille, comme on peut le voir dans les monochromes de la petite chapelle des Scrovegno, à Padoue. Il étudia les caractères divers, d'où jaillit la force des représentations symboliques, qu'il affectionnait particulièrement. En effet, il les exprima avec une grande variété dans la Cène de Sainte-Croix, sans doute d'une manière moins scientifique que Léonard, mais non pas avec moins de sentiment. S'il ne donnait point encore assez de profondeur à ses tableaux, ni une pose bien équilibrée aux figures, ses compositions, soit les petites qu'on voit sur les armoires de la sacristie de Sainte-Croix, soit les gigantesques d'Assise et de Padoue, sont bien groupées pour une action commune, avec des attitudes expressives et des raccourcis hardis, comme le saint Jean qui, à la vue de Lazare ressuscité, rejette les bras en arrière. Michel-Ange assurait que la « mort de sa Vierge ne pouvait être peinte avec plus de vérité qu'elle ne l'était. »

Giotto exerça une grande influence dans toute l'Italie ; mais les artistes qui voulaient exprimer le sentiment, et ceux qui visaient à l'effet, et dès lors à l'exactitude anatomique, ne tardèrent point à se diviser. Paul Uccello, ainsi appelé pour son habileté à peindre les animaux, regardait comme un mérite suprême de placer des figures sur des plans divers et de les faire en raccourci; il avait tant à cœur de mettre en perspective des cercles armés de pointes, des triangles combinés différemment, des solides à soixante-douze faces, que sa femme lui en faisait des reproches sérieux, et que Donatello lui disait : *Cette perspective te fait abandonner le certain pour l'incertain.*

Lorsque les peintres, grâce à lui et à Pierre de la Francesca, se trouvèrent en possession de la perspective, ils crurent qu'elle offrait le moyen par excellence de bien exprimer les formes véritables, et ils préférèrent à l'expression les apparences exactes de la réalité, les raccourcis bien imaginés, le relief évident. Masolino de Panicale, dans le val d'Esa, habile dans l'art de l'orfèvrerie, donna un relief excellent à ses peintures au moyen des ombres. Atteint par la mort à l'âge de trente-sept ans, il laissa, sans les avoir terminés, dans la chapelle Brancacci, au Carmine, les sujets historiques, reproduits avec une majestueuse ressemblance et des draperies moelleuses.

1401-43 Ce travail fut achevé par Masaccio (Thomas Guidi) avec de belles attitudes, des mouvements vifs, des contours sinueux, des tons vigoureux de coloris fort et riche, d'heureuses combinaisons de clair-obscur, au moyen desquelles ses groupes se meuvent librement dans des espaces très-étroits; à ce mérite il faut ajouter la bonne représentation des sentiments affectueux.

1387-1455 Le bienheureux Jean-Angélique de Fiésole, uniquement inspiré par la dévotion, regardait la peinture comme un moyen d'élever l'esprit vers Dieu, et cette idée lui causait une telle émotion qu'il en versait des larmes. Bien qu'il mette de l'austérité jusque dans la douceur, il charme par la suavité des têtes, et par ses saints, qui, même au milieu des tourments du martyre, conservent cette paix que le monde ne peut ravir. Il couvrit le couvent de Saint-Marc de fresques dont les regards ne se détacheraient jamais. Dans la grandiose représentation des sujets historiques du chapitre il joignit, avec un rare bonheur, le sentiment antique à une pureté de dessin que personne n'égala jusqu'à Raphaël. Le pape lui offrit, pour l'histoire des saints Étienne et Laurent, qu'il avait peinte au Vatican, l'archevêché de Florence, et il préféra la pauvreté du couvent. Homme simple et de mœurs irréprochables, il fut, un matin, invité à déjeuner par le pape Nicolas V; mais il se fit un scrupule de manger de la viande sans la permission de son supérieur, ne songeant point à l'autorité du pontife (Vasari).

Benozzo Gozoli chercha à réunir le fini de Masaccio au sentiment du bienheureux Angélique. Dans le Campo Santo de Pise, il représenta vingt-quatre grands sujets d'histoire remplis de mouvement et de fantaisie; ailleurs il en peignit d'autres, dont les accessoires capricieux respirent la grâce et la sérénité.

1412-69 Frère Philippe Lippi le cède à peine à Masaccio dans ses figures du Carmine, dans la tribune de Spolète et dans l'Assomption, peintures aux tons vigoureux, avec un aspect grandiose et des proportions héroïques; mais, se conformant au génie voluptueux de la renaissance, il substitua, égaré d'ailleurs par des aventures romanesques, les portraits de ses maîtresses à ceux des femmes ascétiques. Revêtu de l'habit monastique à huit ans, il s'enfuit du couvent; devenu esclave des Barbaresques, il est remis en liberté pour avoir fait le portrait de son maître. De retour dans sa patrie, il se met à peindre dans le couvent de Sainte-Marguerite, et enlève une religieuse qui lui donne un fils, auquel il transmet son art et son nom; mais ce fils le surpasse

par le choix des compositions, par la grâce et la dignité, qualités qu'on admire dans les deux grandes fresques de la chapelle Strozzi à Sainte-Marie Nouvelle.

Les accessoires et l'exacte imitation de la nature furent pour 1485-1560
Dominique Ghirlandajo l'objet d'un soin, je dirai flamand (1); il releva ses fresques au moyen de la sévérité de ses formes architectoniques, et pourtant il sut déployer une mâle noblesse et de la variété dans ses compositions étendues, comme le témoigne la grande scène de la chapelle Sixtine, dans laquelle il travailla avec Lippi, Luc Signorelli et Cosimo Roselli. Ce dernier, à Saint-Ambroise de Florence, peignit à fresque des groupes à la manière de Raphaël; mais, entraîné bientôt par la soif du gain, il se mit à travailler à la hâte et s'occupa d'opérations alchimiques.

La peinture à fresque, qui forçait d'étudier les vastes proportions, les lois de la disposition et de la perspective, prédominait sur les autres. Les tableaux, d'ordinaire, se faisaient sur bois; on avait soin de choisir un bois compacte et susceptible d'un fin polissage. Si le tableau se composait de plusieurs morceaux, on le couvrait d'une toile, sur laquelle était étendue une couche très-mince de ciment, ou bien une feuille d'or qui devenait le le fond; à cette feuille on substitua des paysages ou des ciels. On prétend que cette manière dérive des Grecs, ce qui veut dire que les Italiens, dès la plus haute antiquité, connaissent l'usage de peindre les bahuts et les coffres en forme de bancs, que l'on mettait dans les chambres au pied du lit, et surtout ceux dans lesquels la nouvelle mariée apportait son trousseau. Les sujets, d'abord simples et religieux, furent plus tard agrandis par les maîtres célèbres. André Tafi exécuta de ces travaux, puis Spinello d'Arezzo, Thaddée Gaddi, et de plus grands, Mariotto Orcagna, Dello de Florence, Lippi, Uccello, qui peignait encore certains plats de bois, sur lesquels on offrait des présents aux accouchées. Plus tard André del Sarto et Jacques Pontormo exercèrent à l'envi leur pinceau sur les meubles de la chambre de Pierre-François Borgherini, sculptés magnifiquement par Baccio d'Agnolo. Neri de Bicci peignit l'armoire où Florence gardait les Pandectes; Angélique, celle des vases sacrés à Sainte-Marie Nou-

(1) Dans l'histoire de saint François, Vasari admire « un évêque debout, les lunettes sur le nez, qui lui chante la Vigile, et qu'on ne croit peint que parce qu'on ne l'entend pas. » (*Vie de Ghirlandajo.*)

velle et à l'Annonciation; Antoine Razzi, les cercueils à Sienne, et d'autres les escabeaux des autels.

Les Byzantins connaissaient déjà beaucoup de couleurs, dont la richesse s'accrut ensuite, au point qu'aucune nuance ne manquait à la palette de Masaccio. Le silence de Pline nous prouve que les anciens ne délayaient pas les couleurs avec l'huile; mais il n'en était pas de même au moyen âge. Théophile, moine du quatorzième siècle, qui vivait en Lombardie, conseille l'emploi de l'huile de lin pour la peinture des maisons et des portes; mais, comme le dissolvant se dessèche lentement, il devenait long et difficile de poser les couches successives. Cennino, dans son Traité de la peinture de 1437, « enseigne à travailler sur les murs ou le bois avec l'huile, dont les Allemands font grand usage »; il conseille de faire cuire l'huile de lin et de s'en servir pour délayer les couleurs et les glacer. Jean Van-Eyck la remplaça par celle de noix et de pavot, en y mêlant un siccatif qui permît de passer immédiatement sur la même couleur. Il fut donc considéré comme l'inventeur de la peinture à l'huile; on ajoute qu'Antonello de Messine, s'étant lié d'amitié avec cet artiste, lui déroba son secret et l'apporta en Italie; là il l'avait enseigné à son élève Ruggieri, celui-ci au Vénitien Dominique, qui le confia au Florentin André de Castagno, lequel l'égorgea pour rester unique possesseur d'un procédé que « l'on ignorait encore dans la Toscane (1) » et qui fut substitué à la détrempe.

A Venise, dès le sixième siècle, une colonie byzantine ornait de mosaïques les églises de Grado et de Torcello; une autre, plus

(1) VASARI. Cicognara, *Hist. de la sculpture*, liv. III, ch. 2, et Tambroni, dans l'édition de Cennino, soutiennent qu'il y a des peintures à l'huile en Italie antérieures à Jean de Bruges. Raspe, *A critical Essai on oil painting*, cite un manuscrit, *De artibus Romanorum*, d'un certain Héraclius, Romain, qu'on suppose avoir vécu dans le onzième siècle, où il est dit : *De omnibus coloribus oleo distemperatis*, mais pour peindre les murs à la manière de marbres.

Dans les documents tirés de la sacristie de Pistoie par Sébastien Ciampi, je lis à l'année 1301 que, pour peindre la *maestà* (en Lombardie, on appelle encore ainsi les petites images), on donna *libre* XXXIX *trementina;* et *pro pretio centinarum quatuor linseminis ad operam magiestatis et aliarum figurarum quæ fiunt in majori ecclesia.* Le père Marchesi, dans le *Commentario alla vita di Antonello da Messina*, après avoir recueilli toutes les raisons pour et contre, attribue à Van-Eyck l'invention des couleurs délayées avec l'huile végétale, puis leur combinaison, de manière à conduire hardiment le pinceau, au point que l'œuvre paraisse d'un seul jet, sans qu'il soit besoin d'attendre que les diverses couches soient sèches.

capable, fut appelée par le doge Orseolo pour décorer Saint-Marc en l'an 1000. Après la prise de Constantinople, d'autres artistes accoururent à Venise. Néanmoins, si, parmi les mosaïques de Saint-Marc, quelques-unes sont de main grecque, d'autres appartiennent à des enfants du pays; il est parlé d'une confrérie de peintres, organisée dès 1290; dans toutes les cités vénètes, on mentionne des peintures sur muraille ou sur bois antérieures à Giotto. L'influence de ce peintre se fit sentir dans les œuvres de Jean-Antoine, de Semitecolo, de Giusto, d'Aldighieri, de Guariento, qui décora le palais ducal, et dont le Crucifix à Bassano est fait avec un grand soin et rempli d'expression.

Les Vivarini de Murano, qui fleurirent presque un siècle, vers 1400, ont une manière belle et franche, mais minutieuse, formée moins sur les Italiens que sur les Flamands et les Allemands, dont un grand nombre travaillèrent à Venise, surtout Jean de Bruges et Hemmelink, le plus gracieux peintre mystique du moyen âge (1). Paul de Venise et Laurent eurent une manière propre; Charles Crivelli se distingua par les vives couleurs de ses pierreries et de ses arabesques.

Gentile, de Fabriano dans la marche d'Ancône, formé sur les œuvres du bienheureux Angélique et les traditions de l'Ombrie, fut appelé à Venise pour peindre le palais dogal; la seigneurie lui assigna un ducat par jour, en l'autorisant à porter la toge de sénateur. Il eut pour élève Jean Bellini, qui, à son tour, forma les deux fils de son maître, Jean et Gentile; tous ces artistes, concurremment avec Louis Vivarini, Carpaccio, Pisanello, représentèrent dans le palais dogal les fastes nationaux. Riches de pratique, à la fois peintres, architectes, miniaturistes, orfévres, ils mettaient leurs tableaux en harmonie avec l'ordre de l'église pour laquelle ils les faisaient, avec les corniches dont ils les ornaient; les déplacer, c'est donc les gâter. Gentile fut appelé à Constantinople, et l'on raconte que Mahomet, pour lui fournir 1421-1501
un modèle de décollation, fit sauter la tête d'un page. Plus propre aux scènes populaires et aux œuvres de perspective, comme on le voit dans son meilleur tableau qui se trouve dans la galerie de Brera, il recherchait l'art classique, bien qu'il restât

(1) Les nombreuses peintures de Flamands et d'Allemands qui se trouvaient en Italie dans le seizième siècle sont énumérées par Burckardt, *Der Cicerone*, p. 845.

1426-1516 fidèle à la poésie religieuse (1). Jean, au contraire, dessinateur plus sage, comprenant mieux le clair-obscur, plein de dévotion, excluait toute mignardise qui pouvait nuire au pathétique sévère, à la gravité digne, à la complète expression. Dans le cours de sa longue existence, il s'améliora sans cesse ; il existe donc une énorme différence entre ses premières et ses dernières œuvres. Il fut un des premiers qui sut, avec les couleurs à l'huile, donner à la peinture une vigueur nouvelle. Il avait quatre-vingts ans lorsqu'il fit le merveilleux tableau à Saint-Zacharie, et il fut le contemporain des rénovateurs de l'art.

1506 Albert Dürer, peintre et graveur allemand en renom, se trouvait alors à Venise pour exercer des poursuites judiciaires à l'occasion de certaines gravures contrefaites par Marc-Antoine. Les Vénitiens, épris de son coloris, firent peu de cas de son talent de graveur; mais Jean Bellini le protégea auprès des patriciens. « Plût à Dieu que vous fussiez ici (écrivait Dürer à un ami)! « Combien les Italiens sont aimables ! J'ai été recherché par eux, « et chaque jour ils m'affectionnent davantage, ce dont mon « cœur éprouve un indicible contentement. Ce sont des gens bien « élevés, instruits, élégants, habiles joueurs de luth, pleins d'es- « prit et de dignité, affables et bons avec moi au delà de toute « expression. Il est vrai qu'il n'y manque pas d'hommes dé- « loyaux, de menteurs, de coquins, dont on ne voit pas les pa- « reils sous le ciel ; ils rient de tout, même de leur mauvaise ré- « putation. Mes amis m'ont averti à temps de ne pas manger avec « ces individus, ni avec les peintres de leur bande.

« Parmi eux, quelques-uns se sont mis à me faire la guerre, et « ils copient effrontément mes tableaux dans les églises et les « palais, tandis qu'ils m'accusent de ruiner le goût en m'éloi- « gnant de l'antique. Cela n'empêche point Jean Bellini de me « combler d'éloges au milieu de réunions nombreuses ; en outre, « voulant quelque chose de moi, il est venu me trouver en per- « sonne, et m'a demandé un dessin, en ajoutant qu'il était ja- « loux de bien le payer. Il est aimé, vénéré, admiré de tous, et

(1) Au-dessous de deux tableaux de l'Académie de Venise, on lit : *Gentilis Bellinus amore incensus crucis* 1496. — *Gentilis Bellinus pio sanctissimæ crucis affectu lubens* 1500. Au-dessous de la Vierge de la sacristie des Frari, Jean écrivit :

Janua certa poli, duc mentem, dirige vitam ;
Quæ peragam, commissa tuæ sint omnia curæ.

« on ne parle que de son talent et de sa bonté. Bien que déjà « vieux, il a peu d'égaux. »

Le sentiment de Jean Bellini passa dans Cima de Conegliano, qui n'est inférieur à aucun des artistes du quinzième siècle par la belle convenance et l'intensité de l'expression. D'un autre côté, les personnes même étrangères à l'art sont touchées par la grâce que Victor Carpaccio répand sur un grand nombre de sujets légendaires, et notamment sur les tableaux qui représentent l'histoire de sainte Ursule, tableaux remplis de peuple et d'ornements, comme Venise devait être alors.

L'Udinois Pellegrin de Saint-Daniel, élève de Jean Bellini, était si pauvre qu'il sollicita des magistrats de sa ville le poste de portier, en promettant, si l'on accueillait sa demande, de peindre les armes des lieutenants, le pallium de la commune et ses armoiries sur tous les édifices nouveaux, les portes et les étendards où il les faudrait. Il travailla surtout à Saint-Daniel, et dans Saint-Antoine on voit de lui un *Crucifiement* largement conçu, d'un beau coloris et plein d'expression, comme le sont d'autres sujets évangéliques.

Marc Basaïti du Frioul, Pellegrin de Saint-Daniel, Jean Mansueti et le Vicentin Barthélemy Montagna conservèrent la pureté antique. Le Padouan François Squarcione commença à s'écarter de cette correction ; du reste, s'il les surpassait par la doctrine, la perspective et l'expression, il leur était inférieur par le coloris, la douceur des contours, la grâce et le sentiment religieux. Du Levant, où il trouvait intacts beaucoup de travaux, mutilés ensuite ou détruits, il apporta dans sa patrie la plus belle collection de dessins, de statues, d'urnes, de bas-reliefs; il substitua le culte classique aux traditions chrétiennes, aidé en cela par les professeurs de l'université padouane. Dès lors les veines et les muscles soignés minutieusement, les plis travaillés avec précision, les poses artificielles, parurent un mérite suprême.

Ces effets furent poussés à l'extrême par Mantegna, qui, négli- 1430-1506
geant la grâce des fragments grecs pour n'en voir que l'exactitude, devint sec comme son maître ; cependant l'étude des bronzes de Donatello lui fit acquérir une manière plus libre et moins conventionnelle, et il égala les plus illustres peintres, tandis qu'il les surpassait tous par l'heureuse convergence des lignes vers le point de vue, non-seulement dans les édifices, mais dans les positions et les mouvements divers du corps humain. Son raccourci du Christ mort, dans la galerie de Brera à Milan, offre un modèle

parfait de ce talent particulier. Il fit dans le château de Padoue, pour Louis Gonzague, un grand nombre de travaux, et, en clair-obscur, le triomphe de César, devenu par la gravure son ouvrage le plus célèbre, outre le merveilleux triptyque de la tribune des Offices, terminé avec un soin de miniaturiste. Dirigé par une large érudition et un bon goût esthétique, il écrivit sur les géants peints en clair-obscur par Paul Uccello dans le palais Vitaliani à Padoue ; aucun de ses contemporains n'obtint plus de louanges et de renommée que lui.

1477-1511 Giorgione Barbarelli de Castelfranco s'écarta plus encore de la tendre naïveté et de la mystique inspiration. Comme quelqu'un qui connaît sa puissance et l'emploie sans mesure, il surpassa tous ses émules par la fougue, la vigueur du ton, les effets du clair-obscur et l'exactitude anatomique; il flattait les sens, non le sentiment. Sous l'influence de ces maîtres, l'école vénitienne était entraînée vers la pompe, et ne voyait la pensée qu'à travers le coloris; puis la mode des portraits, qui gagna les patriciens, fit rechercher avant tout l'imitation matérielle du vrai.

Depuis longtemps on savait imprimer, avec des planches de bois ciselées, des cartes à jouer et des images sacrées; par le même procédé on formait des lettres initiales, des ornements et des contours pour les livres, alors qu'on les copiait à la main, et plus encore après qu'ils furent imprimés. Mecherino de Sienne, Dominique des Greche, Dominique Campagnola et d'autres s'appliquèrent à cet art, mais en l'employant à de grandes compositions. Les Italiens cependant n'égalèrent point Dürer et les Allemands; car ils avaient peu de souci de la perfection technique, et se bornaient à faire de simples ébauches (1). Dans le clair-obscur seulement, lequel imite l'encre de la Chine, on vit briller au premier rang André Andreani avec Hugues de Carpi, pein-

(1) On sait que la gravure sur bois, jusqu'en 1795, consista à creuser avec le ciseau toutes les parties qui n'étaient pas dessinées; depuis cette époque, on emploie le burin, ce qui exige de l'habileté comme dans tout autre art. On a publié récemment le splendide ouvrage : *Holzschnitte berühmter Meister*, par Rodolphe Weigel, qui veut démontrer que les grands peintres de tout âge aimèrent et cultivèrent la gravure sur bois.

Dans le *Kunstblatt* de 1832, n° 58, se trouve une image avec l'inscription : *S. Nicola de Tholentino*. Le saint porte un livre où est écrit : *Præcepta patris mei servavi*. 1416. C'est la même année où le saint fut canonisé; si cette date indique le temps de ce travail, ce serait là un document très-ancien de la gravure sur bois faite en Italie, selon toutes les probabilités.

tre médiocre, qui a laissé dans la sacristie des Bénéficiés du Vatican un suaire *fait sans pinceau,* c'est-à-dire avec les doigts. Il introduisit l'usage de graver en clair-obscur, c'est-à-dire sur deux, puis trois planches, de manière à exprimer trois teintes; au moyen de ce procédé, il fit connaître, et d'une manière plus vraie que Marc-Antoine, diverses compositions de Raphaël.

Mais la substitution du cuivre au bois fut un grand progrès. Le *Tractatus lombardicus* de Théophile dont nous avons déjà parlé décrit exactement le *nigellus*, « fusion d'argent pur, de cuivre, de plomb, de soufre, que l'on fait entrer dans les incisions faites sur une lame d'argent; puis on polit, et il en résulte une plaque luisante avec un dessin noir. » On ornait de ces *nielles* des coffrets d'ébène, des devants d'autel, des calices, des reliques, des ostensoirs; dans ce travail se signalèrent Forzone Spinelli d'Arezzo, les Milanais Caradosso et Arcioni, le Bolonais François Francia, le Siennois Jean Turini, et les Florentins Mathieu Dei, Antoine Pollaïuolo et d'autres. La gravure terminée, afin de voir l'effet du noir, on en prenait l'empreinte avec une terre très-fine, sur laquelle on jetait du soufre liquéfié; on introduisait ensuite du noir de fumée dans les creux de cette planche de soufre, et l'on pressait dessus du papier humide, soit à la main, soit avec le rouleau. On conserve plusieurs de ces soufres et de ces épreuves, débuts d'un art nouveau. En effet, après en avoir remarqué le beau résultat, on songea à en tirer beaucoup de copies, et c'est ainsi que la chalcographie eut pour berceau la boutique des orfèvres. La matière fut changée, et l'on préféra le cuivre; puis vint la presse, et les teintes furent variées. Il paraît que Conrad Schweinheim, éditeur de l'élégant Ptolémée de Rome, enseigna en Italie l'usage de l'encre la plus favorable.

Faut-il attribuer au Florentin Maso Finiguerra cette invention ou ce perfectionnement? Même alors que l'on démontrerait que la première impression de sa *Paix* appartient à l'année 1451, les Allemands en produisent qui sont antérieures à 1450, et il est certain qu'en 1466 ils avaient de plus belles gravures que celles des Italiens (1). Plus tard elles se distinguèrent par un relief plus saillant, le soin donné aux contours et la manière d'om-

(1) Le droit de priorité des Allemands est soutenu principalement par Rumohr : *Untersuchung der Gründe für die Annahme, dass Maso di Finiguerra Erfinder des Handgriffs sei, gestochene Metalplatten auf genetztes abzudrucken;* Leipzig, 1841.

brer avec vigueur pour arrondir les formes. Des artistes de Rome s'appliquèrent à la gravure. Baccio Baldini a des ouvrages certains de 1477, faits sur des dessins de Sandro Boticelli ; puis vinrent Pollaïuolo, et surtout Mantegna, qui fit cinquante planches, avec imitation de l'ancienne plastique. Dans cette voie, il fut suivi par Jean-Antoine et Jean-Marie de Brescia, par Jules et Dominique Campagnola, Nicoletto de Modène, Jérôme Mozzetto, Benoît Montagna.

1488-1546 Le Bolonais Marc-Antoine Raimondi les surpassa tous. Formé dans l'art de nieller par Francia, puis imitateur de Dürer, il se perfectionna dans le dessin à l'école de Raphaël, sous l'inspiration duquel il prit un essor correspondant au progrès de l'art à cette époque. Il fut aidé et imité par Augustin de Venise et Marc de Ravignano, par l'inconnu Maestro avec Dado, Ænéas Vico, les Ghisi, qui multiplièrent les œuvres des artistes d'alors. Parfois ils créaient leurs dessins, ou bien ils modifiaient les compositions des maîtres, ou les empruntaient à leurs pensées, ce que fit surtout le Bolonais Jules Bonasone; on les imitait donc comme des originaux. Le faire léger de ce dernier introduisit le genre maniéré, dans lequel tombèrent les artistes suivants.

Tout était donc disposé pour accomplir de grands progrès. La science donnait de la force aux arts; Brunelleschi et Alberti établissaient des règles mathématiques de construction et de perspective. La gravure, en multipliant les œuvres artistiques, augmentait l'imitation, et l'action des maîtres ne se limitait plus à quelques-uns. L'immobilité monumentale des physionomies devenait flexible et variée, et les compositions étaient plus étudiées, plus conformes à la vérité. Seulement l'étude de l'antique portait à rechercher la correction des formes plus que l'expression, à surprendre les sens par l'étonnement plus qu'à toucher le cœur. Ainsi l'art perdait en innocence et dignité tout ce qu'il gagnait en élégance et vigueur; au moyen de procédés matériels, on visait à se faire un genre, et le genre se bornait à produire de l'effet. Puis les particuliers et les princes, les uns pour orner leurs maisons, les autres leurs résidences, demandaient des sujets mythologiques ou des scènes de nature; les artistes s'éloignèrent donc des sentiments affectueux et dévots, des types traditionnels, qui étaient dans la peinture ce qu'était dans la poésie le genre dantesque.

Si la dérivation de l'art byzantin est évidente à Florence et à

Venise, villes qui devinrent importantes après la chute de l'empire romain, les artistes, dans d'autres pays d'antique grandeur, purent se former sur les modèles laissés par l'âge latin, et même par l'époque étrusque. En effet, les contrées autrefois étrusques, et plus tard annexées à la Romagne, eurent des écoles distinctes. Pierre de la Francesca de Borgo Sansepolcro peignit dans sa patrie, pour les seigneurs d'Este et de Ferrare, avec grâce et simplicité; il fit des raccourcis difficiles; versé dans les mathématiques, il introduisit l'usage de faire des modèles en terre et de les couvrir d'étoffe pour reproduire les plis et les poses. Il fut surpassé par son élève, Luc Signorelli de Cortone, qui, renonçant aux 1440 1521
images émouvantes et terribles, se mit à suivre les traces des nouveaux apôtres du nu et du mouvement; il se fit l'esclave de l'anatomie dans la *Fin du monde* de cette cathédrale d'Orvieto, où l'on rencontre la vigoureuse jeunesse de l'art, comme son adolescence apparaît dans le Campo Santo de Pise et le temple d'Assise.

L'école de l'Ombrie, comme si ce temple l'eût inspirée, conserva les idées religieuses et les types mystiques, qui satisfont le cœur mieux que les sens. Là fut élevé le Pérousin Pierre Va- 1446-1524
nucci. Venu à Florence, il excita l'admiration par ses beaux paysages et ses fonds calmes, d'où se détachent des personnes qui semblent se mouvoir, avec de petites têtes, des physionomies expressives et suaves, des contours gracieux, une saillie moelleuse des muscles; mais bientôt il adoptait lui-même la force et le mouvement, recherchait l'habileté et l'anatomie, dont la mode s'introduisait alors. De là cette diversité qu'on remarque dans sa manière. Tantôt le sentiment se manifeste au plus haut degré dans ses têtes ovales très-étudiées, dans ses yeux de colombe, dans ses lèvres d'une exquise finesse; tantôt, au contraire, il laisse voir le conventionnel et les expédients stéréotypes, sans varier ses compositions, et faisant du métier. Pythagore, Horatius Coclès, Périclès, Caton et d'autres héros dans la salle du Change de Pérouse ont des poses archaïques, et les têtes respirent une douceur uniforme, en opposition avec leur caractère; nous ne louerons pas non plus les dieux de la voûte, entourés de sibylles, de prophètes, du Père Éternel, de la Nativité, de la Transfiguration.

Cet artiste réussit merveilleusement lorsque, négligeant les expressions instantanées, il s'attacha aux types religieux et aux poses calmes des saints. S'il est pauvre dans les vêtements, sec

dans les poses, il donne aux têtes un air gracieux; puis son coloris a du charme et un ton doré, répandu peut-être trop uniformément par sentiment naturel de l'harmonie, mais qui anime les tableaux d'une douce chaleur. Sixte IV l'appela pour orner sa chapelle, immortalisée ensuite par Michel-Ange. La *Piété* du palais Pitti, et la fresque dans Sainte-Madeleine des Pazzi, sont admirées comme des chefs-d'œuvre. Son *Assomption* a mérité d'être placée parmi le petit nombre des tableaux qui ornent le musée du Vatican. Ses peintures aux tons moelleux de Città de la Pieve forment l'anneau entre lui et Raphaël, qui peut-être y travailla, mais l'imita certainement.

1483-1520 Raphaël, fils de Jean Santi, peintre et poëte d'Urbin, commença à travailler à Civita de Castello et dans le couvent des Camaldules de Saint-Sévère à Pérouse. En 1504, il produisit le *Mariage de la Vierge* (1), de composition (quels que soient les défauts qu'on y remarque) sobre et d'une pureté céleste, comme un homme qui crée le beau par instinct. Ces têtes mignonnes sur des corps sveltes, ces proportions délicates, cette gracieuse eurhythmie, ces petits temples qui semblent encadrer la beauté des figures, cette clarté ravissante répandue partout, accusent tout à fait le grand maître. Plus tard, quand il vit à Florence les idolâtres de l'antique et du naturel, il fondit les types avec l'individualité, l'inspiration avec le fini; traitant alors les figures avec plus d'ampleur et de dignité, il devint l'objet de l'admiration générale.

Présenté par Bramante à Jules II, et chargé de couvrir les parois des chambres du Vatican, il prit un plus vaste essor; c'est là qu'il faut suivre ses diverses manières, appelées progrès par les uns, jugées différemment par les autres, selon qu'ils préfèrent la grâce ingénue du Pérugin, ou le sage dessin des Florentins, ou le chaud coloris des Vénitiens. Empruntant à son école primitive l'essence de l'art roman, bien qu'il diffère essentiellement dans le mode de représenter, il choisit des sujets symboliques, la théologie, la philosophie, la jurisprudence, la poésie, exprimant les idées par les figures, et déployant la beauté poétique, si différente de la beauté symétrique. Il y a moins de fini sans

(1) Il est peut-être antérieur au *Crucifiement* de la galerie de Fesch. Même après Vasari, Duppa, Braun, Rumhor, Nagler, Rehberg, Quatremère de Quincy, et plus encore l'estimable Passavant (*Rafael von Urbino und sein Vater Giovanni Santi*), il manque une complète monographie de ce génie de la beauté harmonique.

doute, mais plus de sentiment que dans sa seconde manière, dont la dispute du *Sacrement* fut le début. Comme ses *Sibylles*, dans l'église *della Pace*, révèlent l'épouvante divine mêlée à la vague satisfaction de concevoir les vérités futures !

La conversation des érudits, le spectacle des magnifiques débris de Rome, surtout lorsque Léon X l'eut chargé de la surveillance de toutes les antiquités, en firent l'admirateur passionné du classique. Il adopta dès lors des formes plus caractéristiques, un clair-obscur plus vigoureux, en un mot ce qu'on appelait un faire plus grand, ce qui veut dire qu'il se détacha des traditions pour donner plus d'essor à son imagination. Il ne se renferma point dans l'unité du sujet; aux types italiques, aux compositions typiques, il en substitua d'académiques, qui ne tiraient ni force ni unité de conceptions élevées et générales. De la volupté antique former la grâce en la purifiant, parut la perfection à Raphaël. On peut suivre l'amélioration successive de la beauté, le perfectionnement progressif du même type dans la *Vierge* des Constabili, dans la *Vierge au jardin* de Paris, dans celle de Cardellino *à la Tribune*, dans celle du grand-duc, dans la *Vierge à la Chaise*, dans la *Vierge* de Saint-Sixte à Dresde, dans celle de *Foligno* du Vatican. Mais, si elles surpassèrent tout ce qu'on avait jamais fait, elles n'atteignent pas à cette beauté de tranquille satisfaction qui vient de Dieu et mène à Dieu. Dans le début, quelqu'un lui ayant demandé d'où il tirait ses images divines, il répondit : *D'une certaine idée qui me vient dans l'esprit.* Mais plus tard il les puisa dans certaines personnes.

Augustin Chigi de Sienne, riche et voluptueux négociant, l'accablait de commandes; il poussait la complaisance au point que, le sachant épris d'une boulangère, il la prit dans sa maison pour que le peintre n'eût pas besoin de sortir. Cette femme, connue sous le nom de la Fornarina, devint le modèle de ses saintes, auxquelles il manque souvent de la dignité, tandis qu'il l'imprime aux hommes qui paraissent quelque chose de plus qu'humain. Lorsqu'il fait leurs portraits, il révèle leur puissance intérieure : affabilité intelligente dans Léon X, vivacité pleine de finesse dans Bibiena, et dans lui-même grâce à la fois douce et chaleureuse. Dans l'histoire de Psyché, il déploya un art païen, et pourtant il ne réussit jamais aussi bien dans le nu (1).

(1) « Les nus qu'il fit dans la chambre de Torre Borgia, bien qu'ils soient

Ses cartons attestent combien il soignait ses travaux ; dans ceux de Milan, de l'*École d'Athènes*, il repassa sept fois sur les lignes qu'un autre, à la première, aurait jugées parfaites. Plus tard, pressé par les commandes, il ébauchait les toiles; puis, après les avoir fait colorier par Jules Romain, il leur donnait cette tranquille splendeur et ce fini qu'on ne pouvait dépasser; les élèves de second ordre les copiaient ensuite, et Raphaël se réservait les dernières touches. Voilà pourquoi tant d'ouvrages lui sont attribués, et pourquoi la difficulté de reconnaître les originaux soulève tant de discussions; mais quelle imagination, quelle promptitude ne fallait-il pas pour concevoir et finir tant de tableaux, et des tableaux de vaste dimension ! car il faut y ajouter les fêtes à diriger, et les cartons à dessiner pour les tapis que l'on exécutait en Flandre.

Raphaël n'avait pas le défaut de quelques artistes, qui affectent, comme signe de génie, des manières étranges, des airs sauvages et distraits : d'un naturel doux, il était aimable comme ses peintures. Infatigable pour accroître ses connaissances, il attirait à lui, par une espèce de fascination, les intelligences les plus distinguées, dont il mettait à profit les conseils. Souvent, par inspiration de génie, il devançait les découvertes qui coûtent tant de peine à la science. Il dirigeait ses élèves avec un soin affectueux, et jusqu'à cinquante peintres de renom lui faisaient cortége comme à leur maître lorsqu'il se rendait à la cour. Loin de se faire le détracteur de ses rivaux, il cherchait à profiter du mérite de chacun : aussi, recherché de tous, sa vie fut-elle une suite de triomphes; toujours heureux, il le fut même de mourir avant la perte des illusions. A trente-sept ans, épuisé par les voluptés vers lesquelles l'entraînait son amour du beau, il fut saigné et dut succomber. Son tableau de la *Transfiguration*, encore sur le chevalet, comme la parole incomplète d'un mourant qui redouble l'émotion en laissant deviner, fut la plus magnifique oraison funèbre du grand artiste.

Raphaël peut être inférieur à quelques peintres pour certaines parties; mais aucun ne réunit, comme lui, le dessin, le coloris, la force du clair-obscur, l'effet de la perspective, l'imagination, la conduite, cette grâce qui est plus charmante que la beauté, et l'harmonie de la vie extérieure avec celle de l'inté-

bons, ne sont pas excellents en tout; également, on n'est pas entièrement satisfait de ceux qui se trouvent à la voûte du palais Chigi. » (VASARI, *Vie de Raphaël*.)

rieur. Il est pieux dans les saints, voluptueux dans les Galatées, magnifique dans les épopées de la sacristie de Sienne et de l'incendie de Borgo, pathétique dans le *Spasimo*, et finit un petit tableau avec une grâce exquise. Son dessin n'offre-t-il pas le degré le plus élevé de la délicatesse et de l'exactitude ? Où trouver des mains et des pieds mieux en relief que dans le *saint Jean-Baptiste de la tribune*, un clair-obscur plus efficace que dans la *Délivrance de saint Pierre ?* L'*Héliodore* et le *Miracle de Bolsène* sont, pour le coloris, les meilleures fresques du monde, même auprès de celles de Giorgione et de celles de Titien à Padoue. Jamais personne n'a saisi la nature comme lui : il exprime admirablement les particularités de la vie morale et physique, c'est-à-dire l'individualité, sans nuire à l'ensemble; dans ses vastes compositions, il a su étendre cette individualité aux âges divers, à tous les sentiments, à tous les caractères, non dans des situations exagérées, mais dans des gradations variées. Il joint à la profondeur une merveilleuse flexibilité, ne traitant rien à la légère, mais associant à l'agrément des formes la justesse de la pensée; aussi, comme Apelles pour l'antiquité, il offre le type de la beauté moderne et de l'idéal mystique (1).

Il connaissait aussi la sculpture et l'architecture; ses tableaux ont pour fond des compositions d'un goût châtié et non servile. A Florence, le palais Uguccioni, sur la place du Grand-Duc, et celui des Pandolfini, dans la rue San Gallo, furent construits sur ses dessins, d'un style pur et noble dans l'élévation et les ornements. A Rome, en face de la Fornesina de Peruzzi, il édifia pour Chigi un petit palais d'une extrême élégance; on admire surtout celui qui se trouve auprès de Saint-André de la Valle. Dans la cour du Vatican, il fit construire les loges à trois étages, où il représenta cinquante-deux faits sacrés, avec des arabesques sur lesquelles il greffa des figures humaines et sym-

(1) Le parallèle entre les peintres anciens et italiens a été fait par beaucoup d'écrivains, et dernièrement avec plus d'érudition par H. Fortoul (*Études d'archéologie et d'histoire*, 1854). Dans la première époque, il compare Polygnote avec Giotto; dans la seconde, Apollodore avec Masaccio; dans la troisième, d'imitation exacte, Aristide et Pamphile avec Léonard de Vinci, Eupompe et l'école sicyonienne avec Mantegna et les Vénitiens, Mélanthe avec frère Barthélemy, Aétion avec Corrége, Pausias avec Giorgione; dans les écoles d'imitation savante, Asclépiodore avec Ghirlandajo, Euphranor avec Michel-Ange, Nicias avec André del Sarto; dans les écoles d'imitation belle, Apelles avec Raphaël, Protogène avec Francia; dans la quatrième époque, Néalque, Timomaque et les autres imitateurs vont avec les Carraches.

boliques, mélange inconnu aux chrétiens comme aux Arabes, mais qu'on trouva plus tard dans les thermes de Titus, et qu'il pouvait avoir vu. Ce luxe, adopté pour embellir richement les palais, répandit le goût des ornements très-purs, d'autant plus que la gravure étant alors perfectionnée, Marc-Antoine employa son burin à reproduire les œuvres de Raphaël, qui pouvaient ainsi être rapidement admirées dans les pays lointains.

1474-1564 Michel-Ange Buonarotti, de Caprese sur le territoire d'Arezzo, procéda par d'autres voies que celles de l'ordre et de la correction. A Florence, placé chez Ghirlandajo, le peintre le plus fameux d'alors, il gagne son affection au point de s'en faire pardonner les corrections qu'il fait à ses dessins, corrections qui portaient sur les contours. Afin de se moquer de ces gens qui ne savent admirer que ce qui est antique, il feignit d'avoir découvert un Cupidon; après qu'ils l'eurent porté aux nues, il leur démontra que cette statue était son œuvre, et il avait à peine vingt ans. Ses entretiens avec Laurent de Médicis et les hommes de lettres de cette cour, joints à l'étude de cette galerie si riche en chefs-d'œuvre, l'initièrent aux préceptes de l'école; mais il disait que l'artiste qui ne sait pas bien faire par lui-même ne peut bien se servir du travail des autres.

De précieux morceaux antiques, exhumés alors, tels que le torse du Belvédère, l'Hercule et Antée, l'Hercule Farnèse, le Laocoon, lui firent paraître dénué d'expression le calme des modernes. Les artistes, avant lui, employaient des inflexions sobres et majestueuses, recherchant dans le dessin le décent plus que le merveilleux, et ne faisaient usage de l'anatomie que pour donner raison des mouvements; puis, dans l'architecture, ils voulaient associer la force et la convenance. Michel-Ange, au contraire, pensa qu'il fallait donner la vie aux œuvres dans tous les membres, au lieu de la concentrer dans la tête; il préfera les nus et la musculature. Encouragé par de chaleureuses louanges et des commandes grandioses, il s'aventura à des hardiesses que le génie seul peut justifier; par une sage imitation de la nature, il parvint à remplacer l'idéal antique par un autre, qui est l'apothéose de la force de l'homme.

Dans le début, son audace lui faisait embrasser tous les arts du dessin; mais, quand il se vit recherché et vanté, il fut pris soudain d'une défiance craintive de lui-même et de l'art. Jetant alors le ciseau, et n'emportant que la Bible et la *Divine Comédie*, il s'isola pour gémir en vers désolés : alternatives d'abatte-

ment et d'exaltation, que les grandes âmes connaissent. Jules II lui rendit sa confiance en lui-même, et le chargea d'un mausolée digne du pontife et de l'artiste, d'une architecture grandiose, et accompagné de quarante statues, parmi lesquelles devait figurer le Moïse (1). Ses rivaux jetèrent les hauts cris, et cherchèrent à lui enlever l'affection du pape. Jules II l'ayant un jour fait attendre dans l'antichambre, Michel-Ange dit à l'huissier : *Quand le pape me demandera, vous lui répondrez que je suis allé ailleurs.* En effet, il partit pour se rendre en Toscane. Le pape expédia en toute hâte des courriers à sa poursuite, lui écrivit des lettres, et adressa même à la seigneurie des brefs menaçants ; tout fut inutile. Il disait avoir l'intention d'aller à Constantinople, où le Grand Turc l'appelait pour construire un pont entre la ville et Péra. Enfin il revint à Rome, et le monseigneur qui l'introduisit voulut l'excuser auprès de Jules II de son manque de courtoisie ; mais le pape, contraint de lui faire bon visage, fut heureux de pouvoir décharger sa colère sur quelqu'un, et il maltraita rudement le prélat. Puis il chargea Michel-Ange de faire sa statue pour la ville de Bologne. L'artiste y avait exprimé la majesté, la force sous un aspect redoutable, à tel point que Jules II lui demanda : *Donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction ?* Mais nous ne la connaissons pas, car les Bolonais révoltés la brisèrent, et Alphonse d'Este en fit un canon.

(1) On ne s'accorde pas dans sa description. Le monument devait avoir dix-huit coudées de longueur sur douze de large, et être isolé. Au dehors tournait un rang de niches, séparées par des thermes qui soutenaient sur leur tête la première corniche, et chacun, dans une bizarre attitude, tenait enchaîné un prisonnier dont les pieds appuyaient sur le bord du soubassement. Ces prisonniers représentaient les provinces réunies au domaine pontifical. D'autres statues, également enchaînées, figuraient les Vertus et les Arts, assujettis à la mort comme le pape qui les favorisait. Sur les coins de la première corniche se dressaient quatre grandes statues, la Vie active, la Vie contemplative, saint Paul et Moïse. L'ouvrage s'élevait en diminuant au-dessus de la corniche, et en déployant une frise de bronze avec des faits historiques, d'autres figures, des enfants et des ornements divers. Au sommet deux statues : l'une, le Ciel, soutenant une bière sur son dos, en souriant de ce que l'âme du pape était passée au séjour de gloire ; l'autre, Cybèle, déesse de la terre, soutenant aussi le cercueil, mais pleurant la perte éprouvée. On entrait et on sortait par les bouts de la quadrature du monument, entre les niches ; à l'intérieur se trouvait un temple ovale, dont le milieu devait recevoir les restes du pontife.

On accuse les héritiers de Jules II de ne pas l'avoir fait achever ; cependant ils étaient convenus avec Michel-Ange qu'il le finirait moyennant 16,000 ducats. Voir les preuves dans Gaye, *Correspondance*, t. II.

Les cartons de la guerre de Pise, qu'il termina en vingt mois à Florence, lui avaient acquis la réputation du plus grand dessinateur. On prétend que Bramante, pour le mortifier, insinua à Jules de lui faire peindre la chapelle de Sixte IV, espérant qu'il resterait inférieur à Raphaël et aux autres artistes dans l'exécution des fresques, dont il n'avait pas l'habitude. Après s'en être vainement défendu, Michel-Ange se renferma sans voir personne et travailla tout seul. Ne pouvant échapper aux distractions officieuses du pape, tantôt il laissait tomber une planche à ses pieds, tantôt il le couvrait de poussière comme par accident. Lorsque le pontife, impatient, lui demandait : *Quand auras-tu fini?* il répondait : *Quand je pourrai*. Ce chef-d'œuvre fut terminé en vingt mois. Respectant les formes architectoniques comme propres à donner la vie et la solidité, ce fut d'après elles qu'il distribua en autant de compartiments l'histoire, depuis la première faute jusqu'aux commencements de la rédemption. Les prophètes et les sibylles, de gigantesques cariatides dans les panaches, semblent soutenir la voûte de la salle non moins que l'édifice de l'ancienne loi : dans leurs attitudes nouvelles, dans leur physionomie, dans la manière dont ils sont drapés, ils révèlent cette vigueur d'esprit qui sait conserver l'espérance dans un monde perverti ; puis, à travers beaucoup de difficultés d'exécution, le charme du beau est exprimé dans la création, et le calme dans les scènes patriarcales.

Il avait soixante ans lorsque Paul III, accompagné de dix cardinaux, vint le trouver chez lui pour le prier de peindre une paroi de la même chapelle. Il accepta ; mais, étant tombé de l'échafaudage, il se cassa une jambe, et, pris d'un nouveau découragement, il résolut de se laisser mourir. Détourné de ce projet, il termina en huit ans le fameux *Jugement dernier*. Cette symétrie qu'on admire dans les fresques précédentes est ici dissimulée au point de ressembler à la variété de la nature ; néanmoins, sans qu'aucun intervalle manifeste une distribution systématique, la pensée s'élève du premier reflux de la vie, des premières angoisses de l'enfer, des premières aspirations vers le bien suprême, jusqu'aux dernières luttes de l'espérance, ou bien des groupes des bienheureux jusqu'à l'allégresse de la victoire et à la gloire de Celui qui, d'une façon terrible, fait incliner les sphères sur les maudits. Ainsi, dans cette chapelle, il avait retracé les deux points extrêmes de la vie du genre humain. Personne ne sut mieux ravir à la nature le secret des proportions

inégales, afin d'imprimer sur les membres les différentes destinées, ni révéler d'une manière plus sentie la vigoureuse expression méditative.

Comme Phidias s'était inspiré d'Homère et des traditions poétiques de son âge, Michel-Ange s'inspira de la Bible et de la *Divine Comédie* pour ennoblir la nature humaine. Mais Dante, après avoir assombri l'âme par les angoisses de l'enfer, la récrée par le sourire éternel et l'ineffable douceur du ciel. Michel-Ange subordonne l'éthéré et le surhumain aux expédients matériels du dessin; il recherche le nu et l'anatomie, sans souci de la convenance et de la modestie, sans se rappeler que, dans l'art comme dans la morale, ce proverbe est toujours vrai : *Il ne faut pas trop observer sous la peau*. Ceux qui blâment Paul IV (1) d'a-

(1) Ces nudités parurent à Cicognara un effet de l'*innocente simplicité* du seizième siècle; mais elles scandalisaient alors, et non-seulement les personnes humbles, comme le prouve, sans parler d'autres témoignages, un manuscrit de la Magliabechiana, cl. XXX, 274, dans lequel on lit : « Le 19 mars 1549, on a « découvert à Sainte-Marie del Fiore les indécentes et sales figures en marbre de « Baccio Bandinello, qui sont Adam et Ève. Toute la ville l'a grandement blâmé « de cela, et le duc également, pour avoir souffert une pareille chose dans une « cathédrale devant l'autel, et là où l'on met le saint sacrement. — Dans le « même mois, on a découvert à Saint-Esprit une *Piété* envoyée à cette église par « un Florentin, et l'on disait qu'elle était l'œuvre de l'inventeur des ordures, « célèbre par l'art, non par la dévotion, Michel-Ange Bonaruotto. Tous les « peintres et sculpteurs imitent ces caprices luthériens, et dans les églises on ne « peint ou l'on ne cisèle que des figures capables de détruire la foi et la dévo- « tion; mais j'espère que Dieu enverra un jour des saints pour renverser de pa- « reilles idolâtries. »

Une lettre de l'Arétin, moitié sérieuse, moitié bouffonne, est citée par Gaye; elle diffère un peu de celles qu'on a publiées :

« Messire, en voyant l'esquisse entière de tout votre *Jugement dernier*, j'ai achevé de connaître l'illustre grâce de Raphaël dans l'agréable beauté de l'invention. Cependant, comme baptisé, j'ai honte de la licence, interdite à l'esprit, que vous avez prise d'exprimer les idées dans lesquelles se résout la fin où aspire chaque sens de notre très-véridique croyance. Ce Michel-Ange, d'une renommée merveilleuse; ce Michel-Ange, remarqué pour sa prudence; ce Michel-Ange admirable, aurait-il donc voulu montrer autant d'impiété irréligieuse que de perfection de peinture? Est-il possible que vous, qui, pour être divin, dédaignez la société des hommes, vous ayez fait cela dans le plus magnifique temple de Dieu, sur le premier autel de Jésus, dans la plus grande chapelle du monde, où les grands cardinaux de l'Église, où les prêtres vénérables, où le vicaire du Christ, confessent, contemplent et adorent, avec les cérémonies catholiques, avec les ordres sacrés, avec les oraisons divines, son sang et sa chair? Si ce n'était chose coupable d'établir une comparaison, je me vanterais d'être vertueux dans le traité de la *Nanna*, en mettant ma sage précaution au-dessus

voir fait couvrir par Daniel de Volterra les nudités de la chapelle Sixtine devraient se rappeler que l'Arétin, l'Arétin, disons-nous, désapprouva ces indécences, dont l'abus, de la part d'un si beau génie, démontre combien les idées païennes s'étaient incarnées dans l'art.

On prétend que Raphaël puisa dans les travaux de Michel-Ange sa dernière manière, qui se recommande par l'ampleur. Mais, tandis que Michel-Ange disait : « *Tout ce que Raphaël sait de peinture, c'est moi qui le lui ai enseigné,* celui-ci, sans se tenir offensé de

de votre indiscrète conscience; car, dans une matière impudique et lascive, non-seulement j'emploie des paroles discrètes et réservées, mais je m'exprime dans un langage irrépréhensible et chaste. Mais vous, dans un sujet de si haute histoire, vous montrez les anges et les saints, ceux-ci sans aucune honnêteté terrestre, ceux-là privés de tout ornement céleste. Voyez les gentils dans leur sculpture : lorsqu'ils représentent, non pas Diane vêtue, mais Vénus dans sa nudité, ils la font couvrant de sa main les parties qui ne se découvrent pas; et celui qui cependant est chrétien, parce qu'il estime plus l'art que la foi, tient pour spectacle royal aussi bien l'absence du décorum dans les martyrs et les vierges, que le geste de l'*enlevé* par les membres génitaux, dont la prostitution elle-même détournerait les yeux pour ne pas le voir. Votre faire aurait convenu dans un bain voluptueux, non dans un chœur suprême; il serait donc moins à regretter que vous n'eussiez point de croyance que d'en montrer une qui nuit à celle des autres. Mais, jusqu'ici, l'excellence de merveilles si téméraires ne reste pas impunie, puisque leur miracle même est la mort de votre louange. Ravivez donc son éclat en faisant de flammes de feu les vergognes des damnés, et celles des bienheureux de rayons de soleil; ou bien imitez la modestie florentine, qui ensevelit sous quelques feuilles dorées les nudités de son beau colosse, lequel pourtant est posé dans une place publique, et non dans un lieu sacré... Mais, comme nos âmes ont plus besoin du sentiment de la dévotion que de la vivacité du dessin, que Dieu inspire la sainteté de Paul, comme il inspira la béatitude de Grégoire, qui préféra déparer Rome des superbes statues antiques que de priver, à cause de leur perfection, du respect des fidèles les humbles images des saints... »

Salvator Rosa condamne aussi les nudités de la chapelle Sixtine :

Dovevi pur distinguere, e pensare
Che dipingevi in chiesa : in quanto a me
Sembra una stufa questo vostro altare...
Dunque là, dove al Ciel porgendo offerte
Il sovrano pastore i voti scioglie,
S'hanno a veder le oscenità scoperte?

Tu devais distinguer et songer, par ma foi,
Que c'était une église où tu peignais. Pour moi,
En voyant ton autel, je crois voir une étuve...
Il faudra donc qu'aux lieux où le pasteur suprême,
Avec le sacrifice au ciel offre nos vœux,
D'obscènes nudités se découvrent aux yeux ?

l'exagération de ce langage, se disait heureux d'être né au temps de Michel-Ange. Raphaël refrène son propre génie, se façonne sur le modèle des divers maîtres, et conserve de sa grâce primitive, alors même qu'il s'aventure dans le genre vigoureux et théâtral; Michel-Ange, au contraire, bouleverse les notions du beau, et rend les limites de l'art incertaines, arbitraires, conventionnelles. Raphaël, avec le secret des sympathies, exprime le caractère, le pathétique plus que le beau; par des inventions qui satisfont le jugement et touchent le cœur, on peut dire en vérité qu'il transmet la vie, le sentiment, le parler visible. Ceux qui recherchent les secrets de l'art et les difficultés matérielles s'arrêtent étonnés devant les œuvres de Michel-Ange; mais ceux qui veulent que le beau ait toujours une mesure conforme à la raison blâment cette imagination sans règle, ce grandiose excessif, cette vigueur prodiguée aux saints comme aux démons, ces groupes d'apparat où l'habileté se montre avec ostentation, qui commandent l'admiration, mais n'éveillent point le sentiment.

Dans la main de Michel-Ange tout prend des proportions gigantesques. Les conceptions sont toujours originales, les formes grandioses, la manière large; les plans offrent de la magnificence et les accessoires de la variété, l'une et l'autre associées à la profondeur et à la simplicité. Dans le *Moïse* je n'admire point ce bras, et je ne censure point cette barbe ni ces moustaches de portefaix, ni ce costume qui n'est pas historique; j'oublie même qu'il devait figurer parmi tant d'autres statues, et sur un plan tout autre que celui où il se trouve : mais trouvera-t-on dans l'antiquité quelque chose que l'on puisse comparer à cet air mélancolique et vénérable, à cette majesté indéfinissable que l'artiste a imprimée sur le visage du grand législateur ? Seulement son âme, tout action, ne supportait pas les freins de l'art, et très-difficilement ceux de la matière. Ainsi s'explique la nature de ses travaux, si éloignés de toute tradition d'école, toujours empreints d'une puissante personnalité, et dont la force constitue le caractère inévitable. Sur des édifices bizarrement compliqués, il dispose des statues dans des positions tourmentées, comme des volontés puissantes enchaînées par une force supérieure, et condamnées à une tristesse éternelle ou à une méditation voisine du désespoir; ses couleurs même ont des tons si brusques, ses contours sont si tranchés, qu'on les dirait destinés à recevoir le relief du marbre.

Il prétendait subjuguer la matière à son gré, donner un corps au sentiment, contraindre les statues, que cela fût possible ou non, à exprimer des conceptions généreuses; il en commença donc plusieurs sans les finir, et son ciseau frappait sur d'autres des coups si vigoureux que le marbre lui manquait quelquefois. Ses nus, couchés sur les tombes des Médicis, devaient être des allégories nées de son imagination surexcitée pour exprimer toute autre chose que la gloire des Médicis. A la statue de Laurent, fils de Pierre, le plus inepte et le plus misérable de cette race, il donna le nom de *Pensiero*, parce qu'elle n'était pour lui que le moyen de produire une idée, au service de laquelle il mit l'anatomie. Il rêvait toujours une forme indépendante qui n'eût d'importance que par elle-même et pour elle-même, qui imposât la surprise par ses combinaisons hardies; mais, à force de rechercher l'effet sans égard pour la convenance, il devint la cause que le goût se corrompit, et, par l'abus de l'abstraction, il émoussa le sentiment du beau. Néanmoins il serait injuste de reprocher à l'initiateur les écarts de ses imitateurs.

Dans l'architecture même, il ressuscita le style colossal et l'unité d'ordre; mais, comme le mode antique n'était plus en rapport avec les idées et les besoins de l'époque, il lui en substitua un conventionnel. La sacristie de Saint-Laurent, chapelle funéraire des Médicis, majestueuse dans les masses, pèche par des licences et la maigreur. Dans la bibliothèque Laurentienne, il se trouvait gêné par trop de convenances; il couronna le palais Farnèse de Rome, dessiné par Sangallo, de la plus belle corniche après celle de Cronaca à Florence. Chargé par Pie IV d'ériger une église sur les thermes de Dioclétien, il sut tirer parti des anciens murs avec un respect que n'eurent pas envers lui les architectes qui vinrent ensuite. Il reconstruisit le Capitole sur la pente opposée à l'ancien, avec une balustrade toute composée de morceaux anciens, le Marc-Aurèle équestre, et deux ailes de palais s'allongèrent sur les côtés de l'esplanade. Il commença le palais du Sénateur, qui fut ensuite achevé, avec des changements malheureux, par della Porta et Rainaldi. Là il inventa le chapiteau ionique avec la volute en dehors, par ce désir d'originalité qui le poussait à d'inutiles innovations dans les ornements et la disposition; il fit de même dans la porte Pia, mélange blâmable de classique et de nouveau, qui entraîna ses imitateurs dans des écarts si bizarres.

La basilique de Saint-Pierre, au Vatican, malgré ses défauts,

reste le chef-d'œuvre des arts, dont elle offre l'histoire depuis l'époque où Proba, au quatrième siècle, y érigeait un petit temple à son mari Anicius, jusqu'à Tenerani. Élevée au temps de Constantin sur le modèle de Saint-Jean de Latran et de Saint-Paul, elle eut à l'entrée un atrium disposé sur quatre rangs. Cinq nefs s'ouvraient à l'intérieur; les murs étaient en briques, le pavé en marbres divers par la forme, la grandeur et la couleur, les fenêtres en vitraux coloriés, à châssis de bronze; les battants de la porte principale, enlevés à quelque temple, comme beaucoup d'autres parties, étaient aussi en bronze. Plus tard elle fut modifiée : on y ajouta des autels, des monuments de forme et de destination diverses, des oratoires, des sacristies, des chapelles, une bibliothèque, des monastères, des mausolées, différents de style, selon les progrès de l'art. Il en fut de même des peintures et des mosaïques, à l'intérieur comme sur la façade, au sommet de laquelle s'élevait une croix de marbre, le Christ assis au pied, ayant la Vierge à sa droite, saint Pierre à sa gauche, plus bas Grégoire IX à genoux, et aux côtés les quatre animaux symboliques.

Nicolas V se proposa de réédifier cette basilique de telle sorte que, surpassant les monuments élevés par les maîtres du monde, elle représentât la grandeur catholique. Il voulait encore faire du palais du Vatican une résidence assez spacieuse pour contenir tous les cardinaux, qui entoureraient le pape comme un concile permanent. On y aurait trouvé tous les bureaux de la curie, une vaste enceinte pour le conclave, un immense théâtre pour le couronnement, de somptueux appartements pour les princes. La colline, toute parsemée d'édifices, aurait communiqué avec la cité au moyen de longs portiques garnis de boutiques; des jardins, des fontaines, des chapelles, une bibliothèque, auraient complété l'ensemble. La mort de ce pape fit abandonner ce projet, dont Nicolas Rossellini avait fourni le plan; celui de l'église, de Léon-Baptiste Alberti, ne nous est connu que par la description de Bonanni.

Lorsqu'il fut question d'assigner une place au mausolée de Jules II, Michel-Ange proposa d'achever la tribune projetée par Rosselini en tête de l'ancienne basilique, en disant que 100,000 écus pourraient y suffire. *Deux cent mille, s'il le faut,* répondit Jules II; et l'on se mit à discuter la question. Comme toute chose en enfante une autre, ce pape, à qui rien ne paraissait trop grand, sentit naître le désir d'occuper dignement les grands

artistes en reconstruisant Saint-Pierre. Bramante l'emporta sur ses concurrents; mais ses dessins sont perdus, à l'exception de celui que Raphaël recueillit, et qui a été publié par Serlio. Devant, il plaçait un péristyle à triples colonnes; dans l'intérieur, une croix latine se terminant en trois demi-cercles, d'où l'œil se serait porté vers la coupole, pour laquelle il se proposait d'élever, sur les voûtes gigantesques du temple de la Paix, la rotonde du Panthéon.

On ne peut donc contester à Bramante le mérite d'une magnifique pensée, bien qu'on ne l'ait point réalisée : cette unité parfaite, avec harmonie des lignes et des parties, aurait fait paraître Saint-Pierre plus grand que la réalité, tandis que le contraire arrive aujourd'hui. Les travaux commencés, les inconvénients de la précipitation se révélèrent bientôt par des crevasses, et les renforts que Michel-Ange dut ajouter aux pilastres altérèrent l'économie de l'édifice. Après la mort de Jules II et de Bramante, après la mort de Sangallo, qui avait résumé les plans de tous les édifices de l'ancienne Rome dans un dessin dont l'exécution serait devenue interminable; après la mort de frère Joconde et de Raphaël, auxquels Léon X avait confié successivement ce travail, Baldassar Peruzzi en fut chargé. Ce dernier dessina une croix grecque terminée par quatre hémicycles, surmontés de quatre clochers; on y entrait par quatre portes, de manière qu'on aurait aperçu de tous côtés l'autel placé au centre et sous la coupole. Ce plan était beau et harmonieux; mais, pour l'exécuter, il aurait fallu plus de courage et d'ardeur que n'en avait Peruzzi, plus propre à disposer de petits palais et des façades élégantes.

Paul III, en 1546, confia la direction des travaux à Michel-Ange, qui, à soixante-douze ans, se prépara à couvrir Saint-Pierre. Son âge et plus encore son caractère ne lui permettaient pas de songer, comme les autres, à se perpétuer dans son emploi en éternisant ce travail. Il refusa le traitement de 600 sequins. Un modèle très-compliqué de Sangallo avait coûté 5184 écus; il fit payer le sien, fini en quinze jours, 25 écus, après avoir supprimé les détails dispendieux au profit de la majesté, de la grandeur, de la facilité. Il préféra la croix grecque, corinthienne au dedans comme au dehors, avec un seul ordre et la plus grande unité possible. Le pape l'autorisa à changer ce qu'il voudrait, mais sans altérer le plan ; alors, victorieux des cabales, et triomphant des médisances par le mépris, le seul moyen

efficace, il fit marcher de front toutes les parties de l'édifice. Des quatre bras de la croix, la vue devait atteindre la coupole, qui était la partie principale ; le stylobate grandiose sur lequel il éleva tout l'édifice indique ce qu'aurait été la façade, si les architectes qui vinrent après lui ne l'eussent gâtée.

Il était occupé de ces travaux, lorsqu'il mourut à quatre-vingt-dix ans. Ses funérailles, que l'on célébra dans l'église de Saint-Laurent, furent présidées par les peintres Vasari et Bronzino, par les sculpteurs Ammanato et Cellini ; Benoît Varchi prononça son oraison funèbre ; plusieurs composèrent des poésies, et d'autres firent des inscriptions. A ces obsèques assistèrent environ quatre-vingts peintres ou sculpteurs, dont un grand nombre avait orné le catafalque de peintures historiques en clair-obscur et de statues diverses : on y voyait la Renommée, l'Éternité, la Haine, la Disproportion, la Pitié ; tous les fleuves du monde, qui venaient s'affliger avec l'Arno ; tous les peintres depuis Cimabue, qui allaient au-devant de l'ombre de Michel-Ange ; plusieurs faits de la vie du grand artiste, et surtout les honneurs que les princes lui avaient rendus ; enfin, différentes inventions et allégories, excusables dans des décorations funèbres (1).

Michel-Ange fut certainement un des caractères les plus nobles et les plus élevés. Bien qu'il eût de grandes obligations aux Médicis, il détesta leur tyrannie ; il défendit Florence assiégée, mais partit pour Venise avant qu'elle eût succombé. Revenu ensuite, et Clément VII lui ayant pardonné, il travailla pour ceux qui avaient asservi sa patrie ; mais il écrivit ces mots sur la statue de la Nuit : *Il est bon qu'elle dorme, pour ne pas voir les maux et l'opprobre* (2). Il refusa de faire le plan de la forteresse, et celui-là ne mérite point de comprendre le sentiment de la dignité, qui dira : *Peu importe, puisqu'un autre le fit.*

Un profond sentiment moral et religieux se révèle dans ses

(1) Ces décorations sont décrites par Vasari dans une lettre, du 14 juillet 1564, au duc Cosme.

(2) *Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso*
Mentre che il danno e la vergogna dura ;
Non veder, non senitr m'è gran ventura ;
Pero non mi destar ; deh, parla basso.

Dormir m'est doux, et plus d'être de pierre, hélas !
Tant que règne le mal et que la honte dure ;
N'entendre ni ne voir m'est heureuse aventure.
Ne m'éveille donc pas, de grâce, et parle bas.

lettres à Vasari, qui lui racontait les fêtes par lesquelles il avait célébré la naissance d'un de ses petits-neveux : « Je n'aime pas « cette pompe, lui disait-il, parce que l'homme ne doit pas rire « quand le monde entier pleure ; il me semble que Léonard « aurait bien fait de ne pas témoigner pour la naissance d'un « enfant cette allégresse qu'il faut réserver pour la mort de « quiconque a bien vécu. » Austère dans sa conduite, frugal et par suite incorruptible, il aima ceux qui l'entouraient, et la mort d'un serviteur fidèle le désola comme s'il eût perdu un fils. Il écrivit à Vasari : « Vous savez qu'Urbin est mort, ce en quoi « Dieu m'a fait une grande grâce, mais à mon grave dommage « et à ma douleur infinie. La grâce a été que, lorsqu'il me « rendait la vie douce en vivant lui-même, il m'a enseigné par « sa mort à ne pas mourir avec regret, mais avec désir de la « mort. Je l'ai gardé vingt-six ans, et je l'ai trouvé très-fidèle « et dévoué ; maintenant que je l'avais fait riche, et que j'espé- « pérais qu'il serait l'appui et le repos de ma vieillesse, il m'est « enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir « dans le paradis. Dieu m'en a fait voir le présage dans la très- « heureuse mort qu'il a faite ; car il regrettait bien moins de « mourir que de me laisser dans ce monde d'angoisses, bien « que la plus grande partie de moi-même s'en soit allée avec lui, « et qu'il ne me reste qu'une désolation infinie. »

Il aima Victoire Colonna d'un amour chaste et profond, et, quand elle mourut, il ressentit toute la poésie de la douleur. « Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il regrettait seulement, lorsqu'il alla lui dire adieu à son lit de mort, de ne pas lui avoir donné sur le front ou sur la joue le baiser qu'il déposa sur sa main (1). » Il ne répondait pas à ses rivaux, en disant : *Quand on lutte contre des gens de peu de mérite, on ne se ménage aucun triomphe.* La conviction qu'il avait de son mérite ressemblait à de l'arrogance; et pourtant il tombait quelquefois dans une sérieuse défiance de lui-même ; il ne dessinait alors que des sujets de la Divine Comédie, implorait la miséricorde éternelle (2), et se croyait au-dessous de l'art, alors que les honneurs lui étaient prodigués.

(1) Condivi, *Vie de Michel-Ange.*

(2) Il adressa ce sonnet à Vasari :

Déjà ma vie atteint, à la fin de son cours,
Sur un fragile esquif, par une mer houleuse,

Avec des commandes si splendides, uniques même au monde, d'autant plus qu'il embrassait le cycle entier des arts et survivait à tous les artistes qui avaient eu de la réputation; avec la force d'un génie entraînant dans son tourbillon tout ce qui l'approchait; par la hardiesse de ses préceptes et de ses sentences, par la création de modèles pour tous les arts au milieu des deux villes qui en étaient le centre, il devait naturellement exciter l'enthousiasme de son siècle, qui le proclamait *plus qu'un mortel, un ange divin*. Cet enthousiasme fut encore alimenté par ceux qui écrivirent sur l'art, Florentins le plus grand nombre, et par ses successeurs, qui voulaient greffer leur gloire naissante sur le nom du grand maître, dont l'école pourtant donna de mauvais fruits. En effet, ami, comme il l'était, du singulier plus que du vrai, voulant que les productions de l'art fussent plus belles que celles de la nature, et visant aux effets alors même que le sujet ne le demandait pas, il ouvrit la voie à un beau de convention; en outre, il conduisit vers ce précipice, sur les bords duquel il s'apercevait qu'il marchait lui-même, lorsque, en admirant la chapelle Sixtine, il s'écriait :

Le port où de toute œuvre honorable ou honteuse
Nous venons rendre compte et raison sans détours.

Giunto è già 'l corso della vita mia
Con tempestoso mar, per fragil barca,
Al commun porto, ov' a render si varca
Conto e ragion d'ogni opra trista e pia.

Or je vois maintenant combien d'erreur fut pleine
Cette douce pensée, illusion trop vaine,
Qui dans l'art me montra mon idole et mon roi,
Et ce bien qu'on poursuit du désir malgré soi.

Onde l'affettuosa fantasia
Che l'arte mi fece idolo e monarca,
Conosco or ben quant'era d'error carca,
E quel che a mal suo grado ognor desia.

De mes rêves chéris déjà l'éclat s'efface.
Que seront-ils bientôt, si m'attendent deux morts ?
D'une je suis certain, et l'autre me menace.

Gli amorosi pensier già vani e lieti
Che fien or, s' a due morti mi avvicino ?
D'una son certo, e l'altra mi minaccia.

Peindre ou sculpter n'ont plus à calmer les transports
De mon âme invoquant l'amour divin et tendre
Dont, sur la croix, les bras s'ouvrirent pour nous prendre.

Nè pinger nè scolpir fia più che quieti
L'anima, volta a quello amor divino
Ch'aperse a prender noi in croce le braccia.

Combien d'artistes seront égarés par ce travail que j'ai fait là!

Ce fut au milieu du plus grand triomphe de Michel-Ange que le Pérugin revint à Florence. Aux yeux de Michel-Ange, les figures du Pérugin étaient grossières, et le Pérugin trouvait celles de Michel-Ange dures et sans âme : de là, des injures et des rixes, et le tribunal des Huit s'étant interposé donna tort au Pérugin. Ce peintre alors, perdant confiance en lui-même, voulut rivaliser avec l'école naturaliste; mais, comme il échoua, les imitateurs de Michel-Ange lui reprochèrent dans des épigrammes et des pasquinades d'être sec de style, dur et mesquin dans les draperies, monotone dans les caractères et les poses, pauvre et répété dans les inventions, et l'accusaient même d'être avare (1). Peut-être la peur de retomber dans sa misère primitive lui faisait-elle entasser de l'argent. Vasari, afin de flatter Michel-Ange, et Paul Jove, au musée duquel il refusa son tribut, recueillirent ces médisances pour nous les transmettre. Pérugin se défendait mal, parce qu'il se voyait alors reprocher comme des défauts les qualités qu'on avait exaltées autrefois; il quitta Florence pour toujours, mais sans cesser de travailler. Autour de lui florissaient l'Espa-

(1) Vasari, qui pourtant dénigre le Pérugin, raconte ce trait de lui : « Le prieur (des jésuites à Florence) était très-habile à faire le bleu d'outremer. Comme il en avait en abondance, il voulait que Pierre en mît beaucoup dans ses peintures; mais il était si avare et si soupçonneux que, se défiant de Pierre, il voulait toujours être présent lorsque ce peintre employait le bleu dans son travail. Aussi Pierre, qui était par nature homme de bien, et ne désirait acquérir ce qui appartenait aux autres qu'au prix de ses fatigues, trouvait mauvaise la défiance de ce prieur; il résolut donc de l'en faire rougir, et un petit vase rempli d'eau lui servit pour cela. Aussitôt qu'il avait disposé une étoffe ou toute autre chose pour laquelle il fallait du bleu et du blanc, il s'adressait au prieur, qui revenait au petit sac avec parcimonie pour mettre le bleu dans le godet à chaux délayée; puis, se mettant à l'œuvre, il trempait son pinceau, après en avoir donné deux coups, dans le petit vase où se trouvait l'eau, de manière qu'il y en restait plus qu'il n'en avait usé sur la toile. Le prieur, qui voyait son petit sac se vider et le travail ne pas avancer, disait fréquemment : « Combien cette chaux consume de bleu! — Vous voyez, » répondait Pierre. Quand le prieur était parti, Pierre retirait le bleu qui se trouvait au fond du vase; puis, lorsqu'il le jugea convenable, il le rendit au prieur en lui disant : « Père, ceci est à vous; apprenez à vous fier aux hommes de bien, qui ne trompent jamais quiconque a confiance en eux, mais qui savent, quand ils le veulent, tromper les personnes soupçonneuses, comme vous l'êtes. »

Pline raconte que les artistes anciens employaient la même ruse pour voler le minium : *Pingentium furto opportunum est; plenos subinde abluentium penicillos; sidit autem in aqua, constatque furantibus.* (*Hist. nat.*, XXXIII, 40.)

gnol Jean, Gaudence Ferrari, Jérôme Genga d'Urbin, qui excellait dans la perspective, Pierino de Pistoie, Boccacini, Pinturicchio, Rossetti, l'Ingegno, comme était surnommé André-Louis d'Assise, qui, devenu aveugle, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, se consolant par l'idée que cette infirmité seule l'avait empêché d'égaler Raphaël.

A côté des deux grandes célébrités marchait Léonard de 1452-1519
Vinci, peintre, sculpteur, poëte, musicien, géomètre, architecte, talent universel, et qui n'était pourtant médiocre dans aucune partie; seulement, à cause de ce besoin qui le poussait à chercher toujours des nouveautés, il exécuta et finit peu de choses. Caractère pur et ferme, il prodiguait les secours à ses élèves; si l'on n'était pas content de ses tableaux, il restituait le prix convenu. Les centaines de dessins qu'il a laissés, et dont le fini révèle combien et comment il travaillait, nous fournissent la preuve de son désintéressement. Il achetait des oiseaux pour le plaisir de leur donner la liberté, et il aimait à se distraire par des inventions bizarres : afin de surprendre ses amis, il répandait dans l'air des odeurs tantôt parfumées, tantôt fétides; parfois il disposait un immense boyau, et, le remplissant d'air au moyen d'un soufflet, il enveloppait de ses spirales les assistants, au moment où ils s'y attendaient le moins; ou bien encore il donnait la volée à des oiseaux mécaniques : amusements d'un esprit qui sentait le besoin de créer.

Ludovic le More, « qui se plaisait beaucoup au son de la lyre », l'appela à Milan, « pour qu'il jouât d'un instrument fabriqué de sa main »; mais, s'étant fait connaître par des qualités plus précieuses que celles de musicien, il fut employé à des travaux de mécanique et d'hydrostatique. Or, tandis qu'il montrait dans ces travaux une grande audace, « il semblait qu'il tremblât chaque fois qu'il se mettait à peindre; c'est pourquoi il ne menait jamais à fin ce qu'il commençait, ayant de la grandeur de l'art une telle opinion qu'il apercevait des erreurs dans les choses où les autres voyaient des miracles (Lomazzo). » Il travailla seize ans au modèle de la statue équestre de François Sforza, et il mit si longtemps à la fondre que les Français de Louis XII, venus à Milan, en firent le but de leurs flèches.

Il employa un temps considérable à peindre la *Cène* dans le réfectoire des Grazie (1). Dans ce travail, écartant les indices

(1) Roscoe, entre autres inexactitudes, écrit que Léonard ne finit pas la *Cène*, et que, « en se bornant à indiquer par un simple trait la tête de son personnage

matériels de la sainteté et de la divinité, ainsi que les symboles traditionnels des apôtres, il voulut que chacun fût reconnaissable à l'air et à l'émotion que lui donnaient les paroles pathétiques du Sauveur; ce drame, harmonique et conforme à la raison, présentait donc l'échelle ascendante de la forme, qu'il employait comme tranquille manifestation de sentiments profonds. On regrette, outre la mauvaise situation, qu'il ait compromis ce travail remarquable en le peignant non à fresque, mais à l'huile; désormais il ne reste qu'à déplorer les restes dégradés. Il saisit heureusement, et avec un sentiment raisonné, l'ensemble et les détails; unissant l'idéal et le réel, il pénètre dans la vie du corps et de l'esprit; il emprunte à toutes les écoles pour revêtir de formes parfaites une idée déterminée et profonde, et aucun de ses contemporains ne le surpasse par la délicatesse du dessin, par la fermeté des lignes et des contours. Il excellait dans le coloris; au moyen de la grâce et du jeu des teintes, il donnait à la lumière une splendeur mesurée qui mettait les figures en relief. Il devint donc, comme coloriste, un modèle pour les artistes vénitiens eux-mêmes, et pour Giorgione (1) non moins que pour frère Barthélemy.

Après la chute de Ludovic le More, Léonard revint à Florence, et, pendant quatre ans, il s'occupa du portrait de madame *Lise*, où le sourire de la volupté antique est relevé par l'intelligence moderne. François I[er] acheta ce portrait 4,000 écus. On admire également la beauté mystérieuse et le rire fugitif de sa *Joconde*, sur laquelle, pendant vingt ans, Calamatta a exercé son burin, pour l'offrir, comme un joyau, à l'exposition universelle de Paris de 1855. Il prépara le carton de la bataille d'Anghiari, où la fougue entraîne hommes et chevaux, et qu'il devait peindre en concurrence avec Michel-Ange; mais, au milieu d'une émeute populaire, ses envieux ou ses admirateurs (car souvent ils arrivent au même résultat par des voies différentes) mirent

principal, il a confessé son incapacité; il ne nous reste donc qu'à regretter le peu d'audace de l'artiste ou l'impuissance de l'art. » (*Vie de Léon X*, ch. II.) Vasari lui-même dit « qu'il laissa la tête du Christ imparfaite ». Au contraire, le cardinal Frédéric Borromée, dans le *Musæum*, imprimé en 1625, loue beaucoup cette tête : *Salvatoris os altum animi mærorem indicat, qui gravissima moderatione occultatus atque suppressus intelligitur.* Voir GALLENBERG, *Léonard de Vinci;* Leipzig, 1834. L'ouvrage de Joseph Bossi, sur la *Cène*, n'est qu'un travail d'académie.

(1) Vasari met ce fait hors de doute.

en pièces ce carton, dont chacun se disputa les débris, comme si ses œuvres les plus étudiées étaient destinées à périr. Il avait alors cinquante-deux ans, et, difficile comme il était à satisfaire, il dut renoncer à lutter avec les imitateurs de Michel-Ange, qui terminaient leurs ouvrages très-rapidement; il accepta donc volontiers l'invitation de François I[er], mais il ne semble pas qu'il ait exécuté aucun travail dans cette France où l'on trouve maintenant tant de ses tableaux et de ses écrits (1).

Ses écrits sur des matières très-diverses, bien qu'ils soient informes et confus, et les extraits ou fragments qu'on en a publiés, attestent qu'il était un profond scrutateur de la nature; sa qualité principale est la sagacité. Dans son *Traité de la peinture*, l'un des premiers qui examinent les règles de l'art, il dit que la théorie est le capitaine, et la pratique le soldat. Après avoir médité scientifiquement sur le corps humain, il donne une théorie précise d'anatomie pittoresque. Avant Bacon, il posa le principe que, « sans l'expérience, on ne peut avoir la certitude de rien », et c'est par elle qu'il veut qu'on découvre la raison, interprète de la nature : « Jamais la raison ne nous trompe, mais notre jugement, parce qu'il attend des effets qu'elle n'offre point; il faut donc la consulter, sauf à varier de modes, jusqu'à ce qu'on en puisse tirer des conséquences générales. Les sciences auxquelles on ne peut appliquer quelque partie des mathématiques manquent de certitude. Ceux qui ne consultent pas les faits, mais

(1) Beaucoup de ses manuscrits ont été volés à la bibliothèque Ambrosienne de Milan; mais la bibliothèque de l'Institut de France en conserve un grand nombre, et le comte de Leicester en possède un à Holkham en Angleterre.

François Melzo racontait en détail la mort de Léonard dans une lettre à son père; mais il ne dit pas qu'il expira dans les bras de François I[er], puisqu'il est certain que ce roi se trouvait le 2 mai 1549 à Saint-Germain en Laye. Vasari ment donc, comme probablement dans les autres circonstances de cette mort, quand il affirme que Léonard ne fut converti et instruit dans la foi qu'à ses derniers moments; toutefois il tempérait ce qu'il avait avancé dans la première édition, à savoir, qu'il était imbu de notions hérétiques, « de manière que Léonard ne croyait à aucune religion, et mettait la philosophie bien au-dessus du christianisme ». Nous avons son testament, fait une année avant sa mort, tout rempli de piété, « dans lequel il recommande son âme à Notre-Seigneur Messire Dieu, à la glorieuse Vierge Marie, à monseigneur saint Michel »; il veut qu'on dise trente messes basses et trois chantées, pour le repos de son âme, dans trois églises de réguliers à Amboise. Aujourd'hui les envieux, quand ils n'ont pas autre chose à dire, accusent ceux qu'ils jalousent d'être serviles; je soupçonne que Vasari, mû par le même esprit, accusait d'irréligion les artistes pour lesquels il n'avait pas de sympathie, comme Léonard et le Pérugin.

les auteurs, sont les petits-fils et non les fils de la nature, parce qu'elle seule est l'institutrice des véritables talents. Bien que la nature commence par le raisonnement et finisse par l'expérience, nous devons suivre une voie opposée, c'est-à-dire mentionner d'abord l'expérience, puis démontrer pourquoi les corps sont contraints de se comporter de cette manière. »

Il appelait la mécanique *le paradis des sciences mathématiques, parce que l'on atteint par elle le fruit de ces sciences ;* il fit donc pour les arts ou les besoins domestiques un grand nombre de machines, auxquelles il appliqua la géométrie. Il connut la théorie des forces appliquées obliquement au levier, et la résistance des poutres ; au moyen de méthodes ingénieuses, perfectionnées ensuite par Amontons, il tint compte des frottements; il déclarait impossibles le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle, outre qu'il inventa le dynamomètre, et fit à plusieurs cas l'application du théorème des vitesses éventuelles. Le premier, parmi les modernes, il s'occupa du centre de gravité des solides, et de son influence sur les corps en repos et en mouvement; il répète souvent que les corps pèsent dans la direction de leur mouvement, et que leur poids (aujourd'hui nous dirions la force) croît en raison de la vitesse. Il sait que, dans la descente par plans inclinés d'égale hauteur, le temps est comme les longueurs ; qu'un corps descend par l'arc d'un cercle plutôt que par la corde, et qu'en tombant par un plan incliné, il remonte avec autant de vitesse que s'il était tombé perpendiculairement d'une hauteur égale.

Léonard écrivit sur les fortifications. Dans son *Traité d'hydrostatique*, ouvrage complet, avec une série de problèmes qui s'enchaînent, il devança d'un siècle Castelli en posant les bases de la théorie des ondes et des courants ; il connut la force de la vapeur, et songea même à l'appliquer aux canons de guerre (1).

(1) Dans le manuscrit B, page 33, parmi la collection de ceux qui sont à Paris, se trouvent différents dessins de Léonard, apostillés, comme d'habitude, au bas de l'un desquels on lit : « Invention d'Archimède. *Architronite* est une « machine de cuivre fin qui lance des boulets de fer avec grand bruit et fureur « On s'en sert de cette manière : la troisième partie de l'instrument se met dans « un grand feu de charbon, et, quand l'eau est bien chauffée, on serre la vis *b*, qui « se trouve au-dessus du vase à eau *bc ;* en serrant la vis, toute l'eau, par une « ouverture qui se fait au-dessous, descend dans la partie chauffée de l'instru- « ment, et se convertit en tant de vapeur qu'on en est émerveillé, surtout par « la furie et le bruit qui en résultent. Cette vapeur chassait un boulet qui pe-

C'est à lui qu'est due la pensée de canaliser l'Arno de Pise à Florence, œuvre accomplie deux siècles après par Vincent Viviani; il enseigna l'art de construire les levées, ou du moins il les décrivit exactement et en donna la théorie. Avant Porta, il décrit la chambre obscure; avant Maurolico, il explique le spectre solaire formé à travers un trou angulaire; avant Argand, il observe que, si la mèche d'une lampe était percée, la couleur de la lumière serait uniforme; il enseigne la perspective aérienne, la nature des ombres colorées, les mouvements de l'iris, les effets de l'impression visuelle et autres phénomènes de l'œil, inconnus à Vittelion.

Dans un chapitre *sur l'ancien état de la terre,* il réfute ceux qui disaient que la nature et l'influence des astres avaient pu former les coquillages d'époques différentes qui se trouvent dans les roches, et durcir les sables à diverses hauteurs, dans des temps divers. Supposant que la mer a couvert les terres, non-seulement il explique les stratifications horizontales ou diversement inclinées par voie de sédiments, mais il indique même le soulèvement des continents. Si les eaux, sous l'équateur, sont plus élevées qu'aux pôles, c'est, dit-il, afin « de rétablir la parfaite sphéricité», erreur, sans doute, mais de laquelle il résulte qu'il connaissait l'inégalité des axes. Avant Copernic, il soutient la rotation de la terre, à cause de laquelle il considère comme composé le mouvement des corps dans leur chute. Il explique la lumière cendrée de la partie obscure de la lune par la réflexion de la terre, comme Mästlin le proclama longtemps après (1). Il comprit que l'air propre à la respiration devait alimenter la flamme. A l'universalité des connaissances il joignait cette puissance magistrale qui non-seulement trouve la perfection, mais sait la transmettre; aux deux écoles distinctes qu'il laissa à Florence et en Lombardie, il enseignait à peindre la vie, le mouvement, à faire servir à la représentation tous les moyens, dessin, coloris, caractère, réglés par la raison.

Nous devons donc ranger Léonard de Vinci parmi les restaurateurs de la science et de la philosophie, en regrettant que des occupations trop variées l'aient empêché de mener à terme ou

« sait un talent. » Comme on le voit, Léonard attribue cette invention à Archimède; puis la désignation du talent ferait croire qu'il l'avait puisée dans quelque livre du Syracusain, aujourd'hui perdu, et que l'antiquité connaissait la puissance de la vapeur, laquelle est caractéristique de notre siècle.

(1) En 1604, dans l'*Astronomiæ pars optica Kepleri.*

de publier tant d'inventions ingénieuses et capitales. Mais il faut répéter sans cesse aux artistes ignorants de nos jours que les trois grandes célébrités d'alors avaient un tel savoir que ces hommes de génie seraient devenus immortels alors même que leur main n'eût touché ni le pinceau ni le ciseau. L'intelligence donne à l'art sa dernière forme et la grandeur.

1488-1530 André Vanucchi del Sarto se classe parmi les grands maîtres moins à cause de son propre génie, que d'un travail persévérant et d'une imitation harmonieuse. Ce peintre reproduisit le sentiment religieux et la méditation de Léonard dans sa *Vierge de saint François*, et dans celle au *Sac*, que Raphaël n'aurait pas finie plus délicatement, ni Michel-Ange dessinée avec plus de largeur. L'*Histoire de saint Jean-Baptiste*, qu'il exécuta dans le *Scalzo*, est un dessin pur et facile : il y a de la simplicité dans la disposition des figures, de l'assurance dans les poses ; les anges et les enfants ont un charme délicieux, la lumière et les ombres offrent une merveilleuse opposition. En 1510, il commença dans la cour de l'Annonciade la *Vie de saint Philippe Benizzi*. Il est toujours souriant et gracieux, d'une dignité simple, mais il incline vers la monotonie et la négligente facilité. S'il mérita le nom d'*André sans fautes*, la poésie des grandes conceptions lui manqua, et il ne sut pas grouper avec vigueur. Appelé en France, il reçut du roi de ce pays de l'argent pour aller acheter des tableaux en Italie ; mais il en disposa, entraîné qu'il fut par sa passion pour Lucrèce del Fede. Avili par cette bassesse, il vécut dans la retraite ; il eut à souffrir des derniers désastres de sa patrie, et mourut à quarante-deux ans, abandonné même par Lucrèce. Lorsque, pour soutenir le siége de 1529, on démolissait les faubourgs de Florence, on n'osa point mettre le marteau sur un mur de Saint-Salvi, où André avait peint la Cène.

André del Sarto eut pour aides et amis Franciabigio et Puligo ; mais le plus distingué fut Jacques Carducci dit *Pontormo*, qui, après avoir vu les gravures d'Albert Dürer, inclina vers sa manière, puis vers celle de Michel-Ange. Variant donc toujours sans caractère propre, il imitait celui des autres à s'y méprendre. De Bronzino, son élève, on vante l'*Adultère* et le *Sacrifice d'Abraham*. Ses visages sont gracieux, et ses compositions charmantes ; mais sa peinture, outre son peu de relief et de variété, déplaît par une couleur jaunâtre.

La *Déposition de croix* à la Trinité des Monts, un des trois

meilleurs tableaux de Rome, et le *Massacre des Innocents* à la galerie de Florence, sont l'œuvre remarquable de Daniel Riccianelli de Volterra, élève indépendant de Michel-Ange.

L'intime sentiment religieux, puisé dans la vénération pour 1469-1517
Savonarola, fut sauvé par frère Barthélemy de la Porta des inventions voluptueuses, alors recherchées; par la tranquille dignité qu'il répandit sur ses figures, ce peintre mérita d'être placé dans la tribune de Florence. Le gonfalonier, Pierre Soderini, le chargea de faire un tableau pour la salle du grand conseil, où devaient être placés tous les saints protecteurs de Florence, et ceux à l'anniversaire desquels elle avait remporté des victoires. Bien qu'il excellât dans les coloris et les draperies, il était raillé par les imitateurs de Michel-Ange comme ignorant l'anatomie et impropre aux travaux à grandes dimensions; il répondit triomphalement à ce reproche par son colossal saint Marc et le saint Sébastien nu; mais, vers les derniers temps, la mode et les statues antiques l'entraînèrent dans des lignes et des teintes crues (1).

A l'art chrétien restèrent fidèles le graveur Baldini, dévoué à Savonarola, artiste toujours châtié; Jean-Antoine Soglioni, qui, dans les visages des saints, exprimait « un reflet de la gloire du ciel, » et de l'enfer dans ceux des méchants; Laurent de Credi, pur, ingénu, tout suave mélancolie; Ridolfo de Ghirlandajo, qui respire la piété dans sa *Vierge* de Saint-Pierre à Pistoie, et dans les *Deux miracles de saint Zanobi* à la galerie grand-ducale. Il affectionna beaucoup un certain Michel, dit pour cela Michel de Ridolfo, qui travailla avec lui dans plusieurs églises de Florence. Leurs ateliers prenaient souvent l'aspect d'oratoires; après avoir déposé le pinceau, tantôt ils récitaient des passages de Dante, tantôt ils chantaient quelque cantilène en s'accompagnant du luth, ou bien ils s'entretenaient sur la mort; tout au contraire, l'atelier de Cellini ou de Peruzzi n'éta-

(1) Son épitaphe sent l'âge païen, qui ne vise qu'aux formes et au coloris :

Apelle nel colore e 'l Buonarroto
Imitai nel disegno; e la natura
Vinsi, dando vigor 'n ogni figura
E carne ed ossa e pelle e spirti e moto.

Celle de frère Angélique disait au contraire :

Non mihi sit laudi quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam.

lait que la beauté des femmes modèles, les fanfaronnades, et retentissait du bruit des chansons amoureuses.

Parmi les anecdotes qui remplissent et peut-être défigurent l'histoire des artistes d'alors, on lit que Michel-Ange, voulant égaler Raphaël dans ses inventions modérées et son coloris har-
83 - 1547 monique, chargeait Sébastien de Piombo, imitateur de Giorgione et qui finissait avec un grand soin, de peindre ses propres dessins. De cette manière, la *Résurrection de Lazare* fut opposée à la *Transfiguration,* et Sébastien, enorgueilli, prétendit être l'égal de Michel-Ange et de Raphaël; mais quand il fut chargé d'accompagner le Titien dans la visite des peintures du Vatican, il entendit cet artiste s'écrier : *Quel est le présomptueux ignorant qui s'est avisé de gâter ces figures?* c'était Sébastien.

Les statues de bronze qui se dressent sur le baptistère de Florence sont de François Rustici, élève de Léonard de Vinci et mort en France; à ce monument fut occupé aussi André Contucci de Sansovino, sculpteur, fondeur, architecte, qui a laissé des ouvrages à Gênes, à Rome dans l'église del Popolo, en Portugal, et dont l'extérieur de la *Sainte Maison de Lorette* est une des œuvres principales. Plusieurs artistes de Fiésole continuaient à suivre les traces de Ferruccio et de Boscoli.

Déjà on s'imaginait qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'imiter soit le genre délicat de Raphaël ou la manière grandiose de Michel-Ange; mais, comme Guicciardini l'avait dit à propos d'autre chose, « l'imitation du mal dépasse toujours l'exemple, tandis que l'imitation du bien lui reste toujours inférieure. » Les élèves de Raphaël l'imitèrent surtout dans le côté sensuel; chassés par la peste et les Allemands, ils se répandirent dans toute l'Italie, où ils propagèrent le bon goût, qui modifia les qualités primitives des diverses écoles.

1492-1546 Jules Pippi, dont l'histoire est inconnue, remarquable par la verve et la célérité plus que par le choix des idées, était chargé par Raphaël d'achever ses inventions architectoniques, à peine esquissées; de là sortirent différentes maisons de campagne de Rome et l'élégante villa Madame, au mont Mario, avec les décorations les plus gracieuses après celles des loges du Vatican. Le marquis de Gonzague l'appela à Mantoue, où l'école de Mantegna survivait dans ses deux fils, les Monsignori et d'autres qui, dans la sculpture et la peinture, modifièrent la manière de ce maître; en outre, le Ferrarais Costa avait formé d'excellents élèves, parmi lesquels Leonbruno et Fébus.... Jules

opposait de fortes digues au Pô et au Mincio; il assainit les terrains bas, refit des rues entières, restaura d'anciens édifices et en construisit de nouveaux, dont le principal est le palais du Té, carré de soixante mètres de côté, avec une cour immense; ce fut lui-même qui l'orna de sujets historiques avec imitation de l'antique, surtout dans les bas-reliefs en stuc (1). Dans la salle des géants, la peinture lui servit à masquer la forme architectonique; puis, perdant chaque jour la noblesse et la pureté par des inventions païennes, il ne dédaigna point de se prostituer aux infamies de l'Arétin. Il refit la cathédrale de Mantoue d'après le goût antique; dans la façade inachevée de Saint-Pétrone à Bologne, il conserva le milieu entre le gothique et le grec.

Baldassare Peruzzi, abandonné à Volterra par un banni floren- 1481-1530
tin, copia des tableaux pour vivre, jusqu'à ce qu'il pût créer des œuvres personnelles. Comme aide de Raphaël, il peignit au Vatican; puis, salarié par Augustin Chigi, il perfectionna la perspective des théâtres, représentant des scènes pour les fêtes de Julien de Médicis et pour la *Calandre* de Bibiena : travaux temporaires, dont nous pouvons nous faire une idée dans les peintures de la galerie de la bibliothèque Farnèse, et dont l'illusion est telle que Titien les croyait en relief (2). Maltraité dans le sac de Rome, et contraint de faire le portrait du connétable de Bourbon qui avait péri au siége de cette ville, il s'enfuit tout nu à Sienne, où il s'occupa de constructions et surtout des fortifications. Il refusa d'assister Clément VII au siége de Florence; néanmoins, ce pontife et d'autres lui confièrent des travaux à Rome, mais en lui donnant peu d'argent; il faisait élever le palais Massimi, son chef-d'œuvre, quand il mourut.

Fattorino (François-Penni) alla raviver l'école napolitaine. Perino, enfant abandonné par un des Français de Charles VIII, eut pour maître Vaga, dont il prit le nom. Employé par Raphaël pour les peintures à fresque, il ne s'écarta jamais de sa manière, mais en inclinant vers le genre matériel.

Polydore de Caravage, venu à Rome comme manouvrier, et dirigé par Raphaël daus la carrière des beaux-arts, peignit avec

(1) Il fut aidé par François Primatice et Jean-Baptiste Mantovano, et, selon quelques-uns, par Rinaldo de Mantoue, élève de Jules Romain.

(2) Ce genre était alors en vogue; on traçait les contours sur le ciment, puis on ombrait avec de l'argile, du charbon et de la poudre de travertin, qui donnaient un aspect de bas-relief.

Maturino en clair-obscur, à la manière de Peruzzi, et, par suite, tous les deux imitaient l'antique. Contraints de fuir devant les Allemands, ils se réfugièrent à Naples, où Maturino mourut, et les nobles, occupés de chasses et de fêtes, négligèrent Polydore. En Sicile, il eut beaucoup de commandes; mais son domestique l'assassina pour le voler. Raphaël et Pinturicchio, qui peignit dans Sienne les entreprises de Pie II, en variant sur fond au moyen de beaux paysages, firent connaître à cette ville l'art moderne, qui la rendit infidèle aux chastes inspirations conservées jusqu'alors.

On a dit que Raphaël vécut trop peu pour les arts, et Buonarroti trop longtemps. En effet, les statues du tombeau de Michel-Ange, à Sainte-Croix, dans une attitude qui semble inviter à les copier, préludent aux défauts de ses élèves; oubliant qu'il avait dit : *Quiconque va derrière ne passera jamais devant*, ils empruntaient à ses figures le relief musculaire, non les moelleuses draperies, et négligeaient surtout la fougueuse imagination et le profond sentiment du maître. L'exécution s'était améliorée; les artistes modelaient et sculptaient au naturel, composaient bien, et la perspective valait mieux; mais ils sacrifiaient de plus en plus la naïve simplicité à la pure apparence. Le style grandiose, rien de sec et de maigre, du mouvement, des muscles, de la prestance, de la grâce, tel était le but de toutes les aspirations; on oubliait que la grâce fuit ceux qui la cherchent, et que le beau des anciens ne saute pas aux yeux avec prétention, mais qu'on le découvre à force de le contempler. De là, partout des poses forcées, une aride anatomie, des géants, des statues couchées sur de grandes toiles; de là, une prodigieuse facilité d'inventions, d'autant plus que les Médicis, Mécènes généreux plutôt que sages, substituèrent des sujets mythologiques ou flatteurs à la dévotion et au sentiment. Le profane Paul Jove choisissait et composait ceux de la villa de Poggio à Cajano...

Parmi cette tourbe, qui portait l'empreinte d'un air de famille, nous distinguerons le Florentin Granacci; Baptiste Franco, qui rivalisa avec Jean d'Udine dans ses peintures sur faïence de Castel Durante; Mariotto Albertinelli, ennemi de Savonarola par servilité envers les Médicis, qui ne sut pas choisir parmi ses modèles, et mourut d'intempérance; Bernardin Poccetti, que son *Miracle du noyé*, dans le cloître de l'Annonciade, ferait placer au nombre des grands maîtres, s'il avait joint la patience à la verve et à la fermeté de la touche.

Pierre de Cosimo, idolâtre de la nature au point de ne pas souffrir que l'homme la modifiât, se plaignait quand il voyait tailler les arbres ou arracher les mauvaises herbes de son verger. Il n'avait pas d'heure fixe pour manger, errait dans des lieux étranges, et contemplait les figures dessinées par les nuages et les crachats; il excella donc dans l'imitation, la perspective et le clair-obscur, autant qu'il fut pauvre de sentiment. Il faut citer comme un sculpteur habile Benoît de Rovezzano, qui fit le saint Jean-Baptiste de la cathédrale de Florence et le monument de Saint-Jean Gualbert, détruit en 1530. Les mausolées des Doria, à Gênes, et de Sannazaro, au Pausilippe, et la fontaine de Messine, par frère Montorsoli, sont des travaux lourds et pauvres de conception. Dans les portes de Saint-Pétrone, à Bologne, Tribolo sut éviter les exagérations. Le Peroussin Vincent Danti, fondeur habile, a laissé sur son art de bons conseils; nous lui devons encore des travaux bien finis, quoiqu'ils pèchent par l'affectation.

Le Milanais Jacques de la Porta posa la coupole de Saint-Pierre, finit les travaux de Michel-Ange au Capitole, et fit des palais, des façades, des fontaines à Rome, à Frascati, le belvédère des Aldobrandini à Gênes, la magnifique chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Son neveu, frère Guillaume, dont le talent s'était formé à la Chartreuse de Pavie et à Gênes, abandonna le sobre fini des artistes lombards pour suivre les traces de Michel-Ange. Si l'on ne considère que l'attitude, la grâce et la vérité des chairs, son tombeau de Paul III est un des meilleurs travaux de Saint-Pierre; mais, aux deux côtés du pape, œuvre magnifique, sont couchées une jeune fille et une vieille qui, bien qu'elles semblent le symbole de certaines vertus, reproduisent la maîtresse du pape et sa mère, dans un état de nudité scandaleux; ainsi, tandis que le corps ridé de l'une excite le dégoût, l'autre inspire la volupté.

Nous devons compter parmi les artistes italiens Jean Bologne, qui vint très-jeune de Flandre à Florence, où il travailla beaucoup sur le marbre et le bronze; il fit, entre autres, le *Mercure volant,* composition hardie et d'une exécution gracieuse; l'*Enlèvement de la Sabine,* où les figures de trois âges différents se groupent avec art, outre la statue équestre de Cosme Ier; il prépara celle de Henri IV, terminée ensuite par Pierre Tacca. Il fut grandement aidé par l'habile fondeur Dominique Portigiani, de Florence, surtout dans les portes de la cathédrale de Pise,

comme dans la grandiose chapelle de Saint-Antoine, au couvent des moines de Saint-Marc, qui dépensèrent pour ce travail 80,000 écus.

Baccio Bandinelli, inventeur incorrect, mais vigoureux, comme on le voit dans l'*Hercule* et le *Cacus*, œuvres qui ne le cèdent pas aux compositions contemporaines, fut rabaissé par l'école de Michel-Ange et Benvenuto Cellini, envieux de ses succès.

1490-1559 Le *Neptune* sur la place du Grand-Duc, fait par Barthélemy Ammannato, en concurrence avec Jean Bologne, Danti et Cellini, fut préféré parce que les décisions ne dépendaient plus du peuple, mais de Cosme. Ce constructeur de colosses fit à Pratolino le *Jupiter Pluvieux*, qui, s'il était debout, aurait seize mètres de haut. A Rome, il érigea le palais Ruspoli, qui devait avoir quatre façades, et le vaste collége des Jésuites, et il finit le palais Pitti, adaptant l'intérieur à la façade avec des embellissements opportuns. Il était d'usage d'asseoir les ponts sur des piles massives, ayant un quart et parfois un tiers de l'ouverture de l'arc, ce qui rétrécissait le lit, surtout quand il y avait de fortes crues ; d'autre part, les arches à plein cintre augmentaient la roideur de la pente. Ammannato, dans celui de Sainte-Trinité, à Florence, donna trente mètres d'ouverture aux arches, qu'il courba en ellipse très-écrasée sur des piles dont la grosseur était de huit mètres. Dans sa vieillesse, il reporta ses pensées vers Dieu, et se repentit de ses figures nues (1).

1512-74 Admirateur de Michel-Ange, George Vasari d'Arezzo se disait à lui-même, jeune encore : *Ne pourrais-je me procurer les grandeurs et les grades que d'autres ont acquis ?* But misérable pour un artiste, auquel il parvint en peignant à la hâte pour le couronnement de Charles-Quint, puis à Rome, pour le cardinal de Médicis, une Vénus avec les Grâces. Cette impudique composition plut tant au prélat qu'il donna au peintre un vêtement neuf, en lui faisant la commande d'une grande bacchanale, travail pour lequel il obtint les faveurs de Clément VII, et devint l'artiste de cette famille quand elle se fut emparée de Florence. Il excella comme architecte dans la construction hardie des Offices et dans les appartements du Palais Vieux, qu'il couvrit ensuite

(1) Ce qu'atteste une lettre qu'il écrivit au grand-duc Ferdinand. On sait de quels remords fut aussi déchiré Augustin Carrache, dans ses dernières années, pour ses gravures lascives ; que les jeunes gens ne l'oublient pas.

de faits historiques des Médicis, en faisant du métier et comptant les journées. Il peignit la salle de la chancellerie, toujours avec des idées superficielles ou de frivoles allégories et des figures insignifiantes, avec un coloris pitoyable et sans harmonie, peu de relief et sans perspective aérienne; enfin, c'est un travail où se révèle l'étude des statues et de Michel-Ange, non de la nature. Nommé chevalier et peintre de cour, en position d'occuper la jeunesse, il habitua, par son exemple, au travail hardi et négligé, au style maniéré.

Ses *Vies des peintres* lui ont valu plus de gloire que l'art. Sa chronologie est entièrement incertaine, outre qu'il examine presque exclusivement les faits relatifs à la Toscane, ou plutôt à Florence, et avec ses passions de contemporain et d'artiste. Panégyriste des peintres récents, il oublie qu'ils avaient admiré et étudié ceux du quinzième siècle (1), comme s'il voulait flatter les Médicis en effaçant les souvenirs même à propos de l'art, de même qu'en restaurant Sainte-Marie-Nouvelle il avait effacé les fresques de Masaccio et de frère Angélique; prenant son école pour règle unique, il ne s'occupe que de la forme, des procédés matériels du dessin, de la disposition des plans, de la manière de représenter les muscles, du relief des têtes, qu'elles expriment ou non l'état de l'âme. Jamais il ne s'élève à la poésie, à la contemplation de l'idéal; devant l'admirable composition de Giotto à Assise, il ne voit que l'effet « très-grand et vraiment merveilleux de quelqu'un qui, penché sur la terre, boit à une fontaine. » Il ne tient pas compte de l'époque où l'artiste vécut, ni des circonstances qui purent le favoriser ou lui faire obstacle, comme s'il suffisait à un grand peintre d'être un ouvrier habile, et non l'interprète de la pensée morale de ses contemporains.

Toutefois, il défrichait une terre vierge; il vit de ses propres yeux une infinité d'œuvres, qu'il jugea en homme expert. Le temps, les amis, la prudence et un nouveau voyage dans l'Italie, lui suggérèrent, pour la seconde édition, un grand nombre de corrections et de changements; bien qu'il n'y ait pas un historien qui ne soit obligé de le réfuter à chaque instant, il restera toujours comme un des auteurs les plus attrayants pour l'ingénuité du langage, pour la foule des anecdotes qui nous révèlent avec vérité la vie d'alors, et surtout pour la passion qu'il met à

(1) Il raconte lui-même, dans la *Vie de Michel-Ange*, que ce grand maître s'arrêta pour contempler le saint Marc de Donatello à Or-Saint-Michel, et dit n'avoir jamais vu une figure qui eût plus l'air d'un honnête homme.

décrire les tableaux. Avec quelle évidence il retrace le *Crucifiement* de Gaddi à Arezzo, la chapelle Spinelli à Sainte-Croix, les peintures de la bienheureuse Michelina à Rimini! Comme il s'exalte quand il parle de la *Vierge* de frère Angélique (1), du portrait de Léon X et du *Spasimo* de Raphaël! Avec quelle verve il décrit les chefs-d'œuvre de Michel-Ange! Un artiste seul peut s'enthousiasmer ainsi, et quiconque a goûté les mêmes délices est heureux de les savourer de nouveau avec lui. Il aime à parler du plaisir qu'il trouve dans l'amitié des grands, à se vanter que « personne n'a plus fréquenté Michel-Ange que lui, et n'a été plus son ami et son serviteur fidèle; que personne ne pourra montrer un plus grand nombre de lettres écrites par le grand maître, ni plus affectueuses. » Ajoutez à cela qu'il n'est pas obligé d'entamer la polémique, entrave perpétuelle de ceux qui ont écrit après lui sur l'art, et cela même à cause de ses nombreuses erreurs.

Bernardin Campi publia ses *Opinions*, et Jean-Baptiste Armenini de Florence, les *Vrais préceptes sur la peinture*, en s'étayant d'exemples; Raphaël Borghini ne fait que puiser dans Vasari pour établir des dialogues, qui sont de longs discours à transitions forcées, avec l'absurde prétention de faire réciter de mémoire tant de notions positives. Nous avons aussi un traité de peinture par Frédéric Zuccari, qui, avec son frère Taddée, peignit les palais Farnèse à Rome et à Caprarola, puis l'Escurial en Espagne, et fut président de l'Académie de Saint-Luc; fondée sous Grégoire VII, cette Académie obtint que nul écrit sur les beaux-arts ne fût publié à Rome sans son autorisation : expédient pour empêcher que les abus fussent connus et corrigés.

Jean-Paul Lomazzo, bon peintre milanais, surtout quand on le voit à Tradate, et qui perdit la vue à trente et un ans, avait écrit des préceptes sur son art (2), qu'il regardait comme un sacerdoce

(1) En décrivant cette Vierge, beaucoup de vérités de sentiment lui échappent : « Ceux qui travaillent à des choses ecclésiastiques doivent être ecclésiastiques et de saints hommes; car, lorsque de pareilles choses sont faites par des personnes qui croient peu et estiment peu la religion, des appétits déshonnêtes et des désirs lascifs sont excités dans le cœur, d'où naît le blâme des œuvres indécentes, ainsi que la louange de l'art et de la vertu. »

Dernièrement encore, Didron écrivait : *Vasari est coutumier de l'erreur, et je connais peu d'historiens qui se trompent plus souvent que lui, ou volontairement ou par ignorance.* (*Annales archéologiques*, 1856, p. 23.) Beaucoup de ses erreurs ont été relevées dans l'édition faite de ses œuvres par Le Monnier.

(2) *Trattato dell' arte della pittura*, divisé en sept livres, contenant toute la

destiné à représenter Dieu et les saints. De ces idées enveloppées de théories abstruses, de circonlocutions, de métaphores de mauvais goût et d'observations sur les étoiles, il déduit d'autres conceptions et des pratiques dévotes. De préférence à l'étude des anciens et des Allemands, il veut que l'on cherche à former dans son idée ce que l'on doit ensuite mettre sur la toile; il recommande de bien soigner les caractères, et d'associer dans ceux de saints la majesté à la beauté, réunion qui accroît en nous les sentiments de piété et de vénération. Lorsqu'il traite des moyens d'exprimer les passions, surtout les délicates, il se montre observateur sagace; il s'élève contre le mauvais goût, contre le genre théâtral de l'école de Michel-Ange et la prédilection pour des sujets scandaleux; il avait en horreur de voir la femme représentée seulement comme objet sensuel, ou figurer indécemment dans les cariatides; ce qu'il aime avant tout, c'est la grâce enfantine, au point de croire que sans elle un tableau ne peut être beau. Dans l'architecture et la décoration, il préfère le mode antique et le bramantesque au style introduit par les idolâtres de Vitruve; ce qui ne l'empêche pas de sacrifier aux préjugés du jour, soit par la manière dont il juge les auteurs, soit par son admiration pour les saillies musculaires, ou son mépris du moyen âge; mais, outre que ses jugements sont moins superficiels que ceux de Vasari, il est d'autant plus utile à l'histoire qu'il appuie ses préceptes d'exemples lombards, inconnus ailleurs.

L'école lombarde remontait jusqu'aux imitateurs de Giotto, Andrino d'Élesia et Jean de Milan, qui laissa de belles peintures à Florence, et fut suivi de Vincent Foppa, de Crivelli, de Nolfo de Monza, imparfaits par la forme, mais non sans grandeur dans les caractères. Les deux Civerchi, Bernardin Zenale et Buttinoni de Treviglio purent mettre à profit les exemples de Bramante. Sur les traces de cet artiste, Barthélemy Suardi dit *le Bramantino*, modeleur délicat, excella dans la perspective, étudia les effets plus que le caractère, et fit des travaux à Rome, outre

théorie et la pratique de cet art; Milan, 1584. *Idea del tempio della pittura*, 1590. A chaque peintre il associe un métal et un animal : Michel-Ange est le dragon, Polydore le cheval, Raphaël l'homme, Titien le bœuf, Mantegna le serpent. Il avait réuni quatre mille tableaux; il rapporte beaucoup de détails sur Bramantino (liv. IV et XXI). Il possédait un traité de perspective de Bernardin Zenale et un autre de Vincent Foppa, travaux dans lesquels Albert Dürer et Daniel Barbaro étaient devancés.

qu'il écrivit sur les antiquités grecques et romaines, comme Foppa et Zenale sur la perspective linéaire et les proportions du corps humain. Même après que Mantegna eut apporté en Lombardie l'art de faire les perspectives, Gentile Bellini les traditions de l'Ombrie, Léonard les délicatesses florentines, les plus distingués conservèrent une physionomie particulière : de ce nombre furent François Melzi, aimé surtout de Léonard de Vinci, mais plus gracieux que vigoureux ; Jean-Antoine Beltraffio, qui conserva de l'école archaïque la gravité et les fortes conceptions, sur lesquelles il répandait la fraîcheur de la vie, la magie du clair-obscur, la finesse du modelé, outre le mérite de l'exacte traduction de la physionomie. Marc d'Oggiono reste inférieur, surtout pour le dessin, quand il ne copie pas le maître; mais, dans le tableau de sainte Euphémie, il atteint à sa plus grande hauteur.

L'école lombarde continua à fleurir, malgré tous les malheurs publics, et comme une consolation de la perte de l'indépendance; mais, n'ayant pas d'historiens comme les autres, elle resta presque ignorée au dehors. Néanmoins, les fresques de
1528? Bernardin Luini, dont il existe bon nombre en Lombardie, rivalisent avec les meilleures; bien plus, les étrangers prennent ses toiles pour celles de Léonard de Vinci, qu'il étudia au point de faire siennes la sublime simplicité, la pureté de conception et la pudique suavité de cet initiateur, bien qu'il n'atteigne pas sa véhémence, son expression grandiose et profonde; il excelle surtout par la douceur d'esprit et la grâce harmonique. Ses protecteurs ne furent pas les rois, mais bien ceux qui gémissaient et priaient sur les calamités publiques, et le peintre travailla presque exclusivement dans des églises et des couvents.

De sainte Catherine, légende affectionnée surtout des peintres lombards, il est impossible de trouver une composition et une exécution plus heureuses que le transport du cadavre par les anges, comme on le voit à Bréra; il n'y a rien de plus suave et de plus pathétique que les fresques du monastère Majeur. Dans la maturité de l'âge, il peignit à Saronno la *Discussion du Christ*, et à Lugano, le *Crucifiement*, poëme véritable, avec une infinité de personnages dont les poses, les costumes et les effets sont tous variés et vrais, avec des têtes bien détachées et cette magie de regards qui semblent demander une réponse. Cependant, il paraît qu'il n'avait pas vu les œuvres des contemporains

illustres, si ce n'est peut-être que d'après les gravures; du reste, il était misérablement rétribué (1).

César de Sesto choisit, comme son maître, des sujets raison-

(1) Note de Cantù lui-même, tirée de l'*Illustrazione del Lombardo Veneto :* Il naquit à Luino, mais les renseignements sur son compte sont rares et remplis de fables. Pauvre de biens, riche de mérite, fort de volonté, bizarre et querelleur, on prétend qu'il eut pour maître Étienne Scotto, peintre d'arabesques, qui l'enthousiasma pour les vieux artistes. En effet, son premier mode tient de Civercio, de Montorsolo, de Borgognone, avec des ornements d'or, une manière d'ombre timide, un coloris tranquille, qu'on dirait même froid. Du premier style seraient l'*Affligée* derrière le grand autel de la Passion, le *Noé* à Bréra, et même le *Crucifiement* à grand effet de Lugano, auquel les adorateurs de la forme reprochent un relief trop faible et l'absence de gradation dans le clair-obscur. Un grand progrès se manifeste dans le *Couronnement d'épines* qui se trouve à la bibliothèque Ambrosienne, dans les fresques du monastère Majeur, surtout dans celles de Soranno, dans l'*Ecce homo* et la *Déposition de Croix*, à Saint-George au Palais. Faut-il croire qu'il profita de l'école de Léonard de Vinci? Il est certain que l'aimable et affectueuse expression de la Vierge avec saint Antoine et sainte Barbe à Bréra, la *Vierge au Giron* à sainte Anne, dans la bibliothèque Ambrosienne, et celle des Archinti, avec d'autres peintures des galeries Melzi, Borromée... rivalisent avec les travaux des plus grands maîtres. Je ne puis me détacher de la touchante composition de sainte Catherine portée par les anges, fresque aujourd'hui à Bréra, avec beaucoup d'autres qui étaient dispersées çà et là. Le monastère Majeur est une véritable galerie des œuvres de Luini, et les figures du coin de l'épître ne laissent rien à désirer pour le charme et la majesté.

On sait peu de chose, nous le répétons, sur un si grand maître. Afin de prouver combien il était misérablement rémunéré, il suffit de dire qu'il reçut, pour le *Crucifiement* de Lugano, 244 livres et 8 sous impériaux. Quant au merveilleux *Couronnement d'épines*, un mémoire de 1521 dit que « messire Bernardin de Luvino, peintre, a reçu pour son travail, commencé le 12 octobre et fini le 22 mars 1522, y compris les frais de couleurs, 115 livres 9 sous. »

La fable se mêle à son existence. On raconte que, parti de Milan à cause de la peste, il alla peindre une petite église près de la Pelucca. Revenu à Milan, il fit, dans l'église de Saint-George, les belles peintures qu'on y admire encore; mais, lorsqu'il eut établi l'échafaudage, le curé voulut y monter, tomba et se rompit le corps. Dans la crainte d'être accusé de cette chute, Luini s'enfuit, et les seigneurs de la Pelucca le prirent sous leur protection; il couvrit presque tous leurs palais de peintures représentant des faits historiques et mythologiques, dont une partie fut ensuite transportée à Bréra, et parmi lesquelles se trouve la sainte Catherine. Là il s'éprit d'une jeune fille de ces seigneurs, et, comme elle refusa pour lui d'épouser un illustre chevalier, elle fut envoyée, comme religieuse, dans un couvent de Lugano.

Luini trouva promptement une occasion de se transporter dans cette ville, où, s'étant fait moine, il peignit, pour le couvent, le *Crucifiement*, la *Cène* dans l réfectoire, et la Vierge au-dessus de la porte du monastère, avec tant de

1524 nables, et, comme lui, se prépare par de longues études et des dessins soigneusement élaborés ; s'il est loin de l'égaler par la richesse d'idées et la correction soutenue, et s'il se néglige souvent par la certitude d'être applaudi, on ne détournerait jamais les regards des toiles où il a voulu être grand. Plus tard, afin de voir des modèles différents, il se rendit en Sicile et à Rome, où il aida Raphaël qui, suivant une tradition, lui aurait dit un jour : « *Je ne comprends pas comment, étant aussi amis que nous le sommes, nous avons si peu d'égards l'un pour l'autre.* » Son intime ami Bernazzano ornait ses fonds de paysages, dans lesquels il excellait. Lorsqu'on découvrit le tableau d'Antoine Salaino de la sacristie de Saint-Celse, tiré des cartons de Léonard de Vinci, tout Milan accourut pour l'admirer.

Gaudence Ferrari de Valdugia, élevé à Verceil par Jérôme
1550 Giovenone, puis aide de Raphaël même alors qu'il conservait la manière de l'Ombrie, étudia surtout Léonard de Vinci (1) ; mais il joint, mieux que ce peintre, la force à la grâce, bien qu'il finisse par adopter le genre prétentieux, c'est-à-dire qu'il dégénéra pour imiter l'école de Michel-Ange. Il soigna beaucoup l'expression des visages et des sentiments pieux ; Lomazzo affirme qu'il est impossible de représenter la divine majesté mieux qu'il ne l'a fait dans sa *Mort du Christ* au sacré Mont de Varallo. Ce sanctuaire et celui de Saranno, alors fréquentés en proportion des misères publiques, furent le champ où se déploya le

charme et de sentiment qu'on ne voudrait pas voir autre chose. Il y a le millésime de 1528, ce qui la fait postérieure aux peintures de Soranno.

La jeune fille mourut de douleur, et Luino retourna dans sa patrie, mais il ne l'oublia jamais ; il reproduisit souvent le portrait de la jeune fille chérie, et principalement dans le tableau qu'on appelle la *Religieuse de Luino*. Voici à quelle occasion ce travail fut exécuté : le chevalier Jean-Baptiste Pusterla, en combattant pour Maximilien Sforza, tomba au pouvoir des Français, se recommanda à la bienheureuse Catherine Brugora et se vit tout à coup transporté dans sa propre tente ; c'est dans ce fait, qu'il chargea Luino de peindre, qu'on voit la jeune fille de la Pelucca sous l'aspect d'une sainte, avec un crucifix dans la main droite appuyé sur le cœur, la palme dans la main gauche et la colombe sur l'épaule. On donne à Luino deux fils, Aurelio et Evangelista, avec un frère, nommé Antoine, qui lui servit d'aide, et auquel on attribue quelques peintures du sanctuaire de Soranno, et d'autres du monastère Majeur, moins claires, et d'un faire moins hardi.

(1) Bordiga, *Notizia intorno a Gaudenzio*, Milan, 1821, cite un concile de Novare où l'on trouve *Gaudentius Noster, opera quidem eximius, sed magis eximie pius*. Nous ne croyons pas qu'il fût élève du Pérugin. Dans son tableau de 1511, pour l'église d'Arona, il signe *Gaudenzio Vinci*.

talent de Gaudence; de toutes parts, on lui demandait quelque épisode du grand drame de la *Rédemption* qu'il avait représenté en entier à Varallo.

Le Vercellais Bernardin Lanini se distingua moins par le dessin et le clair-obscur que par la bonne composition, même dans les sujets grandioses, comme on le voit dans la *Sainte Catherine à Saint-Nazaire*. Nous avons de la peine à croire aux turpitudes racontées par Vasari sur le compte de Jean-Antoine Razzi de Verceil dit *le chevalier Sodoma*, parce que ses peintures en Lombardie tiennent du style de Léonard de Vinci, qu'il surpasse même dans les Vierges par la grâce naturelle. Les Siennois, qui le virent réveiller l'esprit de leur école, le chargèrent de peindre les histoires de saint Bernardin et de sainte Catherine, outre des gonfalons très-vénérés; ailleurs, il fit de pieuses images, tout à la fois charmantes, élevées et graves, surtout à Naples, et il se montra véritablement l'élève de Raphaël dans les enfants comme dans les adultes; d'un autre côté, il n'entend pas la composition historique, et en vieillissant il tomba dans le maniéré.

Une élite de sculpteurs, surtout d'ornementistes, formait à ces peintres un brillant cortége. Des maîtres maçons et des tailleurs de pierre, venus des lacs de Lugano, de Côme et de Varèse, devinrent des sculpteurs et des architectes. Les cathédrales de la Lombardie et de la Vénétie sont embellies de travaux d'auteurs inconnus, ou désignés à peine sous le nom de Lombardi, de Campioni, de Bregni. Les Luganais Gaspard et Christophe Pedoni firent beaucoup d'ornements à Crémone, et le vestibule des Miracles à Brescia; les frères Rodari de Maroggia exécutèrent dans la cathédrale de Côme des ouvrages d'une élégance enchanteresse, et probablement dans la demi-cathédrale de Lugano; Bonino de Campione éleva le mausolée de Consignorio à Vérone, une des plus belles œuvres gothiques, à six côtés avec six colonnes surmontées d'élégants chapiteaux, et une magnifique balustrade en fer; celui de Coleone à Bergame est dû au Pavesan Antoine-Amédée.

Jean Galéas avait doté richement les moines de la Chartreuse de Pavie, pour qu'ils continuassent la construction de cet édifice; l'œuvre terminée, la somme devait être répartie entre les pauvres. La distribution commença en 1542; mais les grandes améliorations que les terres avaient subies permirent aux moines d'embellir la Chartreuse, et d'en faire, comme le disait Guic-

ciardini, « le monastère le plus beau de tous ceux qu'il y a en Italie. »

La Chartreuse fut construite par le Milanais Jacques Campione en 1396, non par le Florentin Nicolas des Galli, auquel beaucoup l'attribuent. Disposée à la manière bramantesque et polychromatique, sans arcs aigus, elle a soixante médaillons à la base, qui offrent des portraits d'empereurs et de rois, des armoiries, des symboles, des faits tirés de l'Écriture, la plupart d'un goût excellent. Les quatre grandes fenêtres seraient qualifiées d'incomparables, si elles n'étaient pas inférieures à la porte, ornée d'un ensemble ravissant de sculptures représentant la fondation du temple, les funérailles de Jean Galéas, les vies des saints Ambroise, Sire et autres; le nombre considérable des figures, le fini de toutes, l'expression de plusieurs, enchantent les regards, bien que le vandalisme révolutionnaire et l'impiété les aient mutilées et gâtées. A l'intérieur, la majesté des vastes arcades, les voûtes riches d'ornements et semées d'étoiles sur fond d'azur, la coupole octogone à galeries, les quatorze chapelles décorées à l'envi, les restes de quelques vitraux peints, les riches balustrades en fer et octogones frappent d'étonnement avant qu'on admire les détails.

Sans parler des autres Lombards, André Solaro, qui travailla à Venise et en France (1), puis Bernardin Campi, méritent d'être loués pour la vive expression et la puissance de coloris dans un tableau de la nouvelle sacristie, aujourd'hui veuve des richesses religieuses et artistiques. Il faut y ajouter les magnifiques perspectives et les fresques, avec quelques moines répandus çà et là, qui semblent se détacher en relief, vous regarder et s'abstenir seulement de parler parce que la règle le défend (2); mais, là, il

(1) Ce peintre et Christophe dit *le Gobbo* naquirent, à ce qu'il paraît, de Boneforte, qui construisit pour François Sforza l'*Incoronata*, la Rose, la Paix, les *Grazie*, sans jamais s'écarter du gothique.

(2) Les sculpteurs qui se trouvent mentionnés dans les comptes rendus de la Chartreuse de Pavie, à partir du commencement du seizième siècle, sont Antoine-Amédée, Jean-Jacques de la Porta, Sylvestre de Carate, Joseph Rosnati, Denys Bussola, Charles Simonetta, Albert de Carrare, Jean-Baptiste de Magistris dit *le Volpino*, Christophe Romano, Bernardin de Novi, Christophe Solaro le Bossu, Bambaja, Augustin Busti, Baptiste Gattoni, Antoine Tamagini, Thomas Orsolino, André Fusina, Ange Marin, Marc Agrati, les frères Montegazza, Hector d'Alva, Antoine de Locate, Baptiste et Étienne de Sesto, Blaise de Vairano, François Piontello, Jacques Nava.

faut mentionner et admirer le peintre Borgognone, c'est-à-dire Ambroise de Fossano, presque inconnu dans les histoires (1); néanmoins, par la vigueur du dessin, l'artifice des ombres et la variété des raccourcis, il rivalise avec les meilleurs artistes, tandis qu'on peut le comparer au Lombard frère Angélique par la douceur expressive et châtiée, par la grâce des poses et la délicatesse mystique. Toujours dirigé par de pieuses inspirations et des souvenirs ascétiques, sans s'égarer dans les allusions et les symboles, il imprime un caractère séraphique à ses anges, aux saints une dévotion grave, un air divin à la Vierge, comme on peut le voir dans le chœur de Saint-Sébastien à Milan, et à Bergame dans l'Assomption du Saint-Esprit, avec ces apôtres d'extatique expression, sur la tête desquels rayonne la lumière d'en haut. Ce peintre est vraiment le frère Angélique de Lombardie.

D'après ses dessins, Barthélemy de la Porta ou de Pola, en 1466, marqueta le chœur de la Chartreuse avec des attitudes simples. Dans la vieille sacristie, un triptyque à dents d'hippopotame en soixante-sept bas-reliefs et quatre-vingts statuettes, présente des faits de l'histoire sacrée, œuvre d'une grande patience, par Bernard des Ubriachi de Florence. Dans le mausolée du fondateur, commencé en 1490 sur le plan d'un certain Galéas Pellegrini, et terminé seulement en 1562, avec richesse d'ornements, Antoine-Amédée représenta son histoire en six médaillons. La statue est couchée sur le tombeau, auquel furent ajoutées mal à propos deux statues symboliques de Bernardin de Novi, assises sur le monument comme l'avait introduit l'école de Michel-Ange. Le sarcophage de la duchesse Béatrix d'Este, œuvre de Christophe de Solaro le Bossu, n'est pas une moindre merveille. Le cloître, d'après le dessin de François Richino, est un chef-d'œuvre d'architecture; c'est un portique à cent vingt *campate* (ornements légers et percés à jour dans les parties supérieures des édifices) avec des colonnettes en marbre soutenant des bas-reliefs de terre cuite, des bustes, des statuettes, des festons et des arabesques, qui offrent la plus brillante variété polychromatique; la grande cour est entourée de vingt-quatre cellules, disposées chacune avec un quartier complet, outre un petit jardin où le moine pouvait se distraire de sa solitude forcée.

(1) Lomazzo le nomme une fois, jamais Lattuada.

Dans les temps de décadence, on poursuivit les travaux, et d'énormes colosses embarrassèrent les petites arcades. Les autels furent surchargés de marqueteries, de marbres, de sculptures, travaux soignés, accomplis surtout par les Sacchi, famille qui resta pendant des siècles attachée à cette église. Les tableaux de Procaccino, de Cornara et de Fava; les fresques de Lanzani, des Carloni, de Ghisolfi, de Bianchi, de Montalto, de Vaïrone, de Cerano et de Morazzoni; les sculptures de Begarelli, de Bussola, de Simonetta, de Brambilla, de Rosnati, bien qu'ils s'éloignent de l'attrayante simplicité des premiers artistes, ne manquent pas de mérite, et forment une galerie toute lombarde que nous avons cru devoir décrire.

Une autre merveille est la cathédrale de Milan, dont il est à regretter qu'on n'ait pas fait une description qui, pour le sentiment de l'art et l'exacte érudition, convienne aux époques. Le *Martin V*, œuvre de Jacopino de Tradate, et quelques aiguilles d'Omodeo sont du gothique le plus gracieux. Outre Solaro le Bossu, rappelons Augustin Busti dit *Bambaja*, qui mettait partout des arabesques, des fleurs, des broderies, et faisait très-bien les cheveux, les barbes, les plis; un essai de perspective qu'il faut plus admirer qu'imiter, se trouve dans sa *Présentation au temple*, où se voit un escalier en raccourci, dont le sommet est occupé par Siméon et le pied par Marie. Il s'abandonna au goût nouveau dans le mausolée de Caracciolo; celui de Gaston de Foix était encore plus remarquable; mais, après l'expulsion des Français, il fut détruit, et les débris qui se conservent encore semblent être de cire, ce qui faisait dire à Vasari, devenu pensif après les avoir admirés : « Est-il possible que la main et le fer accomplissent des œuvres si délicates et si merveilleuses (1)? »

Avec ces artistes, travaillaient Annibal Fontana, André Biffi, André Fusina, mais en inclinant vers le maniéré. François Brambilla orna la chapelle de l'Arbre, et fondit les cariatides de la chaire, travail exquis, mais tourmenté de petits détails. Marc

(1) Je trouve mentionné un autre artiste. Jean-Christophe Romano, « outre ses autres talents, parmi lesquels celui de la musique, fut, dans son temps, un sculpteur excellent et fameux, délicat et soigneux, il se distingua surtout dans le tombeau ingénieux et noble de Galéas Visconti, à la Chartreuse de Pavie. S'il n'eût pas été atteint dans toute la force de l'âge par des infirmités incurables, peut-être aurait-il mérité de venir immédiatement après Michel-Ange et Donatello. » (SABA CASTIGLIONI, *Ricordo*, 109.)

Agrati a voulu faire savoir au public que son saint Barthélemy écorché, qui se drape avec sa peau, sans expression ni idéalité, n'est pas l'œuvre de Praxitèle (1). Les façades de Saint-Paul et de Saint-Celse à Milan offrent d'autres travaux excellents des artistes précédents. Parmi les œuvres les plus remarquables de Naples, figure la crypte de l'archevêché, due au Comasque Thomas Molvita; la dalle est tout en marbre avec un magnifique lacunar à demi-figures, soutenu par des colonnes et des pilastres exquis.

Nous nous arrêtons sur les Lombards, parce que leurs compatriotes, avec une habitude qui s'est conservée, ont négligé les illustrations nationales, et que les étrangers ne les connaissent pas. Vasari, qui les nomme incidemment, avoue que Bambaja, Solaro, Agrati, Gaudence, César de Sesto, Marc d'Oggiono, Luini, «feraient beaucoup s'ils avaient autant d'études que Rome. Léon Léoni fit donc bien d'y apporter beaucoup d'œuvres antiques et des modèles. » Il veut parler du sculpteur Léon Léoni d'Arezzo, qui fit à Milan le mausolée de Medeghino dans la cathédrale, fondu heureusement d'après un dessin de Michel-Ange, tant soit peu maniéré; cet artiste construisit pour lui-même un palais, dont la façade est soutenue par de grandes cariatides (les *omenoni*); il l'avait rempli de plâtres et de modèles qui propagèrent le goût des proéminences musculaires et des manifestations exagérées de la force vitale, en éteignant de plus en plus l'idéal artistique.

On peut dire que chaque cité d'Italie avait ses artistes et ses écoles; mais les écrivains nationaux ont négligé de raconter leur histoire ou l'ont défigurée. Bergame, parmi tant d'autres qui furent appelés ou entretenus dans cette ville par Coleone et les Martinengo, nous montre son Laurent Lotti; lorsque Alexandre Martinengo l'eut chargé de peindre un tableau pour l'église de Saint-Dominique, « on adressa des prières publiques à la Vierge et aux saints, afin qu'ils l'inspirassent, et, quand il fut terminé, on le porta en procession dans les rues. » (Tossi.) Lodi avait, à Saint-François, de vieilles peintures de style excellent, lorsque le savoir et la piété du saint évêque Charles Sforza Pallavicino firent ériger le temple de l'*Incoronata* par le Lodigian Battaggio de l'école de Bramante; il appela pour le peindre Borgognone avec Jean et Mathieu de la Chiesa, et, pour faire les sculptures,

(1) *Non me Praxiteles, sed Marcus finxit Agratus.*

Ambroise et Jean-Pierre Donati, de Milan. Peut-être furent-ils imités par la famille Plazza, qui fournit des artistes délicats, fidèles à la tradition des sentiments affectueux, jusqu'à ce que Calixte, presque le seul nommé hors de sa patrie, se jeta dans le style de Giorgione, bien qu'il soit parfois touchant, comme dans l'Assomption de Codogno et le monastère Majeur de Milan.

Le Piémont ne produisit rien jusqu'en 1488. On trouve donc étrange la prétention de Galeoni Napione, qui fait dériver les écoles de Sienne, de Gênes et de Milan de trois Piémontais, Antoine Razzi, de Verceil, Ludovic Bréa, de Nice, Gaudence Ferrari (1). A Gênes, en 1481, les statuts des peintres sont dits fort anciens; puis ils se constituèrent comme art distinct, qu'il n'était permis d'exercer qu'après sept ans d'apprentissage. De 1475 à 1525, il y eut quatre-vingt-trois peintres, sans compter ceux qui travaillaient dans les Rivières: de ce nombre étaient quelques membres des Grimaldi, des Calvi, des Da Passano, et d'autres familles illustres. Un certain Damien des Lercari sculpta trois saints sur un noyau de cerise, et la Passion du Christ sur un de pêche. Daniel Teramo, en 1437, y fit la belle châsse de saint Jean-Baptiste, en argent doré, avec sa vie en relief; on la plaça dans le petit temple, splendide par le marbre et l'or, qui fut commencé en 1451.

Naples apprit la sculpture de Nicolas et de Jean de Pise, dont les travaux dans la cathédrale et les chapelles des Minutoli et des Caraccioli furent achevés par le premier Masuccio; le second reconstruisit Sainte-Claire, Saint-Jean, à Carbonara, et d'autres églises, outre qu'il exécuta, en les mêlant confusément, les tombeaux des rois à Saint-Laurent et à Sainte-Claire. Si la tour de cette dernière église, fondée en 1318, était du premier Masuccio, il aurait, un siècle avant Bramante, remis en usage les ordres grecs (2); mais tout œil s'aperçoit de la manière diverse dont le dorique et l'ionique, non encore finis, ont été superposés à la forme grossière du premier ordre. On attribue au Milanais Pierre

(1) *Vies et éloges d'illustres Italiens*, dans Frédéric Asimari.

(2) La même pensée fut réalisée par Antoine Sangallo dans le clocher de Saint-Blaise à Montepulciano. Valéry accumule beaucoup d'erreurs dans son *Voyage historique et littéraire en Italie*, où il dit : *Le clocher de Sainte-Claire, par Masuccio II, est d'un beau et pur gothique. On remarque au troisième étage l'heureuse innovation du chapiteau ionique, opérée par Michel-Ange, avec lequel l'architecte napolitain doit en partager l'honneur.*

de Martin (1), l'arc en marbre blanc élevé dans cette ville pour le triomphe d'Alphonse Ier, le meilleur après ceux des Romains, et non copié sur leurs modèles ; bien qu'il soit resserré entre les deux tours du Château-Neuf, situation défavorable, les parties et les accessoires sont bien disposés, et la décoration générale a de la vigueur. Vingt ans après, on mit à ce château des portes en bronze par Guillaume Monaco ; mais, comme œuvre d'art, elles sont très-inférieures à l'arc de triomphe.

Le mausolée, grand et compliqué, du roi Ladislas à Saint-Jean, à Carbonara, mériterait des éloges à André Ciccione, s'il était du quatorzième siècle. Son autre tombeau dans la chapelle Caracciolo, où Silla et le Milanais Giannotto représentèrent des guerriers avec les costumes de ces temps, ne vaut guère mieux, mais offre plus d'intérêt (2). Ange Aniello Fiore fut habile et pur dans la chapelle de Thomas d'Aquin à Saint-Dominique ; mais les compositions d'Antoine Bamboccio de Piperno sont confuses et surchargées.

L'école de Giotto y fut propagée par maître Simon de Naples, dont on ne connaît avec certitude aucun ouvrage. Antoine Salario, de Civita des Abruzzes, ou plutôt Vénitien, dit *le Bohémien*, s'éprit de la fille du peintre Colantonio (3) ; pour l'obtenir, il se fit de potier peintre, et se signala par un coloris frais et de bons mouvements, surtout dans l'histoire de saint Benoît à Saint-Sé-

(1) A Sainte-Marie Nouvelle on lit : *Petrus de Martino mediolanensis, ob triumphalem arcis novæ arcum solerter structum, et multa statuariæ artis suæ munera huic ædi pie oblata, a divo Alphonso rege in equestrem adscribi ordinem et in ecclesia sepulchro pro se ac posteris suis donari meruit* MCCCCLXX. C'est à tort que Vasari l'attribue à Julien de Majano, qui n'exécuta pas même les sculptures, faites par divers artistes, et nommément par Isaïe de Pise, fils de Philippe, selon un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, n° 1670.

(2) Un autre Milanais inconnu nous est révélé par la peinture de Saint-Jean à Carbonara, avec l'inscription : *Leonardus Bisucio de Mediolano hanc capellam et hoc sepulchrum pinxit.* Ces peintures, jusqu'à nos jours, ont été attribuées à Gennaro de Cola et à Stefanone. Un certain Ambroise de Milan fit le tombeau de l'évêque de Ferrare à Saint-George de cette ville. Octave Scotto de Monza grava en 1484 un sujet de la *Divine Comédie*, morceau curieux qui est venu récemment en la possession du marquis Campana de Rome.

(3) Il paraît qu'il y eut deux Colantonio. Les commencements de l'art à Naples furent semés de fables par Bernard Dominichi, *Vies des peintres sculpteurs et architectes napolitains ;* Lanzi fit comme lui. Le Prussien Henri-Guillaume Schulz, qui travaillait depuis plusieurs années à une histoire des arts dans l'Italie méridionale, voulait corriger les nombreuses erreurs ; mais il mourut tout jeune. Le second Masuccio disparaîtra peut-être des histoires qu'on écrira plus

verin. Les autres peintres de cette école sont incertains et peu dignes d'être signalés; enfin, André de Salerne, Lama, Ruviale dit *Polidorino*, furent formés au style nouveau par Fattorino et Polydore de Caravaggio, puis d'autres par Vasari et Sodoma. Simon Papa le jeune se distingue de tous les précédents par une noble simplicité. Jean Marliano de Nola exécuta d'excellentes sculptures à Montoliveto, à Saint-Dominique Majeur et au monument de trois Sanseverino, empoisonnés par leur tante, à ceux d'Antoine Gandino, à Sainte-Claire, de Pierre Tolède, à Saint-Jacques des Espagnols. Jérôme Santacroce, son émule, fit les pales de marbre aux *Grazie*, et d'autres travaux à Montoliveto, au tombeau de Sannazaro, à la chapelle des Vico, dans l'église de Saint-Jean, à Carbonara.

A Modène, Properzia des Rossi, abandonnée par son amant, sculpta gracieusement le chaste Joseph, par allusion à ce qui lui était arrivé. A Bologne, Laurent Costa, de Mantegna, d'un coloris vigoureux et d'une joyeuse imagination, peignit en fresque des fables grecques pour les Bentivoglio; puis, s'adonnant aux tableaux d'église, il vit à Rome de bons modèles, déposa ses teintes dures, et forma une école de deux cents élèves. Simon, des *Crucifix* et Lippe Dalmase des *Vierges* tirèrent leur surnom des sujets qu'ils affectionnaient. Jacques Davanzi se préparait au travail de la peinture par le jeûne et la communion.

François Raibolini dit *Francia* fut très-habile à faire des nielles et des médaillons; à quarante ans, renonçant à son art pour les tableaux et les fresques, il peignit presque toujours des vierges, mais avec plus de patience que de talent et de variété. Raphaël, quand il envoya à Bologne sa sainte Cécile, le fit prier de la retoucher s'il y trouvait quelque défaut : politesse de mo-

tard. Voir le *Discorso sui monumenti patrj, dell' architetto Luigi Catalani*; Naples, 1842.

Chaque pays, de même que toute école, a ses histoires artistiques particulières, comme :

MARIOTTI, *Lettere pittoriche perugine*;

VIDONI, *La pittura cremonese;*

AVEROLDI, *Pitture scelte di Brescia;*

ZAMBONI, *Memorie intorno alle fabbriche di Brescia;*

PINO, *Dialogo della pittura veneziana;*

MORONA, *Pisa illustrata nelle arti del disegno;*

Milanesi et Porri pour Sienne, Cricco pour les arts trévisans, Maniago pour ceux du Frioul, Malvasia, Ridolfi, etc., etc., et les modernes éditeurs de Vasari.

destie; mais il est faux que Francia en mourut d'envie, puisqu'il vécut jusqu'en 1533. Son saint Sébastien à la *Zecca* fut le type des Bolonais; d'autres, au contraire, se formaient sur les nouveaux modèles, comme Hippolyte Costa, qui remplit Mantoue de peintures maniérées; comme Sabbatini, aux compositions gracieuses, mais faible de coloris; comme Horace Sammachini, son grand ami, qui donne à ses saints une expression de piété digne et tendre, tandis qu'il sut être vigoureux dans la voûte de Saint-Abonde à Crémone. Thomas Vincidor, peintre et sculpteur de Charles V, qui a laissé d'insignes monuments dans les Flandres, n'est pas même cité par Vasari, et Zani le fait étranger; mais l'Académie de Belgique, dans ses procès-verbaux de 1854, établissait qu'il était Bolonais.

Comme les princes avaient le sentiment du beau, alors même qu'ils manquaient de l'intelligence du bon, la misérable race des ducs d'Este fit travailler les artistes à Ferrare. Le marquis Nicolas, outre la grande église votive à Saint-Gothard, construisait Beauregard, dont les trois cent soixante chambres étaient peintes par un certain Jean de Sienne. Dans le palais de Schifanoja, le duc Borso fit surtout représenter, par Pierre de la Francesca, des oiseaux et des chasses, la moins ignoble de ses passions. Le duc Hercule couvrit de peintures et de sculptures églises et palais.

François Costa peignit la merveilleuse Vierge de Barracano à Bologne, où il eut pour élève Laurent Costa. Ce fut à Bologne que se formèrent les artistes ferrarais, comme Hercule Grandi, comparé, par Vasari, aux meilleurs maîtres; Vaccarini, Ortolano, Cortellini et Cotignola. Garofolo (Benvenuto Tisi) tira des œuvres de Raphaël, de Léonard de Vinci et de Boccacino beaucoup de grâce, et des statues antiques, la perfection du modèle; mais il répète les mêmes types, les mêmes draperies, avec la même nuance de tons. S'il a mérité d'être loué pour l'élégance et la suavité, pour ce fini de miniature qu'on remarque dans ses petites œuvres, pour l'idéalité religieuse de plusieurs de ses tableaux, dans d'autres, sacrifiant à la mode ou bien aux commandes ducales, il peignit des Vénus et des bacchanales; il plaça dans le paradis l'Arioste entre sainte Catherine et saint Sébastien, et peignit l'enfant Jésus s'amusant avec un singe sur les genoux de Marie. Dans sa vieillesse, il fit vœu d'employer tous les dimanches à orner le couvent de Saint-Bernardin, où deux de ses filles avaient pris le voile; il devint aveugle.

Dans le *Jugement universel* de la cathédrale, Philippe Baffico

sut être grand et nouveau, même après Michel-Ange. Sigismondino Scarsella, son compétiteur, fut surpassé par son fils Hippolyte, gracieux dans les physionomies et les vêtements, au dessin facile. Bastarolo (Joseph-Mazzola), peintre étudié et lent, est moins connu qu'il ne le mérite. Alphonse et Hercule d'Este, qui faisaient peindre des nudités mythologiques et les travaux d'Hercule, aimaient la verve païenne de Jean-Baptiste Dossi, paysagiste, et de Dosso Dossi, figuriste et coloriste vanté, frères toujours en querelle, bien qu'ils travaillassent toujours ensemble dans les palais ducaux et ailleurs; au reste, ils ne méritaient pas que l'Arioste les rangeât parmi les grands maîtres.

1494-1524 La forme, la grâce et l'harmonie paraissaient incarnées dans Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, et cependant Antoine Allegri de Correggio occupe à côté d'eux une place originale. Les documents modernes démentent tout ce qu'en a dit Vasari, bien qu'il écrivît vingt ans à peine après la mort de cet artiste; mais ils ne sont pas assez explicites sur ses actes et son génie. Formé sur les Lombards, non sur Mantegna, déjà mort, versé dans les lettres et l'histoire, il se fait un style à la fois indépendant et gracieux, puissant et hardi, bien qu'on présume qu'il n'ait pas quitté Parme, où les rémunérations et les louanges lui furent mesurées avec plus de parcimonie qu'on ne le faisait ailleurs; mais il n'est pas vrai qu'il languit dans l'indigence (1). La Vierge de saint Antoine, faite à dix-huit ans, est peut-être son tableau le plus beau, le plus élégant et le plus pur.

Dans l'appartement de l'abbesse de Saint-Paul, Corrége retraça, avec la libre facilité et la grâce limpide des anciens, des scènes plus que mondaines, dans lesquelles on admire la légèreté des cheveux, des lèvres féminines, des sourires où l'amour s'épa-

(1) Il faut classer parmi les anecdotes recueillies dans les rues la pauvreté de Corrége et le peu d'argent qu'il tirait de ses œuvres. Tiraboschi a fourni la preuve matérielle que, pour la coupole de Saint-Jean, avec les ornements ajoutés à la grande nef, il reçut 472 sequins; pour la coupole de la cathédrale, 1,000; pour la *Vierge* et *saint Antoine*, 100; pour saint Jérôme, 80; pour le tableau de la *Nuit*, maintenant à Dresde, 47 et demi écus d'or. Les nombreuses erreurs traditionnelles sur le compte de Corrége ont été réfutées par Tiraboschi, Punzileoni, Affò, et, après eux, on a publié divers documents. Il faudrait changer le titre du dessin indiqué dans la bibliothèque Ambrosienne comme représentant la *famille de Corrège*, et qui offre un vieillard, avec une femme encore jeune, une fille et trois garçons nu-pieds; car ce peintre, à vingt-six ans, épousa Girolama Merlini, âgée de seize ans, dont il eut un garçon et trois filles.

nouit. Chargé de peindre la coupole de Saint-Jean, il produisit une merveille, puisqu'on n'avait pas encore le *Jugement* de la chapelle Sixtine, avec laquelle il rivalise par la grandeur d'expression et la hardiesse des attitudes, surtout dans les apôtres des panaches. On peut encore comparer aux œuvres de cette chapelle son *Assomption* de la coupole de la cathédrale, composition même trop riche, au point que la pureté céleste est obscurcie par le désir de montrer de l'habileté.

Dans l'expression des sentiments affectueux, le Corrége possède une tendresse que Raphaël ne connut même pas, bien qu'il l'exagère parfois, alors qu'il faudrait de la tranquillité ; du reste, il excite l'admiration des académiciens par des raccourcis de dessous en dessus, et par la perspective de la nature humaine, dont il rend les contours par des courbes toujours élégantes, même jusqu'à la mignardise. Mais, soit qu'il représente des sujets tranquilles, comme les *Saintes Familles*, le *Repos en Égypte* et la *Nuit*, ou douloureux comme le *Christ au jardin* et *devant Pilate ;* soit que, par des œuvres mythologiques, il exprime uniquement la vie extérieure, il excelle toujours, et toujours on admire dans ses tableaux la souveraine intelligence des clairs-obscurs, l'harmonieuse fusion de la lumière avec l'ombre, l'imperceptible gradation des teintes, si bien qu'elle fait paraître sobre ce qui est traité avec une richesse appréciable seulement pour celui qui tente de l'imiter ; de même, dès qu'on examine la variété de ses poses et les saines attitudes de ses personnages, on ne croit plus à cette facilité, qui semble tenir de l'improvisateur : témoignage qu'il associait l'imagination à l'érudition, l'élégance à la richesse.

François Mazzola dit *le Parmigianino,* talent mûr de bonne 1503 40
heure, exagéra la grâce de Corrége jusqu'à l'afféterie. Ses toiles l'absorbaient tellement, qu'il ne s'aperçut pas que les bandes du connétable de Bourbon dévastaient Rome, bandes qui le réduisirent à la misère, lui comme tant d'autres. Il commença à peindre à la *Steccata* de Parme ; mais, comme il ne finit point son travail, bien qu'il eût touché l'argent, il dut s'enfuir à Casalmaggiore, où sa mémoire est conservée par des traditions populaires et des tableaux grandioses, bien conçus et très-bien exécutés (1). Obtenant partout des honneurs mais peu d'argent,

(1) Henri Mortara, dans une biographie affectée de ce peintre, croit qu'il se livrait à l'alchimie et gravait sur bois. On prétend reconnaître le type de ses

il demanda les richesses à l'alchimie, acheva de se ruiner, et mourut à l'âge de Raphaël. Très-habile graveur, il paraît qu'il introduisit l'usage de l'eau-forte. Le Viadanais Jérôme Beduli, mari d'Hélène, sa cousine, empâte et colorie bien; heureux dans la perspective, il varie ses compositions, mais la hâte lui nuit.

Les Farnèses, nouveaux maîtres de Parme, n'y suscitèrent aucun artiste célèbre. Lorsque Sammachini et Hercule Procaccino, puis Aretusi et Annibal Carrache furent appelés dans cette
1577 1576 ville pour exécuter des peintures, l'école de Corrége se vit modifiée par la manière bolonaise, comme il apparut dans Tinti et Lanfranc.

L'école vénitienne surnagea au milieu de la corruption générale. Titien Vecelli de Cadore commença sa réputation en terminant des travaux de Jean Bellini, soit le *Frédéric Barberousse* dans la salle du grand conseil, soit les tableaux dans le palais de Ferrare. L'étude des œuvres de ce maître et le désir d'égaler Dürer le rendirent très-attentif aux détails, et minutieux même quand il le voulut. Il disait que le peintre doit être maître du blanc, du noir, du rouge, bien qu'on sût qu'il employait d'autres couleurs; au moyen des contrastes, il obtint une manière d'ombrer vigoureuse et d'un effet étonnant. Ses compositions accusent peu d'imagination; ses hommes ont plus de dignité et d'expression que ses saints et ses anges; il ne sait pas animer ses personnages sacrés d'une affectueuse dévotion, car il subordonne toujours les idées à l'effet, qu'il cherche d'ailleurs dans le coloris, au point de négliger le dessin.

On a remarqué que les travaux faits pour sa patrie sont moins soignés que ceux qui lui furent commandés du dehors; il faut peut-être attribuer cette différence à la minime rémunération qu'il recevait de ses concitoyens. En effet, il gagna fort peu jusqu'au moment où l'on vit arriver à Venise l'infâme Arétin, qui, adorateur des puissants et contempteur de Dieu, ne pouvait que souiller une école élevée dans la foi. Titien obtint son amitié et ses éloges, et, par son influence, fut chargé de faire le portrait de Charles-Quint; cette faveur l'ayant mis subitement à la mode parmi les courtisans, il devint le peintre des rois, et François Ier, Paul III, Soliman II, Philippe II, l'empereur Ferdinand, le duc et la duchesse d'Urbin, Farnèse, divers doges et cardinaux lui demandèrent l'immortalité du portrait.

Vierges dans la famille Beduschi. A la Carossa, à un mille de Casalmaggiore, est située la maisonnette où, dit-on, il mourut de la syphilis, sur un grabat.

Riche de gloire et d'argent, il eut à Venise un palais splendidement meublé, où il recevait d'une façon princière; à Rome, à la cour de l'empereur, en Espagne où il laissa ses ouvrages les plus estimés, il fut accueilli avec les plus grands honneurs. Il ne pouvait donc rester toujours fidèle aux inspirations de ses maîtres, la patrie et la foi; dès lors, il déploya son talent dans des sujets où ne brillait que la beauté naturelle et sans expression, comme ses nombreuses *Vénus*, ses *Danaés* et ses *Dianes;* son habileté dans le paysage dérive de ce naturalisme. Sa vie fut longue et tranquille, et il survécut à ses amis; sans connaître ni langueur ni décrépitude, il mourut dans un temps de peste, et le sénat dispensa son cadavre d'être brûlé comme les autres.

Il ne forma point d'élèves, parce qu'il manquait de patience pour enseigner, ou peut-être par jalousie. A sa suite, cependant, vint une famille de peintres, qui se jeta dans des compositions compliquées et négligées. Si Michel-Ange recherche les difficultés, Titien les évite, parce qu'il veut imiter la nature sans laisser paraître l'effort; ce fut donc par l'exagération que les imitateurs du premier devinrent détestables, tandis que ceux de l'autre furent entraînés dans le trivial par l'apparence de simplicité.

Les écoles apparurent distinctes lorsque chacune s'efforça d'élever au-dessus de la nature l'idéal vers lequel elle tendait: à Florence, en la soumettant à la science des proportions, avec l'harmonie des teintes et les suaves gradations; à Rome, en lui donnant une expression gracieuse, avec la finesse du dessin et la délicatesse des contours et des formes, derivés des statues antiques, dont l'étude nuisit au sentiment, mais non à l'exécution. L'école lombarde, moins préoccupée de la régularité de l'art, força l'expression; celle de Venise, correspondant à l'école allemande pour la fidélité à la nature, voulut exprimer la force au moyen du coloris tranquille et splendidement harmonieux, au point de négliger l'idée et le dessin. Comme les portraits, dont ils s'occupaient beaucoup, n'ouvraient aucune issue à l'invention, les Vénitiens raffinaient sur les détails; de là leur habileté à reproduire les étoffes, les velours, les métaux, outre les ornements d'architecture, les tables servies et autres accessoires.

Le Trévisan Pâris Bordone, sur l'invitation de François I[er], fit le portrait des principales dames de sa cour; son coloris est gracieux et varié, ses têtes expressives, sa composition régulière; mais il noie le contour dans le vaporeux des teintes, et ne sait pas exprimer la force. Licinio de Pordenone, dans les trois *Ju-*

gements du palais ducal, unit au coloris de Titien le clair-obscur et le modelé fondu des Lombards; mais son dessin et sa couleur sont chargés; dans la persuasion qu'il était toujours entouré d'ennemis, par lesquels il fut empoisonné, dit-on, il vivait en sauvage.

1512-91 Le Tintoret (Jacques-Robusti) avait écrit sur son atelier: *Le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien;* il s'exerçait donc sur ces modèles plus que sur la nature. Persuadé qu'il n'existait pas de corps parfait, il disposait des figures en cire ou bien en plâtre, et les éclairait selon le besoin pour les copier, d'où lui viennent des teintes sombres, qui le distinguent de la couleur vive et claire du Titien. Il abusa de la facilité qu'il avait acquise pour imposer silence à sa conscience et travailler à la hâte, au point que plusieurs de ses tableaux semblent à peine ébauchés; il les préférait aux toiles léchées, en disant qu'il les rendrait froids s'il les soignait trop. Honnête homme, il ambitionnait la gloire pourvu qu'elle fût sans tache; ses élèves imitèrent ses défauts, non sa vigueur.

Vérone, qui n'avait pas oublié les leçons de frère Joconde ni le maniériste Brusasorci, dut se glorifier de Paul Cavazzola, lequel exprimait le sentiment selon les meilleures traditions, et fut le plus correct dessinateur de l'art vénitien.

1528-88 Paul Caliari se forma sur les œuvres du Titien et du Tintoret, sur les gravures et les statues antiques, dont il associa l'étude à celle de la nature. La vie, sous son pinceau, se manifeste pleine et riante, au milieu d'une pompeuse architecture, de gais personnages, des métaux, des coupes étincelantes, des cristaux, des bijoux, de banquets joyeux, et plus que tout autre il révèle les mérites et les défauts de l'école vénitienne. La voûte de la vieille bibliothèque de Venise fut peinte par Salviati, Franco, André Schiavone, Zelotti (1), Licinio, Varotari, et chacun d'eux fit trois compartiments sur les vingt et un; d'après le jugement du Titien, on donna la palme à Paul, qui reçut alors des procurateurs de Saint-Marc la commande de ses quatre meilleurs tableaux: deux Madeleines aux pieds du Christ, *Jésus avec les publicains* et les *Noces de Cana.* Dans ce dernier tableau, où l'on compte cent trente figures, qui sont toutes des portraits, jusqu'au chien du Titien, il étale une somptuosité digne seulement du luxe du sei-

(1) Paul, peu habile dans les fresques, voulait toujours avec lui Zelotti, afin de l'aider dans ce travail.

zième siècle; au milieu de la pompe des vêtements, des chiens, des Maures, des nains et d'une multitude de serviteurs, il représente un concert, où chaque artiste joue de l'instrument qui symbolise sa qualité. Charles-Quint siége en empereur dans ce banquet, où n'auraient dû figurer que de pauvres artisans galiléens : tant le naturalisme étouffait les convenances et les traditions (1). Paul n'avait aucun souci du costume et du caractère; l'étable de Bethléem ressemblait à un palais; il affublait du panier les femmes de Darius, et Esther se présente devant Assuérus avec le cortége d'une dogaresse; mais on pardonne tout en faveur de cette joyeuse sérénité, de cette fraîcheur et de cette transparence de coloris indescriptibles.

Malgré cet irrationnel naturalisme, le palais ducal, qui est la véritable galerie vénitienne, avec une si grande profusion de

(1) Algarotti (*OEuvres,* t. VIII, p. 26) dit que Paul Véronèse ne reçut pour son tableau de la *Cène* que 90 ducats d'or, « comme je l'ai recueilli des livres de la *cellerarîa* du monastère de Saint-George. » Nous produirons le contrat tel qu'on le lit dans les archives de ce même monastère, et l'on verra combien Algarotti *recueillait* mal :

« Au 6 juin 1562.

« Il est déclaré par le présent écrit que, ce jour, le père dom Alexandre de Bergame, procurateur, et moi, dom Maurice de Bergame, cellerier, sommes demeurés d'accord, avec messire Paul Caliari de Vérone, peintre, de faire dans notre réfectoire neuf un tableau, de la hauteur et largeur dont se trouve la façade, qui sera couverte tout entière, et sur laquelle sera représentée l'histoire de la Cène et du miracle fait par Jésus-Christ à Cana en Galilée. Il y sera placé la quantité de figures qui peuvent y entrer convenablement et nécessaires à cette intention; ledit Paul fournira son travail de peinture, ainsi que toutes les couleurs, de quelque sorte qu'elles soient, et toute autre chose pouvant y entrer, le tout à ses frais. Le monastère fournira seulement et simplement la toile, et fera faire le châssis pour ledit tableau; du reste, il clouera la toile à ses frais, et fera faire les autres travaux manuels nécessaires. Ledit messire Paul sera tenu d'employer à cet ouvrage de bonnes et excellentes couleurs, sans négliger de mettre, où besoin sera, de l'outre-mer très-fin et autres couleurs très-parfaites, qui soient approuvées de tout expert. En récompense, nous lui avons promis, pour ledit ouvrage, 380 ducats, en lui donnant ledit argent à la journée, selon qu'il en sera besoin, et nous lui avons compté, à titre d'arrhes, 50 ducats, ledit Paul s'engageant à livrer l'ouvrage terminé pour la fête de la Vierge de septembre 1563; par-dessus le marché, nous lui avons promis une barrique de vin rendue à Venise, pour lui être livrée à sa réquisition. Le monastère lui fournira ses dépenses de bouche pendant qu'il travaillera audit ouvrage, et il aura la nourriture que l'on mangera au réfectoire. En foi de quoi, etc. »

Suivent les signatures et la quittance définitive de 300 ducats, donnée par Paul Véronèse, le 6 octobre 1563.

peintures, de stucs, d'or, de ciselures, ne respire que dévotion et patriotisme. Les vingt-deux tableaux de la salle du grand conseil, où Pisanello, Guariento et d'autres avaient représenté l'entrevue d'Alexandre III avec Barberousse, s'étant dégradés de bonne heure, il fut décrété, en 1474, qu'ils seraient renouvelés par Jean et Gentile Bellini, Alvise, Vivarini, Christophe de Parme et d'autres, même par Giorgione, Titien et Tintoret; mais ils furent détériorés par l'incendie de 1577. Les toiles que l'on voit maintenant, examinées avec attention, accusent surtout la recherche de l'effet, bien qu'elles forment encore un ensemble grandiose.

1510-92 François de Ponte s'établit à Bassano, où il commença une école renommée. Jacques, son fils, imita le Titien et le Parmigianino, mais avec une simplicité naturelle. Il traita de préférence les sujets qui exigent peu de force, les lumières de bougie, les lustres de cuivre, les cabanes, les paysages, en un mot tout ce qui fut caractérisé par le genre flamand, où le sujet disparaît sous les accessoires. Vivre en paix, ne point intriguer, ne mendier ni envier les louanges, fut son plaisir. D'autres peintres du même nom remplirent les boutiques de leurs tableaux, auxquels il manquait la spontanéité, puisqu'ils n'étaient que la reproduction manuelle d'œuvres antérieures.

Jacques Palma égala Giorgione par la vivacité de la couleur et la fusion des teintes; il fut surnommé le Vieux pour le distinguer de son neveu, du même nom, qui prétendit vainement rivaliser avec Paul Véronèse et Tintoret tant qu'ils vécurent; après leur mort, il devint détestable. Verla, bien qu'il peignît peu, n'est pas inférieur à Palma le Vieux; tous les historiens de l'art l'ont oublié.

A Crémone, renommée déjà sur la fin du quinzième siècle par d'habiles artistes, ensuite par le peintre Boniface Bembo et l'architecte Barthélemy Gazzo, s'illustrèrent Altobello Melone et Boccaccio Boccacino, « le meilleur moderne parmi les anciens et le meilleur ancien parmi les modernes » de cette école. S'il est grandiose dans le Christ de l'abside de la cathédrale, il ne se montre pas moins gracieux dans les sujets de moindre importance. Mais le faire vénitien domina dans cette ville dès qu'elle fut soumise à Saint-Marc; Camille, son fils, « habile dans le dessin, coloriste grandiose, » comme dit Lomazzo qui l'égale aux grands maîtres, ravit l'admiration par ces qualités. On disait que tout le mérite de ses figures venait de la vérité des

yeux; il fit donc, sans leur donner même un œil, le *Lazare ressuscité* et l'*Adultère :* bizarrerie imitée par un de nos contemporains dans le Supplice de Jane Grey. Galéas Campi, Jules, Antoine et Vincent ses fils, Bernardin son parent, eurent un coloris moelleux, un dessin correct et grandiose; mais, à mesure qu'ils acquéraient les qualités dont Vasari les loue, ils perdaient la noblesse et l'élégance. Quatre sœurs, du nom d'Anguissola, furent peintres; Sophonisbe, l'une d'elles, emmenée en Espagne par le duc d'Albe, obtint les bonnes grâces de la reine et les adulations de Vasari (1).

Moretto (Alexandre Buonvicino) parut au moment où les malheurs disposaient Brescia à la piété; bien qu'il imitât quelque chose du Titien, il inclinait vers l'école milanaise pour l'inspiration, et vers la suavité de Raphaël qu'il ne connut que par les gravures. Comme s'il eût voulu faire de sa ville natale une galerie, il y laissa des peintures que les maîtres admirèrent pour le choix et la variété des draperies, de magnifiques accessoires et des teintes de grand effet. Quant à nous, c'est à cause de la gracieuse expression des figures, du sentiment pieux, élevé et suave, que nous l'admirons. Avec lui rivalisent ses compatriotes, Jérôme Romanino et Jean-Baptiste Morone, portraitiste excellent, à qui le soin donné à ses toiles n'enlève pas l'ingénuité.

Un grand nombre de Vénitiens, pour décorer des palais, s'adonnèrent à la quadrature, avec intelligence de la perspective; d'autres s'occupèrent des paysages et des ornements, dont l'exemple leur était donné par Jean d'Udine, admirable dans le clair-obscur, les arabesques, les vases et les paysages.

Les bonnes traditions architectoniques se conservèrent plus longtemps que celles de la peinture; mais la vénération pour les classiques ressuscités et pour Vitruve fit considérer comme barbares les travaux du moyen âge, et comme incorrection toute nouveauté; à la pureté conventionnelle on sacrifia l'expérience de plusieurs siècles, les hardiesses inconnues aux anciens et les formes engendrées par des idées et des habitudes nouvelles. Les

(1) Antoine Campi, peintre et historien, compte plusieurs femmes de Crémone célèbres dans son temps par leur talent dans les arts ou par leurs vertus. Nous connaissons du seizième siècle, à l'année 1572, d'autres femmes peintres. Sœur Plautilla Nelli de Bologne, ne pouvant faire poser des hommes, prenait des femmes pour modèles; aussi l'on disait qu'elle ne faisait pas des Christs, mais des *Christes*. D'autres religieuses, surtout des dominicaines, cultivaient les beaux-arts.

traditions exotiques furent oubliées, les secours réciproques supprimés, l'ordre et la régularité classique rétablis, et le style nouveau resta séparé des besoins nouveaux; ce furent des copies sans rapport avec l'original, des imitations sans vie de l'ancien qu'elles ne renouvelaient pas, mais dont elles adoptaient les apparences, peu conciliables avec le genre de vie moderne.

Antoine Sangallo, d'une famille d'architectes, dessina pour le cardinal Farnèse de Florence un palais qui passe pour le plus parfait de Rome, surtout la cour, terminée ensuite par Michel-Ange et Vignole. Il exécuta différentes parties du Vatican, entre autres de beaux escaliers; les citadelles de Civita-Vecchia, de Florence, d'Ancône, de Montefiascone, de Nepi, de Pérouse et d'Ascoli furent construites par cet architecte; dans celle d'Orviéto, il remédia au manque d'eau au moyen d'un puits merveilleux, large de seize mètres, avec deux escaliers que les bêtes de somme descendent et remontent sans se rencontrer. A Rome, il dirigea les fêtes pour Charles-Quint, qui revenait de Tunis; on regarde comme un modèle sa porte du Saint-Esprit, qui n'est pas terminée.

Le Napolitain Pirro Ligorio, ingénieur civil et militaire, qui fit le *Casino* original du pape au Vatican, et mit Ferrare à l'abri des inondations du Pô, publia le premier livre sur les mœurs des peuples. Il nous a conservé les dessins des monuments romains, bien qu'il se trompe souvent dans les inscriptions et les mesures géométriques; mais il est d'autant plus utile que beaucoup de ces constructions n'existent plus. Le Bolonais Sébastien Serlio, outre de bons dessins, prit les mesures des édifices de Rome, sur lesquels il forma son style, dont a souffert l'esthétique traditionnelle, et qu'il appliqua en France, soit à des constructions, soit pour écrire un bon traité d'archicture.

1507-73 Jacques Barozzio de Vignole s'appliqua à la perspective dont il découvrit plusieurs règles, et trouva d'ingénieuses solutions. Dans sa *Règle des cinq ordres*, il réduisit l'architecture à des mesures fixes et à un principe constant; non content de fournir des exemples, il étudia les raisons, et proclama que les édifices antiques les plus vantés doivent leur mérite à ce qu'ils offrent une intelligible correspondance de membres, des convenances simples et claires, un ensemble où les moindres parties sont comprises et ordonnées harmoniquement dans les plus grandes, ce qui constitue le fondement des proportions. La guerre ne lui permit d'exécuter aucun des plans qu'il fit pour la France, ni

celui pour Saint-Pétrone de Bologne; mais le palais ducal de Plaisance, diverses églises et notamment celle des Anges d'Assise, élevée ensuite par Alessi et Jules Santi, lui feront éternellement honneur.

L'église de Jésus et la maison professe à Rome, il les avait dessinées avec élégance de profils et distribution régulière, ce qui fut ensuite gâté par Jacques de la Porta. Jules III le chargea de construire l'aqueduc de Trevi, et sa villa, qui l'intéressait plus que les affaires, sur la voie Flaminia, avec le petit temple rond qu'on voit auprès. Le palais de Caprarola, pour le cardinal Alexandre Farnèse, dans une situation pittoresque, a l'aspect d'un château, avec un plan pentagone et des bastions au pied, tandis que la distribution intérieure et les dégagements sont excellents. Annibal Caro en dirigeait les peintures, exécutées par Zuccari et d'autres, avec des perspectives de Vignole lui-même. Philippe bâtissait alors l'Escurial, et Vignole, des vingt-deux dessins d'artistes italiens, en forma un nouveau; mais il ne voulut pas aller l'exécuter, préférant travailler à Saint-Pierre, où il continua les idées de Michel-Ange par l'élévation de deux coupoles latérales.

Venise construisait avec plus d'indépendance, empruntait même au Levant beaucoup d'idées, embellissait le gothique (1), et variait ses formes avec originalité, comme on peut le voir dans le grand Canal. Les statues que Jacques et Pierre-Paul des Masegne posèrent, en 1393, sur l'architrave de l'abside de Saint-Marc, sont des fruits précoces de bonne sculpture, qui diffère de celle de la Toscane; il faut encore louer les chapiteaux du palais dogal, œuvre peut-être de l'infortuné Philippe Calendario (2). Beaucoup de Lombards allèrent ensuite à Venise;

(1) Le chœur de Saint-Zacharie, la porte de la Carta, le portique du palais dogal vers l'escalier des Géants, la façade de Saint-Jean et Paul, le monument du doge Foscari, sont à Venise d'un beau gothique.

(2) Calendario ne fut pas l'architecte de ce palais, attribué plutôt à Pierre Baseggio. La façade et l'escalier des Géants ne sont pas non plus de Bregno, indiqué par la tradition, si d'ailleurs Bregno n'était pas le surnom de Rizzo. Une inscription sur la grande fenêtre du palais ducal, qui donne sur le môle, dit :

Mille quadrigenti currebant quatuor anni
Hoc opus illustris Michael dux Stellifer auxit.

Une partie de la façade était donc construite alors. Ce fut peut-être en 1424, date indiquée par deux chroniques contemporaines, qu'on fit la portion qui s'étend de la treizième colonne jusqu'à la porte de la Carta; mais comment ex-

l'un d'eux, le Bergamasque Guillaume, mérite d'être rangé parmi les maîtres illustres pour ses travaux dans la chapelle Émilienne à Murano. Alexandre Léopardi fit au tombeau d'André Vendramin à Saint-Jean et Paul les meilleurs bas-reliefs d'art vénitien, le monument Coleone et les bassins en bronze sur la place Saint-Marc.

Antoine Rizzo de Bregno exécuta le monument Tron aux Frari avec une sobre richesse, l'Adam et l'Ève placés aujourd'hui en face de l'escalier des Géants, fait par lui, comme aussi l'intérieur du palais dogal, et peut-être la façade vers le canal. A cet artiste, à Paul, à Laurent, également de Bregno, c'est-à-dire Comasques, sont dus d'autres monuments, et surtout ceux du doge Foscari et de Denys Naldo de Brisighella ; d'autres, à Pierre, à Antoine, à Tullio Lombardo, qui marquent le passage entre la naïve sculpture des artistes des Masegne et la délicatesse déjà mignarde du riche tombeau du doge Pierre Mocenigo à Saint-Jean et Paul. Pierre Lombardo (1) fit Sainte-Marie des Miracles avec des décorations hardies et gracieuses. D'autres artistes de cette école ou colonie décorèrent et construisirent à la manière de la haute Italie ; on leur doit la chapelle Zeno, qu'on admire à Saint-Marc, et à laquelle je préfère l'autel voisin (2) ; entre autres, le palais

pliquer la beauté des chapiteaux, qui les reporte après 1404 ? Le travail continua jusqu'au mois de septembre 1463, date « où l'on paya maître Pantalon et maître Barthélemy, tailleurs de pierre, pour le travail du palais qu'on leur avait confié. » Ce Barthélemy Bon, auteur de la magnifique porte de la Carta, exécutée en 1439, n'est pas le même que le Buono, qui dirigea la construction des Procuraties vieilles et le clocher de Saint-Marc. Tout cela résulte de documents découverts récemment. Morelli a publié *Notizia d' opere di disegni nella prima metà del secolo* XVI, *esistenti in Padova, Cremona, Milano, Pavia, Bergamo, Crema e Venezia* (Bassano, 1800), tirée de manuscrits d'Apostolo Zeno, et avec de nombreuses annotations. Les documents publiés par Cadorin, dans les *Pareri di* XV *architette sopra il palazzo ducale*, sont encore plus utiles. (Voir ZANOTTO, *Il palazzo ducale illustrato*, 1854.)

(1) Je trouve de cet artiste, à Ravenne, un autel et un tombeau dans l'église Saint-François, un saint Marc dans la cathédrale de 1491.

(2) Le cardinal Zen, en 1501, laissa 50,000 ducats pour qu'on lui fit à Saint-Marc un tombeau en bronze, 1,600 ducats pour orner la chapelle, et 2,000 à convertir en biens fonds, dont le revenu serait employé à fournir, le jour de l'anniversaire de sa mort, un manteau noir aux gentilshommes de la maison Zen, plus 500 pour un devant d'autel en brocart de velours et d'or qu'on étalerait ce même jour. Il légua encore à Saint-Antoine de Padoue 5,000 ducats pour une chapelle ; à la cathédrale de Vicence, 5,000 autres pour une messe quotidienne et diverses œuvres pieuses ; à Saint-Marc de Venise, neuf grands vases

Vendramin, la riche tour de l'horloge et le côté de la cour ducale, vers Saint-Marc, « exemple d'ordonnance élégante et magnifique. »

Il suffit de mentionner de Martin Lombardo l'école de Saint-Marc, d'un très-bel effet. Les vieilles constructions à Rialto et l'enchanteresse façade de l'archiconfrérie de Saint-Roch, sont de Scarpagnino. Barthélemy Buono construisit les Procuraties 1524
vieilles. Le Véronais Jean-Marie Falconetto, ayant échangé le pinceau contre le compas, et nourri de l'étude des anciens, dont le premier il dessina et décrivit les théâtres et les amphithéâtres, servit l'empereur Maximilien qui avait alors conquis Vérone; puis, la paix rétablie, ayant obtenu sa grâce, il remplit l'État de beaux édifices, et Padoue lui dut la *très-belle et très-ornée loge* des Cornaro, les portes de Saint-Jean et de Savonarola, celle qui se trouve sous l'horloge dans la place des Seigneurs, et les ornements en stuc de la chapelle du saint.

L'allure des choses fut changée par Sansovino (Jacques Tatti 1479-1570
de Florence), qui était déjà formé au style de Michel-Ange, lorsque, de Rome saccagée, il se réfugia à Venise, où il fut nommé protomaître. Il dégagea la *Piazzetta*, où il construisit la jolie petite loge, répara les coupoles de Saint-Marc, fit l'église de Saint-Géminien, et donna plus de simplicité à l'intérieur de Saint-François de la Vigne ; l'escalier d'or, les magnifiques palais Cornaro près de Saint-Maurice, et Dolfin, à Saint-Sauveur, sont encore de lui. Dans la façade de la bibliothèque, un des meilleurs édifices modernes, il essaya de résoudre le problème très-difficile, et né d'une mauvaise interprétation du texte de Vitruve, de faire tomber la moitié d'une métope dans l'angle de la frise dorique. Mais à peine avait-il terminé l'édifice, que la voûte s'écroula; mis en prison, puis rendu à la liberté, il l'exécuta en bois et en roseaux. Dans les sculptures, il eut un style prétentieux ; ses deux géants, dont la masse rapetisse l'escalier auquel ils donnent leur nom, bien qu'ils n'aient pas l'attitude théâtrale et vulgaire, alors mise en vogue par Baldinelli et d'autres, manquent de signification et d'opportunité; ils sont bien inférieurs à la statue pleine de dignité de Thomas de Ravenne sur la porte de Saint-Julien, à la Madonnina, et à d'autres bronzes dans les

d'argent; aux pauvres de Venise, 10,000 ducats, et 12,000 pour la construction de Saint-Fantin, outre de moindres legs. Du reste, qui consistait en or, en argent, en pierreries, il constituait héritiers Alexandre VI et la république de Venise.

niches de la petite loge, et à ceux de l'élégante porte, dessinée par lui seulement, de la sacristie de Saint-Marc (1).

1518-80 Le Vicentin André Palladio, fidèle observateur des règles de Vitruve, devint un modèle de bon goût pour ceux qui ne le trouvent que dans les œuvres des Grecs et des Romains. A Rome, il se mit à mesurer et à dessiner les édifices anciens, sur la restauration desquels il publia un ouvrage, avec un traité d'architecture, qui fut traduit dans toutes les langues (2). Selon lui, « toute maison qui convient à la qualité de quiconque doit l'habiter, est commode ; » par conséquent, il faut pour des gentilshommes et des magistrats des maisons avec des loges et des escaliers spacieux et ornés, afin que ceux qui attendront le maître pour le saluer et lui demander quelque appui ou faveur, puissent se distraire agréablement dans ces lieux... des salles servant pour des fêtes, des banquets, pour jouer des pièces de théâtre, pour des noces et autres divertissements; il est donc nécessaire qu'elles soient beaucoup plus grandes que les autres, et qu'elles aient une forme très-vaste. Les chambres doivent correspondre à l'entrée et à la salle... Mais que l'on songe à construire les maisons de manière à convenir à l'usage de la famille; car elles seraient, sans cette commodité, dignes d'un très-grand blâme: » puis il continue en déterminant ce que requièrent les chambres grandes, moyennes et petites, celles d'hiver et d'été.

La basilique gothique de Vicence, commencée en 1444, tombait déjà en ruines; il la flanqua de portiques d'un style nouveau, avec profusion de colonnes. Les seigneurs vicentins, que ce travail avait saisis d'admiration, le chargèrent de construire des palais, qui sont restés inachevés. Il fit la rotonde de Capra, et, pour l'académie olympique, un théâtre disposé à l'antique, afin de représenter des sujets classiques. A la réception de l'évêque Priuli, il couvrit de dessins architectoniques toute la promenade de Vicence, depuis le pont des Anges jusqu'à la cathédrale. Appelé à l'envi pour orner Venise et les rives de la Brenta, il expérimenta toutes les combinaisons d'ordres et de matériaux dans

(1) Quelques bronzes de la petite loge sont de Titien Aspetti, qui en fondit avec succès d'autres à Bologne. La république, pour subvenir aux besoins de la guerre contre les Turcs, imposa des taxes sur tous, excepté Titien et Sansovino. François, fils du dernier, a laissé une description de Venise. Sansovino forma Thomas Lombardo de Lugano, bon architecte, médiocre écrivain et mauvais chantre de *Marfisa*.

(2) Nous mentionnerons encore l'*Architecture* d'Antoine Labacco.

les palais, où l'égalité de grandes fortunes et le désir de ne pas rester au-dessous de son voisin, apparaissent plus que la magnificence. Ses vestibules sont beaux, parce qu'il en trouvait le modèle chez les Romains; mais il applique ceux des temples aux maisons de campagne; dans les appartements, il néglige la commodité, et sacrifie les convenances au goût classique, à l'exécution correcte, aux formes choisies. A Venise, ayant succédé à Sansovino, il exécuta dans le cloître de la Charité le plan donné par Vitruve pour les maisons romaines; mais le feu détruisit cette construction ainsi que son théâtre.

Dans l'église et le réfectoire de Saint-George-Majeur, il imita la basilique au lieu du temple païen. Son chef-d'œuvre est l'église du Rédempteur, qu'il bâtit pour accomplir un vœu fait par le sénat lors de la peste de 1576; mais le peu d'éléments qu'il trouvait chez les anciens, l'obligèrent à reproduire trois fois cette façade dans Venise, sans égard pour la distribution intérieure, ni pour la différence entre deux églises de pauvres capucins et une de riches bénédictins. D'ailleurs, comme il concevait l'architecture sans rapport avec la sculpture, il laissait gâter ses constructions par les stucs et les statues, mêlées confusément, de Vittoria et de Ridolfi.

A Brescia, il travailla dans la cathédrale et le prétoire; à Turin, dans le parc royal. Il avait fourni des plans pour la cathédrale de Bergame et d'autres édifices non exécutés; en un mot, il ne se faisait aucune construction importante sans qu'il intervînt. Il aimait à faire usage de la brique, parce qu'il voyait qu'elle durait plus que la pierre. Comme il bâtissait richement sans dépense excessive, et savait employer toute espèce de matériaux pour la décoration, il a mérité d'être étudié, non par ses contemporains déjà dévoyés, mais par les modernes, surtout quand ils ont considéré la règle comme la beauté principale.

Le pont de Rialto, dessin de frère Joconde, de Sansovino et de Palladio, fut confié à Jean de Ponte qui offrit le plan le moins coûteux. Deux siècles et demi ont attesté la solidité de cette construction si hardie, qui d'abord avait inspiré des craintes; on ne saurait en louer la beauté (1).

(1) Il a 28 mètres de corde, 22 de longueur, et s'élève à 7 mètres au-dessus des eaux moyennes. L'abbé Magrini, auteur des *Mémoires de Palladio*, a recueilli naguère des documents que ce pont fut construit par Giovanni Aluise Bolchi, patricien, duquel on ne connaît plus rien.

1552-1616 Vincent Scamozzi, de Vicence, entraîné vers l'art par les exemples de son concitoyen Palladio, et connaissant les livres et les travaux des anciens, fut, à Venise, vrai centre de l'architecture civile, un constructeur ingénieux et très-habile; mais, froissé de trouver les premières places occupées, il résolut de se jeter dans des innovations bizarres ou de pallier l'imitation, affectant toute indépendance à l'égard des maîtres, dont il ne parlait qu'avec mépris. Son mausolée du doge Nicolas de Ponte, dans la Charité, remarquable surtout par la régularité, lui fit obtenir la façade de la bibliothèque de Saint-Marc et les Procuraties neuves. Dans le premier travail, il triompha avec talent de l'inégalité du terrain; dans l'autre, il adopta le dessin de Sansovino, qu'il gâta par l'addition d'un étage et le mélange des trois ordres, plan d'après lequel il fut terminé par Baldassare Longhena. A Bergame, il fit le beau palais de la Commune; néanmoins, on préféra le dessin de Fontana à celui qu'il avait fourni pour rebâtir la cathédrale de cette ville, œuvre d'Antoine Philarète; celui qu'il présenta pour la cathédrale de Salzbourg dut encore faire place à un autre de Santino Solari, de Côme.

Dans l'*Idée de l'architecture universelle*, Scamozzi se proposait de joindre aux préceptes des exemples recueillis dans toute l'Europe. Afin de se procurer les dessins des édifices étrangers, il entretenait de bonnes relations avec les nobles Vénitiens qui étaient chargés d'ambassades; il put, avec eux, faire, sans dépense, de lointains et fréquents voyages, pendant lesquels il écrivait tout et dessinait tout. Mais il lui aurait fallu plus de connaissances et de voyages; il ne produisit donc qu'un ouvrage confus, prolixe, embarrassé de digressions, sans compter l'ennui qu'on éprouve à le voir toujours mettre au-dessous des siens les travaux des autres, même les plus remarquables. « Les fatigues, nous les avons endurées volontiers, et pour notre instruction personnelle, et pour l'avantage des constructeurs, « comme aussi pour laisser à la postérité des exemples de la « belle manière d'édifier; car, vraiment, Palladio, Buonarotti, « Vignole, Sanmicheli, Sansovino, etc., n'avaient rien laissé qui « pût servir de modèle; » c'est ainsi qu'il s'exprime dans l'*Idée*. Puis, dans son testament, il disait: « J'ai tâché de restituer à « son ancienne majesté cette noble science...; avec beaucoup de « fatigue et de dépenses, j'ai amené mes livres à la perfection ..; « j'ai orné Venise d'une infinité d'édifices, qui ne le cèdent en « beauté et en magnificence à aucun de ceux des anciens...; je

« ne doute pas que mes écrits et les nombreux édifices que j'ai « construits, ne soient faits pour conserver éternellement mon « souvenir. »

La loge de Brescia suffit à la gloire du Vicentin Formentone, comme le palais ducal de Modène à celle de Barthélemy Avanzini, de Rome.

A Milan, on avait déjà fait le Grand-Canal et celui de la Muzza, les deux plus grands du monde, bien que le génie d'un simple ouvrier eût suffi pour les accomplir. A l'époque où nous sommes, Joseph Méda fournit les plans des *navigli* de Paderno et de Pavie avec de nouveaux perfectionnements, et fit la majestueuse cour du grand collége. Fabio Mangone s'est immortalisé dans la cour au style théâtral du collége helvétique, et par la bibliothèque Ambrosienne; Martin Bassi édifia la porte Romaine et Saint-Laurent; Vincent Seregni construisit plusieurs édifices autour de la place des Marchands et quelques cloîtres; on doit à François Richini beaucoup d'églises et divers palais, parmi lesquels celui de Bréra, tous remarquables par l'aspect grandiose, les décorations théâtrales et de belles cours; ces noms sont pourtant ignorés des historiens.

Pellegrino Pellegrini de Tibaldo, Milanais né à Bologne, affligé 1527-92
de ne pas réussir dans la peinture, avait résolu de se laisser mourir; puis, mieux inspiré, il étudia l'architecture. Parmi ses nombreux travaux, incorrects mais grandioses, figurent les sanctuaires de Ro et de Caravaggio, l'archevêché de Milan, la maison professe des jésuites à Gênes. Nommé ingénieur de l'État de Milan et chargé de diriger les travaux de la cathédrale, il en dessina le pavé et la façade; mais Martin Bassi, appuyé par le suffrage de bons maîtres, fit rejeter beaucoup d'innovations bizarres contenues dans ce plan (1). Appelé par Philippe II pour édifier l'Escurial, il obtint de ce roi des sommes considérables et le fief de Valsolda.

Gênes, qui se sentait riche, voulut encore être belle, et ses seigneurs parurent s'entendre pour l'orner; or, comme ils ne pouvaient l'étendre par des quartiers nouveaux, ils refirent les anciens, travail où déployèrent leur talent le Comasque André Vannone, Barthélemy Bianco, le Lombard Rocco Pennone, Ange Falcone, Pellegrini et d'autres d'un grand renom. Le Pérousin Galéas Alessi, qui avait terminé, dans sa patrie, les fortifications

(1) Voir **Bassi**, *Dispareri in materia d'architettura e di prospettiva*, 1572.

commencées par Sangallo, fut l'âme de tous ces architectes; à Gênes, il ouvrit la rue Neuve, bordée des magnifiques palais Grimaldi, Brignole, Lercari, Carega, Giustiniani, pour lesquels la nature exigeait une distribution différente et offrait des marbres et des colonnes; celui des Sauli, avec une infinité de colonnes en marbre d'un seul morceau, figure parmi les édifices de ce genre les mieux entendus de l'Italie.

Sans parler de quelques maisons de plaisance construites dans les environs, il érigea la Vierge de Garignano, une des églises les mieux finies et les plus solides; il prolongea le môle, embellit le port et les greniers publics. Dans l'édifice très-hardi des Banques, il couvrit, avec peu de matériaux, la longueur de trente-cinq mètres et la largeur de vingt-deux. Il travailla même dans d'autres villes; à Milan, outre la façade trop surchargée de Saint-Celse, il fit le palais de Thomas Marino, où se déploient les décorations et les ordres les plus apparents.

1481-1559 Michel Sanmicheli, formé par les leçons de son père et de son oncle, étudia les débris de l'antiquité, d'abord à Vérone sa patrie, puis à Rome, où bientôt il acquit de la renommée. Chargé de continuer la cathédrale d'Orvieto, où les meilleurs architectes l'avaient précédé, il se conforma à leur style; plus libre dans celle de Montefiascone, il fit une coupole à huit côtes, dont la circonférence constitue le temple. Il embellit sa patrie et Venise d'autres édifices, et il n'entreprenait aucun travail sans avoir fait dire une messe solennelle.

Son nom se rattache spécialement à l'architecture militaire, qui avait dû se réformer après le changement introduit dans les armes: elle avait déjà occupé Brunelleschi, qui fut employé à des travaux de fortifications par Philippe-Marie Visconti, par les villes de Pise, Pesaro et Mantoue; Mariano-Jacques Taccola et George Martini, de Sienne, Léon-Baptiste Alberti, le Milanais Lampo Biraghi, qui parla l'un des premiers de l'artillerie, dont il proposait de faire usage pour délivrer la terre sainte. Le traité que Robert Valturio écrivit sur les instances de Sigismond Malatesta porta dans ces constructions la lumière que celui d'Albert avait jetée sur l'architecture civile; on peut y voir le passage entre les armes à tir anciennes et les nouvelles. Pierre Cattaneo, de Sienne, Daniel Barbaro, Philarète, Antoine Cornazzano, François Patrice, Vannoccio Biringucci, et, pour taire les autres, Léonard de Vinci, avaient traité incidemment de l'architecture militaire.

Lorsqu'il fut chargé, par Clément VII, des fortifications de l'État papal, surtout de celles de Parme et Plaisance, avec Antoine Sangallo le Vieux, Sanmicheli se passionna pour ce genre de constructions, dont il conforma le système au nouveau mode de faire la guerre. Jusqu'alors une forte muraille, un large fossé, des tours carrées ou rondes, afin de protéger la courtine interposée, éloignées l'une de l'autre d'un tir d'arc, suffisaient pour la défense d'une ville. Après l'introduction des armes à feu, il fallut des tours angulaires entremêlées à des tours arrondies, genre de construction qui précéda les boulevards proprement dits (1), et qu'on dut abandonner également lorsque ceux-ci furent adoptés, parce que les tours, en faisant saillie sur la courtine, gênaient la défense. Sanmicheli fit les bastions à triangle saillant plus ou moins obtus, s'appuyant sur les deux flancs qui protégent les courtines, avec des embrasures basses sur les côtés, pour doubler le feu des batteries et garantir à la fois la courtine et le fossé. Toutes les parties se trouvèrent ainsi défendues par les flancs des bastions, tandis que dans l'ancien système le front restait découvert.

Les défenses flanquantes furent ainsi substituées aux défenses plombantes, et les murailles en talus aux murailles perpendiculaires; l'artillerie, en frappant à angle oblique dans les murs, occasionne moins de dégât que lorsque les coups portent droit, et si même elle enlève le revêtement extérieur, la terrasse se soutient par elle-même. Sanmicheli construisit de cette manière à Vérone le bastion de la Madeleine et d'autres, démolis de nos jours, aux termes du traité de paix de Lunéville; il dota Legnano, Orzinovi et Castello de fortifications semblables, puis Sebenico, Chypre, Candie, Napoli de Romanie, qui devinrent de fortes barrières contre les Ottomans. La forteresse du Lido à Venise, sur un terrain détrempé et battu par la mer, semblait offrir peu de solidité. Pour faire l'épreuve de ses remparts, on fit partir à la fois toute la grosse artillerie dont ils venaient d'être armés.

(1) Les boulevards de Sanmicheli ne furent pas les premiers, comme l'a démontré Promis dans ses *Commentaires* sur Martini, II, 300. Il y en avait déjà autour de Florence en 1526; à Urbin, après 1521; à Bari, avant 1534. Au siége de Rhodes, en 1522, les boulevards étaient déjà construits à la moderne par le Vénitien Basile de la Scala, ingénieur de Maximilien Ier et de Charles-Quint. En 1518, Charles III de Savoie ajouta de semblables boulevards au château qui domine Nice. Albert Pio, en 1518, munissait ainsi Carpi; Padoue, Trévise, Ferrare et d'autres places furent bastionnées de cette manière.

Sanmicheli, pour associer la beauté à la force, ornait l'entrée des places de constructions que Vauban, plus tard, conseillait d'adopter. La porte Neuve, celles du Pallio de Saint-Zénon, à Vérone, démontrent tout ce que peut la réunion de connaissances variées.

Galéas Alghisi de Carpi appliqua le premier la courtine à tenaille à toute espèce de polygones, et voulut prouver l'utilité des courtines en arrière, qui devaient produire des résultats d'autant plus efficaces que l'angle serait plus aigu; mais l'expérience démentit ses calculs. Nicolas Tartaglia s'occupa du tir à ricochet, que l'on croit inventé un siècle et demi plus tard. Le premier il étudia les questions touchant les degrés d'inclinaison des poids, l'effet des projectiles, les distances des tirs comparées à l'inclinaison et à la charge, et proposa beaucoup d'améliorations sur la forme des boulevards et des cavaliers.

Jean-Baptiste Bellucci de Saint-Marin, qui servit le marquis de Marignan au siége de Sienne, François Ier et d'autres, perfectionna les fortifications. Dans une époque où elles inspiraient tant de confiance, Jean-Baptiste Zanchi démontra que tout l'avantage qu'elles procurent contre l'attaque, c'est de donner aux assiégés le temps de se mettre en mesure. La seule traduction de son ouvrage est celle de la Treille (1), que les Français citent comme la première sur cette matière dans leur langue.

Jacques Lentieri, de Brescia, écrivit des dialogues sur ce sujet et sur la manière de lever les plans des forteresses; le premier il appuya sur les mathématiques la science des fortifications. Charles Théti enseigna divers contre-forts, les doubles enceintes, les contre-garde continues, les bastions détachés. Pierre-Antoine Fusti d'Urbin dit *le Castriot* fit le siége de Sienne, munit Saint-Quentin, Calais et toute cette frontière avec un camp retranché, bâtit trois forts dans la Navarre, et mourut ingénieur général de France en 1563. Il avait publié un traité *de la fortification des villes* (Venise 1564), avec Jérôme Maggi, qui défendit Fagamouste, où les Turcs le firent prisonnier; il fut égorgé après une dure captivité. Gabriel Tadini de Martinengo, bon ingénieur militaire, répara les fortifications de Bergame; il servit Venise dans la guerre contre la ligue, et mérita d'être nommé

(1) *La manière de fortifier villes, châteaux, et faire autres lieux forts; mis en français par le seigneur de Beroil François de la Treille*; Lyon, 1586. Voir aussi MAFFEI, *Verona illustrata*, part. III, ch. 5.

directeur des fortifications de Candie ; il fut l'un des plus actifs défenseurs de Rhodes, puis grand maître de l'artillerie de Charles-Quint ; enfin, il fortifia les îles de l'Archipel contre les Turcs.

Nous devons savoir gré à ces ingénieurs d'avoir opposé une barrière aux nouveaux barbares qui menaçaient la civilisation européenne, et contre lesquels les rois, toujours aux prises entre eux, laissèrent Venise combattre seule.

Aristote Fioravanti, qui transporta à Bologne la tour de la cité, bâtit beaucoup de forteresses pour la Moscovie. Rodolphe de Camerino, après avoir construit les boulevards de sa patrie, servit Étienne Bathori en Transylvanie et en Pologne, où il enseigna l'usage des boulets rouges. En Flandre, Paciotto éleva la citadelle d'Anvers, et fournit des plans pour celles d'Amérique. D'autres fortifications en Flandre furent dues à Ascagne de la Cornia. Jérôme Bellarmati, banni Siennois, et auteur d'une *Corographia Thusciæ,* fut ingénieur principal de François I[er], construisit le port du Havre à l'embouchure de la Seine, et bastionna Paris. Le roi, voulant l'envoyer assaillir Barcelone avec l'amiral comte d'Anguillara, il refusa, parce qu'il avait été contraint de fuir deux fois avec celui-ci (1).

Catherine de Médicis fut accompagnée en France par Jérôme et Camille Marini, Campi, Befani, ingénieurs militaires, et par le chevalier Relogio, qui fortifia Brouage avec intelligence. Le crémonais Antoine Melloni, après avoir défendu Vienne et concouru à prendre beaucoup de forteresses sur le Rhin, où il fit un camp retranché pour quarante mille Français, éleva d'autres fortifications pour tenir en bride la garnison anglaise de Picardie, avant que Calais fût pris par l'Italien Strozzi ; puis huit mille Italiens avec lui, commandés par le prince de Malfi, combattaient autant de leurs compatriotes qui, à la solde d'Angleterre, se fortifiaient à Boulogne, sous la direction de l'ingénieur Jérôme Pennachi, Trévisan, qui fut tué dans cette ville en 1514.

Bourg en Bresse fut bastionné par le Milanais Busca. Alexandre de Borro, d'Arezzo, élève de Piccolomini, très-utile à l'empire, surtout pour avoir fortifié Vienne, autrefois munie par d'autres Italiens, tels que Floriani de Macerata, Pierre de Bianco, Scala, Jean Peroni, intervint dans les principales batailles de l'époque; puis, au service de Venise, il soumit Égine, occupa Ténédos et Lemnos, et mourut des blessures qu'il avait reçues en se défen-

(1) UGURGIERI, *Pompe sanesi.*

dant avec un seul navire contre trois bâtiments barbaresques (1).

Le Toscan Ostilio Ricci fortifia les îles d'If et de Pomiers. Augustin Ramelli, Milanais, servait le roi de Pologne, et mourut sous la Rochelle, bastionnée par lui. Le Ferrarais Pasini fortifia Sedan. Vincent Casali, auteur de la darse de Naples, travailla dans le Portugal; à Saragosse, Tiburce Spannocchi faisait un pont-levis qu'un soldat suffisait à lever, et dont on ne voyait pas les chaînes. François Giuramella munit Kustrin. Le Génois Bosio fondait des canons pour les Russes; Solaro construisait deux châteaux à Moscou, et Simon Genga, en 1581, munissait les bords de la Dwina.

Le plus remarquable pour la théorie et la pratique fut le Bolonais François Marchi, ingénieur d'Alexandre de Médicis, puis de Pierre-Louis Farnèse et de Paul III; plus tard, il suivit Marguerite, veuve de ce Farnèse, dans les Pays-Bas, où, pendant trente-deux ans, il s'occupa de fortifications, outre qu'il introduisit l'usage des carrosses à l'italienne. Il avait écrit sur plusieurs sciences et des machines un ouvrage resté incomplet et inédit; Fantuzzi, dans les *Écrivains bolonais*, a fait connaître ce travail avec étendue. Il inventa divers genres de bastions, des cavaliers, des demi-lunes, des ravelins, des tenailles simples et doubles, une grande variété de lignes importantes, des fossés, des chemins couverts. Avant tout, il s'efforça d'élever le caractère de l'homme et de le moraliser. On lui fait honneur des trois méthodes attribuées à Vauban, auquel ne revient peut-être que le mérite des applications systématiques, outre qu'il sut associer l'art des fortifications à la stratégie.

Il n'est pas inutile de rappeler, à l'appui de la priorité des Italiens, que les noms des fortifications nouvelles sont la plupart d'origine italienne, même en français : sans parler des mots *piattaforma*, *mina*, *rivellino*, *ingegnere*, nous pouvons citer *bastione*, *cittadella*, *baluardo*, *orecchione*, *merlone*, *parapetto*, *gabbioni*, *casematte*, *caserme*, *banchetta*, *cannetta*, *lunetta*, *contrascarpa*, *palizzata*, *spianata*, *bomba*, *artiglieria*, etc.

D'autres s'occupèrent d'architecture nautique, comme le Milanais Camille Agrippa (2) et Mario Savorgnano, comte de Belgrade (3). Beaucoup écrivirent sur l'hydraulique, science qui

(1) CRASSO, *Éloges d'illustres capitaines*.

(2) *Nuove invenzioni sopra il modo di navigare*; Rome, 1595.

(3) *Arte militare terrestre e marittima secondo la regione e l'uso de' più valorosi capitani antichi moderni*, 1599.

offrit constamment des applications en Italie; parmi eux, on distingue Louis Cornaro, qui traite des lagunes de Venise comme moyens de défense (1).

De même qu'ils se distinguaient dans ces grands travaux, les Italiens devenaient habiles dans d'autres plus humbles. L'écriture et la peinture, sorties ensemble du sanctuaire, marchèrent longtemps unies, et la miniature des livres où elles se donnaient la main conserva fort tard les types que les artistes abandonnaient. Bien que l'imprimerie et la gravure leur eussent fait perdre leur importance, il nous en reste encore d'étonnants exemples dans des livres de chœur et de dévotion, et l'on peut même dire que les meilleurs sont des derniers temps. Le manuscrit de Marcien Capella, à Venise, est merveilleux; enluminé par le Florentin Atavanti, sur la fin du quinzième siècle, il offre une telle richesse d'or, de minium à la manière antique, d'outremer selon le genre nouveau, avec une si grande variété de figures et d'ornements puisés dans la nature matérielle, dans la fantaisie et les symboles, qu'il ravit d'admiration même les plus difficiles.

Les livres de chœur qui ont passé de la chartreuse de Pavie à Bréra de Milan méritent les plus grands éloges. Antoine Cicognara en peignit de très-beaux pour la cathédrale de Crémone, et couvrit de miniatures, en 1484, un jeu de tarots pour le cardinal Ascagne Sforza. Or, comme on voyait dans la miniature un art de goût pauvre, bon pour gagner de l'argent et restreint à copier matériellement la nature, beaucoup de personnes s'y adonnèrent; au premier rang brillèrent Jérôme des Libri, Liberale de Vérone, le Croate dom Jules Clovio, et Félix Ramelli son élève, frère Eustache, frère Philippe Lapaccini, et d'autres dominicains. Qui ne connaît le bréviaire de la bibliothèque Marcienne, qui appartient à Grimaldi? Œuvre d'Hemmeling, il dispute la primauté de cet art aux miniatures d'Étienne Fouquet de Tours, maintenant possédées par les Brentan de Francfort.

Benvenuto Cellini, orfévre et fondeur, dont nous parlerons ailleurs, ne voulait pas être considéré comme inférieur à personne, si ce n'est à Michel-Ange; on aperçoit dans son *Persée* quelque chose de l'exagération dominante; mais il passe pour inimitable dans les nielles et l'orfévrerie. Il était d'usage alors d'ajuster aux bonnets des médailles d'or, et le Milanais Caradosso

(1) *Trattato delle acque*; Padoue, 1560.

Foppa ne les faisait pas payer moins de 100 écus chacune. Cellini, qui le réputait « le plus grand maître en ce genre qu'il eût vu, et le jalousait plus que tout autre, » en fit beaucoup, ainsi que d'autres ornements, pour les costumes pontificaux et les beautés de la cour de France. Ces ouvrages, à cause du prix de la matière, ont été détruits en grand nombre, et ceux qui restent sont au-dessus de toute valeur. D'ailleurs, presque tous les artistes célèbres s'exercèrent à modeler quelques bagatelles ou à ciseler des bijoux.

Les pierreries mêmes ne paraissaient pas d'un luxe assez grand, si elles n'étaient point travaillées. Jean des Corniole (des Cornalines) s'immortalisa sous Laurent de Médicis, et fit un merveilleux portrait de frère Savonarola; le Milanais Dominique des Cammei (des Camées) reproduisit la tête de Ludovic le More sur un rubis; Jean Antoine de Milan exécuta sur le plus grand camée moderne les portraits du duc Cosme, d'Éléonore sa femme, et de ses sept enfants, jusqu'aux genoux; Raggio cisela sur une coquille l'enfer de Dante, avec les gouffres et divers supplices. Les cristaux des cinq frères Saracchi ont paru une merveille; l'un d'eux fit, pour le duc de Bavière, une galère en cristal montée en or et en pierreries, servie par des esclaves noirs, armée de canons qui partaient, avec des voiles et tous ses agrès. Un vase de la même matière lui fut payé 6,000 écus d'or, outre 2,000 livres à titre de cadeau. Jacques de Trezzo grava sur diamant les armes de Charles-Quint, et pour l'Escurial de Madrid un tabernacle en forme de petit temple, avec huit colonnes de diaspre sanguin, et une profusion de statues d'or, de pierreries.

1546 Le Vicentin Valerio produisit sur des pierres précieuses des compositions difficiles, « avec une pratique si étonnante, qu'il n'y eut jamais personne de son métier pour faire plus d'ouvrages que lui. » (Vasari). Un coffret, avec neuf compartiments dans le couvercle et autant dans le caisson, lui fut payé 2,000 écus par Clément VII, qui en fit cadeau à François Ier, à l'occasion du mariage de Catherine de Médicis. Un autre, en argent, avec des ornements et des statues dans le style de Michel-Ange, avec beaucoup de sujets en cristal de roche, qu'on montre dans le musée Bourbon comme sorti des mains de Cellini, est l'œuvre de Jean-Bernard de Castelbolognese.

Le Véronais Mathieu de Nazaro fit sur diaspre sanguin une déposition de croix, où les taches rouges figuraient le sang; Isa-

belle d'Este, marquise de Mantoue, acheta ce travail à un prix élevé. François Ier l'appela en France, où il fut pensionné comme artiste et musicien, puis chargé de travailler dans l'hôtel des monnaies. Des graveurs italiens continuèrent à passer en France, et c'est à eux certainement qu'il faut attribuer les bracelets en coquilles de Diane de Poitiers, qu'on admire maintenant dans le cabinet impérial de Paris. Le Crémonais Jérôme de Prato dit *le Cellini lombard* fit des nielles, des médaillons, des objets d'orfévrerie, et un joyau donné par Milan à Charles-Quint. D'autres Milanais, à Florence et en France, travaillèrent aux mosaïques de pierres dures, et les Florentins eux-mêmes confiaient des travaux aux orfévres milanais (1).

Un grand nombre d'individus se distinguèrent dans les médaillons (2), autre imitation des anciens; on en possède des artistes les plus habiles, et surtout de Pollajuolo. Victor Pisanello, de Vérone, s'appliqua entièrement à ce genre, qu'on peut dire créé par lui; il a des têtes fines et variées, et sur le revers des sujets d'une belle invention, où la vie respire, et dont le dessin est hardi. Le Florentin Jean-Paul travailla à la cour de Philippe II, de même que Léon Leoni d'Arezzo et Pompée, son fils; mais ce ne fut que plus tard qu'on employa l'emporte-pièce pour améliorer la monnaie courante.

Quelques-uns, préférant le lucre à la gloire, s'appliquaient à contrefaire l'antique, et Jean Cavino, de Padoue, remplit le monde de médaillons faux, alors qu'il pouvait lui-même en exécuter d'admirables. Michel-Ange dit que l'art était parvenu au comble, lorsqu'il vit une médaille d'Alexandre Cesari dit *le Grechetto*, qui représentait Paul III sur l'envers, et, sur le revers, Alexandre le Grand s'inclinant devant le grand prêtre à Jérusalem; le Phocion de cet artiste ne le cède point à ceux des anciens. La bacchanale même, dite sceau de Michel-Ange, fut supposée antique pendant quelque temps; mais on sait qu'elle est l'œuvre de Marie de Pescia.

L'art de la marqueterie eut surtout pour objet les stalles de 1549

(1) GAYE, *Correspondance d'artistes*, II, 364.

(2) Mathieu Pasti, Jules de la Torre, Pomedello, Caroto, outre Galéas et Jérôme Mondella, Nicolas Avvanzo, Jacques Caralio, qui gravèrent encore des pierres dures; le Mantouan Sperandio, le Vénitien Jean Boldù, le Bolonais François Francia, le Vénitien Victor Camelo. Dominique de Paul, de même que le Parmesan Ludovic Marmitta, imitait très-bien les médailles antiques. (CICOGNARA, *Hist. de la sculpture*, liv. V, ch. 7.)

chœur et de sacristie. Les armoires de Sainte-Marie del Fiore, par Benoît de Majano, sont admirables, et plus encore les travaux qu'il envoya à Mathias Corvin. Frère Damien, de Bergame, convers dans cet ordre des dominicains qui fournit tant d'artistes, exécuta de beaux ouvrages dans sa patrie, mais plus encore à Bologne pour le chœur de Saint-Dominique; il améliora les contours et les teintes obscures, au point d'égaler la peinture (1). Son frère Étienne, à ce que l'on croit, fit les marqueteries des bénédictins de Pérouse, sur les dessins de Raphaël ou de Raphaellin de Colle, ou peut-être sur les siens propres. Il fut imité par des compatriotes, tels que Laurent Zambelli dans le chœur de la cathédrale de Gènes, les frères Capodiferro de Lovere dans celui de Sainte-Marie-Majeure de Bergame, Pierre des Maffeis et les Belli; dans cet art excellèrent encore les Legnaghi, et frère Raphaël de Brescia, les Genesini de Lendinara, les Indovini de Sanseverino, Christophe Saint-Augustin à Milan, Joseph Guzzi, Jean-Baptiste et Santo Corbetti.

Padoue, Venise, Vérone et Trévise eurent des marqueteries excellentes faites par trois religieux Olivétains, dont le plus célèbre, frère Jean de Montoliveto, de Vérone, appelé par Jules II, incrusta dans le Vatican une magnifique porte sur les dessins de Raphaël; on lui doit encore les stalles si belles de la cathédrale de Sienne. Parmi différents travaux de ce genre que l'on voit à Naples, le chœur de Saint-Séverin et Sossio, exécuté de 1550 à 1565 par Barthélemy Chiarini et Benvenuto Tortelli de cette ville, est admirable par l'élégance et la variété. Les tableaux reçurent de très-beaux cadres marquetés, et Raphaël chargea Jean Barile de travailler à des portes et à des entablements.

J'appellerai volontiers marqueterie les clairs-obscurs de mosaïque, art né peut-être, mais certainement perfectionné à Sienne dans le merveilleux pavé de la cathédrale, commencé grossièrement par Duccio, continué par les meilleurs artistes et toujours

(1) Charles-Quint, lorsqu'il se rendit à Bologne pour son couronnement, les prit pour des peintures; ayant tiré son poignard, il en détacha quelques morceaux pour s'assurer du fait. Il alla ensuite dans la cellule où travaillait le frère, qui ferma la porte aussitôt qu'il fut entré. L'empereur lui ayant dit que son compagnon était Alphonse, duc de Ferrare, le moine répondit qu'il le connaissait bien, mais qu'il ne voulait pas l'admettre dans son atelier, parce que, en traversant ses États, il avait été contraint de payer un droit pour les quelques instruments de fer de son métier. L'empereur l'apaisa, et le duc lui accorda franchise de tous droits pour lui et ses élèves.

amélioré jusqu'à Beccafumi. Les mosaïques de Saint-Marc furent des modèles toujours suivis à Venise; mais on en exécuta de meilleures à Rome.

Les Français et les Flamands surpassèrent les Italiens dans l'art de colorier les vitres des fenêtres. Bramante appela maître Claude et frère Guillaume de Marcillac pour orner le palais du Vatican et Sainte-Marie au Popolo; le dernier enrichit d'autres travaux Arezzo, Florence, Pérouse, et enseigna le coloris à Vasari, qui l'en récompensa par une biographie où respire l'affection. Parmi les artistes italiens en ce genre, nous trouvons Fabien de Stagio Sassoli et Baptiste Porro d'Arezzo, Pastorino Micheli de Sienne, Maso Porro de Cortone, Visconti et André Postanti dans l'Incoronata de Lodi, un certain Alexandre Fiorentino qui fit les vitraux de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence; mais ceux de Saint-Jean et Paul à Venise ne sont pas des Vivarini. Plusieurs jésuites s'appliquèrent à cet art.

Les Italiens, pour les émaux, n'égalèrent pas non plus les artistes d'autres pays; mais, tandis que les étrangers affirment en avoir produit de transparents au seizième siècle, les Italiens peuvent en montrer à Orviéto et à Venise qui datent de 1350.

Les artistes italiens et l'exemple italien répandirent le goût moderne et la correction au delà des Alpes, et firent abandonner le gothique; on en trouve peut-être le premier exemple dans la salle du Couronnement à Prague, et dans un édifice de Solesmes de 1493. En France, Louis XI lui-même apprécia, au milieu de son ignoble cortége, le mérite de Jean Bellini. Charles VIII, épris de la culture italienne, emmena en France des artistes et des ouvriers (1); il fit exécuter beaucoup de travaux, surtout à Amboise, « par des ouvriers excellents, sculpteurs et peintres, qu'il avait amenés de Naples (COMINES); » son tombeau en marbre noir, avec des figures de bronze doré, est du Modenais Paganini. François Ier, réveillé de son funeste songe de la conquête d'Italie, se fit une Italie artificielle à Fontainebleau, où il recueillit les débris du pays au naufrage duquel il avait trop contribué. Le maréchal de Chaumont, qui, gouverneur du Milanais, avait cherché à alléger le poids de la servitude en protégeant les arts, appela de ce pays André Solaro qui peignit le château de Gaillon.

(1) Dans les *Archives de l'art français*, par P. de Chennevières, liv. II, on lit l'*état des gages des ouvriers italiens employés par Charles VIII*; là se trouvent encore, avec des peintres et des sculpteurs, des ouvriers de toute sorte, des menuisiers, des tailleurs, un jardinier, des parfumeurs, des brodeurs, etc., etc.

Léonard de Vinci aurait pu enseigner aux Français non pas à contrefaire les Italiens, mais à étudier leur manière de travailler; au lieu de les éblouir par l'enthousiasme, il devait seconder leur qualité dominante, l'intelligence. Au contraire, poussée tout d'un coup à copier l'Italie, la France perdit l'avantage du noviciat, et l'imitation étouffa son originalité. Le Florentin Rosso des Rossi, comme s'il n'eût pas existé de peinture avant le grand style, et ne comprenant que celle qu'il savait, travaillait sans inspiration, et tombait dans le fantastique parce qu'il ne voulait suivre aucun modèle; dans sa *Transfiguration* à Città de Castello, il mit une bohémienne au bas du tableau. Il implanta l'école italienne à Paris, ayant pitié des artistes français, secs et pauvres; ses élèves, peu nombreux, il ne les admettait qu'à la condition qu'ils abandonneraient les traditions nationales et naïves, pour adopter le genre théâtral et affecté : préférant les artistes médiocres à ceux qui l'égalaient, il employa Laurent Naldini, élève de François Rustici, lequel avait aussi travaillé en France; Antoine Mimi, Dominique de Barbiere, Luc Penni, Barthélemy Miniati, François Caccianimici.

Le Primatice, de Bologne, qui lui succéda dans la surveillance des édifices royaux, dérivait de Raphaël; mais il avait changé de manière après avoir vu Michel-Ange et sous Jules Romain, avec lequel il travailla dans le palais du Te; il conservait de l'élégance, mais croyait aux méthodes d'école. Il décora le château de Fontainebleau, où il posa beaucoup de statues et de modèles antiques; là, il eut pour collaborateurs Bagnacavallo, Ruggeri de Bologne, Prosper Fontana, le Modenais Nicolas de l'Abbate, qui tous ont laissé des œuvres en France.

Jérôme de la Robbia, qui se rendit en France en 1530, orna le palais de Madrid, dans le bois de Boulogne, avec des terres cuites merveilleusement peintes, quelques-unes très-grandes et avec des reliefs; mais tout fut détruit en 1792, et l'on vendit les ouvrages à un terrassier qui les broya pour en faire du ciment.

Dominique Boccadoro, de Cortone, dans le plan de l'hôtel de ville de Paris, n'oublia point le goût et les besoins du pays; de là, les larges fenêtres du rez-de-chaussée, le toit fort incliné, avec des lucarnes monumentales.

Vignole resta deux ans à Paris, Serlio mourut dans cette ville, et Cellini y eut de bizarres aventures. Il faut y joindre Castrioto, Bellarmati, Rellucci, Jean-Ange de Montorsoli, et un grand nombre d'autres qui furent appelés en France ou s'y rendirent vo-

lontairement; Fontainebleau devint donc un musée de travaux italiens et de copies, sur lesquels se formèrent quelques bons artistes, tels que Pierre Lescot, Goujon, Cousin, Delorme, qui fut chargé par Catherine de Médicis de construire le Louvre.

Contucci de Montesansovino alla en Portugal; Jacques Aconzio, Jerôme de Trévise et Toto de la Nunziata, en Angleterre; Léon Léoni, Anguissola et Pellegrini, en Espagne. Le Romain Mathieu-Pierre Alesio peignit à Séville un saint Christophe, dont les jambes, au mollet, ont quatre pieds de largeur. Il fut admiré par les anatomistes; mais l'artiste, ayant vu un Adam de Louis de Vargas, dit : Une jambe de celui-là vaut bien plus que tout mon Christophe.

Pierre Torrigiani, élevé dans les jardins de Laurent de Médicis avec Michel-Ange, dans un accès de colère contre le grand maître, lui rompit le nez; ayant pris la fuite, il combattit avec les troupes du duc de Valentinois, puis se laissa conduire par des marchands en Angleterre, où il exécuta l'admirable mausolée de Henri VII dans l'abbaye de Westminter. Il fit pour un grand d'Espagne un enfant Jésus, qui fut trouvé merveilleux, et le commettant, pour le payer, envoya chez lui quelques sacs d'argent; mais l'artiste, les ayant ouverts, n'y trouva que de petites pièces de monnaie montant à peine à 30 ducats, et, furieux de cette mesquinerie, il brisa son travail d'un coup de marteau. Le grand d'Espagne, au lieu de rougir, voulut se venger, et le dénonça comme coupable d'avoir outragé l'image sacrée. Arrêté par l'inquisition et mis à la torture, il se laissa mourir.

Le czar Ivan, qui tentait alors d'introduire la Moscovie dans la société européenne, appela des artistes italiens, et Aristote Fioravanti construisit l'église dans le Kremlin de Moscou. En 1487, Pierre-Antoine Solaro commença le palais dit *de Granit*, terminé par le Génois Paul Bossi, Marc et autres. Le Milanais Aloisio y fit le Belvédère et finit l'Assomption avec neuf coupoles, sans parler d'autres édifices, où le style oriental était modifié selon le type italien, qui figurait à côté des pyramides du Mexique et des pagodes de l'Inde (1).

(1) KLAPROTH, *Tableaux historiques*, p. 274.

CHAPITRE CXLI.

LANGUES SAVANTES. RENAISSANCE DE LA LANGUE ITALIENNE. LA CRUSCA. LA CRITIQUE.

La littérature suivit la même voie que les arts : les uns marchent sur les traces de l'ancien, les autres se jettent dans le nouveau quel qu'il soit; les plus intelligents marient l'un à l'autre dans un accord si heureux, que les étrangers mêmes les rangent parmi les classiques.

Nous avons déjà parlé de cette restauration de la rhétorique, que les pédants vénèrent comme la résurrection de l'esprit humain. L'étude du latin était d'autant plus nécessaire en Italie, que ses habitants devaient correspondre avec toutes les nations, dans un temps où l'on ne connaissait pas les idiomes étrangers; cette langue, d'ailleurs, était une espèce de gloire nationale, et ramenait les Italiens vers les écrivains célèbres qu'ils appellent leurs ancêtres; le style, châtié à la manière de Cicéron, semblait rapprocher des temps où ces paroles, du haut de la tribune, exprimaient des pensées libres, et sortaient du sénat pour commander aux barbares qui, maintenant, foulaient les Italiens sous leurs pieds.

La Péninsule comptait donc d'illustres latinistes. Jacques San-
1483-1530 nazaro visita tous les jours, pendant vingt ans, l'aveugle François Poderico, critique très-sagace, auquel il lisait les vers qu'il avait composés, en changeant parfois jusqu'à dix avant d'en voir un approuvé (1). Son poëme *De partu Virginis* respire l'élégance, une grande pureté, une harmonie virgilienne, bien qu'on soit choqué de trouver des nymphes, des Protées et des Phœbus mêlés aux dogmes les plus vénérables. Il demande pardon aux Muses s'il les oblige à chanter un enfant né dans une crèche; l'archange qui annonce à la Vierge le mystère de l'incarnation ne diffère pas de Mercure; le Jourdain personnifié raconte l'ascension du Christ, telle qu'il l'apprit de Protée : art païen mis au service d'un sujet sacré; et c'est ainsi que l'on voit figurer sur

(1) CRISPO, *Vie de Sannazaro.*

son tombeau, dans une église chrétienne, Apollon et Minerve, des femmes et des nymphes.

L'évêque Jérôme Vida, de Crémone, tira meilleur parti du même sujet; s'il ne l'égale pas dans la *Christiade* par la douceur 1566 et la dignité, il montre une piété sincère, sans aucun ornement païen. Le Christ, néanmoins, n'est guère qu'une copie d'Énée; c'est l'homme souffrant, non le Dieu inspirateur; puis, au lieu de voir toute la nature s'associer par le deuil à l'œuvre de la rédemption, et le souffle d'amour se répandre sur les haines ardentes, les anges manifestent le désir de venger leur Dieu. En un mot, tandis que les poëtes profanes faisaient de leurs héros plus que des hommes, et grandissaient Jupiter et Pluton jusqu'à les rapprocher du type divin, les poëtes sacrés rapetissaient le Christ aux proportions d'un héros.

Dans l'*Art poétique*, le *Jeu des échecs* et le *Ver à soie*, œuvres en vers écrites avec beaucoup de facilité, Vida affronta des préceptes arides et qui n'avaient jamais été exprimés en latin; il écrivit un bon traité *De optimo statu civitatis*.

Jérôme Fracastor de Vérone, pour qui la muse n'était qu'une 1553 distraction au milieu d'études plus sévères, voulut figurer comme médecin et poëte dans la *Syphilis*, thème rebutant qu'il rendit tolérable par de belles expressions et une harmonie constante, bien qu'elle soit très loin de la suavité de nombre et de la parcimonie de Virgile, auquel il est comparé par les faiseurs de préceptes. Navagero avait tellement en horreur les arguties et les afféteries de Martial, qu'il brûlait aux Muses chaque année tout ce qu'il trouvait d'exemplaires de ce poëte. Fracastor donna son nom à un dialogue sur la poésie, dans lequel, s'élevant au-dessus de préceptes mesquins, il en place l'essence dans l'idéal, tel que l'entend une école philosophique toute récente.

Gabriel Faerno de Crémone, dont la vie n'est connue que par sa modeste vertu et la protection dont l'honorèrent Pie IV et Charles Borromée, écrivit cent fables, à la manière d'Ésope, en vers latins, et destinées à la jeunesse, alors qu'on n'avait point encore découvert Phèdre; telle en est la limpide simplicité, qu'on le soupçonna d'avoir copié quelque ancien. Le Véronais Flaminio rivalise avec les lyriques anciens.

Pierre-Ange Bargeo chante la chasse aux chiens et à la glu, la *Syriade* ou les Croisades. Marcel Palingenio (*Zodiacus humanæ vitæ*) flagelle, dans des vers moins beaux que les pensées, la corruption cléricale. Il faut y ajouter le Bergamasque Basile

Zanchi, qui, pour une accusation d'hérésie, mourut dans les prisons de Paul IV; trois frères Capilugi, cinq Amaltei, *egregii fratres queis julia terra superbit;* André Marone, improvisateur de Brescia, que l'Arioste compare à son homonyme antique, et qui mourut de faim dans le sac de 1527; Aurelio Augurelli, qui présenta la *Chrysopeia* ou l'art de faire de l'or à Léon, lequel, en échange, lui offrit une bourse vide, afin d'y mettre ce métal.

Les lettres papales étaient toujours les mieux rédigées, et ceux qui les écrivaient se considéraient comme les successeurs légitimes des anciens rhéteurs, même de Cassiodore et de Virgile; ils prirent place à côté des canonistes. Beaucoup d'écrivains firent des traités spéciaux sur ce genre (1); on distinguait douze styles *curiaux*, outre les styles poétiques, dont les principaux étaient le grégorien, puis le tullien, l'hilarien, l'isodorien; mais nous en avons perdu la clef.

(1) Nous citerons comme exemples Mathieu, *Ars dictatorum;* Thomas de Capoue, *Summa dictaminis;* Maestro Punicio, *id.*; Bernard de Naples, *Dictamina;* Pierre des Vignes, *Flores dictaminum*, *Summa salutationum;* Guidone Fabio, *Summa dictaminis, Viridarium dictaminis, Summa purpurea;* et Buoncompagno, Théodore de Niem, Richard de Pophi, le rhéteur Jean, Jean de Garlando, qui firent chacun une *Summa dictaminis;* Albert de Moria, qui fut ensuite le pape Grégoire VIII, *Forma dictandi quam Romæ notarios docuit...*

Dès l'origine, les lettres papales adoptèrent la forme et les formules de celles des empereurs; nous en avons de 614 qui portent attachée la bulle de plomb, sur un côté de laquelle on voit l'A Ω, et sur l'autre l'Agneau, ou le bon Pasteur, ou les saints Pierre et Paul, et bientôt le nom même du pape, souvent en lettres grecques. L'usage du papyrus se conserva jusqu'au neuvième siècle. Parfois les pontifes écrivaient eux-mêmes, plus souvent les notaires et les archivistes, qui furent des modèles de calligraphie.

Léon IX est le premier qui, dans les bulles de plomb, adopta les lettres numérales pour distinguer les papes du même nom. Victor II y représenta un personnage qui recevait du ciel une clef, et, sur le revers, une ville avec l'inscription *Aurea Roma.* Alexandre II y fit descendre du ciel cette légende: *Quod nectes nectam, quod solves ipse resolvam.* Urbain II mit la croix entre les deux Apôtres, ce qui fut adopté par tous ses successeurs jusqu'à Clément VII.

Le nom des consuls est écrit dans les bulles jusqu'en 546, et celui des empereurs grecs jusqu'en 772. Adrien Ier, cessant de mettre le nom des empereurs d'Orient, date de l'année de son propre pontificat, et ses successeurs y ajoutent quelquefois l'année des empereurs d'Occident. Jusqu'à Urbain II, le comput de l'indiction se rapporte à celle de Constantinople; plus tard à celle de Rome, qui commençait au 1er janvier. L'année de l'Incarnation ne figure pas avant Jean III. L'ère vulgaire n'est employée que jusqu'à Urbain II; mais Nicolas II s'en servit de nouveau selon l'usage florentin, c'est-à-dire qu'elle commençait le 25 mars, ce qui devint commun après Eugène III. Dans les simples lettres, ils ne mettent que l'année de leur pontificat.

Ces lettres pouvaient être écrites avec élégance et pureté, comme le prouvèrent Sadoleto et Bembo, dont le dernier, à ce qu'on dit, aurait enseigné à n'imiter que Cicéron, en laissant de côté les écrivains de basse latinité; mais, en dépit de tous les éloges qu'on lui a donnés, il me semble dur et, dans sa magnificence, bien loin de la pureté des classiques.

Lazare Bonamici de Bassano, philologue attaché au cardinal
Polo, perdit ses livres dans le sac de 1527; puis, appelé à l'envi à 1552
Padoue, à Vienne, en Pologne, en France, il forma d'excellents élèves. Il censurait les travaux des autres avec bon sens, avait en dégoût les ouvrages écrits en italien, et disait qu'il aimerait mieux parler comme Cicéron que d'être pape.

Beazzano de Trévise, auteur de poésies médiocres, et très-versé dans les affaires, fut atteint de la goutte; alors il vit accourir des individus de toute l'Italie pour lui demander des conseils littéraires. Plus tard, les Volpi de Padoue furent à la fois des lettrés et les imprimeurs de la bibliothèque de Comino de Citadella.

Jules-César Scaliger voulait se faire prêtre dans l'espérance de
devenir pape, afin d'enlever aux Vénitiens Vérone, parce qu'il 1484-1558
prétendait descendre de ses anciens dominateurs. Il est le premier moderne qui, dans son interminable *Poétique*, ait songé à réduire en système l'art des vers au moyen de nombreux exemples. Ayant plus de goût que de génie, il aime la forme élégante et n'a point le sentiment de la force, puisqu'il met Virgile au-dessus d'Homère, et même l'auteur de *Héro et de Léandre;* il préfère Horace et Ovide aux Grecs, et soutient avec beaucoup d'art une thèse qui, examinée en détail, n'est pas toujours paradoxale. Il passe aussi en revue les modernes, parmi lesquels il donne la palme à Fracastor, puis à Sannazaro et à Vida.

François Arsili, dans son élégie *De poetis urbanis,* loue plus de cent poëtes latins vivant à Rome sous Léon X, et comparés aux classiques par leurs contemporains. Le facile Roscoe, qui supposa le siècle de Léon X bon comme il était lui-même, mais qui ne le connut ni ne le fit connaître, place au niveau des écrivains du temps d'Auguste les latinistes italiens et Jovien Pontano; mais il n'est pas plus vrai dans ce jugement que lorsqu'il appelle Boiardo grand poëte, et met l'*Arcadie* de Sannazaro au-dessus de tout ce que l'Italie avait produit jusqu'alors, l'Italie de Dante.

Les hommes qui rêvent de nos jours une littérature européenne pourraient la trouver déjà dans ces latinistes d'Italie, lesquels constituaient véritablement une république universelle, puissante à cause de cette même langue et de leur accord ; mais, comme le latin n'était plus la langue de la pensée, il en résultait un déplorable divorce entre les idées et les mots, et l'étude de la phrase et du style tournait au détriment du naturel. Érasme se raillait de ces écrivains qui ne hasardaient jamais un mot qu'on ne trouvait point dans Cicéron ; mais lui-même (et c'est ainsi que nous avons vu quelques-uns de nos contemporains se vanter de mieux connaître l'histoire romaine que Tite-Live) prétendait savoir écrire le latin mieux que Cicéron. Du reste, ces latinistes eux-mêmes ne s'épargnaient pas la critique. Si Lipse et Aonio Paleario portent aux nues le latin de Paul Jove, Scaliger le trouve affecté et luxuriant plutôt que correct (1).

Cette étude obstinée des anciens conduisait facilement à la présomption, et faisait aimer tout de l'antiquité, même sa rouille et ses scories. Pour se faire un masque à la grecque et à la romaine, les écrivains anéantissaient leur personnalité. Éblouis par les brillantes qualités des classiques, ils ne savaient que les admirer. Là, tout leur offrait le beau joint à l'unité ; ils s'éle-

(1) Il faudrait plutôt dire varié ; mais il semble très-beau dans l'éloge suivant de ce Jove à Venise : *Ea tempestate Veneti, et magnitudine opum, et diuturnitate imperii, et rebus terra marique feliciter gestis, summam auctoritatem obtinebant. Urbs eorum ampla atque magnifica, mercaturæ et rei navalis studio a parvis initiis crevit. Sed ea propter incredibilem situs munitionem, ante alias et beata et admirabilis æstimatur, quod interfluentis Hadriæ paludibus cincta, nullisque ob id opportuna hostium injuriis, veteres thesauros domestica in pace cumulatos periculosis etiam temporibus conservavit. Nulli etenim a terra aditus, intercedente quadraginta stadiorum pelago, nulli penitus a mari ingressus propter cæca atque humilia vada, usu tantum indigenis nota, aut ingruentium Barbarorum avaritiæ, aut magnis ab alto classibus patuerunt. Veneti homines in universum consilio sunt graves, severi in judiciis, et in adversa rerum fortuna constantes, in altera nunquam immodici. Omnibus quum idem sit conservandæ libertatis et augendi imperii incredibile studium, in senatu libere et sæpius acerrime sententias dicunt ; nec quemquam temere ex optimatibus, qui vel insigni virtute, vel spiritu in gerendis rebus cæteris antecellat, nimio plus crescere, vel collecta gratia potentem et clarum fieri patiuntur. Quibus institutis, dum servitutis metu, aliena virtute quam sua terrestri in bello uti longe utilius et tutius putant, togati omnes per octingentos amplius annos rempublicam nullis fere intestinis seditionibus exagitatam, administrarunt. Cæterum ipsa nobilitas totius maritimi negotii et navalis disciplinæ munera naviter implet, exutisque togis arma desumit.*

vaient donc avec d'autant plus de force contre la bizarre variété et l'ensemble laborieux du moyen âge, contre ce monde de contradictions, et ils rougissaient d'être restés si longtemps à genoux devant cette idole, mélange de fange et diamants. Dans ce moyen âge, à la vérité, la science et la philosophie avaient manqué de toute espèce de goût artistique; il fut donc utile, quand la littérature classique fut ressuscitée, de la considérer surtout par le côté de la forme élégante, et de raviver ainsi le sentiment du beau, bien que l'on tombât dans l'exagération. Dans cette voie, néanmoins, il fallait faire servir l'étude des classiques à développer et à accroître la connaissance humaine; il fallait nonseulement leur demander des leçons pour écrire, mais encore pour penser, et, de l'examen de la forme, passer à celui du fond.

La pureté du style coûtait d'autant plus, que chacun devait, à force de travail, emprunter des mots, des phrases, des règles, et les accepter; enfin, Ambroise Calepino, de Bergame, de l'ordre des Augustins, publia le vocabulaire (Reggio, 1502) qui, accru dans les éditions successives, comprit dans celle de Bâle, 1581, onze langues. Or, comme il n'y a pas d'engeance plus querelleuse que celle des pédants, ce dictionnaire donna lieu à des reproches mutuels, à des batailles, auxquelles participait toute la république littéraire, entre Politien et Barthélemy Scaliger, entre des Florentins et des Napolitains, toujours à propos de mots.

On continuait à faire de bonnes éditions, et Minuziano à Milan, les Giunti à Florence et à Venise, Torrentino à Florence et à Mondovi, Paganino à Venise et à Tusculano, Viotto à Parme, se montrèrent imprimeurs érudits. Les Ferrari de Plaisance établirent une imprimerie à Milan et à Trino, puis à Venise. L'un d'eux, Gabriel, se rendit en France où il fut appelé *Joli*; il prit alors le surnom de *Giolito*, et le phœnix pour devise (1). Cet imprimeur ne reculait devant aucune dépense pour avoir de bons correcteurs et de bons ouvrages; Dolce, Domenichi, Doni,

(1) Les lettres de l'Italien Barziza, 1469, furent le premier ouvrage qu'on imprima à Paris; la préface contient des vers qui finissent ainsi :

Primos ecce libros quos hæc industria finxit
Francorum in terris ædibus atque tuis (de la Sorbonne)
Michael Udalricus Martinusque magister
Hos impresserunt, ac facient alios.

Brucioli, Turchi, Sansovino, Fiorentino, Betussi, Toscanelli et Baldelli travaillèrent pour lui. Il fit traduire en langue vulgaire Diodore de Sicile, Dion Cassius, Onosander, Appien, Cicéron, Pline, et publia un Arioste avec de belles gravures. D'après l'idée de Porcacchi, il imprima le *collier* des historiens grecs. Sa maison était visitée par les personnages les plus importants de Venise et de l'étranger; Charles-Quint le fit noble, et les rois comme les papes lui accordèrent des faveurs.

Le Romain Alde Manuce, source d'une famille de typographes célèbres à Venise, continuait à imprimer Aristote, tandis que les boulets des Français et des Allemands jetaient l'effroi dans la ville; il publiait Platon l'année de la ruine de Ravenne et de Brescia; puis il alla s'établir à Rome, où il forma une *néo-académie* destinée à des réunions littéraires, et qui devait encore lui servir pour faire le choix des ouvrages à imprimer et des meilleures leçons; il mit sur la porte de son cabinet : « Si tu ne veux rien, dépêche-toi, et va-t'en vite; mais si tu viens, comme Hercule, pour offrir tes épaules à Atlas fatigué, il y a toujours à faire pour toi et pour quiconque viendra. » Pierre Vettori publia également d'excellentes éditions et des traductions en langue vulgaire d'auteurs classiques.

L'étude du grec s'étendait, et Jean Lascaris, François Porto, Marc Musure et d'autres Grecs formèrent de nombreux élèves en Italie, surtout à Florence, qui semblait une Athènes ressuscitée (1). Varin Favorino en fit le premier dictionnaire après celui de Crestone, qui laissait beaucoup à désirer. La première grammaire en latin fut écrite par Urbain Valérien, qui avait fait, toujours à pied, de très-longs voyages. Les langues orientales étaient même cultivées, et nous ne voulons pas oublier le dictionnaire perso-comano-latin que Pétrarque laissa à la république vénitienne, peut-être transcrit de sa main.

Grégoire Giorgi, de Venise, établit à Fano, aux frais de Jules II, la première imprimerie arabe qu'il y eût au monde; en 1514, il en sortit *les Sept heures canoniques*, et peu après le *Koran*, par les soins de Paganino de Brescia. Le Milanais Pierre-Paul Porro imprima à Gênes, en 1516, le Psautier en grec, en hébreu, en

(1) Ainsi s'exprime Politien dans son discours sur Homère : *Primæ nobilitatis pueri ita sincere attico sermone, ita facile expediteque loquuntur, ut non deletæ jam Athenæ atque a Barbaris occupatæ, sed ipsæ sua sponte cum proprio avulsæ solo, cumque omni, ut sic dixerim, sua supellectile in florentinam urbem immigrasse, eique se totas penitus infudisse videantur.*

arabe et en chaldéen, sous la direction du Pavesan Augustin Giustiniani, évêque en Corse, qui possédait une riche bibliothèque orientale, dont il fit don à Gênes. Appelé à Paris par François Ier, cet évêque fut le premier qui introduisit dans cette ville les langues orientales. Le cardinal Ferdinand de Médicis ouvrit à Rome une imprimerie de ces langues; à Venise, Pomberg, assisté du savant frère Félix de Prato, imprima la Bible en hébreu. Ange Canini d'Anghiari publia les *Hellénismes* et des règles pour les langues syriaque, assyrienne, talmudique (1). Le Pavesan Thésée Ambroise apprit beaucoup de langues, et préparait un Psautier en chaldéen, lorsque le sac de Pavie de 1527 dispersa ses livres et tout le matériel qu'il avait préparé dans ce but; il ne put mettre au jour que l'introduction aux langues chaldaïque, syriaque, arménienne et dix-huit autres, avec quarante alphabets, parmi lesquels il comprit ceux qu'emploie le démon, et qu'un adepte lui avait montrés: ouvrage qui enlève la priorité à celui de Postel, regardé comme la première tentative de philologie comparée, et auquel il est supérieur par l'étendue et l'érudition.

Anton-Marie Conti dit *Majoragio*, qui aviva l'éloquence à Milan, où il ouvrit l'académie des *transformés*, fut accusé d'irréligion pour avoir changé son nom en celui de Marc-Antoine; afin de se disculper devant le sénat, il dit que, faute d'exemples classiques d'Anton-Marie, il n'aurait pu l'écrire en latin correct. Quelle était la plus ridicule de l'excuse ou de l'accusation? Il multiplia des œuvres d'érudition, et combattit les paradoxes de Cicéron, ce qui lui valut des attaques acharnées de la part de Marc Nisolio, auteur du *Thesaurus Ciceronianus*. 1555

La principale bibliothèque était toujours celle du Vatican;

(1) Beaucoup d'Italiens adonnés à la culture de l'arabe, dans le seizième siècle, sont rappelés par DE WETTE, *Orientalische Studien*, dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber. Dans ces temps fut en renom le rabin Barbanella (Abarbinel), Portugais, qui, après l'expulsion des juifs de la Péninsule, se rendit à la cour de Ferdinand Ier de Naples, par lequel et Alphonse il fut employé dans les affaires. A l'invasion de Charles VIII, il suivit la famille royale à Messine, puis s'établit à Monopoli dans la Pouille, s'occupant à commenter les livres saints et à combattre Aristote. Au nom du roi du Portugal, il alla traiter avec la république de Venise, où il mourut à soixante et dix ans, et fut honoré de splendides funérailles. Acharné contre les chrétiens, il fut réfuté par beaucoup d'entre eux. De ses deux fils, l'un se fit chrétien, et l'autre, Judas, fut médecin, poëte, et composa des dialogues d'amour.

venait ensuite celle de Saint-Marc, à Venise, don de Bessarion, puis celles d'Urbin, de Modène, de Turin.

Un grand nombre de personnes s'appliquaient à l'étude des antiquités, surtout romaines. Laurent de Médicis fonda une chaire pour les enseigner. Pomponius Lætus et Raphaël de Volterra écrivirent sur les magistratures, Marliano sur la topographie de l'ancienne Rome, Robortello sur le nom des familles, Manuce sur les lois et le droit de cité, François Grapaldi sur les maisons. François Patrizi, et mieux encore Jean-Antoine Valtrini, jésuite romain, traita des armées ; Pamiroli, des dignités ; Lucio Mauro, André Fulvio, Lucio Fannio et d'autres, des antiquités de Rome. Bien que né à Scio, Léon Alazis, ou Allacci, peut être considéré comme appartenant à l'Italie, où il vécut toujours.

Des archéologues zélés voulaient tout expliquer, tout décrire; mais, plus patients qu'ingénieux, ayant plus de bon vouloir que de critique et de connaissances sur la vie des anciens, ils se trompaient facilement, ou s'égaraient dans des détails mesquins. La plupart ne visaient qu'à parvenir à la meilleure intelligence de Cicéron : puis tous, esclaves de l'autorité, pleins de vénération pour la vertu romaine, ils avaient une foi inébranlable dans Tite-Live et Denys, qui ont si peu de valeur quant aux antiquités; dans Pomponius et Aulu-Gèle, qui ignoraient les institutions républicaines ; dans Cicéron, plus occupé de faire triompher ses causes que de rechercher la vérité. Néanmoins, un juge sévère et compétent, Niébuhr, reconnaît le mérite de ces Italiens qui, recueillant, à force de travail, une multitude de détails isolés, parvinrent à en tirer ce qu'on ne trouvait dans aucun des ouvrages qui nous restaient de l'ancienne littérature, une exposition systématique des antiquités romaines. Tout ce qu'ils ont fait, dit-il en terminant, est prodigieux, et suffirait pour leur assurer une gloire immortelle (1).

On aimait à réunir sans choix des médailles, des inscriptions, des meubles, des antiquités de toute sorte, de tout âge, de toute

(1) Préface de l'*Histoire romaine.* Je citerai les travaux les plus célèbres : MANUCE, *De legibus Romanorum* (1558), *De civitate* (1585); PANVINIO, *De civitate romana interiore ;* SIGONIUS, *De jure civium Romanorum* (1560), *De jure Italiæ* (1562), *De judiciis Romanorum* (1574) ; PATRIZI, *Della milizia romana* (1583), qui est le premier traité sur les choses de guerre; PANCIROLI, *Notitia dignitatum*, etc., etc. Nous pourrions ajouter Jean Pierio Valérien, Lelio Giraldi, Celio Calcagnini, etc.

nation; dans ce genre devint fameux le *Musée,* où Paul Jove, à force de mendier et de caresser, avait pu faire une collection d'objets précieux et de portraits, dont il publia le premier recueil que l'on connaît : ils étaient gravés sur bois. Énéas Vico, de Venise, fit paraître le premier traité *sur les médailles des anciens ;* Sébastien Erizzo, son compatriote, posa les fondements de la numismatique.

Onuphre Panvinio, de Vérone, fut un des premiers qui com- 1529-68
prit l'importance des inscriptions ; il en déchiffra plusieurs qu'on n'avait pas comprises jusqu'alors, et publia les plus importantes bien avant Gruter, qui ne lui a pas rendu justice ; en outre, il forma la première collection des épigraphes antiques, dont il déduisit la chronologie des temps romains, la série des consuls et des empereurs ; il en tira même des notions sur la religion, les mœurs, le gouvernement, les dignités, les offices, les tribus, les légions, les routes, les édifices publics, les magistratures municipales et les jeux. Il reconnut que les fragments d'Annius, de Viterbe, étaient faux ; il faut y joindre une chronique universelle, depuis la création jusqu'à son époque, un tableau du monde habitable, et d'autres tableaux d'autant plus étonnants qu'il mourut jeune. Plus tard, exhorté par Marcel Cervino à s'occuper des antiquités sacrées comme convenant mieux à un ecclésiastique, il recueillit d'immenses matériaux, dont il fut imprimé la *Suprématie de saint Pierre* contre les centuriateurs de Magdebourg, les notes sur les *Vies des papes* de Platina, les sept basiliques de Rome, un traité sur les sépultures chrétiennes. D'autres ouvrages sont inédits (1) ou inachevés, parmi lesquels les *Annales ecclésiastiques.*

Charles Sigonius, de Modène, avec plus de maturité et des 1520-84
connaissances plus sûres, éclaircit les antiquités romaines, les fastes consulaires, le droit romain (italique) et provincial. Après l'histoire de l'empire occidental de Domitien à Augustule, il entreprit le premier celle de l'Italie depuis les Lombards jusqu'en 1286 ; ne puisant la lumière que dans les archives, il mérite, malgré ses erreurs, d'être vénéré comme le restaurateur de la diplomatique. Un sentiment pieux lui fit raconter l'histoire de la république des Hébreux, comme un modèle pour les constitutions modernes. Persuadé avec Aristote que le but de toute

(1) Quelques parties ont été publiées par Maï, vol. IX du *Spicilegium Romanum* (1839), ainsi que des notes sur les *Vies* par Vespasien.

société civile est de concilier l'utile avec le juste, il veut qu'il y ait des conseils chargés de s'occuper des avantages de la nation, des magistrats qui ne permettent pas de séparer la justice de ces avantages, un chef qui les convoque les uns et les autres, et leur distribue les affaires; toutes choses qui lui semblaient heureusement combinées chez les Hébreux (1).

Pirro Ligorio, Napolitain, recueillit dans toute l'Italie et dessina des inscriptions, formant trente volumes d'antiquités, restés inédits et précieux, malgré de nombreuses erreurs. Marie-Ange Accorso d'Aquila, qui vécut trente ans à la cour de Charles-Quint, et voyagea pour son compte dans le Nord, fut l'un des antiquaires les plus attentifs; ils réunit plusieurs monuments, qu'il plaça dans le Capitole, et corrigea beaucoup de passages d'auteurs. Celso Cittadini avait également fait un recueil d'inscriptions; d'autres, toutes locales, servirent de fondement aux histoires municipales de Vérone, Brescia, Côme, Faenza, et à celle de Milan par André Alciat.

1492-1550 Ce dernier, élève de Jason du Maine et de Charles Ruino, déjà célèbres, publia à vingt et un ans ses notes sur les trois derniers livres des *Institutes* de Justinien, puis les *Paradoxes du droit civil*, qui le firent blâmer par les uns comme novateur, et porter aux nues par les autres. Riche de connaissances de toute sorte, comme il le prouva dans des œuvres très-diverses, il porta la hache dans les broussailles du droit romain, hérissé de citations, d'histoire téméraire, de raisonnements scabreux, de textes oratoires et poétiques, où l'on invoquait Catulle et Ovide à l'appui de Papinien; dans ce travail, il se distingua par un style correct, une marche régulière, une philologie non pédantesque. Il pénétra dans l'intention des lois plus que les interprètes n'avaient coutume de le faire, bien qu'il n'aperçût pas leur liaison, et comment les lois positives dérivaient du droit naturel. Il passe donc pour le restaurateur de la jurisprudence; bien que les juristes pratiques qualifiassent de profanation le fait d'y introduire la littérature, cette science progressa en s'associant à la philologie et à l'histoire; on connut ainsi le sens véritable des termes légaux et techniques des légistes romains, de même que l'esprit des temps.

(1) Sigonius, ayant trouvé des fragments du traité *De consolatione* de Cicéron, le compléta par des additions personnelles; il passa tout entier pour l'œuvre de Tullius, jusqu'au moment où Tiraboschi découvrit des lettres où Sigonius avouait la tromperie.

Alciat fut donc le précurseur et le flambeau du fameux Cujas. Il jouit d'une renommée très-étendue ; à Avignon, il eut 600 écus de traitement, sept cents disciples et les insignes de comte palatin. Voulant partir de Bourges, où il professait moyennant 600 écus, le roi en ajouta 300, le dauphin lui donna une médaille qui en valait 400, et François I[er] s'assit plusieurs fois parmi ses auditeurs. Non encore satisfait, Alciat quitta cette ville, et professa à Pavie au prix de 1,500 écus, puis à Bologne, à Ferrare, sans jamais se dire content : « Je suis demandé (écrivait-il) de « toutes les parties du monde, par les Anglais, les Saxons, les « Belges, les Pannoniens ; il n'est donc pas un lieu qui ne con-« naisse Alciat par ses écrits ou sa renommée. Naguère, il m'a « été écrit par Jean Caspien, président du sénat d'Autriche, par « Claude Métens, de Bâle, et par d'autres savants. »

Quelques écrivains se servaient des formes et du langage des anciens pour des matières nouvelles, comme les historiens, les philosophes, et ceux qui agitaient de vives questions sociales ; la réforme ouvrit bientôt une vaste carrière aux derniers. Cette érudition, qui guerroyait pacifiquement sur les classiques ou dans l'arène des mots, devint suspecte dès que les novateurs la poussèrent dans le champ de la foi ; puis, des études plus actuelles lui enlevèrent la primauté ; en effet, tandis que, de 1491 à 1500, il avait été imprimé quatre mille cinq cent cinquante-huit ouvrages, à peine sept cent vingt-trois parurent jusqu'en 1513. Alde Manuce raconte que, au moment où les cours avaient lieu, il se promenait devant l'université romaine vide, attendu que les langues vivantes avaient remplacé les langues classiques, réduites à n'être qu'un objet d'érudite curiosité.

Ces études avaient certainement été utiles même à l'italien, comme la grammaire aux enfants ; mais elles y introduisirent la période artificielle, les transpositions téméraires, le mélange de conjonctions latines. L'hermaphrodite pédanterie, gâtant jusqu'au style épistolaire et familier, enseignait une forme pompeuse, usitée dans les cours, et, ce qui est plus regrettable, des adulations éhontées ; en effet, on écrivait pour faire de l'art, non pour manifester sa pensée : tant les écarts littéraires touchent aux fautes morales.

Les individus qui tiraient leur existence de l'étude du latin en exagéraient l'importance, au point de prétendre que l'italien était indigne des sciences. On sait que Bembo conseillait à l'Arioste d'écrire son *Roland furieux* en latin. Au couronnement de

Charles-Quint, Romolo Amaseo, dans la harangue qu'il débita devant cet empereur et le pape, soutint qu'il fallait laisser l'italien aux marchands de légumes et au vulgaire dont il tire son nom. Il fut imité par Pierre Bargeo dans un discours prononcé à l'Académie de Pise, par Celio Calcagnini et Barthélemy Ricci dans les *Traités de l'imitation*, par François Florido dans l'*Apologie de Plaute*, par Jean-Baptiste Gorneo dans un paradoxe sur les *Enflammés de Mantoue*, par beaucoup d'autres et Sigonius lui-même.

Cette prééminence avait fait négliger l'italien, par les doctes surtout, parce qu'il y eut toujours des écrivains qui l'employèrent. Sans parler de Léonard de Vinci, d'Alberti et de quelques autres savants, plus occupés des choses que des mots, il suffit de citer la suave prose de Feo Belcari, noble Florentin, qui resta simple dans une époque de style latinisé et embrouillé. Quelle attrayante simplicité dans sa *Vie du bienheureux Colombini!* La forme chaste de ses nombreuses laudes et représentations démontre que la poésie italienne était loin d'avoir péri.

La protection de Laurent de Médicis, mieux raisonnée que celle de son père, favorisa cette poésie, qui fut encore aidée par son exemple. Afin d'imiter Pétrarque, plutôt que par passion, il célébra Lucrèce Donati par des subtilités platoniques; il aborda avec assez de bonheur les pastorales et la satire, outre les chants carnavalesques pour les fêtes qui, à ses frais et sous sa direction, venaient réjouir le carnaval. Dans un poëme, il chanta l'*Ambra*, sa maison de plaisance; dans la *Nencia de Barberino*, en dialecte campagnard, il courtisa une paysanne avec un naturel et une vivacité inimitables; l'*Altercation* contient des idées de philosophie platonique, et, dans les *Buveurs*, il fait une satire sur l'ivresse. Sous l'inspiration de sa mère, il composa aussi des laudes sacrées, que l'on chantait comme celles de Savonarola.

1454-94 Ange Politien se vantait que, depuis mille ans, aucun maître d'éloquence latine n'avait eu autant et de si remarquables élèves que lui. De son école sortirent Guillaume Grocin, ensuite professeur de grec à Oxford; Thomas Linacre, ami du chancelier anglais Thomas Morus; Denys, frère de l'érudit Reuclin; les deux fils de Jean de Tessira, chancelier du Portugal, et d'autres dont Érasme a vanté le mérite. La première fois qu'on le voyait dans la chaire de professeur, avec son nez difforme, un œil de moins, son cou enfoncé, Politien inspirait le dégoût; mais lorsque sa bouche s'ouvrait pour donner passage à une voix

douce et vibrante, cette parole semblable à un bouquet de fleurs, cette phrase remplie de sel attique, faisaient bientôt oublier les torts de la nature (Jove); d'ailleurs il s'animait et savait communiquer ses propres émotions à ses auditeurs. Il se plaisait beaucoup à expliquer les *Bucoliques*; dans les passages qui vantent le bonheur champêtre, il posait le livre et improvisait sur cette félicité, sans oublier ni le murmure du zéphyr qui fait ondoyer les cimes coniques du cyprès, ni la voix plaintive des pins, ni celle du ruisseau qui serpente sur les cailloux brillants, ni l'écho qui répète les harmonies. Tous accouraient à l'église Saint-Paul, dont il était prieur : celui-ci avec une épée à la main, dont il ne savait pas lire les sigles mystérieuses ; celui-là pour lui demander une épigraphe qu'il voulait étudier ; un troisième pour avoir une devise ; un quatrième, des épithalames ou des *canzoni*. « Il me reste à peine le temps d'écrire (s'écrie-t-il), et je dois même interrompre la lecture du bréviaire. »

Au milieu de ces études philosophiques et philologiques, il composa en italien les *Stanze* pour la joute de Julien de Médicis, avec un art parfait, une beauté élégante et compassée, sans vigueur ni fougue : œuvre que l'on peut comparer à celles de Cosimo Rosselli et de son école, qui s'éloignait de l'ancienne ingénuité pour copier la nature et l'antique. Il les laissa inachevées, mais après avoir élevé l'octave à une magnificence digne des grands poëtes épiques qui vinrent ensuite. Sur les instances du cardinal Gonzague, il composa en deux jours l'*Orphée*, le plus ancien mélodrame, dans lequel il joint à la douceur des *Bucoliques* de Virgile la pompeuse liberté des représentations du moyen âge.

Giusto des Conti, à la manière de Pétrarque, chanta la *Belle Main* de sa dame ; Jérôme Benivieni exposa l'amour divin avec des idées élevées, mais dans un style désordonné. L'*Hymne à la mort*, de Pandolphe Collenuccio, respire la vigueur d'une philosophie sociale.

Sannazaro fit, genre déjà connu dans le Portugal, le roman pastoral en prose nombreuse, mêlée de vers, mais vers maniérés, auxquels il voulut joindre l'inharmonique difficulté des rimes *sdrucciole;* sa prose, en outre, bien que ses peintures soient parfois animées, et qu'il exprime quelques sentiments avec vérité, est hérissée de latinismes, déparée par des remplissages, des parenthèses et des transpositions. Il étudia Théocrite, qui n'avait point étudié la nature, et mit en scène des bergers d'intelligence cultivée et de sentiments raffinés. Puis, *il fit aban-*

donner aux Muses les montagnes pour habiter les rivages, en inventant les églogues des pêcheurs, encore plus artificielles, bien qu'il dût être inspiré par les rives de la Mergellina, les plus belles que dore le soleil.

L'italien cultivé renaissait donc; mais on y revenait avec la réflexion, avec l'étude, avec l'imitation, et non avec la naïveté primitive; en conséquence, il fut maniéré, prétentieux, au lieu d'être analytique et dégagé comme il sort de la bouche de quiconque parle bien. La langue étant considérée comme une création des gens de lettres, il en résultait qu'ils pouvaient lui imposer des règles à leur gré; de là sortirent des grammaires (1), des discussions et des subtilités sur la nature et l'usage d'un idiome qui, deux siècles auparavant, avait été employé avec un mérite signalé. Boccace, souvent à cause de ce qu'il faut le moins imiter chez lui, fut pris pour règle, et l'on préféra les phrases singulières, les élégantes constructions.

1470-1547 Pierre Bembo, noble Vénitien, qui fut appelé le seigneur de la langue, se mit encore plus en frais de subtilité que Boccace. Il avait quarante portefeuilles, et passait de l'un à l'autre ses écrits à mesure qu'il les corrigeait; on nous répète « qu'il est une preuve qu'on peut écrire correctement sans être né sur les rives de l'Arno; » mais, outre qu'on sait que son père, homme de lettres distingué et magistrat actif, l'amena avec lui à Florence à l'âge de huit ans, Bembo ne descend jamais de son trépied pour s'exprimer dans un langage naturel, langage qui constitue le mérite de celui qui se sert de la langue natale; ses lettres mêmes, tissues de phrases d'emprunt, sont gâtées par des périodes sans fin et de fréquents latinismes, outre qu'elles manquent toujours de vigueur. Ses *Règles grammaticales* furent réimprimées quatorze fois, mais elles trouvèrent beaucoup de contradicteurs. Castelvetro, Caro, Sannazaro et les académiciens de Florence les critiquèrent, et démontrèrent que l'auteur lui-même ne les respectait pas; en effet, elles ne reposent sur aucun fondement rationnel, et ne s'étendent pas aux principes généraux.

Catherine Cornaro, après avoir renoncé au royaume de Chypre en faveur de la république vénitienne, se retira à Asolo, château

(1) La première, que je sache, est de François Fortunio, *Règles grammaticales de la langue vulgaire* (Ancône, 1516); mais on prétend qu'il profita du travail de Bembo ayant le même titre, et qui parut en 1525, après la publication (1521) des *Vulgari eleganze* de Nicolas Liburnio.

au-dessus de Trévise, assis au pied des Alpes, et dont elle fut nommée souveraine, avec un revenu de 8,000 ducats; là, elle étalait quelques lambeaux de son manteau royal au milieu d'une cour fastueuse, composée de quatre-vingts serviteurs et de douze damoiselles, entourée de mille délices, auxquelles s'ajoutait la compagnie de lettrés et d'artistes. Tantôt elle était visitée par Théodora d'Aragona, femme d'un Sanseverino; tantôt par le marquis de Mantoue, ou le cardinal Zéno, plus souvent par Pandolphe Malatesta de Rimini, qui venaient pour se livrer au plaisir de la chasse, de la pêche, des courses, des bals, ou pour assister au mariage de quelque jeune fille aimée de Catherine.

Bembo, en jeune galant, fréquentait les réunions de ce château, où il fit les dialogues *des Asolans,* « pour exhorter les jeunes gens à aimer; » néanmoins il introduit dans cette composition un certain Dardi Giorgi, pieux solitaire, qui de l'amour terrestre le ramène à l'amour divin. On vante beaucoup sa *canzone* sur la mort de son frère, et l'on donne comme exquis les sonnets sur la mort de la Morosini, mère de ses enfants; mais le cœur ne me le dit pas. En un mot, parmi tous ceux qui le louent, combien en est-il qui l'ont lu ? Quand on jette les yeux sur une de ses œuvres, on croit que cette grande renommée est due à toute autre production. Tout son mérite consiste dans une élégance compassée, à laquelle on peut atteindre à force de travail ; aussi eut-il beaucoup d'imitateurs parmi tous ceux qui cherchaient moins ce qu'ils avaient à dire que la manière dont ils devaient le dire.

Il ne sera point superflu de remarquer que les Italiens, chaque fois qu'ils souffraient davantage et se voyaient fermer la voie des discussions politiques, se jetèrent sur celles de la langue, comme une protestation de la nationalité, qu'on voulait leur ravir. Giambullari, dans le *Gello,* entreprend de faire dériver l'italien de l'étrusque, qui est inconnu, mais auquel on supposait des rapports avec l'hébreu, d'où ses partisans furent appelés *Araméens.* Selon Celso Cittadini, il existait au temps de la Rome antique, et tous s'appuyaient sur de bonnes raisons; car la philologie comparée était si novice, qu'elle ne faisait pas distinguer la maternité de la fraternité ; son nom souleva des querelles plus vives. Le Vicentin Trissino voulait qu'on l'appelât langue italienne; Varchi et Bembo, florentine; Bargagli et Bulgarini, siennoise; Claude Tolomei, toscane. Muzio, réfutant Amaseo, qui la reléguait dans les carrefours, voulait que la langue fût tirée de

chaque ville et province d'Italie, « comme une salade d'herbes et de fleurs diverses ; » il assurait que « ce n'étaient pas les fleuves toscans, mais le *ciel*, l'art, l'étude et le saint amour qui donnent le souffle et la vie aux noms et aux écrits. » Contre Barthélemy Cavalcanti, qui trouvait le style de Machiavel incomparablement supérieur à celui de Boccace, il soutint que celui du poëte convient à tous les genres de compositions; il lança contre Varchi de faibles raisons avec violence, et, comme s'il connaissait mieux la langue qu'eux, il critique les modes de Ruscelli, de Dolce, de Castelvetro, de Machiavel et de Guicciardini ; Dante même fut l'objet de ses attaques, et Cittadini, à cette occasion, le contredit. De là sortirent des livres sans fin, alors qu'il aurait mieux valu, pour résoudre le problème, employer cette langue à des sujets élevés et dignes.

Salviati (1) se déchaîne contre Muzio, Trissino et les autres *étrangers*, lesquels prononcent leur « langue de manière qu'on « ne peut écrire leurs paroles, ni les entendre sans rire ; ils « se moquent de notre prononciation, et nous font un crime du « mérite qu'ils désespèrent de pouvoir atteindre... A toutes les « choses qu'ils ont voulu dire contre notre langue, il aurait suffi « de faire cette réponse, c'est qu'ils n'avancent aucune proposi- « tion, et n'en cherchent à prouver aucune, sans citer un écri- « vain qui ne soit de Florence. Et même, alors qu'il serait pos- « sible, quel serait ce nouveau langage, cette macédoine inouïe, « ce centaure, cette chimère, ce monstre? un mélange de mots « de trente dialectes divers. Où et quand a-t-on jamais vu des « écrits faits de la sorte, et comment pourrait-on qualifier cela « de langue, puisque toute langue digne de ce nom doit être « parlée par un peuple, ou bien avoir été parlée quelque temps « par un peuple? Quel est celui qui pourrait la comprendre, « même médiocrement? Qui servirait de guide, à qui recourir « pour la propriété des termes? Comment nos illustres prédé- « cesseurs purent-ils, durant tout le cours de leur vie, parcourir « l'Italie entière, afin de prendre cent mots à la Romagne, trois « cents à toutes les villes de Lombardie, autant à Naples et à tout « le royaume, enfin dix à telle contrée et quatre à tel château? « Quelles fatigues, que de peines! Combien on devait être mal- « heureux dans leur temps! » En résumé, il voudrait que l'écrivain fût né à Florence, puis qu'il étudiât Dante, Pétrarque, Boc-

(1) *Avvertimenti della lingua*, II, 21.

cace et les auteurs du quatorzième siècle, afin d'apprendre l'arrangement des mots et le style; dès lors, il devint très-difficile de bien écrire, puisqu'il fallait joindre à l'imitation des anciens l'imitation des modernes.

Ces controverses, qui se renouvellent de temps à autre, font croire aux étrangers, comme aux indigènes, que les Italiens discutent encore sur les mots, au lieu de s'occuper de choses, qu'ils mélangent les couleurs de la palette, au lieu de peindre. En outre, par une sorte de fatalité, depuis cette époque jusqu'à nos jours, les contradicteurs et les panégyristes ont regardé les injures comme des raisons, sans s'élever jamais à la nature des langues et à la comparaison de ce qui arrive dans les autres pays; puis, sous l'influence d'un étroit municipalisme, ceux-là même qui se parent de la forme élégante de l'idiome toscan pour se faire beaux écrivains, contestent la prééminence aux Toscans, repoussant ainsi, au moins en théorie, cette unité de la langue qui mène aux autres unités et en est le sceau.

Tolomei avait déjà proposé d'enlever le *h* aux mots *hora*, *dishonore, havea*; mais Trissino, avec plus de raison, voulait que l'on distinguât l'*i* du *j*, l'*u* du *v*; qu'on remplaçât le *ph* par l'*f*, le *th* par le *z*, et qu'on employât l'η et l'ε, l'ο et l'ω grecs pour distinguer le son bref ou long de ces deux voyelles. Malheureusement, il fit l'essai de cette orthographe dans un poëme dénué de mérite; puis, comme il n'était pas toscan, il commit des erreurs dans l'application, ce qui lui valut des railleries, surtout de la part de Firenzuola : genre de critique qui fait toujours obstacle aux bonnes choses. Néanmoins quelques-unes de ces innovations prévalurent, et les autres sont encore à désirer.

Lorsque la liberté de Florence eut succombé, c'est-à-dire quand les grands écrivains cessèrent, l'attention se dirigea particulièrement sur les règles du langage; une chaire d'italien fut même instituée pour Diodème Borghèse, qui prétendait avoir acquis, par quarante années d'étude, le titre d'arbitre et de régulateur de l'idiome toscan.

Les mécontents, sous les Médicis, pour avoir un prétexte de se réunir, se proposèrent de corriger le *Décaméron*, gâté par les diverses impressions; l'édition, faite par Giunti en 1527, est recherchée comme une œuvre de parti. Or, comme on voyait dans le *Décaméron* le livre le plus utile, mais en même temps le plus dangereux pour les bonnes mœurs, Salviati fut chargé d'en pré-

parer une édition châtiée, pour laquelle on lui fit les mêmes reproches qu'au peintre Braghettone.

Cette association continua dans l'académie des *Humides*, qui se réunissait dans la maison de Joseph Mazzuoli, « citoyen (comme il disait) sans état, soldat sans engagement, prophète comme Cassandre, » qui avait combattu avec les bandes noires, puis au siége de Florence. Devenu vieux, mais toujours charmant et ami des jeunes gens, il en réunissait un grand nombre; or, bien que la plupart « fussent occupés d'affaires mercantiles, ils aimaient tant à contempler les étoiles et la nature, qu'il suffisait à leur esprit de rendre compte de leurs divers accidents (1). » Cosme, qui connaissait le moyen d'asservir les lettres en les protégeant, donna à la réunion de ces jeunes gens le titre plus pompeux d'académie florentine. Plus tard, il la transféra dans son palais, rendit ses travaux publics, lui accorda des prébendes et même une juridiction privilégiée, bien que Mazzuoli se plaignît de voir le duc attirer tout à lui. Les membres de cette académie, dont l'étude spéciale avait la langue pour objet, se mirent à lire des dissertations sur un sonnet, un vers, un mot de quelque classique, et surtout de Pétrarque; or, comme chacun voulait avoir un exorde, une péroraison et une longueur convenable, il est facile de concevoir combien ce désir, dans un siècle déjà si verbeux, devait entraîner de vaines paroles. Le duc pensa sagement qu'il serait avantageux pour la langue de l'exercer à des traductions, et, dans ce but, il en commanda plusieurs à ces académiciens; Segni fut chargé d'Aristote, Varchi de Boëce, Dati de Platon, etc.

Jean-Baptiste Dati, Anton-François Grazzini, Bernard Canigiani, Bernard Zanchini et Bastien des Rossi, membres de cette académie, ennuyés de pareilles subtilités, firent schisme pour s'adjoindre à d'autres réunions appelées *stravizj* (goguettes), parce qu'elles étaient réjouies par un site agréable, des causeries enjouées et des soupers délicats (2). Pierre Salviati leur con-

(1) Préface des statuts de l'Académie.

(2) Elles furent continuées même après l'institution de la Crusca. Dans celle du 17 septembre 1599 intervinrent, avec les *Cruscanti*, six académiciens *Désireux* et six *Altérés*. Après un discours du *Pétri*, qui était Michel-Ange Buonarotti le jeune, on se mit à table, dont le service est rappelé dans les journaux. Vers la fin on servit de grands gâteaux qui semblaient faits de son, comme ceux qu'on appelle *inferigne*; mais, en réalité, ils se composaient de pistaches et de sucre, et tous étaient divisés en morceaux qu'on ne distinguait pas. En prenant

seilla de donner à leurs réunions un but certain, sans en exclure la gaieté ordinaire; dès lors ils formèrent une académie qu'ils nommèrent par plaisanterie de la *Crusca* (son). Ils prirent pour emblême le blutoir, pour trône de l'archiconsul trois meules, pour siéges des hottes à pain renversées, et dont le dossier était une pelle à grain; chacun adopta des noms en rapport avec ces symboles, tels que l'*Enfariné*, le *Pétri*, l'*Ensacqué*, le *Gros-Pain-Bis*. Grazzini voulut conserver son surnom primitif de Lasca (Gardon), parce qu'on saupoudre de farine ce petit poisson pour le faire frire. Ils continuèrent de la sorte à mettre au jour de bizarres badinages, jusqu'au moment où ils entreprirent le *Dictionnaire de la Crusca*, effroi des pédants, risée des gens frivoles, qui n'en veulent pas connaître le but et l'utilité.

Bien que persuadés que le langage d'une nation est un dialecte élevé à la dignité de langue écrite, et qu'en Italie le florentin mérite cet honneur, les académiciens ne se contentèrent pas (comme ceux de France firent dans la suite à l'égard du parisien) de donner tous les mots de l'idiome toscan, mais ils les appuyèrent d'exemples. Les philologues, qui se querellaient alors sur la valeur des termes latins, ne pouvaient décider qu'au moyen d'exemples écrits. L'éclaircissement des classiques était l'objet d'un grand nombre d'ouvrages, et beaucoup d'académies s'en occupaient, surtout celle de Florence; cette manie porta les *Cruscanti* à vouloir justifier par des textes chaque mot et ses différentes significations, dans la pensée qu'ils donneraient du poids aux termes adoptés, et qu'ils éclairciraient le sens des auteurs (1).

Mais, comme les auteurs ne contiennent que la moindre partie de la langue, les *cruscanti* mirent à contribution des écrits où

sa portion, chacun trouvait dessous quatre vers qui faisaient son éloge ou sa satire.

On peut lire l'histoire de l'académie de la Crusca dans la préface du premier volume des *Procès-verbaux* de cette académie, publiée en 1819.

(1) Il est curieux de voir les *Cruscanti* lutter contre leur propre conviction, qu'ils sacrifient au préjugé universel et scolastique. Le Florentin Magalotti, un membre de l'Académie, avoue lui-même que le défaut principal de ce dictionnaire est de s'appuyer sur l'autorité des classiques. « Le vocabulaire de la Crusca a cela de particulier, relativement à ceux de France, d'Angleterre et d'Espagne, que, tandis que ceux-ci sont un guide sûr pour leurs langues respectives, le nôtre nous induit en erreur huit fois sur dix, et cela *parce que* nous ne sommes pas assez hardis pour approuver comme bon, ainsi que le font les autres peuples, ce qui est parlé dans l'usage habituel, *et non autre chose*. »

abondent d'ordinaire les termes d'un usage familier, comme les livres de recettes, les brouillons, mains-courantes et autres papiers domestiques. On fit plus, et quelques-uns entreprirent des compositions dans le but précis d'y insérer des mots dont les exemples manquaient; de ce nombre furent la *Fiera* et la *Tancia* de Buonarotti. N'aurait-on pas eu plus tôt fait de dresser le catalogue des mots eux-mêmes, tels que le peuple les prononçait? Nous le croyons, et nous croirons toujours que c'est une belle tâche réservée à quelque Toscan, désireux d'offrir, non pas un vocabulaire volumineux à la portée d'un petit nombre, mais un livre usuel accessible à tous. Cependant, tel qu'il est, ce dictionnaire a le mérite, très-important pour l'époque, d'expliquer les classiques.

Dans ce travail, les académiciens se trompèrent souvent; ils ne firent pas toujours usage de textes corrects, bien que la correction des textes fût aussi l'objet de leurs travaux, et n'enregistrèrent pas non plus tous les mots mêmes de ces auteurs; ils donnèrent pour usuel ce qui était suranné, pour commun ce qui se rapportait à un lieu ou à un temps particulier; enfin, ils admirent des erreurs et des mots estropiés dans le but d'expliquer les auteurs. Une grammaire et la critique, alors dans l'enfance, leur manquaient surtout. De là, des erreurs véritables qui, avouées par eux-mêmes dans la préface, ont été corrigées en partie dans les éditions successives; néanmoins il en est resté assez pour donner ample et facile matière à ceux qui ont voulu les signaler ou suppléer aux omissions.

Les notes pleines de sens et de finesse que Tassoni Alexandre fit sur le dictionnaire à peine sorti de la presse sont une mine féconde à consulter; le trait même est plus aiguisé qu'on n'aurait pu l'attendre d'un académicien. Benoît Fioretti, de Pistoie (qui, d'un mot composé de trois idiomes, s'intitula Udeno Niselli, c'est-a-dire homme de personne si ce n'est de Dieu), ajouta des notes fort sages en marge d'un exemplaire qui, acheté à grand prix, fut utile pour les éditions postérieures. Ce dictionnaire, quoi qu'il en soit, restera comme un beau monument historique; quant à nous, qui blâmons les railleries dont il a été l'objet, nous ne l'abandonnerons que lorsqu'on nous en aura fourni un meilleur.

Mais, pour atteindre ce but, il faut des conditions qui ne sont pas littéraires. Du reste, pour résoudre les questions d'une langue, il faut l'employer à des œuvres utiles et grandes; or cet

âge fut fécond en écrivains qui parurent rajeunir le quatorzième siècle en l'embellissant. La vivacité bizarre, le désordre, l'esprit religieux survivaient encore dans les auteurs les moins soignés, et les productions se multipliaient avec la fécondité propre aux jeunes gens à peine entrés dans le monde ; mais tout était altéré par l'éducation, et peu à peu la culture se substituait à l'originalité, la grâce à la vigueur. La prose, qui ne s'abandonnait plus au hasard et au sentiment, prenait de l'ordre et se dépouillait de l'affectation latine pour revêtir une forme pleine de charme et d'élégance.

Monseigneur Jean de la Casa de Mugello, qui se distingue 1505-56
entre tous par l'harmonie de la période artificielle, écrit comme il convient pour donner des préceptes de savoir-vivre. Ses harangues sont des modèles d'éloquence emphatique ; mais, dans ce langage abondant et poli, il est impossible de reconnaître le moyen de persuader et d'émouvoir. Ajoutez à cela la mobilité des opinions, poussée à tel point que, dans un de ses discours, il porte aux nues ce même Charles-Quint, après l'avoir représenté dans deux autres comme le fléau de l'Italie et la ruine de toute liberté (1). Dans l'un, il va jusqu'à confondre la justice avec

(1) « Je ne saurais bien affirmer, Prince sérénissime (*le doge*), quels sont les plus nombreux de ceux qui ne connaissent pas la puissance et la cupidité de l'empereur, ou de ceux qui, la connaissant et la réputant grande et effrayante, s'étourdissent, ou, comme de petits enfants éveillés la nuit dans l'obscurité, saisis de terreur, se taisent par excès de crainte, sans appeler au secours, comme si l'empereur, dès qu'ils souffleraient mot ou feraient un mouvement, était prêt à les engloutir...

« Que signifient tant de veilles, tant de dépenses, tant de travaux, tant d'efforts de la part de l'empereur? quel en est le but ou le terme? C'est pour assujettir l'Italie et l'univers, étendre sa puissance et sa domination, la porter au delà des confins actuels du monde, comme l'indiquent les mots tracés sur sa bannière...

« Et soyons certains qu'aucune pensée, aucun acte, aucun pas, aucune parole, aucun signe de l'empereur ne vise à autre chose ; qu'il ne fait rien, ne songe à rien qui ne tende à enlever, ou, comme quelques-uns le pensent, à reprendre les États, les territoires et les villes des princes voisins ou éloignés, pour les donner ou les rendre à l'empire. C'est à cela qu'il met tous ses plaisirs, toutes ses jouissances ; ce sont là ses chasses, ses faucons, ses bals, ses parfums, ses amours, ses appétits charnels, ses délices...

« Voici donc, Prince sérénissime, les faits miséricordieux et magnanimes de l'empereur, ces faits si glorifiés par ceux de son parti : tuer les rois avant qu'ils soient nés, avant même qu'ils soient conçus ou engendrés, avant qu'ils puissent l'être, et quand les villes affligées se jettent dans ses bras, accourent à lui pour

sa volonté (1), et dans d'autres il exagère son avidité à s'emparer du bien d'autrui ; ici, il prêche la liberté de l'Italie, et là il demande que Sienne soit soumise à la domination de la famille Caraffa.

On faisait alors des discours à toute occasion ; mais en est-il un seul qui atteigne à la véritable éloquence? Périodes sonores, épithètes redondantes, abondance stérile de mots, descriptions, l'emphase au lieu de la force et de la concision, voilà ce qu'on trouve dans ces compositions, mais jamais l'art de vaincre par des arguments serrés, et de pénétrer dans le fond des âmes pour en chasser le vice ou les persuader. Au milieu de cette splendeur des lettres, il ne surgit pas un seul bon prédicateur. Le frère Jérôme Savonarola suivit une route sévère ; toujours impétueux, il a quelquefois des mouvements de véritable éloquence, mais il manque d'art, et trop souvent il convertit la chaire en tribune. Il nous reste un millier d'oraisons funèbres profanes, de discours de compliment, de persuasion ; mais qui voudrait lire ce vain babillage, si ce n'est pour chercher quelque renseignement au milieu d'un déluge de mots (2)?

quelque assistance, leur sucer le sang et l'âme, leur revendre la liberté dont on l'a constitué le dépositaire et le gardien, mais faussée, contrefaite et frappée d'un coin adultère.

« Que Votre Sérénité se rappelle donc que cette même langue et cette même plume qui vous allèchent et vous amorcent par leur fausseté ont brûlé Rome, ses autels, ses églises, ses saintes reliques ; qu'elles ont trahi le vicaire de Jésus-Christ pour le livrer à la férocité des barbares et à l'avarice des hérétiques ; car le pape Clément, de sainte mémoire, fut vaincu par trois paix mensongères, et non à la suite d'une guerre réelle...

« Et quelles sont ses relations de parenté? comment agit-il avec les siens? Souiller ses mains du sang de l'aïeul de ses neveux, jeter aux chiens le beau-père immolé de sa fille et chasser même sa race innocente de l'État qui lui appartient, voilà ses tendres caresses envers ses parents... O malheureuse, ô déplorable, ô tourmentée, ô vraiment ivre et somnolente Italie!

« L'empereur veut abattre et dévaster la sainte Église, et il est en cela opiniâtre, très-ferme. De plus, toute la trahison de Plaisance n'ayant pas suffi pour assouvir la haine de Sa Majesté, et son courroux n'étant pas rassasié par le sang de ce malheureux duc, il convoite la vie et l'esprit de sa béatitude ; il veut pareillement chasser le roi très-chrétien du Piémont et de la France ; il veut le détruire et le tuer, et jamais aucun événement n'a pu le détourner, ni quelque chose que ce soit, de ce dessein qu'il a formé... »

(1) « Quoiqu'il puisse assez paraître, à de clairs indices, que c'est une œuvre juste (l'occupation de Plaisance), puisqu'elle est vôtre et exécutée par vous... »

(2) *Delle orazione scritte da molti uomini illustri de' nostri tempi*, recueillies par François Sansovino ; Venise, 1661, travail réimprimé plusieurs fois.

Il faut un vrai courage pour se condamner à parcourir ceux de Léonard Salviati, qui sont noyés par un flux de paroles oiseuses, de périodes, de phrases et de membres de phrases. Albert Lollio prétendit cueillir cette palme d'éloquence qui manquait à l'Italie; dans ce but, il composa, sur des sujets souvent imaginaires, des harangues d'une éloquence glaciale, qu'il assaisonna de figures de rhétorique et de lieux communs disposés symétriquement, travail où les amateurs de préceptes trouvent de nombreux exemples, mais qui cause aux lecteurs un insupportable ennui. Venise eut de bons orateurs. mais pauvres d'art et de langue incertaine. Cinq discours de Pierre Badoero, qu'on a imprimés, ont de la force et de vives allures, et l'on a beaucoup vanté les plaidoiries de Cornelio Frangipane du Frioul.

Nous serions heureux de posséder les discussions dans lesquelles les Florentins et d'autres républicains exprimaient leur opinion sur les mesures à prendre dans l'intérêt de la patrie; mais les discours que Bembo, Nardi, Verchi et surtout Guicciardini ont intercalés dans leurs récits sont des exercices d'un art compassé, sans mouvements spontanés, et gâtés souvent par l'imitation. Barthélemy Cavalcanti est plus vrai, et par cela même plus vigoureux.

Si vous réunissez le discours de Jean-Baptiste Busini au duc de Ferrare en faveur des fugitifs de Florence, poursuivis par Clément VII, celui de Jacques Nardi à Charles-Quint sur la tyrannie du duc Alexandre, et, si vous le voulez encore, l'apologie de Lorenzino, vous aurez toute l'éloquence politique de cet âge avant qu'il fût interdit aux Italiens de parler. Et l'absence d'un grand orateur ne fut pas une des moindres causes qui ont privé l'Italie d'une prose nationale, prose aux vives allures, commune à tous, significative, qui se montre dans tous les écrivains la même par le fond, mais de couleur différente selon la matière, la personne et les études; une prose approuvée à la fois par les doctes et accueillie du peuple, de manière qu'il y retrouve ses formes, ses expressions habituelles, mais représentées avec noblesse et disposées avec art. Les Italiens sont donc restés entre une langue savante et morte, consacrée souvent à des matières futiles, et une autre vivante, mais que l'on ne croyait propre qu'à des sujets frivoles, à des comédies, à des nouvelles, qui seront toujours le trésor le plus riche en dictions élégantes, en transitions hardies, en belles phrases.

Les historiens certainement sont les meilleurs écrivains; mais

ils n'évitent pas non plus les longueurs démesurées et la prolixité, ni les mots flanqués d'épithètes, et les particules superflues qui détournent l'attention de l'idée, l'obscurcissent ou la rendent inintelligible. Quelques-uns s'occupèrent uniquement de l'art, comme Pierre Giambullari, qui retraça les faits généraux de l'Europe, après le neuvième siècle, avec un beau talent de rhéteur, cher aux écoles qui séparent la pensée de la parole. L'irrémédiable amplification de Guicciardini, ces périodes qui s'allongent en enfilades sans fin, qu'un éditeur naguère s'est efforcé d'arranger d'une certaine façon, font contraste avec l'habitude moderne de faire de courtes phrases, mais elles s'éloignent beaucoup trop de la rapidité qu'exige le récit (1). En effet, il

(1) Trajano Baccalini, dans ses spirituels *Ragguali del Parnasso*, introduit un Spartiate qui, pour avoir dit en trois mots ce qu'il pouvait dire en deux, est condamné à lire Guicciardini; après en avoir parcouru quelques pages, il vient prier qu'on lui inflige les galères plutôt que ce supplice. Voici un exemple de ces périodes, choisies parmi les moins longues, et que nous citons pour les belles réflexions exprimées dans un langage magnifique : « Ces choses dites en substance par le cardinal (de Saint-Pierre es-liens), mais, selon sa nature, avec moins d'ornements dans les paroles que de mouvements efficaces et de gestes impétueux et vifs, émurent tellement l'âme du roi que, ne prêtant l'oreille qu'à ceux qui l'encourageaient à la guerre, il partit le même jour de Vienne, accompagné de tous les seigneurs et capitaines du royaume de France, excepté le duc de Bourbon, auquel il confia, en son lieu et place, l'administration de tout le royaume, et l'amiral, et quelques autres chargés du gouvernement et de la garde des provinces les plus importantes; et, passant en Italie par le mont Genèvre, beaucoup plus facile à franchir que le mont Cenis, et par où passa autrefois, mais avec des difficultées incroyables, le Carthaginois Annibal, il entra dans Asti le 9 septembre 1494, amenant avec lui en Italie des semences d'innombrables calamités, d'horribles accidents et de mutations de presque toutes les choses, parce que son passage produisit non-seulement des changements d'États, des subversions de royaumes, des désolations de pays, des ruines de cités, des meurtres cruels, mais encore de nouvelles habitudes, de nouvelles mœurs, des manières nouvelles et sanglantes de faire la guerre, enfin des maladies jusqu'alors inconnues, et l'on vit les instruments du repos et de la concorde d'Italie se déranger de telle sorte que, n'ayant pu jamais recouvrer leur mouvement régulier, d'autres nations étrangeres et des armées de barbares ont eu le moyen de la fouler misérablement et de la dévaster; et, pour comble de malheur, afin que le courage du vainqueur ne diminuât point notre honte, l'homme dont la venue fut la cause de tant de maux, bien que doté richement des biens de la fortune, était privé de presque tous les avantages de la nature et de l'esprit, parce qu'il est certain que Charles, dès l'enfance, fut d'une complexion très-faible et de corps malsain, petit de taille et d'aspect (si l'on excepte la force et la dignité du regard) rebutant, ayant les autres membres disproportionnés, de manière qu'il ressemblait à un monstre plutôt qu'à un homme, sans

ne s'exerça jamais à écrire; mais sa profonde intelligence et son bon sens, auxquels il joint l'expérience et le calcul, le recommandent beaucoup plus que ses préceptes.

Bernard Davanzati, négociant florentin, indigné contre le goût étranger qui s'introduisait par l'intermédiaire de la cour et du commerce, conseillait pour remède « de secouer la poussière des livres anciens et de faire usage des joyaux italiens qui feraient honneur aux écrivains; » il préférait la langue florentine à l'idiome commun d'Italie qui, « semblable au vin mendié de porte en porte, ne brille pas dans les pensées fines et piquantes. » Se bornant aux œuvres de Tacite, d'Horace et de Dante, les maîtres dans l'art de graver les idées, lui seul, au milieu de cette verbeuse rhétorique où s'égarait la pensée, entreprit de montrer que la langue italienne peut égaler le latin par sa nerveuse brièveté; dans sa traduction de Tacite, il reproduisit avec plus de concision encore le plus concis des historiens anciens. Si parfois il tombe dans quelques locutions triviales qui ne conviennent pas à la gravité du narrateur, le plus souvent il comprend à merveille l'original, dont il rend la véritable physionomie; il saisit le trait et frappe le but avec une vigoureuse simplicité; nous le regardons comme un modèle inimitable de traduction (1). 1529-86

Il reste hors de doute que les productions les plus estimables de ce siècle sont les œuvres où l'art domine le moins, telles que les lettres de Caro, la vie de Cellini, et celles de Vasari. Les lettrés ont bien prétendu qu'ils avaient embelli ces dernières, mais

posséder aucune notion des belles-lettres, puisqu'il connaissait à peine les caractères de l'alphabet; avide de commander, mais plus propre à toute autre chose, parce que, toujours entouré des siens, il ne conservait pas avec eux sa dignité et son autorité, restant étranger aux travaux et aux affaires, et, dans ceux dont il s'occupait, pauvre de jugement et de prudence; néanmoins, si une chose semblait en lui digne de louange, considérée intrinsèquement, elle était plus éloignée de la vertu que du vice; il aimait la gloire, mais la recherchait avec impétuosité plutôt qu'avec sagesse; il était libéral, mais inconsidérément et sans mesure ni distinction; parfois il restait inébranlable dans ses résolutions, mais souvent c'était par obstination mal fondée plus que par constance, et ce que beaucoup appelaient bonté mérite mieux le nom de froideur et de faiblesse d'esprit. »

(1) Le *Schisme d'Angleterre*, de Davanzati, est une traduction ou plutôt un résumé de Nicolas Saunders, mais il traîne et languit par la suppression de la partie politique; néanmoins le jugement qu'il porte, vers la fin, sur Henri VIII, est plein de sagesse.

l'histoire les dément, alors même qu'elles ne le feraient pas elles-mêmes.

La clarté, la concision et la vigueur sont les qualités constantes du style de Machiavel, qualités d'autant plus précieuses qu'elles étaient plus rares de son temps ; du reste, il manque d'art. Dans les périodes, il trébuche assez fréquemment, parce qu'il ne vise qu'à la force ; il est riche en idiotismes. Quelques auteurs ont supposé qu'il ignorait le latin ; mais, pour se convaincre du contraire, il suffit de voir que l'imitation latine l'entraîne dans des constructions irrégulières ou vicieuses ; malgré ses nombreux défauts, il mérite d'être loué par quiconque sait non-seulement admirer, mais observer. Comme poëte, outre les comédies dans lesquelles il montra combien le goût pouvait en être amélioré, il écrivit les *Décennales*, mesquine imitation de Dante, où sont racontés les faits de son temps. Dans l'*Ane d'or*, qui ne rappelle que par le titre l'œuvre spirituelle d'Apulée, il feint de s'être égaré dans une forêt, où il est sauvé des monstres par une femme, qui le conduit dans une ménagerie d'animaux allégoriques.

Boccace n'eut que trop d'imitateurs dans le déplorable usage qu'il fit de la langue de Dante et de Villani ; aussi tous les conteurs italiens (*novellieri*) portent l'empreinte de cette souillure. En général, étrangers aux sentiments affectueux, ils manquent d'intérêt, de couleur locale, se traînent dans un style languissant, pâle, et rattachent leurs récits avec un fil encore plus mince que ne le fait leur modèle. Durant la peste de 1374, des personnes de toutes conditions voyagent de compagnie dans l'Italie, et racontent, pour se distraire, cent cinquante-six nouvelles, la plupart obscènes, toujours d'un style inculte, que recueillit le Lucquois Jean Sercambi. L'Arétin, Speron Speroni, Hercule Bentivoglio et d'autres, surpris par la pluie à la pêche, sont supposés avoir raconté les dix-sept nouvelles des *Passe-temps* de Jérôme Parabosco, musicien de Plaisance et polygraphe. Cinq hommes et autant de femmes, forcés par l'orage à se réfugier dans une maison, content des nouvelles pour chasser l'ennui ; ces nouvelles forment les *Soupers* de Lasca, pharmacien de Florence, dont le style est naturel, la période dégagée, l'expression correcte, propre et très-variée ; il sait même exciter l'intérêt tragique, sur lequel il finit par jeter un ridicule dédaigneux. Le même auteur avait écrit des badinages pleins de sel, ainsi que des comédies d'un

langage naïf, mais dénuées d'intrigue, et d'une morale détestable.

Le Florentin Agnolo Firenzuola, au style d'une transpa- 1493-1548
rence inimitable, tout fleuri et plein de grâce, fait regretter qu'il l'ait employé seulement à des frivolités et à des bouffonneries. Il était moine de Vallombreuse; passionné pour la beauté matérielle des femmes, il lui consacre un traité parsemé de détails lubriques et de songes cabalistiques. Il met en scène une compagnie qui s'amuse à discourir sur l'amour, et raconte des nouvelles obscènes devant la *reine de son cœur... belle et pudique s'il en fut jamais.* Il fait donner même par les animaux des préceptes et des exemples de morale, et compose sur le sujet d'Apulée un *Ane d'or,* approprié à des idées différentes.

La *Filena* de Nicolas Franco fut mise un moment au-dessus du *Décaméron,* puis oubliée. Le Bolonais Jean Sabadino des Arienti composa, dans un style négligé, soixante-dix nouvelles, sous le nom de *Porretane.*

Masuccio Salernitano, dans le *Novellino,* multiplie des aventures à la honte des moines, et dans un style à la Boccace.

Jean-François Strapparola de Caravaggio se servit des quatre-vingts nouvelles latines, trivialement obscènes, du Napolitain Jérôme Morlino; divisées en nuits, elles sont entremêlées de merveilleux et d'invraisemblable, et, bien qu'elles sentent les mauvais lieux, c'est par de jeunes filles honnêtes qu'il les fait raconter.

Sébastien Erizzo et Giraldi Cintio voulurent se soustraire aux immoralités habituelles : le premier mit au jour six *Journées* de récits prolixes; l'autre, dans les *Ecatomiti*, attribués à des jeunes gens que le sac de Rome a forcés de s'enfuir à Marseille, prétendit enseigner la morale, et ne fut pas lu, bien qu'il ait fourni à Shakspeare le sujet de plusieurs de ses compositions.

Mathieu Bandello de Castelnuovo de Scrivia, général des do- 1480-1561
minicains à Milan, se fit remarquer à Naples et à Florence par des amours scandaleux et sa souplesse de courtisan; néanmoins il obtint de Henri II l'évêché d'Agen. Au milieu de ses occupations, il fit un recueil d'anecdotes plutôt que de véritables nouvelles, sans songer non plus à les rattacher par quelque lien; chacune d'elles est précédée d'une épître dédicatoire pleine d'adulation, unique et misérable originalité qui, du reste, accompagne des discours prolixes, un dialogue pitoyable, des détails

insipides, une pauvre imagination, des caractères pâles, sans aucun mouvement dramatique.

« Les critiques disent que, n'ayant pas de style, je ne devais « pas entreprendre cette tâche. Je leur réponds qu'ils disent vrai, « que je n'ai pas de style, en effet, que je ne le reconnais que « trop ; c'est pourquoi je ne fais pas profession de prosateur. » C'est ainsi qu'il s'exprime ; en effet, la vulgarité de son style est d'autant moins tolérable qu'il l'entremêle de phrases classiques(1). « Les critiques disent que mes Nouvelles ne sont pas honnêtes... « Je ne nie pas qu'il n'y en ait quelques-unes qui non-seulement « ne sont pas honnêtes, mais je dis, et, sans hésiter, je confesse « qu'elles sont très-déshonnêtes... Mais je n'avoue pas que je « doive en être blâmé ; il faut blâmer ceux qui commettent ces « erreurs, et non celui qui les écrit. » Et, vraiment, ce qui soulève le dégoût, c'est de le voir, lui évêque et âgé de soixante-dix ans, exposer avec bonhomie des ordures, que les protestants ne manquèrent pas de relever. Néanmoins le marquis Louis Gonzague lui confia l'éducation de sa nièce Lucrèce ; monseigneur aima son élève, mais d'un amour platonique, et la célébra dans un grand nombre de vers et un poëme de onze chants !

Les moralistes, outre qu'ils manquent tous d'originalité, rebutent par le plus grand des défauts, celui d'être ennuyeux. Les *Raisonnements*, de Mgr Florimont ; la *Véritable beauté*, de Joseph Betuzzi ; les *Souvenirs*, de Mgr Soba de Castiglione ; les *Portraits de femmes illustres d'Italie*, de Trissino, sont presque toujours des dissertations en style de rhétorique, étayées d'érudition et dépourvues d'actualité. Benoît Varchi, prolixe, sans vigueur, gâté même par des digressions historiques, remplit ses *Leçons* de futilités aristotéliques ; cependant elles avaient plusieurs éditions parmi les étrangers, qui les lisaient comme une des meilleures productions en ce genre. Mathias Doria fit la *Vie civile*, et avait préparé l'*Idée d'une parfaite république*, mais l'impression en fut suspendue ; puis on la brûla, parce qu'on reconnut qu'elle contenait des principes immoraux et des idées panthéistiques.

Speron Speroni, qui fit des harangues cicéroniennes, est regardé comme harmonieux et grave ; ses dialogues, intitulés le *Guevara*, le *Marc-Antoine* et l'*Horloge des princes*, plusieurs

(1) Napione, dans les *Piémontais illustres*, a le courage de louer l'harmonique concision de ses périodes, la rapidité de la narration et sa naïve simplicité.

fois imprimés, sont très-médiocres et de doctrines générales; c'est tout au plus si l'on peut lire ses *Conseils à ma fille.*

Le Siennois Alexandre Piccolomini, dans les *Institutions de toute la vie de l'homme né noble et dans une cité libre,* fit beaucoup d'emprunts à l'auteur précédent. Professeur à Padoue, il écrivit des livres de philosophie, dans lesquels il considère Aristote comme « son prince, son guide et quelque chose de plus qu'un homme ; » cependant il ose s'en écarter, et, selon la coutume, il distingue la vérité philosophique de la vérité théologique.

François Piccolomini, de la même ville, dans le *Comes politicus pro recta ordinis ratione propugnator*, examine la morale privée (*de moribus*) et la sociale (*de republica*), en considérant comme un devoir des magistrats de répandre la vertu dans la cité et l'État.

D'autres ouvrages sur la morale et l'éducation ne sont plus entre les mains, mais dans les bibliothèques; le *Galateo* de monseigneur de la Casa, livre à principes flexibles plus que rigoureux, que la courtoisie confond avec la morale, est le seul qui ait survécu; il dessina les mœurs d'alors, grossières encore par quelque côté, tandis qu'elles inclinaient déjà vers la susceptibilité et l'afféterie espagnoles; il insiste beaucoup sur la manière de raconter les événements et les nouvelles, ce qui constituait l'ingrédient principal de la conversation de l'époque. Dans les *Devoirs entre amis d'état différent*, il réduit la servilité en préceptes: l'inférieur ne doit jamais offenser son patron; qu'il souffre volontiers jusqu'à des impertinences. Malheureusement cela ne se voit que trop; mais la véritable civilisation d'un pays disparaît lorsque les principes moraux s'évaporent en vaines cérémonies, et les devoirs en actes de bienséance, qui n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont dictés par le cœur.

Mais l'analyse de l'homme et des affections intimes, mais la précision des détails, mais la profonde réflexion de Pascal ou la naïve sensualité de Montaigne manquent toujours aux moralistes italiens, qui n'offrent que des modèles généraux et des abstractions. Le plus grand témoignage de ce faux système se trouve dans l'allégorie qui précède le poëme de Torquato Tasso, comme les défauts de ce poëme révèlent l'absurdité de la méthode. Ce Torquato, Varchi, Musio et beaucoup d'autres ont examiné quelques points particuliers de conduite, surtout de l'honneur et de la science chevaleresque, laquelle commençait à s'introduire

pour devenir ensuite presque l'unique règle des actes des gentilshommes. Les théologiens écrivaient sur le duel, fait essentiel, pour le désapprouver, et d'autres pour en régler les conditions. Tous ces travaux avaient pour objet les nobles, qui vivaient dans une atmosphère entièrement artificielle. Quant au gros de la nation avilie, au peuple exclu des intérêts généraux, les prêtres seuls s'en occupaient désormais.

Le Milanais Pierre Martyr d'Angera se rendit, en 1488, en Espagne, où il servit sous les ordres de Mendoza, comte de Tendilla. Après la prise de Grenade, il se fit prêtre, et la reine Isabelle le nomma maître des pages. Le soudan d'Égypte, ayant expédié au roi Ferdinand le père Antoine, de Milan, gardien des franciscains du Saint-Sépulcre, pour le sommer de ne plus molester les Maures, sous la menace de représailles à l'égard des chrétiens de Palestine, Ferdinand lui envoya Pierre Martyr, qui obtint tout ce qu'il demandait; à cette occasion, il vit le Caire et les Pyramides qu'il décrivit; plus tard, conseiller royal pour les affaires de l'Inde, ce qui lui permit de consulter les documents de la navigation de Colomb, il publia sur l'*Océan* et le *Nouveau-Monde* un ouvrage traduit dans toutes les langues. Jusqu'à l'année 1525, il écrivit sur les hommes et les faits contemporains huit cent treize lettres, recherchées par les historiens, bien qu'il paraisse certain qu'elles ne furent pas rédigées au moment même où les événements s'accomplissaient. Il approuve l'inquisition et l'intolérance, pressent l'importance de la réforme née à peine, retrace avec talent le tableau des factions de Florence, et décrit bien la bataille de Pavie.

D'autres écrivains de l'Italie s'occupaient des pays étrangers. Jérôme Faletti, de Ferrare (*de Bello sicambrico*), raconta les guerres de Charles-Quint avec les Français dans les Pays-Bas et contre la ligue de Smalkalde; Horace Nucula, dans un latin non dépourvu d'élégance, décrivit l'expédition en Afrique de cet empereur. Le Véronais Paul Emili, appelé par Louis XII à Paris pour écrire l'histoire de France, se servit du latin pour ce travail en quatre livres, et qui part de l'antiquité jusqu'en 1489, avec la critique alors possible (1); il introduisit quelque ordre dans

(1) La première traduction de l'*Énéide* en français est d'un anonyme de 1483, aujourd'hui illisible, tandis que les Italiens lisent encore les *Faits d'Énée*, antérieurs de deux siècles. Lemaire de Belges, qui voyagea en Italie en 1508 et 1509, écrivit la *Concorde de deux langages*, dans laquelle il discute sur la prééminence entre le français et l'italien; dans le temple d'Amour, c'est l'italien qui

cette histoire, la première de ce pays ; très-louée, traduite, elle resta longtemps comme source principale, et Juste Lipse disait que *pene unus inter novos veram et veterem historiæ viam vidit ;... genus scribendi ejus doctum, nervosum, pressum ;... non legi nostro ævo qui magis liber affectu.*

Le Sicilien Lucio Marineo écrivait à Salamanque l'histoire d'Espagne, dans laquelle il exalte Ferdinand et Isabelle ; Polydore Vergilio d'Urbin, auteur d'un petit traité *de Inventoribus rerum*, fut chargé par Henri VII d'écrire celle d'Angleterre : ainsi c'était encore un Italien qui commençait la série des historiens de ces pays. Ciro Spontoni écrivit celle de Hongrie ; le Véronais Alexandre Guagnino, celle de la Pologne ; le père Antoine Possevino, celle de Moscovie ; Jean-Michel Bruto, celle de Hongrie et d'Étienne Bathori ; Louis Guicciardini, frère de l'historien, fit les *Commentaires des événements d'Europe, spécialement dans les Pays-Bas*, depuis 1529 jusqu'en 1560, outre une description de ces mêmes Pays-Bas, qu'il habita comme négociant pendant quarante ans.

Valérien Piério traita des hiéroglyphes comme on le pouvait alors, et des antiquités de Bellune, sa patrie ; il recueillit sur la triste condition des gens de lettres des anecdotes dont on pourrait maintenant tripler le nombre, même en négligeant, comme il le fit, les misères inséparables de l'humanité.

Le Siennois Luc Contile, secrétaire du cardinal Trivulce et de Ferrant Gonzague, gouverneur de Milan, puis du cardinal Trento, du capitaine Sforza Pallavicino, du marquis Pescaire, fut historien soigneux et clair plus que hardi. En traitant des devises et des armoiries, il s'éleva à quelques vues générales. Il courtisa la marquise del Vasto et Victoire Colonna ; dans son poëme de la *Nice*, très-peu chaste d'ailleurs, qu'il dédia à cette dernière, il compare sa vertu à la toison d'or et aux pommes du jardin des Hespérides, gardée, non par le dragon, mais par ses beaux yeux, dont Jason seul ou Hercule pourrait braver le regard redoutable.

D'autres, à l'exemple surtout de frère Annio, de Viterbe, et de ses pareils, spéculaient sur la vanité en dressant des généalogies,

l'emporte, mais tous les deux sont égaux dans le temple de Minerve. Or il ne peut opposer à Dante que Jean de Mayne, auteur du *Roman de la Rose*, et à Boccace et à Pétrarque que Crétin et Meschinot, auteurs inconnus même des Français les plus érudits, tandis que les Siciliens lisent encore chaque jour Dante, Boccace et Pétrarque.

qu'ils inventaient souvent. Scipion Ammirato écrivit l'histoire des familles napolitaines et florentines; Morigi, celle des maisons de Milan; Sansovino, celle des races illustres d'Italie; Marc Barbaro donna la descendance des familles patriciennes, et beaucoup d'écrivains traitèrent des familles de simples particuliers. Alphonse Ceccarelli de Bevagna composa, avec autorité et de faux documents, les généalogies des Monaldeschi, des Conti et d'autres; enfin il mérita que Grégoire XIII lui fît couper la main et l'envoyât au gibet.

L'histoire eût été pour les gens de lettres la plus belle carrière à parcourir; mais, comme beaucoup employaient le latin, plus répandu, la vérité en souffrait, forcée qu'elle était de se plier à un langage étranger, et de supprimer ces détails qui lui donnent la vie. Recourir aux sources immédiates, recueillir les matériaux divers, les soumettre à un examen sévère, les employer avec intelligence et en former un ensemble homogène, c'est à quoi l'on ne songeait pas encore. Choisissant les auteurs précédents les plus renommés, les historiens se bornaient à compléter leurs récits ou les suppléaient l'un par l'autre; parfois encore ils les considéraient sous un aspect divers, ou y ajoutaient de nouveaux documents, sans se faire scrupule de copier de longs passages, si même ils ne se contentaient pas de traduire les originaux, comme si c'était beaucoup de les revêtir d'une forme nouvelle et d'en harmoniser le style avec le reste de leur propre travail.

Mais déjà l'histoire devenait classique; elle cherchait à donner au récit l'élégance et l'ordre, un style net, l'intérêt des portraits et des tableaux. On voulut en analyser l'art, et Jean Pontanus, qui en traite le premier, la considère comme une espèce de poésie; il remarque que Tite-Live commence par un demi-vers (*Facturus ne operæ pretium*), Salluste par un hexamètre spondaïque (*Bellum scripturus sum quod populus romanus*), et compare des passages de ces auteurs et de Virgile. Toutefois il recommande la brièveté, qu'il place dans les mots, et la rapidité, qu'il place dans le mouvement du style. Quant au fond, il désire les détails, biographiques surtout, les descriptions de lieux et les discours.

François Patrizzi, dans dix dialogues, ennuyeux par les digressions, et qui s'appuient sur le traité de Lucien, compare également l'histoire à la poésie. Il trouve que les écrivains, dans les histoires anciennes, marchent trop à tâtons, et qu'ils manquent de liberté dans les modernes; il excepte les histoires sa-

crées : l'historien, dit-il, ne diffère du poëte qu'en ce qu'il ne doit point altérer les lieux et les temps ; nous sommes un spectacle pour les dieux, et il n'y a de vérité que dans les œuvres de Dieu et de la nature.

Les préceptes donnés par Foglietta dans l'introduction de son histoire génoise, et par Viperano (*De scribenda historia*), ne sont que des trivialités ou des plagiats, quoi qu'en dise Tiraboschi. Bernardin Baldi, ce génie universel, raisonna aussi de l'histoire, à laquelle il donna pour but, non l'enseignement, qui regarde la philosophie éthique, mais la tâche de représenter noblement, et selon les lois, la vérité des choses arrivées. Dans l'exposition de ses conseils, l'historien doit exprimer son propre jugement, non-seulement d'une manière générale, mais particulièrement, et dire quelle chose il loue ou blâme; car, ajoute-t-il, raconter les faits nus, sans manifester leur signification, est d'un homme qui ne discerne pas le bien du mal. Que le langage de l'histoire soit grave et clair (1).

Annibal Caro, un des historiens les plus sympathiques, naquit d'une famille pauvre à Cittanova, dans la Marche; il emploie avec tant de propriété les modes les plus expressifs de la langue vivante, qu'on le prendrait pour un véritable Toscan; du reste, il avoue que le peu qu'il en sait, il le doit au séjour de Florence (2). Il fut au service des Farnèses, dont il rédigea la correspondance; mais les lettres qu'il écrivit en son propre nom sont de véritables modèles. Il se plaint souvent que des gens inconnus l'inondent de vers et d'éloges, en demandant des réponses, et que les libraires impriment ses lettres (3) : nouvelle preuve de la passion générale pour les études alors, et de l'importance attribuée aux écrivains. 1507-66

Néanmoins la tâche la plus importante de ces écrivains fut de rédiger la correspondance des seigneurs. Jean-Baptiste Sanga et Sadoleto écrivirent les lettres de Clément VII, et Berni, celles

(1) Il a été publié dans le *Spicilegium* de Maï

(2) *Lettres*, dans l'édition des classiques, t. III, ch. 218.

(3) « De grâce, messire Bernard, quand je vous écrirai dorénavant, déchirez « mes lettres; car, loin de pouvoir faire chaque lettre le compas à la main, je « n'ai le temps d'écrire presque à personne, et ces fripons de libraires impri- « ment les premières sottises venues. Faites-le, si vous voulez avoir quelquefois « de mes nouvelles; autrement je vous proteste que je ne vous écrirai jamais. Je « dis cela en colère, parce que je viens de voir quelques-uns de mes griffonnages « s'en aller en procession, ce dont j'ai rougi jusqu'au fond de l'âme. »

de Bibiena pour les Farnèses; Flaminio était au service du dataire Ghiberti, et Bernard Tasso à celui des Sanseverino : Muzio fut attaché à don Ferrant Gonzague et à d'autres ; le Placentin Louis Cossala, peut-être le plus grand faiseur de madrigaux de l'époque, au cardinal Santafiore, et ainsi beaucoup d'autres. De là une prodigieuse quantité de lettres, écrites avec une facilité et une précision que l'on ne rencontre pas dans les ouvrages les plus étudiés.

Un grand nombre d'écrits traitèrent de la manière de rédiger les lettres; mais, bien que plusieurs réprouvassent l'usage d'employer les mots d'*altesse*, d'*excellence* et de *seigneurie*, en s'adressant à un autre, ces pompeuses vanités, dans le genre espagnol, restèrent en dépit du bon sens. Dans les lettres de Bembo et de Paul Manuce, on sent l'intention de les faire imprimer; Bernard Tasso est un rhéteur plein d'une stérile abondance; celles de Claude Tolomei, l'inventeur des vers à la manière latine (1), et la plupart de celles de Casa, se distinguent par la dignité et un art bien voilé. Jacques Bonfadio de Salò, que nous avons déja mentionné parmi les écrivains, fut cher à Bembo et à Flaminio, comme au misérable Franco et aux hérétiques Valdes et Carnesecchi. Il eut à Gênes une chaire de philosophie; mais il se plaint que cette ville n'ait pas de gens de lettres au goût délicat, bien qu'il avoue que « les intelligences y sont belles ; toutefois il serait plus heureux s'il voyait les habitants aussi amis des lettres qu'ils le sont du trafic maritime. » Très-versé dans les deux littératures, meilleur poëte en latin qu'en italien, il écrivit ses lettres avec une digne bonhomie, mais non pas sans longueurs ni afféteries; peut-être le supplice du feu, auquel Gênes le condamna, pour des amours infâmes, dit-on, a-t-il grandi sa réputation littéraire.

Des individus, qui faisaient de la littérature un métier, comme Porcacchi, Atanagi, Dolce, Ruscelli, Sansovino et Ziletti, glanaient les moindres bribes des auteurs en renom, pour en faire des volumes et gagner de l'argent; mais tout ce fumier de lettres fournirait encore, si l'on avait la patience d'y fouiller, quelques volumes qui seraient utiles, non-seulement pour l'histoire littéraire, mais encore pour l'histoire politique. La correspondance

(1) Te sola amo e te sola amare, Lisetta, desio,
Che sol tra l'altre degna d'amor mi pari.
Giusto guiderdone deh rendimi dunque, Lisetta,
E come te sol amo, pregoti me sol ama.

des artistes brille par des qualités particulières, par des allures plus libres, et fait connaître la culture plus ou moins grande de chacun, outre qu'elle révèle que l'âme se communique aux toiles aussi bien qu'aux lettres. Les secrétaires devaient encore inventer des exploits, des bons mots, fournir des idées de tableaux et de fêtes, composer des vers pour les solennités princières.

Caro travailla toute sa vie ses ouvrages, sans jamais les publier; puis, s'étant condamné au repos, il résolut de faire un poëme, et, pour s'y préparer, il se mit à traduire quelques morceaux de l'*Énéide;* mais ce travail lui plut tellement, qu'il termina la version, se sentant trop vieux pour une épopée. Cette traduction est en vers libres (*sciolti*), qui dépassent l'original de cinq mille cinq cents, au préjudice de la concision du langage antique; parfois il trahit la fidélité par erreur ou négligence, mais il conserve la richesse et la flexibilité de l'auteur. Dans ce travail il montre le premier toute la puissance du vers libre, qu'il enrichit d'une grâce et d'une harmonie infinies, de phrases et de tours nouveaux; aussi, après tant de tentatives et de censures, c'est la forme italienne qui reproduit le mieux le style incomparable de Virgile. Ses *Amours de Daphnis et Chloé*, d'après le sophiste Longus, respirent tout le charme de la beauté grecque, tandis qu'il déploie de la force et de l'élévation dans ses traductions de quelques-uns des Pères de l'Église.

D'après l'ordre de ses maîtres, il avait composé une *canzone* à la louange de la maison royale de France :

Venite all' ombra de' gran gigli d'oro...

Venez à l'ombre des grands lis d'or, dans laquelle, s'écartant de la monotone sobriété des pétrarquistes, il prodiguait les images avec cette enflure prétentieuse que l'on prend pour du sublime. Les serviteurs de cette maison et ses nombreux amis ne trouvaient pas d'éloges assez magnifiques pour une composition qui sortait des voies ordinaires; mais le Modenais Louis Castelvetro, esprit fin et difficile, ne fut pas de leur avis, et dirigea contre cette œuvre une censure qui parut d'autant plus amère à Caro, qu'on l'avait gâté davantage par de fades louanges; il opposa des apologies et des réponses, tantôt faites par lui-même, tantôt par d'autres, ou bien encore venant de lui, mais mises sous le nom d'autrui; mais il feint surtout de reproduire les bavardages des oisifs qui fréquentaient la rue des Banques à Rome. L'autre riposte; or,

comme il arrive dans toutes les disputes, on passe toutes les bornes de la modération, et l'on assiste à l'une des querelles les plus bruyantes de cette république littéraire si turbulente.

Castelvetro eut le tort d'être l'agresseur ; il prit donc goût à lancer le trait piquant, et voulut se créer une célébrité par d'illustres inimitiés. Ses censures étaient écrites avec un style impétueux et toute la vivacité de celui qui attaque ; il est parfois subtil, mais il montre plus de goût qu'on ne saurait en attendre dans un temps où le beau était plus senti que raisonné. Caro était secondé par des amis, surtout par Molza et Varchi dont il recevait les avis et les corrections. Des grossièretés dignes des halles ne furent jamais dites avec plus d'élégance que dans l'*Apologie* et les sonnets des *Mattaccini*, où la colère rendit Caro poëte ; on ne saurait opposer des plaisanteries plus spirituelles à de meilleures raisons. De nobles dames, des cardinaux, le duc de Ferrare, s'interposèrent comme médiateurs, mais inutilement. Les partisans de Castelvetro dirent tout le mal possible de Caro aux princes et aux cardinaux ; un ami de ce dernier ayant été tué, on imputa le meurtre à Castelvetro, et Caro fut accusé d'avoir envoyé des sicaires contre son antagoniste. Il est certain que Caro avait écrit : *Je crois que je serai forcé d'en finir par toute autre voie, et il en arrivera ce qui pourra ;* on prétendit même que, recourant à ces moyens infâmes dont se servent encore aujourd'hui les bourreaux de l'art pour exciter les gouvernements contre l'écrivain censuré, il aurait dénoncé Castelvetro à l'inquisition : imputation à laquelle il donna lieu en le traitant de *philosophâtre*, *d'impie, d'ennemi de Dieu*, *qui ne croit à rien au delà du tombeau*, et en lui disant *: Je vous recommande aux inquisiteurs, au bargel et au grand diable*. Le
1531 fait est que Castelvetro jugea prudent de se réfugier chez les Grisons, et qu'il mourut à Chiavenna.

Si l'on n'est pas rebuté par des longueurs fatigantes, on trouve dans sa *Poétique d'Aristote* beaucoup d'érudition, des remarques subtiles, une critique sensée et assez hardie pour condamner là même où les commentateurs ne savent qu'applaudir. Souvent il censure Virgile, et il reproche à Dante, comme une pédanterie, d'employer des mots scientifiques, ingrats, et que ne peuvent comprendre les hommes sans instruction, pour lesquels surtout sont faits les poëmes. Il accuse l'Arioste de plagiat, et le blâme, en outre, de pousser l'infidélité historique au point d'inventer à son gré des noms de rois.

Ce n'était plus le temps où l'Italie brillait seule au monde : la France pouvait lui opposer Montaigne, Balzac, Voiture et l'autre pléiade qui n'a pas vécu longtemps ; l'Espagne et l'Angleterre, les noms immortels de Caldéron, Lope de Véga, Camoëns, Shakspeare. Ces écrivains connaissaient et mettaient à profit la littérature italienne ; André Navagero, ambassadeur de Venise près de Charles-Quint, qui voyagea beaucoup, vit bien et décrivit bien, inspira l'amour des classiques italiens à Jean Boscan Almogaver, lequel, suivant les traces de Pétrarque, introduisit la correction dans la poésie espagnole. Garcilaso de la Vega, imitateur de Sannazaro, et Diego Hurtado de Mendoza puisèrent aux sources italiennes. Le prince des poëtes français, Ronsard, traduisait des sonnets de Bembo ; le plus grand tragique de l'Angleterre et du monde, Shakspeare, empruntait aux *novellieri* quelques sujets de drames, comme plus tard Milton écrivait des sonnets italiens, et Molière fouillait dans les auteurs comiques de l'Italie pour y trouver des sujets, des caractères ou des scènes ; Grangier traduisait Dante, et tous les Français lisaient Pétrarque, comme ils lurent ensuite le Tasse.

Dans les auteurs de la Péninsule, au contraire, rien ne révèle qu'ils eussent lu les grands écrivains contemporains (1). Lorsque Castelvetro, qui peut-être ne les connaissait lui-même que de réputation, osa dire qu'on trouvait en France des écrivains aussi distingués qu'en Italie, il causa un grand scandale parmi les pédants, qui les avaient ignorés jusqu'alors. Il fut traité sans ménagement par Varchi, lequel soutenait ensuite que Dante était supérieur à Homère, prétention qui souleva de nouveaux conflits ; le Siennois Bélisaire Bulgarini se mit, par susceptibilité, à relever des défauts dans la *Divine Comédie*, démontrant, dans une série de lettres, de réponses et de dissertations, qu'elle ne constituait pas un véritable poëme, parce qu'elle manquait aux règles d'Aristote ; Mazzoni descendit dans la lice pour la défendre.

Mais ce poëte, à la fois le plus inspiré et le plus soumis aux règles du calcul, le plus éloigné du clinquant et du jargon conventionnel, qui n'emploie que le nom et le verbe sans épithètes

(1) Jean-Marie Barbieri de Modène resta plusieurs années en France pour étudier les poëtes provençaux, auxquels il rattachait l'origine de la poésie italienne ; riche de connaissances et de manuscrits, il rentra dans sa patrie et demanda la collaboration de Castelvetro ; mais il mourut, ne laissant achevé qu'un traité sur l'origine de la poésie rimée.

ni phrases, convenait mal à l'art se raffinant; sa symbolique chétienne devenait moins intelligible depuis que le goût pour les classiques avait fait irruption ; on l'étudiait, mais non comme le tableau de faits civils et l'incarnation de croyances vives ; on lui préférait Pétrarque, objet de la vénération qu'on avait autrefois pour la Bible, et chacun discutait sur les mots du chantre de Laure, distillait chacune de ses expressions, tout vers, tout sentiment, tout acte. Sans parler des commentaires infinis parmi lesquels ont survécu ceux de Bernardin Daniel et d'Alexandre Velutello, le Pérousin Simon de la Barba, à propos du sonnet :

In nobil sangue vita umile e cheta...
Dans un sang noble vie humble et tranquille,

proclamait la haute noblesse de Laure; Louis Gandini fit de longues recherches afin de savoir pourquoi messire François n'avait jamais vanté son nez; puis d'autres discussions s'élevèrent : Laure avait-elle été un être réel, une allégorie, et, dans cette hypothèse, que représentait-elle? Et Cresci souleva un grand scandale, quand il osa dire qu'elle était mariée. C'est ainsi qu'un débat naissait d'un autre, tandis que Charles-Quint étouffait l'indépendance de l'Italie, et que Luther ébranlait la puissance de Rome.

Au milieu du culte que l'on rendait aux lettres, le Ferrarais Giglio Grégoire Giraldi s'avise tout à coup de proclamer qu'il y a non-seulement vanité, mais péril dans le savoir (*Proginnasma*) ; que la médecine est pleine d'incertitude, la jurisprudence un chaos, l'éloquence et la dialectique un amas de mensonges et de sophismes, la poésie un attrait pour le vice ; que les gens de lettres sont incapables de gouverner les cités et les familles ; que Rome, grande quand elle fut inculte, s'était corrompue en se poliçant : paradoxes inspirés à Grégoire par ses accès de goutte, comme ils le furent ensuite à Rousseau par ses bouffées d'orgueil. Du reste, l'auteur avoue n'avoir écrit que pour faire étalage d'esprit. Ce fut sans doute par pénitence qu'il composa l'histoire des dieux, et puis l'histoire encore plus scabreuse des poëtes antérieurs et des poëtes vivants.

Jérôme Muzio, né à Padoue, mais qui s'intitulait *justinopolitain*, parce qu'il était originaire et citoyen de Capodistria, s'attacha de bonne heure à des personnes illustres qu'il louait, et auxquelles il adressait des lettres et des compositions diverses;

à Venise, il se lia avec les jeunes gens studieux. Dans le concours ouvert pour la chaire de rhétorique, les aspirants devaient chacun, pendant trois ou quatre jours, commenter un auteur classique; il intrigua auprès des étudiants pour faire choisir Jean Baptiste Egnazio qui, afin de le récompenser, le nourrit et le logea. Aux spectacles que, depuis la Noël jusqu'à la fin du carnaval, on donnait chaque dimanche, et alternativement, sur le parvis des églises, il s'éprend d'une femme de haute naissance, qui ne tarde pas à mourir; puis il visite avec des nobles différentes parties de l'Italie, souffrant de l'insolence soldatesque; parfois à la solde du comte Claude Rangone, il s'unit aux militaires et accompagne ce capitaine en France, où il connaît la cour.

Muzio servit encore Galeotto Pic, usurpateur de la Mirandole, puis le duc de Ferrare, où il chanta la célèbre Tullia d'Aragona, pour laquelle, quand il se fut marié, il écrivit le *Traité sur le mariage*. Avec Varchi, Cittadini, Cavalcanti et Tolomei, il eut des querelles à propos de langue; avec Fausto de Longiano, Attendolo, Averoldo, Jean-Baptiste Suzio et d'autres, pour des questions chevaleresques; car, dit-il, voyant qu'il ne pouvait faire abolir le duel, il voulut au moins le soumettre à des règles, et ses écrits sur cette matière, imprimés avec privilége de Pie V, passaient pour classiques. Il fut encore poëte (1), et il méditait une épopée sur Godefroy de Bouillon, qui peut-être aurait détourné le Tasse de faire la sienne.

Talent universel, diplomate et guerrier, homme de lettres et théologien, prosateur et poëte, disputeur infatigable, Muzio donna lui-même le catalogue des écrits innombrables qui purent

(1) Lorsque les étrangers se précipitaient contre Pavie, il fit une *canzone* dans laquelle il dit :

Eran tutta la turba di Guascogna
I vil fanti di Francia anime ladre
Contro l'alma Pavia giurati insienne
Co' pastor di Lamagna e mille squadre
D'altri Tedeschi ; ed ho nostra vergogna!
Con loro Italia preme.
Bastarda Italia, ahi che il cor m'arde, e teme
D'accoglier tutto a un tempo un sì gran fascio;
Questo in disparte or lascio
Chè 'l primo carco pur troppo mi pesa, ecc.
Tutte accampate son le schiere inique;
Come le rive, il Barco arme risuona
Già son piantati i fulmini infernali.

sortir de la plume d'un homme qui, depuis l'âge de vingt et un ans jusqu'à celui de soixante et quatorze, a servi continuellement, travaillé dans toutes les cours de l'Europe, vécu au milieu des armées, passé à cheval la plus grande partie de son temps, et dû gagner son pain à la sueur de son front. » Dans son *Art poétique*, remarquable pour la hardiesse des jugements, il reproche à Dante d'être dur; à Pétrarque, mou; à Boccace, prosaïque dans les vers et poétique dans la prose. Il préfère au *Roland furieux* les comédies de l'Arioste, et certaines vérités lui mériteraient des éloges, si elles n'étaient point le résultat de sa frénésie querelleuse, qui ne l'abandonna jamais.

Alphonse d'Ulloa, fils d'un capitaine de Charles-Quint, et soldat lui-même sous Ferrant Gonzague, traduisit en italien beaucoup d'ouvrages espagnols, parmi lesquels on distingue surtout la *Vie de Colomb*, écrite par son fils Ferdinand, et d'autant plus précieuse qu'on a perdu l'original; il écrivit encore la *Vie de Charles-Quint*, de don Ferrant, et d'autres biographies de peu de valeur.

Parmi ces barbouilleurs de papier, qui, à force de se louer réciproquement, se créaient une certaine réputation, nous mentionnerons encore François Sansovino, fils de l'architecte; il traduisit, composa, fit des recueils, mit au jour une infinité d'ouvrages, de discours, de lettres, de poésies, une *Histoire des Turcs*, l'*Art du secrétaire*, les *Familles illustres*, le *Tableau des cités*, des observations sur la langue et le *Décaméron*, la description de Venise, des traités sur le gouvernement des royaumes et des républiques, sur l'orthographe, la rhétorique et l'art oratoire. Il promit encore divers travaux, en fit imprimer d'autres sous son propre nom, et de personnels avec un nom supposé; il eut des amitiés et des inimitiés, obtint des dons, des titres académiques, des louanges de ses contemporains et même des générations postérieures; du reste, il se donna lui-même de plus grands éloges, ou feignit de les recevoir dans des lettres supposées (1).

Nous sommes entré avec ces écrivains dans les égouts de la littérature militante, analogue à celle du journalisme actuel, dès cette époque, querelleur, intrigant, vain, superbe, aux genoux des gens médiocres et de quiconque paye, implacable envers

(1) Cicogna, *Inscriptions vénitiennes*, t. IV, p. 10, enregistre quatre-vingt-seize ouvrages de Sansovino.

quiconque montre du talent ou de la dignité. Nous en rencontrerons encore quelques-uns, qu'il serait honteux de classer, ainsi que la plèbe de nos journalistes, parmi les hommes de lettres.

CHAPITRE CXLII.

POËTES DU SIÈCLE D'OR. LE THÉATRE.

Dans la *Divine Comédie*, édifice solide, systématique et de compacte unité, qui avait pour fin absolue l'amour divin, pour théâtre l'enfer, le purgatoire et le paradis, pour acteurs les passions et les actions de l'homme, absorbées déjà dans l'existence qui ne change plus, pour instrument tout ce qu'on savait alors, l'individualité est représentée dans son entier, comme déjà complétée par la rétribution que le poëte lui assigne au nom de Dieu, lequel a condamné, affranchi ou glorifié les âmes. L'indignation de l'honnête homme contre les vices, l'expression sobre, le style contenu, la merveilleuse intelligence de la nature, ces tristesses qui, passant du cœur dans l'œuvre du poëte, lui donnent le charme d'une conservation intime, enfin cet accord des principes du calcul avec ceux du beau, entourent de mérites immortels ce drame qui représente l'univers, cette grande symphonie où toutes les voix se répondent, cette véritable épopée du moyen âge, dans laquelle s'entremêlent l'histoire et la fable, la théologie et la pensée libre, l'olympe et le paradis. En un mot, c'est la pensée faite art; mais déjà celui-ci se séparait de celle-là. Les uns voulaient la pensée sans monde, comme les dévots et les hérétiques; la plupart, le monde sans pensée dans les intérêts, dans la politique et la guerre. Ce symbolisme, qui exige la fraîcheur d'idées répandue dans les multitudes, d'où elle passe dans l'esprit des poëtes et des artistes, héritiers de cette poésie populaire que tous font et que personne ne fait, succombait sous

l'amour de la règle et de la correction; l'allégorie et la foi cédaient la place à la mythologie, qui, introduite, non comme accessoire, mais comme essence, ramenait l'individualité païenne et la clarté sereine.

Il était donc naturel qu'on donnât la préférence à Pétrarque, qui se fait remarquer par un sentiment universel; mais, si faire des vers sur tous les incidents de la vie est chose aussi aisée que d'écrire des lettres, il est difficile de sortir de la vulgarité, de voir le côté profond, beau ou charmant de ce que tous voient, d'animer les situations, de s'identifier avec elles, et d'en faire sortir l'originalité, soit dans la manière de les concevoir, soit dans la manière de les exprimer. Pétrarque avait su, au milieu des mille accidents de son amour, conserver la liberté de son sentiment, ses nobles aspirations, et protéger les trésors de son génie par les plaisirs de la création artistique. Il n'en fut pas de même de ses imitateurs, précisément parce qu'ils étaient imitateurs. Bembo se modela sur ses poésies, comme sur la prose de Boccace. A la suite de cet imitateur, la poésie d'imitation devint universelle; nous avons donc des recueils de rimes de princes, d'artisans, de cordonniers, de tisserands, de marchands de légumes, recueils selon les provinces, les cités, les académies ou les familles.

Jean-Baptiste Giraldi Cintio chanta les *Flammes amoureuses*, et Louis Paterno, qui avait déjà composé le *Nouveau Pétrarque*, y ajouta les *Nouvelles Flammes*. Musio, en dix *canzoni*, célébra distinctement le visage, les cheveux, le front, les yeux, les joues, la bouche, le cou, le sein, la main, la personne de son amante. Luc Contile, à la suite des *canzoni*, sœurs de Pétrarque, fit les *Six sœurs de Mars*, pour lesquelles Patrizi, non content de l'égaler à son modèle, le mettait au-dessus de tout auteur érotique, grec ou latin. Frère Jérôme Malipiero, de Venise, composa le *Pétrarque spirituel*.

Dans ces écrits en mosaïque, où l'imitation est poussée jusqu'au plagiat, disparaît la personnalité des auteurs qui, soumis à des impressions, ne s'aperçoivent pas qu'ils ont une âme. Ils tiennent compte du modèle, jamais de la nature; l'amour qu'ils célèbrent est sans progrès, comme sans altération, et tout se borne à des généralités de visages, de mœurs angéliques, de tigresses à la figure humaine, à la cruauté de leurs contemporaines l'Impéria et la Borgia, à la mort par métaphore. S'il se rencontre un poëte auquel répugnent ces fadeurs pastorales, il

chante avec un esprit subtil les miracles de l'amour qui forme un seul être de deux, ou bien fait geler le feu ou flamboyer la glace.

Pompée de la Barba de Pescia a « l'exposition d'un sonnet platonique fait sur le premier effet de l'amour, qui est de séparer l'âme du corps de l'amant. » Ange de Costanzo appelle sa dame *ma douce mort et mon doux mal;* il évite de l'approcher dans la crainte qu'il ne soit guéri par la force de ses yeux, et que s'il recouvre la santé en se montrant à elle, sa dame ne se figure que son salut n'est pas un reflet de sa divine beauté. Ailleurs il se plaint que l'amour, pour lui ôter la vie, s'abrite dans les yeux de sa belle; le cœur blessé implore le secours de l'âme, qui ne l'écoute point, attendu qu'elle reste étourdie par sa beauté, et, quand sa dame partit, l'âme, qui voulait rentrer dans le cœur, en trouva la porte fermée; elle revient donc vers la belle, qui refuse de l'accueillir, si bien qu'elle ne vit plus dans le poëte ni dans la dame. Il prie sa plume de répandre des larmes sur sa douleur, pour laquelle il demande que les murs domestiques soient le berceau et la tombe. On verse le ridicule sur les *mauvaises chroniques* du moyen âge; mais sont-elles, par hasard, aussi insipides que les œuvres des pétrarquistes?

Marin Brocardo, poëte de quelque mérite, ayant osé mal parler de Bembo, les doctes, surtout de Padoue, se déchaînèrent contre lui avec tant de fureur qu'il en mourut de chagrin. Néanmoins il se trouva des écrivains, comme Lesca et Muzio, qui désapprouvèrent et raillèrent cette inépuisable fécondité. Nicolas Franco imputait à Pétrarque les misères de ses serviles imitateurs; Ortensio Landi disait que les feuillets blancs étaient ce qu'on trouvait de mieux dans les ouvrages de ces auteurs; Doni censurait sans ménagement les girandoles des poëtes, les cheveux d'or, le sein d'ivoire, les épaules d'albâtre. Au milieu de cette frivolité caractéristique, de cet enthousiasme à froid d'amoureux de tête, on peut admirer les difficultés vaincues et l'harmonique expression, le goût correct et la mesure exacte; seulement, lorsqu'ils abordent le genre descriptif, où brillent les demi-poëtes, ils tombent dans le maniéré. Mais le sujet rétrécit souvent l'intelligence, et rarement l'intelligence ennoblit le sujet; or, dans un siècle aussi fécond pour les beaux-arts, le sentiment poétique se manifesta fort peu, et se renfermait dans un petit nombre d'âmes. De tous ces faiseurs de sonnets, combien ont passé dans le cœur de la nation? Si l'on brûlait de pa-

reilles œuvres, la littérature en souffrirait peu, et la gloire italienne y gagnerait.

Afin de citer les meilleurs, le Modenais François-Mari Molza, très-aimé des doctes, bon dans beaucoup de genres, grand dans aucun, faisait consister le comble de l'art dans la fidèle imitation ; il chanta dans une forme licencieuse ses amours vulgaires, qui causèrent sa mort après une foule de tribulations. Mgr de la Casa donna au style poétique la vigueur qui lui manquait dans Bembo, et au vers les libres allures qui en augmentent la variété et la majesté ; à défaut de douceur, on vante ses nobles pensées et ses vives images. François Beccuti dit *le Coppetta* évita les aspérités, assez fréquentes encore, bien que la structure du vers se fût beaucoup améliorée. Ange de Costanzo développait une pensée dans une progression conti nue, distribuant les sonnets à la manière de syllogismes, et s félicitait lui-même de son travail, que les autres louaient encore : il était imité par Bernardin Rota, qui célébra sa dame avant de l'épouser et après sa mort, non sans vérité de sentiment ; par Tonsillo, qui corrigea l'obscène *Vendangeur* par les *Larmes de saint Pierre*, œuvre toujours glaciale ; et, en général, par les Napolitains. Jean Guidiccioni, de Lucques, fit entendre des accents auxquels répond la sympathie nationale, en déplorant avec énergie le sort de l'Italie, qui « gît misérable esclave, et n'attend aucune fin aux outrages que lui font endurer l'Allemand et l'Ibère. »

On pourrait pardonner la frivolité à de brèves compositions, faites et lues par passe-temps ; mais en la trouvant dans des travaux comme les poëmes épiques, qui exigent toute l'application de l'individu et sa vie entière, la critique de Martial vient sur les lèvres : *Turpe est difficiles habere nugas, et stultus labor ineptiarum.*

Les temps étaient trop avancés pour l'épopée véritable, celle qui représente dans un personnage ou dans une entreprise un peuple, une époque, une civilisation, et l'esprit ne concevait pas cette pensée élevée, que Dante avait déjà réalisée. D'ailleurs l'épopée chrétienne ne convenait pas aux manières bizarres et licencieuses de ce siècle ; Vida et Sannazaro, comme nous l'avons vu, échouèrent dans cette tâche, dont ils n'avaient pas compris l'essence, et n'étant pas compris du peuple à leur tour. Bien qu'on recherchât, comme Virgile, la forme exquise et la parfaite régularité, on n'eut pas d'enthousiasme pour sa pure beauté. Les

sentiments de la patrie, de la religion, de la vie intime, nobles, sévères ou profonds, échappaient à une poésie qui était un sujet de rhétorique, non d'inspiration, choisi au hasard ou imposé ; puis les auteurs ne *s'étaient pas rendus maigres par le travail de plusieurs années, et ils ne laissaient pas dire les gens*, mais voulaient des applaudissements et de l'argent, sans s'inquiéter si, après la digestion, il resterait une nourriture vitale.

Des deux éléments de l'épopée, la tradition et l'imagination, les Italiens négligèrent le premier pour se jeter sur l'autre, mais sans faire preuve d'originalité. Partout où le génie national déploie ses ailes, il s'ouvre au beau, qui est l'une des facultés primordiales de l'esprit humain, et se manifeste par des conceptions poétiques en rapport avec le degré de la civilisation. Telle avait été au moyen âge la poésie chevaleresque qui, au milieu de ses absurdités, servait du moins à dégrossir les barons dont elle charmait la solitude et remplissait l'existence oisive.

La noblesse, au moyen âge, se sentait supérieure aux multitudes, et croyait à l'omnipotence de la force et de sa volonté sur les plébéiens qui la suivaient à la guerre, d'autant plus qu'elle s'imaginait que Dieu et les saints assistaient même matériellement la race des élus ; ce fut alors que le mélange du caractère belliqueux, de la dévotion et de l'histoire religieuse produisit un héroïsme différent de celui de l'épopée grecque et latine, héroïsme d'honneur, d'amour, de fidélité, non incarné dans quelque type royal, mais dans des fictions sorties peut-être du Levant, mais à coup sûr modifiées par le caractère italien. Ces héros sont braves comme les anciens ; seulement ils mettent leur courage non pas au service d'un intérêt royal, mais de leur imagination et d'un sentiment profond de personnalité, qui se manifeste dans des exploits périlleux. L'honneur, inconnu aux anciens, se fonde sur l'opinion que l'homme a de lui-même, et sur la valeur qu'il s'attribue ; or, comme l'honneur est infini, il est sensible à tout et rapporte tout à lui.

L'amour, instinct devenu sentiment, qui rêve un monde destiné à lui servir d'ornement, concentre toute la vie intellectuelle et morale de telle sorte, qu'il n'est pas une légèreté, une faute, mais une identification avec la personne chérie ; en conséquence, il serait en opposition avec l'honneur, s'il n'était pas ramené à la personnalité qui veut se retrouver tout entière dans l'objet aimé. La fidélité d'un vassal envers son seigneur ne ressemble pas au patriotisme, ni à l'obéissance du sujet ; mais, dans une

société où le droit et la loi exerçaient un faible empire, elle se fonde sur le choix libre, sur la promesse personnelle, sans engager l'indépendance et l'honneur de l'individu, lequel peut résister à son seigneur, renoncer à sa fidélité, qui n'est pas un devoir qu'on puisse revendiquer devant un tribunal. L'amour de la patrie ou du prince, la tâche de rendre la justice sont même considérés comme des engagements personnels. Chacun poursuit un but déterminé par sa volonté seule, et l'on n'examine pas si une action est bonne moralement, mais conforme à l'honneur; or, comme l'honneur dépend de l'opinion, il est très-susceptible; il altère à son gré la gravité de l'offense et de la réparation; dans l'offenseur même, il ne voit pas un coupable, mais un homme d'honneur, puisqu'on ne peut recevoir de réparation que d'un égal. En un mot, c'est la conscience d'une liberté illimitée, qui ne consulte qu'elle-même.

L'intérêt des inventions chevaleresques porte donc tout entier sur l'homme indépendant, même dans les circonstances où tous suivent une impulsion mystique, comme dans les croisades; ce sont des actions individuelles, dont la personne seule est le but. Mais il manque à cette grande indépendance la réalité substantielle, caractère des personnages d'Homère, et il est impossible de la réduire à l'unité artistique de ce poëte et de ses imitateurs.

En Italie, où les barons ne l'emportèrent pas sur les marchands, la poésie d'amour et de foi prévalut sur la poésie chevaleresque; il en est donc resté peu de traditions (1), qui revécurent pourtant alors même que l'esprit de la chevalerie se dégradait dans les petites cours. La fine intelligence des Italiens versa le ridicule sur ces exploits hyperboliques; cependant le besoin de répandre l'amour du beau, outre qu'on ne voulait pas se donner la peine de chercher des sujets médités, fit tirer des poëmes de ces romans. La fantastique représentation de l'indépendance individuelle convenait au paganisme ressuscité; il n'était pas besoin de relier ces actions toutes personnelles, que l'on commence où l'on veut, pour les finir où l'on peut, avec des personnages dont les caractères et les précédents sont connus, comme il arrive dans les mascarades. L'adulation, cette autre peste du quinzième siècle, fut greffée sur ces compositions, dans

(1) A défaut d'autres preuves, je citerai Olivier et Roland avec la durandal à la main, sculptés sur la façade de San-Zeno à Vérone.

lesquelles on faisait remonter la généalogie des princes jusqu'aux héros de Troie ou aux paladins de Charlemagne.

De la *Maison royale de France*, écrite ou traduite en italien dès le quatorzième siècle, sortit une des premières épopées, le *Buovo d'Antona*, avec vingt-quatre chants en octaves ; de la chronique supposée de Turpin, de la *Spagna storiata*, du Florentin Sostegno de Zanobi, la *Regina Ancroja* et tant d'autres poëmes ennuyeux. Mais aucun auteur ne pénètre dans la vie chevaleresque, dans le culte de la femme, dans l'enthousiasme de la bravoure, et s'arrête à la surface des héros ; des noms, des traits de courage extravagant, un surnaturel grossier, avec les mêmes personnages et les mêmes exploits, voilà ce qu'on trouve dans ces œuvres, que non-seulement on tolérait, mais qu'on louait au mépris du bon sens, quelque étranges et bizarres qu'elles fussent ; les poëtes sont ridicules, mais non bafoués, parce qu'ils affectent la bonne foi, et mêlent à l'obscène la religion.

A la cour des Médicis, au moment où la culture classique renaissait, on n'avait pas encore oublié celle du moyen âge ; de même qu'on se plaisait à lire Virgile et Térence, ainsi l'on aimait les mystères, les représentations du carnaval et les fictions chevaleresques. Il est probable que les conceptions chevaleresques étaient examinées dans les salons de Laurent de Médicis, et Lucrèce Tornobuona, sa mère, demandait « si l'on ne pourrait pas tirer de ces légendes de la poésie originale et vigoureuse. »

Le Florentin Louis Pulci, d'une famille de poëtes, se fait une 1433-87
loi de ce désir, et, sous peu de jours, apporte le premier chant d'un poëme, le *Morgant*. Politien, Bruno et Rucellaï assistaient peut-être à la lecture, mais certainement Laurent le Magnifique ; les auditeurs rirent de ce mélange de profane et de sacré, de phrases classiques et de dictons florentins, de l'Évangile de saint Jean et des balivernes de Turpin ; ils trouvèrent de la beauté dans cette forme, de l'imagination dans ces passages, et le poëte, encouragé, continua, sans dessein, ni but, ni trame, comme le rossignol qui chante pour le besoin de chanter ; ne connaissant d'autre loi que sa fantaisie, dirigé uniquement par l'idée de se conformer à l'esprit et au caractère de ses auditeurs, il sacrifie à la plaisanterie l'art et le sentiment, même le goût, la croyance et la pudeur, bien qu'il fût chanoine et âgé de cinquante ans. Il multiplie les exploits de héros dont la force est tout le mérite, qui ont des cœurs de dragons et des membres de géants, sans s'inquiéter d'harmoniser les parties avec le tout, d'exciter l'in-

térêt, et même de faire croire à ses récits; la plaisanterie domine tout, les exploits comme la manière de les raconter; du pathétique, il tombe dans le bouffon, entremêle follement des trivialités à la science, et met dans la bouche de diables balourds d'interminables discussions sur ce que la théologie et la philosophie offrent de plus abstrus; il invoque les saints au commencement de chants dans lesquels il foule aux pieds les choses sacrées. Comme ce devait être l'usage des *cantastorie*, poëtes qui déclamaient ces exploits dans les rues et les salons, il se tourne vers l'auditoire et le congédie quand il a terminé. Il est probablement le premier qui ait travesti Charlemagne, au caractère épique, en personnage d'une niaise crédulité. Si on lui demande comment il fut assez simple pour se laisser tromper par Gano, dont les fourberies constituent la partie importante du poëme, il répond que c'était une fatalité (1). Lorsqu'il lui arrive de débiter des sottises trop fortes, il les rejette sur le compte de Turpin. On se demande parfois s'il raille ou parle sérieusement; puis, à la fin, on ne sait ce qu'il a voulu avec ces inventions incohérentes, avec ce délire d'imagination; pourtant on lit avec plaisir son poëme à cause de cette naïveté de langage qu'il devait au sol natal, et qui ne fut pas altérée chez lui par l'étude.

1443-94 Mathieu Boiardo, comte de Scandiano, qui composa en latin et en grec des poésies lyriques, avec des pensées et des modes étrangers, manqua de cette naïveté. Turpin, la source ordinaire, lui fournit le sujet de *Roland amoureux;* mais il voulut concentrer le cycle romanesque dans un grand tout autour de Roland, avec la prétention de soumettre à l'enchaînement des antiques épopées ces légendes, interminables et bizarres de leur nature. Il fut donc trop varié pour le genre classique, trop grave pour le romanesque; néanmoins il caractérise ses personnages, expose avec force, et l'emporte sur l'Arioste par l'imagination: mais, sans élégance ni harmonie, prolixe, il n'a point ce charme de style qui peut seul assurer l'immortalité aux œuvres d'imagination. On a prétendu trouver dans son poëme de fines allusions de morale et de politique, outre des censures contre la corruption de l'Église; mais, comme les autres écrivains de son temps, il ne

(1) Io ti rispondo: era così permesso,
Era nato costui per ingannarlo,
E convenia che gli credesse Carlo.

CAP. XXVIII, 15.

voulait qu'une chose, s'amuser et amuser. Il place dans les différents lieux de son fief les aventures de ses héros, auxquels il donne les noms sonores de ses paysans, de sorte que les Rodomont et les Mandricard sont appelés à vivre éternellement à côté des grands hommes qui avaient réellement souffert ou fait souffrir. Étranges caprices de la gloire !

Son poëme devait avoir une centaine de chants, dont il ne termina que quatre-vingt-six, laissant ainsi interrompu le récit de ses fables ; mais il acquit une telle renommée, que plusieurs écrivains entreprirent de le perfectionner et de le continuer.

De ce nombre fut Ludovic Arioste, de Reggio ; reconnu poëte 1474-1553
par les autres d'après le mérite de ses premiers chants, et persuadé lui-même qu'il l'est, il poursuit son œuvre dont il forme un poëme, auquel la postérité a conservé le titre de divin. Une prosaïque existence dans des emplois infimes, de petites ambassades, au milieu de services de cour, émoussa sans doute ce grand esprit, que les contradictions et le malheur auraient élevé au plus haut degré. Déshabitué de toute activité intérieure, laissant faire et vivant sans souci du lendemain, d'une mobilité qui se manifeste non-seulement en amour, mais dans les sentiments (1), il ne dirigea son incomparable instinct poétique vers aucun but, ou plutôt il n'en eut qu'un seul, l'adulation ; mais si les œuvres des auteurs médiocres, courtisans des Ptolémées et des Latins de la décadence, furent déparées par ces louanges que dictait le besoin de mendier, les grands écrivains n'avaient pas encore donné l'exemple d'une semblable prostitution. Virgile chante les héros par lesquels Rome grandit et se maintint ; c'est d'eux qu'il fait descendre la famille Julia, mais les louanges qu'il leur donne sont des louanges à l'adresse de Rome. Il n'invente pas d'aïeux au nouvel Auguste, et bien qu'il se prosterne devant son autel pour le remercier de lui avoir rendu son petit héritage, il dépeint l'aspect lugubre des terres données par lui au vétéran, sans oublier le guerrier qui usurpe les guérets cultivés et chasse le possesseur des champs paternels. Horace célèbre Auguste, mais parce qu'il rétablit l'ordre et rend la paix à la patrie ; d'ailleurs il n'oublie ni l'intrépide Régulus, ni l'âme indomptable de

(1) *Hoc olim ingenio vitales hausimus auras,*
Multa cito ut placeant, displicitura brevi.
Non in amore modo mens hæc, sed in omnibus impar
Ipsa sibi, longa non retinenda mora.

CARMINA, lib. II.

Caton. Lucain lui-même, sous Néron, exalte les vertus républicaines. Mais Arioste ne loue que la maison d'Este, « semence féconde qui doit honorer l'Italie et le monde entier ; la fleur, le joyau de tout lignage que le ciel ait jamais vu. » Or l'histoire nous dit ce que furent ces ducs, Alphonse le *Juste*, Hippolyte le *Bienfaisant*, et Lucrèce Borgia, qu'il place au-dessus de la Lucrèce romaine.

Trois faits principaux et distincts marchent de front dans son *Roland furieux* : Charlemagne assiégé dans Paris ; la folie de Roland ; les amours de Bradamante et de Roger. Mais le premier semble plutôt un fond destiné à recevoir les figures du tableau ; le second est un épisode, qui commence lorsque le poëme est déjà avancé, pour finir avant lui. Reste comme fait capital l'amour des deux derniers personnages, inventé pour glorifier la maison d'Este, dont ce couple devait être la souche. Le sujet est donc la flatterie, basse flatterie envers des princes indignes, qui lui fait inventer ces Henri, ces Azzi, ces Hugues qui peut-être n'ont jamais existé que dans les élucubrations de quelque généalogiste.

La malheureuse Italie agonisait sous les pieds de l'étranger, la trahison était un droit, le manteau de saint Pierre déchiré, les Turcs menaçants, les mœurs perverties. Quelle noble carrière pour un poëte qui eût entrepris de relever la conscience nationale, et, planant dans les tranquilles régions de l'éternelle beauté, aurait exprimé le côté sérieux de la vie, les élans impétueux du cœur, la grandeur morale de l'homme et du pays, célébré les vertus bienfaisantes, l'emploi légitime de la valeur !

Roland, qui ne donne son nom au poëme que pour faire pendant à celui de Boiardo, commence par de fort belles plaintes, mais dans le style d'un jeune dameret ; il abandonne Charles alors qu'il aurait le plus besoin de son bras ; ses folies le rendent un fléau pour la France, et la victoire se remporte sans lui. Il ne recouvre la raison que pour détruire les restes de l'ennemi et tuer Agramant, roi qui s'enfuit sans armée ni royaume, et que Brandimarte a déjà maltraité. Du reste, il ne dirige aucune bataille, aucun assaut, et se borne à conseiller Astolphe dans l'expédition d'Afrique, expédition facile contre un royaume sans défense et avec une armée créée par miracle ; en effet, le courage des paladins reste impuissant s'il n'est soutenu par des miracles continuels, des secours arrivés sous la conduite d'anges, des pierres converties en chevaux, des feuilles en navires.

A l'exception du nom de Charlemagne, tout est fabuleux dans le poëme. Charles lui-même ne fut empereur qu'après sa descente en Italie (1); dans l'Arioste, il ressemble à l'un de ces rejetons de races vieillies, dépourvu de caractère propre, aimant à ne rien faire. Un fourbe le trompe grossièrement, un guerrier l'insulte impunément, et il abandonne son sceptre et son épée à qui sait les prendre; il donne des ordres auxquels on n'obéit pas, trouve la discorde parmi ses paladins, et ne sait pas rétablir la paix entre eux; bien qu'il ait un grand besoin de leurs bras, ils vident leurs querelles particulières, au lieu d'accourir à son appel; enfin, il ne recouvre sa puissance compromise qu'en sacrifiant sa dignité. Malgré tous les doctes personnages qui brillaient à la cour de Charlemagne, l'Arioste ne sait mentionner qu'un Alphée endormi dans le camp, on ne sait pourquoi. S'il veut imiter le Nisus et l'Euryale de Virgile, il les transporte parmi des Maures, chez lesquels l'amitié de Cloridan et de Médor n'est pas moins déplacée que la liberté avec laquelle Angélique et Marphise, femmes de l'Orient, errent à travers champs. Paris était alors une ville peu importante, et les Maures ne l'assiégèrent jamais. Jérusalem ne se trouvait pas au pouvoir des Maures, et le royaume de Hongrie n'était point encore fondé. Non-seulement tous ces rois maures n'ont jamais existé, mais l'empereur grec Constantin et son fils Léon, qui ont pour enseigne l'aigle d'or à deux têtes, et combattent pour recouvrer Belgrade sur les Bulgares, ne sont que des personnages de fantaisie.

Au milieu de toute la splendeur des beaux-arts et des sciences, il se fourvoie quand il parle des unes, et montre qu'il ignore les autres en théorie comme en pratique. Ses palais sont de bizarres monstruosités, et les peintures représentent des actions successives (2). En conduisant Astolphe dans la lune, il se trompe sur les notions élémentaires de la cosmogonie; il croit que cet astre est égal en volume à celui de la terre, ou peu s'en faut, comme il se figure qu'il brille par lui-même, puisqu'il dit que

(1) Dans le ch. III, 25, Mélisse prédit qu'il naîtra de Roger un fils qui viendra en aide à Charlemagne contre les Lombards.

(2) Il y a une fontaine *belle et bien entendue*, faite en pavillon octogone, *couverte* d'un ciel d'or, *coloré* d'émaux, et soutenu par le bras gauche de huit statues, dont chacune a dans la main droite une corne d'Amalthée qui verse de l'eau; puis viennent des pilastres en forme de femmes, qui appuient chacune le pied sur les épaules de deux images, la bouche ouverte, avec de longs et larges écrits à la main.

l'on pouvait à peine distinguer la terre de là, *parce qu'elle* n'a pas de lumière. D'autres voyageurs, *laissant Ptolémaïs, Bérénice et toute l'Afrique derrière eux, puis l'Égypte, l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse, poursuivaient leur route sur la mer Érythrée* (Ier des cinq chants).

De son temps, on voyait encore des scènes sérieuses de chevalerie, comme les défis de Charles-Quint et de François Ier, et le tournoi où fut tué Henri II de France; une année à peine avant que son poëme s'imprimât, Bayard armait chevalier le roi François en disant : *Qu'il vienne comme s'il etait Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin.* Il ne pouvait donc se proposer de la mettre en discrédit; du reste, lorsqu'il la bafoue dans un chant, il en parle sérieusement dans un autre. Toutes les fois qu'il nous enivre de sang et peint le massacre de milliers d'hommes désarmés, il soulève notre indignation contre les héros et contre le poëte qui a le courage de rire au milieu d'un carnage de quatre-vingt ou cent mille victimes égorgées dans un jour : véritable boucherie où perissent une foule de chrétiens et presque tous les héros musulmans, et qui va si loin, que le poëte semble se lasser lui-même, et s'écrie : *Pour Dieu, seigneur, cessons désormais de parler de haine et de chanter de mort* (ch. XVII); il ne le fait néanmoins que pour chanter d'autres haines et d'autres meurtres.

On loue dans l'Arioste le mérite de l'imagination; mais, dans les poëmes précédents, surtout dans celui de Boiardo, se trouvent ourdies les fables qu'il a tissées, et que parfois, il est vrai, il conduit à leur dénoûment d'une manière admirable; excepté dans les aventures de Roger avec Alcine, il abandonne l'allégorie dont Boiardo avait cru devoir appuyer son imagination. Il commence par des vers de Dante, et finit par des vers de Virgile; il imite de ses prédécesseurs les passages rapides et crus, le défaut de liaison, outre qu'à leur exemple il n'a ni commencement ni dénoûment.

D'autre part, y a-t-il rien de plus facile que les inventions fantastiques, lorsqu'elles ne doivent pas être contrôlées par la raison? Avec l'Arioste, on se trouve jeté dans un monde perpétuellement faux, au milieu de héros qui se portent des coups terribles sans jamais se blesser, qui errent dans les forêts sauvages et conservent la politesse raffinée du seizième siècle; au milieu de femmes qui font tour à tour l'amour et la guerre; au milieu de mages et d'anges qui bouleversent alternativement

l'ordre de la nature, de telle sorte que, dans ces créations invraisemblables, le fantastique se détruit lui-même. Des héros tués dans un chant reparaissent dans les suivants pour égorger à leur tour; Angélique, cause de tant de querelles, disparaît au milieu du poëme. Belle et sans armes, elle va de Paris à la Chine aussi tranquillement que le poëte de Modène à Reggio, lorsque, par distraction, il fit ce trajet en pantoufles. On dirait qu'il fait passer l'esprit de merveille en merveille, afin d'empêcher la réflexion d'en remarquer la choquante dissonance; il ne comprend pas que le grand art de toute poésie consiste à proportionner la fiction au vrai, de telle manière que le merveilleux s'harmonise avec le croyable.

Renaud et Astolphe vont à travers les espaces du ciel et voyagent dans l'Italie; mais ni l'un ni l'autre n'ont jamais rien à démêler avec les arts, les métiers, les lois, avec aucune des choses qui font la vie de l'humanité, et dont le seizième siècle était rempli. Christophe Colomb, Améric et Cabot sont des hommes dont l'Italie, sans doute, a le droit d'être fière; or l'Arioste, en parlant de la découverte de nouveaux mondes, ne mentionne que des Portugais et des Espagnols, ce qui lui fournit l'occasion de louer Charles-Quint, *le plus sage empereur et le plus juste qui ait été depuis Auguste et qui sera jamais* (ch. xv). Une seule fois il se souvient d'avoir une patrie, pour reprocher aux chrétiens de se déchirer entre eux et de désoler l'Italie, au lieu de repousser les musulmans qui font irruption. Puis, comme un de ces pauvres hères qui mendient la louange en la prodiguant, il accouple, dans son dernier chant, les noms des contemporains illustres à des noms obscurs; aussi de nombreuses plaintes s'élevèrent-elles contre lui, les uns se plaignant d'être oubliés, comme Machiavel, les autres se croyant mal qualifiés ou confondus dans la foule, ou placés à côté de noms indignes.

Les poëmes, comme toute autre composition, sont d'autant plus dignes d'éloges qu'ils offrent une idée utile et grande. Si l'on éparpille le sentiment, il en résulte des impressions diverses, fugitives, dont l'une efface l'autre, sans rien laisser, comme les cercles de l'eau frappée par une pierre; riant de lui-même, du sujet, des lecteurs, on dirait qu'il se propose de détruire les sentiments à mesure qu'il les fait naître : êtes vous atterré? voici une scène d'amour; ému? il vous lance une plaisanterie; dévot? il vous raconte une scène lascive. Et non-seulement il se moque des hommes, mais il n'épargne pas les choses

saintes; il se raille de Dieu lui-même (ch. XIV), et met dans sa bouche des commandements puérils. Lorsque l'Ange, dont il fait un serviteur niais et grossier, se voit trahi et trompé par la Discorde, il vole à sa recherche, et, *la prenant par les cheveux, il fait pleuvoir sur elle les coups de pied et les coups de poing, lui brise sur la tête, le dos et les bras un manche de croix* (ch. XXVII). Le voyage aérien d'Astolphe, à qui saint Jean fait voir les Parques, le Temps et autres vieilleries mythologiques, est une impiété continuelle : l'Évangéliste est comparé aux historiens qui travestissent la vérité; Dieu montre à Moïse, sur le Sinaï, une herbe *qui fait croire en lui quiconque en mange* (III[e] des cinq chants) : traits dignes de l'Arétin.

Combien est banale, quand elle n'est pas monstrueuse, la moralité qui se trouve à la tête des chants! L'Arioste nous enseigne que la feinte est *le plus souvent* blâmée (ch. IV), tantôt que *vaincre est toujours chose louable, que ce soit par fortune ou habileté* (ch. XV). S'il engage les femmes à ne pas écouter les amants qui, après avoir satisfait leur désir, s'éloignent d'elles, il se reprend aussitôt pour expliquer qu'elles doivent fuir la jeunesse inconstante pour choisir des galants d'un âge raisonnable. Du reste, il donne d'étranges idées du vice et de la vertu; selon lui, la gloire unique est dans la force militaire, si bien que Roger, Marphise, bien plus Gradasse, Sacripant, Rodomont, dont les massacres n'ont pas même pour excuse la nécessité de la défense, lui paraissent *un drapeau digne éternellement d'une renommée éclatante* (ch. XXVII).

Le *bon* Roger, *source de vertu*, aime avec l'inconstance d'un soudart. A peine sa Bradamante l'a-t-elle délivré, à l'aide des plus grands efforts, du château d'Atlante, qu'il court se jeter dans les bras d'Alcine, et oublie *la belle dame que tant il aimait;* en outre, il ne se détache pas de la magicienne, comme Renaud le fait d'Armide, à la voix de la raison, mais parce que d'autres enchantements la montrent à ses yeux vieille et difforme. Guéri de cette passion, il délivre Angélique du monstre qui la menace; mais ce n'est pas sa faute s'il ne lui ravit pas le trésor qui est une seconde vie pour une jeune fille. Fait-il preuve d'une grande courtoisie quand il jette dans le puits l'écu enchanté pour garder les autres armes et l'épée, enchantées comme celles de Roland, et qui enlèvent tout mérite au courage? Il abandonne jusqu'à sa dame pour rester fidèle à Agramant; puis, quand il est choisi pour le duel avec Renaud, qui doit décider

du sort de cette guerre, il combat mollement, plutôt pour se défendre qu'avec le désir de vaincre; il aurait dû refuser, ou bien se comporter avec sa valeur habituelle. Sa conduite avec Léon est belle; mais il s'était dirigé dans ces contrées dans le dessein de lui enlever la couronne, et de se rendre digne de la main de celle qu'il aimait : excellente raison pour renverser des trônes! D'un autre côté, comment le magnanime Léon devient-il tout à coup assez lâche pour envoyer un autre combattre à sa place?

Lorsque Roger et Bradamante tiennent en leur pouvoir le grand scélérat Morganor, ils le défendent contre ceux qui veulent le tuer, mais dans quel but? parce qu'ils *ont résolu de le faire mourir d'angoisses, de mauvais traitements, de martyre* (ch. XXXVII). Zerbin, *modèle de vertu*, semble disposé à céder aux prières d'Oderic, qui l'a gravement offensé, et à lui pardonner, en réfléchissant que *toute excuse s'admet facilement lorsque la faute est un effet de l'amour;* on se figure qu'un acte de vertu va suivre, point du tout; Zerbin ne tue pas Oderic, afin de le contraindre à voyager pendant une année avec Gabrine, persuadé que *c'est creuser devant lui une autre fosse, où il ne pourra éviter de tomber à moins d'un grand hasard* (ch. XXIV).

Si les ducs d'Este avaient eu du bon sens, ils auraient dû voir avec dégoût qu'on les faisait descendre d'une race où, non-seulement les hommes, mais encore les femmes, versaient le sang avec férocité. Bradamante, par le conseil de Mélisse, tue Pinabel, ce qui est une vengeance inutile; mais admettons qu'elle soit juste selon la guerre : est-il de bonne chevalerie de l'égorger lorsqu'il fuit, et ne se défend que par de grands cris et en demandant merci (ch. XXIII)? Non-seulement Bradamante et Marphise sont cruelles quand elles combattent pour leur cause personnelle, mais elles prennent un véritable plaisir à répandre le sang. Lorsque Roger et Renaud sont aux prises pour la décision du grand litige, elles se tiennent à l'écart, frémissant de ne pouvoir, à cause du traité, faire main basse sur tant de proies rassemblées (ch. XXXIX); mais à peine voient-elles la trêve rompue, qu'elles se précipitent *joyeuses* au milieu du carnage.

Nous n'aimons pas qu'on dépouille la femme de ses qualités naturelles, pour la jeter sur les champs de bataille; mais si de telles créations sourient à l'imagination des poëtes, qu'ils n'oublient pas du moins la noblesse d'un sexe fait pour l'amour et la pitié.

Problème difficile à résoudre : les lyriques, en général, à

commencer par les Siciliens, ont voilé l'amour, tandis que les poëtes épiques et les conteurs aiment à l'étaler sous des formes voluptueuses et obscènes ; c'est à tel point que le Tasse lui-même, âme très-chaste, n'a pas évité, dans un poëme religieux, la lubricité des peintures ni l'épicuréisme des conseils. Mais aucun n'est allé aussi loin que l'Arioste, dont les vers, ici comme dans ses comédies, sont remplis d'ambiguïtés impudiques et d'images licencieuses. Si quelqu'un nous reprochait de ne pas tenir compte du milieu où vécut le poëte, nous pourrions lui opposer notre œuvre entière, car nous connaissons cette époque moitié païenne et moitié superstitieuse ; mais, derrière les erreurs et les préjugés, se trouvent le génie de l'homme et sa puissante volonté ; du reste, même en justifiant l'auteur, il resterait le défaut du poëme que, malgré toutes les apologies, il faut juger très-immoral, bien qu'il soit très-beau.

On a dit que l'Arioste embrasse dans son poëme tous les états et toutes les conditions; mais, au milieu de ce fatras de merveilles, il perd l'homme de vue, exagère ou méconnaît le langage de la passion ; jamais il n'offre la femme vertueuse, la mère de famille et l'amante chaste ou bien en lutte avec elle-même ; que voit-on ? de hideuses Gabrine et des Origille, des mères tyranniques comme celle de Bradamante, ou des maîtresses voluptueuses, parmi lesquelles il faut même classer Isabelle, qui résiste à la violence sans doute, mais n'a rien su refuser à l'amour.

Après avoir vécu longtemps à Florence, l'auteur, à la suite de la première édition de 1516, en fit une autre en 1532, dans laquelle il introduisit de nombreux changements et de notables améliorations, surtout de style (1). Dans le cours du seizième siècle, son poëme, tant il fut goûté, eut soixante éditions; en effet, si l'Arioste inventa peu quant aux faits, il créa beaucoup quant au style, et surtout à l'égard des détails qui sont la vie d'un récit, et que le poëte choisit avec un art delicat, comme on voit un peintre reproduire d'anciens faits avec un dessin et un coloris nouveaux : de là cette peinture si vive, si variée, qui en

(1) L'Arioste donna son poëme à corriger au capitaine Annibal Bichi de Modene ; Mazio s'étonne grandement qu'il eût eu recours à « un soldat siennois qui savait autant de langue toscane que lui-même en avait appris à la mamelle. » Cette condition, pour quiconque n'est pas un pédant, est précisément la plus honorable pour des travaux de cette nature.

fait une mine inépuisable de tableaux. Il rit avec une fine bonhomie, à la façon d'un plaisant qui raconte des extravagances tenues pour sérieuses par d'autres, mais dont il ne veut paraître ni le complice ni le jouet; connaissant les harmonies aussi bien que Pétrarque, admirable par la variété d'expression, sans la prétention trop ordinaire aux Italiens, sans les phrases entortillées, sans l'abus des réminiscences classiques, il distingue par instinct l'élégance de l'affectation, le charme indigène de la langue parlée des locutions vulgaires. Toutes les fois qu'il essaye des figures, il tombe dans le faux; mais, quand il procède avec simplicité, sans métaphores, il produit merveilleusement ce plaisir qui naît de la conversation familière avec un des plus beaux esprits, non-seulement de l'Italie, mais du monde entier.

L'Arioste est la plus grande preuve que les livres vivent par le style; Galilée avouait qu'il devait à l'étude de ce style d'avoir exprimé avec grâce et clarté ses pensées philosophiques. Un homme de bon sens déclarait qu'on ne devrait permettre la lecture de l'Arioste qu'à ceux qui auraient fait une belle action dans l'intérêt de la patrie; mais Silvio Pellico l'a qualifié d'homme vulgaire avec une haute intelligence La puissance des esprits élevés est grande, incalculable; malheur à qui la méconnaît, mais plus coupable est celui qui en abuse! Que l'homme, quand il s'apprête à écrire, calcule avec effroi les conséquences de chacune de ses paroles. Hélas! combien l'Italie doit aux pensées de Machiavel de deuil et d'infamie! Les railleries de l'Arioste, qui bouleverse les idées de vertu, qui divinise la force, qui égare la raison, qui embellit le vice et favorise les instincts voluptueux, ont valu à ma patrie plus de maux qu'elle ne le soupçonne elle-même.

Si nous jugeons avec une grande sévérité les sommités littéraires, ce n'est pas avec la pensée d'en rapetisser la gloire, mais pour éclairer la jeunesse, qui nous comprendra, nous l'espérons, et dont nous faisons notre juge, de nous comme de nos contemporains (1).

(1) Il n'est pas dans notre habitude de demander pardon pour la vérité; mais nous voulons dire que, il y a quelques années, nous crûmes de notre devoir d'avertir hautement les pères et les maîtres du péril auquel ils exposaient la jeunesse en lui mettant entre les mains cet écrivain, le plus dangereux des auteurs italiens parce qu'il est le plus beau. Les pédants, vieux et nouveaux, se déchaînèrent contre nous, et quelques-uns même nous sommèrent de nous rétracter ou de

Si nous avons traité sévèrement l'illustre poëte, que dirons-nous de ses imitateurs, dépourvus de ce génie qui lui fait tout pardonner?

1495-1556 Louis Alamanni, de Florence, outre la *Culture*, composa, dans le but unique de satisfaire le goût de Henri II, une foule de poëmes chevaleresques : *Giron le Courtois*, traduction en vers d'un roman français; *l'Avarchide*, ou le siége de Bourges (*Avaricum*), dans lequel, imitant les faits, les discours et les descriptions d'Homère, il habille Arthur, Lancelot et Tristan en Agamemnon, en Achille et en Ajax; son fils l'appelle une Iliade toscane, éloge qui est la satire de l'ouvrage. Il a laissé, en outre, des satires, des stances, des élégies, des psaumes, tout cela médiocre. Enfin il se retira dans la Provence, pauvre de fortune, ce qui le fit refuser par une jeune fille dont il s'éprit (1).

Le Vénitien Ludovic Dolce, écrivain infatigable de grammaires, de traités de rhétorique, de discours, d'histoire, de philosophie, de satires, de poésies lyriques, traducteur, éditeur, commentateur, correcteur à l'imprimerie de Giolito, composa six poëmes, parmi lesquels les *Premiers exploits de Roland*, qui auraient précédé l'œuvre de Boiardo. Après ce poëte serait venu l'*Angélique amoureuse*, du Ferrarais Vincent Brusantini; il faut y joindre la *Maison royale de France* d'Altissimi, la *Mort d'Oger le Danois*, la *Trébizonde*, la *Dame Rovenza au Marteau*, *Marsiglia Bizarre*.

Les imitateurs de l'Arioste pullulaient, même parmi les savetiers, et l'on vit paraître l'*Aspramonte*, le *Petit Dragon*, l'*Altobello*, le *Géant Antée*, l'*Antifleur d'Albarosia*, le *Géant Oronte*, le *Fauconneau des batailles*, les *Fioretti des paladins*, l'*Infor-*

prouver les torts que nous attribuions au grand poëte. Misérables! inclinez-vous devant les idoles du beau, ornez de jouets d'enfant les orgies de votre patrie. Pour nous, les lettres sont une vocation, un sacerdoce; nous éprouvons le besoin, nous nous faisons un devoir d'avertir la jeunesse, de l'habituer à se détacher du beau quand il est ennemi du bon.

(1) Qui tra servi d'amor s'annulla e sprezza
Nobiltà d'alma, lealtade e fede,
Quanto gemme e tesor s'onora e prezza.
Ben vi so dir che qui negletto siede
Parnaso, e i lauri, e che all'argento e all'oro
Febo, Vener, Minerva e Marte cede;
Qui non bisogna ordir sottil lavoro
Per adempir le sue bramose voglie,
Che ricchezze mostrar basta con loro.

tuné, sans compter les *Marphises*, les *Bradamantes* et les *Rogers;* tous les paladins de la fable de l'Arioste eurent des poëmes qui vécurent autant que les romans de nos jours. Bernia fit l'*Artémidore, où sont contenues les grandeurs des antipodes*, et l'*Eraste*, les *Folies amoureuses de Rodomond second, Paris et Vienne.*

Jean-Baptiste Pescatore, de Ravenne, écrivit en vingt-cinq chants *la Vengeance de Roger* et sa *mort* en quarante : « œuvre de jeunesse faite en peu de temps, moins par désir de renommée que pour exercer l'esprit; » néanmoins, elle eut plusieurs éditions, bien que le style en soit mou et qu'elle manque d'harmonie.

Le Vénitien François de Lodovici abandonna l'octave pour faire une innovation; il chanta les triomphes de Charlemagne en deux parties de cent chants chacune, et chaque chant de cinquante *terzine:* l'Amour, le Vice, la Nature, la Fortune et Vulcain sont substitués à Dieu; les louanges du doge André Gritti à celles des rois.

Dans cette foule d'épopées, faites entre le rire et l'ennui, par imitation et réminiscences, comme on faisait des sonnets amoureux parce que Pétrarque avait joué l'amoureux, épopées dont l'exemple de l'Arioste servait à justifier les adulations et les scènes lascives, les poëtes ne se préoccupaient que du côté matériel, du métier. On ne sentait pas le besoin de créer, d'innover; l'intelligence du moyen âge était perdue, et l'on n'avait pas encore substitué à la naïve contemplation de la nature cette finesse d'observations, cette analyse du cœur humain qui constituent la poésie des siècles cultivés. Les personnages sont pervers ou vertueux tout d'une pièce, avec des vertus et des vices généraax, sans ce mélange qui est le lot de notre pauvre humanité.

Nous citerons parmi ces littérateurs médiocres Anguillara, traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide (1). Grâce à sa facilité d'expression, qui égale celle du poëte latin, il est plus prolixe et plus négligé que l'original; cependant il eut dans ce siècle trente éditions, et mourut de misère et de libertinage.

La mémoire de son illustre fils conserve celle de Bernard Tasso. 1493-1569
Quelques écrivains font descendre sa famille des Torriani, seigneurs de Milan, et qui, après le triomphe des Visconti, se réfugièrent dans les montagnes de Tasso, entre Bergame et Côme, où ils eurent en seigneurie Cornello. En 1290, un certain Omodeo

(1) Elles lui furent payées 200 écus romains.

Tasso établit les postes, invention perdue dans le moyen âge, et qui, répandue par ses descendants en Allemagne, en Flandre, en Espagne, valut à cette maison une illustration d'un genre particulier, avec le titre de princes, conservé jusqu'à nos jours dans les seigneurs de la Torre et Taxis. Un Augustin Tasso était général des postes d'Alexandre VI, et l'un de ses frères donna le jour à Gabrielle, dont naquit Bernard. Sans autre patrimoine que sa noblesse, et une éducation soignée qu'il avait reçue auprès de son oncle, évêque de Bergame, ce Bernard s'attacha de bonne heure aux cours; il servit d'abord, comme secrétaire et messager, Guido Rangone, général de l'Église, puis la duchesse Renée de Ferrare, enfin Ferrant de Sanseverino, prince de Salerne. Comblé d'honneurs et de pensions, il participa à l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, et à celle du Piémont et de Flandre. Mais Sanseverino, député à Charles-Quint par les Napolitains pour détourner le fléau de l'inquisition espagnole, tomba dans la disgrâce de cet empereur, et passa du côté de la France. Bernard le suivit; comme rebelle, il eut ses biens confisqués, et, tandis que Sanseverino se rendait à Constantinople pour solliciter le Turc, Bernard, à Paris, encourageait en prose et en vers Henri II à entreprendre l'expédition de Naples, mais en vain. De retour en Italie, il perdit sa femme Porzia des Rossi (1). Les désastres de la guerre d'alors le réduisirent à la pauvreté, jusqu'au moment où Gui d'Ubaldo, duc d'Urbin, l'accueillit et lui fournit les moyens de terminer son poëme; il vécut ensuite à Mantoue, et devint gouverneur d'Ostiglia.

Malgré cette existence orageuse, il n'interrompit point ses travaux poétiques. Entre autres passions, il fut amoureux d'une certaine Ginevra Malatesta, et, lorsqu'elle épousa le chevalier des Obizzi, il lui exprima son désespoir dans un sonnet que toutes les personnes éclairées d'Italie surent par cœur. Il composa ensuite deux poëmes, le *Floridant*, oublié complétement, et l'*Amadis*. Le sujet lui était fourni par la mode, et par les éloges prodigués à l'*Amadis* que l'Espagnol Montalvo avait publié soixante-dix ans auparavant. Il voulait le faire en vers libres;

(1) Entre autres belles choses, il lui écrivait : « Ne faites pas comme vous avez vu quelquefois faire à votre Torquato, lequel, quand on lui enlève une pomme ou tout autre fruit, jette à terre par dépit tous les autres fruits qui lui tombent sous la main; car, pour cet enfant, vous fuyez toute espèce de consolation et de plaisir. »

mais ses amis et les princes lui conseillèrent d'employer l'octave; il voulait, selon les préceptes d'Aristote, le soumettre aux lois de l'unité; mais, ayant lu dix chants à la cour, les auditeurs se mirent à bâiller et se dispersèrent, ce qu'il attribua à la régularité; alors il introduisit trois actions dans son poëme, et l'entremêla de nombreux épisodes. Quand il l'eut fini, il le soumit à l'examen de differentes personnes; or c'est là un moyen par lequel on cherche, non à profiter des conseils d'un bon juge, mais à obtenir des adhésions et des éloges, achetés par des complaisances. Chaque chant de l'*Amadis*, et ils sont au nombre de cent, commençait par une description du matin, et se terminait par une autre du soir, s'il n'en avait supprimé quelques-unes, d'après les instances de ses amis.

Son poëme avait d'abord eu pour objet l'honneur et la gloire de Henri II et de la maison de France, qu'il faisait descendre d'Amadis; puis, afin de complaire au duc d'Urbin, il le dédia à Philippe II, sauf à changer beaucoup de parties épisodiques et capitales. Le poëte n'obéissait donc pas à des inspirations impérieuses; mais il suivait l'opinion des autres, et tous ces changements firent disparaître la spontanéité du premier jet. Enfin Musio, Atanagi, Bernard Capello et Antoine Gallo furent convoqués à Pesaro par le duc pour examiner le poëme, attendu avec une grande impatience L'Académie de Venise pria l'auteur de lui confier l'impression de l'ouvrage, mais il préféra l'entreprendre pour son compte. Son caractère est l'élégance et la souplesse du style, ce qui lui faisait dire : *Mon fils ne me surpassera jamais en douceur.* A la vérité, il est aussi riche d'images et d'expressions que Torquato en est pauvre; mais, dans son œuvre, on aperçoit toujours l'étude et non la nature, l'art et non la spontanéité. Fidèle aux préceptes de la grammaire et de la rhétorique, il corrige et orne son style, aime les descriptions, ressource des médiocres; mais il n'interesse jamais, et ne montre jamais cette vigueur qui vient de la simplicité. Bien que Speron Speroni le mette au-dessus de l'Arioste, comme Varchi préferait *Giron le Courtois* au *Roland*, il est très-loin de cette brillante variété de scènes et de cette limpidité de style; on le lit d'un bout à l'autre sans qu'une octave vous reste dans la mémoire, ou vous laisse le désir de le relire.

Si Bernard évita les obscénités qui salissent les poëmes chevaleresques, il ne sut pas s'affranchir des plates adulations, si communes alors. Le 12 juillet 1560, il écrivait au cardinal An-

toine Gallo : « J'envoie à Son Excellence deux cahiers entiers « de l'*Amadis*, où sont les deux temples de la Renommée et de « la Pudeur. Dans l'un je loue l'empereur Charles-Quint, le roi « son fils, beaucoup de généraux illustres, tant morts que vivants, « et d'autres personnages célèbres dans l'art militaire ; dans « l'autre, je loue plusieurs princesses et dames italiennes. « Et Dieu pardonne à l'Arioste, qui, *en introduisant cet abus* « dans les poëmes, *a obligé* à l'imiter quiconque écrira après « lui ! En effet, bien qu'il ait imité Virgile, il dépassa, en cette « partie du moins, les limites de la raison, entraîné par l'adula- « tion qui, comme aujourd'hui, régnait alors dans le monde. « Virgile, toutefois, reconnaissant qu'il en résultait de la satiété, « ne mentionne que peu de noms ; mais, pour l'Arioste, il se « complaît à la chose, et il veut en citer un si grand nombre, « qu'il engendre l'ennui. Et cependant *il est nécessaire* que nous, « qui venons après lui, marchions sur les mêmes traces. Quant à « moi, comme *il faut* que je parle de certaines personnes, à « cause de bienfaits reçus, de quelques-unes par respect, de quel- « ques autres en considération de leur mérite, de plusieurs « *malgré moi*..., il me sera d'autant plus permis de croire qu'à « cet égard je fatiguerai moins que l'Arioste. »

Mais ce Charles-Quint, dont il se fait le flatteur, lui avait enlevé le pain de ses enfants ; au lieu de se livrer à une profession honorable, il implorait la miséricorde de cet empereur par de basses adulations, et, le 8 mai de cette même année, il écrivit au cardinal Gallo : « Si la magnanimité du roi catholique, au- « quel j'ai dédié ce poëme, n'a pas pitié de mes malheurs, et, « en récompense de mes nombreuses fatigues, ne restitue point « à mes enfants l'héritage maternel, et néglige de réparer les « grands dommages que j'ai éprouvés, je me trouve dans une « position déplorable. »

Quiconque comprend notre pensée sait pourquoi nous multiplions ces détails, et ne regardera point comme superflu si nous disons que Bernard Tasso composa son poëme sans même savoir si son Amadis était de la Gaule ou de Galles, c'est-à-dire qu'il ignorait où et comment ces faits avaient pu s'accomplir ; puis il lui vint un remords : « Ne serait-ce pas une faute « vraiment digne de blâme, une faute, non de négligence, mais « d'ignorance, ou bien de celles que la *Poétique* d'Aristote qua- « lifie d'inexcusables, si je publiais ce poëme avec le titre d'*A-* « *madis de Gaule*, sans savoir où était ce royaume ? Ne voulez-

« vous pas que je nomme quelque port, quelque ville princi-« pale ? » Il est persuadé que c'est par erreur que l'ignorant écrivain a mis *Gaula* au lieu de *Gallia*, et que l'héritier du trône anglais s'intitule prince de Gaule à cause d'anciennes prétentions sur la France. Disposé à donner à son poëme le titre d'*Amadis de France*, il consulta à cet égard Jérôme Ruscelli, en le priant de prendre des informations auprès de l'ambassadeur d'Angleterre ou de toute autre personne versée dans ces matières (1).

Quelques poëtes se hasardèrent à chanter les faits contemporains, comme François Mantovano dans le *Lautrec*, Leggiadro des Gallani dans la *Guerre de Ferrare*, Olivier de Vicence dans l'*Allemagne* ou *la ligue de Smalkalde*; mais on ne lit plus que les *Décennales* de Machiavel, à cause du nom de l'auteur.

Le Vicentin Jean-George Trissino, d'un esprit très-cultivé, 1475 1550
s'indigna de voir tout dégénérer en bouffonneries, sur la scène comme dans l'épopée ; dans la pensée d'opposer à cette manie des sujets sérieux et patriotiques, il composa l'*Italie delivrée*, sujet malheureux, parce que l'Italie ne gagna rien à être délivrée par les Goths. L'intérêt manque donc, comme les héros, puisque les expéditions d'Afrique furent la source de la renommée de Bélisaire, et que Justinien s'illustra par la publication des lois. Néanmoins il devait exciter la curiosité, soit par les vers libres qu'il essayait le premier (2), soit par sa nouvelle orthographe ; mais la veine poétique était chez lui trop pauvre, outre qu'il voulait transporter la simplicité grecque au milieu d'un siècle tout pompeux, dans une langue d'une nature bien différente. Sans parler de sa froideur insupportable, il manque toujours d'invention et de sensibilité; ignorant les convenances du style, il mêle à des discours de héros des phrases prosaïques et vulgaires ; il prête à Junon un langage de marchande, et l'on ne s'exprime pas autrement dans la *Sophonisbe* que dans les *Simillimi*. Comme tous les versificateurs d'alors, il espérait l'immortalité (3) ; puis,

(1) Voir sa lettre du 4 mai à Jérôme Ruscelli.

(2) Et non Rucellaï, lequel, dans la dédicace des *Abeilles*, lui écrit « Vous êtes le premier qui ayez employé cette manière d'écrire en vers maternels, affranchis de la rime. »

(3) Io son pur giunto al desiato fine
Del faticoso e lungo mio poema,
Che fatto è tal che non avrà più tema
Di tempo e guerre, o d'altre empie ruine ;

voyant qu'on laissait dans l'oubli sa prose mesurée, il attribua cette indifférence à ce qu'il n'avait pas encore chanté les folies chevaleresques (1) ; mais, en réalité, il dut s'apercevoir que (pour employer sa phrase) *magistro Aristotele ac Homero duce*, on peut faire une très-pauvre épopée.

L'insuccès de cette tentative le détourna plus que jamais des sujets sérieux, et il s'en tint aux compositions légères et bouffonnes; il écrivait donc à Denys Atanagi : « Les stoïciens et les « Catons sont très-rares de nos jours. Au contraire, si jamais il « fut une époque où l'on aima le rire, soit que l'ennui ait aug« menté, ou que la nature soit devenue plus tendre, ou bien par « tout autre motif, il paraît que c'est vraiment la nôtre (2). »

François Berni de Lamporecchio donna son nom à la poésie burlesque (*bernesca*), qui s'était néanmoins produite longtemps avant lui. Il fut au service du cardinal Bibiena, qui *ne lui fit jamais ni bien ni mal*, puis du dataire Ghiberti, par lequel il fut envoyé pour faire *des quittances, et devenir le régisseur d'une abbaye*. Il se dépeint lui-même comme un joyeux compagnon, aimant surtout le *far niente* (3) et les facéties. Toujours amoureux, il est modérément libertin, bien qu'il touche parfois aux misères courantes; tantôt il s'apitoie sur le sort des courtisans, sortis des mains des Médicis pour tomber dans celles des Allemands, des Espagnols et d'Adrien, ce pape avare (4); tantôt il

Anzi di poi che al natural confine
Giungerà l'alma, e dopo l'ora estrema,
De la qual tanto ognun paventa e trema,
Spero aver laudi ancor quasi divine.

(1) Sia maladetta l'ora il giorno, quando
Presi la penna, e non cantai d'Orlando.

(2) Dans la dédicace des *Lettres facétieuses et plaisantes de divers grands hommes et esprits célèbres;* Venise, 1565.

(3) Viveva allegramente
Nè mai troppo pensoso o tristo stava. . .
Era faceto, e capitoli a mente
D'orinali e d'anguille recitava. .
Onde il suo sommo bene era il giacere
Nudo, lungo disteso; e il suo diletto
Era non far mai nulla e starsi a letto.

(4) O poveri infelici cortigiani,
Usciti dalle man de' Fiorentini
E dati in preda a Tedeschi e marrani;
Che credete che importin quegli uncini
Che porta per impresa quest'Arlotto,
Figliol d'un cimador di pannilini?

se déchaîne contre le duc Alexandre et contre quiconque le favorise (1). On assure même que, sollicité par ce duc d'empoisonner le cardinal Hippolyte, il perdit la vie pour avoir refusé.

Cette paresse ressort de ses compositions faites sans travail, dans lesquelles il montre un certain courage timide, accompagné de libertinage et de mauvais ton; mais si on le lit pour rire, on ne trouve pas dans ses œuvres plus de gaieté que dans celles de beaucoup de ses contemporains, et sa finesse consiste moins dans le trait que dans l'expression, qu'il devait à sa langue maternelle (2). Grâce à son indolence, au lieu d'imaginer un poëme nouveau, il entreprit de refondre le *Roland amoureux* de Boiardo; mais à l'expression naïve et propre, il substitue le terme général, et préfère à l'indépendance d'une nature vive et riche la forme décente, exigée par une société plus raffinée ou moins spontanée; néanmoins, sans rien créer, il fit oublier son prédécesseur, tant est grande l'importance du style !

Les *capitoli* furent la forme ordinaire des imitateurs de Berni, et le paradoxe, le fond; pour choisir entre mille, nous citerons Jean Mauro des seigneurs d'Ariano, dans le Frioul, appartenant à l'académie des *Vignaïuoli* (vignerons), qui se réunissait dans la maison de Hubert Strozzi; il fut l'ami et le rival de Berni, aux poésies duquel les siennes sont souvent réunies. Le Pérousin César Caporali, afin d'échapper au fléau commun, versifia un *Voyage au Parnasse* et une *vie de Mécène*, dont le premier servit de modèle à Boccasini, et l'autre à Passeroni; on y trouve des épisodes continuels, un mélange de bonhomie et de malice, de détails modernes et de faits anciens. Arrighi, dans la *Géante*, ne veut d'autre muse que la folie : *Vienne la sublime Folie, douce et aimable; car elle sera toujours ma boussole.* Grassini lui oppose la *Nanea*, dans laquelle les géants, vainqueurs des dieux, sont vaincus par les nains. Quels temps pour se livrer à de frivoles plaisanteries ! Et pourtant, comme si l'idiome maternel ne suffisait pas aux railleries, on inventa, outre le langage *maca-*

(1) Empio signor, che della roba altrui
Lieto ti vai godendo e del sudore,
Venir ti possa un canchero nel core
Che ti porti di peso a' regni bui.
E venir possa un canchero a colui
Che di quella città ti fe signore;
E s'egli è altri che te dia favore
Possa venir un canchero anche a lui.

(2) Come m'insegna la natura e mostra
Così scrivo senz'arte, e così parlo.

ronique, latin italianisé, la langue *pédantesque*, italien latinisé, introduit par Fidenzio Glottocrisio, c'est-à-dire le Vicentin Camille Scrofa, qui ne dissimule pas ses goûts pédérastes.

1544 Théophile Folengo, né à Cipada, près du lac de Mantoue, prit d'abord l'habit de bénédictin; puis, entraîné par l'amour, il jeta le froc, s'affranchit de toute pudeur, et se mit à courir le monde. Alors qu'il aurait pu, au moyen de poésies sérieuses, se faire saluer comme un rival de Virgile, il composa dans ce latin bâtard, non-seulement des épigrammes et des églogues, mais des poëmes entiers, célébrant des orgies, des balourdises et une voracité épique : inépuisable bouffonnerie, soutenue par un sentiment exquis de l'harmonie (1). Rabelais le cite souvent et le copie plus souvent encore, mais en poursuivant un but bon ou mauvais, tandis que Folengo s'amuse toujours à des frivolités. Touché de repentir, il reprit l'habit de moine, et, pour racheter ses erreurs et ses obscénités, il composa en octaves la *Vie du Christ*, avec différents drames sacrés.

D'autres attaquèrent avec indignation les vices de cette époque. La satire était déjà mise à la mode par les *beoni* (buveurs) et par les *chants carnavalesques*. Le tercet fut appliqué à cette poésie par Antoine Vinciguerra, secrétaire de la république, dans les six satires contre les péchés capitaux qui infestaient l'Église et l'Italie; bien qu'elles fussent dures et grossières, tout le monde les savait par cœur. Celles de l'Arioste ressemblent plutôt à des épîtres; timides, individuelles, c'est à peine et rarement qu'elles touchent à la question sociale; ce sont les traits d'un aimable littérateur qui, désireux de vivre bien, d'avoir un meilleur vêtement, plus de liberté artistique, n'éprouve contre les disgrâces aucune fureur, mais de l'impatience; toujours spirituel, parfois violent, mais sans amertume, il part toujours de lui-même comme Horace, et se dépeint comme un épicurien qui aime les paisibles jouissances. Tout feu, au contraire, et rempli d'invectives bilieuses, le banni Alamanni passe en revue les gouvernements de l'Europe, qu'il traite sans égard. Gabriel Siméon et Pierre Nelle se font également remarquer par

(1) Mais, avant lui, Jean-George Arione d'Asti avait publié *Opera jocunda metro macheronico materno et gallico composita*, avec des louanges pour Charles VIII et Louis XII. Dans ses comédies, il retraça trop au vif la dépravation des nobles et du clergé; il fut donc obligé de se rétracter, et le Saint-Office brûla ses livres.

leur excessive acrimonie; Bentivoglio, mieux inspiré, fait un mélange de la raillerie et du sérieux; Lasca célèbre la folie, et se déchaîne contre l'ennui de penser.

Le libertinage des moines, la pompeuse existence des clercs et des prélats fournissent ample matière aux auteurs satiriques. Jean Mauro est en extase devant ce doux moyen de gagner le paradis les bras croisés: il fait l'histoire du mensonge qui, né en Grèce, passe en Sicile, à Naples, enfin à Rome, où personne encore ne l'a détrôné, et qui est toujours le moyen le plus facile pour arriver aux honneurs après avoir vendu des châtaignes rôties dans la rue. François Molza déclare heureux l'excommunié, parce qu'il n'a plus rien à démêler avec Rome.

On cultiva avec la même ardeur un genre diamétralement opposé, le pastoral, mais encore sans vérité. Les poëtes avaient sous les yeux une nature riche de toutes les beautés; ils pouvaient étudier la vie rustique, si diverse depuis les chalets des Alpes jusqu'aux vallées de Sonnino, depuis les pâturages de la Sicile, séparés par des haies de figuier d'Inde, jusqu'à ceux de Rome, parsemés de ruines grandioses; mais non, il fallait, pour s'inspirer, aller à la cour de Ptolémée ou d'Auguste, et souffler dans les chalumeaux de Théocrite et de Tityre.

L'amour des descriptions fit cultiver encore un autre genre de la décadence grecque, le didactique. Louis Alamanni et Jean Rucellaï chantèrent la *Culture des champs* et la *Manière d'élever les abeilles*, mais non pas comme quelqu'un qui se passionne pour la nature et les simples occupations pastorales, témoignage de bon cœur; la fastidieuse monotonie du premier et la prosaïque langueur de l'autre n'ont pas empêché les pédants de nous les offrir comme des modèles du vers libre.

Érasme de Valvasone, du Frioul, écrivit sur la *Chasse*, outre l'*Angélide*, poëme sur la chute des anges, qui n'excite aucun intérêt, parce que de tout autres passions que les nôtres se rencontrent dans les êtres parfaits comme Dieu, ou horribles comme les démons (1); mais Milton lui emprunta quelque chose, et sur-

(1) Di salnitro e di solfo oscura polve
Chiude altri in ferro cavo, e poi la tocca
Dietro col foco, e in foco la risolve,
Onde fragoroso suon subito scocca,
Scocca e lampeggia, ed una palla volve,
Al cui scontro ogni duro arde e trabocca :
Crudel saetta che imitar s'attenta
L'arme che il sommo Dio dal ciel avventa.

tout la malheureuse idée du canon, employé par les démons pour combattre l'Éternel.

Bernardin Baldi, d'Urbin, versé dans la connaissance des langues et des mathématiques, était l'un des talents les plus universels; chargé de diriger les constructions d'Urbin, il bâtit dans cette ville Sainte-Claire, qui fut attribuée à Bramante; il entreprit d'écrire l'histoire de Guastalla, dont il était abbé ordinaire, traduisit beaucoup d'ouvrages grecs, essaya d'introduire de nouvelles mesures de vers, et composa des églogues sur la pêche, outre le poëme de la *Nautique*, diffus et souvent prosaïque; il fit encore des sonnets sur Rome, bien que la contemplation de cette cité, « superbe même jusque dans ses ruines, » ne fasse naître en lui que des idées de morale commune.

Un grand nombre de femmes se firent de la réputation dans les belles-lettres et le savoir. Cassandre Fidèle, tout enthousiasme, science et piété, appliquée dès l'enfance à des études élevées tout en conservant la grâce et l'ingénuité, ne porta jamais de parures en or ou de pierres précieuses; jamais elle ne parut en public qu'avec un modeste vêtement blanc et la tête voilée. Admirée de toute l'Italie, elle était vénérée des Vénitiens, qui s'émerveillaient de son érudition classique et théologique, et qu'elle ravissait par sa musique et ses vers, improvisés avec un charme plein de vigueur. Lorsque Isabelle d'Aragon voulut l'attirer à Naples par des promesses magnifiques, le sénat ne souffrit pas que *la république fût privée de ses ornements*. Jean Bellini fut chargé de faire son portrait alors qu'elle n'avait pas accompli sa seizième année, c'est-à-dire à cet âge où, pour saisir avec vérité une physionomie presque enfantine, et pourtant déjà vaguement inspirée, il fallait un pinceau dont la délicatesse naturelle fût en harmonie avec le sujet.

Le sénat romain décréta le titre de citoyenne, honneur nouveau pour une femme, et le surnom d'Unique à Tarquinie, fille du fils aîné du poëte François Molza. Le Tasse lui dédia son dialogue de l'Amour, et François Patrizzi le tome troisième de ses *Discussions péripatéticiennes*, en l'appelant *la plus docte parmi toutes les plus illustres matrones qui sont, furent et seront dans l'avenir*.

La Padouane Gaspara Stampa fit des vers pour Collalto, guerrier qui prit en dégoût ses plaintes rimées. Véronique Gambara, de Brescia, l'amie, dans sa jeunesse, de Bembo, puis la femme, pendant neuf ans, de Gilbert de Correggio, passa le reste de sa

vie dans un veuvage chaste et studieux. Victoire, fille du grand connétable Fabrice Colonna, fiancée à quatre ans au marquis Alphonse de Pescaire qui avait le même âge, parvint à une plus grande renommée ; à dix-sept ans, ils se marièrent, mais à trente-cinq, Alphonse périt à la bataille de Pavie, et, pour calmer sa douleur, Victoire chanta ses vertus, puis se jeta dans une dévotion fervente. Aimée de Michel-Ange, louée comme chose divine par Bernard Tasso, par Rota, Costanzo, Minturno, Filocalo, Musofilo, Galéas de Tarsia, dont elle était la muse inspiratrice, aucun nuage ne vint altérer la pureté de son caractère (1).

Tullie d'Aragona, fille d'un cardinal, belle, instruite, entourée de l'élite des hommes de lettres et des galants, après avoir riva-

(1) Elle disait d'elle-même :

Un sol dardo pungente il petto offese
Sì ch'ei riserba la piaga immortale
Per schermo contro ogni amoroso impaccio..
Amor le faci spense ove le accese,
L'arco spezzò nell'avventar d'un strale,
Sciolse ogni nodo all'annodar d'un laccio.

En 1558, on imprima un *Temple à la divine princesse Jeanne d'Aragona*, femme poëte, épouse d'Ascagne Colonna. Laure Battiferri, fille naturelle d'un habitant d'Urbin et femme du sculpteur Ammanato, fit des poésies, la plupart sacrées, et fut grandement louée par Bernard Tasso, Annibal Caro et Benoît Varchi. La Bergamasque Isotta Brembati composa des poésies qui lui valurent un grand renom ; elle savait le latin, le français, et put traiter en espagnol, dans le sénat de Milan, des affaires personnelles. Lucie Bertani de Bologne joignait à la beauté et à la vertu le talent de poëte, et s'employa beaucoup pour réconcilier Castelvetro avec Caro. La Padouane Julie Rigolini écrivit en faveur de l'Arétin, qui l'en récompensa par des éloges; parmi les nombreux écrivains qui la vantèrent, Scardeoni dit qu'elle composa des rimes et des nouvelles à la manière de Boccace, *insigni argumento, artificio mirabili, eventu vario et exitu inexpectato*. Ersilia Cortèse du Mont, nièce du cardinal Grégoire Cortese et femme d'un neveu de Jules III, fut très-louée pour ses vers, mais plus encore pour ses mâles vertus, qui surent la défendre, pendant son veuvage, contre tous les prétendants, attirés par son mérite ou peut-être par les seigneuries dont l'avait dotée le pape Jules. Sœur Laurence Strozzi, dominicaine de Florence, écrivit cent quatre chants latins, souvent imprimés et mis en musique, et que l'on chantait dans les églises. On peut y ajouter Isabelle d'Este, Argentine Pallavicino, Blanche et Lucrèce Rangone, Françoise Trivulce, Marie de Cardona, Porzia Malvezzi, Angiola Sirène, Claudie de la Rovere, Laure Terracine, les Lucquoises Sylvie Bandinelli et Claire Matriani, etc. Voir CHIESA, *Teatro delle donne letterate*; LOUISE BERGALLI, *Raccolta delle più illustri rimatrici d' ogni secolo*; LÉOPOLD FERRI, *Le donne letterate*.

lisé avec les courtisanes renommées de Bologne, de Rome, de Ferrare et de Venise, finit par se retirer à Florence où sa vie fut plus régulière, et publia beaucoup de poésies lyriques. Révoltée des vilenies et des impiétés de Boccace, elle disait : « Il faut s'étonner que même les voleurs et les traîtres, qui se font encore appeler chrétiens, aient pu jamais entendre ce nom sans faire le signe de la croix et se boucher les oreilles comme à la chose la plus horrible et la plus criminelle que puissent ouïr les oreilles humaines. » Elle déplorait les autres productions éhontées de ses contemporains, c'est-à-dire les Morgant, les reines Ancroja, les amours de Roland, les Buovi d'Anthona, les Leandra, les Mambrian, l'Arioste, lesquels contiennent « des choses lascives, déshonnêtes et indignes au point que non-seulement des religieuses, des demoiselles, des femmes mariées ou veuves, mais encore des filles publiques ne sauraient les avoir chez elles. » Dès lors, instruite par son propre exemple « de quel grand dommage est pour les jeunes âmes la discussion, et plus encore la lecture des choses lascives et vilaines, » elle écrivit le *Guérin dit le Pauvret*, dans l'intention « de louer Dieu seul, et avec la conviction d'avoir procuré au monde un livre fait pour lui être agréable à tous égards. » Malheureusement, on ne peut donner d'éloges qu'à sa bonne volonté. Et certainement, l'impudeur qui domine dans les compositions d'alors, ne cause pas moins de scandale que de stupeur : les chants carnavalesques, qu'on répétait dans les mascarades ; les *capitoli*, où monseigneur de la Casa trouve de nombreux imitateurs ; les satires, les nouvelles et les comédies, tout porte le même cachet de souillure.

Les *mystères* du moyen âge (1), loin d'être oubliés, furent même continués fort tard. En 1585, on vit à Rome quelques princes japonais, probablement supposés, qui se donnaient pour de nouveaux convertis et des admirateurs de la religion chrétienne. A leur retour, passant par Venise, la république voulut leur donner le spectacle d'une de ses processions grandioses, dans laquelle les grandes confréries représentèrent quelques mystères. Celle de Saint-Marc donna le miracle arrivé en 1242, lorsque (un pêcheur l'attesta au doge) une bande de démons soufflait une horrible tempête sur la ville, si saint Marc, saint George

(1) A Parme, en 1414, on donna dans la cathédrale une représentation des trois rois Mages, et, en 1481, l'histoire d'Abraham et d'Isaac, probablement celle de Feo Belcari. PEZZANA, *ad annum*...

et saint Nicolas ne l'avaient pas détournée. L'école de la Miséricorde représenta Venise entourée par les vertus, avec des costumes et des parures qui coûtaient plus de 500,000 ducats; l'école de la Charité, la décollation de saint Jean-Baptiste et les trois enfants dans la fournaise; la confrérie de Saint-Jean, les évangélistes, l'abondance, les quatre saisons. Plus riche que les autres, celle de Saint-Roch était précédée de quatre démons; puis on voyait sur différents théâtres le péché d'Adam, le sacrifice d'Abraham, diverses scènes de Moïse, une Samaritaine qui arrosait les spectateurs avec son petit seau d'argent, et beaucoup d'autres faits des deux Testaments; enfin venaient des allégories et le jugement dernier. La confrérie de Saint-Théodore était précédée par un individu qui répandait de l'eau de rose avec un arrosoir; puis suivaient le jugement de Salomon, la sibylle qui montre à Auguste Jésus venant de naître, le baptême de Constantin, les béatitudes du paradis, les tortures de l'enfer; on ne saurait dire quelle était la quantité de prêtres, de membres de la confrérie, d'anges, d'ornements d'argent. Une procession semblable eut lieu en 1598, à l'occasion de la paix conclue entre Henri IV et Philippe II (1). Rome même avait des spectacles qui ressemblaient plus aux mystères qu'aux drames modernes, comme l'histoire de Constantin représentée, pendant le carnaval de 1484, dans le palais pontifical.

Mais là encore on revenait au classique, et, dans quelques cours, surtout à Ferrare, on jouait des pièces anciennes; Pomponius Lætus fit représenter devant Sixte IV des comédies de Plaute et de Térence, puis à Ferrare, en 1486, les *Ménechmes* traduits en italien. Aucune fête n'avait lieu sans des représentations scéniques; pour n'en citer qu'une, lorsque Lucrèce Borgia épousa le duc de Ferrare, elle arriva dans cette ville accompagnée de quatre cent vingt-six chevaux, deux cent trente-quatre mulets et sept cent cinquante-trois personnes. On peut lire dans Marin Sanuto les détails de cette entrée d'une magnificence inouïe (2), avec les jeux de funambules, les joutes et les bals; il nous suffira de dire que cent dix acteurs jouèrent cinq comédies de Plaute, avec intermède de moresques, c'est-à-dire de

(1) Sansovino, *Venetia città nobilissima et singolare*, avec les additions de Strigna.

(2) Ou bien dans les lettres d'Isabelle d'Este à son mari, François Gonzague, publiées dans les *Archives historiques*.

danses pyrrhiques et de pantomimes de faits mythologiques, outre une musique de Tromboncino. A Venise, le 11 février 1514, on représenta l'*Asinaria* de Plaute en tercets (1).

Dans cette ville, au commencement du quinzième siècle, il se forma pour les représentations beaucoup de compagnies, dites de la *Calza*, parce que leur devise consistait dans la couleur de l'une de leurs chausses. Chacune se distinguait par des noms particuliers, les Enflammés, les Paons, les Sempiternels, les Courtois, les Fleuris, les Éthérés, etc., avec prieur, syndic, secrétaire, notaire, chapelain et messager (2). Les statuts, approuvés par les Dix, étaient jurés solennellement : ils imposaient une bienveillance fraternelle, avec défense de se quereller et de divulguer les décisions de la compagnie ; il était enjoint de fêter l'union conjugale de chaque compagnon, de lui faire des dons en se mariant, d'accompagner sa dépouille mortelle et de porter son deuil. Ces compagnies prenaient à leur service d'habiles artistes pour diriger leurs fêtes, et le Titien eut un traitement des Sempiternels ; l'une d'elles chargea Palladio de construire un théâtre dans le vestibule corinthien du monastère de la Charité, et Frédéric Zuccaro dut lui faire dix scènes pour représenter l'*Antigone*, tragédie du comte Dalmont de Vicence. Ce théâtre, qui était en bois, brûla peu de temps après, et le même Palladio, sur l'invitation de l'Académie olympique, en construisit un à Vicence ; modelé sur ceux des anciens, il a une forme demi-ovale, peu favorable à l'acoustique et moins encore à la portée visuelle. La scène offre en raccourci sept rues, avec des temples, des palais, des arcs de triomphe en relief ; mais ces édifices, sans parler de leur style moderne, nécessairement trop petits, gênent le coup d'œil, et l'on ne tarda point à reconnaître l'inconvénient des décorations fixes, qui ne peuvent servir qu'à une seule pièce.

Vincent Scamozzi modela aussi sur l'antique le théâtre de Sa-

(1) *Biographie universelle*, traduction vénitienne, à Plaute.

(2) Campi écrit que François Affaitati, riche et noble crémonais, fut de la compagnie de la Calza, « laquelle étale parfois tant de splendeur, que les princes de l'Europe se tenaient pour honores d'y être reçus ou invités. »

La représentation des comédies se donnait au milieu de magnifiques décors, comme le prouve une lettre de Vasari à Octave de Médicis, à propos des grandes peintures qu'il fit quand l'*Atalante* de l'Arétin fut jouée par les Sempiternels à Venise. Les intermèdes pour le mariage du grand-duc François avec Jeanne d'Autriche, qu'il décrit également, sont encore plus grandioses.

bionetta, mais plus rigoureusement que Palladio ; il lui donna la forme semi-circulaire, et rendit la scène visible pour tous les spectateurs. Ranuccio Farnèse, premier du nom, fit un vaste théâtre dans la Pilotta de Parme, sur les dessins de Jean-Baptiste Aleotti; il fut ensuite disposé pour recevoir dix mille spectateurs, et de manière à pouvoir y conduire de l'eau pour les naumachies. Les théâtres se multiplièrent ensuite, et l'on remplaça les gradins par des loges; au temps du cardinal Bibiéna, ils avaient déjà la forme actuelle.

Dans une représentation à la cour d'Urbin, dont Baldassare Castiglioni nous a laissé une description, la scène figurait une rue écartée entre les dernières maisons et les remparts de la ville; ces remparts étaient peints sur le devant de la rampe, et le parterre figurait le fossé. Au-dessus des gradins où les spectateurs se trouvaient assis, régnait une corniche en relief, qui portait écrit en lettres blanches, sur fond d'azur, ce distique de Castiglioni faisant allusion au duc Guid'Ubaldo :

Bella foris, ludosque domi exercebat et ipse
Cæsar; magni etenim utraque cura animi.

Des bouquets, des guirlandes de fleurs et de feuillage étaient suspendus au plafond de la salle, autour de laquelle deux rangées de candélabres, assez grands pour supporter chacun cent torches, représentaient les lettres *Deliciæ populi*. Sur la scène se déployait une belle ville, partie en relief, avec un temple octogone en stuc, historié très-délicatement; il y avait des fenêtres imitant l'albâtre, des architraves et des corniches d'or et d'outremer, des pierreries fausses, des statues, des colonnes et des bas-reliefs, travail que tous les artistes d'Urbin n'auraient pas exécuté en quatre mois. Une musique sortait de lieux cachés pour égayer, outre la *Calandre* de Bibiéna, une comédie jouée par des enfants. Les intermèdes furent surtout admirables: dans le premier, Jason, armé à l'antique, s'avançait en dansant, puis il saisissait deux taureaux ignivomes, et les soumettait au joug; alors on voyait sortir des sillons, où il avait semé les dents du dragon, des hommes armés qui se mettaient à danser une moresque, jusqu'à ce qu'ils se fussent exterminés les uns les autres. Dans le second, Vénus apparaissait sur un char traîné par deux colombes, que montaient des Amours; d'autres Amours, caractérisés par des symboles, formaient des danses variées, et

mettaient ensuite, avec leurs flambeaux, le feu à une porte d'où sortaient neuf couples d'amants qui dansaient à leur tour. Dans le troisième, figurèrent Neptune et huit monstres marins; dans le quatrième, Junon, les paons et les vents. Un Amour expliquait l'intention des intermèdes, en récitant des vers composés par Castiglioni, qui en faisaient ressortir l'unité et la moralité (1).

Léon X passant par Florence, Rucellaï fit jouer la *Rosmonde* dans ses fameux jardins; puis, dans le palais des Médicis, on représenta deux comédies obscènes, la *Mandragore* de Machiavel et l'*Assiuolo* de Jean-Marie Cecchi. Deux scènes avaient été disposées dans la salle; quand un acte de l'une était fini, on commençait sur l'autre un acte de l'autre, alternative qui faisait supporter la longueur de la représentation (2).

Nous devons mentionner ici le fameux *Auto de la Pinta*, représenté à Sainte-Marie de la Pinta à Palerme en 1562, l'année précisément où naquit Lope de Vega, avec les *autos sacramentels* duquel il a tant de ressemblance. Le *libretto* avait été composé par Merlin Coccaï, revu par Gaspard Licco, et mis en musique par Chiaula; il représentait la création et l'incarnation, et coûtait chaque fois 12,000 écus, ce qui fit dire au vice-roi Colonna : *C'est trop pour cette terre, trop peu pour le paradis.* La première tragédie régulière et en vers libres fut la *Sophonisbe* du Trissino, modelée sur Sophocle (3), dans laquelle le chœur remplit non-

(1) Lettres de B. Castiglioni.

(2) Muzio, dans son *Art poétique,* parle ainsi d'une fable scénique d'Aurelio Vergerio :

Il mio Vergerio già felicimente
Con una sola favola due notti
Tenne lo spettator più volte intento.
Chiudean cinque e cinque atti gli accidenti
Di due giornate; e 'l quinto, ch'era in prima,
Poi ch'avea 'l caso e gli animi sospesi,
Chiudeva la scena ed ammorzava i lumi.
Il popolo, infiammato dal diletto,
Ne stava il giorno che veniva appresso,
Bramando 'l fuoco de' secondi torchi;
Quindi correa la calca a tutti i seggi,
Vaga del fine, ed a pena soffriva
D'aspettar ch'altri ne levasse i veli.

(3) Dès 1502 on connaissait une *Sophonisbe* en octaves de Galeotto del Carretto de Casale Montferrat, auteur de comédies en vers et d'une chronique du Montferrat. Voir *Monum. hist. patriæ.*

seulement les intervalles, mais représente la partie morale. Le caractère de l'héroïne, que personne n'avait traité avant lui, offre un mélange convenable de réalité et d'idéal; mais les couleurs sont pâles et uniformes, les épanchements d'une douleur timide trop multipliés, outre que la simplicité grecque est portée à l'excès, l'intrigue nulle, et que le style manque de vigueur. La *Rosmonde* et l'*Oreste* de Rucellaï, l'*Antigone* de Louis Alamanni, la *Tullie* de Martelli, sont de pauvres calques des anciens, d'après l'exemple desquels on voulait justifier les narrations prolixes, le dialogue froid, la triviale moralité des chœurs; puis les tragédies se multiplièrent quand on eut adopté l'usage d'en représenter à l'entrée des princes. La meilleure de ce siècle, bien qu'elle ne soit ni connue ni imprimée, à ce que je crois, est l'*Orazia* de l'Arétin, premier exemple des drames historiques avec une action large à grand spectacle, qui formèrent ensuite la gloire de Shakspeare.

De la peinture des sentiments tendres, on passa très-vite à celle des crimes. Dans la *Canace* de Speron Speroni, la protagoniste paraît sur la scène un instant avant d'accoucher, afin de consulter sa nourrice sur les moyens de cacher le fruit de l'enfantement; elle met au monde deux jumeaux qui, par l'ordre de son père, sont jetés aux chiens (1).

Dans la *Sélène* du Ferrarais Cintio Giraldi, la reine et sa fille tiennent à la main, pendant un acte entier, deux crânes qu'elles croient être ceux du fils et du mari. Un inceste, un parricide, un suicide et quelques autres meurtres secondaires remplissent son *Orbecche*.

L'*Arcipranda* va de pair avec cette tragédie; dans cette œuvre, d'Antoine Decio, l'ami des meilleurs écrivains d'alors, et loué par eux, comme par Torquato Tasso, on voit un mélange d'atrocités romanesques et de peintures voluptueuses, avec des cadavres traînés ou mis en lambeaux. Dans la *Sémiramis*, le Césénate Muzio Manfredi met l'inceste sur la scène. Le moine Fuligni étale aux regards les tortures infligées à Bragadino par les Turcs; du reste, la représentation de ces atrocités révèle l'habitude de les voir dans la vie, et la fomentait.

Les Italiens eurent donc les premiers un théâtre régulier,

(1) Encore manuscrite, elle fut critiquée et défendue chaleureusement; il la soutint par cinq discussions qui amenèrent des attaques et des ripostes bruyantes.

mais rien de national et de spontané, puisque leur admiration pour les œuvres de l'antiquité ne leur permettait pas d'ouvrir de nouvelles lois avec leurs propres forces. Le modèle même choisi par eux était mauvais; Sénèque, ce modèle, n'exerce son style diffus que sur des intrigues romanesques. Ludovic Dolce revint vers Euripide, mais avec une simplicité dénuée d'art et d'intérêt. La tragédie a besoin du peuple, et le peuple restait exclu de la littérature comme de la politique; en effet, dans les œuvres dramatiques, on sentait de plus en plus le défaut endémique de la littérature d'alors, c'est-à-dire l'absence du peuple.

La comédie, qui devrait avant tout retracer le tableau de la vie présente, on la faisait servir à imiter les quelques pièces latines du même genre, lesquelles sont une imitation de celles des Grecs. C'est de là que les auteurs tiraient les caractères, l'intrigue et les accidents, outre cette inévitable catastrophe des reconnaissances; ils y ajoutaient l'excitant de nouvelles immoralités qui roulaient toutes sur une intrigue libidineuse, et mettaient les obscénités sous les yeux ou les faisaient entendre aux oreilles. L'entremetteuse est un personnage obligé, comme le chevalier d'industrie, le niais, le bargel : c'est toujours l'avare qui, après avoir caché son trésor, revient sur ses pas quand il est sorti, pour s'assurer si la porte est fermée; des amis qui s'accusent de s'être trompés l'un l'autre; des frères qui se ressemblent; de pauvres filles dont les pères sont des seigneurs, qu'on finit par découvrir; des amants qui s'enferment dans des caisses pour s'introduire, et que la douane séquestre; des vieilles qui regrettent l'âge où l'on pouvait pécher. Ces caractères généraux, et, comme tels, sans intérêt ni vérité, étaient rattachés au sujet par le moyen de caractères particuliers : tantôt le Siennois, prototype de l'imbécile, se rend à Rome pour devenir cardinal, et lorsqu'il apprend qu'il faut d'abord se faire courtisan, il cherche le moule qui sert à former les courtisans, comme dans la *Courtisane* de l'Arétin; tantôt on dépeint les vices de Ferrare, ce qui soulève l'indignation des magistrats, comme dans les *Enfants supposés* de l'Arioste; tantôt, c'est le sacristain de Saint-Pierre ou le gardien d'Ara-Cœli qui débite des miracles, ou bien des femmes effrayées à l'approche des Turcs; parfois, des coupe-jarrets espagnols mettent en fuite les armées avec leur ombre ou l'éclat de leur écu, et pourtant la peur leur fait abandonner le manteau ou la cape; d'autres fois, c'est le juif expulsé d'Espagne qui vient spéculer sur les secrets de l'alchi-

mie et faire des dupes; plus souvent, on met en scène les moines qui vendent pour cent écus l'absolution au voleur, lequel hésite entre sa bourse, sa conscience et le bon sens, ou qui disent aux commères le nombre des jours qu'une âme doit rester dans le purgatoire, et combien il faut pour la racheter. On y voit fréquemment les masques, caricatures des personnages et volontaires exagérations.

La première comédie parmi les modernes, étrangères ou italiennes, est la *Calandre*, du cardinal Bibiena, jouée à Venise en 1513 (1), calquée sur les *Ménechmes*, petillante de vives saillies, remplie de dictons et d'obscénités. Les *Straccioni* de Caro, la *Trinuzia* et les *Lucidi* de Firuenzola, rachètent les défauts ordinaires par le talent des auteurs et le dialogue d'un charme incomparable. Qui mieux que l'Arioste, peintre admirable de mœurs dans son poëme, pouvait devenir un auteur comique distingué? Mais bien qu'il enrichisse les sujets, empruntés à Plaute et à Térence, de détails gracieux, d'un style vif et facile, il les dépare par ses fréquentes lubricités et par le vers *sdrucciolo*. La *Mandragore* de Machiavel prouve qu'on aurait pu former un théâtre national en abandonnant les traces des anciens.

Cecchi et le cordonnier Gelli sont loués pour leur naturel et leur atticisme; Parabosco, surtout Hercule Bentivoglio et François d'Ambra, au milieu des intrigues qui en forment le fond, déploient souvent un style vif et gracieux. L'Arétin brille autant par la finesse qu'il manque de goût. Lasca connaissait les défauts des comédies, « toutes neuves de vieille étoffe, comme la jupe de madame Sylvestre ; » il censure les intermèdes à grand spectacle, les longs discours, les soliloques, les reconnaissances invraisemblables; il voudrait que la comédie fût « l'image de la vérité, l'exemple des mœurs, le miroir de la vie. » Il ose rappeler que « Aristote et Horace virent leurs temps : les nôtres sont différents; nous avons d'autres mœurs, une autre religion, une autre manière de vivre, et les comédies doivent être faites d'une autre manière. A Florence, on ne vit pas comme autrefois on vivait à Athènes et à Rome; nous n'avons pas d'esclaves, les fils adoptifs nous sont inconnus, et les jeunes filles ne se vendent pas parmi nous. Les soldats de nos jours, dans les sacs des cités et des châteaux, n'enlèvent plus les jeunes filles au berceau, et, après les avoir élevées comme étant leur progéni-

(1) Non en 1508, comme le dit Tiraboschi.

ture, ils ne font pas leur dot, mais ils s'occupent de voler tout ce qu'ils peuvent(1). » Toutefois, à l'œuvre, il ne fait pas mieux que les autres, et tombe dans les mêmes défauts, bien qu'il retrace parfois les mœurs italiennes, surtout en mordant les bigotes.

Ange Beolco, dit *le Plaisant de Padoue*, apprit si bien les manières de ses concitoyens, qu'il ressemblait à l'un d'eux quand il voulait l'imiter; lorsqu'il sortait masqué, on faisait foule autour de lui pour rire de ses facéties. Il forma une compagnie de jeunes gens de Padoue avec lesquels il jouait des comédies; outre le padouan, il introduisit sur la scène divers dialectes, et c'est à lui qu'on attribue les personnages de Pantalon, d'Arlequin, du Docteur.

Antoine Molin, surnommé *le Burchiello*, revenu du Levant à Venise, sa patrie, en 1560, commença à faire des comédies où l'on entendait différents dialectes, le bergamasque, l'esclavon et le grec; il attirait une si grande foule que la salle ne pouvait la contenir (2). André Calmo, de Venise, fils de pêcheur et pêcheur lui-même, représentait merveilleusement le personnage de Pantalon; il écrivait en dialecte maternel des lettres bizarres, relevées par des mots piquants qui nous paraissent fades aujourd'hui. François Cherrea, qui s'était enfui de Rome au pillage, introduisait alors à Venise la comédie à sujet.

Jean-George Arione publia dans le dialecte d'Asti dix farces pleines d'obscénités et de traits contre les moines, pour lesquels il fut longtemps emprisonné, puis remis en liberté sous la condition qu'il les corrigerait. On introduisit même des langues étrangères, parlées grossièrement; dans l'*Amour constant* d'Alexandre Piccolomini, représenté à Sienne en 1536, au passage de Charles-Quint, il y a de l'allemand, de l'espagnol, du napolitain et du siennois, outre quelque imitation du style de Boccace. Bien plus, les mètres étaient variés, les chants et la danse entremêlés, les personnages illimités, et l'on ne mesurait pas la durée; en un mot, il y avait de la liberté. Bientôt les comédies à sujet ne laissèrent plus aux auteurs la peine de composer, et aux spectateurs la possibilité de critiquer. Néanmoins, les comiques improvisateurs mirent eux-mêmes de l'art et de l'ensemble dans le

(1) Voir principalement le prologue de la *Sorcière*, qui est récité par le Prologue et l'Argument.

(2) SANSOVINO, liv. X, p. 150.

plan de leurs pièces. Flaminio Scala, le premier qui fit imprimer ses canevas de comédies, ingénieux et féconds, parvint à une grande renommée; secondé par des acteurs spirituels et obscènes, il surpassa tous les contemporains. Les arlequins et les pantalons acquéraient une réputation européenne; l'empereur Mathias conféra la noblesse à l'arlequin Cecchino, ce qui prouve que ces compositions devaient aux gestes une grande partie de leur succès (1).

Telle est précisément la cause pour laquelle des comédies qui, jouées, amusaient tant le public, nous paraissent froides et grossières. Dans toutes, le ridicule chatouille les sens au lieu d'exciter l'intelligence par la finesse des bons mots, qui sont autant de jugements. Cette arbitraire plaisanterie de personnages de convention manifeste trop le dessein de provoquer le rire, un rire tout de sens et de fantaisie, non de raison, non fondé sur une peinture évidente de la vie, sur l'opposition des caractères et des sentiments. Ces comédies semblent éviter à dessein les situations pathétiques, amenées par le sujet même, et préfèrent le récit à l'action; elles détruisent l'effet de la satire à force de l'éparpiller et de l'exagérer; flottant entre l'ennui et la luxure, elles n'offrent pas une scène, une situation, un caractère qu'on puisse imiter, ou qui retracent les mœurs d'alors. L'Europe, cependant, n'avait rien qui les égalât, et les plus célèbres auteurs comiques, Molière surtout, leur firent de nombreux emprunts (2).

Mais le théâtre italien reste très-loin, soit de l'originalité espagnole qui, dès qu'elle s'est proposé un but, un sentiment, un fait, le développe sous tous les aspects possibles, quel que soit le moyen employé; soit de la régularité française, qui donne raison de chaque pas, qui brouille les amoureux pour le seul plaisir de les raccommoder; soit de la grandeur anglaise, qui présente l'homme avec ses vertus et ses vices vrais.

L'Italie se distingua davantage dans la musique; cette expression de l'ordre dans le temps rivalisa de gloire avec la sculpture et la peinture, expressions de l'ordre dans l'espace. Comme ces

(1) Parmi ces pantomimes, nous devons rappeler la famille Grimaldi, qui se transplanta en Angleterre, et de laquelle est sorti le fameux clown Joseph Grimaldi, mort en 1837, et qui écrivit ses Mémoires, dont la publicité fut aidée par le spirituel Dickens.

(2) Molière copia beaucoup du *Candellajo* de Jean Bruno, de l'*Assiuolo* de Jean-Marie Cecchi, des *Suppositi* de l'Arioste, de l'*Émilie* de Louis Grotto, de la *Trinuzia* de Firenzuola.

dernières, elle fit son éducation dans les temples; mais le sentiment musical était même particulier au peuple, et les Italiens inventèrent les *intonate* (espèce de chant), les *ballate* (chansons à danser), les *maggiolate* (chants sur le retour du mois de mai), les *chants carnavalesques* et autres mélodies populaires dont il ne serait pas facile de deviner la nature, puisque ce qui nous en reste est fait en contre-point. Dans ces compositions, on suivait les règles de la musique sacrée, mais avec plus de liberté, ce qui amena des améliorations adoptées ensuite par cette dernière.

En 1274, Marchetti de Padoue, dans le *Lucidarium artis musicæ* et la *Musica mensurabilis*, parla le premier du dièse accidentel, du contre-point chromatique, de la préparation et de la résolution des accords dissonants, de l'harmonie et du tempérament, travail qui fit disparaître les erreurs les plus grossières. Les notes, même après Gui d'Arezzo, restaient fort imparfaites; car on marquait les degrés d'intonation, mais non les différences de durée. Enfin le Parisien Jean Muris, qui nota diversement les maximes, les longues, les brèves, les semi-brèves, les minimes, commença pour ainsi dire l'harmonie moderne. La dissonance même s'introduisit, mais timidement et comme retard d'une consonnance; dans les harmonies du quatorzième siècle, on trouve des accords de quarte et de quinte, de tierce et de septième, même de tierce et de neuvième; puis apparut le contre-point double, qui devint une harmonie à quatre parties, lorsque les intervalles du contre-point furent condensés en accords.

La musique, dans le quinzième siècle, suivit une marche plus régulière. Franchino Gaffurio, de Lodi, maître de chapelle à Milan, s'étant procuré des copies et une traduction des traités de musique ancienne, se perdit en recherches sur la tonalité d'autrefois, qui ne se trouvait plus en rapport avec les besoins du temps; mais il acquit de la renommée avec la *Practica musicæ* en quatre livres (1), où il traite des principes et de la constitution des tons dans le plain-chant, avec diverses intonations d'après le rite ambrosien; puis il s'occupe du contre-point, de la proportion des notes et des temps.

Les Flamands étaient considérés comme des maîtres et appelés même en Italie, où l'on faisait grand cas des madrigaux français. La chapelle papale se composait surtout d'Espagnols. Bar-

(1) Milan, 1496. C'est le premier livre où l'on ait imprimé des notes musicales avec des caractères en bois.

thélemy Ramos Pereira, de Salamanque, invité par Nicolas V à venir professer la musique à l'université de Bologne, démontra l'insuffisance du système de Gui d'Arezzo, et proposa un tempérament qui, bien que combattu par Gaffurio et d'autres, fut adopté. Ce même Gaffurio et les Flamands Bernard Hycart, Jean Tintor, Guillaume Guarnier, appelés par le roi Ferdinand, fondèrent à Naples une académie, d'où sortirent les maîtres les plus illustres.

Gaffurio employait déjà la maxime, la longue, la brève, la semi-brève, la minime; au commencement du seizième siècle, on trouve la noire, la croche et la triple croche. Henri Isaac, vers l'année 1475, notait à Florence les chants carnavalesques à huit, douze et même quinze voix. La musique instrumentale et le chant furent à cette époque une véritable passion; pour entendre Antoine des Organi, organiste florentin, on venait d'Angleterre et du Nord (1). Léonard de Vinci fut appelé à la cour de Milan pour jouer d'un instrument; Benvenuto Cellini se glorifie de son habileté sur le luth autant que de son burin; les princes et les rois s'exerçaient à jouer d'un instrument de musique.

Jérôme Mei traita de la *musique ancienne et moderne* et des *modes;* mais beaucoup d'ouvrages anciens étaient inconnus, et d'autres mal interprétés. Joseph Zarlino, de Chioggia, est considéré, pour les institutions et les démonstrations harmoniques, comme le restaurateur de la musique. Vincent Galilée, père de Galilée, a beaucoup d'érudition et de bonnes réflexions dans le *Fronimo* et d'autres dialogues sur la musique. Une controverse à ce sujet s'étant élevée entre don Nicolas, de Vicence, et Vincent Lusitania, tous les doctes intervinrent, et la question fut agitée dans la chapelle papale. Le premier soutenait que la musique grecque n'était qu'une confusion des genres chromatique, diatonique et enharmonique; l'autre, qu'elle ne comprenait que le diatonique, et il remporta la palme.

Les chœurs et les intermèdes des comédies et des tragédies étaient des madrigaux à plusieurs voix. La compagnie des Rossi, à Sienne, en mêlait souvent à ses représentations, et c'était un personnage appelé l'Orphée qui les chantait. Les *Philharmoniques* de Vérone, institués par Albert Lavezzola pour l'amélioration de la musique, étaient obligés, à certaines époques, de sortir avec la lyre pour amuser la ville.

(1) CHRISTOPHE LANDINO, dans le commentaire de Dante.

Dans l'*Orphée* de Politien, qui fut représenté à Mantoue, peut-être les chœurs se chantaient, et l'on récitait le reste. Il fut suivi d'un grand nombre de drames pastoraux, innovation condamnée par les puristes, et tels furent l'*Aréthuse* d'Albert Lollio, l'*Infortuné* d'Augustin Argenti, avec des notes d'Alphonse de la Viola, le premier peut-être qui unit le chant à la déclamation (1).

Torquato Tasso assistait au *Sacrifice* d'Augustin Beccari, représenté à Ferrare, en 1554, aux frais des étudiants; les applaudissements donnés à l'auteur le poussèrent à rivaliser avec lui, et il composa l'*Aminta*, qui, joué en 1573, effaça tout ce qui l'avait précédé. Les fleurs poétiques y sont prodiguées; mais ce poli uniforme, cette élégance de langage égale chez tous les personnages, dans la bouche même du satyre, modère, pour les amis du vrai, l'admiration que cette composition si soignée excite dans l'esprit de ceux qui recherchent le beau.

Guarini, dont le *Pastor fido* fut représenté à Turin en 1585, entreprit de l'égaler; mais il ignore le grand art de la dramatique, qui consiste à tenir la curiosité éveillée. L'action, qu'il délaye en six mille vers, est ralentie par de longs dialogues, des réflexions frivoles et des lieux communs; de plus, il ne sait pas relier les scènes. Cependant une chaleur fréquente, l'ensemble de la fable (tirée de l'aventure de Chorèse et de Callirhoé, de Pausanias), la supériorité du style, la peinture de l'amour, qui arrache des larmes, en font une œuvre estimable. Mais c'est à tort qu'on a voulu le comparer à l'*Aminta;* car, aux mêmes défauts, à une plus grande élégance chez les bergers transformés en personnages d'antichambre, à des arguties plus recherchées, il joint l'imitation évidente de Torquato, qui disait avec raison : « Guarini n'aurait pas si bien réussi s'il ne m'avait pas eu devant les yeux. »

Le besoin universel d'écrire et de chanter poussa un essaim de poëtes à cultiver ce genre, et, vers la fin du dix-septième siècle, on comptait deux cents drames pastoraux.

Le chant était toujours réservé pour la poésie lyrique; mais quelques érudits ayant déclaré que les anciens chantaient les drames, on voulut les imiter. Le chevalier Jean Bardi, de la famille

(1) L'opéra le plus ancien que je connaisse est l'*Orbecche*, tragédie de Cintio Giraldi, représentée à Ferrare dans la maison de l'auteur, en 1541, devant Hercule II d'Este, quatrième duc de Ferrare. Alphonse de la Viola fit la musique, et le Ferrarais Jérôme Carpi fut l'architecte et le peintre.

des comtes de Vernio, qui recevait la meilleure société de Florence, fit représenter dans sa maison, pour le mariage de Ferdinand de Médicis avec Christine de Lorraine, en 1589, le *Combat d'Apollon avec le Serpent.* Plus tard don Garzia de Tolède, vice-roi de Naples, fit jouer, avec un magnifique appareil, la pastorale de Tansillo, de même que l'*Aminta* du Tasse, avec des intermèdes du jésuite Marotta.

Dans la pratique, toutefois, la musique restait surchargée, bizarre et tellement peu soucieuse des paroles, que l'on chanta le premier chapitre de saint Matthieu avec tous ces noms si peu harmoniques. Bien plus, on composait d'abord un chant, puis on adaptait la prose au-dessous des notes. Vincent Galilée s'opposa à cet usage inintelligent; ayant trouvé un nouveau mode de mélodie à une seule voix, il mit en musique l'*Ugolin* de Dante et les *Thrènes* de Jérémie. Jules Caccini, de la compagnie de Bardi, dont nous venons de parler, entreprit de perfectionner l'invention de Galilée, surtout en appliquant l'harmonie à des paroles passionnées. Mais, comme les expressions des classiques ne convenaient pas à la musique, et que les madrigaux roulaient sur une pensée subtile, peu favorable à la passion, il fallut des strophes spéciales; don Ange Grillo fit les *Affections miséricordieuses*, et le comte de Vernio composa des chants dans le même genre. Bardi étant allé s'établir à Rome, la compagnie se réunit dans la maison de Jacques Corsi, qui, persuadé d'avoir découvert le véritable récitatif des anciens, entreprit, avec Caccini et Octave Rinucci, d'adapter la musique aux paroles. La *Daphné* de Rinucci y fut représentée avec musique de ce Caccini et de Jacques Peri. L'*Eurydice,* jouée à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, et mise en musique par Corsi, Peri et Caccini, eut un plus grand succès (1). C'est ainsi que Flo-

(1) Grillo écrivait à ce dernier : « C'est à vous que l'on doit une nouvelle « manière de musique, ou plutôt d'un chanter sans chant, d'un chanter réci- « tatif, noble et non populaire, qui ne tronque et ne mange pas les paroles, et « ne leur enlève ni la vie ni le sentiment; bien plus, il les accroît en redoublant « leur esprit et leur force. Cette belle manière de chanter est donc votre inven- « tion, ou peut-être avez-vous retrouvé cette forme antique, perdue depuis long- « temps au milieu des coutumes diverses des peuples infinis, et ensevelie dans « l'ancienne rouille de tant de siècles. Je me confirme dans cette opinion de- « puis que j'ai vu jouer de cette manière la belle pastorale du seigneur Octave « Rinucci. Or ceux qui pensent que le chœur est oisif dans la poésie drama- « tique et représentative, peuvent voir dans cette pastorale à quoi les anciens

rence, à qui le ciel semble avoir réservé le privilége de toutes les initiatives, vit la première l'opéra réunir le choix de la fable, la richesse de la poésie, l'expression de la musique, l'illusion des scènes.

D'autres drames furent ensuite représentés, surtout l'*Ariane* de Rinucci, avec des scènes magnifiquement préparées et une musique de Monteverde, musique de notes limitées, peu variée, qui ne distingue pas bien le temps, mais d'une simplicité admirable et respectant les droits de la parole. Le récitatif de Peri et celui du Romain Émile de Cavaliere, dans la *Représentation de l'âme et du corps*, différaient peu d'une déclamation notée; néanmoins, vu la nécessité de mettre sur les vers une accentuation, et comme la phrase poétique se perfectionnait, il en sortit la véritable phrase mélodieuse, puis celle de la période qui en est le développement.

Les instruments s'étaient perfectionnés. Les croisés, selon quelques auteurs, auraient apporté le violon de l'Inde : mais, dans un bas-relief de la grande porte de Saint-Michel à Pavie, postérieur de peu à l'an 1000, s'il n'est pas lombard, une grossière figure joue de cet instrument; dans un manuscrit du huitième siècle, on trouve aussi un instrument à archet, dessiné comme une mandoline à une seule corde. Les ménestrels faisaient usage du rebec. La viole avait sept cordes, avec le manche à touches divisées en semi-tons comme la guitare. Il y en avait des variétés infinies : viole de jambe, de bras, de bourdon avec quarante-quatre cordes, d'amour avec douze, dont six sur un chevalet haut, et six sur un bas posé au-dessus.

Le luth, dont l'usage était général, avait pour variétés la pandore, la mandore, la mandoline, avec des cordes de laiton doubles, le colachon, le pantalon, le psaltérion, la timbale. Nicolas Vicentini inventa un archiclavecin, François Nigetti le clavecin omnicorde, Bernhard l'orgue à pédales. Dans le siècle dernier, le clavecin fut perfectionné par Jean-Sébastien Bach en Allemagne, par Dominique Scarlatti en Italie, par François Gouperin en France; puis, comme l'épinette, il a fait place aux pianos, dont Silbermann, organiste saxon, a fabriqué le premier. D'excellents luths étaient faits à Crémone, surtout par les Amati. Le violon *à la française* devint commun, et les compositeurs s'en servirent

« employaient le chœur, et de quelle importance il est dans de semblables com-
« positions. »

dans les premiers essais dramatiques. Le chanoine Afranio, de la famille des comtes d'Albonese, dans la Lomelline, qui se trouvait au service du cardinal Hippolyte d'Este, passe pour avoir inventé ou perfectionné le basson, qu'il porta à vingt-deux voix (1).

Au lieu de cette unité que nous appelons orchestre, les instruments en constituaient de partiels, réservés chacun à accompagner tel personnage ou tel chœur. Dans l'*Orphée* de Monteverde, représenté en 1607, deux clavecins jouaient les ritournelles et les accompagnements du prologue mis en musique ; dix *soprani* de viole faisaient les ritournelles au récitatif d'Eurydice. Deux contre-basses de viole accompagnaient Orphée ; la harpe double, un chœur de nymphes ; deux violons français à quatre cordes, l'Espérance; deux guitares, Caron ; deux orgues en bois, le chœur des esprits infernaux. Proserpine chantait avec trois basses de viole ; Pluton, avec quatre trombones ; Apollon, avec l'orgue de régale. Le chœur final des bergers était accompagné par la flûte, les cors, le clairon et trois trompettes à sourdine.

Les ritournelles, dont on reconnut l'importance pour préparer l'esprit des auditeurs, furent perfectionnées et allongées; dès lors, on fit précéder l'opéra d'une symphonie, de telle sorte que la musique, subordonnée jusqu'alors au chant et à la danse, jouait un rôle indépendant en devenant purement instrumentale.

Les écoles musicales se multiplièrent. Naples institua celle de Sainte-Marie de Lorette en 1537, celles de la Pitié des *turchini* et de Saint-Onuphre en 1583, celle des Pauvres de Jésus-Christ en 1589; dans cette ville, on commença la musique populaire à plusieurs voix, consistant en mélodies, dites *arie*, *villotte*, *villanelle*. Denticio, en 1554, décrit un concert donné dans le palais de Jeanne d'Aragon ; un orchestre accompagnait les voix, dont chacune chantait sur un instrument divers. De l'école vénitienne, fondée par Adrien Willaerst de Bruges, sortirent Jean Gabriel et Costanzo Porta, chef de l'école lombarde. A Milan, en 1560, Joseph Caïmo composait des madrigaux ; Jacques Castoldi de Caravaggio et Joseph Biffi, des ballets ; Paul Cima s'y fit la réputation d'un habile organiste. Nous pourrions ajouter Festa, plein de grâce, de rhythme, de facilité ; Corteccia, maître de chapelle du grand duc Côme, et tant d'autres.

(1) TIRABOCSHI, vol. XII, p. 1560.

Dans l'opéra, on préféra le merveilleux, comme le genre qui se prête aux situations les plus grandes, aux décorations les plus somptueuses, outre qu'il rendait les invraisemblances moins choquantes. Le premier opéra *buffa* que l'on connaisse est l'*Amphiparnasse*, musique et paroles du Modénais Horace Varchi, dédié à don Alexandre d'Este en 1597 ; chaque personnage y parlait son dialecte, et la musique était bizarre autant que le sujet. Saint Philippe de Neri introduisit l'*Oratorio*, qui essayait de rendre à la musique de théâtre ce souffle religieux qu'elle avait abandonné.

CHAPITRE CXLIII.

CARACTÈRE DE CETTE LITTÉRATURE. LES MÉCÈNES. LES MÉDICIS.

La littérature était donc regardée comme une distraction ou comme un art, et personne n'en soupçonnait la mission sociale, que Dante lui avait si bien reconnue. Ne proposant aucun but élevé aux désirs et à la volonté, uniquement préoccupée de la forme, elle ne s'abandonna jamais à l'inspiration, ne sentit pas le besoin de l'originalité, ne trouva aucun genre nouveau, et n'eut point les élans désordonnés, mais spontanés, de l'âge antérieur. Dès le principe, les études se fixèrent sur l'antiquité, mais pour la dépasser; on méditait Aristote et Platon, mais pour repousser leurs erreurs et agrandir leurs pensées; les politiques suivaient les traces des anciens, mais pénétraient dans les labyrinthes de la société plus qu'ils ne l'avaient jamais fait; on empruntait aux classiques les règles de la poésie, mais on écrivait des poëmes qui les violaient toutes. Ce mélange d'imitation et de spontanéité produisit un style naturellement pur et bon dans tous les écrits comme dans tous les arts, ce sentiment de l'élégante sobriété qui sait choisir et condenser les idées et les détails. Les écrivains du seizième siècle sont donc aussi classiques qu'on peut l'être sans génie; mais l'étude sur les anciens dégénéra bientôt en contrefaçon, et les intelligences perdirent leur activité intime. Après avoir donné à la langue nationale une correction et une dignité inconnues jusqu'alors, on la tourmenta par

les réminiscences et les formes académiques ; au lieu de manier l'idiome populaire avec un art doctrinal, les écrivains produisirent des pensées triviales dans un style délayé, des périodes vides et prolixes, des circonlocutions confuses, des phrases pédantesques, dans ce purisme affecté qui applique à la société moderne les idées de l'ancienne. Grâce à la longue habitude de faire des vers latins, qui ne pouvaient être que le produit de la mémoire, ceux de la langue maternelle deviennent des centons de Pétrarque, dont personne n'atteint la sérénité ni la création. Rucellaï écrit la *Rosmonde* d'après les tragédies anciennes, et les *Abeilles* d'après Virgile; Sannazaro, qui a sous les yeux le plus beau golfe du monde, chante l'Arcadie ou transporte les dieux de l'Olympe dans la chaste cellule de Nazareth. La comédie refait la trame de Plaute, qu'elle force à reproduire des mœurs modernes; de même, dans les beaux arts, Palladio édifiait un théâtre à la grecque, et le Vatican devenait un palais des muses.

La politique, la théologie, les autres sévères inspirations de Dante, ses magnifiques allusions, ses machines hiératiques, ne se rencontrent plus désormais. On ne s'inquiète plus de l'élévation idéale qui pénètre dans l'intelligence divine ; au surnaturel de la pensée, on substitue le surnaturel de l'imagination. La chaleur de sentiment, la profondeur d'idée, la vigoureuse concision, la prudente sagacité, manquent aux conceptions embarrassées dans des formes qui leur sont étrangères. La science se contente d'admirer les grands écrivains de l'antiquité, et, par respect pour eux, qualifie de barbares les temps incultes, mais forts, pendant lesquels avait mûri la nouvelle civilisation. Bien qu'ils soient habiles à connaître les défauts de la société, dont ils savent dévoiler les ridicules ou l'infamie, les écrivains acceptent des opinions frivoles, ne distinguent pas l'erreur de la vérité, ou se montrent indifférents à cet égard. Puis l'imitation fait disparaître ce qui est le mérite principal des œuvres de l'intelligence : l'indépendance d'une pensée naïve, ou le tour d'une expression originale.

La littérature de luxe ne s'éleva jamais à une véritable grandeur; elle fut un amusement, non un culte. Attentive à plaire aux doctes et aux cours, elle étale dans ce but des frivolités ou des adulations, et met tout son enthousiasme à faire de beaux vers. Le Palermitain Mariano Buonoscontro s'amusa à composer des sonnets, très-beaux d'expression et sans aucun sens, qui

non-seulement furent admirés, mais commentés; entre autres, on faisait dire à une de ses odes, en quatre livres, sur la mort du duc d'Urbin, ce qu'il n'avait jamais eu dans l'esprit (1). Plein d'admiration pour la forme des meilleurs écrivains du seizième siècle, nous regrettons d'être obligé d'étudier des œuvres où l'on sépare le vrai et le bon du beau; nous déplorons un progrès tout à l'avantage de l'éloquence, dans une époque où, au delà des Alpes, il constituait une conquête de la raison.

L'amour de l'art fait prospérer l'art; le peuple, qui s'était relevé dans les communes, le peuple croyant l'avait ressuscité du sein de la barbarie et poussé, par des sentiers nouveaux, vers une manière, incorrecte si l'on veut, mais hardie, originale et conforme aux besoins de l'époque. De magnifiques cathédrales s'élevèrent alors dans chaque ville, et Dante chantait alors. La connaissance des anciens et l'étude qui la suivit auraient dû se borner à polir ces formes sans étouffer l'inspiration intime, comme l'avaient fait avec courage les génies du siècle précédent. La pratique de l'art exige une grande culture intellectuelle, et l'artiste ne peut s'élever à l'idéal que dans une société où le sentiment est délicat, le goût épuré. Or, pour être capable d'en admirer les œuvres, il faut des connaissances que fournit seule une civilisation avancée. Cette prospérité des arts indique donc chez les Italiens une culture étendue; mais ils furent bientôt entraînés dans la décadence par des artistes sans foi dans les mœurs, des amateurs élégants, d'impudiques modèles, des prélats prodigues et des princes qui, ayant le sentiment du beau, manquaient du sentiment du bon.

Une fois la grande unité papale entamée, les sociétés maçonniques dispersées, et, avec elles, leurs secrets, l'architecture se mit à suivre les procédés les plus faciles des anciens. La peinture, élevée par le christianisme et la liberté, s'était faite l'institutrice du peuple; manifestation de sentiments nobles et doux, incorrecte mais spontanée, affectée mais limpide comme dérivant des miniatures, elle était calme et ne connaissait pas tous ces artifices de raccourcis, de dessous en haut. Maintenant elle répudie le moyen âge au nom de l'antiquité. Si d'abord elle tenta de revêtir son nouvel idéal des prestiges classiques, il lui arriva bientôt d'assimiler les signes hiératiques à la nature qu'ils

(1) GIRALDI, *Discorsi di varie considerazioni di poesia*, p. 78; CRESCIMBENI, *Storia della poesia*, t. I, 361.

imitent plutôt qu'aux vérités qu'ils représentent. De liturgique qu'elle était, quand le choix de l'artiste appartenait au prêtre, elle s'égara dans une liberté qui lui fit bientôt perdre sa dignité et son influence; oubliant la substance pour l'enveloppe, elle substitua le goût à l'enthousiasme, mit de côté la dévotion pour flatter les sens, et ne s'inquiéta plus de traduire des dogmes, mais de suivre la mode et d'obtenir des commandes. Raffinée dans les moyens pratiques, et devenue un métier, elle varia de pays à pays, de maître à maître ; ici elle préférait le dessin, là le coloris, ailleurs la composition ou le raccourci, mais visait toujours à plaire, à imiter la nature et l'art ancien, à obtenir l'illusion même alors que la convenance et la grâce étaient sacrifiées à l'évidence et au mouvement, l'expression à la beauté. Les muscles, les nerfs, les veines et autres parties toutes de science, étaient bien rendus ; elle multipliait les personnages de manière à faire disparaître le sujet principal ; sa touche était vigoureuse, mais elle négligeait la pensée qui vivifie, l'expression qui élève le sentiment et favorise la contemplation.

L'artiste cessa d'être pour le peuple. Obligé dès lors de chercher des récompenses et des protecteurs dans les palais, il se fit courtisan; or la pensée morale et l'expression, âme des beaux-arts, ne peuvent que déchoir, alors qu'elles n'obéissent pas au sentiment, mais aux commandes. En effet, les arts perdirent leur importance historique dès le moment où cessèrent les institutions au sein desquelles ils avaient pris naissance. Alors revint, avec la prédominance de la matière, l'idolâtrie de la forme, qui se perfectionne au détriment de l'idée, comme la multiplicité des travaux nuit à l'originalité. Le sentiment noble et religieux évanoui, les imaginations dépravées, les arts se mirent au service de la luxure et de l'adulation, et contribuèrent à augmenter les misères honteuses de l'Italie et à perpétuer son avilissement.

On ne saurait trop insister sur l'absence de moralité, alors qu'on admire cette splendeur des lettres et des arts. Éblouis par cet éclat, les uns l'attribuent à la protection des grands ; il est certain qu'on ne vit jamais des honneurs et des encouragements aussi magnifiques, aussi généreux. Charles VIII, François Ier, Catherine de Médicis, invitèrent les Italiens à venir réveiller en France le sentiment du beau, et Léonard de Vinci, le Primatice, Cellini, André del Sarto, une colonie d'artistes, laissèrent dans ce pays des travaux et des élèves. Le Florentin

Guido Guidi était médecin de François Ier; des Italiens occupaient des chaires, et portèrent des sciences nouvelles dans l'université de Paris, dont le Trévisan Alexandre fut même recteur, bien que les statuts frappassent d'exclusion les étrangers. Publio Andrelini de Forli, poëte latin consommé à vingt-deux ans, d'un style facile mais négligé, et disputeur ardent, fut nommé poëte du roi et de la reine (*regius et reginus*), et reçut de riches dons de Charles VIII et de ses successeurs. François Vimercate, illustre partisan d'Aristote, appelé par François Ier, resta vingt ans à Paris, et fut le premier qui professa dans cette université la philologie grecque et latine; Ange Canini d'Anghiari, grammairien de renom, fut aussi appelé dans cette université. D'un autre côté, Jacques Corbinelli et les Strozzi faisaient aimer cette langue, dans laquelle, à Vaucluse, avait été chantée la belle Avignonnaise. Alamanni payait par de beaux vers l'hospitalité qu'il avait reçue dans Paris, et félicitait la Seine de couler au milieu de populations unies, tandis que

Il mio bell' Arno, ah ciel, chi vide in terra
Per alcun tempo mai tant' ira accolta
Quant' or sovra di lui si larga cade?
Il mio bell' Arno in sì dogliosa guerra
Piange soggetto e sol, poi che gli è tolta
L'antica gloria sua di libertade.

Au Véronais Paul Emilio, que Louis XII avait fait venir, la France dut sa première histoire, qui fut continuée par Daniel Zavarisi du même pays.

Jean Grolier, de Lyon, fut nommé par François Ier, en 1515, grand trésorier à Milan; malgré son titre d'étranger et les difficultés de sa charge, il se fit aimer, au moins des gens de lettres, avec lesquels il se montrait si généreux qu'un jour, où il en avait beaucoup à dîner, il donna à chacun une paire de gants remplis de pièces de monnaie d'or (1). Pierre Tomaï, de Ravenne, d'une mémoire prodigieuse, faculté sur laquelle il écrivit lui-même un opuscule latin (le *Phénix*, 1491), enseigna le droit dans plusieurs villes, jusqu'au moment où Bugislas, duc de Poméranie, l'ayant vu à Venise, le pria de le suivre à Grispwald. Là, il fit des cours;

(1) Il mourut intendant des finances de France en 1575, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et laissa la plus riche collection de livres et de médailles qu'il y eût dans sa patrie.

puis, devenu vieux, il voulut rentrer dans sa patrie; mais, pendant qu'il était en route, le duc de Saxe l'envoya prier de venir auprès de lui, et le combla de prévenances. Recherché à l'envi par les princes d'Allemagne, son passage dans les villes fut un véritable triomphe; puis il se retira chez les franciscains, où il paraît qu'il mourut en 1511.

L'empereur d'Allemagne, avec les rois de France et d'Espagne, tenait sur les fonts baptismaux un fils du naturaliste Mattioli. Le pape Léon X accorda à Augustin Nifo le titre de comte palatin, avec le droit de porter le surnom et les armoiries des Médicis; le cardinal Bibiena voulut faire épouser à Raphaël une de ses nièces. Charles-Quint lui-même, si dédaigneux, passait de longues heures à Bologne pour admirer la belle et fine écriture de François Alunno, mais surtout le *Credo* et le commencement de l'Évangile de saint Jean, écrits sur l'espace d'un denier (1); il fêta Castiglioni de toutes manières, le naturalisa Espagnol, lui donna un évêché, et, quand il mourut, l'honora de funérailles splendides, en déclarant *qu'il avait perdu un des meilleurs chevaliers du monde.* Le pinceau qu'a laissé tomber Titien est ramassé par lui, et, lorsque Michel-Ange s'approche, il se lève en s'écriant : *Il y a beaucoup d'empereurs, mais personne n'est égal à vous!* Aux courtisans qui manifestent leur déplaisir des honneurs rendus à Guicciardini, il répond : *Je puis faire d'un mot cent chevaliers, et toute ma puissance ne ferait pas un écrivain comme lui.* Il envoya prier le Crémonais Giannello della Torre d'aller à Pavie pour raccommoder l'horloge, œuvre de Jean Dondi; mais l'artiste, après lui avoir répondu qu'elle ne pouvait plus se réparer, en fit une nouvelle, et Charles-Quint l'emmena en Espagne, où il construisit à Tolède des machines très-ingénieuses, qui lui valurent le nom d'Archimède de l'époque. L'empereur voulut l'avoir avec lui dans sa retraite de Saint-Just.

Après sa victoire en Afrique, Charles-Quint vint débarquer à Naples, où il reçut en audience publique Laure Terracina, poëtesse, qui lui remit une pétition dans laquelle on demandait pour

(1) ARÉTIN, *Lettres*, t. I, p. 205. — Les louanges qu'Alunno se décerne à lui-même pour son habileté calligraphique sont d'une enflure étonnante. Dans cet art se distingua aussi le patricien milanais Jean-François Cresci, qui l'emporta sur le Napolitain Jean Palatino; il inventa l'écriture de chancellerie, publia des travaux et des modèles, et fut au service de Pie V et du cardinal Frédéric Borromée.

la ville le titre de très-fidèle. Le lendemain, il se rendit à la maison de la jeune fille au Pausilippe, et déposa sur son front la couronne de laurier enlevée de sa propre tête, en disant qu'elle convenait également aux triomphateurs et aux poëtes. Peu de temps après, elle reçut de l'Angleterre l'ordre de la Jarretière.

Le fier Jules II dépêche courriers sur courriers pour rappeler Michel-Ange, et descend même à des excuses pour lui avoir fait faire antichambre. Des papes et des princes le faisaient asseoir à côté d'eux. A Venise, où il s'était enfui de Florence, c'est en vain qu'il se retire à la Giudecca pour éviter les visites et les cérémonies; la seigneurie lui envoie aussitôt deux gentilshommes pour le complimenter et lui promettre toutes sortes de commodités, avec l'offre de 600 écus par an, sans aucune obligation et pour le seul plaisir de posséder un si grand maître dans les trois arts (1). La France et la Turquie le demandent également; son cadavre fut enlevé de Rome pour qu'il reposât, non dans la basilique du christianisme, mais à Florence, dans le sanctuaire des grands hommes.

Le nom de Léon X résume tout ce que l'amour des lettres a de plus remarquable : emplois, bénéfices et dignités ecclésiastiques, argent propre, il mettait tout à la disposition des doctes. Il employait comme secrétaires Bembo et Sadoleto, les écrivains latins les plus corrects; il donna un traitement, des richesses, outre 500 sequins pour une épigramme, à Tibaldeo, de Ferrare, qui avait quitté la cour de Gonzague pour venir à Rome; ayant reconnu d'heureuses dispositions dans le jeune Flaminio, il le garda près de lui. Les improvisations de Marone excitaient son étonnement. Il paya 500 sequins les premiers cinq livres des *Annales* de Tacite, venus de Westphalie. Dans le privilége accordé pour les imprimer, il glorifie les lettres comme le plus beau don que Dieu, après la religion, ait fait aux hommes, dont elles sont la gloire dans la prospérité, la consolation dans les revers; à la fin de l'ouvrage, il promet une récompense à quiconque lui apportera de vieux livres encore inédits. Fausto Sabeo, employé par Jules pour en chercher, parcourut à pied la moitié de l'Europe, affrontant, dit-il, la faim, la soif, la pluie, le soleil, la poussière, pour délivrer d'esclavage quelques écrivains de l'antiquité; il chargea Jean Heytmers de se mettre à la recherche des Décades de Tite-Live, avec ordre de les payer tout ce

(1) CONDIVI, *Vie de Michel-Ange*, par. LVII.

qu'on voudrait, en disant « qu'une partie importante des devoirs pontificaux est de favoriser la littérature classique. »

Ce pape accordait des priviléges aux éditions les plus soignées, ainsi qu'à Alde Manuce, sous la réserve qu'il ne les vendrait pas trop cher; il confiait la bibliothèque du Vatican à Beroaldo, écrivait à Nicolas Leonicénus en lui demandant la permission de faire quelque chose pour lui, et lui offrait une abbaye, une maison de campagne près de Rome, un logement sur l'Esquilin, toutes choses auxquelles le savant préféra sa studieuse tranquillité. Il fixait à Rome Jean Lascaris et Marc Musurus, philologues fameux, et le premier était mis à la tête d'un collége spécial pour l'enseignement du grec, avec quelques jeunes gens amenés de la Grèce et une imprimerie. Plus de cent professeurs recevaient de ce pape un traitement dans le gymnase romain, qu'il voulut élever au niveau des meilleures universités (1); il exhortait à s'occuper des études sérieuses, non de cette philosophie menteuse qui s'appelle platonisme, ni de cette folle poésie qui corrompt l'âme.

Cet amour des lettres et des arts, qu'il avait reçu en héritage de ses ancêtres, il le transmit à ses descendants. Le cardinal Hippolyte avait à Bologne trois cents serviteurs, la plupart hommes de lettres; Clément VII lui ayant remontré que le nombre en était trop grand, il répondit : « Je ne les garde pas dans mon palais parce que j'ai besoin d'eux, mais parce qu'ils ont besoin de moi. »

Le grand-duc Cosme écrivait lui-même aux artistes, et priait Michel-Ange de revenir de Venise, et de lui apporter de la sole, qu'il aimait beaucoup. François, son fils, versé dans tous les genres de littérature, accrut les universités de Pise, de Florence, de Sienne et l'Académie florentine. Il fonda la Crusca et la merveilleuse Galerie, augmenta la bibliothèque Laurentienne, fit progresser la botanique, protégea quiconque avait du mérite, et il écrivait à Jean Bologna : « Les deux figurines que vous nous

(1) Un tableau de l'université romaine de 1514 nous apprend que maître Luc de Borgo avait 100 florins par an pour enseigner les mathématiques; Guarino, 300 pour le grec; le médecin Ange de Sienne, 534; Scipion Lancelloti, également médecin, 500. Dans chaque quartier de Rome, il y avait un maître de grammaire à 50 florins. Les cours commençaient le 3 novembre; on donnait une leçon le matin et le soir, et même les jours de fêtes. Il y avait six professeurs de rhétorique, onze de droit canonique, vingt de droit civil, quinze de médecine, cinq de philosophie morale.

« avez envoyées ne pouvaient nous satisfaire plus qu'elles ne « l'ont fait; car il n'en saurait être autrement de toute œuvre qui « sort de vos mains. » Le grand-duc Ferdinand écrivait encore au même artiste : « Nous souhaitons que, dans votre désir de « travailler, vous vous souveniez surtout de bien soigner votre « santé, qui importe plus que tout le reste (1). » Ce même Ferdinand acheta la Vénus de Médicis, établit l'imprimerie en caractères orientaux, et commença la chapelle royale de Saint-Laurent.

Les princes regardaient comme un luxe de leurs cours de posséder les hommes de lettres les plus illustres. Les princes de Milan et de Naples, comme nous l'avons vu, ne dérogèrent pas à cette habitude, jusqu'au moment où ils furent dépossédés par les étrangers. Le duc de Mantoue bouda longtemps Castiglioni, parce qu'il lui demanda de passer de sa cour dans celle d'Urbin; les Médicis disputaient le Tasse aux ducs d'Este. Alphonse Ier d'Este, toujours occupé de guerres, sans prétention d'artiste et d'homme de lettres, travaillait au tour et s'amusait à faire de la poterie; néanmoins il fit construire à grands frais et refleurir l'université de Ferrare, où Lucrèce Borgia, Lucrèce et Anne d'Este, Isabelle de Médicis, comblaient de faveurs le beau savoir, et l'honoraient même de leur amour; elles étaient imitées par Isabelle d'Este, marquise de Mantoue. Alphonse II avait à sa cour Matthieu Casella, Ludovic Cato, Jacques Alvarotti, jurisconsultes très-renommés; le médecin Nicolas Leonicénus, l'érudit Celio Calcagnini, outre l'Arioste, qui en valait tant d'autres; il accorda au Piémontais Jérôme Falletti le titre de comte de Frignano et divers revenus, sous l'obligation féodale de lui donner tous les ans deux ouvrages nouveaux de lecture agréable, sinon il payerait le double de ses revenus (2).

Pic de la Mirandole donna les fonds à Alde Manuce pour établir son imprimerie, et voulait même lui assigner une terre, afin que Carpi devînt l'asile de ses éditions; mais il en fut empêché par ses infortunes. Le cardinal de Trento promit de

(1) Jean Bologna lui écrivait tantôt, comme il dit lui-même, *philosofesco*, tantôt *a lo escoultoresco*, mais toujours d'une manière barbare.

(2) *Promisit duci... annis singulis una vel iterata vice dare, præsentare, tradere duos libros qui sint jucundæ et delectabilis lectionis pro captu animi ejus excellentiæ, in hoc satis noti ipsi feudatorio, sub pœna duplici solemni stipulatione promissa.* (Ap. TIRABOSCHI.) Ces livres devaient-ils être de lui ou d'autres?

nourrir sa vie entière Anguillara s'il traduisait l'*Énéide;* il lui donna autant de coudées de velours qu'avait de tercets un chapitre qui lui plut beaucoup. Le vaillant condottiere Vespasien Gonzague, qui fit reconstruire Sabionetta avec des rues alignées et larges, de belles maisons, des temples, des places, des statues et des fortifications, établit des écoles et rechercha les gens de lettres et les artistes. Le cardinal Scipion, ami de Guarini et du Tasse, qui fonda à Padoue l'académie des *Éthérés,* était de la même maison; il écrivait jusqu'aux lettres du Tasse, copia tout son poëme, et avait en commun avec le poëte la chambre, la table, le verre. Après avoir entendu Pierre Vettori, un des rhéteurs les plus célèbres de son temps, le cardinal Alexandre Farnèse lui envoya un vase rempli de pièces de monnaie d'or; François-Marie, duc d'Urbin, lui donna une chaîne d'or, et Jules II une autre en le recevant à Rome, avec les titres de comte et de chevalier. Ce duc d'Urbin, au milieu du fracas des armes, avait fait de sa cour l'asile des personnes instruites.

Gonzalve de Cordoue et Pierre Navarro, à Naples, prodiguèrent les témoignages de bienveillance au poëte latin Pierre Gravino. Alviano, lorsque la guerre lui laissait quelque loisir, réunissait à Pordenone, bourgade que lui avaient donnée les Vénitiens, Fracastor, Cotta, Navagero et d'autres, qu'il appelait son académie, se plaisait et s'instruisait avec eux. Jean-Jacques Trivulce, même dans sa vieillesse, aimait à entendre des professeurs. Alphonse d'Avalos s'entourait d'hommes de lettres, et Jérôme Muzio raconte que, voyageant avec lui de Vigevano à Mondovi, en 1543, ils s'entretinrent toujours de poésie, et qu'il composa en route vingt sonnets et une lettre de cent vers à rimes libres. L'infâme duc de Valentinois lui-même et le misérable Alexandre de Médicis aspiraient à la réputation d'esprits éclairés; et tous adressaient à Michel-Ange, à Puccini, à Bandinello, à Bronzino des lettres familières, dans lesquelles ils discutaient les projets, et les priaient de leur faire quelque travail. François Ier écrivait de sa main à Michel-Ange pour lui demander une œuvre de lui. Philippe II écrivait au Titien: « Vous me ferez un grand plaisir et me rendrez service si vous vous occupez de ce tableau avec toute la diligence possible. »

Les riches particuliers même voulaient se montrer protecteurs. Tandis que les nobles transalpins se glorifiaient de leur ignorance et signaient avec une croix, « ne sachant pas écrire en leur qua-

lité de barons, » les Italiens se paraient des productions de l'art et de la littérature. Raphaël dut beaucoup à Chigi, Jean Bologna à Bernard Vecchietti de Florence, Ammanati et d'autres à Marc Mantova Benavides de Padoue. Ange Collocci réunit dans l'ancienne villa de Salluste des cippes, des bustes, des statues, des médailles, outre les fastes consulaires. Le comte Gambara de Brescia, père de Véronique, la femme poëte, protégeait les gens de lettres; Mario Nizzoli, d'après son invitation, composa les célèbres *Observations sur Cicéron*, que Gambara fit imprimer dans son fief. Les maisons des Sauli à Gênes, des Sanseverino à Milan, étaient ouvertes aux doctes. Les trésors d'érudition, rassemblés par Pinelli, servirent à fonder des bibliothèques remarquables.

Thomas Giannotto, de Ravenne, auteur d'ouvrages médicaux de peu d'importance, d'un livre sur les moyens de vivre cent vingt ans et d'autres travaux astrologiques, après s'être enrichi par son savoir, institua à Padoue un collége pour vingt jeunes gens de sa patrie, qui devaient suivre les cours de l'académie de cette ville; il les pourvut de tout ce qui leur était nécessaire, et dota l'établissement d'une bibliothèque composée d'un grand nombre de livres, surtout orientaux, outre quantité d'instruments, de tableaux et de raretés favorables aux études. Il réédifia l'église de Saint-Julien à Venise, restaura celle de Saint-Géminien, et fut honoré de monuments, de décorations, de médailles. Dans la maison de Dominique Venier, à Venise, se réunissaient Bernard Tasso, Triffone Gabriel, Jérôme de Molino, Jean-George Trissino, Pierre Bembo, Bernard Capello, Daniel Barbaro, Dominique Morosini, Aluisi Priuli, Fortunio Spira, Bernard Navagero, Speron Speroni et d'autres.

La foule se conformait à ces exemples ; des brigands ayant assailli l'Arioste, ils lui témoignèrent toute sorte d'égards aussitôt qu'ils apprirent son nom. Lorsque les statues, achevées, étaient exposées en public, on y attachait des centaines de sonnets, qui les jugeaient avec un sentiment exquis du beau, avec une sévérité de goût que les maîtres respectaient, et qui a reçu la sanction de la postérité. Le jour où l'on exhuma dans les jardins de Titus un groupe, que Sadolet reconnut pour le Laocoon décrit par Pline, toutes les cloches de Rome sonnèrent en signe de réjouissance, et le marbre couronné de fleurs traversa la ville au son des instruments, avec une pompe triomphale; les poëtes le chantèrent à l'envi pendant qu'il montait au Capitole

au milieu d'une solennité, mémorable dans le pays des solennités.

Tartaglia faisait publier à son de trompe ses découvertes mathématiques, et recevait de toutes parts des problèmes à résoudre. La république vénitienne fournissait à Victor Fausto, qui prétendait avoir découvert la forme des galères anciennes, les moyens de construire une quinquérème; elle établit même un concours dans lequel Fausto l'emporta sur ses rivaux. Sansovino proposa de trouver le moyen de faire tomber exactement le milieu du métope sur l'angle de la frise dorique, et toute l'Italie s'agita pour résoudre ce problème, qui occupa non-seulement les architectes, mais le cardinal Bembo, Mgr Tolomei et d'autres. Des princes et des universités se disputaient Romolo Amaseo d'Udine; le cardinal Bembo à Padoue, le gouverneur Gonzague à Milan, le cardinal Wolsey en Angleterre, Clément VII à Rome, le demandaient à l'envi pour faire un cours d'éloquence.

Bernard Accolti d'Arezzo, dit l'Unique, sortait entouré de prélats et avec les gardes suisses, fut déclaré duc de Nepi, et les villes s'illuminaient à son arrivée. Lorsqu'il devait déclamer ses vers, on fermait les boutiques de Rome. Ayant lu devant le pape un tercet en l'honneur de Marie, les auditeurs s'écrièrent : *Longue vie au divin poëte, à l'incomparable Accolti!* Apothéose qui aurait pu tromper la postérité, si par malheur ces vers n'avaient pas survécu (1). Sannazaro, pour son épigramme où il célèbre Venise, reçut du sénat 600 sequins; Jean-Baptiste Egnazio et Marc-Antoine Sabellico obtinrent une pension, et furent exemptés de toutes charges, eux et leurs biens; Antoine Campi, pour avoir fait le plan de Crémone, fut exempté par cette ville, lui et ses enfants, de toute contribution personnelle et réelle (2).

Si nous retournons la médaille, le mérite de ces protecteurs

(1) L'Arétin nous les a conservés, et ces vers ne sont qu'un jeu de mots:

Quel generasti di cui concepisti,
Portasti quel di cui fosti fattura,
E di te nacque quel di cui nascesti.

Tu engendras celui par qui tu as été conçue,
Tu portas celui par qui tu as été créée,
Et de toi naquit celui dont tu es née.

(2) CAMPI, *Histoire de Crémone*, à l'année 1571.

diminue grandement. Léon X ne semblait comprendre que la beauté du style. Ayant confié un travail à Léonard de Vinci, il apprend qu'il s'est mis à distiller des vernis et des plantes : « *Celui-là*, dit-il, *ne fera jamais rien, parce qu'il songe à la fin du travail avant de l'avoir commencé.* Léonard, peut-être, ignorait les flatteries qui servaient à procurer les commandes ; il ne fut pas favorisé par les Médicis, qui, du reste, s'ils caressaient les gens de lettres, n'honoraient point la littérature. L'Arioste se plaignait que le pape, après être descendu jusqu'à l'embrasser (1), l'avait ensuite laissé dans la misère, au point de ne pas avoir de quoi renouveler son manteau. Le duc de Ferrare, son Mécène, le nomma gouverneur de l'alpestre Garfagnana, et le cardinal Hippolyte, pendant quinze ans, le tint dans un mouvement continuel pour des affaires sans importance, *le convertissant de poëte en courrier*. Puis, quand l'Arioste eut terni sa réputation en portant aux nues une race indigne, il entendit le prélat lui demander : *Messire Ludovic, où avez-vous pris tant de balivernes?* Du reste, ayant refusé de l'accompagner en Hongrie, il fut congédié et privé des 25 couronnes qu'il recevait tous les quatre mois (2).

(1) Finchè me ne rimembre, esser non puote
Che di promesse altrui mai più mi fidi.
La sciocca speme a le contrade ignote
Salì del ciel quel dì che 'l pastor santo
La man mi strinse e mi baciò le gote.
Satires.

Ginguené dit que le bien fait aux lettres par Léon X *est si incontestable et si grand qu'il couvre toutes ses fautes*, part. II, ch. I. A propos de Clément VII : *Cette tête si forte, ou du moins si tenace!*

(2) Opra che in esaltarlo abbia composta
Non vuol che ad acquistar mercè sia buona ;
Di mercè degno è l'ir correndo in posta. . .
S'io l'ho con laude ne' miei versi messo,
Dice ch'io l'ho fatto a piacere e in ozio ;
Più grato fora essergli stato appresso.
Satires.

« On se moque lorsqu'on avance qu'il fut couronné, » dit de l'Arioste son fils Virginio. Jacques Nardi, dans le prologue de la *Commedia d'Amicizia,* demande grâce pour son peu de mérite, car il n'y a personne aujourd'hui qui égale *les anciens exemples des génies poétiques :*

Ma sia chi a me insegni
In questa nostra etate

Pierre de Médicis employait Michel-Ange à faire des statues de neige, et se vantait d'avoir à sa cour deux prodiges, Michel-Ange et un coureur espagnol. Cosme préférait Vasari au Titien, et ni lui ni ses successeurs n'osèrent terminer les travaux grandioses commencés alors que le souffle de la liberté républicaine n'était pas éteint ; le monument de Jules II et la chapelle funéraire restèrent également inachevés. Les mauvais procédés du cardinal Farnèse firent mourir de chagrin Onuphre Panvinio, et ceux du duc d'Este déterminèrent la folie du Tasse. Les pensions étaient souvent décrétées, mais non payées (1).

Frédéric Badoaro, en 1557, instituait l'académie *de la Renommée,* dotée de livres et de biens, réjouie par des banquets, avec plus de cent associés, qui devaient traiter de toutes les sciences et recevoir des renseignements de toutes parts. La république la ferme aussitôt, voulant que le nom même « soit entièrement effacé, de manière que personne ne puisse l'employer désormais, sous peine d'être banni de toutes les villes et lieux de

Augusto o Mecenate,
Il qual conforti e sproni,
Porga sussidj e doni
Agli animi gentili,
I quai diventan vili
Vedendosi negletti,
Conculcati ed abjetti,
E senza alcuno onore.
Chi a virtù porti onore
Non trovo di mille uno
Benchè benigno alcuno
E grato esser conosco.

(1) Le Titien écrivit à Charles-Quint : « Il me reste à supplier Votre Majesté de m'accorder une grâce, qui est de faire en sorte que ma provision de 200 écus sur la chambre de Milan, dont je n'ai rien reçu, pas plus que des trois cents chars de grain du royaume de Naples, ni de la pension sur l'Espagne de 500 écus pour mon fils, me soit désormais payée avec cette exactitude qui convient à la courtoisie de Votre Majesté et aux besoins de votre serviteur, afin qu'il puisse, au moyen de votre libéralité, constituer la dot de sa fille. »

Plus tard, en envoyant la Cène à Philippe, il lui écrivait : « Si jamais mes très-longs services lui ont été agréables en quelque partie, que Sa Majesté daigne prendre des mesures pour que je ne sois plus tourmenté si longtemps par ses ministres lorsqu'il s'agit de toucher mes pensions, afin que je puisse vivre tranquillement le peu de jours qui me restent... sans en dépenser la plus grande partie, comme je dois le faire à présent, à écrire çà et là à vos divers agents, ce qui m'occasionne des frais considérables, et presque toujours en vain, pour obtenir ce peu d'argent que je puis à peine recevoir après beaucoup de temps. »

l'État (1). » L'académie des *Pellegrini*, également célèbre, avec des banquets et des actes de bienfaisance à la manière des francs-maçons, avait une bonne bibliothèque, des fonds pour imprimer des livres qu'elle donnait, et pour faire des dots aux jeunes filles ; néanmoins elle fut prohibée quarante-cinq ans après son institution, peut-être à cause du mystère qui régnait dans ses réunions.

Ainsi donc, au lieu de leur porter envie parce qu'ils trouvaient des protecteurs, il me semble qu'il faut déplorer la condition de ces gens de lettres et de ces artistes, qui ne pouvaient compter sur l'unique récompense désintéressée, la faveur populaire et la gloire spontanée. On peut même dire qu'ils n'avaient point de public, mais deux classes de lecteurs, les courtisans et le clergé ; de là, pour les hommes de talent, la funeste nécessité de se résigner au patronage et de réclamer, non la tolérance et le pardon pour l'utile vérité, mais la sécurité pour leurs loisirs, au prix de leur dignité, de leur caractère et de la pudeur de l'art.

Sans doute, un artiste ne pourra jamais construire Sainte-Marie des Anges ou la coupole de Saint-Pierre, ni peindre les chambres du Vatican, si ce travail ne lui est commandé, et le génie qui conçoit a besoin de s'allier à la richesse qui fait exécuter ; mais que l'argent suffise pour susciter de grands hommes ou former une époque, nous ne dirons pas de génie, mais de bon goût, c'est là un langage de courtisans. Les Médicis trouvèrent tout formés les hommes de génie, dont ils eurent le mérite ou l'adresse de se servir ; mais, lorsque les lettres, les arts, et la poésie, qui est l'art même, c'est-à-dire le beau revêtu de formes sensibles, furent salariés par les princes, ils firent divorce avec les besoins et les sentiments de la nation, perdirent en génie autant qu'ils gagnaient en élégance, et devinrent un ornement aristocratique, au lieu d'être une expression populaire. Placés entre le carrefour d'où ils sortaient, et les cours qui les salariaient, les gens de lettres, sans atteindre à la délicatesse raffinée de l'aristocratie, perdirent l'influence féconde et native qu'on puise dans le peuple ; ils restèrent donc en deçà de cette supériorité, à laquelle on n'arrive que par l'heureux accord de toutes les facultés de l'âme et de l'intelligence.

Quant à nous, tout en admirant l'exécution, nous déplorons

(1) Décret du sénat du 29 août 1560.

le but. Plus d'une fois nous nous sommes complu à rechercher ce que serait devenu l'Arioste si, au lieu de chanter cette famille sans gloire de Ferrare, il avait pris pour sujet la nation ou la chrétienté; Guicciardini, s'il n'avait pas dû se justifier des services honteux rendus par lui à la tyrannie; Machiavel, s'il n'avait pas écrit l'histoire par l'ordre de Clément VII, et le *Prince* pour obtenir un emploi; Michel-Ange, s'il n'eût pas été jeté tour à tour du ciseau à la palette ou au compas, ni contraint de s'irriter contre le marbre, pour lui faire exprimer sur les tombeaux des Médicis un idéal en opposition avec les ordres et le mérite des commettants.

Au milieu de préceptes donnés par un grand nombre, au milieu des censures lancées dans ces rivalités bruyantes et acharnées, apparaît-il que l'art se crût obligé à quelque chose de plus élevé que l'art même? Plaire, plaire à la cour, aux gens de lettres, tel était l'unique but. On voyait déchirer le manteau de la religion, et l'on croyait qu'il suffisait, pour le raccommoder, de faire écrire des satires par Muzio. On blâmait les inconvenances qui s'étaient glissées dans la liturgie, et Léon X faisait corriger les hymnes et le bréviaire d'après les phrases de Cicéron et de Tibulle. La patrie périssait, et l'on chantait; elle périssait, et peu d'écrivains surent animer l'histoire de ces colères magnanimes qui restent comme une éternelle protestation des nations; elle périssait, et aucune grande voix ne fit entendre l'épicédion qui, répété par l'écho des sépulcres, pût retentir un jour comme la trompette de la résurrection.

On prenait le premier sujet qui s'offrait pourvu qu'il permît de faire étalage d'élégance et d'art. Dans l'âge suivant, le Tasse, du moins, agita longtemps dans sa pensée le choix du sujet de son épopée; l'Arioste n'eut d'autre motif que de continuer le poëme d'un autre. Vida et Fracastor chantèrent le ver à soie et la syphilis, *pour montrer qu'on peut dire en latin des choses que les Latins n'ont jamais traitées.* Alamanni *écrivit des poëmes, parce que ces thèmes chevaleresques souriaient à Henri II.* Bernard Tasso était arrivé à son centième chant sans s'être demandé si son Amadis était de Galles ou de Gaule.

De là cette absence de dignité dans la morale et les sujets, le peu de souci de conserver aux compositions cette unité qui fait une action des écrits. Sannazaro, complimenté sur sa piété par Léon X et Clément VII, prostitue à des poésies lascives la muse qui avait chanté l'*Enfantement de la Vierge.* Monseigneur

de la Casa fait l'éloge de ce Charles-Quint qu'il avait représenté comme le fléau de l'Italie. Alamanni ne lui épargne pas non plus l'encens ; envoyé comme ambassadeur auprès de cet empereur, qui lui reproche des vers dans un autre sens, lancés depuis longtemps contre l'aigle rapace et dévorante, il se disculpe en lui disant que la tâche de la poésie est de mentir. Machiavel se rend en qualité d'ambassadeur près du duc de Valentinois et près d'un chapitre de moines. Léonard de Vinci fait des statues pour Ludovic le More, et des arcs de triomphe pour son vainqueur ; en notant sur son carnet la chute du premier, il ne fait qu'une réflexion, c'est « qu'il n'a terminé aucun de ses travaux. » Après avoir peint la Cène, il va construire des forteresses pour le duc de Valentinois. Raphaël touche le cœur avec le *Spasimo* autant qu'il scandalise avec ses Psychés et ses Galatées. Michel-Ange fortifie sa patrie contre les tyrans, et les immortalise avec son ciseau. Tous pensent ce que dit Cellini : *Je sers qui me paye.*

Cette bassesse apparaît dans les louanges que les gens de lettres se prodiguaient l'un à l'autre. Sans parler de tant de nouveaux Virgiles, de tant de Cicérons et de Tites-Lives nouveaux, Varchi plaçait *Giron le Courtois* au-dessus du *Roland furieux* ; Stigliani proclamait Tansillo supérieur à Pétrarque, et l'Arioste consumait un demi-chant à immortaliser les noms obscurs de plusieurs de ses contemporains. Ce besoin de louer et d'être loué, cette habitude de se borner à l'approbation d'un petit nombre, se manifestaient dans la grande extension des académies, que le siècle antérieur, par imitation de l'antiquité, avait ressuscitées dans l'académie platonique de Laurent de Médicis. Souvent ridicules de nom, elles se livraient à des occupations puériles, assaisonnées de repas où le vin échauffait la verve ; les membres y chantaient et récitaient des vers, lisaient des discours, faisaient des leçons et traitaient des sujets frivoles ; des princes et des évêques s'asseyaient, pour les entendre, à côté des littérateurs. Parfois, du milieu de ces graves personnages, Caro se levait pour faire l'éloge du nez du président : « Nez parfait, nez principal, nez divin, que ce nez soit béni entre tous les nez ; bénie soit la mère qui vous fit un pareil nez, et bénies toutes les choses que flaire votre nez ! » Ou bien c'était Berni qui louait les anguilles, les cardons et la peste ; Firenzuola, la soif et les cloches ; Casa, la colère et le marteau d'amour ; Varchi, les œufs durs et le fenouil ; Moleza, la salade et les figues ; Mauro, la fève et les mensonges ; celui-ci, la toux ; celui-là, la fièvre tierce ; un

autre, la teigne ; un troisième, pis encore. Ces éloges, auxquels avaient bonne part les Mécènes, étaient applaudis par les *endormis*, les *inféconds*, les *philopons* et tant d'autres.

Outre leur frivolité, ces académies nuisaient à l'originalité, attendu que ces corps ont coutume de s'attribuer le monopole du bon goût, et de juger d'après des règles préétablies ; or, comme on ne pouvait espérer de renommée sans leur suffrage, il fallait se résigner à ces règles arbitraires, au lieu d'obéir au sentiment et de conserver toute sa liberté d'action.

L'unique inspiration étant l'éloge et l'argent, on les mendiait : « Les sots se moquent des haillons qui couvrent mon corps « et des sandales trouées que j'ai aux pieds ; ils me raillent en « voyant que mon habit a perdu le lustre et le poil, et que la « corde traîtresse montre ses gros fils, derniers restes de la bre- « bis tondue jusqu'au vif ; ils rient, n'ont aucune estime pour « moi, et disent que mes vers ne vous plaisent plus. Envoyez- « moi donc un de vos meilleurs vêtements. » C'est ainsi que Politien écrivait à Laurent le Magnifique, lequel s'empressait de lui en envoyer un que le poëte endossait tel qu'il était ; le peuple, s'apercevant qu'il sortait de la garde-robe du prince, en concluait que les vers de Politien avaient beaucoup de mérite. Le poëte, obligé d'offrir des remercîments, invoquait Calliope, qui descendait de l'Olympe ; mais, comme elle ne reconnaissait pas son favori sous ce riche costume, elle remontait au ciel, et Politien avait beau se frapper la tête, les vers de la gratitude ne venaient pas.

Qui n'a pas vu avec pitié les condescendances auxquelles Bernard Tasso se crut obligé pour obtenir quelque protection et du pain de cet empereur, qui lui avait tout enlevé pour être resté fidèle à son maître? Louis XII, étant allé entendre les leçons de Jason du Maine à Pavie, lui demande pourquoi il ne se marie pas : *Afin*, répondit-il, *que le pape Jules sache, par le témoignage de Votre Majesté, que je ne suis pas indigne du chapeau de cardinal*. Guicciardini ayant besoin de faire une petite dot à ses filles, Machiavel l'encourage à s'adresser à Léon X, lui cite des exemples de la libéralité de ce pontife, et lui enseigne comment il doit rédiger sa supplique : « Tout consiste, lui dit-il, à demander hardiment et à montrer du mécontentement lorsqu'on n'obtient pas. » Toutes les dépêches de Machiavel, dans ses missions politiques, finissent par des demandes d'argent, et les autres ambassadeurs répètent le même refrain.

1517-70 André d'Anguillara de Sutri, connu de tous pour sa grande bosse, son vêtement grossier et sa figure riante, vendait un demi-écu chacune de ses octaves, et c'est pourquoi il en fit tant. Ne recevant du duc Cosme aucune récompense pour l'une de ses *canzoni*, il fit entendre des plaintes arrogantes : « Rester six « mois sans me répondre est une si grande marque de mépris « envers ma personne, qu'elle n'a rien d'un duc ; car je ne crois « pas que vous trouviez des milliers de mes pareils dans les haies « de la Toscane, comme des mûres sauvages. Je serais tenté de « faire entendre mes plaintes dans une satire en vers ; mais j'ai « dû écrire en prose, parce que je me rappelle qu'un Florentin « m'a dit une fois en France, dans une certaine occasion, que, « si les lettres de change étaient en vers, on n'en payerait au- « cune ; je désire que la présente me soit payée, au moins d'une « réponse quelle qu'elle soit (1). » Il traduisait les deux premiers livres de l'*Énéide*, et promettait qu'Énée trouverait dans l'Élysée tous ceux qui lui feraient des présents, et les autres dans l'enfer. En envoyant une copie de ce travail au cardinal Farnèse, il lui écrivait : « Il est nécessaire, afin que je puisse finir, « que vous m'envoyiez quelques secours, comme il convient à

(1) « Il y a six mois que j'ai donné, adressée à Votre Excellence, une *canzone* à votre secrétaire à Venise, afin qu'il la remît entre vos mains, comme il me promit de le faire, et comme son devoir aurait voulu qu'il fît. Jusqu'à présent je n'ai eu aucune réponse ni de vous ni de votre secrétaire, d'aucune manière. Il me semble que, si vous l'aviez reçue, vous m'auriez du moins rendu *canzone* pour *canzone*, comme il paraît que l'usage s'en est introduit depuis quelque temps... Dans le cas où cette *canzone* ne vous serait point parvenue, je vous prie de dire à Sylvain de vous la prêter, et de la lire ; car je ne doute pas d'obtenir cette réponse courtoise qui convient à Votre Grandeur. Sylvain en a une copie, j'en suis sûr, parce que, non-seulement il m'a répondu l'avoir reçue et m'a remercié avec des paroles, mais il m'a envoyé en récompense un riche présent d'ouvrages en toile très-fine, plus digne de papes que de moines, et d'une telle valeur que, si les princes auxquels j'ai écrit m'avaient fait des dons en proportion, je me trouverais avoir plus de toiles et de tissus dans mes coffres que de vers imprimés... Je prie de nouveau Votre Excellence de parler un peu à don Sylvain, qui me connaît et montre, par ses procédés, avoir du jugement et connaître le bon. Pardonnez-moi si, à cause de mon ressentiment contre un mépris qu'il ne me semble pas que j'aie mérité, je suis sorti un peu des bornes ; néanmoins je suis toujours votre très-dévoué serviteur, comme le disent mes vers, auxquels je me reporte pour finir ma lettre, vous souhaitant toute sorte de félicités, et attendant de vous une réponse non de sophiste, mais de duc. Venise, 22 mai 1563. » Elle est très-longue, et a été publiée par Gamba dans les *Mémoires de l'Athénée vénitien*.

« votre grandeur et magnanimité, à mon amour et à mes be-« soins. A cet effet, j'en envoie à tous les princes d'Italie pour « que tous contribuent à m'aider. Plaise à Dieu que je n'aie pas « besoin de vous expédier, vous et les autres, dans la maison du « diable, et qu'Énée n'ait pas trop de besogne dans l'enfer à « s'entretenir avec les âmes damnées! car je suis disposé à y « envoyer tous ceux qui ne feront pas leur devoir. » Malgré tout cela, il mourut pauvre, et de la maladie qui se répandait alors.

Novidio Fracchi, poëte latin, dédia à Paul IV un poëme, *Sacrorum Fastorum,* précédé d'une gravure dans laquelle on voit le pape sur un trône entre l'empereur d'Allemagne et le roi de France, puis l'auteur à genoux, qui leur offre son poëme. Au bas est écrit : *Hos ego do vobis, vos mihi quid dabitis?*

Paul Jove, dispensateur vénal de gloire et d'outrages, disait avoir deux plumes, une d'argent et une d'or, afin de proportionner la louange aux présents : « J'ai trempé ma plume d'or dans « l'encre la plus fine... Je me déclare obligé de consommer une « fiole de l'encre la plus fine, avec une plume d'or, pour célé-« brer les œuvres de Votre Sainteté... Je serais frais si mes amis « et mes patrons ne devaient pas se trouver obligés envers moi « lorsque je fais valoir leur monnaie un tiers de plus que celle « des vauriens et des libertins! Vous savez bien que, grâce à ce « privilége, j'en ai habillé quelques-uns de riche brocart, et « d'autres, au contraire, de vilaine étoffe pour leur mérite, et « tant pis pour ceux qui sont atteints; car, s'ils nous lancent des « flèches, nous ferons jouer la grosse artillerie. Je sais bien « qu'ils mourront, et que, nous, nous survivrons à notre mort, « cette fin des controverses (1). »

L'insistance avec laquelle il mendie une pelisse, un cheval ou des friandises, soulève le dégoût. Il demande à Luc Con-

(1) *Lettres*, p. 19. La veille du carnaval de 1522, il écrit à messire Jérôme Anglerio à Pise : « Je voudrais bien que le cardinal de Tournon me recommandât au cardinal de Guise, afin qu'il amenât l'évêque de Toul à se conduire en homme de bien, c'est-à-dire à me payer ma pension pour le repos de l'âme du magnanime François Ier et pour la félicité du généreux roi Henri, lesquels, jusqu'à présent, ont été honorablement célébrés par moi... Si vous avez l'occasion de parler au cardinal Montepulciano, veuillez le prier, quand il écrira au cardinal Poggio, de lui rappeler qu'il m'a promis de me faire payer la pension de Pampelune. Et puisque l'argent *est hodie sanguis secundus*, priez un peu le cardinal Maffeo de me rendre favorable le seigneur Bozzuto, et d'exhorter encore, *lippomaniter*, le seigneur François Corona à se montrer galant homme, et à ne pas être trop réservé *erga veteres servitores lippomanæ domus.* »

tile « des coings et des pêches confites, car il en est venu de Naples un déluge à la *signora principessa ;* » à Isabelle de Mantoue, soixante et dix rames de papier pour faire imprimer ses ouvrages (1). Il écrit à monseigneur Farnèse : « Je commence à « travailler, et je ferai en l'honneur de Votre Majesté chose que « la postérité lira, et c'est assez en dire ; mais que Votre Seigneu- « rie fasse en sorte que mon neveu Alexandre soit évêque de « Nocera. » Le marquis del Vasto l'ayant prévenu qu'il voulait visiter son musée, maison de campagne à Côme, où il avait réuni des objets précieux et les portraits des contemporains illustres, il lui écrivit : « Je l'attends avec un grand désir, et je sais que « Son Excellence ne se départira point de ses habitudes magna- « nimes et libérales; car je me souviens que, lorsqu'elle va pour « son amusement aux Grazie ou à Saint-Victor, elle y porte, « bien que tout s'y trouve en grande abondance, des provisions « pour un mois, quoiqu'elle n'y passe que quatre jours. Que « puis-je donc espérer, moi, si elle vient au musée au milieu de « tant d'hommes immortels qui, bien qu'ils ne mangent pas, at- « tirent une infinité de mangeurs? Je veux que Pitigiano sache « que les futailles de son caveau favori sont à sec et rendent un « son de tambour. Ce serait encore une belle chose de voir Votre « Excellence joindre à l'approvisionnement qu'elle y a laissé un « autre semblable. »

Lorsque les cadeaux tardent à venir, ou ne sont pas proportionnés à son avidité, Paul Jove s'impatiente, et appelle perdus les travaux qui restent sans la récompense pour laquelle seulement il les avait entrepris. Princes et riches lui donnaient à l'envi; on redoutait tellement l'action de ces écrivassiers, qu'Adrien IV priait Jove de dire du bien de lui, ce qu'il fit dans son histoire, sauf à le blâmer dans le traité des *Poissons*, alors qu'il n'avait plus rien à espérer ou à craindre de ce pontife. Charles-Quint appelait Sleidan et Jove ses deux menteurs, l'un disant de lui trop de bien, et l'autre trop de mal; néanmoins, comme il savait qu'un écrivain, quoique fort peu consciencieux, est lu, pourvu qu'il montre du talent, il caressait Jove et lui envoyait des cadeaux, sauf à le faire réfuter par Guillaume van Male, surtout à propos de l'expédition de Tunis.

De même que l'amour engendre la haine, la louange fait naître la satire; de là toutes les querelles bruyantes de ce temps.

(1) *Archives historiques*, appendice, vol. II, 322.

« Les gens de lettres (écrit Jérôme Negro) sont en guerre ; Pierre « Cursio combat contre Érasme sur le mot *bellax,* pour décider « s'il se prend en mauvaise part dans le langage relatif à la « guerre, ou bien si ce n'est qu'un *verbum merum.* Chaque jour « voit éclore des livres nouveaux et des invectives sur ce sujet ; il « y en a qui répondent au nom d'Érasme à ce Cursio, et celui-ci « devient furieux. »

Nous avons exhumé de la poussière des bibliothèques deux invectives contre Jean Parrasio de Cosenza, fameux professeur de rhétorique à Milan, l'une intitulée *contra Janum Parrhasium, asinum arcadicum,* et l'autre, *in Janum Parrhasium, scarabeum fœdissimum et vespam aculeatam.* Les Médicis s'amusaient à entendre les sonnets que se lançaient mutuellement Louis Pulci et Mathieu Franco. Jérôme Rucellaï en vient aux prises avec Ludovic Dolce, pédant comme lui, et tous deux ne s'échauffent que pour décocher l'injure.

A propos du livre *De nominibus Romanorum,* François Robortello d'Udine commença une lutte envenimée avec Charles Sigonio. Puis, comme si les injures qu'ils s'étaient prodiguées en latin ne suffisaient pas, le premier publie contre l'autre un cartel de défi, c'est-à-dire des affiches où il proposait une nouvelle méthode d'enseigner le latin ; Sigonio en oppose une autre ; Robortello réplique, et Sigonio met au jour une philippique vigoureuse ; enfin l'autorité leur impose silence. Geraldi Cintio entre en lutte avec Pigna, Paul Manuce avec Lambino, qui ne voulait pas qu'on imprimât *consumtus* sans *p ;* son adversaire lui ayant apporté un marbre où l'on voyait écrit *consumptus*, il le lui jette à la tête. Varchi se dispute avec Lasca et Pazzi, qui l'invite à lui envoyer ses manuscrits pour en faire des châssis, afin qu'ils puissent voir le jour au moins pendant un hiver ; puis il reçoit des coups de poignard de seigneurs qui se prétendaient maltraités dans son histoire, et lui-même tombe armé d'un couteau sur Alphonse des Pazzi, qui le satirisait. Mais ce dernier lui dit : « Remettez cette arme à sa place, car je prétends vous vaincre non par assaut, mais par siége. »

Pierre Angeli dit *Bargeo* est contraint de quitter Bologne pour des vers mordants, et tue ensuite un Français en duel. Antoine-François Raineri, poëte milanais, est tué par un de ses amis ; Diomède Borghesi de Sienne dut s'enfuir à la suite de querelles ; Denis Atanagi s'attribue une traduction de Mercure Concorozio, qui l'attaque et le blesse. Le célèbre helléniste Prividelli

de Reggio, professeur à Bologne, choisi par Henri VIII, afin de plaider la cause de son divorce, fut tué par un individu irrité de ce qu'il avait défendu quelqu'un accusé par lui. Michel-Ange conserva toute sa vie l'empreinte du coup de poing que lui avait donné Pierre Torrigiano; Titien peignait souvent avec une petite cuirasse; Pierre Facini tente de donner la mort à Annibal Carrache; Lazare Calvi empoisonne Jacques Baregone, et l'on croit que le Dominiquin mourut empoisonné. Le musicien Parabosco, en donnant des leçons à Madeleine, fameuse courtisane de Venise, cherche à lui inspirer de l'amour; mais un jour qu'il frappait à la porte, les amants de cette femme lui jetèrent sur la tête de l'eau bouillante et des charbons ardents, qui lui laissèrent des marques tant qu'il vécut. Le poëte Jean-Baptiste Sanga s'éprit d'une jeune fille : sa mère, n'ayant pu le détourner de cette passion, résolut d'empoisonner celle qui l'avait fait naître; dans ce but, elle feignit d'être son amie, lui prépara une salade dont mangèrent aussi Sanga et Aulerio Vergerio, secrétaires de Paul III, qui étaient survenus pendant le repas, et tous moururent (ZILIOLO).

Si l'on parcourt la vie de ces gens de lettres, on n'en trouve aucun sans une large part d'aventures. Quelques-uns se distinguaient par une impudente charlatanerie. Jules Bordoni, surnommé de la Scala (échelle), à cause de l'enseigne de la boutique paternelle, après s'être fait un nom dans les lettres et la médecine, passait en France et s'intitulait Jules-César Scaliger. Non content d'affirmer qu'il descendait des seigneurs de Vérone, il racontait une foule d'exploits accomplis par son père et lui, et tout le monde le croyait. Bien qu'il soit un fort médiocre écrivain, de Thou l'appelle *hujus seculi ingens miraculum*, et *vir quo superiorem antiquitas vix habuit, parem certe hæc ætas non videt* (1). Juste-Lipse le place immédiatement après Homère, Hippocrate et Aristote.

Jean-François Conti, élève puis rival du Brescian Jean Britannico, prit le nom de Quinzano, soit du village où il naquit humblement près de Brescia, soit de cet ami auquel Martial faisait corriger ses vers; il y ajouta celui de Stoa, parce que ses condisciples l'appelaient le portique des Muses. Comme il avait résolu de gagner la faveur des grands, lorsque Louis XII vainquit à Agnadel, il célébra cette victoire, et demanda pour ré-

(1) *Historia*, liv. III et XXI.

compense la couronne poétique, qui lui fut décrétée par ce roi. Il envoya des odes au cardinal d'Amboise, qui le fit venir pour enseigner à Paris et pour élever François Ier. Ce roi le nomma professeur à Pavie; mais, après les revers des Français, il se retira dans sa patrie.

Beaucoup d'écrivains le portent aux nues; d'autres lui trouvent trois cents fautes de grammaire, ou l'accusent d'avoir usurpé les travaux des autres. Il faut l'entendre déplorer l'insuffisance des honneurs qu'il avait obtenus! « J'ai publié un grand « nombre d'ouvrages, et j'en publierai un plus grand nombre « encore. N'a-t-on pas imprimé plus de six mille vers faits par « moi? Ne m'a-t-on pas vu en composer mille huit cents en un « seul jour? Combien de tragédies, de comédies et de satires, « conçues dans ma tête, se pressent en foule pour en sortir! « Enumérerai-je les épigrammes, les monostiques, les distiques, « mes doutes sur Valère-Maxime, mes traités sur les femmes, « mes panégyriques, mes discours publics, fables, épîtres, odes, « ma vie de Louis XII, mes livres sur les miracles des païens, « mes hendécasyllabes, mes Sylves, mon Héraclée (*la guerre vé-« nitienne*), mon Orphée, et six cents autres compositions? N'ai-« je pas reçu, sur l'invitation du roi de France, la couronne de « laurier? Est-ce un petit honneur pour moi que ce laurier poé-« tique, que d'autres, en petit nombre, n'obtiennent que dans « leur vieillesse, m'ait été accordé alors que j'accomplissais à « peine ma cinquième olympiade (1)? »

On présenta à Léon X, comme un prodige, un enfant de six ans, Gabriel Simeoni de Florence; mais plus tard, au lieu de savoir, il n'étala que de la présomption, recherchant avec une insatiable avidité les dons et les Mécènes. En France, il gagna les bonnes grâces de la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier, ce qui lui valut une pension de 1,000 écus (2); à Florence, à Rome, il obtint des emplois qu'il ne savait pas conserver. De retour en France, il flatta la duchesse de Valentinois. Après avoir servi le prince de Melfi, il accompagna l'évêque de Clermont au concile de Trente; mais il devint suspect à l'inquisition, qui le tint un an dans les fers. Dans la guerre du Piémont, il combattit avec Caracciolo, et avec le duc de Guise dans

(1) Dédicace des Épigraphies.

(2) « Donne-moi la lyre, désormais, muse gentille. » C'est ainsi qu'il commence, *et ab uno disce omnes.*

celle de Naples. Il espérait beaucoup de don Ferrant Gonzague, alors vice-roi de Sicile, auquel il rappela souvent qu'Achille et Auguste n'auraient pas atteint à une si haute renommée s'ils avaient négligé d'être généreux envers Homère et Virgile.

Informé que Pierre-Louis Farnèse avait donné 150 écus à l'Arétin, il lui écrivit, « espérant que sa libéralité et sa faveur aideraient cette entreprise longue, rare, honorable et pénible, qui est de mettre heureusement en vers libres toute l'astrologie judiciaire, puis de lui dédier l'ouvrage. » Mais Farnèse n'accepta point. Emmanuel-Philibert de Savoie accepta la dédicace des *Exploits*, et lui donna asile à Turin, où il mourut en 1570. Il fait de lui-même les éloges les plus extravagants. Lorsqu'il trouvait des monuments anciens, il y gravait son nom; il se plaignait qu'on fût si peu empressé « de venir en aide à un homme de mérite qui pouvait en un moment rendre immortel son bienfaiteur, » et, se comparant à Dante, il disait sur sa tombe :

E facciam fede al secolo futuro,
Tu qui coll'ossa, io con la vita altrove,
Ch' uom di virtù, poco alla patria è grato.

Sa *Tétrarchie de Venise*, *Milan, Mantoue et Ferrare*, est une tentative avortée d'histoire. Dans la préface des *Satires à la bernesque*, il soutient que ce genre est le seul où l'on puisse déployer de l'esprit, parce qu'on « trouve mille poëtes capables de chanter les exploits d'un héros, mais très-peu de célébrer les modestes qualités d'un four, d'une anguille. » Il en envoyait des copies manuscrites aux princes dont il faisait l'éloge. Dans un autre ouvrage figuré, il représente énigmatiquement les divers États de l'Italie, exhorte Henri II à la conquérir, et fait descendre les Français de Francus, fils d'Hector, tandis que les Romains, issus d'Énée, n'étaient qu'une branche cadette. La même ignorance et la même présomption déparent tous ses autres travaux, accompagnés parfois de belles gravures. Quelques-uns de ses ouvrages sont en français; mais il jette une couche de glace sur le peu de connaissances qu'il possède, et promet des œuvres grandioses qu'il ne commence jamais.

De même que Raymond Lulle avait inventé un art de raisonner, ainsi un autre voulut inventer un instrument pour bien écrire. Camille Delmino, de Portogruaro, auteur de divers travaux de rhétorique, disait à qui voulait ou ne voulait pas l'en-

tendre, qu'il avait l'*idée d'un théâtre*, dans lequel entreraient tous les objets sensibles, toutes les conceptions humaines, et tout ce qui concerne les sciences, l'éloquence, les beaux-arts et les arts mécaniques. Conduit en France par le comte Jules Rangone, son protecteur, il expliqua son projet à François Ier et à d'autres grands personnages, qui lui donnèrent 600 écus; mais il ne réalisa point son idée. Décidé à la faire imprimer, il voulait la dédier au roi, à la condition qu'il lui accorderait une pension de 2,000 écus. François Ier refusa de l'entendre.

Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, Muzio, son admirateur, le présenta au marquis Alphonse d'Avalos, qui, pendant cinq matinées de suite, l'écouta exposer le plan général et les détails de ce théâtre, désormais la risée du monde; il en fut si émerveillé qu'il lui assigna 400 écus de rente, outre 500 pour son voyage, et voulut qu'il dictât son idée à Muzio. Camille et Muzio couchaient dans la même chambre, et, tous les matins, le dernier écrivait sous la dictée de l'autre; ce fut ainsi que naquit le livre imprimé sous le titre d'*Idée du théâtre*. D'ignobles excès terminèrent à soixante-cinq ans les jours de Delmino, que l'on ensevelit dans les Grazie à Milan. Son nom vécut quelque temps, ses œuvres furent publiées, et Muzio nous décrit l'enthousiasme qui, pareil à celui de la sibylle sur le trépied, rayonnait de son visage quand il parlait; mais son ouvrage, dans le peu du moins qu'il est possible de comprendre, n'offre que les futilités d'un charlatan, avec un mélange de cabale, d'astrologie, de mythologie, de tout enfin, excepté ce que le titre promet.

Jacques Critonio (Crichton), Écossais d'une noble famille et surnommé l'*Admirable*, savait à vingt ans tout ce que l'on connaissait de son temps, jouait de plusieurs instruments, parlait vingt langues, excellait dans les exercices chevaleresques. Il voulut faire montre de tous ces talents aux yeux de l'Europe, et, après avoir quitté Paris, il vint à Rome, où il afficha un placard dans lequel il défiait tout savant à discuter avec lui dans une langue quelconque; en attendant, il se livrait à la chasse, aux jeux, aux exercices de cheval, à l'escrime. Pasquin le chansonna donc comme un charlatan, et Critonio se rendit à Venise, où il devint l'ami d'Alde Manuce et d'autres érudits. Il discourut devant le doge et les *pregadi* avec tant d'éloquence qu'il ravit d'admiration tous les auditeurs, et la foule accourait pour le voir et l'entendre.

A Padoue, où il s'était transporté, il fit entendre les louanges

de cette ville, discuta six heures avec les plus habiles professeurs sur toute espèce de sujets, réfuta les erreurs d'Aristote et termina par un étonnant éloge de l'ignorance. Chargé de gloire, il se rendit à Mantoue au moment où le duc regrettait d'avoir accordé sa protection à un spadassin renommé qui avait déjà tué trois personnes; Critonio offrit de le combattre, et le tua en effet. Le duc, outre 1,500 pistoles qu'il lui avait promises, le nomme professeur de son fils, Vincent Gonzague; mais un soir de 1583, il est assailli par douze individus masqués, auxquels il tient tête, jusqu'au moment où leur chef, serré de près, se fait reconnaître : c'était le prince son élève; Critonio tombe à ses genoux en s'excusant; mais Vincent, furieux ou ivre, le perce de part en part. Ces aventures et d'autres furent sans doute exagérées; mais nous avons de lui diverses compositions en belle latinité, et Paul Manuce l'honore des plus grands éloges.

1550-60 Le Milanais Ortensio Landi, moine augustin, autre génie bizarre, fait de lui-même la plus triste peinture dans les *Catalogues* et la *Réfutation des Paradoxes*: « Contrefait, de visage maigre et pâle, sourd, bien qu'il soit plus riche d'oreilles qu'un âne; moitié borgne, de petite taille, lèvres d'Éthiopien, nez camard, mains contrefaites, couleur de cendre, langage et accent lombards, bien qu'il s'efforce de paraître Toscan; tête folle, orgueilleux, impatient dans ses désirs, emporté jusqu'à la frénésie, et composé, non comme le reste des hommes, de quatre éléments, mais de violence, de dédain, de colère et de fierté. » Ses œuvres le montrent téméraire, subtil, vigoureux. Il attaque toutes les vérités, non par une argumentation serrée, mais au moyen d'une raillerie sceptique; il se déchaîne contre les idoles de son temps, dit le contraire de ce qu'on pense communément et peut-être de ce qu'il pense lui-même, et traite de folie la liberté. Boccace est la Bible des pédants; il le qualifie d'imbécile, d'ignorant, d'entremetteur, de misérable, et déclare qu'il aime mieux parler le milanais ou le bergamasque que la langue de ce poëte.

Aristote est pour lui un *gros animal*, et il félicite Luther de s'en être affranchi. Érasme meurt, et tous le portent aux nues, comme on le fait à l'égard des savants qui viennent de mourir; Landi le chansonne. Il entame une lutte avec les Toscans à l'occasion de la langue, et vante l'infidélité conjugale, le libertinage, les préjugés. Néanmoins les nobles aspirations ne lui manquent pas; dans le *Commentaire des choses les plus notables et les plus monstrueuses de l'Italie*, il fait une espèce de voyage

burlesque à travers la Péninsule, dont il montre la décadence, et s'irrite jusqu'à l'invective contre les vices qui la produisent. A chaque instant, mais surtout dans le livre *De persecutione Barbarorum*, il se déchaîne contre les princes et les prélats, qui s'empressent de nourrir des bouffons plutôt que des hommes instruits. Dégoûté des mœurs italiennes et désireux « d'une patrie libre, morale et entièrement étrangère à l'ambition, » il se retira en Suisse et parmi les Grisons; mais si d'abord « il fut séduit par l'odeur suave d'une certaine égalité trop douce et trop aimable, » il aperçut bientôt dans ce pays « tant d'ambition et de fumée, qu'il faillit en être suffoqué. »

Mais qu'importent quelques gouttes de bon sens dans une mer de folies, d'immoralités et d'impiétés? Lui-même se rétractait, se contredisait, et toujours avec le même ton d'assurance; il réfuta lui-même ses *Paradoxes* avec l'acharnement d'un ennemi. Dans l'*Étrivière des écrivains anciens et modernes*, non-seulement il outrage les auteurs, mais les sciences mêmes; cependant il termine en exhortant les jeunes gens à l'étude. Il connaissait à fond les auteurs de l'antiquité, et, comme dit Jean-Ange Odoni, il voulait Cicéron et le Christ; mais il n'avait point celui-là dans ses livres, et Dieu sait s'il avait celui-ci dans le cœur (1).

En résumé, ces écrivains personnifient le parti révolutionnaire de la littérature, en guerre avec les faiseurs de madrigaux et les académiciens, mais au nom seulement du matérialisme. Avec une imagination déréglée, ils invoquent le privilége de la folie (2), et se drapent dans leur bassesse pour échapper à la persécution. Ne croyant point à l'influence réparatrice de la littérature, ils dépensaient leur ardeur rationnelle dans le rire, au lieu de l'exercer dans l'examen.

Voici l'exemple de l'audace la plus éhontée pour demander, louer et censurer. L'Arétin, pour un sonnet contre les indulgences, se fait chasser d'Arezzo, où il était né dans un hôpital, n'ayant que le nom de Pierre, auquel il ajoute celui de sa pa-

(1) NICERON, *Mémoires*, t. XXI, p. 115.

(2) « L'opinion répandue sur mon compte que j'en tenais un peu (de la folie), m'a procuré, je le sais bien certainement, une grande commodité et beaucoup d'avantages. Les autres se moquaient de moi, et moi, je me riais d'eux tacitement. Jouissant des priviléges des fous, je m'asseyais quand d'autres, bien qu'ils fussent dans une tenue élégante, se tenaient debout; je me couvrais lorsque d'autres restaient la tête découverte, et je m'endormais doucement alors que d'autres veillaient non sans une grande incommodité. » (LANDI, *Parod.* 5 du liv. I.)

1492-1557 trie. A Pérouse, il voit l'image d'une Madeleine qui tend les bras vers le Christ, et, durant la nuit, il y peint un luth dont la sainte, dans cette attitude, semble jouer. Pendant quelque temps, il vécut en reliant des livres, profession qui lui permit de connaître des ouvrages et des hommes de lettres; puis, s'étant dirigé vers Rome à pied et sans bagages, il est reçu à titre de valet par Chigi, Mécène de Raphaël, puis chassé comme voleur. Il vit de débauches, se fait capucin, jette le froc aux orties, flatte, médit, se procure un bel habit et s'en pare, afin de présenter un éloge à Léon X, qui lui donne une poignée de ducats. Julien de Médicis, auquel il offre également des éloges, lui fait cadeau d'un cheval, et il acquiert de la renommée en écrivant de ces choses qui n'exigent que de l'effronterie.

Et l'effronterie est son unique savoir. Doué d'esprit naturel, sans culture, *moi*, disait-il, *comme un âne, je ne sais ni danser ni chanter, mais faire l'amour*. Regardant autour de lui, il s'aperçut que l'impudence et le libertinage le mèneraient à la gloire plutôt que les tranquilles vertus. Abusant de la puissance de la presse, il se mit à lancer, du milieu des sonnets langoureux et des périodes contournées, d'ignobles outrages en style extravagant. Semblable à l'assassin, il guette sur la route les gens désarmés, et leur demande la bourse, sous la menace de les tuer avec un écrit. Raillant les hommes studieux et les imitateurs, il se vantait de ne pas leur ressembler; il savait jeter le mépris sur les lettres alors que tous les idolâtraient, lancer des métaphores au milieu de l'élégance stérile des humanistes, mettre de la fougue et de la verve là où les autres n'étalaient qu'un art glacial. Il disait : « Écoutez, afin qu'on sache clairement si les « disciples de l'art méritent plus de gloire que ceux de la na« ture; je me ris des pédants, qui croient que le savoir consiste « dans la langue grecque, et n'estiment que les *bus* et les *bas* de « la grammaire... Je ne me suis pas écarté par ignorance des al« lures de Pétrarque et de Boccace, car je sais ce qu'ils sont, « mais afin de ne pas perdre mon temps, ma patience et ma ré« putation en poursuivant la folie de vouloir me transformer en « eux : le pain sec mangé chez soi vaut mieux que celui que l'on « consomme avec beaucoup de mets sur la table des autres. Imi« tation ici, imitation là, on peut dire que tout est misère dans « les compositions de la plupart des écrivains. Celui qui a de « l'invention, je l'admire, et je me ris de l'auteur qui imite; car « les inventeurs sont dignes d'admiration, et les imitateurs sont

« ridicules. Pour moi, je m'efforce tellement chaque jour de « m'écarter des habitudes du savoir, de trouver du nouveau, que « je puis jurer être toujours moi-même, et jamais un autre. Je « ne nie pas la divinité de Boccace, et je reconnais que les com-« positions de Pétrarque sont merveilleuses; mais, bien que « j'admire leur génie, je ne cherche pas à me servir d'eux comme « d'un masque. Je crois au jugement de ces deux esprits éter-« nels; mais, tout en croyant en eux, j'ajoute aussi quelque peu « de foi au mien (1). »

Avec un style contourné et confus, avec des phrases remplies d'affectation et hors de propos, avec des métaphores extravagantes, nous devrions nous étonner qu'il eût acquis une puissance irrésistible, si, de nos jours, nous ne la voyions pas usurper dans les gazettes par quiconque a l'audace de dire et de faire ce qu'un honnête homme n'ose point. Il composait donc sur ce ton des satires, des comédies, des lettres et des libelles, qu'il dédiait à des personnes vertueuses et sacrées. Après *la Vie et la Généalogie des courtisans de Rome*, après le *Dialogue de Madeleine et de Julie,* après les livres dont on ne peut même transcrire le titre, il écrivait des sermons, les *Sept Psaumes, la Genèse, l'Humanité du Christ,* des vies de saints et des ouvrages d'un ascétisme exagéré, dans lesquels il y avait de quoi brûler autant que dans ses livres obscènes.

Il devint ainsi redoutable, recherché ou chassé par les uns et les autres, selon que l'on imitait ou qu'on détestait sa vie scandaleuse, ou qu'on s'effrayait de ses terribles attaques. « Je me trouve à Man-« toue, auprès du seigneur marquis, et en si grande faveur qu'il « laisse le dormir et le manger pour s'entretenir avec moi, en « disant qu'il n'est pas ailleurs un plaisir aussi complet. Il a écrit « de moi au cardinal des choses honorables, qui certainement « me profiteront. J'ai reçu de lui 300 écus, outre qu'il me fait « de beaux présents. C'est à Bologne qu'on a commencé à me « donner; l'évêque de Pise m'a fait cadeau d'une casaque de sa-« tin noir, la plus superbe qui fût jamais, et de la sorte je suis « allé à Mantoue dans une tenue de prince. »

Jules Romain peignit seize attitudes voluptueuses, qui furent gravées par Marc-Antoine Raimondi; pour ce travail, auquel il ajouta pareil nombre de sonnets descriptifs, l'Arétin obtint leur

(1) Prologue de l'*Orazia*.

pardon de Clément VII. Cette infâme alliance des beaux-arts courut le monde, et accrut la renommée de Pierre. Chassé de Rome, « qui semble avec lui perdre la vie, » il se réfugie dans le camp de Jean des Bandes noires, où il arrive alors que ce chef venait d'accorder aux siens une *nuit franche*, c'est-à-dire la faculté de satisfaire toutes leurs fantaisies : qu'on juge des excès, des rixes, des vols, des amours ravis, payés ou conquis, des violences de cette scène infernale, qui convenait si bien aux goûts de l'Arétin ! Jean, qui ne le cédait pas au plus ribaud de ses ribauds, fut enchanté d'une si belle acquisition ; il l'avait toujours à sa table, partageait souvent sa couche avec lui, songeait même à le faire prince (1), et lui écrivait : « Hier le roi se plaignit de « ce que je ne t'avais point amené avec moi, comme de cou« tume. Je dis, pour excuse, que tu aimais mieux le séjour de la « cour que celui du camp; il me chargea de t'écrire pour te « faire venir. Je sais que tu ne viendras pas moins pour ton in« térêt que dans le but de me voir, moi qui ne saurais vivre « sans l'Arétin. » Ce roi lui fit don d'une chaîne d'or, et Pierre consacra le *Dialogue des cours*, « comme l'hostie sur l'autel de la renommée, au nom du glorieux François Ier, créature sage et âme pleine de valeur. »

Don Ferrant Gonzague lui payait une pension. Louis Gonzague lui envoyait des vers et de l'argent ; mais l'Arétin lui répondait qu'il le trouvait peu libéral : « Si vous étiez aussi géné« reux que vous êtes bon versificateur, Alexandre et César pour« raient aller se reposer. Occupez-vous donc de faire des vers, « puisque la libéralité n'est pas votre art (2). » Guido Rangone et sa femme, Argentine Pallavicini, lui envoyaient aussi des lettres et des dons. Après avoir remercié la dernière de l'envoi d'une petite boîte avec une médaille et vingt-quatre ferrets d'aiguillette en or, il ajoute : « Combien y a-t-il que j'ai reçu les deux

(1)
Sotto Milan dieci, non ch' una,
Mi disse : Piero, se di questa guerra
Mi campa Dio e la buona fortuna,
Ti voglio insignorir della tua terra.

Sous les murs de Milan, dix fois, non pas une,
Il me dit : Pierre, si de cette guerre
Dieu et la bonne fortune me sauvent,
Je veux te faire seigneur de ta ville.

(2) Liv. Ier, p. 118.

« vêtements de soie dont vous vous dépouillâtes le jour même « où vous les prîtes? Combien y a-t-il que vous m'avez donné « les velours d'or, les riches manches et le magnifique bonnet? « Combien y a-t-il que vous m'avez envoyé les 28 écus? Com- « bien y a-t-il que vous avez fait mettre le vin blanc dans ma « cave? Combien y a-t-il que vous m'avez fait cadeau des mou- « choirs à dessins? Combien y a-t-il que vous m'avez mis la tur- « quoise au doigt? Il y a six mois; non, pas même quatre (1). »

Il veut vivre, comme il l'écrivait, avec indépendance, « de la sueur de ses encriers, » et les joyaux, l'argent, les habits lui pleuvaient. « L'alchimie de sa plume a extrait des entrailles des princes plus de 25,000 écus; » il en avait 2,000 de pensions, et il en gagnait 1,000 par an, dit-il, avec une rame de papier et une fiole d'encre; on dit même qu'il en recueillit 30,000 dans le cours de sa vie entière, et cependant il ne semble pas satisfait de ces honneurs et de ces richesses. Il dit au trésorier de France, qui lui payait une certaine somme: « Ne vous étonnez pas si je me tais: j'ai usé ma langue à demander, et il ne m'en reste plus pour remercier. » Voilà jusqu'où il poussait l'effronterie; s'intitulant *homme libre par grâce divine*, il censurait les princes en général et les louait chacun en particulier, ou bien il leur jetait le blâme selon qu'il y avait intérêt, afin d'exciter les jalousies mutuelles. « J'ai eu la force de seconder la hau- « teur des grands par de grandes louanges, en me tenant tou- « jours dans le ciel sur les ailes des hyperboles; il me faut trans- « former digressions, métaphores, pédanteries, en machines « qui ébranlent et en tenailles qui ouvrent; je dois faire en sorte « que les voix de mes écrits rompent le sommeil de l'avarice. »

Et vous, rois de la terre, qui vous vantez de ne pas incliner le front devant le vicaire de Dieu, courbez-le devant le bandit de la plume. Henri VIII lui envoie trois cents couronnes d'or en une seule fois, et Jules III mille pour un sonnet qu'il en avait reçu, outre la bulle de chevalier de saint Pierre, et le baise au front; mais il voulait autre chose, et, n'obtenant pas tout ce qu'il espérait, il retourna à Venise en disant qu'il a refusé le chapeau rouge. Bien plus, appuyé par le duc de Parme, il conçut l'espoir de devenir cardinal; puis il s'intitula le *divin* et le *fléau* des princes. Les premiers artistes firent son portrait, et il obtint des médailles pour lui, sa femme, sa fille, ses bâtards, et

(1) Liv. I, p. 102.

sur le revers de l'une on lisait : *Les princes qui reçoivent les tributs des peuples payent tribut à leur serviteur.*

Charles-Quint, après sa défaite en Barbarie, lui envoya un collier de la valeur de 100 sequins, pour se mettre à l'abri de ses railleries ; mais il répondit : *C'est bien peu pour une si grande sottise.* Charles-Quint, qui aspirait à la monarchie universelle, prodigua les honneurs et fit une pension au *divin;* à Bologne, il voulut qu'il chevauchât à sa droite, et l'Arétin écrivait : « C'est « beaucoup, sans doute, que la faveur me soit arrivée comme « vous me l'aviez annoncé ; mais la mansuétude du pieux em- « pereur a dépassé de bien loin votre opinion : car il a dé- « claré que, s'il me rencontrait par hasard en chemin, il « m'enjoindrait de chevaucher avec lui ; il est allé même jus- « qu'à me donner la main droite, acte aussi digne de sa clé- « mence que ma condition en est indigne. Je suis à coup sûr « sorti de moi-même en l'entendant et en le voyant, car celui « qui ne l'entend et ne le voit pas ne saurait s'imaginer l'ini- « maginable sagesse de la douce familiarité de cette grâce char- « mante. »

Avec quelle adresse ne s'insinue-t-il pas dans son esprit, en lui protestant que les peintres lui ont fait tort dans ses portraits, en lui parlant d'Isabelle, la femme qu'il a perdue ! « Lorsque « je lui dis que je ne croyais pas que mes livres fussent lus de « lui, qui tient dans ses mains les destinées du monde, il ré- « pondit que tous les grands d'Espagne avaient copie de tout ce « que j'avais écrit sur la retraite d'Alger ; il me raconta même « cette expédition en détail, et mon âme s'épancha en pleurs, « tant je fus ému de tendresse lorsque je l'entendis me dire : « *Et dans quel but aurais-je voulu vivre davantage, si tant de « gens étaient morts pour moi dans cette malheureuse entre- « prise ?* J'entends encore retentir à mes oreilles le son éclatant « de sa parole auguste... Mon peu de vanité me ferait oublier « qu'il avait, chevauchant, appelé près de lui les respectables « ambassadeurs de Venise, et qu'il dit à leurs Excellences sé- « rénissimes : *Amis honorés, il ne vous sera point désagréable cer- « tainement de dire à la Seigneurie que je lui demande en grâce « d'avoir égard à la personne de l'Arétin, comme étant un objet « très-cher à mon affection.* »

Une autre fois il écrivait : « Léon et Clément, au lieu de m'es- « suyer la sueur de la servitude avec les mains empressées de « la récompense, les teignent dans mon sang avec une cruauté

« ardente, uniquement parce que je ne sais pas tromper, parce « que l'adulation n'est pas de mon goût, parce que je fuis la dé- « bauche, parce que j'agis librement, parce que je connais les « ribauds, parce que j'abhorre les ingrats, et parce que (je ne « veux pas le dire par modestie, on le sait pourtant et on ne le « nie pas) je ne manque pas de croyance envers l'Église, après « des offenses si maures et si turques ; ce dont font foi les livres « que j'ai écrits sur Jésus-Christ et les saints. Quoi qu'il en soit, « il est certain que je suis connu du Sophi, des Indiens et du « monde entier, à l'égal de quiconque dont le nom retentit au- « jourd'hui dans la bouche de la renommée. Bien plus, les princes « qui reçoivent les tributs des peuples sont continuellement mes « tributaires, à moi, leur esclave et leur fléau. Je ne cite pas la « force de ce miracle incroyable par orgueil ou par vanterie ; « mais j'en parle pour me confesser à moi-même l'obligation que « j'ai à Dieu, qui m'a fait tel (1). »

Tarde-t-on à lui donner, il menace de mettre le Christ dans les mains des Turcs : « En attendant, je commence à mettre la plume « dans tout le légendaire des saints, et aussitôt que je l'aurai « composé, je vous jure (dans le cas où on ne me donnerait pas « de quoi vivre) de le dédier au Sultan, en faisant l'épître d'une « manière si neuve que le monde en sera dans la stupeur pour « les siècles à venir ; car elle sera chrétienne au point de pouvoir « l'amener à laisser la mosquée pour l'église. »

Les cadeaux qu'on lui fait sont-ils mesquins, il les refuse : « Je lui ai renvoyé ses dix ducats, et l'ai prié de daigner, en re- « prenant son argent, me rendre les louanges qu'il a reçues de « moi ; car il ne me semble pas convenable d'honorer quicon- « que me flétrit, et ce serait m'avilir que d'accepter un don fait « pour des mendiants plutôt que pour des hommes de talent. « Il est certain que ceux qui achètent la renommée doivent être « largement généreux, en donnant, non selon leur bon plaisir, « mais comme le requiert la condition de celui qui leur dé- « cerne de la gloire ; car les pauvres plumes ont fort à faire « pour soulever un homme soudé à la terre par le plomb de tout « démérite. »

Il écrivait à François I[er] : « Abstenez-vous du moins de pro- « mettre aux gens de talent, afin que, après s'être consumés en « espérance, ils n'aient pas à mordre votre réputation. Ne sa-

(1) A Ersilia del Monte, nièce de Jules III.

« vez-vous pas, Sire, qu'il ne convient pas au rang de Votre « Altesse d'oublier les 600 écus que, du propre mouvement de « votre langue royale, vous dites à mon envoyé devoir m'être « payés ici par l'ambassadeur?... Que votre gloire considère donc « l'injure qu'elle se fait à elle-même en différant la récompense « offerte par elle-même à moi, qui vais la prônant. »

Si parfois l'indignation le fait chasser, Venise lui reste toujours ouverte, « Venise, refuge de toutes vilenies, » comme dit Boccace, où la vie licencieuse est de mode, où l'on peut tout se permettre, excepté de parler des affaires d'État : « Moi (écrit-il au « doge Gritti), moi, qui ai achevé d'apprendre à être libre dans « un si grand État, je répudie la cour à jamais, et je fais ici mon « tabernacle éternel pour les années qui me restent; car ici la « trahison n'a pas de place, ici ne règne pas la cruauté des pros- « tituées, ici ne commande pas l'insolence des efféminés, ici on « ne vole pas, on ne violente pas, on ne tue pas. C'est pourquoi, « moi qui ai fait trembler les coupables et rassuré les gens de bien, « je me donne à vous, pères de vos peuples, frères de vos servi- « teurs, fils de la vérité, amis de la vertu, compagnons des étran- « gers, soutiens de la religion, observateurs de la foi, exécuteurs « de la justice, héros de la charité et sujets de la clémence. En « conséquence, illustre prince, accueillez mon affection dans « un coin de votre piété, afin que je puisse louer la nourrice des « autres cités et la mère élue de Dieu pour rendre le monde fa- « meux, pour adoucir les mœurs, pour donner de l'humanité à « l'homme, et pour humilier les superbes en pardonnant à ceux « qui commettent des fautes... O patrie universelle! ô liberté « commune! ô asile des nations dispersées! »

Revient-il à Rome : « Je fus toujours hors de moi, uniquement « par la crainte que l'accueil démesuré que me fit le pape, lors- « qu'il me baisa en me pressant dans ses bras avec une tendresse « fraternelle, en présence de toute la cour accourue pour me « voir, ne m'excitât à finir mes jours dans ce palais, où l'on me « donna des appartements de roi plutôt que de serviteur. Vrai- « ment, on a vu l'émotion tumultueuse qu'ont témoignée les « populations dans chaque endroit où j'ai passé, pour saisir l'oc- « casion miraculeuse de me contempler, de m'honorer et de me « faire des présents, de telle sorte que la peste même de son « venin a fait rentrer l'envie sous terre... Le jugement commun « affirme que, au nombre de toutes les félicités méritées par sa « béatitude, le suprême pasteur doit compter que je suis né de

« son temps, dans son pays, et que je lui suis tout dévoué. »

Est-il étonnant qu'il se gonfle d'orgueil? « Tant de seigneurs « me rompent continuellement la tête avec leurs visites, que mes « escaliers sont usés par le frottement répété de leurs pieds, « comme le pavé du Capitole par les roues des chars de triomphe. « Je ne crois pas, pour m'exprimer ainsi, que Rome ait jamais « vu un mélange de nations pareil à celui qui m'arrive chez moi. « Il me vient des Turcs, des Juifs, des Indiens, des Français, des « Allemands et des Espagnols. Je ne dis rien du menu peuple; « car il est plus facile de vous détourner de votre dévouement « impérial que de me voir un seul instant sans soldats, sans éco- « liers, sans moines et sans prêtres. Il me semble, à cause de « cela, que je suis devenu l'oracle de la vérité, puisque chacun « me vient raconter le tort qui lui a été fait par tel prince et par « tel prélat. Je me trouve donc le secrétaire du monde, et vous « n'avez qu'à m'intituler ainsi sur les dépêches que vous m'a- « dresserez... Quel savant en grec et en latin est semblable à « moi en langue vulgaire? Quels colosses d'or et d'argent sont « comparables aux chapitres dans lesquels j'ai sculpté le pape « Jules, l'empereur Charles, la reine Catherine et le duc François? « Si j'eusse prêché le Christ de la manière dont j'ai loué César, « j'aurais plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la « terre (1). »

Pour l'honneur de l'humanité, nous ne voudrions voir dans cet homme qu'un imposteur qui se glorifie de cette ignoble prostitution, si les documents ne venaient pas le justifier; les princes les plus élevés, les gens de lettres et les artistes lui payèrent tribut. Bertussi dédiait les madrigaux de Cassola au très-divin seigneur Pierre l'Arétin; Alexandre Piccolomini, écrivain moraliste, lui témoignait de l'estime, et le fit inscrire parmi les *enflammés* de Padoue; frère Bellandini lui envoyait une élégie sur l'Assomption, et quatre sonnets sur le tombeau du Christ, pour avoir son opinion; le pieux Beccadelli acceptait ses louanges. Fausto de Longiano, précepteur et polygraphe, qui se donna beaucoup de mouvement, fut très-lié avec l'Arétin, auquel il ressemblait un peu; dans ses lettres au *divin*, il le porte aux nues, sans s'oublier lui-même, au point de dire qu'un de ses frères, prédicateur, avait terminé un sermon en affirmant que, si Dieu et la nature voulaient réformer la race humaine, ils ne

(1) Voir sa vie dans MAZZUCCHELLI, p. 57.

pourraient mieux faire qu'en produisant beaucoup d'Arétins.

Alde Manuce lui écrivait : « Je ne m'étonne point que les rois « et les princes les plus grands du monde craignent et honorent les « forces de votre éloquence, ni que les pontifes vous baisent au « front, ni que les empereurs vous placent à leur droite ; je suis « plutôt surpris qu'ils ne partagent pas les seigneuries avec vous, « en achetant l'immortalité que peut leur donner votre mérite, « tant il est grand. » Écoutons la pieuse et chaste Véronique Gambara : « Mon cher et divin messire Pierre, mon fils m'a prié, en « votre nom, de faire un sonnet à la louange de l'heureuse « femme récemment aimée par vous... Je vous l'envoie ci-in- « clus (1). » L'Arioste le plaça au nombre des écrivains dont l'Italie s'honorait. Ferdinand d'Adda, recteur de l'université de Padoue, lui adressait une épigramme dans laquelle il le mettait au-dessus de Charles-Quint et de François Ier. Toutes les académies voulaient avoir son portrait, qu'on voyait dans le cabinet des princes comme dans les cabarets et les lupanars. La ville d'Arezzo le fit noble et gonfalonier honoraire ; il existe un volume de lettres à sa louange ; bien plus, on le qualifia de cinquième évangéliste.

Les artistes en faisaient autant. Sanmicheli, objet de ses fréquentes railleries, devenait furieux ; mais, comme il craignait Dieu, il se repentait bientôt de ses emportements, et lui envoyait des fruits et des friandises, que l'Arétin mangeait ensuite avec Titien et Sansovino. Vasari se loue de lui à chaque instant, et lui écrit : « Si j'ai passé quelques mois sans vous faire « visite, je n'ai pas négligé de me souvenir de vous à chaque « minute, et de visiter respectueusement avec l'esprit cette « grande personnalité qui est en vous. Votre souvenir et votre « présence me rappellent que je dois contempler la divinité de « votre vertu, modèle de toute personne distinguée ; car, parmi « les choses merveilleuses que produit la nature, vous êtes la « merveille par excellence ; je puis me glorifier, jeune comme « j'étais, d'avoir été appelé fils par un homme tel que vous, et « de mériter de vos vertus d'être mis dans vos ouvrages (2). »

(1) Et ailleurs : « Je vous jure, par toute la vénération que j'ai pour votre éminent mérite, que, chaque fois que je reçois des lettres de vous, je m'estime davantage et me persuade être quelque chose, tandis que, sans vos lettres, je ne me crois rien... Aimez-moi autant que je vous honore. »

(2) *Lettre* XXXVI. Chose remarquable, tous ceux qui écrivent à l'Arétin adoptent son style ampoulé, ses métaphores et ses jeux de mots. Dans cette

Le Titien lui demandait des conseils et fit plusieurs fois son portrait (1). Le mois de novembre 1550, il lui écrivait d'Augsbourg qu'il avait présenté à l'empereur une de ses lettres, en l'accompagnant de l'observation « qu'à Venise, à Rome et dans « toute l'Italie, le bruit se confirmait que Sa Sainteté songeait « sérieusement à vous faire cardinal. A cette nouvelle, la joie s'est « montrée sur le visage de César, lequel a dit qu'il s'en réjouis- « sait beaucoup, et serait heureux de vous être agréable, en ajou- « tant sur votre compte d'autres paroles honorables et magnifi- « ques. » Or tout cela se passait en présence de son fils, du duc d'Albe et d'autres grands seigneurs. « Le duc d'Albe ne passe « jamais un jour sans me parler du divin Arétin, parce qu'il « vous aime beaucoup, et dit qu'il veut être votre agent auprès de « Sa Majesté. Je lui ai raconté que vous dépenseriez un monde, « que ce que vous avez est de tous, que vous donnez aux pau-

lettre, Vasari lui dit : « Je ne puis m'empêcher de me souvenir de vous, et de me souvenir qu'il n'était pas souvenir de moi si de moi vous n'aviez pas fait souvenir. » Dans une autre lettre : « De même que Phœbus avec ses rayons très-brillants, lorsqu'il précède la venue de l'aurore, éclaire les collines de sa limpide clarté, et que notre antique grand'mère répand cette nourriture qui alimente les êtres créés par elle, ainsi mon esprit a été illuminé, ainsi mes forces ont été restaurées par la vertu du son de votre voix, représentée par une encre si heureuse ; de manière que j'en remercie Dieu, puisque vous avez mis les feuilles blanches devant les lumières et pris la plume de la main droite pour m'écrire, etc. » C'est sur le même ton que sont rédigées les autres lettres de cet écrivain si clair et si naïf.

(1) Voici comment l'Arétin, bien qu'ami du Titien, parlait de son admirable portrait :

« A Côme Ier ; de Venise, 17 octobre 1545.

« Mon maître, la quantité non petite d'argent que se trouve messire Titien, et aussi la grande avidité qu'il a de l'accroître, est cause que, oubliant toute obligation envers un ami et ce qu'il doit à un parent, il ne s'occupe avec une étrange anxiété que de ce qui lui promet grand profit. Il n'est donc pas étonnant si, après m'avoir entretenu six mois d'espérance, il est allé à Rome, attiré par la prodigalité du pape Paul, sans me faire le portrait de votre père immortel, dont je vous enverrai bientôt la placide et redoutable effigie, conforme peut-être à la vérité, comme si elle était sortie des mains du susdit peintre. En attendant, voici un exemplaire de ma propre ressemblance que lui-même a exécuté de son pinceau. Certes, elle respire, le pouls bat et l'esprit se meut comme je fais moi-même en vivant. Si les écus que je lui ai donnés eussent été en plus grande quantité, les étoffes seraient brillantes, moelleuses et raides, comme le sont le velours et le brocart dans la réalité. Je ne parle pas de la chaîne, puisqu'elle est seulement en peinture ; car *sic transit gloria mundi.* »

« vres jusqu'aux vêtements que vous avez sur le dos, et que « vous êtes l'honneur de l'Italie. »

Il demandait à Michel-Ange, « point de mire d'étonnements où la faveur des astres a lancé à l'envi toutes les flèches de leurs grâces, » la permission de proclamer ses louanges, « parce que le monde a plusieurs rois et un seul Michel-Ange. » Le grand artiste lui répondait : *A Messire Pierre, mon seigneur et frère.* Puis il l'exhortait à le mentionner dans ses écrits : *Non-seulement je l'estime à un haut prix, mais je vous supplie de le faire, puisque les rois et les empereurs considèrent comme une insigne faveur d'être nommés par vous.* L'Arétin lui envoyait des conseils sur les travaux de la chapelle Sixtine, conseils ayant pour objet ces allégories de l'Espérance, du Désespoir, de la Vie, de la Mort, du Temps, de la Renommée, etc., que les gens de lettres trouvent au bout de la plume, mais qui répondent mal au devoir de la peinture, obligée de représenter des formes. Michel-Ange s'en excusait, comme on le ferait aujourd'hui envers un journaliste, en lui disant qu'il était désolé de ne pouvoir l'écouter, son travail étant déjà avancé.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que tous ceux qu'il rudoyait supportassent ses attaques avec résignation. Berni, dans un sonnet mordant, lui décocha tant d'injures et tant de vilenies qu'il en fut plus jaloux qu'offensé, et désespéra de pouvoir le surpasser. Muzio et Bernard Tasso en firent autant, et quiconque lui montrait les dents le rendait doux comme un agneau ; Boccalini l'appelait *l'aimant des poignards et des bâtons.* Un certain Volta, son rival auprès d'une comtesse, lui donna cinq coups de stylet ; Pierre Strozzi, qu'il avait nommé dans un sonnet, lui envoie dire que, s'il le mentionne encore une fois, il le fera poignarder, et il se le tient pour dit. L'ambassadeur de Henri VIII, soupçonné par lui de retenir une partie des dons que son maître lui adressait, le fait bâtonner, et l'Arétin remercie Dieu qui lui accorde la force de pardonner les offenses. Le Tintoret, qu'il avait mordu, l'appelle dans son atelier sous le prétexte de faire son portrait ; tirant alors un pistolet, il se met à le mesurer en long et en large, et finit par lui dire : *Vous avez deux pistolets et demi de longueur, qu'il vous en souvienne.* L'Arétin sortit épouvanté, mais dès lors il loua le Tintoret.

Il finit par se retirer à Venise, où il se plongea dans de sales amours, faisant du bien aux mendiants et aux accouchées. Un jour que ses sœurs, qui tenaient une maison de prostitution, lui

racontaient les prouesses libidineuses du lieu, le rire le prit si fort qu'il tomba de son fauteuil et se blessa mortellement. Après avoir reçu l'huile sainte : *Gardez-moi bien des rats,* s'écria-t-il, *maintenant que je suis bien graissé,* et il mourut dans un lieu et d'une manière dignes de sa vie.

Antoine-François Doni de Florence, d'abord servite, puis prê- 1574
tre séculier « vivant de *kyrie eleison* et de *fidelium animæ,* » était fort bizarre comme homme et comme écrivain. Il faisait imprimer des livres qu'il reproduisait ensuite sous un titre différent, et publiait, sous son nom, des travaux faits par d'autres, changeant toujours de Mécènes pour avoir l'occasion de mendier. Ses *Bibliothèques* sont des catalogues et des jugements toujours inexacts sur des ouvrages, qui parfois sont supposés ou modifiés capricieusement. La *Citrouille,* les *Marbres*, les *Mondes*, les *Peintures*, les *Pistolets* et l'infinité de ses autres opuscules foisonnent de caprices et de folies, au point qu'on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou par raillerie. Il voulut même faire des éclaircissements sur le troisième chapitre de l'*Apocalypse* contre les hérétiques.

Il eut pour ennemi acharné Ludovic Domenichi, écrivain spi- 1564
rituel et vide, qui vécut à la cour des Médicis, et sous les auspices duquel se forma à Plaisance, sa patrie, une académie dont Priape, avec ses insignes, était le patron. Il publia diverses traductions comme œuvres originales, et, comme siens, certains travaux des autres, parmi lesquels un dialogue qui avait paru dix ans auparavant dans les *Marbres*, et auquel il ajoutait alors trois invectives contre Doni. Dans une lettre qui est restée à sa honte (1), Doni l'accusait avec toute l'infamie d'un espion, mais

(1) « Tous les membres devraient être constamment unis avec un bon chef; or, s'il en fut jamais un excellent, la Majesté de Charles-Quint est un de ceux-là. Je suis son très-dévoué serviteur, et, dans l'intérêt de sa gloire, je cherche nuit et jour comment je puis me montrer reconnaissant à Sa Majesté et à quiconque fait pour l'amour d'elle d'honorables entreprises. Votre Excellence doit donc savoir qu'un nommé Ludovic Domenichi, de Plaisance, est un des plus grands traîtres qu'il y ait au monde. D'après ce que je puis comprendre, il avait anciennement avec un banni, ou un sujet rebelle du duc de Plaisance, des intelligences contre Sa Majesté, comme Votre Seigneurie pourra le voir par la lettre ci-incluse. Ce rebelle devait obtenir sa grâce s'il faisait quelque trahison, ainsi qu'on peut le conjecturer par cette lettre, qui est écrite de la main du secrétaire, nommé Antoine-François Riniero. Que ce Ludovic Domenichi soit ennemi de Sa Majesté impériale, c'est ce qui résulte d'un sonnet imprimé (car il est poëte) dont je joins ici copie ; il est évident qu'il est encore ennemi de Votre

il eut le dépit de ne pas être écouté. Enfin des médailles furent frappées en l'honneur de Domenichi (1).

1569 L'Arétin eut un imitateur dans Nicolas Franco de Bénévent, tour à tour son ami et son ennemi, qui mendiait sans cesse et obtenait. Dans ses sonnets, il s'attaque aux rois, aux papes, aux cardinaux, aux gens de lettres, au concile de Trente, avec une rage salie par des ordures. Comme il savait le latin et le grec, l'Arétin l'employa pour écrire des satires et corriger ses propres écrits; puis, s'étant brouillés, Nicolas s'intitula *flagellum flagelli*, et lui lança de grossières obscénités. « Aux infâmes princes de son infâme siècle » il reproche, dans un langage violent, les faveurs qu'ils ont prodiguées à un tel monstre : « Princes, ajoutait-il, je vous ai parlé en vers, et maintenant je vous parle en prose; vous pourrez connaître quel rôle vous jouez au milieu de tant d'infamies, si votre insouciance n'est pas aussi aveugle pour lire qu'elle l'a été pour donner. » Il commenta la *Priapée*, et reçut aussi sa part d'estocades héroïques, comme disait l'Arétin; mais, ayant

Seigneurie Illustrissime (bien qu'une bougie ne puisse faire ombre au soleil), puisqu'il a composé un autre sonnet contre Mantoue, d'où il a dû être chassé pour quelque bonne œuvre; mais je crois plutôt qu'il garde une haine particulière à Votre Seigneurie, parce que ses officiers de justice ont pendu aux créneaux de Pavie (du château, veux-je dire) un frère de ce Ludovic. Or ce méchant homme, mauvaise langue et dont les actes sont pires, songe à retourner à Plaisance, et je pense qu'il ne médite rien de bon, attendu que la veille du carnaval il est allé à Rome, d'où il est revenu tout de suite. Que Votre Seigneurie Illustrissime surveille ces choses, et suive en silence les pas et démarches de ce vaurien, afin qu'il ne puisse causer aucune offense et dommage à Sa Majesté ou à l'État. Je la prie bien de ne pas lui faire de déplaisir et de lui pardonner, en voyant en lui un homme passionné plutôt que méchant. Que Votre Seigneurie daigne m'excuser si j'ai parlé avec peu de révérence, et en imputer la faute à l'amour que je porte à Sa Majesté Impériale, ainsi qu'au dévouement que je professe pour tous les personnages qui ressemblent à Votre Seigneurie Illustrissime, dont je baise les mains en la saluant très-respectueusement.

« Florence, le 3 mars 1548.

« Son très-humble serviteur, Antoine-François DONI. »

(1) Le duc Sforza couronna du Laurier Albicante, mauvais poëte milanais, qui, dans le *Combat poétique du divin Arétin et du bestial Albicante*, répondit si furieusement que l'Arétin, le sentant capable de lui tenir tête et de lui reprocher l'argent qui lui avait été donné, chercha à se réconcilier avec lui. Rendu fameux par cette inimitié, il eut d'autres querelles, surtout avec Doni, contre lequel « il décochait des gentillesses qui auraient fait crever de rire les éléphants. » (LUC CONTILE.) Il exigea que tous ses amis écrivissent contre Doni.

mordu une personne puissante, ou plutôt comme punition de ses écrits et de ses actions infâmes, Pie V le condamna au gibet : *C'est trop !* s'écria Franco, et il fut étranglé.

Moins profondément pervers que lui, Benvenuto Cellini, de Florence, ne se montre pas moins bizarre. Si l'on ne savait pas qu'il fut un des artistes les plus renommés, on le prendrait pour un fanfaron sans mérite. Il sonne du cor, joue de la flûte, et ne tire pas moins de vanité de ces talents que de son burin; plein d'admiration pour les beaux coups des spadassins et pour ceux qui déploient dans les duels une âme *très-courageuse*, il ne souffre pas qu'on lui touche le bout du doigt, ou qu'on se rencontre avec lui en rivalité de métier. Il ne trouve pas assez de paroles pour les dénigrer, et, dans sa jactance, il ne reconnaît de supérieur que le *très-divin* Michel-Ange. Les Allemands viennent-ils en 1527 assaillir Rome, il se fait artilleur dans cette *infernalité* cruelle ; à l'en croire, sa main dirige les coups qui tuent le connétable de Bourbon et blessent le prince d'Orange. Il se plaint qu'on l'ait empêché d'exécuter un tir au moyen duquel il prétendait écraser les chefs ennemis réunis en conseil; s'agenouillant devant le pape, il le prie de lui remettre les meurtres qu'il a commis pour le service de l'Église, et « le pape, ayant levé les mains, lui fait un grand signe de croix sur la figure, » et le renvoie absous. 1560-70

Il est admis dans l'intimité des princes; le grand-duc vient de temps à autre causer dans son atelier; les petits princes d'Italie, les cardinaux, les femmes des uns et les maîtresses des autres, se disputent ses ouvrages. Le pape lui dit : « Si j'étais un riche empereur, je donnerais à mon Benvenuto autant de terres qu'il pourrait en embrasser du regard; mais, comme nous sommes aujourd'hui de pauvres empereurs ruinés, nous lui donnerons, de toute manière, autant de pain qu'il en faudra pour satisfaire ses modestes désirs. » Mais les dons n'arrivent pas, ou sont toujours trop faibles pour son mérite, qui était grand, ou pour sa présomption, qui était plus grande encore. On lui marchande même les louanges; alors il emploie une langue qui perce et tranche, un mousquet « avec lequel il met dans un denier, » et une excellente épée qui lui servit plusieurs fois pour assaillir ses ennemis et mettre en fuite les sbires.

Un hôtelier lui fait-il payer trop cher, « il lui vient en pensée de mettre le feu à la maison, ou d'égorger quatre bons chevaux qu'il avait dans son écurie; » mais il se contente de lui dépecer

quatre lits avec son couteau. Une autre fois, il pousse des estocades à son ennemi, qui tombe mort : *Ce n'était pas mon intention*, dit-il, *mais les coups ne se donnent pas à condition.* Il fraude bravement le pape sur l'or qu'il emploie, sauf à s'en faire absoudre ; il enlève de jeunes filles, débauche des garçons, et raconte ses méfaits avec non moins d'assurance que si c'étaient des actes méritoires. Il prétend que « les hommes comme Benvenuto, uniques dans leur profession, doivent être affranchis des lois, » et il trouve qu'on lui fait un grand tort lorsque, pour la première fois, on le met en prison à trente-neuf ans.

Du reste, il a aussi sa morale au service de ses passions ; si l'un de ses ennemis meurt, « on voit que Dieu tient compte des bons et des méchants, et rétribue chacun selon ses œuvres. » Il est religieux et crédule ; on lui fait voir dans le Colisée le sabbat des démons, et lui seul n'est pas effrayé. Jeté dans une prison, il lit continuellement la Bible en italien, et s'y trouve favorisé d'apparitions de Dieu et des saints, d'où vient qu'il porte sur la tête une petite flamme « qu'a pu voir clairement le très-petit nombre de personnes à qui j'ai voulu la montrer. » Enfin, joyeux de s'enfuir du château Saint-Ange, « en dépit de celui qui manifeste la vérité sur la terre et au ciel, *il pardonne librement à la sainte mère Église, bien qu'elle lui ait fait ce tort criminel.* » Puis, au moment de la terrible fusion du Persée, moment dont les angoisses ne peuvent être comprises que par un artiste, il invoque le secours de Dieu ; or, comme c'est à cette dévotion qu'il attribue sa réussite inattendue, il va en pèlerinage dans les sanctuaires « en chantant en l'honneur de Dieu des psaumes et des oraisons. »

Ce fut *en chantant et en riant* qu'il alla de Florence à Paris à travers les plus grands périls. Là, il se met à vivre magnifiquement avec trois chevaux et trois serviteurs ; il est logé dans un château royal ; mais l'envie se déchaîne contre lui, et il est flatté d'avoir des ennemis puissants. Telle était pour lui la duchesse à Florence, telle est madame d'Étampes à Paris. Il a maille à partir avec les courtisans, qu'il appelle des brise-miches (*scannapagnotte*) ; ce sont toujours des subalternes qui traversent les bonnes intentions du roi à son égard, et les font avorter.

Il trouve à Paris « une certaine engeance de compagnies qu'on appelle des aventuriers, lesquels assassinent volontiers sur les grandes routes, et bien qu'on en pende chaque jour un grand nombre, il semble qu'ils ne s'en inquiètent guère. » Il y rencon-

tre un autre inconvénient, les procès ; car, « aussitôt qu'ils commencent à voir quelque avantage dans le litige, ils trouvent à le vendre, et quelques-uns le donnent en dot à certains individus qui font le métier d'acheter des procès (1). Ils ont une autre vilaine chose: c'est que les hommes de Normandie, pour la plus grande partie, font profession de prêter faux témoignage; aussi les personnes qui achètent un procès se mettent à faire la leçon à quatre ou six de ces témoins selon le besoin, et ceux qui, ignorant l'usage, ne s'avisent pas d'en produire autant en sens contraire, entendent bientôt une sentence qui les condamne. » Quant à lui, lorsqu'il voit sa cause prendre une mauvaise tournure, il a recours pour son assistance à une grande dague; « il taille les jambes à l'un, et l'autre est touché de telle sorte que le procès en reste là, » aventure dont il remercie toujours Dieu, comme il le fait pour toutes les autres.

Son récit est plein de verve et de mensonges; il ne l'écrivit pas lui-même, mais le dicta, comme il est facile de s'en apercevoir à l'emphase et aux vanteries. Sous l'apparence d'une naïveté confiante, il est, comme toutes les autobiographies, défiguré par les sentiments de l'auteur et cette incroyable jactance qui le pousse à se vanter, même du crime. Redoutable aux autres, il était ou se croyait entouré de périls continuels: il est assailli plusieurs fois, et plusieurs fois empoisonné; il porte son argent sur lui, « afin de n'être pas exposé à être volé ou assassiné, comme c'est l'usage à Naples. » Le pape le fait empoisonner avec du diamant en poudre ; mais l'orfévre, trop avare, ne broie que du béril; dans d'autres occasions, il est sauvé par sa robuste constitution. Quelquefois, pour échapper à des procès qui lui sont intentés, à cause d'horribles méfaits, il n'a qu'à faire grand fracas ; ainsi, une femme l'ayant accusé d'un péché infâme, il ne se disculpe qu'en criant qu'il faut commencer par la brûler comme complice et patiente.

Nous sommes loin de vouloir confondre avec celles-là une existence beaucoup plus noble, mais qui porte une profonde empreinte de son siècle. Nicolas Machiavel, né d'une illustre famille de Florence, entre, jeune encore, dans les affaires. Nommé bientôt secrétaire des Dix de la guerre, il conserve quatorze

(1) Le fameux chancelier Michel de l'Hôpital, qui avait voyagé en Italie, dit dans son discours au parlement de Paris, du 7 septembre : *Peult dire qu'il a plus de procès au Chastelet de Paris qu'en toute l'Italie.*

ans ce poste, dont il n'est dépossédé qu'à la suite du changement de seigneurie. Lorsque les Médicis sont réintégrés, il est mis en prison et à la torture comme suspect; il résiste au souverain, mais non aux caresses du prince *bon père,* auquel, de son cachot, il adresse des vers suppliants et des excuses (1). Après le rétablissement de la république, il est négligé comme partisan des princes; lorsque les Médicis reviennent, il fait agir des amis et des femmes pour obtenir un emploi, mais sans succès; alors il se lamente et gémit sans savoir s'accommoder à la fortune et garder sa propre dignité.

Capable de voir tout ce qu'il y avait de moderne dans l'antiquité et d'ancien dans le moyen âge, venu dans un temps où l'absolutisme de l'État luttait contre la démocratie souveraine, il s'attacha au premier, et devança l'âge de l'omnipotence de l'État, aujourd'hui établie partout, excepté en Angleterre. Quelles causes bizarres, quelles intentions étranges n'a-t-on pas attribuées à son *Prince!* Recueillons de sa bouche les motifs véritables : « Je me tiens à la campagne, et, depuis mes dernières affaires, je n'ai pas passé, en les réunissant tous, vingt jours à Florence. Jusqu'à présent j'ai fait la chasse aux grives, et me lève pour cela avant le jour. Je préparais les gluaux, et je m'en allais chargé d'une masse de filets, si bien qu'on m'aurait pris pour un Géta quand il revenait du port avec les livres d'Amphitryon; je prenais deux grives au moins, et sept au plus. J'ai passé ainsi tout septembre; puis cette récréation, tout insipide et étrange qu'elle est, m'a manqué à mon grand déplaisir. Je vous dirai quelle a été ma vie depuis ce moment: je me lève avec le soleil, et m'en vais dans un bois à moi, que je fais couper; j'y reste deux heures à revoir le travail de la veille et à passer le temps avec ces bûcherons, qui ont toujours maille à partir, soit entre eux, soit avec leurs voisins. Quand j'ai quitté le bois, je m'en vais à une source, et de là, au lieu préparé pour la chasse aux oiseaux, avec un livre sous le bras, soit Dante, Pétrarque ou l'un de ces poëtes de second ordre, comme Tibulle, Ovide et autres semblables. Je lis ces passions amoureuses; leurs amours me rappellent les miennes, et je me complais un moment dans ces pensées.

(1) Artaud, *Machiavel, son génie et ses erreurs;* Paris, 1825. Les récentes études de Gervinus sur tous les chroniqueurs florentins, et de Théodore Mundt sur Machiavel et la marche de la politique européenne, sont de beaucoup supérieures.

« Je me rends ensuite sur la route, dans l'hôtellerie; je cause avec ceux qui passent, je demande des nouvelles de leur pays, j'entends diverses choses, et je prends note des différents goûts, des différentes fantaisies des hommes. Vient alors l'heure du dîner, où je mange avec ma compagnie les mets que comportent ma pauvre maison des champs et mon très-mince patrimoine. Le repas terminé, je retourne dans l'hôtellerie, où je trouve d'ordinaire l'hôtelier, un boucher, un meunier, deux boulangers; je m'encanaille toute la journée avec eux à jouer au tricon, au trictrac, ce qui fait naître mille querelles et mille colères avec accompagnement d'injures; le plus souvent on se dispute pour un sou,[1] et l'on nous entend crier au moins de San-Casciano. En me vautrant ainsi dans cette bassesse, j'empêche mon cerveau de moisir, et je livre carrière à la malignité de mon sort, content qu'il me foule aux pieds sur cette route, pour voir s'il finira par en avoir honte.

« Le soir arrivé, je retourne au logis, et j'entre dans mon cabinet. Je me dépouille sur le seuil de cette casaque de paysan, pleine de fange et d'ordure, et je passe des vêtements splendides et curieux; puis, vêtu d'une manière décente, je pénètre dans les vieilles cours des anciens hommes. Accueilli d'eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture qui *solum* est la mienne, et pour laquelle je suis né. Je n'ai pas honte de m'entretenir avec eux et de leur demander la raison de leurs actions; ils me répondent courtoisement, et, durant quatre heures de temps, je ne ressens aucun ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains pas la pauvreté, je ne m'effraye point de la mort, je me transporte entièrement en eux.

« Comme Dante a dit que *la science ne s'acquiert qu'en retenant ce qu'on a entendu,* j'ai noté ce qui m'a paru remarquable dans leur conversation, et j'en ai composé un opuscule, *de Principatibus,* où je pénètre, autant que je le puis, dans les considérations de ce sujet, en discutant ce que c'est que la principauté, combien il y en a d'espèces, comment elles s'acquièrent, comment elles se maintiennent, pourquoi elles se perdent. Si jamais quelqu'une de mes fantaises vous a plu, celle-là ne devrait pas vous déplaire; cet opuscule devrait être bien accueilli d'un prince, surtout d'un prince nouveau, et c'est pourquoi je l'adresse à la magnificence de Julien.

« J'ai causé avec Philippe de ce petit travail pour savoir si je devais le donner ou non, et, dans le cas de l'affirmative, s'il

convenait que je le portasse ou si je devais l'envoyer. En ne le donnant pas, je craignais de n'être pas lu par Julien; or je suis poussé à le donner par l'urgente nécessité; car je me mine et ne saurais rester longtemps ainsi sans devenir méprisable par ma pauvreté. J'aurais ensuite le désir que ces seigneurs de Médicis commençassent à m'employer, quand même je devrais débuter par tourner une meule, attendu que, si je ne finissais pas par me les concilier, je devrais accuser ma maladresse. Pour ce motif, quand ils auraient lu cet écrit, ils verraient que je n'ai pas passé à dormir ou à jouer les quinze années que j'ai étudié l'art des hommes d'État. Chacun devrait avoir à cœur de se servir d'un homme riche d'une expérience acquise aux dépens des autres. Quant à ma fidélité, on n'en devrait pas douter, puisque, ayant toujours observé la foi, je ne saurais apprendre aujourd'hui à y manquer. Celui qui a été fidèle et homme de bien pendant quarante-trois ans, que j'ai, ne doit pas pouvoir changer de nature; or, pour attester ma foi et mon honnêteté, j'ai ma pauvreté. »

Après avoir terminé son livre de la manière que nous connaissons, il l'adressa à l'incapable Laurent, en lui disant : « Que « Votre Magnificence accepte ce léger don avec autant de bien« veillance que j'ai de plaisir à le lui envoyer. Si elle consi« dère et lit soigneusement ce livre, elle y rencontrera mon « extrême désir de la voir parvenir à cette grandeur que la for« tune et ses qualités lui promettent; et si Votre Magnificence, « du comble de son élévation, daigne diriger quelquefois ses re« gards sur ces basses régions, elle reconnaîtra combien je sup« porte, sans l'avoir méritée, une grande et continuelle mali« gnité de fortune. »

Qu'en retira-t-il? Les tyrans le négligèrent; à la fin seulement, le cardinal de Médicis lui donna une légation près du chapitre des moines de Capri, et son frère lui fit une pension pour écrire l'histoire de Florence. Dans cet ouvrage, il évitait avec soin les faits qui pouvaient offenser, et il écrivait à Guicciardini : « Étant pour entrer dans certains détails, « j'aurais besoin de savoir de vous si je ne risque pas de dé« plaire, soit en relevant, soit en rapetissant les événements. « Je me consulterai d'ailleurs avec moi-même, et je m'étu« dierai à faire de telle sorte que, tout en disant la vérité, « elle ne soit désagréable à personne.» Ce fut donc un bonheur pour lui que la mort lui épargnât l'embarras de raconter les

faits contemporains, au milieu desquels il n'aurait pu louvoyer.

Si les politiques l'admiraient, la partie saine de la bourgeoisie lui sut mauvais gré de cette politique désordonnée (1) qui ne devait pas délivrer l'Ita ie des étrangers, mais la jeter dans leurs bras, perverse et conspuée.

Connu pour son caractère bizarre et ses opinions singuiè res (2), il composait d'étranges comédies, et on lui écrivait de Florence : « Depuis que vous n'y êtes pas, il n'est plus question de jeu, de tavernes, ni de quelques autres petites choses. » A cinquante-cinq ans, il conçoit une passion violente pour une jeune]fille, et, entre autres lettres obscènes, il écrivait à Vettori, le mois de janvier 1514, en lui envoyant un sonnet : « Je ne sau-

(1) « Le motif de la très-grande haine qu'on lui portait généralement fut, outre qu'il était licencieux de langage, d'une vie peu honnête et messéante à son rang, l'ouvrage qu'il composa sous le titre de *Prince*, et qu'il dédia à Laurent, fils de Pierre et petit-fils de Laurent, afin qu'il se fît seigneur absolu de Florence. Dans cet ouvrage (véritablement impie, qui devrait non-seulement être blâmé, mais supprimé, comme il chercha lui-même à le faire quand il n'était pas encore imprimé), il semblait qu'il enseignât à ravir aux riches leurs biens, aux pauvres leur honneur, aux uns et aux autres la liberté. Aussi arriva-t-il, à sa mort, ce qui ne saurait se reproduire à l'avenir, c'est-à-dire que les gens de bien comme les mécontents s'en réjouirent : les gens de bien parce qu'ils le jugeaient méchant, et les méchants parce qu'ils le connaissaient, non-seulement plus pervers, mais plus habile qu'eux. » (VARCHI, *Storie*, liv. III, p. 210.)

« Tout le monde le haïssait à cause de son *Prince :* il semblait aux riches que ce *Prince* eût pour objet d'enseigner au duc Laurent de Médicis à leur enlever leurs biens, et aux pauvres la liberté; aux *piagnoni*, il semblait qu'il était hérétique; aux gens de bien, déshonnête ; aux méchants, plus méchant ou plus habile qu'eux, de telle sorte qu'il avait encouru la haine de tous. Il fut très-dépravé dans sa vieillesse, et surtout jaloux ; il faisait donc usage de certaines pilules, dont il avait la recette de Zanobi Bracci, avec lequel il mangeait souvent. Il tomba malade en partie à cause de la douleur, en partie à cause des accidents ordinaires ; la douleur, c'était l'ambition, car son poste lui fut enlevé par Giannotto, très-inférieur à lui... Quand il se vit malade, il commença à prendre de ces pilules, s'affaiblit, et son mal s'aggrava ; alors il raconta ce rêve si fameux à Philippe, à François de Nero et à Jacques Nardi, et c'est ainsi qu'il mourut, avec une joie très-mauvaise, en raillant. Pierre Carnesecchi (qui vint avec lui de Rome avec une de ses sœurs) dit qu'il l'entendit soupirer plusieurs fois, parce qu'il avait appris que la ville était libre. Je crois qu'il gémissait sur sa conduite, parce qu'il aimait extraordinairement la liberté ; mais il regrettait de s'être brouillé avec le pape Clément. » (BUSINI, *Lettre* XI.)

(2) Guicciardini lui écrit : « Comme vous avez toujours été, *ut plurimum*, d'une opinion extravagante, en opposition avec celle du plus grand nombre, inventeur de choses insolites et nouvelles, je pense... » 18 mai 1521.

« rais répondre à votre dernière épître avec des paroles qui me « semblent à propos, si ce n'est avec ce sonnet, par lequel vous « verrez toute la ruse qu'a déployée ce petit voleur d'amour « pour m'enchaîner. Les chaînes dont il m'a chargé sont si « fortes que je désespère entièrement de ma liberté. Je ne sais « comment il me sera possible de rompre mes fers; du reste, « quand bien même le sort ou toute autre circonstance humaine « m'ouvrirait quelque chemin pour me délivrer, je ne voudrais « pas y entrer, tant mes chaînes me paraissent tantôt douces, « tantôt légères, tantôt lourdes; elles font un tel mélange de « vicissitudes, que j'estime ne pas pouvoir vivre content sans « une pareille existence. Je regrette que vous ne soyez pas pré- « sent pour vous moquer de moi quand je me plains ou que je « ris; le plaisir que vous en auriez est éprouvé par notre cher « Donat, lequel, avec l'amie dont je vous ai parlé d'autres fois, « est l'unique port et refuge de mon navire, que la tempête con- « tinuelle a laissé sans timon ni voiles. »

Le coryphée des amis de la joie vécut toujours dans la débauche; dans les règles qu'il établissait pour une société d'amis, il imposait à tous l'obligation d'assister ponctuellement aux pardons, aux fêtes, aux cérémonies ecclésiastiques, sans oublier les bals, les collations, les banquets, les spectacles, les veillées et autres amusements, sous peine, pour les hommes, d'être relégués dans un monastère de religieuses, et, pour les femmes, dans un couvent de moines.

Au milieu de cette existence de plaisirs, il émettait des jugements pleins de finesse sur la situation de l'Italie; ou bien il se rendait aux assemblées de l'une des nombreuses confréries dévotes de Florence, prononçait un sermon sur le texte *De profundis*, et concluait en invitant ses auditeurs à faire pénitence; « à imiter saint François et saint Jérôme, dont l'un se roulait sur des ronces, et l'autre se déchirait la poitrine avec un caillou, pour réprimer la chair et l'empêcher de succomber aux mauvaises tentations... Mais nous sommes abusés par les plaisirs libidineux, entourés d'erreurs, enveloppés dans les liens du péché, et nous nous trouvons entre les mains du démon. Il convient donc, pour nous en tirer, de recourir à la pénitence, et de nous écrier avec David : *Miserere mei, Deus*, et de pleurer amèrement avec saint Pierre. » Peut-être faisait-il ce sermon avant de sortir pour aller donner une sérénade à sa belle, et chanter :

Apri all' amante le serrate porte...
Pon giù quella superbia che tu hai;
Segui il regno di Venere e la corte...
Usa pietà, e pietà troverai.

Ouvre à ton amant ta porte fermée.
Dépose l'orgueil que tu as;
Suis les lois de Vénus et sa cour...
Use de pitié, et pitié tu trouveras.

En effet, ces retours de la débauche et de la corruption aux sentiments pieux et religieux, sont naturels dans un temps où l'éducation y prédisposait. Il n'y avait pas un artiste, sans excepter l'Arioste et Cellini, qui ne sentît renaître le besoin de se réfugier parfois sous l'aile de Dieu et de renouveler ces pratiques dans lesquelles il avait été nourri par sa mère. Michel-Ange, comme nous l'avons vu, ne les oubliait pas; plein d'admiration pour la simple nature, il écrivait à Vasari : « Ces jours derniers, je suis allé dans les montagnes de Spolète visiter les ermites, de manière que je ne suis pas retourné tout entier à Rome, parce que, véritablement, on ne trouve la paix que dans les bois. » Vasari, bien qu'il fût absorbé par l'art, cédait parfois au charme des beautés naturelles et aux inspirations de la piété. A la mort du duc Alexandre (1), voyant ses travaux interrompus, il fut pris d'une mélancolie qui lui fit craindre une fin douloureuse; il résolut donc de se livrer à la solitude et à son art : « *De cette manière*, « disait-il, *j'offenserai moins Dieu, le prochain et moi-même.* La « solitude dédommage de l'importunité de ceux que vous êtes

(1) Dans une lettre à l'Arétin, il dit que ce duc « était vraiment digne d'être prince, non-seulement de Florence, mais de toute la pauvre et malheureuse Italie, parce que ce grand médecin la guérirait de ses graves infirmités. » Après avoir parlé des soins que ce duc donnait aux préparatifs pour la réception de Charles-Quint et de ses fatigues à lui, qui l'avaient forcé de s'endormir dans une église, il ajoute qu'Alexandre, l'ayant fait appeler, lui dit : « Ton travail, mon George, est plus grandiose, plus beau, mieux entendu et plutôt terminé que celui de tous les autres; connaissant à cela l'amour que tu me portes, le duc Alexandre ne tardera point à te récompenser de ces fatigues et des autres; mais c'est le moment où il faut que tu sois éveillé, et tu dors! Prenant alors ma tête d'une main, il l'approcha de lui, me donna un baiser sur le front et partit. Je sentis s'agiter mes esprits, qui m'avaient abandonné dans le sommeil, et la fatigue s'enfuit de mes membres harassés comme si j'avais eu un mois de repos. Cet acte d'Alexandre ne fut pas inférieur à la libéralité de celui d'Alexandre le Grand, lorsqu'il donna à l'illustre Apelles les villes, les talents et sa maîtresse Campaspe. »

« obligé de craindre, d'aimer, de combler de dons, parce qu'ils « vous louent et vous mettent en avant ; ainsi, dans cette con- « templation de Dieu, le temps se passera à lire, sans péché et « sans offenser le prochain par la médisance. »

Jean Pollastra lui ayant persuadé de se retirer parmi les moines des Camaldules, Vasari lui écrivait de cet asile : « Soyez « mille fois béni par Dieu, puisque c'est grâce à vous que je suis « arrivé dans la solitude des Camaldules ; car, me connaissant « moi-même, je ne pouvais trouver un meilleur refuge. Je passe « mon temps avec profit en compagnie de ces saints religieux, « lesquels, en deux jours, ont apporté à mon caractère un sou- « lagement si bon et si salutaire, que je commence à connaître « où ma folie me conduisait aveuglément. En outre, sur cette « ruine élevée des Alpes, au milieu de ces droits sapins, je dé- « couvre la perfection que l'on retire du repos. De même que « ces arbres se revêtent chaque année de branches en croix mon- « tant vers le ciel, ainsi ces saints ermites les imitent, comme « ceux qui vivent ici ; abandonnant les vanités de la terre, « ils s'élèvent par la perfection, grâce à la ferveur de l'esprit « tourné vers Dieu, dont ils approchent chaque jour davantage. « Qu'importent à ces sapins les tentations funestes et les vani- « tés mondaines ? Bien qu'ils soient continuellement battus par « la fureur des vents et de la tempête, ils rient de nous autres ; « car, lorsque le ciel se rassérène, ils deviennent plus droits, « plus beaux, plus durs et plus parfaits qu'ils ne le furent ja- « mais, et l'on reconnaît certainement que Dieu leur donne la « constance et la foi. Il en est de même des ermites qui servent « en tout le Seigneur. J'ai parlé jusqu'à présent à cinq vieillards « âgés d'environ quatre-vingts ans chacun, fortifiés de perfection « dans le Seigneur, et il m'a semblé entendre parler cinq anges « du paradis. Je m'étonne de les voir, dans cet âge de décrépi- « tude, se lever la nuit, comme les jeunes gens, au milieu de ces « glaces, partir de leurs cellules qui se trouvent dispersées dans « la solitude à une distance de cent cinquante pas, venir à l'église « le matin et à toutes les heures du jour, aussi joyeux que s'ils « allaient à une noce. Ici, le silence a ce langage muet qui n'ose « pas soupirer, et les feuilles des sapins craindraient de s'entre- « tenir avec les vents. Les eaux, au moyen de conduits en bois, « sont répandues dans toute la solitude d'une cellule à l'autre ; « toujours fort limpides, elles roulent avec un calme merveil- « leux. »

CHAPITRE CLIV.

MŒURS. OPINIONS.

Nous avouons que les histoires littéraires de l'Italie eurent toujours un caractère aristocratique, et que, même alors qu'elles tinrent compte de l'influence des écrivains sur le peuple, elles ne songèrent point à l'influence de celui-ci sur ceux-là. Or on ne saurait s'expliquer, sans examiner les mœurs de ce temps, comment il fut possible d'écrire le *Prince* de Machiavel, le *Roland furieux* de l'Arioste et les obscénités de l'Arétin. Quant à nous, les amples détails dont les autres font suivre le récit des batailles, nous les avons consacrés à l'art et au progrès de la pensée, non-seulement par prédilection pour ces études, mais parce qu'elles représentent mieux ce que nous cherchons, les hommes de chaque âge.

Les langues, ce signe distinctif des nationalités, une fois établies, les relations favorisées, les découvertes de l'intelligence répandues par l'imprimerie, cette splendeur des arts, ces richesses et ces délices qu'un nouveau monde avait improvisées, répandirent sur cette époque un éclat qui la distingue des autres. Mais quiconque ne confond pas la culture intellectuelle avec la civilisation, s'aperçoit que celle-ci ne peut grandir d'une manière durable que par le développement harmonique des facultés humaines; or, dans les temps que nous décrivons, l'imagination l'emportait sur le raisonnement, et les fruits de cette semence embellirent et tuèrent l'Italie.

Dans les arts et dans les lettres, comme dans les gouvernements et les mœurs, le paganisme ressuscité cherchait des séductions sensuelles dans le beau exclusivement, et lui sacrifiait le vrai, dont il doit être la splendeur et la manifestation. Léon X rend une bulle afin de protéger le poëme le plus immoral; Clément VII favorise Berni, et accorde un privilége pour l'impression des œuvres de Machiavel, sans excepter le *Prince;* Jules III embrasse l'Arétin, qui dédie la plus infâme de ses tragédies au cardinal de Trente; un autre cardinal, qui aspire à la tiare, écrit la *Calandre*, compositions immorales, obscènes, meurtrières;

mais qu'importe? elles étaient belles, et cela suffisait; l'imagination en était amusée, la raison éblouie.

Le doute scientifique n'avait pas encore touché aux dogmes de la foi; les doctes n'y songeaient pas, et les gens médiocres croyaient que le meilleur hommage à lui rendre, c'était de n'en rien dire. Quant au peuple, on dirait que sa dévotion fût alors plus vive que jamais, et qu'il sentît davantage le besoin de chercher dans le ciel un soulagement aux misères de la terre; aussi est-il parlé d'une suite de miracles et de fréquentes apparitions de la Vierge. Les Florentins, « quand ils craignaient que les lansquenets passassent dans la Toscane avec le connétable de Bourbon, faisaient tous les vendredis une procession avec le corps du Christ, et toute la ville suivait le cortége en grande dévotion (1). » La piété ravivée par frère Savonarola inspirait les héros au siége de Florence. Les Milanais demandaient par des prièser générales le soulagement des maux occasionnés par les rois, et les Siennois s'encourageaient par des processions à résister aux oppresseurs de la patrie.

Dans les grands eux-mêmes, les iniquités n'avaient pas éteint la dévotion; Cicco Simonetta écrivait sur son livre de *Souvenirs:* « Je suis allé aujourd'hui à Sainte-Marie des Grazie de Monza, où j'ai entendu deux messes des moines, et j'ai fait vœu de ne pas manger gras le vendredi; j'ai fait vœu aussi de m'abstenir de viande le mercredi, et depuis lors je n'ai pas été tourmenté de la goutte. » Ludovic Sforza multipliait les églises, et, la nuit qui précéda sa fuite de Milan, il la passa dans l'église des Grazie à faire la veillée sur le tombeau de sa femme. Charles VIII faisait des vœux le jour de la bataille de Fornoue; Vitellozzo, fait prisonnier par le duc de Valentinois, « le prie d'intercéder auprès du pape afin qu'il lui accorde indulgence plénière pour ses péchés (Machiavel). » Enfin ceux qui s'apprêtaient à commettre quelque iniquité se prémunissaient de reliques et d'absolutions.

Nous ne parlons pas des gens de bien qui s'imposaient les pénitences les plus rigoureuses, des pèlerinages et des macérations, se flagellaient jusqu'au sang, se faisaient pauvres volontaires, et qui, anticipant sur la tombe, s'enfermaient des années entières entre quatre étroites murailles. A Venise, il est fréquemment question de *recluses,* femmes qui se faisaient murer dans de petites cellules sur les toits ou sous les portiques des

(1) *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, Marc Foscari, de 1527.

églises, vivant d'abstinences, priant sans cesse et suivant les offices au moyen d'une ouverture qui donnait sur l'église, ouverture par laquelle elles recevaient encore les sacrements et les aumônes (1).

Qui ne se rappelle les merveilleux effets produits par frère Savonarola? Il s'était opposé de toutes ses forces à la recrudescence du paganisme, qui bouleversa non-seulement les idées de pudeur, mais celles de justice, puisque l'immoralité se montra audacieusement dans les mœurs, dans les actions, dans les livres. Les prélats, foulant aux pieds toute honte, tout respect humain, gardaient près d'eux leurs enfants. Les cours des princes étaient peuplées de courtisans, engeance qui, comme disait Alexandre Allegri, « vise aux coupes et atteint les épées, baise et mord en même temps, rit et écorche ; » on disait encore proverbialement qu'ils servaient de bouffons dans leur bas âge, de femmes dans leur enfance, de maris dans leur adolescence, de compagnons dans leur jeunesse, de proxénètes dans leur vieillesse, de diables dans leur décrépitude.

Les liens de famille relâchés, la bienveillance étouffée par la réflexion, l'homme était employé comme instrument, même dans l'amour. En 1534, la commune de Lucques témoignait une grande sollicitude pour les prostituées, se plaignant que la ville, à cause des outrages qu'elles avaient subis, n'en était pas pourvue d'un nombre suffisant (2) ; elle les favorisait de nombreux priviléges, et leur accordait même le titre si recherché de citoyennes originaires. A Venise, on en comptait onze mille six cent cinquante (3), bien que la dépravation, favorisée par les gondoles, eût encore à son service les beaux esclaves ; puis on voyait se multiplier les rapts et les péchés contre nature ; les cloîtres avaient une réputation détestable, et le panégyriste du doge, André Contarini, lui faisait un mérite d'avoir résisté aux tentations des religieuses (4).

En souvenir d'Aspasie, qu'Athènes avait idolâtrée, les courtisanes étaient honorées. A Rome, Impéria fut « aimée sans fin

(1) **Mutinelli**, *Del costume veneziano.*

(2) *Quod causatur quod in ipsa nostra civitate ipsæ mulieres in ea stare non possunt libere, prout dicens et conveniens est in civitate libera prout est nostra, ex quo procedit quod vitium sodomiticum in ea radicatur et nimis incrementi suscipit, ac etiam ex defectu ipsarum mulierum multæ rixæ fiunt et scandala committuntur...*

(3) **Filiasi**, *Memorie storiche*, t. III, p. 263.

(4) **Gallicciolli**, *Memorie venete*, t. I, p. 254, 262, 336 ; t. III, p. 269, 272, etc.

par des hommes illustres et riches,» par Sadolet, Campari, Colocci; sa demeure était tout à la fois le rendez-vous des amours, des bonnes manières et des lettres. Dans une maison que lui avait montée Bufalo, « il y avait entre autres choses une salle, une chambre et un cabinet si pompeusement ornés, que ce n'était partout que velours et brocarts, avec des tapis très-fins par terre. Dans le cabinet où elle se retirait quand elle recevait la visite de quelque grand personnage, les tentures qui couvraient les murs étaient toutes de drap d'or, surchargé de broderies d'un travail riche et beau. On y voyait une corniche toute revêtue de dorure et de bleu d'outremer, faite admirablement, sur laquelle étaient de superbes vases en matières précieuses, albâtre, porphyre serpentin et autres espèces. Autour se trouvaient plusieurs coffres et bahuts richement sculptés, et tels que tous avaient une grande valeur. On voyait au milieu un guéridon, le plus beau du monde, couvert de velours vert; sur ce guéridon était toujours un luth ou une cithare, avec des livres italiens et latins, richement ornés, etc. (1).» Elle mourut à vingt-six ans en 1511, et fut ensevelie dans l'église de Saint-Grégoire, avec cette épitaphe: *Imperia, cortisana, quæ digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit.*

La Tullia d'Aragona n'eut pas moins de réputation à Venise; elle fut courtisée par Bernard Tasso et d'autres personnages distingués, que Speron Speroni fait entretenir avec elle dans son *Dialogue d'amour*. Il est inutile de répéter les infâmes célébrités de Rosa Vanozza et de Lucrèce Borgia, que suivirent de près les fastes de Blanche Capello. Néanmoins on doit s'étonner que des femmes renommées pour leur libertinage fussent épousées par des princes; mais ces princes, qui n'étaient refrénés par aucun pouvoir supérieur, ni par l'autorité redoutable de l'opinion, se croyaient tout permis. Nous avons déjà parlé de la Franco, dont il nous reste une lettre curieuse, dans laquelle elle dissuade une dame vénitienne de faire une courtisane de sa fille; je dis curieuse à cause des arguments qu'elle emploie, puisqu'elle insiste sur les dangers auxquels exposent la vie et les richesses (2).

Nous lisons dans les journaux manuscrits de Sanuto, sous la date de 1497: « *Il y a peu de jours don Alphonse* (qui épousa ensuite Lucrèce Borgia) *fit dans Ferrare une chose extrême-*

(1) BADELLO, part. III, nouv. 42.
(2) *Lettres familières*, ch. 41.

ment légère, car il alla tout nu par les rues, en compagnie de quelques jeunes gens, au beau milieu du jour. Baglione de Pérouse vivait publiquement dans des relations incestueuses avec sa sœur. Une dame de Ferrare, aimée du cardinal Hippolyte d'Este, le Mécène de l'Arioste, se livre à Jules, frère du prélat, et rejette sa faute sur les beaux yeux du jeune homme; le cardinal les lui fait arracher. Jules conspire alors avec son frère Ferdinand pour renverser Alphonse; mais ils sont découverts, arrêtés et conduits au supplice; puis, arrivés sur l'échafaud, ils reçoivent leur grâce, pour être enfermés dans une prison perpétuelle. La plume se refuse à rapporter l'outrage que Pierre-Louis Farnèse fit subir à l'évêque de Fano.

Paul Jove, dans un manuscrit latin trouvé dans sa famille à Côme, se plaint que, « le luxe et la licence débordant, les plus nobles matrones se livrèrent à une débauche effrénée; tandis que les Français, hommes prompts, libéraux, violents en amour, en avaient déjà souillé plusieurs, les Espagnols, obscènes, rusés, importuns, pénétrèrent dans la couche nuptiale d'un grand nombre au moyen d'une cour assidue et d'adroits artifices. Les unes par bassesse et luxure, les autres à prix d'argent, la plupart par ambition, par crainte, par jalousie des autres, foulent aux pieds la pudeur. Si quelques femmes, sages et pudiques, repoussent les honteuses propositions, elles ne sont pas courtisées par les nobles chevaliers; on envoie des soldats saccager leurs maisons de campagne, et l'on ne s'arrête que le jour où les maris fatigués se rachètent de ces dégâts en livrant leurs épouses. Aucune maison n'est à l'abri de l'avarice des militaires, si la maîtresse ne cherche, dans un officier supérieur, une protection contre les passions brutales. »

Non-seulement le duc de Valentinois et son père, mais encore des personnes réputées honnêtes, avaient recours aux poignards et au poison, ou du moins on le croyait; Alexandre Farnèse, qui passait pour être doux et humain, les employait, et lorsqu'il apprenait qu'on avait attenté à la vie du prince d'Orange, il envoyait des circulaires de réjouissance, tant les assassinats faisaient partie de la tactique d'alors. Les empoisonnements, comme l'attestent les biographies et les nouvelles, se multipliaient parmi les gens de toute condition; on dirait qu'ils étaient la pudeur de quiconque rougissait de commettre un assassinat manifeste. Bibiena et Berni eux-mêmes, ces caractères si joyeux, furent empoisonnés, ou du moins on le dit.

Frère Paul Sarpi conseillait à la Seigneurie vénitienne de recourir au poison pour faire disparaître les hommes dangereux, attendu que le poison est moins odieux et plus utile que le bourreau. Les scènes tragiques qui ensanglantèrent la cour de Cosme de Toscane furent peut-être exagérées par les bannis; mais le journal où Burcardo note froidement des méfaits énormes et pourtant quotidiens, n'effraye pas moins que la lecture de Machiavel. En 1514, la ville de Plaisance présentait une supplique au pape contre le gouverneur Campeggi, qui permettait toute sorte d'iniquités, au point de laisser poignarder impunément sous ses yeux beaucoup de citoyens considérables: des matrones étaient outragées dans leurs demeures, des femmes enlevées au milieu de la ville, des boutiques et des magasins pillés en plein jour, des villas saccagées, les factions ravivées, les maisons pleines d'armes et de gens armés (1).

Quelques souvenirs des idées chevaleresques survivaient néanmoins, au milieu de tant de corruption et d'atrocités : François Ier combattait comme un ancien paladin; Bayard et Gaston de Foix mouraient en héros en deçà des Alpes. Ce dernier, pendant qu'il assiége dans Vérone Marc-Antoine Colonna, apprenant qu'il se trouve malade, lui envoie son médecin, et, lorsqu'il est guéri, il le prie de sortir un moment, afin de lui procurer le plaisir de le voir. Mais les exploits guerriers avaient alors moins d'attraits pour la noblesse que la vie des cours, devenue une nécessité parmi les pauvres d'esprit, auxquels il faut, outre le faste et les caresses, une lice de belles manières et de fines causeries.

Le comte Baldassare Castiglione de Mantoue, envoyé auprès des princes milanais pour se raffiner, servit avec François Gonzague de Mantoue et Guid'Ubaldo d'Urbin; il fut chargé d'ambassades en France, en Angleterre, en Espagne, et jouit à Rome de l'amitié des personnages les plus distingués. Quand il mourut, Raphaël fit son portrait; Jules Romain dessina son tombeau, et Pierre Bembo en composa l'inscription. Il resta longtemps à la cour d'Urbin, où ce Guid'Ubaldo, atteint de la goutte, « cherchait avant tout à remplir sa maison de gentilshommes très-nobles et vaillants, avec lesquels il vivait très-familièrement, heureux de s'entretenir avec eux. En cela, le plaisir qu'il donnait n'était pas moindre que celui qu'il recevait, parce qu'il sa-

(1) *Archives historiques*, app. VI, 18.

vait très-bien les deux langues, et joignait à une douceur affable la connaissance d'une infinité de choses. En outre, sa grandeur d'âme le stimulait tellement que, bien qu'il ne pût, comme il l'avait fait autrefois, se livrer aux prouesses de la chevalerie, il prenait un extrême plaisir à les voir accomplir par d'autres. Soit qu'il reprît ou louât chacun selon son mérite, il montrait clairement combien il avait un jugement sain à l'égard de ces exploits. Aussi, dans les joutes, les tournois, les cavalcades, le maniement de toute espèce d'armes, comme dans les fêtes, les jeux, la musique, en un mot dans tous les exercices propres à de nobles chevaliers, chacun s'efforçait de se montrer tel qu'il pût être jugé digne d'un si noble commerce.

« Toutes les heures de la journée étaient partagées en exercices honorables et amusants, soit pour le corps, soit pour l'esprit; mais, comme le seigneur duc, à cause de son infirmité, dormait toujours assez longtemps après le dîner, chacun se rendait auprès de la duchesse Élisabeth Gonzague. Là, on entendait les doux entretiens et les plaisanteries honnêtes, et l'on voyait une aimable gaieté peinte sur le visage de chacun, si bien qu'on pouvait dire que cette maison était le véritable séjour de l'allégresse. Je ne crois pas qu'on ait jamais goûté ailleurs, comme chez le duc autrefois, la douceur qui dérive d'une compagnie aimée et charmante; car, sans rappeler combien chacun de nous était honoré de servir un tel seigneur, il naissait dans le cœur de tous un grand plaisir chaque fois qu'ils se trouvaient en présence de la duchesse. Tous semblaient être attachés par une chaîne d'amour, tellement qu'il n'y eut jamais accord de volontés ou tendresse cordiale entre frères plus grande que celle qu'on voyait là parmi les membres de la société.

« La même chose avait lieu parmi les femmes, avec lesquelles on entretenait un commerce très-libre et très-honnête, car il était permis à chacun de parler, de s'asseoir, de plaisanter et de rire avec qui il voulait; mais tel était le respect que l'on avait pour la volonté de la duchesse, que cette même liberté devenait un frein puissant. Lui être agréable était pour tous le plus grand plaisir du monde; lui déplaire, la plus grande peine. C'est pourquoi des mœurs honnêtes s'associaient à une extrême liberté; auprès d'elle, les jeux et les plaisanteries, outre les traits pleins de finesse, étaient accompagnés d'une majesté gracieuse et grave. La modestie et la grandeur qui apparaissaient toujours dans les actes, les paroles et les gestes de la duchesse, qu'elle

rît ou badinât, révélaient chez elle une grande princesse, même pour quiconque ne l'avait pas encore vue. Ainsi, imprimant son caractère sur les personnes qui l'entouraient, il semblait qu'elle façonnât tout le monde selon ses qualités et sa forme; chacun s'efforçait donc d'imiter ce genre, apprenant les règles des belles manières à l'école d'une princesse si grande et si vertueuse...

« Outre les fêtes joyeuses, concerts, bals, qui avaient lieu continuellement, tantôt on proposait de belles questions, tantôt on faisait quelques jeux ingénieux, à la volonté de l'un ou de l'autre, dans lesquels, sous des voiles divers, les assistants découvraient allégoriquement leurs pensées aux personnes qui leur plaisaient le plus. D'autres fois, il s'élevait des discussions sur diverses matières, ou bien l'on se mordait par des mots rapidement échangés. Souvent encore, il y avait des concours, comme nous disons aujourd'hui, auxquels participaient des poëtes, des musiciens, toutes sortes d'hommes aimables et les intelligences les plus remarquables en tous genres que possédât l'Italie (1). »

Ces plaisirs intellectuels, élégants et pleins de décence, Castiglioni les a retracés avec un style simple, en imaginant des entretiens dans lesquels se manifestent les qualités du courtisan, comme on appelait alors les gentilshommes. Selon l'habitude, il imite trop souvent et rappelle surtout Cicéron dans les introductions. Comme lui, au lieu de suivre l'austérité stoïcienne, il adopte la condescendance socratique, qui place la vertu dans le savoir, le vice dans l'ignorance. Il ne creuse pas dans la nature humaine, comme devrait le faire quiconque donne des préceptes; ses physionomies manquent de lumière, et il ne veut pas qu'on agisse avec originalité ni sous la première impulsion. Afin d'atteindre au type idéal du courtisan, il donne des préceptes sur la manière dont il doit se vêtir, parler, faire les révérences, outre qu'il examine la question de savoir s'il peut mentir et jusqu'à quel point. Il faut surtout qu'il connaisse bien l'escrime, outre la danse, la natation, le saut, la musique et les exercices amusants; mais il ne faut pas se distinguer par des faits particuliers, c'est-à-dire avoir du caractère. Il veut « que le courtisan, avant toute chose, s'applique, avec toutes ses pensées et toutes les forces de son âme, à aimer et à adorer presque le prince qu'il sert, et qu'il consacre à lui plaire ses désirs, ses ha-

(1) *Il Cortigiano*, liv. I.

bitudes, ses manières (livre II). » Il enseigne l'art de louer le prince sans que la louange paraisse adulation ; de se louer soi-même sans que la louange paraisse vanité ; de montrer de la répugnance pour les honneurs et les emplois qu'on ambitionne le plus; d'amuser la compagnie par de bons mots et l'exagération d'une saillie. En résumé, c'est l'art d'être immoral et gracieux. Néanmoins il veut que son courtisan évite les flatteries et les complaisances démesurées, et qu'il ne dissimule pas les vérités utiles : leçons dont il offre un exemple lui-même en blâmant les artifices, trop communs parmi les princes.

Admirateur de son époque comme tous les contemporains, il tourne en ridicule les panégyristes du passé : « Que les intelligences de ces temps fussent généralement de beaucoup inférieures à celles d'aujourd'hui, c'est ce qui ressort avec évidence de tout ce qu'elles ont laissé dans les lettres, les peintures, les statues, les édifices et tout le reste. Ces vieillards blâment encore en nous beaucoup de choses qui, en soi, ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais seulement parce qu'ils ne les faisaient pas. Ils disent qu'il ne convient pas aux jeunes gens de se promener dans la ville à cheval, surtout sur des mules, de porter des fourrures, de longs vêtements en hiver, un bonnet, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de dix-huit ans, et autres choses semblables. En cela ils se trompent certainement, car ces habits, outre qu'ils ont l'avantage d'être commodes et utiles, sont introduits par la coutume et plaisent généralement. De même alors on aimait à se vêtir de la *giornea* (sorte d'habillement), avec les bas ouverts et de jolis escarpins, et, pour être galant, à porter un jour entier un épervier sur le poing sans motif, à danser sans toucher la main de sa dame, à suivre d'autres usages, qui seraient aussi ridicules aujourd'hui qu'ils étaient prisés à cette époque. Qu'il nous soit donc permis de suivre les usages de notre temps, sans être calomniés par ces vieillards qui, voulant se louer, disent souvent : « J'avais vingt ans, que je couchais encore avec ma mère et mes sœurs, et je n'ai su que fort tard ce que c'était qu'une femme. Maintenant les enfants, à peine sortis du berceau, savent plus de malices que les hommes faits en savaient autrefois. » Ils ne s'aperçoivent pas, en parlant ainsi, qu'ils attestent que nos enfants ont plus d'intelligence que n'en avaient leurs vieillards (livre II). »

La conversation était entretenue par des récits et des plaisanteries, matière sur laquelle il s'étend beaucoup, comme il traite

longuement des femmes de palais, qui lui ont inspiré son *Courtisan*. Il touche à l'amour avec délicatesse, examine s'il convient de faire la cour, et s'il faut adresser ses hommages à une vierge ou à une femme mariée; il indique les moyens d'empêcher que l'amour ne dégénère en une mollesse efféminée, contre laquelle il se déchaîne.

Après avoir fait l'éducation de son gentilhomme, il le place auprès du prince. Là l'intérêt devient plus grand, et l'auteur se montre plus hardi quand il déplore que les chefs d'État soient abandonnés à la licence et à l'adulation, tandis qu'il faudrait leur présenter la vérité sous le voile du plaisir. Il est vrai que les conseils qu'il offre au prince se réduisent à d'insignifiantes généralités, ou ne conviennent tout au plus qu'à de petits seigneurs, et encore faut-il qu'ils soient bons. « On ne saurait peut-être adresser à un prince un éloge plus grand et plus convenable que de l'appeler bon gouverneur; c'est pourquoi, si j'étais chargé de l'élever, je voudrais qu'il eût soin de gouverner non-seulement les choses déjà mentionnées, mais encore les bien plus petites, et qu'il s'occupât, autant que possible, de tous les faits qui concernent son peuple. D'un autre côté, je ne voudrais pas qu'il mît toute sa confiance dans un seul ministre, au point de lui remettre entièrement les rênes et la direction de l'État; car il n'est personne qui soit apte à toutes les choses, et il résulte un plus grand dommage de la crédulité des seigneurs que de leur incrédulité, laquelle non-seulement ne nuit jamais, mais souvent rend d'immenses services. Il faut donc en cela le bon jugement du prince, afin de connaître qui mérite d'être cru et qui ne doit pas l'être; je voudrais qu'il donnât ses soins aux affaires sans négliger d'être le censeur de ses ministres, de prévenir et d'abréger les procès parmi ses sujets, de les réconcilier et de les lier ensemble par des mariages; de faire en sorte que toute la ville, unie par les liens de l'amitié comme une famille, fût peuplée, dans l'aisance, tranquille, remplie de bons ouvriers; de favoriser les marchands et de les aider, même par de l'argent; de se montrer généreux et honorable en donnant l'hospitalité aux étrangers et aux religieux; de réduire toutes les superfluités, parce que, à cause des fautes, bien qu'elles semblent petites, où ces choses nous entraînent, les villes tombent souvent en ruine. Il est donc raisonnable que le prince fixe des limites à la trop grande somptuosité des édifices privés, aux repas, aux dots excessives des femmes, au luxe, aux pompes qu'elles déploient

dans les joyaux et les vêtements, car tout cela ne prouve que leur folie. En effet, outre que, pour l'ambitieuse envie qu'elles se portent l'une à l'autre, elles dissipent souvent les biens des maris, parfois, pour un bijou ou quelque autre bagatelle, elles vendent leurs faveurs à qui veut les acheter (livre IV). »

L'ouvrage de Castiglioni se répandit dans toute l'Europe; mais il avait été précédé par le travail d'Augustin Nifo (1), qui faisait consister l'art du courtisan à désennuyer les grands par des facéties et des nouvelles, et leur en ouvrit la source au détriment de la pudeur et de la charité. Cette voie est suivie par la *Dame de cour,* de Ludovic Domenichi; par les *Offices de l'homme de cour,* de Pelegro Grimaldi et de Jean-Baptiste Giraldi; par le *Gentilhomme de Muzio,* dans lequel il soutient que la noblesse est personnelle, et, par suite, plus grande dans l'homme de lettres que dans le guerrier; par les *Cinq Connaissances nécessaires à un jeune seigneur qui entre à la cour*, lesquelles sont: se souvenir d'être homme, chrétien, noble, jeune, seigneur. Tel est encore l'esprit d'autres opuscules dont les préceptes tendaient à effacer de plus en plus cette empreinte individuelle, particulière aux créations modernes, qui domine dans Dante, tandis qu'elle disparaît dans l'Arioste et le Tasse. Cette empreinte se voyait encore dans les hommes du commencement du siècle; mais la seconde moitié acheva de la faire disparaître, pour livrer l'homme, éperdu et mutilé, aux hontes du dix-huitième siècle.

L'Italie, dans ses beaux jours, avait employé ses trésors à ériger ces cathédrales qu'on admire dans chacune de ses villes, lorsque ailleurs elles se comptent par royaume, et à creuser ces canaux qui portaient la fertilité dans les campagnes et le commerce dans les villes. Désormais ce n'était plus le peuple qui songeait à sa gloire et à ses intérêts, mais des seigneurs et des ducs qui voulaient étaler de la magnificence pour éblouir, étourdir, et faire croire aux États voisins que leurs sujets étaient heureux, parce qu'ils avaient des fêtes et des pompes de cour.

Lorsqu'on parcourt les histoires de ce temps avec un autre sentiment que la pure curiosité, on est surpris de voir tant de luxe à côté de tant de misère, et tant d'allégresse au milieu de si graves infortunes. Le goût des jouissances matérielles, aussi nuisible à la liberté qu'il est favorable à ceux qui veulent la dé-

(1) *De viro aulico et de muliere aulica.*

truire, avait envahi les mortels. Les productions fournies par les pays nouvellement découverts étaient accueillies avec l'avide empressement qu'engendre une récente acquisition ; l'érudition renaissante imaginait des sujets pour des mascarades et des compositions théâtrales; le moyen âge continuait ses tournois, et l'on voyait figurer pêle-mêle sur la scène les saints mystères, les naïvetés pastorales.

A Rome, le jeudi gras, chaque cardinal envoyait dans les rues des masques sur des chars de triomphe et à cheval, escortés de musiciens, de jeunes garçons qui chantaient, de bouffons qui lançaient des mots lascifs, de comédiens et d'autres gens de même espèce, tous vêtus non d'étoffes de lin et de laine, mais de soie, de brocart d'or et d'argent; ces divertissements coûtaient des sommes énormes (1). Les mariages, les baptêmes, les entrées des princes ou des papes offraient des occasions continuelles de réjouissances somptueuses.

Florence, comme jadis Athènes, associait à ces fêtes la délicatesse des arts; en effet, elle fut pendant longtemps le paradis des artistes, qui formaient comme un monde distinct, où se déployaient l'activité, l'étude, les rivalités et même les jalousies, comme le manifestent surtout les écrits de Cellini et de Vasari. Nous en avons parlé longuement; cet éclat ne s'éteignit point avec la liberté, et tous les arts s'associèrent de nouveau pour célébrer le mariage de Cosme de Médicis avec Éléonore de Tolède. Le premier soir, au milieu d'une pompe splendide, Apollon chanta les époux, et les Muses répondirent par une *canzone* à huit parties; puis vinrent, l'une après l'autre, toutes les villes de la Toscane personnifiées, entourées de fleuves et de nymphes chantant une strophe aux époux. Le second jour, on représenta une comédie de cinq actes en prose, avec prologue et intermèdes en vers chantés, dans laquelle figuraient l'Aurore et les diverses Heures du jour, jusqu'au moment où la nuit ramenait le sommeil; mais un chœur de satyres et de bacchantes excitait l'hilarité par le trépignement, la danse et le rire. Jean-Baptiste Gelli avait composé la musique du premier jour, Jean-Baptiste Strozzi celle du second, et Sébastien Sangallo peint les scènes; nous devons à Giamballari la description de cette fête, comme à Vasari celle des magnificences qui furent déployées pour le mariage de François de Médicis avec Jeanne d'Autriche (2).

(1) INFESSURA, à l'année 1490.

(2) Voir DOMINIQUE MELINI, *Description de l'entrée de la reine Jeanne d'Au-*

Si les plus grandes pompes se voyaient à Rome et à Florence, Ferrare et Naples ne voulaient pas se laisser éclipser. Les carnavals de Venise continuaient à être renommés; au spectacle du mariage du doge avec la mer et des autres solennités patriotiques, le peuple croyait encore participer à un gouvernement qui le conviait aux fêtes et aux banquets. Lorsque Zilia Dandolo épousa le doge Laurent Priuli, en 1557, les sénateurs, après avoir passé sous une série d'arcs de triomphe, se dirigèrent vers la maison de la nouvelle mariée; aussitôt qu'ils eurent monté l'escalier et mis le pied dans ces appartements décorés avec une grande richesse, l'épouse, vêtue à la ducale, et les épaules couvertes d'un voile blanc de Candie, qui s'attachait au diadème posé sur la tête, vint gracieusement à leur rencontre. Après les salutations et les cérémonies d'usage, ils lui firent prêter le serment qu'elle observerait les prescriptions qui lui étaient imposées; les ayant remerciés, elle donna aux conseillers une bourse de cannetille d'or, puis une autre au grand chancelier.

Aux régates que l'on voyait ensuite dans le canal, accouraient de tous côtés des barques ou des gondoles qui, ornées de damas et de velours, brillaient au loin par l'éclat des dorures et des étoffes. Les arts figuraient dans ces régates, mais avec une telle pompe que les orfèvres comptaient quatorze gondoles; tous ensemble sillonnaient la lagune au son des fifres, au milieu de danses joyeuses, de vivat sous des arcs de triomphe; le bucentaure, qui portait la dogaresse sur un trône, venait le dernier. Lorsque la flottille abordait à la place Saint-Marc, toute décorée d'étoffe blanche, les arts descendaient les premiers, les massiers et la musique en avant: puis apparaissaient successivement les personnages les plus considérables, suivis de trompettes et de femmes, parmi lesquelles six épouses, les cheveux tressés d'or et flottants sur les épaules; vingt-une matrones en noir et voilées; les sénateurs, le grand chancelier et les parents du doge; enfin, au milieu de deux conseillers et d'un grand cortége, la princesse qui, après avoir distribué des paroles gracieuses et renouvelé le serment à Saint-Marc, montait dans les appartements; là, au milieu des salles splendides, elle passait en revue les arts qui, par l'intermédiaire de leurs fermiers, lui offraient chacun des compliments et des dons. Parvenue dans la grande salle, elle al-

triche à Florence; Florence, 1566. Cicognara, *Hist. de la sculpture,* II, 249, en a parlé longuement, en donnant le nom des artistes qui y travaillèrent.

lait s'asseoir sur le trône ducal; les grands de l'État l'entouraient alors, et des seigneurs, joints à des masques en costumes bizarres, se promenaient dans la salle.

La nuit venue, tout le palais fut éclairé splendidement, et l'on vit apparaître autour de la place trois cent soixante individus avec la même devise, portant chacun un plat d'argent rempli de dragées et de bonbons; ils étaient accompagnés de cent torches portées par des jeunes gens vêtus en soie, et suivis de vingt-cinq gentilshommes avec des massiers et une musique. Après avoir exécuté une ronde au milieu des applaudissements de la multitude, ils se rendirent au palais, et furent admis dans le salon, où ils offrirent au cortége et à la princesse les friandises contenues dans les plats d'argent; dans le même temps, on allumait un feu d'artifice. La danse, entremêlée d'un magnifique souper, commençait ensuite, et le bal durait jusqu'au matin; puis les amusements continuaient, et les bouchers faisaient la chasse aux taureaux. Ces réjouissances durèrent plusieurs jours (1).

Lorsque Henri III, fuyant la Pologne, qu'il avait mal gouvernée, pour aller gouverner la France plus mal encore, passa à Venise, la fête qui lui fut donnée en 1574 surpassa toutes les magnificences antérieures. On lui offrit dans l'arsenal un déjeuner de fruits confits, dans lequel les fourchettes, les cuillères et les plats étaient en sucre. Il y avait alors sur les chantiers deux cents petites galères, six galéasses et beaucoup de navires de moindre dimension; dans le temps qu'il mit à visiter ces travaux, une galère fut achevée et gréée. A la fête qu'on lui donna dans la salle du grand conseil, parurent environ deux cents femmes nobles, vêtues de blanc avec de riches parures, et toutes mangèrent dans la salle du scrutin. Les représentations, les mascarades et la musique, or-

(1) SANSOVINO. Nous avons la description, faite quarante ans plus tard, du mariage de la Morosini avec le doge Marin Grimani. Les batailles entre les Nicolotti et les Castellani continuaient, et nous avons, sur celle de 1521, un petit poeme, dans lequel on lit :

Per certe risse antighe de mil'ani
Ogn'ano se sol far una gran guera
De Nicoloti contra Castelani
Su ponti ora de legno, ora de piera.
A dàr se vede bastonae da cani,
E chi cazzar in aqua e chi per tera
Con gambe rote e visi mastruzzai,
E qualcun de sta vita anche cavai.

ganisées par André Calmo, amusèrent beaucoup le roi, qui visita les beautés et les maisons de campagne des seigneurs; seulement il est à regretter que l'on fît tant de frais pour un homme qui ne le méritait pas (1).

Lorsque Trivulce, à Milan, épousa Béatrix d'Avalos, le banquet eut lieu comme il suit : après qu'on eut donné de l'eau de roses pour laver les mains, on commença par des pâtés de raisin noir et de sucre, par des gâteaux d'amandes et autres friandises, toutes dorées; vinrent ensuite de belles asperges, d'autant plus admirées que la saison de ce légume était passée; puis des boules de viande hachées et des foies, des têtes entières de veaux, avec le cuir doré et argenté; des chapons et des pigeons avec des saucisses, du jambon et des pièces de sanglier, accompagnés de *potages délicats;* un mouton entier rôti à la sauce de cerises; des tourterelles, des perdrix, des faisans et autres gibiers rôtis, avec une sauce aux olives; des poulets au sucre aspergés d'eau de roses; un petit cochon entier rôti avec une sauce aigre-douce; un paon rôti, avec une omelette au lait, à la sauge, au sucre; des coings au sucre, des pignons sucrés et des artichauts; d'autres sucreries appétissantes; enfin dix espèces de tourtes et de confitures. Tous les mets, servis dans des plats d'or et d'argent, étaient accompagnés de flambeaux et de trompettes; on voyait même sur ces flambeaux des cages avec tous les oiseaux et quadrupèdes que l'on servait cuits. Le banquet finit, comme à l'ordinaire, par des comédiens, des danseurs, des musiciens et des funambules (2). »

Au mois de février 1515, Prosper Colonna, lorsqu'il devint capitaine des gens d'armes du duc de Milan, offrit au duc, aux courtisans et à trente-six damoiselles un magnifique banquet, suivi d'un bal, sous un vestibule en bois peint et doré, de grande et mystérieuse beauté, dit Prato, qui poursuit : « Les hommes et les femmes étaient à des tables distinctes, avec une si grande variété de mets qu'il fallut quatre heures pour les servir. Chacun avait un faisan entier, une perdrix, un paon et autre chose. Chaque mets était accompagné d'un objet en sucre doré qui lui ressemblait entièrement; les poissons abondaient. Trois fois la

(1) L'inscription, que l'on voit encore sur le devant de l'escalier des Géants, avec de beaux ornements de Vittoria, dit : *Magnificentissimo post hominum memoriam apparatu, atque alacri Italiæ prope universæ, suorum principum præsertim concursu.* Ces fêtes ont été décrites par Mutinelli, *Annali urbani*, p. 148.

(2) MORIGI, *Noblesse de Milan*, 353.

nappe fut levée et remise, avec tant d'ornements de parfums et de feuillage, que l'Arabie en aurait rougi. Le repas terminé, il vint un jeune homme qui, se disant joaillier, étala beaucoup de colliers, de bracelets et autres bijoux ; les damoiselles, émerveillées, se mirent à regarder de si belles choses, et demandaient le prix de l'une et de l'autre, jusqu'au moment où parut le seigneur Colonna, qui intervint dans le marché ; feignant alors d'acheter tous les bijoux, il les donna à ces damoiselles, de manière qu'aucune ne partit sans emporter un cadeau qui valait vingt écus d'or et parfois trente. On dit qu'il fit cela uniquement afin de pouvoir, sans mériter le blâme d'infamie, offrir de sa main des présents à la femme qu'il aimait. Dans la matinée du lendemain, il envoya à toutes une corbeille argentée contenant un déjeuner, et le duc reçut vingt-cinq charges du gibier qui lui restait (1). »

Nous devons faire observer de nouveau qu'un luxe si splendide n'était point accompagné de ces commodités qui rendent la vie confortable ; néanmoins on en avait introduit un grand nombre. A Sainte-Marie-Majeure, à Florence, on lisait sur un tombeau : *Ici repose Salvino d'Armato de Florence, inventeur des lunettes; Dieu lui pardonne ses péchés. Anno D.* MCCCXVIII. D'autres attribuent cette invention au Pisan Alexandre de Spina, mort en 1313, qui peut-être ne fit que divulguer cet art, d'abord tenu secret ; car, dans le *Traité du gouvernement de la famille*, par le Florentin Sandro de Pipozzo, en 1299, on lit déjà : « Je « me trouve tellement accablé d'années, que je ne pourrais ni « lire ni écrire sans des verres appelés *lunettes, découverts ré-« cemment* pour la commodité des pauvres vieillards, lorsque « leur vue s'affaiblit. » Dans un sermon que le fameux frère Jérôme de Rivalta prêchait à Florence en 1305, il disait : « Il n'y a pas encore vingt ans qu'on a trouvé l'art de faire des lunettes... J'ai vu moi-même celui qui a fait les lunettes, et je lui ai parlé. »

Dondi, dont la famille conserve le titre d'*Orologio*, fit, à Padoue, la première horloge à placer dans une tour ; puis on vit à Milan celles de Saint-Eustorge en 1306, et de Saint-Gothard en 1335. Wallingford, en 1328, en avait placé une à Londres, et, dès ce moment, les horloges se répandirent. A Florence, en 1512, « on mit au palais des Seigneurs une horloge nouvelle qui, à partir des calendes de février 1512, sonna douze heures ;

(1) *Archives historiques*, p. 325.

comme, avant, elle sonnait depuis une jusqu'à vingt-quatre heures, durée embrassant le jour et la nuit, on l'a réduite à douze heures, qui partagent le jour et la nuit par moitié, selon le mouvement diurne. » (CAMBI.) Les horloges de poche se répandirent également; elles venaient de l'Allemagne, et, de leur forme, on les appelait œufs de Nuremberg.

Les rues s'amélioraient aussi, et quelques-unes portaient des écriteaux indicateurs; mais les voyages et les promenades se faisaient à cheval ou bien en chaises à porteurs, jusqu'au moment où les carrosses devinrent plus communs. Dans quelques-uns, la caisse était suspendue au moyen de sangles pour diminuer les cahots; mais il n'y avait ni vasistas ni glaces, et l'on était tout au plus protégé par des rideaux, tandis que les dorures, les peintures et les sculptures les rendaient très-dispendieux. Au milieu de nos facilités modernes, il est curieux de lire comment lord Russell, chargé de payer au connétable de Bourbon les subsides de Henri VIII, dut, de Gênes à Chambéry, porter l'argent à dos de mulet dans des ballots et des sacs, dans lesquels il faisait croire que se trouvaient des chiffons et des légumes à vendre.

De Chambéry, il écrivit à ce roi que le duc de Savoie, « en prince noble et généreux, » avait daigné permettre que l'on transportât l'argent à Turin « sur ses propres mulets pour être placé dans le coffre-fort de la maison royale, où sont les ornements de sa chapelle; sur chaque compartiment de ce coffre est écrit le contenu, afin que personne ne suppose qu'il y a autre chose (1). » Ce fut au moyen de cet artifice que put voyager en sécurité le subside qui devait fomenter la guerre en France. Le cardinal Bibiena reproche à Julien de Médicis, qui était à Turin, de ne pas donner de ses nouvelles au pape : « Ne vous excusez pas, ajoute-t-il, en disant qu'à cause de l'éloignement du lieu vous n'avez pas su comment adresser vos lettres, parce qu'à Gênes ou à Plaisance on peut à toute heure envoyer un exprès (2). » L'Italie eut des postes avant les autres pays; le service, fait par des courriers à cheval, régulièrement établis à des relais bien distribués, profitait aux négociants beaucoup plus

(1) Dans les *Mémoires de l'illustre maison Russell*, publiés récemment.

(2) De la semence de tabac fut envoyée en Toscane, en 1570, par Nicolas Tornabuoni, ministre de Cosme Ier à la cour de France, qui l'eut de Hernandez, lequel l'avait apportée de l'Amérique en 1520. En 1547, la culture du tabac fut réservée à l'État.

qu'aux princes et au public. Nous avons déjà dit que les seigneurs de la Torre avaient porté cet usage à l'étranger.

La grande quantité de métal venu de l'Amérique, qui altéra les salaires, favorisa les transactions et le payement des dettes, dut certainement bouleverser les vieilles habitudes; mais, au début, elle fut nuisible aux pauvres, pour lesquels avaient renchéri tous les objets de première nécessité, sans leur offrir encore une juste compensation. Un grand nombre de denrées coloniales, entre autres le sucre et le café, se répandirent en même temps. Redi, dans son *Bacchus*, loue Antoine Carletti de Florence d'avoir, l'un des premiers, fait connaître le chocolat à l'Europe, en ajoutant que la cour de Toscane y mêla de l'écorce fraîche de cédrat, de l'eau de jasmin, avec la cannelle, la vanille et l'ambre. Alors parut encore le sale tabac, repoussé vainement par l'hygiène et la bonne éducation (1).

Dans l'Italie, bien mieux que partout ailleurs, on avait une bonne nourriture et des habitations commodes. Les vêtements, qui variaient selon les conditions comme un signe distinctif, inviolable, n'étaient pas déguenillés dans les dernières classes, tandis que, dans les classes supérieures, ils se couvraient de fourrures, de broderies, d'ornements d'or et de perles; la profusion des parfums était extraordinaire. Bandello rapporte qu'un Milanais « s'habillait très-richement et changeait souvent de vêtements, inventant chaque jour quelque nouvelle forme de broderie, de découpures et autres nouveautés. On voyait à ses bonnets de velours (2) tantôt un médaillon, tantôt un autre; sans parler de ses chaînes, de ses anneaux et de ses bracelets, ses montures, mules, genêts, chevaux turcs ou haquenées, étaient plus luisantes que des mouches. La bête qu'il devait monter dans la journée, outre de riches harnais tout garnis d'or battu, était parfumée des pieds jusqu'à la tête, de manière que l'odeur de musc, de civette, d'ambre et d'autres substances se faisait sentir dans tout le voisinage... Il tenait tant soit peu du Portu-

(1) *Nouvelles*, part. II, p. 47.

(2) Dans le *Scaligerana*, imprimé en 1669, on fait dire à Joseph Scaligero « que Balbani, ministre italien à Genève, portait dans son sein un bonnet qu'il mettait en entrant dans l'église, et déposait la chapeau quand il prêchait. Les autres pasteurs de Genève faisaient usage de petits bonnets plats. Mon père (Jules-César) le portait en velours, plat comme une assiette, de manière qu'il tombait s'il faisait un mouvement. A Rome, quand j'y étais, tous le portaient ainsi : mon bonnet fut toujours en velours. »

gais; car, tous les dix pas, fût-il à pied ou à cheval, il se faisait nettoyer les souliers par l'un de ses serviteurs, et ne pouvait souffrir sur ses habits le plus léger duvet. »

François Ier, dans une brillante fête de cour, reçut sur la tête un tison ardent; pour dissimuler sa blessure, il se fit raser les cheveux, et laissa croître sa barbe comme les Suisses et les Italiens. Les courtisans, qui se font un mérite de singer les infirmités des rois, s'empressèrent d'adopter la barbe longue, que le parlement et l'université repoussèrent. Léon X ordonna que les prêtres coupassent leur barbe, et Rome entière s'amusa de la douleur que ressentit Dominique d'Ancône quand il fut obligé d'abattre la sienne, immortalisée par le sonnet de Berni autant que la chevelure de Bérénice par Callimaque.

Si les meubles n'avaient pas cette commodité qui constitue, pour les modernes, le premier des mérites, ils étaient magnifiques, sculptés merveilleusement, et peints par les meilleurs artistes. Jérôme Negro (1) écrit que son maître se trouve, par rapport à son rang, dans une extrême pauvreté: « Il a environ vingt chevaux, parce que ses moyens ne lui permettent pas d'en nourrir davantage, et quarante bouches; il vit médiocrement à la manière des religieux qui n'ont pas de pompe. Le pape lui a assigné 200 écus par mois pour sa table; cette pension, avec les émoluments du chapeau, suffit pour couvrir la dépense ordinaire, et l'on ira ainsi jusqu'à ce que Dieu nous envoie autre chose. » Aujourd'hui on ne trouverait pas un cardinal, même le plus riche, dont la magnificence pût aller de pair avec une pareille pauvreté.

Les orateurs envoyés par Venise, en 1523, au pape Adrien VI furent fêtés à Rome par le cardinal Corner, qui leur donna « un banquet magnifique de soixante-cinq services, à chacun desquels on apportait trois sortes de mets, qui étaient changés promptement, de manière qu'on avait à peine goûté d'un plat qu'il en arrivait un autre. Tout était servi sur des plats d'argent et en grande quantité. Le festin terminé, ils quittèrent la table fatigués, étourdis, à cause de l'abondance des mets, et parce qu'il vint toute sorte de musiciens; d'excellents fifres jouèrent continuellement; il y avait des clavecins au son très-mélodieux, des luths à quatre, des violons, de grandes lyres, des chanteurs dedans comme dehors, et une musique continuelle (2).

(1) *Lettres de princes à princes*, III, 49.
(2) Sanuto, *Journaux*.

Louis d'Este, frère du duc de Ferrare, envoya au roi de France en don quarante magnifiques chevaux de guerre de très-grand prix, avec des selles et des housses garnies d'or, et conduits par quarante palefreniers vêtus d'étoffe de soie brodée d'or, à la manière du Levant. Quatre-vingts personnes au moins composaient sa domesticité. Le grand maître de l'ordre de Saint-Jean étant venu à Rome avec 300 chevaliers pour se purger d'une accusation, il les reçut et les traita tous dans son palais.

Les villes, néanmoins, publiaient souvent des lois sévères contre le luxe. Nous pouvons mentionner celle qui sortit du conseil général de Crémone en 1547, et qu'approuvèrent le sénat de Milan et Charles-Quint : elle défendait de porter des colliers, des bracelets ou autres ornements d'or, sauf un médaillon au bonnet de 12 écus d'or au plus, et des anneaux. « Sur les habits, aucune broderie ou découpure en soie ; aux montures, pas de harnais avec or, argent ou broderies ; que les femmes mariées n'aient dans leurs habits ni or, ni argent, ni broderies, ni dentelles, ni ganses ; pas plus de trois vêtements en soie, et un seul en cramoisi ; ni perles ni bijoux, excepté deux anneaux d'or avec pierres aux doigts, un collier d'or de 25 écus seulement, un autre à l'éventail de 15 écus au plus ; pas de gants brodés ou de zibeline, ni de bonnets, excepté la nuit et pendant les voyages ; que les jeunes filles ne portent ni habits de soie, ni bijoux, ni or, sauf un collier de corail au cou de 4 écus au plus ; qu'elles ne dansent que les trois derniers jours du carnaval. Dans les banquets, les paons et les faisans sont prohibés d'une manière absolue ; il ne doit y avoir qu'une sorte ou deux de gibier, que trois espèces de ragoûts domestiques, avec exclusion de la sauce royale, du blanc-manger, des pâtés, des poissons, des huîtres et des autres produits de la mer ; qu'on n'y voie que deux sortes de tourtes ; aux repas maigres, une seule qualité de poisson, et pas d'huîtres ; que les mets soient présentés simplement, sans ornements de peinture, de sculpture, de banderoles et autres niaiseries inventées par les maîtres d'hôtel. Aux baptêmes, qu'on ne fasse aucun don aux parrains et aux marraines ; dans les funérailles, qu'on ne suspende pas dans l'église des enseignes, des écus, des tableaux, et qu'il n'y ait point de banquet. »

Chaque ville pourrait en offrir de semblables, propres à satisfaire la curiosité sur la vie municipale plus que l'érudition historique. Il est inutile d'ajouter, croyons-nous, que ces prescriptions étaient toujours éludées. A Venise, il était défendu aux ci-

toyens de s'habiller autrement qu'en noir; mais ils attendaient les jours de carnaval pour étaler une pompe inouïe et des modes étrangères, surtout des diamants; car les familles patriciennes, loin de vendre leurs joyaux, les accumulaient pour les transmettre à leurs héritiers. Nous savons que, dans cette république, les jeunes filles ne sortaient jamais de leurs maisons, excepté pour se rendre à la messe et communier à Pâques et le jour de Noël, et encore étaient-elles voilées; elles se mariaient sans être connues (1).

Après la descente de Charles VIII, on vit se propager l'usage des *devises*, qui étaient des figures ou des paroles significatives, et souvent des figures accompagnées de mots personnels, à la différence des armoiries; on les adoptait pour indiquer son état ou son inclination, et chacun les faisait broder ou sculpter sur les meubles, les vêtements, les armes. Les gens de lettres et les secrétaires surtout étaient chargés de les imaginer : l'Arioste en inventa une pour le duc de Ferrare; Molza, une autre pour le cardinal de Médicis; Sannazar, diverses pour les Colonna; Paul Jove, pour les Médicis, les Pescaire, les Adorni. Ce Jove, dans un *Dialogue*, traita longuement des devises *militaires et amoureuses*, de la manière de les faire et de leur signification. Simeoni, Buommattei, Ferri, Contile, écrivirent aussi sur ces ingénieuses futilités, dont Scipion Bargagli était réputé l'Aristote. Les nombreuses académies d'alors avaient chacune leur devise, et chaque académicien la sienne particulière.

César Borgia prit pour devise : *Aut Cæsar aut nihil;* Ludovic le More, une Italie dans l'attitude d'une reine, ayant devant elle un Maure avec une brosse à la main. L'ambassadeur de Florence lui ayant demandé à quoi servait cette brosse, il lui répondit : *Pour lui enlever toutes les saletés.* — *Prenez garde*, répliqua l'ambassadeur, *que ce serviteur*, *en brossant*, *n'attire sur lui*

(1) GALLICIOLLI, *Mémoires vénitiens,* t. I, p. 262; NANI, *Hist. vénitienne*, liv. VI, de la seconde partie. Capelletti rapporte beaucoup de statuts somptuaires, parmi lesquels on doit surtout remarquer celui du 4 janvier 1644, qui concerne les gouverneurs des villes et des forteresses, en prescrivant même la nature et la quantité des meubles. On peut voir encore dans GIUDICI un *Règlement sur les repas de noce,* qui s'occupe, avec les détails les plus minutieux, de la composition des convives, hommes, femmes, enfants, des services, des mets, de leur nombre, de leur quantité, sans oublier les divertissements, musiciens, bateleurs et leurs honoraires, etc. Toute contravention est punie d'une forte amende qui frappe le mari et même les assistants.

toute la poussière. Frédéric, roi de Naples, eut un livre brûlé, avec les mots : *Recedant vetera,* pour indiquer l'oubli des torts reçus. Le cardinal Sforza, afin d'exprimer l'ingratitude d'Alexandre VI, qui, fait pape par lui, avait ensuite abaissé le duc son frère, adopta la lune éclipsant le soleil, avec ces mots : *Totum adimit quo ingrata refulget.* Alphonse de Ferrare prit une bombe qui éclate, *En temps et lieu;* Vittoria Colonna, un écueil contre lequel viennent battre les flots, et les paroles : *Conantia frangere franguntur;* l'Arioste, une ruche d'abeilles que le paysan tue au moyen de la fumée pour retirer le miel, et les mots : *Pro bono malum;* Burchelati, homme de lettres de Trévise, une écrevisse avec la patte ouverte, et : *Melius non tangere, clamo;* Bembo, un Pégase, au moment de prendre son vol, et : *Si te fata vocant;* Davanzati, un cercle de tonneau, et : *Strictius arctius,* par allusion à son style serré.

Le grand capitaine Gonzague eut un levier à cordes qui tend une arbalète, avec : *Ingenium superat vires;* Charles Orsini, un ballon lancé par le brassard, avec : *Percussus elevor.* François Gonzague de Mantoue, accusé d'avoir laissé Charles VIII s'enfuir de Fornoue, prit, afin de se justifier, la devise : *Probasti me, Domine, et cognovisti.* Muzio Colonna, faisant allusion à ses homonymes, adopta une main qui brûle, et : *Fortia facere et pati romanum est;* Fabrice, un vase rempli de pièces de monnaie d'or, avec : *Samnitico non capitur auro.* Pour le duc Cosme, qui avait succédé à Alexandre, on écrivit : *Uno avulso, non deficit alter.* Laurent le Magnifique avait un laurier toujours vert, et : *Ita et virtus.* Louis Marliano, médecin milanais, inventa pour Charles-Quint les colonnes d'Hercule, avec l'aigle au milieu, et : *Plus ultra.*

Le goût des magnificences italiennes passa chez les Français, qui le puisèrent soit dans le pays même, soit auprès des Italiennes qu'épousèrent leurs princes. Néanmoins Castiglioni disait encore : « Les Français ne connaissent que les nobles exercices des armes, et n'estiment nullement le reste. Aussi, non-seulement ils n'apprécient pas les lettres, mais ils les abhorrent, regardent comme très-vils tous les gens de lettres, et croient dire une grande injure à qui que ce soit, quand ils l'appellent clerc. » Mais déjà des observateurs fins et railleurs venaient de ce pays en Italie pour étudier ses mœurs : Rabelais, qui devait couvrir de ridicule la cour romaine; Montaigne, qui relevait avec son bon sens le caractère étrange de certaines coutumes ita-

liennes ; le poëte Marot, qui, « dans ce pays plantureux, fertile en biens, heureux en femmes, » apprenait à parler peu, à faire bonne mine, à ne rien dire de Dieu, à vivre dans l'oisiveté, à s'arrêter une heure sur un mot (1).

Les Italiens, à coup sûr, apprirent beaucoup des Français, doués du génie de la discussion, prodigues de leurs idées autant que passionnés pour celles des autres, qui donnent et reçoivent à pleines mains sans établir de balance, qui ne rougissent pas d'être obligés, et semblent même croire que les étrangers doivent les remercier d'avoir reçu leurs bienfaits.

L'amour des plaisirs et des magnificences devait accroître le désir de l'or, des dons, et la facilité de se vendre. Le cardinal d'Amboise, ministre du roi de France, recevait 50,000 ducats de pension de divers princes et républiques d'Italie, somme dont la seule Florence payait les trois cinquièmes. Jean Micheli, ambassadeur vénitien à la cour anglaise, devait faire beaucoup de dons à mistress Clarence, femme de chambre de la reine Marie, qui les sollicitait « pour le besoin et le service de Sa Majesté; en outre, il lui fit présent d'un coche avec les chevaux et tous les harnais, offert pour le désir qu'en avait ladite femme de chambre, à laquelle il fut donné par la reine. Ce coche, que j'avais fait venir d'Italie, je le gardais pour mon usage, et m'en étais servi pendant toute la saison; par modestie, je ne veux pas dire combien il me coûtait ; il suffit de savoir qu'il ne déshonorait point le rang d'ambassadeur (2). »

Au milieu de ces jouissances de l'imagination, l'Italie s'étourdissait sur ses maux, se consolait de la servitude ou s'habituait à ne point l'abhorrer. De même qu'elle associait des solennités et des réjouissances à ses misères et à ses douleurs, ainsi elle joignait à ce brillant essor des arts et des lettres beaucoup de folies, outre les superstitions qui n'abondent jamais autant qu'au moment où s'évanouit le vrai sentiment religieux ; mais la plus

(1) *Ce pays plantureux*
Fertile en biens, en dames bienheureux...
Depuis un peu, je parle sobrement ;
Car ces Lombards avec qui je chemine
M'ont fort appris à faire bonne mine,
A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu et à poltroniser.
Dessus un mot une heure je m'arrête,
S'on parle à moi, je réponds de la tête.
Ep. XLIX.

(2) *Rapports des ambassadeurs vénitiens,* série I, vol. II, p. 379.

funeste et la plus générale fut la croyance qu'il existe des rapports immédiats entre l'homme et les êtres surnaturels, et que la magie peut enchaîner la puissance divine et la liberté humaine, et rompre l'ordre moral et physique des choses créées au moyen d'actes matériels sans intelligence ni amour.

Cette folie se manifesta sous deux formes, l'une scientifique et l'autre vulgaire, qui se réunirent pour obtenir des effets effrayants. Les arts théosophiques furent inoculés à la société moderne par le néoplatonisme, c'est-à-dire par ce mélange, moitié poétique et moitié philosophique, de doctrines indiennes, égyptiennes, grecques et hébraïques, que l'école d'Alexandrie voulut opposer et substituer au christianisme. Conservées à travers le moyen âge, elles furent ravivées par le contact avec l'Asie pendant les croisades. Il sembla que l'étude des anciens, alors renouvelée, au lieu de fortifier la pensée comme elle devait le faire, entraînât vers des croyances d'après lesquelles, de principes faux, on déduisait logiquement des erreurs déplorables. La recherche des trois plus grands biens de ce monde, la santé, l'or et la vérité, furent le but de ces sciences.

Il suffit de lire les écrivains les plus affranchis de préjugés, pour se convaincre que l'on croyait généralement à l'astrologie, aux pronostics, aux songes. Pomponace, qui combat l'immortalité de l'âme, soutient (*De Incantationibus*) l'influence des planètes, auxquelles, et non pas aux démons, quelques individus doivent la faculté de deviner l'avenir; selon leur ascendant, l'homme peut conjurer le temps, convertir en bêtes et faire d'autres choses merveilleuses (1). Campanella, Fracastor, Machiavel et Luther crurent à l'astrologie; Mélanchthon la défendait contre Pic de la Mirandole, et signalait beaucoup d'événements annoncés par des conjonctions de planètes. Charles VIII, pour faire croire au succès de son expédition, mettait en circulation une prophétie qui lui promettait des victoires. L'habile astrologue, Galeotto Murzio, de Montagnana, a laissé, manuscrite, dans la bibliothèque de Padoue, une *Chiromancie* de 1476. Accusé d'hérésie, il dut faire amende publique, et l'on brûla son livre qu'il avait emporté en Hongrie et en Bohême; puis il

(1) Pour découvrir un voleur, prends un vase rempli d'eau bénite, approches-en une chandelle bénite, et prononce ces paroles : « Ange blanc, ange saint, par ta sainteté, par ma virginité, montre-moi celui qui a dérobé telle chose, » et l'effigie du voleur apparaîtra au fond du vase. (*Consilia in causis gravissimis*, p. 414, cité par Alfred Maury, *Revue archéologique*, 1846, p. 161.)

mourut hors de l'Italie, à la suite d'une chute de cheval.

Le Véronais Léonard Montagna, auteur d'un *Breviarium vaticinii*, Ludovic Lazarelli de San Severino, le Napolitain Luc Guarico, qui écrivit beaucoup d'ouvrages et s'enrichit, eurent une grande renommée. Le dernier ayant prédit à Bentivoglio, de Bologne, qu'il serait expulsé pour ses cruautés, le despote le fit mettre à la torture de la corde pour subir cinq secousses, dont il se ressentit toute sa vie; ce qui lui apprit à être moins précis et plus discret. Le Padouan Jacques Zabarella, dont le traité de logique fut adopté dans les universités d'Allemagne, était plongé dans l'astrologie; il fit beaucoup de prédictions, et fixa même le jour de sa mort.

Plus tard, l'excellent mathématicien Cavalieri, dans la *Roue planétaire*, prétendit révéler ce que les étoiles font dans les sphères, et démontrer qu'elles influent en bien comme en mal. Borelli écrivit une défense de l'astrologie pour Christine de Suède. Marc-Antoine Zimara, d'Otrante, fameux médecin, publia : *Antrum magico-medicum, in quo arcanorum magico-physicorum, sigillorum, signaturarum et imaginum medicarum, secundum Dei nomina et constellationes astrorum, cum signatura planetarum constitutarum, ut et curationum magneticarum, et characteristicarum ad omnes corporis humani affectus curandos, thesaurus locupletissimus, novus, reconditus, etc.*, avec un traité sur les moyens de conserver la beauté, et un autre sur le mouvement perpétuel sans eau ni poids.

Tibère Rossiliano Sesto, astrologue calabrais, avait soutenu qu'on pouvait, au moyen de l'astrologie, prédire le déluge universel; il fut réfuté, en 1516, par Jérôme Armellini, de Faenza, fameux inquisiteur de ce temps (1). A ce sujet, frère Julien Ughi écrivait dans la Chronique de Florence : « A cette époque, on re-« connut la fausseté d'une opinion, que presque tous les astro-« logues tenaient pour vraie; cette opinion était que, grâce à « certaines conjonctions de planètes, il devait tomber en Italie et « dans les pays voisins, dans les mois de février et de mars de « l'année 1524, des pluies en si grande abondance qu'elles rui-« neraient et détruiraient tous ou presque tous les édifices et « maisons situés près des fleuves et dans les lieux bas. Ces cho-« ses, mises par écrit et consignées dans les pronostics publics, « inspirèrent une telle frayeur qu'on vit des individus, se hâtant

(1) MAZZUCHELLI, *Vie d'Armellini.*

« de faire des provisions, remplir leurs maisons de vivres pour « longtemps; d'autres se pourvurent de barques et de navires; « quelques-uns placèrent des tonneaux de vin dans les étages « supérieurs ou sur les montagnes. Une crainte générale s'était « répandue dans les diverses parties de l'Italie (1).

« Mais Dieu, qui s'est réservé la connaissance des choses fu- « tures, prouva que les prévisions humaines offraient peu de cer- « titude; car je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un plus « beau temps dans les mois de février et de mars; la pluie ne « manqua point, et ce fut une année remarquable par l'abon- « dance de tous biens et la bonne santé des habitants. Il est bien « vrai, cependant, qu'il y eut dans les six ou sept années sui- « vantes des pluies plus considérables que d'habitude; à partir « de 1525, on vit trois années avec une grande disette et la peste. « On croyait que la bonté divine avait réparti en plusieurs an- « nées, non sans quelque dommage, les pluies qui devaient tom- « ber en 1524, au grand préjudice du monde. Ainsi, en 1524, « l'astrologie fut beaucoup tournée en ridicule et dérision par « ceux qui ne croyaient pas que Dieu fût supérieur aux cieux; « mais les hommes qui étaient persuadés que Dieu dirige les « mouvements célestes, pensèrent que l'astrologie est véritable, « et que, selon la marche des cieux, ce déluge devait arriver, « mais qu'il avait été empêché par la miséricorde de Dieu. »

Singulier mélange de préjugés et de bon sens! Cependant, lorsque Stoffer, de Tubingue, prédit que, par la conjonction des trois planètes supérieures, le monde éprouverait un déluge en 1554, toute l'Europe songea à se ménager un refuge, et Charles-Quint était dans une grande appréhension, quoi que fît Augustin Nifo pour le rassurer. D'autres frayeurs partielles furent excitées par les doctes compilateurs d'almanachs (2), qui pronostiquaient

(1) Clément VII lui-même était allé habiter loin du Tibre, bien que le physicien Richard Cervini envoyât plusieurs fois son fils, qui fut ensuite Marcel II, pour le rassurer.

(2) Képler publia, pour l'année 1618, la prophétie de sept M. L'empereur Mathias étant mort le 20 mars suivant, on l'expliqua ainsi : *Magnus monarca mundi medio mense martii morietur.*

Dans la XXIXe lettre au seigneur de l'Isola, frère Paul Sarpi écrit : « Je ne « puis pénétrer en aucune manière la pensée de ceux qui disent, Dieu a prédit « et voulu cela, et qui s'efforcent de l'empêcher. Quant à l'astrologie judiciaire, « il faudrait en parler avec quelque Romain; car elle est plus en vogue à Rome « que dans notre ville. Malgré tous les abus qu'on voit ici, celui-là n'a jamais « pu y prendre racine, et la cause véritable, c'est que les personnes ne grandis-

tantôt une peste, tantôt la venue des Turcs, tantôt une disette. D'un autre côté, comme ils indiquaient, non pas la saison, mais le jour précis où il convenait de pratiquer la saignée, beaucoup mouraient plutôt que de se laisser tirer du sang dans un autre moment.

Toutes les biographies sont pleines de pronostics. Il fut prédit à Bembo qu'il serait aimé et caressé par les étrangers plus que par les siens, et toutes ses déterminations étaient réglées sur cette attente. Une nuit sa mère rêva que Juste Goro, leur adversaire dans un procès, le blessait à la main droite. En effet, ce Goro, pour lui arracher un libelle qu'il allait présenter au tribunal, lui donna un coup de couteau qui faillit lui couper l'index de la main droite. Franceschina, une de ses sœurs, religieuse de Zara, lui avait prédit qu'il ne serait jamais pape.

Deux marchands milanais, tandis qu'ils traversaient les bois de Turin pour se rendre en France, rencontrèrent un homme qui leur ordonna de retourner dans leur patrie, afin de présenter une lettre à Ludovic Sforza; il ajouta qu'il était Galéas Sforza, et neveu défunt de Ludovic. Ils obéirent, mais furent incarcérés et mis à la torture comme imposteurs. Néanmoins, comme ils persistaient dans leur assertion, on ouvrit la lettre après une longue discussion du sénat. Elle contenait ces mots : « O Ludovic, garde-« toi, parce que les Vénitiens et les Français sont sur le point

« sent qu'en passant par les degrés ordinaires; chacun doit borner ses désirs à « son état, et ne peut rien espérer sans avoir l'âge convenable. A Rome, au « contraire, où l'on voit aujourd'hui au premier rang celui qui occupait hier le « dernier, l'art divinatoire jouit d'un grand crédit.

« Quelle misère humaine que de vouloir connaître l'avenir! à quelle fin? « pour l'éviter? N'est-ce pas là la contradiction la plus manifeste qu'il soit pos-« sible? Si on l'évite, il n'était pas l'avenir, et c'est vainement qu'on a pris de « la peine. Lorsque j'avais vingt ans, je donnai une grande attention à cette « science futile, laquelle, si elle était vraie, mériterait d'occuper l'esprit exclu-« sivement; mais elle est pleine de principes faux et vains; il n'est donc pas « étonnant qu'elle aboutisse à de pareils résultats. Si l'on en veut parler au « point de vue de la théologie, je crois qu'on la trouvera condamnée par l'Écri-« ture divine (*Isaïe*, ch. 7). Les raisons de saint Augustin contre cette vanité « (*De civitate Dei*, lib. V, cap. 1 et 6; III, c. 4: *Conf.*, cap 3 et 5; *super Gen.*, « c. 16 et 17), sont encore excellentes. S'il y avait là un roi changeant, qui « reçût en grâce, aujourd'hui celui-ci, demain cet autre, l'astrologie gagnerait « beaucoup dans la croyance, et tout jeune homme perdrait sa foi.

« Je tiens peu de choses pour certaines, si ce n'est que je ne suis pas disposé « à changer d'opinion; mais s'il est une chose dont je sois convaincu, c'est que « l'astrologie judiciaire est une pure vanité. »

« de s'allier pour te nuire et anéantir ta race ; mais, si tu me « donnes 3,000 écus, je tâcherai de gagner les esprits, de ma- « nière à détourner les arrêts du destin. » Le duc refusa de croire, et il advint ce qu'on sait.

Un secrétaire de Ludovic Alidosi, seigneur d'Imola, rencontra le fantôme du père de ce seigneur, qui lui ordonna de dire à son fils de se trouver le lendemain au même lieu, et qu'il lui révélerait des choses de la plus haute importance. Ludovic envoya quelqu'un à sa place ; le spectre apparut à ce délégué, se plaignit de la désobéissance de son fils, et le chargea de lui annoncer qu'au bout de vingt-deux ans, à pareil jour, il perdrait sa ville. Il en fut ainsi, malgré toutes les précautions qu'avait prises Alidosi (1).

François Guicciardini, pendant qu'il était gouverneur de Brescia pour le compte de Léon X, écrivit à Florence que, dans une plaine du voisinage, on voyait deux grands rois venir de jour en conférence, chacun de son côté, avec six ou huit seigneurs, et rester ainsi quelque temps, puis disparaître ; ensuite deux grandes armées engageaient une bataille qui durait une heure, et cela s'est vu plusieurs fois dans l'intervalle d'un certain temps. Quelques curieux, qui ont voulu s'approcher pour savoir ce que c'était, sont tombés malades de frayeur, et ont été en danger de mort (2). Benvenuto Cellini voyait des diables, comme Luther les voyait. Machiavel consacre un des chapitres sur les Décades aux signes célestes qui annoncent les révolutions des empires ; il assigne aux étoiles les causes que ses profondes méditations avaient signalées dans la perversité des hommes, avec la désolante pensée de la dégradation continue de l'espèce humaine.

Au milieu de ce sensualisme qui étouffait la loi morale, l'or devenait la suprême puissance. Les Espagnols et les Portugais le cherchaient dans les entrailles d'une foule d'Américains égorgés ; les rois, en pressurant les peuples au moyen de nouveaux artifices de finances ou de vols audacieux ; les gens de lettres, en mendiant ; les soldats, en pillant ; les prêtres, en trafiquant des choses sacrées ; les hérétiques, en envahissant les biens de l'Église. De leur côté, les alchimistes persistaient à le chercher au fond des creusets, tourmentaient les fourneaux et les alambics, ou bien allaient apprendre le *grand art* chez les Orientaux, et

(1) SABELLICO, liv. I, ch. 4.
(2) CAMBI, à l'année 1517.

parfois encore l'arracher à la nature, dans les montagnes magnétiques de la Scandinavie.

Bernard Trevisano, né en 1406, d'une famille de comtes, s'occupait d'alchimie à quatorze ans, et, guidé par les travaux de Geber et de Rases, il dépensa environ 3,000 écus en expériences; puis il se tourna vers les autres grands maîtres Archélaüs et Rupescissa, et, dans l'espace de quinze ans d'épreuves, « dépensa environ 6,000 écus, soit pour avoir des enchanteurs, soit pour les connaître. » Il commençait à se décourager, lorsqu'un de ses compatriotes lui enseigna à faire la pierre philosophale avec du sel marin. Mais, après de vaines tentatives qui l'occupèrent un an et demi, il adopta une autre méthode, laquelle consistait à dissoudre séparément dans l'eau forte de l'argent et du mercure : après les avoir laissées un an, il mêla les solutions et les concentra sur des cendres chaudes de manière à les réduire à deux tiers. Ce résidu, introduit dans une cornue, fut exposé au soleil ; puis il le laissa cristalliser durant cinq années, mais sans obtenir le résultat désiré.

Parvenu à quarante-six ans, il employa d'autres moyens, qui lui furent enseignés par le cistercien maître Godefroy. Ils achetèrent deux mille œufs de poule, les firent durcir, et, après avoir enlevé la coquille, ils la calcinèrent au feu ; ayant séparé le jaune du blanc, ils les firent fermenter séparément dans du fumier de cheval, puis les distillèrent trente fois jusqu'à ce qu'ils obtinssent une eau blanche et une rouge. Ils recommencèrent plusieurs fois, changèrent de procédés, mais toujours en vain. Bernard abandonna donc cette voie, après l'avoir suivie huit ans. Néanmoins, comme il n'était pas revenu de ses illusions, il se mit à travailler avec un grand théologien et protonotaire, qui prétendait extraire la pierre philosophale de la couperose. Après l'avoir calcinée pendant trois mois, on la mettait dans du vinaigre distillé huit fois, et le mélange était passé à l'alambic pendant une année, et quinze fois par jour. Il n'est donc pas étonnant que la fatigue et l'anxiété lui aient donné une fièvre qui dura quatorze mois, et faillit occasionner sa mort.

A peine guéri, il apprit d'un clerc de son pays que maître Henri, confesseur de l'empereur, savait préparer la pierre philosophale. Aussitôt il se met en route pour l'Allemagne, et s'introduit, après beaucoup de difficultés, auprès de l'alchimiste, dont il obtient dix marcs d'argent, et le procédé suivant : mêler du mercure, de l'argent, de l'huile d'olive et du soufre, fondre

à feu modéré, et cuire au bain-marie en remuant continuellement; au bout de deux mois, sécher dans une cornue de verre couverte d'argile, tenir le produit sur des cendres chaudes pendant trois semaines, y ajouter du plomb, fondre au creuset, et soumettre à la raffination la matière obtenue. Les dix marcs d'argent devaient se trouver accrus d'un tiers; mais, hélas! après tant de travail, ils étaient réduits à quatre.

Trevisano, désolé, jura d'abandonner ces futilités, et ses parents se réjouirent de cette détermination; mais, deux mois après, il était retourné à l'alambic. Persuadé néanmoins qu'il avait besoin des conseils de savants illustres, il alla les interroger en Espagne, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Hollande, en France, mais surtout dans l'Égypte, la Palestine et la Perse, foyer de ces doctrines. Il s'arrêta longtemps dans la Grèce méridionale, visitant principalement les monastères, et travaillant au grand œuvre avec les moines les plus renommés. Parvenu à soixante-douze ans, après avoir dissipé le produit de son patrimoine vendu, il arriva à Rhodes sans argent, mais plein de confiance dans la poudre qu'il avait cherchée toute sa vie. Pourquoi les hommes qui poursuivent de bien plus utiles découvertes n'ont-ils pas une foi aussi vive?

A Rhodes vivait un religieux renommé dans tout le Levant comme possesseur du grand secret; mais le comte perdait l'espoir de l'approcher, lorsqu'un marchand vénitien, qui connaissait sa famille, lui prêta 8,000 florins et le recommanda à ce savant. Après l'avoir tenu trois ans à des études sérieuses, le berçant toujours de l'espoir de réaliser le grand œuvre, au moyen d'or et d'argent amalgamés à du mercure, le religieux ouvrit à Trevisano les secrets de la science hermétique. En effet, il lui révéla que tout était mensonge et fraude, l'exhortant à renoncer à ses illusions, et lui signala cet axiome dans le code de la vérité: *La nature se joue de la nature, et la nature contient la nature.* Là est le grand secret, ce qui signifie dans le langage commun qu'il faut de l'or pour faire de l'or, et toute l'alchimie n'obtint jamais d'autres éléments que ceux qu'elle employa.

Il est pénible cependant de perdre, à soixante dix-sept ans, l'illusion de toute sa vie; mais le comte Trevisano voulut au moins être utile aux adeptes innombrables de la science hermétique, en consacrant les sept années qu'il vécut encore à rédiger divers traités sur la matière, dont le plus célèbre a pour titre: *Le livre de la philosophie naturelle des métaux.* Chacun

peut le lire, et certes peu le liront, dans le second volume de la *Bibliothèque des philosophes chimistes.* Son travail est même inutile, puisqu'au lieu d'avouer clairement ses erreurs, afin de les épargner aux autres, il est si peu explicite que beaucoup cherchèrent la science hermétique dans ses écrits, et persistèrent à le regarder comme le maître du grand œuvre. Quant à nous, nous le jugeons autrement, soit à cause de cet axiome fondamental, qui sert de base à toutes ses dissertations, soit encore à cause de ce passage du livre cité plus haut : « Je conclus donc, « et croyez-moi, laissez les sophistications, conjonctions, sépa- « rations, congélations, préparations, disjonctions, mélanges et « autres déceptions. Qu'ils se taisent, ceux qui offrent une tein- « ture différente de la nôtre, car elle n'est ni véritable ni d'au- « cun profit; qu'ils se taisent, ceux qui vont annonçant un autre « soufre que le nôtre, lequel est latent dans la magnésie, qui « veulent extraire de l'argent vif autrement que du mercure « rouge, ou d'autre eau que la nôtre, laquelle est permanente, « ne s'unit qu'à sa propre nature, et ne baigne que l'unité de « sa propre nature. Il n'y a pas d'autre vinaigre que le nôtre, « d'autre régule que le nôtre, d'autres couleurs que les nôtres, « d'autre sublimation que la nôtre, d'autre solution que la nô- « tre, ni d'autre putréfaction que la nôtre (1). »

La leçon, il est vrai, ne semble pas assez évidente; d'autre part, elle eût été inutile, puisqu'il n'est pas d'évidence à laquelle cède la passion. En effet, ces recherches continuèrent alors, et l'on en forma une science distincte, dont la règle fondamentale était que tout métal se compose de soufre et de mercure; mais, par mercure, on entendait le principe métallique, variant selon les corps, et, par soufre, le principe combustible (2).

(1) Son traité *De secretissimo philosophorum opere chimico per naturam et artem elaborando*, imprimé plusieurs fois dans le seizième et le dix-septième siècle, se termine ainsi : *Finit hic liber et tractatus compositus per M. Bernardum comitem tervisanum, qui aquisivit comitatum et ditionem de Neige in Germania per hanc artem pretiosam et nobilem.* Frère Bonaventure d'Iseo fit aussi beaucoup de recherches alchimiques.

(2) Le plus important traité que le moyen âge nous ait transmis sur les beaux-arts, la *Diversarum artium schedula*, du moine Théophile, des treizième et quatorzième siècles, remplie de méthodes précieuses et contenant des secrets, traite comme il suit, au ch. 47 du livre I, de la manière de faire l'*or hispanique* : « Il est composé de cuivre rouge, de poudre de basilic, de sang humain et de « vinaigre. Les gentils, dont l'habileté est connue, se procurent des basilics de « cette manière : ils ont sous terre une chambre en pierres avec deux petites

Néanmoins, au milieu de ses expériences pour trouver le grand inconnu et l'immortalité sur la terre, cette science découvrait le gaz acide carbonique, le phosphore, l'antimoine, l'arsenic, cette chimie, enfin, qui aspire aujourd'hui à être la science des sciences.

Marc Bragadin de Venise, qui prétendait être né à Candie du fameux Bragadin scié par les Turcs, acquit une déplorable renommée dans l'alchimie. Après avoir jeté le froc aux orties, il se livra entièrement à la science hermétique ; protégé par le gentilhomme Jacques Contarini, il faisait courir le bruit qu'il avait trouvé le secret philosophal, s'intitulait comte de *Mammona*, c'est-à-dire génie de l'or, et menait avec lui deux chiens ayant un collier d'or, qu'on devait prendre pour deux démons à son service. En présence du public, il opérait beaucoup de trans-

« ouvertures à travers lesquelles le jour pénètre à peine ; là, ils mettent deux « coqs qui ont de quinze à vingt ans. Quand ils sont engraissés, ils s'enflam- « ment, s'accouplent et font des œufs. Alors on enlève les coqs, et l'on fait « couver les œufs par des crapauds qui sont nourris avec du pain. De ces œufs « sortent des poulets mâles, comme ceux que font éclore les poules couveuses, « et sur leur tête, au bout de sept jours, il croît des queues de serpent ; si la « chambre n'était pas pavée, ils s'enfonceraient dans la terre. Afin de l'empê- « cher, ceux qui les élèvent ont des vases en bronze ronds et très-grands, per- « cés de toutes parts et les orifices bouchés ; ils y mettent ces poulets, ferment « les ouvertures avec des couvercles de cuivre, les enterrent et les laissent se « nourrir pendant six mois de la terre fine qui pénètre par les trous. Après cela « ils les découvrent, et allument tout pres un grand feu jusqu'à ce que les ani- « maux soient entièrement brûlés dans les vases. Lorsque les poulets sont re- « froidis, ils les enlèvent, les broient et y ajoutent un tiers de sang humain... « Puis on prend de fines lames de cuivre rouge très-pur, sur les deux côtés « desquelles on étend une couche de cette préparation, et l'on met au feu... On « continue ainsi jusqu'à ce que la préparation consume le cuivre, en prenant le « poids et la couleur de l'or. Cet or peut servir à tous les usages. »

Les recherches chimiques de Newton eurent longtemps pour objet la transmutation des métaux ; en 1669, à vingt-sept ans, alors qu'il avait fait ses découvertes les plus remarquables, il écrivait à un ami en partant pour un voyage : « Tâchez de savoir s'il est vrai qu'à Schemnitz, en Hongrie, on convertit le fer « en acier en le dissolvant dans une eau saturée de vitriol que l'on recueille « dans la cavité du roc au fond de la mine ; après qu'on a chauffé la solution au « moyen d'un feu violent, il se produit une pâte qui, étant refroidie, se trouve « de cuivre. On dit encore que cela se pratique en Italie. Il y a vingt ou trente « ans qu'on apportait de ce pays un vitriol dit *romain ;* mais on ne peut plus « s'en procurer, sans doute parce que les Italiens trouvent plus avantageux de « l'employer à convertir le fer en cuivre. » (DAVID BREWSTER, *Mem. of the life, writings and discoveries of J. Newton ;* Édimbourg, 1855.)

mutations au moyen d'une poudre qu'il vendait fort cher. Au fond, son secret consistait dans un amalgame de mercure et d'or : en faisant évaporer le premier, l'autre restait, et, bien qu'on s'aperçût que le poids était diminué, sa recette n'excitait pas moins de surprise.

Le doge lui acheta son secret à grand prix, avec un écrit qui se trouve dans le *Traité chimique* de Manget. Henri IV lui écrivit pour l'avoir auprès de sa personne ; d'autres princes le demandaient, et Bragadin vivait splendidement, courtisé par tous. Les railleurs, toutefois, ne lui faisaient pas défaut. Une compagnie de jeunes Vénitiens organisa une mascarade d'alchimistes avec tous leurs appareils, et l'un d'eux, qui représentait Mammona, s'écriait : *A trois livres le sou d'or fin !* L'électeur Guillaume II de Bavière l'eut ensuite à sa cour ; mais, n'obtenant pas les richesses qu'il espérait, il le fit pendre à la potence d'or destinée aux alchimistes, et ses chiens furent tués à coups d'arquebuse.

La nation italienne n'a point à revendiquer Théophraste Paracelse, proclamé tête divine, et cru l'auteur de guérisons miraculeuses et de transformations surnaturelles ; ni Cornélius Agrippa de Cologne, conseiller de l'empereur, envoyé par le cardinal Sainte-Croix pour assister au concile de Pise, nommé professeur de théologie à Pavie, sollicité à l'envi, pour être leur astrologue, par de grands rois, par le marquis de Montferrat, le chancelier Gattimara, et qui nous a laissé la quintessence de la théorie et de la pratique des sciences occultes. Mais à cet homme, à la fois enthousiaste et sceptique, les Italiens peuvent opposer le Milanais Jérôme Cardan de Gallarate, théosophe et savant illustre. D'une érudition très-variée, fécond en pensées étranges mais indépendantes, parfois élevé comme le génie, parfois au-dessous du sens commun, il était, comme le dit Scaliger, son ennemi acharné, supérieur en beaucoup de choses à toute intelligence humaine, et, dans d'autres, inférieur à un enfant. Il a laissé ses propres mémoires, précieux comme les rares écrits de ce genre, où le cœur se révèle avec franchise, et peinture curieuse d'un homme vivant dans un monde que la doctrine cabalistique a disposé poétiquement.

1501-70

S'il faut l'en croire, il pouvait tomber en extase à volonté, voyait ce qu'il désirait, et les événements lui étaient annoncés en songe et par certaines taches sur les ongles. Le plaisir, selon lui, n'est que la cessation de la douleur, et le mal offre du moins

cet avantage, qu'il apprend à l'éviter. Bien plus, c'était pour lui un besoin de souffrir et de faire souffrir les autres ; il se flagellait lui-même et se mordait les lèvres en se pinçant. Joueur et, par suite, dérangé, il recourait à des bassesses. Un de ses fils fut empoisonné par sa femme, qui subit le supplice de la strangulation ; il dut faire couper l'oreille à un autre pour le corriger, et toute sa vie fut tourmentée par mille infortunes. Se reconnaissait-il envieux, lascif, médisant, insouciant, il en rejetait la faute sur les étoiles qui avaient présidé à sa naissance (1). Du reste, il se croit l'objet d'une prédilection spéciale du ciel ; il sait plusieurs langues sans les avoir apprises ; Dieu lui a parlé souvent en songe, et plus souvent encore un génie familier que lui a laissé son père, lequel l'avait eu pendant trente ans (2); en extase, il peut se transporter d'un lieu à un autre à sa volonté, entend ce qu'on dit, lui absent, et prévoit l'avenir. Il naît à peine tous les mille ans un médecin qui l'égale, et il vante sans cesse ses cures et son habileté dans la discussion ; enfin, pour vérifier son pronostic, il se laisse mourir de faim.

Outre des éloges bizarres de la goutte et de Néron, il écrivit avec intelligence sur les jeux des cartes et des dés ; il publia cent trente et un ouvrages, et cent onze sont restés manuscrits. Dans les dix volumes in-folio (3) imprimés, on dirait un journaliste

(1) Cardan, encore enfant, vit une merveilleuse pluie de pierres (*Opera*, t. III, p. 279) au nombre, dit-il, de douze mille, dont une pesait cent vingt livres. Ce phénomène nous est raconté avec plus de détails par Pierre d'Anghiera (*Epistolarum* p. 245), qui le borne au Crémasque, et le dit accompagné d'une nuit ténébreuse, d'éclairs et de coups de tonnerre ; il ajoute que, dans la plaine de Crème, où l'on ne trouverait pas une pierre grosse comme un œuf, il en tomba de si grosses que dix pesaient cent livres, tuant des oiseaux, des moutons, des poissons. Il parle des railleries qu'en firent les physiciens, les théologiens et les fanatiques. Cela eut lieu le 4 septembre 1511.

(2) Autre opinion commune de son temps. Marsile Ficin, *De vita*, dit : « Il y a un axiome parmi les platoniciens, et qui semble appartenir à toute l'antiquité, savoir, qu'un démon veille sur chaque homme dans le monde, et vient en aide à ceux dont la garde lui est confiée. La maison Torrelli, de Parme, avait pour démon familier une vieille hideuse, qui apparaissait au bas d'une cheminée toutes les fois qu'un membre de la famille devait mourir. » (CARDAN, *De rerum varietate*, XVI, 93.)

(3) *H. Cardani mediolanensis, philosophi ac medici celeberrimi, opera omnia... cura Caroli Sponti*; Lyon, 1663, t. X in-fol. L'éditeur dit : *Inter innumeros elapsi sæculi scriptores vix ullus occurrit, cujus monumenta majore omnium eruditorum applausu, admirationis assecla, fuerint hactenus excepta ac concelebrata, quam H. Cardani... idque merito quidem... Quo factum, ut auctor*

obligé de remplir ses pages, d'autant plus payé qu'il allonge davantage, et travaillant d'autant plus qu'il réfléchit moins. Si l'on voulait réduire ses travaux décousus à l'unité philosophique, on trouverait que la nature, selon lui, est l'ensemble des êtres et des choses : dans la nature, il existe trois principes éternels et nécessaires, l'espace, la matière, l'intelligence du monde, dont la fonction est le mouvement ; l'espace, éternel, immobile, n'est jamais sans corps, c'est-à-dire, comme l'affirma Descartes plus tard, il n'y a pas de vide dans la nature ; la matière aussi est éternelle, mais elle se transforme sans cesse au moyen de deux qualités, la chaleur et l'humidité ; on ne peut concevoir aucune portion de matière sans forme ; toute forme est essentiellement une et immatérielle, ce qui fait que tous les corps ont une âme, et cela est si vrai qu'ils sont susceptibles de mouvements ; les âmes particulières sont des fonctions de l'âme du monde, dans laquelle se trouvent contenues toutes les formes des êtres, comme les nombres dans la décade ; elle ressemble à la lumière du soleil, une et égale dans son essence, infinie dans la diversité des images.

Il ne pouvait donc se soustraire au panthéisme, à moins de reculer devant les conséquences, ou de changer lui-même quant à l'unité de l'intelligence. L'homme, organe de cette intelligence universelle, a pourtant un caractère distinct, la conscience, qui l'amène à distinguer du corps l'âme, dont il prouve l'immortalité en s'appuyant sur les arguments des philosophes antérieurs ; mais il croit que ce dogme a produit de grands maux, comme les guerres de religion. Sa physique est fondée sur la sympathie générale entre les corps célestes et les parties du corps humain.

Cardan parle de toutes les sciences occultes avec une intime conviction, blâmant hautement ces professeurs inexpérimentés, « par la faute desquels reste entachée » une science où la certitude n'est pas moindre que dans la nautique et la médecine. Afin de la venger de pareils outrages, et prouver « que les décrets des étoiles sont manifestes en nous, » il ne procède que par la voie du raisonnement et de l'expérience ; enfin il réduit cette doctrine à des aphorismes, divisés en sept sections, d'où il ressort que chaque pays, chaque couleur, chaque nombre est sous l'influence

ipse maximus litterarum dictator *a quibusdam magni nominis viris*, *ab aliis* vir incomparabilis, *ab aliis* portentum ingenii *audire meruerit, etc.* Et il ajoute de nombreux témoignages.

d'un astre particulier. La magie naturelle enseigne huit choses : 1° les caractères des planètes, la fabrication des anneaux et des sceaux constellés; 2° la signification du vol des oiseaux ; 3° l'intelligence de leurs cris et de ceux des autres animaux; 4° les vertus des simples; 5° la pierre philosophale; 6° la connaissance du passé, du présent et de l'avenir au moyen d'une triple vue; 7° les expériences nécessaires pour faire ou connaître; 8° enfin le secret de prolonger la vie durant plusieurs siècles.

Qui voudrait nous suivre dans l'indication des règles diverses de ces doctrines? Cardan, qui les connaissait toutes à fond, n'en fait pas mystère; il enseigne même à composer des sceaux pour faire aimer ou dormir, se rendre invisible, ne pas se fatiguer, avoir bonne chance. Dans ce but, il combine quatre choses : la nature de la famille, de la matière, de l'étoile, de l'homme qui opère; à cet effet, il divise la nature des différentes pierres précieuses et des astres qui y correspondent. Parmi les talismans, le plus puissant était le sceau de Salomon. Une chandelle de suif humain, approchée d'un trésor, petille jusqu'à s'éteindre, et la raison, c'est que le suif est formé de sang; or le sang est le siége de l'âme et des esprits, qui, pendant toute la vie de l'homme, convoitent l'or et l'argent; c'est pourquoi, même après la mort, cette passion trouble le sang. Cardan enseigne avec la même assurance les présages à tirer de tous les arts, les secrets de la chiromancie, la signification des taches qui paraissent sur les ongles, la manière d'interpréter les songes et d'obtenir des réponses.

Au surplus, il était consulté par les plus grands personnages, entre autres par Édouard VI d'Angleterre. Le primat d'Écosse confia la guérison de ses maladies à ses thèmes astrologiques, et saint Charles le proposa pour maître à l'université de Bologne. Il forma cent *genitures* d'illustres personnages, déduisant de l'horoscope de leur naissance la cause de leurs qualités. Selon lui, il faut avoir égard aux étoiles dans la médication, et les prières adressées à Marie le premier avril, à huit heures du matin, sont infailliblement exaucées; bien plus, il pousse l'audace jusqu'à tirer l'horoscope du Christ. Souffre-t-on de l'insomnie, il conseille de s'oindre le corps avec de la graisse d'ours ; veut-on faire taire les chiens du voisinage, il faut tenir à la main l'œil d'un chien noir. Parfois il se moque de la chiromancie, de la sorcellerie, de l'alchimie, de la magie, de l'astrologie, et pourtant il les exerce par compassion. Il considère les fantômes comme

des illusions d'une imagination troublée, et pourtant il est rempli d'apparitions, d'esprits, comme il croit que les incubes engendrent des enfants, et que les sorcières déposent la vérité dans les procès. Cardan n'en a pas moins une place durable dans l'histoire des sciences pour des observations pleines de finesse et de sagacité, comme aussi pour un grand nombre de découvertes, parmi lesquelles on distingue la *formule cardanique* et la possibilité d'instruire les sourds-muets.

Le Napolitain Jean-Baptiste della Porta fonda dans sa propre 1540-1615
demeure une académie *des secrets*, où n'étaient admis que ceux qui avaient découvert quelque remède ou quelque machine nouvelle. Dans la *Magie naturelle*, il expose tous les songes, les formes substantielles des intelligences, émanation de la divinité. Il existe, selon lui, un esprit mondial qui engendre même nos âmes, et nous rend aptes à la magie, de manière que par cet esprit les astres influent sur le corps humain. Il ne faut donc pas s'étonner si l'inquisition dirigea contre lui des accusations, dont il dut aller se disculper à Rome ; il fut absous, mais avec injonction de ne plus se mêler à l'avenir de prédictions, parce que le vulgaire ignorant ne sait pas distinguer si elles sont l'effet de la science ou d'un pouvoir surhumain. Cependant il révélait les procédés au moyen desquels se produisaient certains effets regardés comme surnaturels ; il démontra que l'onguent des sorcières était un composé d'aconit et de belladone, substances qui exaltent naturellement l'imagination. Il donnait à son fils ces conseils : « N'oppose aucune résistance aux puissants et à la plèbe, quand « même tu aurais raison. Invité à un banquet, veille sur celui « qui te verse le vin. Quand tu parles avec un homme méchant « ou déshonnête, regarde-lui aux mains plutôt qu'au visage. »

En résumé, les sciences occultes formaient la partie abstruse des connaissances humaines. Considérant la nature comme une succession de prodiges, on demandait à la magie l'explication de tous les phénomènes. La maladie d'un enfant, la consomption d'une femme, une fortune subite, les tempêtes et surtout les combustions spontanées, les illusions optiques, les exaltations nerveuses, le mal même le plus ordinaire, le mal de l'amour et de la jalousie, paraissent des effets surnaturels ; pour en connaître la cause, on recourait à des pactes qui enchaînaient l'homme au démon, auquel on donnait des lettres signées de son propre sang et écrites avec le saint calice.

Si les savants empruntaient au vulgaire le fondement des er-

reurs, le vulgaire, à son tour, était rivé davantage aux erreurs par la sanction des savants, et de là naissait un horrible amas de folies publiques. Dans la Bible, on trouve fréquemment des faits de démoniaques. Si les exorcismes étaient parfois de simples cures hygiéniques, ou des remèdes contre une imagination malade, ils devaient pourtant fortifier l'opinion de l'influence directe des démons sur les hommes; en outre, ils persuadaient que le contact et la présence des choses sacrées redouble les souffrances des possédés, dont l'intelligence brille parfois d'une lumière plus vive, qui font des réponses merveilleuses, parlent latin, hébreu, voient les choses lointaines et futures.

Ce besoin inhérent à la nature humaine d'agrandir le monde visible au moyen de l'imagination, besoin plus grand chez les individus bornés, dont la vue ne s'étend pas sur l'histoire et l'univers, avait créé et transporté de l'Orient ces fées bienfaisantes qui, loin de causer de l'effroi, rendaient attrayants les récits fantastiques; telles étaient Mélusine et Morgane, qui, le samedi, se changeaient en serpents, et jouissaient, les autres jours, de leur beauté et d'une vie qui participait de l'existence immortelle. Le génie familier et les lutins se montraient souvent obligeants et serviables. Un maître orgueilleux donna l'ordre à un paysan de transporter chez lui un chêne d'un gros volume, sous menace d'un châtiment. L'entreprise excédait les forces du malheureux, qui se désolait, lorsqu'un esprit follet s'offrit à lui. Chargeant comme un fétu l'arbre sur ses épaules, il le mit en travers de la porte du maître; mais il avait tellement endurci le bois, que ni la hache ni le feu ne purent l'entamer, et qu'il fallut ouvrir une autre porte. Cela se passait en 1532. L'inquisiteur Menghi assure qu'un lutin, attaché à un jeune Mantouan âgé de seize ans, l'accompagnait toujours, comme serviteur, portefaix ou majordome. En 1579, un autre follet, à Bologne, était amoureux d'une servante : si les maîtres la grondaient, il causait les plus grands dégâts dans la maison; d'ailleurs, on peut voir l'étrange exorcisme qu'employèrent les maîtres pour s'en débarrasser. L'année suivante, la scène se renouvela dans la même ville avec une fille âgée de quinze ans. Le lutin se livrait aux plaisanteries les plus bizarres : tantôt il brisait les vases de la lessive, tantôt il laissait rouler de l'escalier de grosses pierres, ou bien il en lançait de petites qui rompaient les carreaux de vitre; parfois encore il jetait dans le puits des seaux de bois ou de cuivre et des chats.

Un prédicateur raconta à ce Menghi que, pendant qu'il prêchait dans une ville de la Vénétie, un sorcier était venu le trouver, en s'accusant d'avoir deux esprits dans un anneau, avec lesquels il le ferait parler; l'ayant exhorté à jeter cet anneau, les esprits se mirent à pleurer et à supplier le prédicateur de les recevoir à son service, en lui promettant de le rendre le plus grand orateur du monde. Le prêtre, après de graves exorcismes, les contraignit d'avouer que c'était un piége pour le séduire, le faire tomber dans quelque hérésie et le dévouer à l'enfer.

Plus tard, on imprima le *Palais des enchantements*, avec l'approbation de l'inquisition, qui le recommande « comme agréable par une lecture attrayante et variée, non moins que par une doctrine solide et profonde; » on peut y lire, sur la foi d'auteurs accrédités, une foule d'historiettes de démons, d'incubes et de succubes. La plus charmante est celle d'un jeune homme, contemporain de Roger, roi de Sicile : un soir qu'il nageait dans la mer, il saisit par les cheveux une tête qui se trouvait derrière lui, dans la pensée que c'était un de ses compagnons; mais, parvenu au rivage, il vit qu'il avait amené une belle jeune fille, dont il obtint les faveurs, et qui lui donna un fils. Il vivait heureux avec elle, bien qu'elle ne parlât jamais. Averti par un de ses amis qu'il avait conduit un fantôme dans sa maison, il menaça de tuer l'enfant avec son épée, si elle refusait de parler. Rompant alors le silence, elle lui dit que cette violence lui faisait perdre une femme excellente, et disparut soudain. Le jeune enfant, quelques années après, s'amusait sur les bords de la mer, quand sa mère le saisit et le noya.

Si, de nos jours, nous n'avions pas vu se renouveler toutes ces folies, et quelque chose de pire, nous ne dirions pas qu'Antoine Lavoriero, archiprêtre de Barbarano, rendait les diables obéissants par la vertu de Dieu. Strozzi Cicogna apprit de lui qu'un certain moine, nommé Egidio, sur les instances du duc de Ferrare, avait découvert un trésor, mais qu'on ne put jamais l'exhumer, parce que les esprits éteignaient les lumières et rompaient les cordes. Le moine fit cacher par Antoine une pièce de monnaie, en lui promettant de la trouver; ayant pris quatre petits rameaux d'olivier bénits, il en coupa l'écorce, sur laquelle il écrivit : «*Emmanuel Sabaot Adonaï* et un autre nom qu'on ne peut rappeler; » puis, il récita le *Miserere*, et quand il fut à l'*incerta et occulta manifestasti mihi*, Antoine se sentit entraîner vers la porte du jardin, et, arrivé à l'endroit où la pièce

de monnaie était enterrée, les baguettes, comme si on les avait tirées, tournèrent leur pointe en bas. Ce même Antoine lui raconta qu'il y avait à Noventa, sur le territoire vicentin, une jeune fille à laquelle on envoyait un mouchoir de malade, et qu'elle le faisait venir très-grand, puis tout petit; s'il revenait à sa première dimension, c'était signe de guérison, et de mort dans le cas contraire. Il lui envoya son mouchoir, en disant qu'il venait d'une malade, et la jeune fille ne s'en aperçut pas parce qu'il était exorciste; mais elle l'agrandit et le rapetissa visiblement, puis le ramena à son état primitif. Cet Antoine en raconta bien d'autres à Strozzi (1).

Ces *faits*, certifiés comme tant d'autres sur lesquels on fonde aujourd'hui de nouvelles théories, ne mériteraient que le sourire du dédain s'ils n'étaient pas sortis du champ de la spéculation; mais la nature humaine est entraînée par un penchant irrésistible à traduire les croyances en faits. C'est ce qui arriva pour les sortiléges, une des nombreuses erreurs que le paganisme a transmises à la civilisation moderne (ch. XXXIV). Dans le moyen âge, ils furent alimentés par des légendes, dans lesquelles se confondaient le mysticisme et l'impiété, le terrible et le bouffon; mais les législateurs, sans excepter les grossiers Lombards, les repoussèrent, et si quelque peine était prononcée, elle consistait à soumettre les sorcières à l'épreuve de l'eau froide; on renvoyait absoutes celles qui surnageaient, ce qui était peut-être un artifice pour les sauver toutes. Quant à l'Église, on citait un canon du pape Damase, aujourd'hui répudié comme faux, dans lequel on attribue à une pure illusion les déplacements subits des sorcières; quelques théologiens voyaient donc un péché mortel et une hérésie dans la croyance aux réunions nocturnes (2).

Il n'est pas vrai que cette erreur fût à son comble dans les

(1) Pag. 218, 214, 302 du *Palagio degli incanti e delle gran meraviglie degli spiriti e di tutta la natura, diviso in libri quarantacinque e in tre prospetive, spirituale, celeste ed elementare*, di STROZZI CICOGNA; Vicence, 1605.

(2) Le pénitentiel de l'évêque Burkard, antérieur à l'an 1000, détermine les pénitences pour ceux qui croient que d'autres peuvent, au moyen d'enchantements, exciter des tempêtes, la haine ou l'amour, ensorceler ou bien aller aux sabbats. Voir l'*Hist. universelle*, liv. XV, ch. 15. Muratori, *Dissert.* LXVIII, a publié un pénitentiel du monastère de Bobbio : *Qui cum viduâ aut virgine peccavit, qui falsa testimonia super alios apponunt, et ad sorcerias recurrunt, aut divinationes credunt... isti pœniteant* V *annis vel* III *ex his in pane et aquâ.*

ténèbres du moyen âge; sans doute, elle ne vit pas le jour, mais elle s'étendit à l'époque de la renaissance des études, et surtout dans le siècle d'or (1), après qu'elle se fut mêlée avec la fange des sciences occultes ; il faut y voir un autre symptôme de la résurrection du paganisme. Déjà le fameux Barthole conseillait à l'évêque de Novare de faire mourir à petit feu une femme accusée d'avoir adoré le diable et tué des enfants au moyen de sortiléges (2).

Sur la fin du quinzième siècle, selon Antoine Galateo, on croyait que des sorcières avaient le pouvoir, en s'oignant le corps de certaines substances, de se changer en bêtes, d'errer ou plutôt de s'envoler dans de lointains pays, de danser en rond sur des marais, de s'accoupler avec des démons, d'entrer et de sortir les portes fermées, de tuer des animaux (3). En effet, l'opinion se répandit que les sorcières, *masche*, *buonerobe*, ou quel que fût le nom qu'on leur donnât, *allaient en course*, se réunissaient en certains lieux, comme au mont Tonale en Lombardie, au Barco de Ferrare, à l'esplanade de la Mirandole, au mont Paterno de Bologne, autour du noyer de Bénévent..., et que, sous la présidence d'Hérodiade, de Diane, elles se livraient à la danse, à des amours immondes, en se transformant en loups, chats et autres animaux. La luxure et l'impiété constituent le fond de ces réunions : banquets splendides le jour du sabbat, danses où figuraient des moines, tout enfin au mépris de l'Église, puisqu'on y foulait aux pieds ce qu'elle vénère le plus, les croix, les reliques et les hosties.

Si l'on voyait quelque vieille femme d'une laideur repoussante avec un signe particulier, et si elle répondait par des imprécations aux insultes dont elle était l'objet, il n'en fallait pas davantage pour qu'on la soupçonnât d'être sorcière. Beaucoup de

(1) Frère Bernard de Côme, 1584, dit que les sorcières ne subsistaient *tempore quo compilatum fuit decretum per dominum Gratianum... Strigiarum secta pullulare cœpit tantummodo a centum quinquaginta annis citra, ut apparet ex processibus Inquisitorum.*

(2) Xiletti, *Consilia criminalia*; Venise, 1563, t. I, cons. 6.

(3) *Sunt qui credunt mulieres quasdam maleficas, sive potius veneficas, medicamentis delibutas, noctu in varias animalium formas verti et vagari, seu potius volare per longinquas regiones, ac nuntiare quæ ibi aguntur, choreas per paludes ducere, et dæmonibus congredi, ingredi et egredi per clausa ostia et foramina, pueros necare, et nescio quæ alia deliramenta.* De situ Japigiæ, p. 126.

femmes, poursuivies devant les tribunaux, avaient fait des aveux formels : « Nous avons vu le diable, nous sommes allées, à cheval sur le balai, aux réunions nocturnes, où nous avons connu un tel et une telle; » comment douter de leur véracité? Si l'homme peut obtenir du démon les plaisirs criminels qu'il n'ose pas demander à Dieu, et s'il est possible de faire un pacte avec une puissance surhumaine, pourquoi quelques-uns seulement y auraient-ils recours ? Alors la croyance s'établit que les sorciers, parmi lesquels se trouvaient surtout des femmes, étaient en grand nombre, et qu'ils formaient entre eux une espèce de société, avec des chefs et des réunions, pour se livrer à des plaisirs charnels, aux voluptés de la vengeance.

Frère Bernard Rategno, de Côme, zélé inquisiteur, nous a laissé un livre, *de Strigiis* (1), dans lequel il s'indigne contre celui qui les révoque en doute. Les sorcières, dit-il, se réunissent principalement le vendredi, renient, en présence du diable, la sainte foi, le baptême, la bienheureuse Vierge, foulent aux pieds la croix, jurent fidélité au diable en lui touchant la main avec le dos de leur main gauche, et en lui donnant quelque chose en signe de dévouement. Toutes les fois qu'elles vont au jeu de la *bonne compagnie*, elles font une révérence au diable, qui s'y trouve sous la forme humaine. Elles ne s'y rendent pas comme dans un rêve, mais corporellement, éveillées et avec tous leurs sens, à pied si le rendez-vous est voisin, sinon sur les épaules du diable, qui parfois les abandonne à moitié chemin, ce qui fait qu'elles s'égarent; toutes ces choses sont attestées par leurs aveux *spontanés* faits aux inquisiteurs de toute l'Italie. Bien plus, afin d'imposer silence à ses adversaires, il cite des exemples personnels : instruisant des procès dans la Valteline, il obtint des dépositions d'hommes dignes de foi, qui avaient réellement vu les choses dont il parle. A Côme, tout le monde savait que, cinquante ans auparavant, le podestat Laurent de Concorrezzo et Jean de Fossato, prièrent, à Mendrisio, une sorcière de les conduire au sabbat; elle y consentit, et ils assistèrent à une assemblée; mais le diable, s'étant aperçu de leur

(1) Il accompagne la *Lucerna Inquisitorum hæreticæ pravitatis reverendi patris fratris Bernardi comensis ordinis Prædicatorum ac inquisitoris egregii, in qua summatim continetur quidquid desideratur ad hujusce Inquisitionis sanctum munus exequendum*; Milan, 1566. Il fut imprimé par les soins du révérend père Inquisiteur de Milan *ad laudem Dei*, réimprimé souvent et commenté par François Pegna.

présence, les fit battre d'une rude manière (1). Puis, ce qui rend la chose évidente, c'est le grand nombre de personnes qu'on a brûlées avec l'assentiment des papes.

En vérité, cet argument était péremptoire; car l'inquisition fit de ces malheureux de légales boucheries, dont les exécuteurs se glorifiaient comme les héros sont fiers de batailles sanglantes. Le penchant au mysticisme avait surtout répandu en Allemagne la crainte des sorcières. Innocent VIII, en 1484, lança contre elles une bulle très-sévère, à la suite de laquelle les procès et les supplices se multiplièrent. Dans l'Italie même, cette erreur était commune; en effet, Barthélemy Spina assure que, dans le diocèse de Côme, plus de mille en un an furent l'objet de poursuites judiciaires, et plus de cent livrées aux flammes.

Au souvenir de tant de procès et de victimes, la raison s'arrête effrayée, et l'on se demande si tout fut mensonge ou délire, et tout, invention de tribunaux altérés de sang.

Que l'homme se croie, pour le mal, plus de puissance qu'il n'en a réellement, des témoignages quotidiens nous l'attestent; que les crimes se multiplient par suite des châtiments, c'est un fait trop évident pour quiconque étudie les maladies de l'intelligence et les passions, comme il est certain qu'on se décide à faire une chose, à force d'entendre dire qu'elle se fait. Les suffumigations et les onctions qui, selon Porta et Cardan, se faisaient avec la morelle somnifère, la jusquiame, l'opium, la belladone, le stramonium, la mandragore, le laudanum et le datura, pouvaient agir sur l'imagination des sorcières. Quelques phénomènes sont aujourd'hui expliqués par les inhalations de l'éther et le magnétisme animal, mystère que les sots doivent railler, les habiles exploiter, les savants étudier et vérifier. Je passe sous silence des cas étranges en médecine, des affections nerveuses et des hystéries, qu'on déclarait alors maladies démoniaques, comme à une certaine époque on cherchait à les guérir par des pèlerinages (2). Voyait-on une femme communiquer ses

(1) Ce fait est cité par Bodin, dans la préface de la *Demonomania*, et par frère Sylvestre Priero, le premier contradicteur de Luther, dans les *Mirabili operazioni delle streghe e degli demonj*.

(2) Le fameux Peiresc, le 28 juin 1615, écrivit d'Aix à Paul Gualdo, de Padoue : « Le médecin qui me soigne désire avec passion avoir un libre *Baptistæ Codrunqui, medici imolensis, de morbis ex maleficio*, à cause de certaines religieuses de cette ville, en grand nombre, qui se trouvent atteintes de maladies inconnues et surnaturelles. »

convulsions à une assemblée, à un couvent, on traitait de sorcellerie ce qui n'était, comme nous le savons aujourd'hui, qu'instinct d'imitation.

Les individus qui conservaient tout leur bon sens proposaient quelquefois des remèdes efficaces, mais qui n'étaient pas dictés par la prudence. Si un vampire venait à sucer le sang, l'autorité faisait brûler le cadavre, et le mal cessait, au témoignage de Montaigne. Une dame de Mantoue se croyant ensorcelée, le médecin Marcel Donato fit mêler à ses déjections des clous, des plumes, des aiguilles, et la malade guérit, persuadée qu'elle les avait rendus. C'était fort bien ; mais, aux yeux de cette dame, le fait était vrai ; elle ne pouvait concevoir aucun doute, puisqu'elle avait vu ces objets, et sa conviction passait dans l'esprit de toutes ses connaissances, qui la communiquaient à leur entourage. Les faits subsistaient donc ; ils n'appartenaient pas à l'ordre naturel ; la science et les opinions du temps en déterminaient les causes, et il était procédé d'après la jurisprudence d'alors.

Cependant, malgré l'opinion commune, des contradicteurs niaient l'existence des réunions nocturnes. Samuel de Cassini entreprit de prouver que le démon ne transporte pas réellement ces femmes, et qu'il produit seulement en elles une extase qui leur fait croire qu'elles volent ou se trouvent parmi la multitude ; mais le dominicain Jean Dadone soutient la réalité du vol (1) : son opinion est partagée par frère Barthélemy Spina, maître du sacré palais (2) ; par frère Sylvestre Mazzolino dit *Priero*, et Paul Grillandi, légiste florentin, qui d'abord avait nié les sortiléges (3) ; enfin, par Jean-François Pic de la Mirandole (4), dans un livre dont l'occasion est ainsi exposée par frère Léandre des Alberti, qui le traduisit en langue vulgaire : « L'année dernière, on découvrit ici le mauvais, scélérat et mal« faisant jeu *de la femme*, où Dieu est renié, blasphémé, raillé ; « où l'on foule aux pieds la sainte croix, douce consolation et « sûr étendard des chrétiens fidèles, et nous omettons d'autres « choses blâmables qui sont faites contre notre très-sainte foi. « C'est pourquoi, après de complètes investigations, suivies d'un

(1) François Vittoria, *Prælectiones theologicæ*, liv. II.

(2) *De strigibus*, 1523, et quatre apologies, 1525.

(3) *De sortilegiis*.

(4) *Strix, sive de ludificatione dæmonum*, 1523 ; et la version italienne, imprimée à Venise en 1556, avec le titre : *Il libro detto Strega, ovvero delle illusioni del demonio.*

« examen sévère, et lorsque le sage et prudent censeur et inqui-
« siteur des hérétiques eut procédé juridiquement, il livra au « juge beaucoup de ces hommes maudits; puis, selon la pres-« cription des lois, il les fit mettre sur un grand monceau de « bois, où ils furent brûlés en punition de leurs scélératesses et « pour l'exemple des autres. Or, comme chaque jour on faisait « ainsi pour extirper et arracher ces ronces épineuses du champ « où croissent les herbes bonnes et odoriférantes des chrétiens « fidèles, beaucoup commencèrent à dire, avec des paroles inju-« rieuses, qu'il n'était pas juste que ces hommes périssent d'une « manière si cruelle, parce qu'ils n'avaient rien fait qui méritât « un châtiment semblable; ils ajoutaient: Tout ce qu'ils disent de « ce jeu, ils le font ou par sottise ou manque de cervelle, ou bien « par crainte des supplices, et cela est d'autant plus vrai, que la « plupart nient constamment après ce qu'ils ont d'abord avoué.

« Ces discours, remplis de blâme, produisaient de plus en « plus dans le peuple des critiques semblables. L'illustre sei-« gneur Jean-François, homme certainement non moins chré-« tien que docte et lettré, apprenant cela, résolut de prendre des « informations exactes, afin de connaître, au moyen d'une en-« quête minutieuse, le fond et les moindres détails de tous ces « faits. Dans ce but, il intervenait lui-même dans les débats, as-« sistait à l'interrogatoire que l'inquisiteur faisait subir à ces « hommes, puis les questionnait personnellement sur le jeu « scélérat, sur les rites abominables, sur les habitudes profanes et « condamnées, sur les opérations maudites qu'on y voyait; ce « qu'il faisait non-seulement auprès de l'un d'entre eux, mais « encore d'un grand nombre. Or, il trouvait qu'ils s'accordaient « dans les choses d'importance capitale, c'est-à-dire à l'égard des « vices immondes qu'on leur reprochait; dès lors, comme véri-« table serviteur de Jésus-Christ, afin que chacun pût se mettre « à l'abri des fraudes de notre ancien ennemi, et pour être en « mesure de mieux le combattre en tout lieu, il se mit à écrire « sur cette perverse, criminelle et scélérate école du démon... »

Jean-François établit un dialogue entre la *Sorcière* et un personnage qui ne croit pas aux sortiléges (*Apiste*), lequel fait les objection du bon sens à tous ses aveux; d'un autre côté, le juge (*Dicaste*) emploie les formules juridiques, afin de prouver qu'il n'y a pas d'illusion, et de soutenir la vérité des dépositions de la sorcière relativement au transport des personnes aux banquets infâmes, aux accouplements exécrables, à l'abus des hosties. D'autres pro-

cès lui apprirent qu'un prêtre, nommé Benoît, était amoureux du diable en chair, sous le nom d'Armellina, dont il préférait les plaisirs à toute autre jouissance ; il se promenait avec elle dans les places, semblait fou aux autres qui ne la voyaient point, et, par amour pour elle, il refusait de baptiser les enfants, ne consacrait pas les hosties, ou bien, à l'élévation, les tenait renversées, éludant ainsi les sacrements. Il cite d'autres individus qui, épris d'un démon sous forme de femme, aimaient mieux renoncer à la vie qu'à cette union ; enfin, cette flamme allait s'éteindre dans une autre produite par les fagots du bûcher. Ces faits sont très-communs, au point que plus de deux mille personnes avouent qu'elles ont fréquenté les réunions nocturnes.

La sorcière mise en scène par Pic de la Mirandole convient d'avoir fait tomber la grêle sur les champs de ses ennemis, d'avoir tué leurs bestiaux, et sucé le sang sous les ongles des enfants, qui seraient morts si elle ne leur avait pas donné des remèdes qu'elle tenait du démon. L'incrédule insiste principalement sur ce que le démon n'envoyait pas d'argent ; la sorcière répond qu'elle en avait obtenu, mais qu'il s'évanouissait, et que le plus grand attrait consistait dans les plaisirs des sens. Le démon, dit-elle, lui permettait tous les actes de chrétienne ; mais, pendant qu'elle assistait aux offices divins, elle devait protester à voix basse contre leur fausseté, rouler les yeux, faire des gestes de mépris, tirer l'hostie de sa bouche, et la conserver pour la profaner ensuite dans les réunions nocturnes.

Un des écrivains les plus convaincus à cet égard, est le père Jérôme Menghi, de Viadana, qui remplit son ouvrage de petits faits curieux (1). A l'époque où les Vénitiens firent la guerre au duc de Ferrare, Alphonse d'Aragon, duc de Calabre, se trouvant à Milan avec beaucoup d'illustres seigneurs, il s'éleva entre eux une longue discussion sur les esprits ; lorsque les seigneurs eurent parlé et discouru, en exprimant chacun des opinions diverses, le duc répondit : « Ce qu'on dit de ces démons est chose très-vraie et non une invention humaine. » Alors il raconta que, se trouvant un jour à Carrone, ville de la Calabre, et tandis qu'il cherchait, après les occupations royales, à se procurer quelque

(1) *Compendio dell'arte esorcistica, e possibilità delle mirabili e stupende operationi delli demonj e de' malefici, con li rimedj opportuni alle infirmità maleficiali... opera non meno giovevole agli esorcisti che dilettevole ai lettori, ed a comme utilità posta in luce*; Venise, 1605.

délassement, on lui apprit qu'il y avait dans le voisinage une femme tourmentée par les esprits immondes. Le duc se fit amener cette femme, à laquelle il adressa la parole; mais, comme si elle eût été morte, elle ne répondait rien et ne faisait aucun mouvement; voyant cela et se rappelant une petite croix avec certaines reliques qu'il portait au cou, don de Jean de Capistrano, le prince l'attacha secrètement au bras de la possédée, laquelle se mit à crier soudain, à tordre la bouche et les yeux.

Alphonse lui ayant demandé pourquoi elle faisait ainsi, elle le pria d'enlever de son bras cette petite croix, « parce que, dit-elle, il y a du bois de la croix consacrée, de l'*agnus* bénit et une croix de cire de mon grand ennemi. » Le duc ayant fait selon son désir, elle devint une autre fois comme morte. La nuit suivante, au moment où ce prince allait se coucher, il entendit dans le palais et dans sa chambre une grand fracas et des rumeurs, de manière qu'il fit appeler des serviteurs pour sa sécurité, avec lesquels il resta jusqu'au matin sans pouvoir dormir. Le jour venu, il donna l'ordre de lui ramener la femme, qui lui demanda en souriant s'il avait eu peur la nuit précédente; il la réprimanda comme un esprit infernal nuisible aux mortels, en ajoutant : « Où étais-tu caché? » L'esprit répondit : « Au sommet du baldaquin qui entoure ton lit, et sans les choses sacrées que tu portes secrètement au cou, je t'aurais soulevé de mes mains pour te jeter hors du lit; bien plus, je te dirai que je puis te raconter, parce que je les ai entendues, toutes les choses que hier tu as discutées et réglées avec l'ambassadeur de Venise. » Le duc, pour s'assurer du fait, renvoya toutes les personnes présentes, et commanda à l'esprit de lui répéter tout ce qui s'était passé entre lui et l'ambassadeur; alors, comme s'il avait assisté à l'entrevue, l'esprit lui raconta, par la bouche de la femme, tout l'entretien mot à mot. Tel fut l'étonnement de ce prince que, depuis ce moment, il crut toujours que les esprits malins erraient dans l'air et habitaient les corps des hommes.

Paul Grillando procéda contre une femme qui, pendant que le diable, son amant, la ramenait chez elle, entendit sonner l'*ave* du matin; le démon s'enfuit alors en la laissant toute nue sur le sol, où elle fut découverte. Un mari épia si bien sa femme, qu'il finit par s'apercevoir qu'elle s'oignait le corps et disparaissait; à force de coups de bâton, il la contraignit à faire des aveux, et voulut même qu'elle le conduisît à une réunion; là, s'étant mis à table, et trouvant fades tous les mets, il demanda du sel,

insité dans ces banquets. Lorsque, après de longues instances, on lui en eut apporté, il s'écria : « Loué soit Dieu ! car le sel est enfin venu. » Cette exclamation suffit pour faire tout disparaître, et il resta seul sans connaître le lieu : le matin, des bergers étant survenus, il apprit qu'il se trouvait à Bénévent, à cent milles de sa patrie. A son retour, il fit juger et condamner sa femme (1).

Barthélemy Spina, dont nous avons parlé, connaissait encore d'autres faits également certains. Une jeune fille, qui vivait avec sa mère à Bergame, fut trouvée une nuit à Venise dans le lit d'un de ses parents : interrogée sur le fait, elle répondit en rougissant : « Je vis ma mère s'oindre et sortir transformée par la fenêtre ; employant la même onction, je la suivis et la trouvai occupée à tendre des pièges à notre jeune parent ; effrayée de cela, j'invoquai le nom de Jésus, et aussitôt tout disparut. » L'inquisiteur consigna ces paroles dans un procès-verbal, et la mère avoua tout dans la torture. Selon Antoine-Léon, de la Valteline, charbonnier établi à Ferrare, un autre mari vit également sa femme s'oindre et sortir par la fenêtre ; l'ayant imitée, il la trouva dans une cave. Aussitôt que sa femme l'aperçut, elle fit un signe, tout disparut, et lui fut arrêté comme un voleur ; mais il se disculpa en racontant le fait, et sa femme fut envoyée au supplice (2).

Le bon sens le plus vulgaire suffit pour expliquer ces faits ; mais ceux que citent les apologistes ne sont pas tous aussi clairs, et leur insistance prouve qu'il y avait des contradicteurs. En 1518, le sénat vénitien, réprouvant les sévérités excessives des inquisiteurs de la Valcamonica, renommée pour des poursuites de ce genre, évoqua les procès et décréta qu'en pareilles matières les recteurs de la ville s'adjoindraient aux ecclésiastiques. L'opinion commune fut combattue par le franciscain Alphonse Spina (3), par le chevalier Ambroise Vignato, jurisconsulte lodigian (4), et Jean-François Ponzinibio, juriste de Plaisance ; ce dernier soutenait que le démon ne peut engendrer comme incube ou succube, et que les vols des sorcières et les sabbats étaient une pure illusion (5). André Alciat (6) écrit : « A peine orné des insignes de

(1) *De sortilegiis*, liv. II, 7.
(2) *De strigibus*, ch. 17 et suiv.
(3) *Fortalitium fidei*.
(4) *De haeresi*.
(5) *De lamiis, et excellentia utriusque juris*.
(6) *Parergon juris*, VIII, c. 22 ; VIII, c. 21. C'est contre lui principalement

« docteur, une occasion s'offrit, dans ma première cause, d'in-
« voquer le droit. Il était venu dans les vallées subalpines un « inquisiteur chargé d'instruire contre les sorcières; déjà il en « avait brûlé plus de cent, et chaque jour il offrait à Vulcain de « nouveaux holocaustes de ces malheureuses, dont la plupart « méritaient d'être purgées avec l'ellébore plutôt que par le feu; « enfin, les habitants s'opposèrent à ces violences par les armes, « et soumirent la chose au jugement de l'évêque, lequel m'en-« voya les pièces, en demandant mon avis. » Alciat conclut en faveur de ces infortunées, en déclarant qu'une pareille croyance ne convenait qu'à des femmelettes; le démon, disait-il, aurait bien pu apparaître sous la forme de ces femmes, et il demandait comment il était possible qu'il suffît d'invoquer le nom de Jésus pour faire évanouir une réunion nocturne.

Pierre Borboni, archevêque de Pise, consulta les doctes de cette université sur quelques religieuses obsédées, afin de savoir si le fait était naturel ou surnaturel; Celso Cesalpino, fameux naturaliste, en lui répondant, expose longuement les prodiges attribués à la magie, sans témoigner de répugnance à les admettre; puis, après avoir discuté l'opinion d'Aristote, il affirme qu'il existe des intelligences intermédiaires entre Dieu et l'homme, mais qu'elles ne peuvent communiquer avec nous (1). Dès lors, il fallait conclure que les obsessions n'étaient pas réelles; mais, par égard pour le temps, il se borne à déclarer que ce fait n'est pas naturel, et qu'il faut y appliquer les remèdes de l'Église.

Après la croyance erronée du vulgaire et des doctes, on verra, avec plus de regret que d'étonnement, des membres respectables de l'Église entraînés par le courant. En 1494, le pape Alexandre VI, ayant appris *in provincià Lombardiæ diversas utriusque sexus personas incantationibus et diabolicis superstitionibus operam dare, suisque veneficiis et variis observationibus multa nefanda scelera procurare, homines et jumenta ac campos destruere, et diversos errores inducere,* chargea les inquisiteurs de les poursuivre; toutefois, il avait défendu de s'occuper de sortiléges, de maléfices et d'enchantements, à moins qu'ils ne fussent mêlés à des abus de sacrements, ou bien à des actes contre la foi. En

que sont dirigées les réfutations de Martin Delrio, *Disquisitionum magicarum*, liv. III, 16.

(1) *Dæmonum investigatio peripatetica, in qua explicatur locus Hippocratis, si quid divinum in morbis habeatur*; Florence, 1580.

1521, Léon X, à l'occasion de beaucoup de sortiléges découverts à Valcamonica, parlait aux inquisiteurs de Venise d'une race pernicieuse qui renonce au baptême, donne son corps et son âme à Satan, tue des enfants pour lui complaire, et se livre à d'autres maléfices (1). Adrien VI, en 1523, écrivait au saint office de Côme qu'on avait trouvé des personnes des deux sexes qui prenaient le diable pour maître, détruisaient les fruits de la terre par des enchantements, des charmes, des sacriléges et autres superstitions exécrables, outre qu'elles commettaient d'autres excès et délits (2). Plus tard, Grégoire XV se déchaînait contre ceux qui font des maléfices, desquels résultent, sinon la mort, mais des maladies, des divorces, l'impuissance d'engendrer, d'autres dommages pour les animaux, les blés, les fruits, etc., et veut qu'ils soient enfermés.

Cent trois bulles de pontifes servaient de règle aux inquisiteurs; parmi toutes, est fameuse la *Cœli et terræ creator Deus*, de 1585, par laquelle Sixte-Quint (3) condamnait la géomancie, l'hydromancie, l'aéréomancie, la pyromancie, l'onéiromancie, la chiromancie, la nécromancie : elle défend de jeter des sorts avec des dés, des grains de froment ou des fèves; de faire des

(1) *Cum in brixiensi et bergomensi civitatibus et diœcesibus quoddam hominum genus perniciosissimum ac damnatissimum labe hæreticâ, per quam suscepto renuntiabatur baptismatis sacramento Dominum abnegabant, et Satanæ, cujus consilio seducebantur, corpora et animas conferebant, et ad illi rem gratam faciendam in necandis infantibus passim studebant, et alia maleficia et sortilegia exercere non verebantur...* Bulle du 15 février.

(2) *Repertæ fuerunt quamplures utriusque sexus personæ... diabolum in suum dominum et patronum assumentes, eique obedientiam et reverentiam exhibentes, et suis incantationibus, carminibus, sortilegiis aliisque nefandis superstitionibus jumenta et fructus terræ multipliciter lædentes, aliaque quamplurima nefanda, excessus et crimina, eodem diabolo instigante, committentes et perpetrantes, etc.*

(3) Le sérieux historien de Thou tient ce langage : « On disait que Sixte-« Quint avait des rapports avec le diable, et s'était engagé par un pacte à se « donner à lui, pourvu qu'il fût pape et pontifiât six ans. En effet, il eut la « tiare, et, pendant cinq ans, il se signala par des actions qui surpassent l'élé-« vation de l'esprit humain. A la fin, il tomba malade, et le diable vint lui rap-« peler son pacte. Sixte, emporté par la colère, lui reprocha sa mauvaise foi, « puisqu'il n'y avait que cinq ans d'écoulés; mais le démon lui dit : « Te rap-« pelles-tu que, un jour qu'il s'agissait de condamner quelqu'un qui n'avait pas « l'âge légal, tu dis : *Je lui donne une de mes années?* » Sixte ne sut que répondre, « et il se prépara à mourir, au milieu des remords. » Il est vrai que de Thou ne se porte pas garant du fait, qui pouvait être inventé par les Espagnols malveillants. (*Hist. universelle*, t. XI.)

pactes avec la mort ou l'enfer pour trouver des trésors, consommer des crimes, accomplir des sortiléges; de brûler des parfums et d'allumer des chandelles en l'honneur du démon; d'interroger le diable sur l'avenir à l'occasion des obsédés, ou des femmes lymphatiques et fanatiques. Les femmes qui conservent le diable dans des fioles, et l'adorent après s'être frottées la paume de la main et les ongles avec de l'eau ou de l'huile, sont frappées de réprobation; en conséquence, elle prohibe tous les livres d'astrologie, défend de faire l'ascendant, de décrire des pentagones, et condamne les autres superstitions alors en crédit.

Saint Charles, dans son premier concile provincial, ordonnait que les magiciens, les sorciers, les enchanteurs et quiconque faisait avec le démon des pactes tacites ou formels, fussent punis sévèrement par l'évêque, avec exclusion de la société des fidèles (1). En 1588, Augustin Valère, évêque de Vérone et cardinal, publiait une pastorale dans laquelle il déplorait qu'on « trouvât des personnes, bien que de condition vile et basse, qui eussent fait des pactes avec l'enfer, c'est-à-dire avec le démon infernal, touchant des superstitions, des enchantements, des sorcelleries et abominations semblables. »

Les remèdes de l'Église auraient dû consister en prières, en admonitions et tout au plus en exorcismes; à cet effet, l'évêque Philippe Visconti établit beaucoup de règles pour obvier aux inconvénients : « Que l'autorisation d'exorciser soit accordée à un petit nombre, et que les prêtres désignés s'enquièrent d'abord auprès du médecin si la maladie provient d'une mauvaise disposition du corps, d'humeurs mélancoliques, du caprice ou de l'obsession; s'il est nécessaire d'exorciser, qu'on le fasse dans l'église paroissiale avec le surplis et l'étole. Quand il s'agira de femmes, deux de leurs parents, ou bien d'autres personnes respectables, assisteront à l'opération, et l'exorciste ne pourra les toucher qu'avec la main sur la tête; il ne donnera point de remèdes, et s'abstiendra d'interroger le diable sur des matières de superstition ou de curiosité. »

Au déclin de la foi, comme nous l'avons déjà vu, l'inquisition

(1) *Magos et maleficos, qui se ligaturis, nodis, characteribus, verbis occultis mentes hominum perturbare, morbos inducere, ventis, tempestati, aeri ac mari incantationibus imperare posse sibi persuadent aut aliis pollicentur, ceterosque omnes, qui quovis artis magicæ et veneficii genere pactiones et fœdera expresse vel tacite cum dæmonibus faciant, episcopi acriter puniant, et e societate fidelium exterminent.* (*Act.*, p. 5, pag. 5.)

s'était enracinée; les légistes, dans les procès, étaient devenus subtils, et la procédure secrète, réprouvée par le droit canonique, et avec laquelle il n'est pas un honnête homme qui ne puisse être condamné, avait fini par s'introduire. L'homme et surtout la femme, abandonnés à la terreur de la solitude et à la férocité de juges endurcis au spectacle de la douleur, outre qu'ils tiraient vanité et profit quelquefois de convaincre les prévenus, comment pouvaient-ils éviter une condamnation? Aussi la plupart, persuadés qu'ils devaient périr de toute manière, et seraient condamnés à un opprobre pire que la mort, dans le cas où l'on proclamerait leur innocence, confessaient *spontanément*, et leur aveu confirmait la croyance aux sortiléges.

Les juges eux-mêmes étaient aussi superstitieux que les prévenus; ils avaient pour règle de faire entrer à reculons la sorcière dans la salle, afin de la voir avant d'être vus par elle; puis, ils prenaient garde à ce qu'elle ne les touchât point, « et portaient du sel exorcisé, du palmier et des herbes bénites, comme de la rue et autres plantes semblables (1). » Un autre enseigne que si le patient ne résiste pas à l'odeur du soufre, c'est un indice qu'il est possédé; on le faisait dépouiller et purger, afin qu'il n'eût dans son corps ou dessus aucun maléfice qui pût l'empêcher de révéler la vérité.

Il n'y eut pas un code qui ne contînt des peines contre les sortiléges; pour n'en citer qu'un seul, le statut de Mantoue des Gonzagues, qui dura autant que leur domination, c'est-à-dire jusqu'en 1708, condamne au bûcher les enchanteurs, les sorciers et quiconque fait des charmes, ou donne des potions pour gagner le cœur des autres et conduire à l'amour ou à toute autre fin pernicieuse, de manière qu'un homme ou une femme soit maléficiée, tombe dans la démence, une maladie, et meure. S'il n'en résulte aucun effet, qu'ils soient fustigés, qu'on leur coupe la langue et qu'on les expulse du territoire; que l'on brûle quiconque pratique habituellement ces choses en secret ou publiquement; tout individu peut les dénoncer, et l'on doit croire celui qui, par un témoignage de bonne foi, jure d'avoir vu, ou

(1) C'est ainsi que s'exprime frère Jérôme Menghi dans son *Compendio delle arte esorcistica*, p. 480; néanmoins le même auteur, p. 416, dit que les sorcieres n'avaient aucune puissance sur les inquisiteurs en fonctions; « ces magiciennes et sorcières, interrogées souvent sur la cause pour laquelle elles n'offensaient point les juges et les inquisiteurs, répondaient qu'elles l'avaient tenté plusieurs fois, mais sans pouvoir réussir. »

bien fait serment avec quatre témoins que telle est l'opinion publique; est exceptée la personne qui fait ces enchantements dans l'intention de guérir.

Une preuve que les procès intentés par l'inquisition étaient réputés réguliers et légaux, c'est qu'elle fit imprimer les codes relatifs à cette matière, au lieu de les tenir secrets (1); et d'ailleurs, pourquoi les cacher, puisqu'elle ne procédait pas autrement que tous les tribunaux, que tous les juges ?

Élysée Masini (2), en parlant de magiciens, de sorcières et d'enchanteurs, contre lesquels doit procéder le saint office, dit : « Parce que les personnes de cette sorte abondent dans beaucoup de lieux de l'Italie, et même au dehors, il convient d'autant plus d'être diligent. Par conséquent, il est bon de savoir qu'à ce chef se rattachent tous les individus qui ont fait un pacte avec le démon, soit implicitement ou explicitement, pour eux-mêmes ou pour d'autres :

« Ceux qui tiennent enfermés (comme ils le prétendent) des démons dans des anneaux, miroirs, médailles, fioles ou autres objets;

« Ceux qui se sont donnés à lui corps et âme, en renonçant à la sainte foi catholique, et qui ont juré d'être à lui, ou lui ont fait un écrit, parfois avec leur propre sang;

(1) Parmi un très-grand nombre, je ne cite que ceux que j'ai eus sous la main :

EYMERIC, *Directorium Inquisitorum.*

CARENA, *De officio Sanctæ Inquisitionis.*

PEGNA, *Praxis Inquisitorum.*

BODIN, *Demonomania degli stregoni, cioè furori e malie de' demonj col mezzo degli uomini;* Venise, 1592.

MENGHI, *Compendio dell' arte esorcistica;* Venise, 1605.

CARDI, *Ritualis romani documenta de exorcizandis obsessis;* Venise, 1733.

Flores commentariorum in Directorium Inquisitorum, collecti per Franciscum Aloysium Bariolam mediolanensem; Milan, 1610.

Aphorismi Inquisitorum, Bergame, 1639.

Lorsque Morellet, en 1762, eut traduit le *Directorium Inquisitorum*, Malesherbes lui dit : « Vous croyez avoir recueilli des faits extraordinaires, des procédures inouïes; or, sachez que cette jurisprudence d'Eymeric et de son inquisition est, à peu de chose près, notre jurisprudence criminelle tout entière. — Je restai confus de cette assertion (ajoute Morellet, *Mémoires*, I, 59); mais ensuite je reconnus qu'il avait raison. »

(2) *Sacro arsenale, ovvero Pratica dell' officio della Santa Inquisizione, di nuovo corretto ed ampliato;* Bologne, 1665. Je trouve la même chose dans la *Breve informatione del modo di trattare le cause del santo Officio per li molto reverendi vicarj della Santa Inquizitione di Modana;* 1659.

« Ceux qui vont à la danse, ou, comme on dit, au *striozzo;*

« Ceux qui font des maléfices contre des créatures, raisonnables ou non, en les sacrifiant au démon;

« Ceux qui l'adorent implicitement ou explicitement en lui offrant du sel, du pain, de l'alun ou d'autres choses;

« Ceux qui l'invoquent en lui demandant des grâces, en s'agenouillant, en allumant des chandelles ou des flambeaux, en l'appelant ange saint, ange blanc, ange noir, par *ta sainteté* et paroles semblables ;

« Ceux qui lui demandent des choses qu'il ne peut faire, comme de forcer la volonté humaine, ou de savoir des choses futures qui dépendent de notre libre arbitre;

« Ceux qui, dans ces actes diaboliques, se servent de choses sacrées, comme de sacrements, ou de leur forme et matière, et de choses sacramentelles et bénites, ainsi que des paroles de la divine Écriture ;

« Ceux qui mettent sur des autels, où l'on doit officier, des fèves, du papier vierge, de l'aimant ou d'autres choses, afin que la sainte messe soit célébrée d'une manière impie sur ces divers objets;

« Ceux qui écrivent ou récitent des prières non approuvées, et même réprouvées par l'Église, pour se faire aimer d'amour déshonnête, comme sont les oraisons de saint Daniel, de sainte Marie et de sainte Hélène; ou qui portent sur eux des caractères, des cercles, des triangles, etc., afin de se préserver contre les armes de leurs ennemis, et de ne pas confesser la vérité dans les tourments; ou bien qui ont des ouvrages de nécromancie, font des enchantements et pratiquent l'astrologie judiciaire dans les actes qui dépendent de notre libre volonté;

« Ceux qui font (comme on dit) des *martels*, et mettent au feu de petits pots de terre pour inspirer une passion et empêcher l'acte matrimonial;

« Ceux qui jettent les fèves, se mesurent le bras avec des empans, font tourner les *sedazzi*, lèvent la *pedrea*, examinent ou se font examiner les mains pour savoir des choses futures ou passées, etc., etc.»

Voilà donc les délinquants signalés; examinons quelques règles de la procédure tirées de la *Lucerna inquisitoris* de Rategno. Peu d'indices suffisent pour faire présumer l'hérésie : le moindre signe, le soupçon même et la renommée; il n'est pas nécessaire que les dépositions des témoins concordent : ont-ils

appris cette infamie par ouï-dire, ils ne sont pas tenus de le prouver; que les témoins soient excommuniés ou criminels, leur déposition n'en est pas infirmée. Quiconque désire marcher d'un pas sûr fait ainsi. Quelqu'un est-il soupçonné d'hérésie, qu'il le cite et l'interroge ; s'il avoue, *bene quidem;* sinon, qu'on l'emprisonne ; que les avocats ne donnent aux hérétiques ni aide ni conseils ; on peut bien faire leur procès sans tout ce tapage d'avocats. L'appel est interdit ; l'aveu enlève tout vice à la procédure ; l'inquisiteur n'est pas tenu de montrer les pièces du procès à l'autorité séculière, qui doit seulement exécuter ses ordres ; la procédure reste sans vices, bien qu'on ne publie pas le nom des témoins, et qu'on n'en donne point une copie au coupable.

« Comment découvrir les sorcières ? » demande le même Rategno, et il répond : ou par conjecture, ou par l'aveu de leurs compagnes qui les connaissent au jeu, bien que le diable puisse avoir pris leur forme dans la réunion nocturne. On les reconnaît encore au mépris qu'elles font du saint sacrement, si elles détournent la face de la croix, menacent quelqu'un en lui disant : « Il t'arrivera malheur, tu auras des chagrins, » et si la chose se vérifie. Mathias Berlica raconte qu'un laboureur, pour reconnaître les sorcières, mettait dans un sac autant de fils emmêlés qu'il y avait de femmes dans son village ; après avoir dit certaines paroles, il bâtonnait bien le sac, puis allait de maison en maison, et, s'il découvrait quelque femme meurtrie, il la dénonçait comme coupable, et celle-ci, mise à la torture, devait avouer.

Deux légers indices suffisent pour torturer quelqu'un, continue Rategno ; pour cela, il n'est pas nécessaire que l'inquisiteur et l'évêque ou son vicaire soient d'accord. Il appartient au juge, d'une manière absolue, d'apprécier les indices pour infliger la torture ; qu'il se montre plus facile à l'égard des fautes plus secrètes : d'abord, qu'il examine s'il n'y a pas quelque moyen plus simple de découvrir la vérité ; puis, on devra tourmenter les premiers ceux dont on peut espérer la vérité plus facilement, les femmes qui sont plus faibles, le fils avant le père et en sa présence ; c'est à l'œil du juge à déterminer et à mesurer la torture ; qu'on n'y applique pas l'individu qui a moins de quatorze ans, quand même on ne pourrait lui arracher la vérité à coups de fouet, ni les vieillards qui ont dépassé soixante-dix ans, ni les femmes dont la grossesse est constatée.

« Combien de fois peut-on torturer le prévenu pour les aveux rétractés? — Deux ou trois, » répond Pegna (1). Rategno ajoute : « Mais si l'accusé niait après avoir confessé dans les tourments? Je réponds : Le prévenu doit persévérer dans ses aveux, sinon il sera mis à la torture jusqu'à trois fois. »

Arrêtons-nous; le lecteur en sait trop pour comprendre ce que signifiaient les procès pour hérésies et sortiléges, lesquels se multipliaient alors autant que ceux d'État à notre époque (2). Dans la Mesolcina, vallée italienne appartenant aux Grisons, se trouvaient un grand nombre de sorcières, qui jetaient des sorts, ensorcelaient les enfants, occasionnaient des tempêtes, et se réunissaient dans les sabbats, où le démon les poussait à fouler aux pieds la croix. Saint Charles, légat pontifical dans ce pays, fit procéder contre elles, et le mal se trouva plus grand qu'on ne l'avait craint; cent trente et une sorcières abjurèrent, et d'autres furent brûlées; on envoya également au bûcher Dominique Quattrino, prévôt de Rovereto, que onze témoins déclarèrent avoir vu aux réunions nocturnes danser avec les ornements sacerdotaux, en tenant à la main le saint chrême (3).

Un religieux, du nom de Charles, décrivait à son supérieur, le 8 décembre 1583, le supplice de quelques-unes de ces sorcières: « Un bûcher fut dressé dans un vaste champ; le bourreau étendit et lia chacune des sorcières sur une planche, puis les mit à plat-ventre sur le bûcher, lequel fut allumé aux côtés; le feu était si ardent qu'en un instant les membres se trouvèrent consumés, et les os réduits en cendres. Après que le bourreau les eut attachées à la planche, chacune d'elles confessa de nouveau ses péchés, et je leur donnai l'absolution. D'autres prêtres cherchaient à leur inspirer du courage pour affronter la mort, et leur faisaient espérer le pardon divin... Je ne saurais vous dire avec quel profond repentir, avec quelle complète résignation elles

(1) *Flores commentariorum*, p. 3.

(2) *Millenarium sæpe excedit multitudo talium, qui unius anni decursu in sola Comensi diœcesi ab inquisitore qui pro tempore est, ejusque vicariis, qui octo vel decem semper sunt, inquiruntur et examinantur, et annis pene singulis plusquam centum incinerantur.* (SPINA, *De strigibus*, ch. 13.)

(3) RIPAMONTI, *Historia mediolanensis*, dec. IV, liv. V, p. 300. — OLTROCCHI, *Notæ ad vitam sancti Caroli*, p. 684-694.

Dans les archives de Milan, on trouve divers procès contre des sorciers et des hérétiques; la Relation de tout ce que fit saint Charles dans sa visite chez les Grisons (*Instructiones pro iis qui in missionibus contra hæreticos versantur*) mérite surtout de fixer l'attention.

ont subi leur châtiment. Après s'être confessées et avoir communié, elles déclaraient qu'elles recevaient tout de la main du Très-Haut, en punition de leurs égarements ; elles lui offraient leur corps et leur âme avec des indices certains de contrition. La plaine était couverte d'une foule infinie, pressée, attendrie jusqu'aux larmes, criant : Jésus ! et les malheureuses, étendues sur le bûcher, entendaient répéter ce saint nom au milieu de la crépitation des flammes ; comme gage de salut, elles avaient au cou le saint rosaire. . . J'ai voulu que votre révérence sût tout cela, afin qu'elle pût remercier Dieu et le louer pour les gerbes précieuses que cette moisson a produites. »

En 1586, Daniel Malipiero, sénateur de Venise, ainsi que les nobles Eustache et François Barozzi, furent arrêtés comme magiciens et condamnés à l'abjuration. Ce François, dont nous avons plusieurs traités mathématiques et philosophiques, nia constamment jusqu'à ce qu'il obtînt la promesse qu'on respecterait sa vie et ses biens ; alors il confessa qu'il avait pratiqué des diableries avec profanation d'huiles saintes et d'autres sacrements, dominé les intelligences au moyen de cercles, et fait la statue de plomb conformément aux règles d'Agrippa : il dit en outre qu'il savait faire venir des personnes des extrémités du monde ; qu'il pouvait contraindre à la bienveillance avec une plaque fabriquée sous l'ascendant de Vénus, et qu'il en préparait d'autres sous l'influence de diverses planètes pour obtenir de l'or, des dignités, des honneurs ; qu'il espérait, au moyen de sortiléges, pouvoir instruire son fils dans toutes les sciences ; qu'il avait découvert le sens des hiéroglyphes existants sur la place de Constantinople, suivant lesquels la maison ottomane et la puissance des Turcs s'éteindraient en 1590. Se trouvant à Candie pendant une longue sécheresse, il fit pleuvoir ; mais il tomba en même temps une si forte grêle, qu'elle dévasta les champs qu'il possédait dans l'île ; en effet, il était assez riche, mais ses vices et le désordre de sa vie le jetaient souvent dans la gêne. Il fut condamné à donner une certaine somme afin de faire de petites croix d'argent, et à pratiquer quelques actes de piété ; en outre, « on l'exhorta à tenir toujours de l'eau bénite dans sa chambre pour être protégé contre les nombreux esprits infernaux avec lesquels il avait eu des rapports familiers (1). »

(1) Le procès existe dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, indiqué par la lettre R. 109 in-folio.

Les choses étaient bien pires hors de l'Italie. En France, sous le règne de François Ier, cent mille personnes furent condamnées pour sortiléges (1), et six cents accusées environ, en 1609, sous Henri IV. Il faut en dire autant de l'Angleterre et de l'Allemagne. Soldam, qui a traité récemment des procès de sorcellerie (2), nous apprend qu'à Nordlingen, petite ville de six mille âmes, on brûla, de 1590 à 1594, trente-cinq sorcières. Les mêmes faits se reproduisaient parmi les réformés, qui punissaient encore avec plus de férocité que les catholiques; une plume étrangère, celle de Martin Delrio, nous a fourni la plus sérieuse démonstration et le recueil le plus complet de ces croyances et de ces procès.

Cette erreur dura tout le seizième et dix-septième siècle (3), et même une grande partie du dix-huitième; mais les sciences, en progressant, fournissaient l'explication de beaucoup de phénomènes réputés miraculeux jusqu'alors. La médecine signala les analogies naturelles de bon nombre de cas; la jurisprudence se persuadait que l'aveu de l'accusé ne suffisait pas pour autoriser la condamnation. Le fait qui frappait le plus, c'est-à-dire l'accord des différentes dépositions, se réduisait aux généralités dont tous avaient entendu parler; du reste, comme les interrogatoires se dirigeaient dans le même sens, il ne restait souvent qu'à répondre oui ou non.

Quelques écrivains attaquèrent avec hardiesse l'opinion populaire, et les principaux furent les jésuites Adam Tanner et Frédéric Spee; leurs travaux laissèrent bien peu de chose à dire à Beccaria, dont l'œuvre exerça plus d'influence parce qu'elle était brève et en langue vulgaire. Les premiers, selon la coutume des doctes, traitaient la question au moyen de textes et de canons, laissant la plèbe couver ses erreurs. Jérôme Tartarotti, de Rovereto, fut le premier qui porta le débat devant le public (4), en niant les sabbats, en réfutant surtout Martin Delrio; néanmoins, non-seulement il accepta, mais il soutint la vérité de la magie; dès lors, puisqu'il admettait la puissance immédiate du

(1) Crepet, *De odio Satanæ*, liv. I, disc. 3.

(2) Stuttgard, 1843.

(3) Le 19 juillet 1675, Torriano, évêque de Côme, écrivait à un curé du territoire de Bormio qu'il avait trouvé *quamplures tam viros quam feminas variis sortilegiis infestos, fascinationibus incumbere et vere strigas esse, arte in tenera ætate prehensa*. Dans les quatre années suivantes, trente-cinq personnes furent envoyées au supplice et beaucoup bannies.

(4) *Del congresso notturno delle lamie*, liv. III; Rovereto, 1749.

démon, comment pouvait-il lui refuser le pouvoir de transporter les sorcières? Il se bornait donc à conclure que, dans les cas spéciaux, il répugnait au bon sens de croire aux sorcières et surtout à leur nombre. Et, de sa part, ce n'était point une concession faite aux préjugés de son siècle; en effet, lorsque Jean-Renaud Carli et Scipion Maffei étendirent cette dénégation à tout art diabolique immédiat, il déclara que, tout en repoussant les sorcières comme une pure illusion, il n'avait pas entendu révoquer en doute la puissance du démon (1) : tant la raison humaine a besoin de force pour s'affranchir des préjugés de l'éducation! Le père Concina, dans sa vaste théologie publiée après 1750, acceptait les prodiges des sorcières et leurs relations charnelles avec les démons comme opinion générale (2).

Ainsi, les hommes heureux et souriants du seizième siècle étaient placés, d'une part, sous la terreur des puissances malfaisantes; de l'autre, sous l'épée de procès aussi horribles qu'inévitables, qu'on dirigeait encore contre les hérétiques, sans épargner même les enfants. Rategno veut que les fils des hérétiques, quoique bons catholiques, soient privés de l'héritage paternel; qu'on oblige leurs héritiers à remplir la pénitence impo-

(1) *Lettere del Pr. G. R. Carli al signor G. Tartarotti intorno all' origine e falsità della dottrina dei maghi e delle streghe*; — MAFFEI, *Arte magica deleguata*; Vérone, 1750. A ces travaux il fut répondu la même année, *Osservazione sopra l'opusculo Arte magica dileguata* d'un prêtre de l'Oratoire, pour démontrer que, avant et après le Christ, il y eut toujours des magiciens et des sorcières; en outre, on recueillit des passages des saints Pères qui semblent croire aux sorcières. Le Père Zacaria, en annonçant l'ouvrage de Tartarotti, blâme ceux qui nient la magie : « Dans une ville, il m'arriva d'entendre un médecin spirituel qui niait les obsessions, et attribuait tout à l'imagination de l'individu qui se croit possédé... Mais pourquoi tant d'efforts pour reléguer les démons dans l'enfer? » (*Storia letteraria d'Italia*, 1750).

Je me suis étendu longuement sur cette matière dans l'*Histoire universelle*, et d'abord dans mon *Histoire du diocèse de Côme*, liv. VII, p. 97 et suivantes, en citant même une sentence motivée. Voir dans MAZZONI TOSELLI, *Origini della lingua italiana*, t. III, p. 880, 1043, 1076, 1360.

(2) *Communis Catholicorum sententia docet re ipsa hanc commixtionem dæmonum mulierumque accidere.* (*Theol. Christ.*, t. III.) Le Milanais frère François-Marie Guacci, dans le *Compendium maleficorum*, imprimé à Milan en 1608 et en 1626, où les doctrines sont accompagnées de beaucoup de figures, au ch. 12 du livre I, écrit : *Solent malefici et lamiæ cum dæmonibus, illi quidem succubis, hæ vero incubis, actum venereum exercere : communis est hæc sententia patrum, theologornm, doctorum, et omnium fere sæculorum atque nationum experientia comprobata.*

sée au coupable; qu'on puisse dépouiller de leurs offices et dignités les fauteurs, les fils, les héritiers des hérétiques: « On peut déclarer un individu hérétique après sa mort, et confisquer ses biens, parce que le crime d'hérésie ne s'éteint pas même après la mort. Le diocésain n'a rien à prétendre sur les biens confisqués; on en donne un tiers à la commune où la condamnation est prononcée, et l'autre aux officiers du saint office ; le reste est employé pour favoriser la foi et extirper les hérésies. »

Mélange de tant de grandeur et de tant de misère, de tant de splendeur et de tant d'erreurs, de tant de civilisation et de tant de férocité, le seizième siècle offre donc un caractère singulier. Il commença tout et ne finit rien ; cependant il a pour nous un attrait particulier, car tout y est en mouvement comme aujourd'hui, et nous pouvons y trouver des exemples, des consolations, des espérances. L'ancien se mêlait sans cesse au nouveau, de telle sorte qu'on ne jouissait plus des avantages de l'un, sans ressentir encore les bienfaits de l'autre. Les individus tenaient du passé une énergie sauvage, qui, chaque fois qu'elle se transmet du caractère aux idées, fait gagner en force et en étendue autant que l'on perd en délicatesse et en mesure ; mais la foi et la docilité avaient disparu. L'intelligence se dirigeait vers l'avenir, sans en avoir les formes polies et la régularité.

Colomb écrit à Isabelle : *Le monde connu est trop petit*, et il semble que partout la même réflexion se fait à l'égard du monde moral. En effet, dans aucune autre période, jamais la sphère des idées relatives au monde extérieur ne s'était agrandie à ce point, ou bien l'homme n'avait senti un besoin si vif d'interroger la nature; jamais, à aucune autre époque, on n'avait mis en circulation des idées nouvelles avec autant d'abondance et de variété. En Italie, Ficin, Michel-Ange et Falloppe, comme autrefois Platon, Aristote et Phidias en Grèce, concourent à découvrir la nature de l'homme sous le triple aspect intellectuel, artistique, matériel. Presque à la même époque fleurirent sept artistes qui n'ont pas eu d'égaux, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, frère Barthélemy, Corrége, Titien, André del Sarto. De grands princes brillèrent à la même époque, comme Charles-Quint, Léon X, François Ier, Henri VIII, André Gritti, André Doria, Soliman II. Il n'est pas un sentier que l'esprit humain ne parcoure à pas de géant; tous les mérites semblent se donner la main : recherches sur l'antiquité, passion du nouveau, essor du génie et patience de l'érudit, poésie et calcul, et chaque

faculté humaine est représentée par d'éminents personnages.

La magnificence des vêtements, des cours et des solennités était au niveau des autres progrès; l'Occident et l'Orient fournissaient chaque jour de nouvelles délicatesses pour flatter les sens. Aujourd'hui, Brescia entend proclamer dans les rues, à son de trompe, que Tartaglia a découvert un nouveau théorème mathématique. Le lendemain, on ne parle que du nouveau chant de *Roland furieux*, lu la veille par l'Arioste à la cour de Ferrare. Un jour, des allocutions, des sonnets, le son des cloches, une illumination, annoncent qu'on a exhumé le Laocoon, ou que Michel-Ange a ouvert la chapelle Sixtine, ou que Jean de Bologne a exposé la Sabine.

L'esprit aristocratique, qui est dominant, cherche dans les découvertes ce qui peut donner de la gloire à la noblesse, et non ce qui améliore et enrichit la plèbe. Une politique égoïste qui se fait un mérite de l'astuce plus que de la force, une incapacité inquiète, des manéges infinis s'unissent, comme contraste, à une perversité tantôt hypocrite, tantôt effrontée. N'oublions pas les abus de la force, qui, depuis la grande invasion, n'avait jamais proclamé son omnipotence immorale avec autant d'audace que dans les guerres pour la possession du Milanais et de la Toscane, dans le sac de Rome, aux siéges de Florence et de Sienne. L'acquisition du savoir et de la liberté avait encore pour objet de servir les passions; l'inspiration s'associait aux réminiscences, le génie à la pédanterie, le paganisme à l'exaltation religieuse, la bigoterie à l'impiété, l'action à la méditation, la moralité au machiavélisme.

Les faits du moyen âge, en contraste bizarre avec les mœurs nouvelles, durent encore. Les républiques, avec leurs éléments divers, se maintiennent auprès de la principauté, qui se consolide, tandis qu'elles sont en décadence; à côté des secrètes machinations des cabinets apparaissent des élans de générosité chevaleresque. Les condottieri rompent encore l'ordonnance de l'infanterie permanente, et prétendent opposer l'armure d'autrefois aux bouches à feu; des capitaines meurent à Ravenne parce qu'ils ont promis à leurs amantes de ne pas se couvrir; puis, on voit des rois modernes s'aventurer dans les tournois, tandis que la tragédie régulière excite à pleurer sur les malheurs supposés des anciens.

Affranchis des entraves du moyen âge, mais sans avoir encore accepté le frein qui impose les convenances, les hommes sui-

vaient leurs instincts, et s'abandonnaient aux inspirations de la conscience ou de l'imagination; ils étaient pervers ou vertueux, mais franchement, sans orgueil ni honte. De là, dans la vie, des traditions de loyauté mêlées à un épicurisme non dissimulé, un scepticisme funeste et un fanatisme exterminateur; l'enthousiasme et l'ironie, la froide régularité de Trissino et les charmantes fantaisies de l'Arioste; le ricanement grossier de l'Arétin et les puériles fadeurs des pétrarquistes; la champêtre simplicité des écrivains de bucoliques et l'insatiable avidité de Paul Jove, toujours prêt à mendier; les bizarres aventures de Benvenuto Cellini et l'austérité de Michel-Ange, le seul artiste peut-être où se montre la lutte de l'esprit avec la matière; le sarcasme de Pomponace et la conviction de Savonarola, les orgies de Lucrèce Borgia et les bûchers de Pie IV, Machiavel et Philippe Neri, Léon X et Adrien VI, Charles-Quint et François I[er]. On imprime le *Corpus juris*, alors que toute loi est foulée aux pieds; la sérénité de l'école de Raphaël fait contraste aux physionomies du connétable de Bourbon et de Frundsperg. De là l'immense difficulté de juger de la moralité des actions ou de la grandeur des personnages dépeints par la passion et l'esprit de parti, ballottés au milieu d'idées si disparates, de préjugés inhumains et serviles, de la toute-puissante influence des exemples et de ce qu'on appelle le sens commun.

Il faut y ajouter la désolation qui entre dans les esprits, alors qu'un grand doute jeté dans la société remet en problème toutes les croyances sur lesquelles elle reposait.

CHAPITRE CXLV.

LA RÉFORME RELIGIEUSE FAIT DES PROGRÈS. OPPOSITION PAPALE. RÉFORMÉS ITALIENS. INQUISITION (1).

Un si grand bouleversement d'habitudes et d'opinions aug-

(1) Dans l'histoire, j'ai toujours attribué aux matières religieuses l'importance et l'étendue principales, et je me suis toujours proposé de les traiter en investigateur sincère, mais en catholique docile et respectueux. Comme ici je vais en parler plus spécialement, et qu'il s'agit de questions où l'exactitude dogmatique peut être blessée par une expression moins précise, je sens le besoin de faire

mentait la force des protestants, qui se propagèrent avec une célérité prodigieuse des Pyrénées à l'Islande, des Alpes à la Finlande, en occupant les penseurs, en flattant les esprits frivoles, en transformant des nations entières. Il est d'anciennes erreurs qui, en résistant à l'épreuve du temps, montrent qu'elles sont compatibles avec le bien; il y a des vérités nouvelles qui, en jetant la société sur des voies inconnues, lui deviennent meurtrières : c'est pourquoi toute révolution, et par ce qu'elle renverse, et par ce qu'elle élève, occasionne des perturbations et des guerres.

L'Église aurait dû remédier au désordre qui, des intelligences, passait dans les volontés, et de celle-ci dans la politique; mais, dès le principe, ses chefs ne semblèrent pas s'apercevoir de l'intensité du mal, et repoussèrent une attaque décisive avec des flèches de bois et de plomb. Parmi les champions qu'elle choisit, Sylvestre Mazzolini, de Priero, près Mondovi (1), maître du sacré palais, s'égara dans de telles subtilités qu'il parut convenable de lui commander de cesser; néanmoins on le fit évêque, et juge de Luther. Nous avons déjà fait connaître Jérôme Muzio. Dans ses voyages, ayant observé les mœurs des protestants, il les trouva bien éloignés de la pureté que leurs panégyristes leur attribuaient, et il ne vit dans leur doctrine qu'abus et confusion. Alors il entreprit de combattre la communion des laïques avec le calice, le mariage des prêtres et les autres nouveautés; il soutint qu'il n'était pas nécessaire de réunir un concile, et dissuada Lucrèce Pia des Rengoni d'embrasser les erreurs qui s'étaient répandues parmi les Modénais.

L'inquisition romaine avait chargé Muzio de faire brûler toutes les copies du Talmud qui se trouvaient dans le duché d'Urbin, et de l'informer de tout ce qu'il découvrirait de contraire à la religion, surtout dans Milan. En effet, ayant entendu Celso

profession de nouveau de mon entière soumission à l'infaillible autorité de l'Église, en déclarant que j'accepte sans conditions tous ses décrets. C'est par conviction véritable que je le fais, et non pour me soumettre à des conseils ou à quelque obligation. Cette profession est d'autant plus spontanée, que je me sens et que je me suis toujours montré citoyen indépendant; du reste, j'écris dans un pays où la presse est entièrement libre, et dans une époque où l'opinion fait accueil à de tout autres sentiments.

(1) J'ai sous les yeux *Replica fratris Silvestris Pricicatis ad fratrem Martinum Lutherum*, sans date, de dix feuillets, dans laquelle il se défend des inculpations dont il avait été l'objet.

Martinengo prêcher dans cette ville, il l'appela devant lui pour l'examiner, et l'aurait incarcéré si celui-ci n'avait pris la fuite. Dès ce moment, il devint odieux aux Milanais comme persécuteur; enfin, on apprit que Martinengo avait été nommé pasteur des protestants à Genève, où l'effigie de Muzio fut brûlée au milieu des vociférations. Il avait été l'ami d'enfance de Vergerio, évêque de Capo d'Istria; mais aussitôt que ce prélat se fut égaré, loin de céder à ses sollicitations, il eut recours à tous les moyens pour le ramener à la vérité. Les conseils de l'amitié ayant échoué, il écrivit contre lui au peuple de Capo d'Istria, et plus encore quand il eût apostasié.

Dans les *Trois Témoignages fidèles*, examinant les doctrines des saints Basile, Cyprien, Irénée, il convainc de fausseté Érasme et d'autres. Pie V lui confia la réforme de l'ordre de saint Lazare, en le chargeant de répondre à l'apologie anglicane et aux centuries de Magdebourg. Afin de soutenir le concile de Trente, il écrivit principalement le *Bullinger réprouvé*: l'*Hérétique furieux* contre Mathieu Giudice, professeur d'Iéna; la *Discipline catholique des princes*, contre Brenzio; l'*Antidote chrétien*, la *Forêt odoriférante*, la *Réponse à Protée*, le *Chœur pontifical*, les *Mensonges ochiniens*, les *Malices bettines*, la *Bienheureuse Vierge couronnée*, sont les titres bizarres de ses ouvrages. Au lieu de combattre l'erreur avec les armes de la théologie, il est rempli de violence, se déchaîne avec fureur contre les personnes, et manque d'ailleurs de critique; c'est le moyen de se faire lire du vulgaire, mais non de servir la cause de la vérité.

Érasme, qui représente parmi les doctes d'alors le modéré de la pire espèce, avait donné une forte impulsion à la réforme par ses épigrammes et ses plaisanteries. Plus tard, néanmoins, par amour de la paix, il refusa de s'en faire le champion, ce qui lui valut les caresses des prélats. Albert Pio, seigneur de Carpi, élève d'Alde Manuce, homme très-studieux, protecteur des arts et des lettres, écrivit, bien qu'il fût activement occupé des affaires, contre lui et Luther avec une certaine élégance, mais peu de vigueur.

De pareilles défenses ne convenaient pas au temps. L'Église fut mieux servie par Jérôme Amedei, servite siennois, envoyé en Allemagne; par le père Silvestri, dominicain, qui fit une *Apologie de la convenance des institutions catholiques avec la liberté évangélique*; par l'augustin Ambroise Fiandino, de Naples, qui avait réfuté Pomponace, *senem delirum*, *hominem*

maledicum, patriæ vituperium, et composa contre Luther trois ouvrages qui ne furent point imprimés; par le Vénitien Christophe Marcel, évêque de Corfou, et fameux par sa doctrine non moins que par ses disgrâces; surtout par le dominicain Ambroise Catherino, de Sienne, qui, dans le siècle, avait été Lancelot Politi : c'était un homme d'un grand savoir, mais querelleur (1), au point qu'il en vint aux prises avec les théologiens catholiques, et principalement avec le cardinal Gaétan, qui lui reprochait des interprétations nouvelles et des opinions singulières.

Jérôme Aleandro de la Motta Trévisane, loué par Alde et Érasme pour sa connaissance du grec et de l'hébreu, donné par Alexandre VI comme secrétaire au duc Valentinois, envoyé pour des affaires en Hongrie, appelé par Louis XII afin d'enseigner à l'université de Paris, chargé de hautes fonctions auprès de Léon X, montra un zèle excessif quand il fut député en Allemagne contre les luthériens. Dans les moments les plus difficiles, Paul III envoya comme nonce en Allemagne le Vénitien Gaspard Contarini, pour amener les protestants à reconnaître au moins les principes fondamentaux, c'est-à-dire la suprématie du saint-siége, les sacrements et d'autres points appuyés par la Bible et l'usage constant de l'Église; mais il parut faire trop de concessions et participer même à leurs opinions. Très-versé dans la philosophie, les mathématiques et la politique, il avait écrit contre Pomponace et Luther sur la justification au moyen de la foi; il publia également deux livres sur les devoirs de l'évêque, où l'on trouve une gravité simple et moins de ces formes scolastiques, toujours confuses, dont les théologiens faisaient usage (2).

Le zèle inspirait souvent de l'ombrage; l'augustin André Bauria de Ferrare, vigoureux prédicateur contre les vices, fut rendu suspect à Léon X, qui lui fit suspendre l'impression de son *Defensorium apostolicæ potestatis contra Martinum Lutherum*, lequel parut après la mort de l'auteur. Frère Jérôme Negri de Fossano, qui recueillait des fruits abondants dans sa mission

(1) Entre autres écrits, il composa le *Compendio d'errori ed inganni luterani; Rimedio alla pestilente dottrina di frate Ochino; Discorso contro la dottrina e le profezie di frà Girolamo Savonarola.*

(2) Il était à Séville en 1522, lorsque revint le navire *Victoire*, qui le premier avait fait le tour du monde. Les marins trouvaient qu'ils avaient perdu un jour, bien que leur journal eût été tenu régulièrement; personne ne savait en donner la raison, mais Contarini la fournit.

des vallées subalpines de Lucerne et d'Angrogna, fut accusé d'hérésie avec interdiction de prêcher, jusqu'au moment où il démontra son innocence ; il écrivit une des meilleures défenses de la messe contre Luther (Turin, 1554).

Mais une vigoureuse et complète réfutation n'apparut point à cette époque ; ce ne furent pas non plus des Italiens qui rétablirent les véritables notions sur la théologie et les preuves dont elle se sert, œuvre tentée par Érasme et accomplie par l'Espagnol Melchior Cano. On dissertait sur des points particuliers, mais sans aborder la question capitale, qui est l'autorité de l'Église ; chacun s'appuyait sur des syllogismes, dont la majeure était niée ; on n'avait pas découvert le côté faible de la réforme, ni renfermé les adversaires dans un cercle solide, en démontrant que leur dogme fondamental, l'interprétation individuelle, détruit l'essence de la société spirituelle, en détruisant la foi. Si l'on enlève à la vérité son caractère obligatoire, elle reste confondue avec toute espèce d'erreurs, et le protestant ne peut condamner le juif, le déiste, l'athée, puisqu'il ne le pourrait qu'en opposant l'autorité à leur raison personnelle.

Du reste, tout se disait dans un jargon technique, en opposant des arguments à des arguments ; les théologiens méprisaient comme des faiseurs de phrase les hommes de lettres, qui les méprisaient à leur tour comme des pédants scolastiques. Le digne bénédictin Grégoire Cortese de Modène, réformateur du fameux monastère de Lérins, évêque d'Urbin, puis cardinal, en démontrant contre Ulric Vélénius que saint Pierre vint réellement à Rome, déplore la ridicule polémique (1) alors en usage, à laquelle il offrait lui-même le meilleur exemple.

On peut excuser tant qu'on voudra Léon X ; mais que les croyants sincères disent si le règne de ce pape était propre à ramener dans le bercail les brebis égarées, alors qu'on faisait appel aux divinités de l'Olympe pour égayer le Vatican. Il eut

(1) *Non tam exemplis rationibusque actum est, quam conviciis ac maledictis ; nec christiana pietate sed canina facundia... Nec jurgiis modo, sed quod dictu nefas est, jocis et scommatis libros referserunt. Quin vero qui veritatis indagandæ studio scribunt, mites modestosque se ipsos exibeant, Christi exemplo, qui cum esset veritas, in se ipso quoque mansuetudinem prædicavit, tantumque abfuit ut ultro maledixerit, ut etiam, quod Petrus ait, maledicenti non minaretur.* Bembo vantait grandement les lettres de Cortese, « chose dans laquelle il mérite d'autant plus d'être loué, que *delet maculam jam per tot sæcula inustam illi hominum generi,* de ne pas savoir écrire élégamment. »

pour successeur Adrien VI qui, convaincu par des arguments 1522
scolastiques des vérités révélées, ne pouvait supposer la bonne foi chez les protestants, en même temps qu'il déplorait qu'on leur eût fermé les portes de l'Église. D'autre part, étranger à l'Italie, il resta frappé des abus de la cour romaine, et, comme il manifesta le désir de les arracher subitement, il jeta l'épouvante ; puis, en les confessant, avec promesse d'y remédier, il fournit un sujet de triomphe aux adversaires du catholicisme. A la diète de Nuremberg, il fit déclarer, par le nonce Chérégathe, aux princes allemands « que le pape reconnaissait que l'hérésie luthérienne était un supplice de Dieu pour les fautes spécialement des prêtres et des prélats ; que le temple avait été la première cause du fléau, et qu'il voulait guérir la tête avant les autres membres du corps malade ; qu'on avait vu sur le siége de Rome, pendant quelques années, des abominations, des usages honteux dans le spirituel, des excès dans les commandements, et que tout, en un mot, était perverti (1). » On trouve dans la bibliothèque Vallicellienne à Rome le discours que Bernardin Carvajal, cardinal d'Ostie, lui débita à son entrée à Rome, en lui exposant les sept recommandations suivantes : 1° Supprimer les arts anciens, qui sont simonie, ignorance, tyrannie et les autres péchés ; adhérer aux bons conseils, réprimer la liberté des gouverneurs ; 2° réformer l'Église de manière qu'elle ne soit plus une réunion de pécheurs ; 3° aimer sincèrement les cardinaux et les autres ecclésiastiques, en élevant les bons et en pourvoyant à leurs besoins afin qu'ils ne s'avilissent pas ; 4° administrer la justice sans distinction ; 5° secourir les fidèles, surtout les nobles et les monastères ; 6° faire la guerre aux Turcs ; 7° terminer la basilique de Saint-Pierre (2).

(1) PALLAVICINO, *Storia del concilio di Trento*, liv. XI, ch. 30.

(2) 1° *Quod eliminet omnes dolores præteritorum temporum, simoniam videlicet, ignorantiam et tyrannidem, ac vitia omnia, quæ alias Ecclesiam affligebant; et bonis consultoribus adhæreat, et libertatem in votis, in consiliis ac exsecutione gubernatorum cohibeat.*

2° *Ecclesiam juxta sancta concilia et sacras leges canonicas religiose, quantum tempora patientur, reformet, ut faciem sanctæ romanæ Ecclesiæ, non peccatricis congregationis referat.*

3° *Fratres suos et filios carissimos sanctæ romanæ Ecclesiæ cardinales, aliosque prælatos et membra Ecclesiæ integro amore, non verbis tantum, sed rebus et operibus complectetur, bonos honorando et exaltando, illisque et maxime pauperibus providendo, ne apex apostolicus paupertate sordescat.*

4° *Omnibus indifferenter justitiam administrabit, et in hoc optimos officiarios*

Les écrivains d'alors exaltent à l'envi frère Égidius de Viterbe, qu'ils mettent au-dessus de tous les autres prédicateurs contemporains. Le cardinal Sadolet le vante pour sa facilité de parler toscan, pour ses études profondes de théologie et de philosophie; dans ses prédications, il sait, dit-il, ployer les esprits, apaiser les âmes troublées, allumer dans les cœurs languissants l'amour de la vertu, de la justice, de la tempérance, et leur inspirer, avec la vénération de Dieu, le désir d'observer la religion. Fleuve de paroles choisies, d'excellentes sentences, il entraîne par la force du raisonnement tous ses auditeurs, sans distinction de jeunes ni de vieux, ni d'hommes ni de femmes, de grands personnages ni de plébéiens (1). Il n'y avait pas une solennité où il ne fût invité, et Jules II se réserva la faculté de fixer sa destination. Bien que le peu qui nous est resté de lui ne justifie point tant d'éloges, tous s'accordent pour exalter sa vertu et son intégrité, mérites pour lesquels Léon X, qui lui écrivait avec la familiarité d'un ami, lui conféra le chapeau de cardinal.

Égidius adressait à Adrien VI un commentaire sur la corruption de l'Église et les moyens d'y remédier. Selon lui, la dépravation commença le jour où la faculté de lier et de délier fut employée pour l'avantage des hommes plus que pour la gloire de Dieu; or, comme elle constitue une des prérogatives essentielles du pontife, il convient de la limiter, et de ne l'exercer que d'après le conseil d'hommes experts et intègres : il faut exclure les expectatives, qui font souhaiter la mort des titulaires, si même elles ne la hâtent point; éviter cette avare et ambitieuse accumulation de bénéfices; réprimer l'ambition des moines, lesquels ont, sous la juridiction de leurs couvents, une infinité de paroisses qu'ils confient à quelque prêtre amovible et

constituet, qui nullis compositionibus aut altercationibus jurium justiciam pessundabunt.

5° *Fideles, signanter nobiles, et monasteria consueta adjuvari, in suis necessitatibus juxta tempora bonorum pontificum sustentabit.*

6° *Infideles, maxime Turcas, pessimos crucis hostes, nunc apud Rhodum et Hungariam multis victoriis superbientes, qui maximo dolori et terrori Ecclesiæ sanctæ sunt, excludet et expugnabit, et ad hanc expeditionem pecunias congruentes, inducias inter Christianos procurabit, et justam expeditionem magna auctoritate ordinabit, et nunc aliquo pecuniario præsidio obsidioni Rhodianæ succurret.*

7° *Ecclesiam Principis Apostolorum magno nostro dolore diruptam et conquassatam, partim sua impensa, partim principum et populorum piis suffragiis, sicut prædecessores sui fecerunt, eriget, consolidabit.*

(1) *Epistolæ famil.*, tome I, p. 18.

mal pourvu. La vente honteuse des choses sacrées, dissimulée sous le nom de compositions, répugne aux canons, suscite l'envie des princes, et donne prise aux hérétiques; il serait donc utile de restreindre l'office du dataire, qui suce le sang des pauvres comme des riches. Il condamne également les réserves de bénéfices comme contraires à l'honnêteté. Avant d'accorder les faveurs, qu'on ait recours à des personnes sages pour examiner la justice et l'équité; qu'il en soit de même avant de nommer à des bénéfices vacants; qu'on choisisse pour tous les emplois les personnes les plus dignes, les plus habiles, les plus fidèles, et qu'on donne des hommes aux dignités, à l'administration, et non celles-ci à des hommes. Les concessions, les indults, les concordats avec des princes doivent être revus avec soin, afin qu'ils n'en abusent pas envers les séculiers et les ecclésiastiques. La manière de débiter les indulgences fut imprudente et honteuse; par conséquent, il importe de retirer aux mineurs observants leur commission, par laquelle l'autorité des évêques reste avilie.

Aucun soin, poursuit-il, ne doit sembler superflu dans l'administration de la justice; qu'un cardinal sévère et sage revoie les suppliques présentées au pape; qu'on choisisse avec une grande attention les auditeurs de la Rota, main droite du pontife, et qu'ils aient un traitement fixe, au lieu de s'engraisser par les épices, lesquelles se sont accrues à tel point, que les charges vendues autrefois 500 écus par an, s'achètent maintenant plus de 2,000; de même, celles des auditeurs de chambre se payent 30,000 ducats, tandis qu'auparavant elles ne valaient que 4,000. Les attributions de la justice doivent être déterminées; il en faut revoir les juridictions et les statuts, qui, bons d'abord, sont devenus mauvais dans la suite; qu'on réforme le gouvernement des légations, où il serait avantageux que les légats, les gouverneurs, les préfets et les autres fonctionnaires ne restassent que deux ans; il faudrait, en outre, exiger de tous une garantie de leur gestion, et les soumettre à un contrôle, en accordant des honneurs et des avantages matériels à ceux qui se seraient acquittés dignement de leur mission. Les dettes dont Léon X a grevé le saint-siége en créant tant de nouveaux offices, qui absorbent par an 130,000 ducats des revenus de l'Église, il est urgent de chercher à les racheter et d'en examiner attentivement les titres; ne pas nommer aux offices vacants, et dédommager les investis eux-mêmes au moyen d'autres faveurs; on pourrait

diminuer la dette en se réservant une partie des revenus de toutes les églises et un secours offert par la charité, surtout par les monastères (1).

Une réforme dans le but de concilier les intérêts divers aurait-elle été encore possible ?

Dans le concile de Trente, Rome avoua par le fait que Luther avait raison sur beaucoup de points ; si elle avait immédiatement corrigé la discipline, renoncé aux prétentions purement curiales, sans transformer les questions de juridiction en questions dogmatiques, cédé en un mot de bon gré ce qu'elle dut plus tard accorder par nécessité, elle aurait du moins enlevé tout prétexte aux déclamations les plus populaires. Chaque jour, nous voyons les églises perdre sans schisme les choses d'ordre temporel ; déjà, à l'égard de quelques rites, on avait fait des concessions aux Grecs et aux Hussites ; quant à la question des indulgences, des dogmes essentiels et des mystères, il ne semblait pas que les dissidents fussent encore disposés à les repousser. Adrien VI put donc espérer un rapprochement, et il travailla dans ce but ; mais la lumière de ce pontife révéla la profondeur de l'abîme. A son entrée à Rome, il défendit les magnificences et les prodigalités d'usage ; il fit suspendre l'érection d'un arc de triomphe, en disant : « Ce sont des choses de païens, non de chrétiens et d'hommes religieux. » Il conserva son nom et ses vieilles habitudes ; sa domestique, femme de bien, resta près de lui, et le servait comme autrefois. A son dîner, il ne dépensait qu'un ducat, qu'il donnait lui-même tous les soirs à son maître d'hôtel, en lui disant : *Voici pour la dépense de demain.* Sollicité de prendre des domestiques, il répondit qu'il voulait d'abord acquitter les dettes de l'Église ; apprenant que Léon X entretenait cent palefreniers, il fit le signe de la croix, et dit que quatre lui suffiraient (2). Quelqu'un lui ayant montré le Laocoon, il s'écria : *Idoles païennes*, et détourna les yeux de ses nudités clas-

(1) Ces conseils sont tirés de la bibliothèque de Munich ; nous les avons insérés dans les éclaircissements du livre XV de l'*Histoire universelle*. Dans SCHELHORN (*Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, n° VIII), on trouve une longue consultation de réformes, proposées par une commission qu'avait instituée l'empereur Ferdinand Ier, avec les réponses faites par la cour romaine.

(2) SANUTO, *Journaux*, à l'année 1523 ; une de ses lettres dit : *Vir est sui tenax, in concedendo parcissimus, in recipiendo nullus aut rarissimus : in sacrificio quotidianus et matutinus est : quem amet aut si quem amet, nulli exploratum. Ira non agitur, jocis non ducitur. Neque ob pontificatum visus est exsultasse : quinimo constat graviter illum ad ejus famam nuntii ingemuisse.*

siques. Il avait donné à l'un de ses neveux un bénéfice de 60 écus; comme ce neveu lui en faisait demander un autre devenu vacant, qui en valait 100, il lui répondit avec aigreur que le premier suffisait à ses besoins; puis, cédant à beaucoup de supplications, il le lui accorda, mais il voulut qu'il résignât l'autre. Il se fit promettre par les cardinaux qu'ils déposeraient les armes, ne donneraient point asile dans leurs palais aux proscrits ni aux malfaiteurs, et laisseraient le bargel y entrer pour exercer des actes de justice.

« Si les ecclésiastiques avaient une longue barbe comme les soldats, ou des vêtements peu convenables à des prêtres, il les en reprenait, parce que l'abus était venu à ce point, que les prélats portaient l'épée à cheval, avec la cape courte et la barbe. Moi, écrivain, j'ai vu à Florence un de nos concitoyens qui, à l'âge d'environ vingt-quatre ans, était archevêque de Pise; le pape Léon X lui avait fait céder ce poste par un autre archevêque de Pise qui vivait encore, en lui donnant à Rome, à titre de compensation, des charges et d'autres bénéfices; pour le dire en peu de mots, il avait acheté son siége. Le jour, dans Florence, il se promenait à cheval l'épée au côté, avec une cape noire à l'espagnole qui lui descendait aux genoux, et son cheval ou sa mule avait un caparaçon de velours en l'honneur de Dieu et de la sainte Église. Le cardinal Jules de Médicis supportait cela, et allait toujours à l'église avec le rochet découvert, sans manteau ni chapeau, portant une barbe qui descendait jusqu'au milieu de la poitrine, suivi de laquais armés de l'épée, et sans prêtres ni clercs. L'Église en était venue à ce point, que les cardinaux et les prélats allaient masqués aux banquets, aux repas de noces, aux bals (1). »

La simplicité d'Adrien, sa coutume de dire la messe et les offices tous les jours, excitaient le rire dans le palais habitué aux façons peu rigides de Jules II et de Léon X. Depuis longtemps on n'avait pas vu de pape étranger, et Adrien ne savait pas même la langue du pays, ce dont s'effarouchait le patriotisme des Italiens. Ce pontife, au delà des Alpes, était réputé le protecteur du talent; il avait même écarté les obstacles qui s'opposaient à la fondation du collége trilingue de Louvain (2). Malgré

(1) Jean CAMBI, à l'année 1522.

(2) ÉRASME, ép. 1176; dit : *Vix nostra phalanx sustinuisset hostium conjurationem, ni Adrianus tum cardinalis, postea romanus pontifex, hoc edidisset ora-*

ces témoignages de son amour pour les lettres, il fut traité de barbare par ces humanistes qu'il ne salariait plus, et qui s'enfuirent en raillant et en blasphémant. Tous les Sextus (disait une épigramme) ont ruiné Rome (1). Negro se plaignait que toutes les personnes de bien quittassent la ville; Berni écrivait un chapitre violent contre ce pape et les *quarante poltrons* de cardinaux qui l'avaient élu. Pasquin le dépeignit avec les traits d'un pédagogue, qui appliquait la discipline aux cardinaux comme à de petits écoliers. Il froissait beaucoup d'intérêts, parce qu'en voulant supprimer les ventes simoniaques, il faisait tort à ceux qui les avaient affermées légalement. L'abolition des survivances des dignités ecclésiastiques lui suscita de graves inimitiés.

Privé, comme étranger, des soutiens de la famille, il ne sut pas s'en créer de nouveaux; car, avant de conférer les bénéfices, il examinait longuement, et laissait ainsi les postes vacants; se méfiant de la plupart des hommes comme corrompus, il était contraint de se livrer à quelques personnages qui le trahissaient; on l'entendit donc s'écrier : « Quel malheur qu'il y ait des temps où l'homme le plus digne est contraint de succomber ! » En effet, malgré son zèle et sa piété, il fut considéré comme un fléau non moins funeste que la peste qui désolait alors l'Italie; sa mort devint l'occasion d'une joie publique, et l'on suspendit à la porte de son médecin des couronnes civiques *ob urbem servatam.*

Le moment le plus défavorable pour réformer est celui qu'on ne peut différer. L'abîme creusé par le temps ne pouvait être comblé qu'avec le temps; mais la réforme s'avançait avec la violence de toute chose qui détruit. L'habitude des rites nouveaux, avec le mépris des dogmes anciens, s'introduisait dans les peuples; les prêtres mariés étaient attachés à leur nouvelle condition par le double lien de l'intérêt et de l'affection, et les enfants s'élevaient dans le culte réformé.

Toutes les fois qu'une grave hérésie lui avait déchiré le sein,

culum : Bonas literas non damno, hæreses et schismata damno... Jérôme Néri, dans ses lettres, où il dépeint si bien ce pontificat, dit : « Il aime beaucoup la littérature, surtout ecclésiastique, et il ne peut souffrir un prêtre ignorant. »

(1) *Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus et iste :*
Semper et a Sextis diruta Roma fuit.

Les deux épitaphes, faites pour lui, expriment grandement la vérité,

Hadrianus VI hic situs est, qui nihil sibi infelicius in vitâ quam quod imperaret duxit,
Pro dolor ! quantum refert in quæ tempora vel optimi cujusque vita incidat.

l'Église s'était réunie en concile autour du successeur de saint Pierre, afin de prononcer selon son inspiration et celle du Saint-Esprit. Ce remède, très-efficace alors que l'autorité de l'Église n'était pas mise en question, fut proposé à l'origine du mal. Les protestants furent les premiers qui en appelèrent au concile des excommunications du pape, et les catholiques espéraient pouvoir, dans cette assemblée, opposer le sentiment universel et ancien aux opinions particulières et nouvelles.

Clément VII, qui occupait le saint-siége, expédia des lettres 1523
dans lesquelles, selon l'habitude, il déplorait les malheurs de la chrétienté, en les attribuant à la discorde des princes et aux déréglements dans l'ordre ecclésiastique : la correction, disait-il, devait commencer par la maison de Dieu; il s'amenderait lui-même, et les cardinaux imiteraient son exemple; il visiterait en personne tous les princes, afin de rétablir la paix entre eux, et aussitôt après il réunirait un concile pour ramener aussi la concorde dans l'Église. Persuadé que le plus important était de s'opposer aux Turcs et d'éteindre l'incendie d'Allemagne, il se résignait à souscrire à toutes espèces de transactions avec les novateurs : c'est ainsi que procèdent les autorités menacées, sauf à violer leurs promesses quand elles se sont raffermies. « Sa Sainteté (écrivait Muscetola) a fait examiner par divers théologiens les confessions de Luther; il a eu pour réponse que beaucoup des choses qui s'y trouvent contenues étaient entièrement conformes à la foi catholique; que d'autres pouvaient recevoir une interprétation non contraire à la foi, si les luthériens voulaient se prêter à un accommodement qui, sous d'autres rapports encore, ne serait point impossible (1). »

Charles-Quint, considérant la réforme au point de vue politique, pouvait désirer, comme empereur, l'humiliation de ces papes qui, non contents de refréner ses prédécesseurs, avaient proclamé avec Jean XII la séparation de l'Italie de l'empire, et l'expulsion des étrangers avec Jules II; mais, d'autre part, il voyait avec dépit qu'un moine lançât ses syllogismes au milieu de son ambition démesurée, et que les princes de l'empire profitassent des innovations religieuses pour s'affranchir à la fois de l'empereur et du pontife : diversion désastreuse alors que les Turcs se montraient partout menaçants. Il resta donc catholique par calcul, et conclut avec Léon X un accord rempli d'intérêts

(1) Lettre du 19 avril 1532, dans les *Lettres à l'empereur Charles-Quint écrites par son confesseur*, Berlin, 1848.

mondains ; mais, lorsqu'il eut triomphé à Pavie de son rival François I[er], sentant qu'il n'avait plus besoin de Luther comme épouvantail des papes, ni des papes comme contre-poids à la puissance française, il changea de langage ; il accusa le pape de ne vouloir que tergiverser, en lui disant que, s'il tardait encore, il réunirait lui-même le concile.

Mais un concile général, qui pouvait, à l'exemple de celui de Bâle, se proclamer supérieur au pontife lui-même, inspirait plus de crainte à Clément VII, dont la naissance était illégitime et l'élection peu régulière ; il opposa donc délais sur délais et des arguments contraires, en le disant inutile et dangereux : inutile, puisque, l'hérésie de Luther étant condamnée par les édits impériaux, il suffisait de les faire exécuter ; dangereuse, parce qu'on paraîtrait révoquer en doute les anciennes décisions de l'Église, et que la réunion de tant de têtes agitées pourrait arracher au pape ou à l'empereur des concessions dont plus tard ils se repentiraient. Néanmoins, disait-il, si l'empereur jugeait le concile opportun, il pouvait le convoquer au nom du pontife, à la condition toutefois que les hérétiques promettraient d'obéir à ses décisions, et que les points à discuter seraient mis par écrit, afin de ne pas perdre de temps. Hubert Gambara, nonce pontifical, s'exprima plus clairement encore : il voulait que les luthériens demandassent le concile, en promettant de s'y soumettre ; qu'il s'occupât uniquement de la guerre contre les Turcs et des moyens d'éteindre l'hérésie, mais non de la réforme de l'Église ; qu'il se tînt en Italie, et que les individus seuls à qui les anciens canons reconnaissaient ce droit y eussent voix délibérative.

Charles-Quint parut adhérer à ces conditions ; mais François I[er] prétendit que le concile devait être libre de traiter toutes les questions, et comme il voudrait. En attendant, Clément VII mécontentait même les catholiques ; pour satisfaire l'ambition de sa famille, il exigeait des dîmes du clergé, et les affermait ; le clergé de Ferrare les ayant refusées, il mit la ville en interdit. Deux années plus tard, les prêtres de Palerme firent de même, en s'élevant contre les rigueurs exorbitantes du pape. Alors Vincent Canina, chanoine d'Imola et commissaire papal, arrive dans la ville furieux, et fait placarder des affiches menaçantes ; mais les prêtres, non contents de persister dans leur refus, se soulèvent, le peuple les seconde, et le chanoine est égorgé au milieu des outrages. Des faits semblables se reproduisirent ailleurs. Les

réformés eurent matière à rire en voyant Rome saccagée et un schisme provoqué au nom de l'empereur.

Nous avons jugé sévèrement le népotisme et la politique versatile de Paul III, successeur de Clément VII; mais, comme pontife, il comprit que l'esprit catholique, assoupi dans la tranquillité, redressait par le contraste les intelligences et les mœurs; secondant avec sincérité ce mouvement, il s'entoura des meilleurs cardinaux, Caraffa, Contarini, Sadoleto, Pool, Ghiberti, Fregose, qui tous, par des travaux particuliers, avaient commencé la restauration de l'Église. Chargés de la réforme conjointement avec le Modenais Thomas, maître du sacré palais, ils formulèrent d'énergiques reproches contre les papes qui « avaient souvent choisi, non des conseillers, mais des serviteurs, non dans le but d'apprendre leur devoir, mais pour se faire déclarer permis tout ce qu'ils désiraient (1); » ils mirent à nu les abus de la cour romaine, et comme quelqu'un leur reprochait un zèle excessif : « Eh quoi (dit Contarini)! devons-nous nous inquiéter des vices de trois ou quatre papes? Ne vaut-il pas « mieux corriger ce qui est mauvais, et nous procurer à nous-« mêmes une réputation plus pure? Il serait difficile de justifier « tous les actes des pontifes; soutenir qu'ils n'ont d'autre règle « que leur volonté, c'est de la tyrannie et de l'idolâtrie. » 1534

Paul III réforma la chambre apostolique, la rote, la chancellerie, la pénitencerie; mais les protestants, qui voulaient la mort de Rome et non sa modification, en firent grand bruit, comme si elle s'avouait coupable.

Mais outre que, dans les abus profondément enracinés, il est à craindre que le bon grain soit arraché avec l'ivraie, les intérêts personnels empêchaient les effets salutaires et prompts. Le clergé supérieur avait vieilli au milieu d'habitudes étrangères à l'austérité religieuse; le bas clergé (nous laissons de côté les exceptions) se conformait à ces exemples, et son éducation ne lui avait pas donné l'habileté nécessaire pour combattre dans cette lutte décisive. Dans les ordres monastiques, plusieurs excitaient le scandale par leur opulence oisive ; d'autres étaient l'objet des railleries pour leur pauvreté dégénérée en malpropreté, pour leur simplicité grossière, leur zèle même trop naïf pour des temps

(1) Voir *Consilium delectorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendandâ Ecclesiâ, S. D. N. D. Paulo III ipso jubente conscriptum et exhibitum.* 1538.

de doute et de controverse. L'institution d'un ordre vigoureux de jeunesse, instruit et poli comme le siècle, venait donc fort à propos.

Ignace de Loyola, gentilhomme de Guipuscoa, en Espagne, page à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, puis officier, moins remarquable par son courage que par la beauté de ses formes,
1521 fut blessé en repoussant l'étranger du sol de la patrie. Pendant qu'il gardait le lit, il se mit à lire quelques vies de saints, et, touché de ces austères vertus, il consacre sa chasteté à Marie avec les rites chevaleresques, au moyen desquels d'autres se dévouaient à une femme; puis, s'arrachant à sa famille, il se dirige, en mendiant et à pied, vers Jérusalem. Sur des instances réitérées, il dépose le sac pour prendre un manteau, un chapeau et des souliers; il fait voile de Barcelone à Gaëte, au milieu de tous les déplaisirs réservés à un mendiant, à un étranger, surtout en temps de peste. Lorsqu'il a baisé les pieds d'Adrien VI, il arrive à Venise, misérable, décharné, rebuté de tous, et de là en Palestine. Durant son pèlerinage, il forme le projet de fonder une nouvelle chevalerie pour combattre, non des géants, des châtelains et des monstres, mais les hérétiques, les mahométans, les idolâtres; avec six amis, qui étaient entrés dans ses vues, il fait vœu de se mettre sous l'obéissance du pape pour les missions. De retour en Italie, et agitant les larges bords de leurs chapeaux castillans, ils prêchent la pénitence dans cet italien espagnolisé, par lequel les indigènes n'étaient que trop accoutumés à entendre exprimer la menace et les injures.

Dans les temps de factions, il est commun de voir attribuer à un individu les vices les plus opposés à ses qualités; on soupçonna donc les nouveaux apôtres d'être des hérétiques déguisés. Le vulgaire ajoutait qu'ils avaient un démon familier, par lequel ils étaient avertis du moment où ils devaient changer de pays; on fit même courir le bruit qu'ils avaient été brûlés par l'inquisition. Mais le nonce pontifical et Jean-Pierre Caraffa, saint homme, comprirent leur vertu, dont ils donnaient la preuve en assistant les incurables; Paul III, les ayant trouvés instruits et pieux, les admit au sacerdoce après qu'ils se furent préparés par de rigoureux exercices. Plus tard, quand ils lui présentèrent le projet d'un ordre, avec mission de raffermir la foi, de la propager par les exercices spirituels et la prédication, d'assister les prisonniers et les malades, il l'approuva, en leur donnant le

nom de *Clercs de la compagnie de Jésus*, comme on disait naguère les soldats du comte Lando ou de frère Moriale.

Ignace fut placé à sa tête, avec le titre militaire de général, et bientôt sa milice se répandit dans toute la chretienté. Quant à lui, il la gouvernait sans sortir du collége de Rome, qu'il ne quitta que deux fois par ordre du pape, l'une pour rétablir la paix entre les habitants de Tivoli et leurs voisins de Sant'Angelo; l'autre, pour réconcilier le duc Ascagne Sforza avec Jeanne d'Aragon, sa femme. François Strada, son disciple, ramena à Dieu plus de cent jeunes gens de Brescia; à Ghedi, où l'on tournait les prédicateurs en ridicule, il fit une ample moisson en laissant de côté les fleurs et la rhétorique pour aborder hardiment les questions.

Les pères Sylvestre Landino, de Lunigiana, et Emmanuel de Montemayor, eurent beaucoup de peine à discipliner la Corse difficile. En Sicile, le vice-roi de Véga aida les jésuites à fonder la première maison de novices; le père Domenichi les introduisit à Messine, puis à Parme, où ils obtinrent bientôt l'université. Le doge de Venise en demanda deux à Ignace, parmi lesquels Laynez, depuis général de l'ordre, et qui prêcha dans cette ville aux nombreux hérétiques que le commerce y attirait; il logeait dans l'hôpital Saint-Jean-et-Paul, où les dons affluaient avec tant d'abondance, qu'il déclara du haut de la chaire que désormais il ne recevrait plus rien. Le prieur Lippomani pourvut d'une maison les jésuites, qui en eurent ensuite à Padoue, à Bellune, à Vérone, à Pavie. Parmi les premiers Italiens qui appartinrent à cette société, nous citerons Paul Achille, Benoît Palmia, outre Paul de Camerino et Antoine Criminale, qui ouvrirent l'Inde à la foi (1).

A la mort d'Ignace, on comptait plus de mille jésuites, répar- 1556
tis en douze provinces : Portugal, Italie, Sicile, Germanie haute et basse, France, Aragon, Castille, Andalousie, Indes, Éthiopie, Brésil.

Leurs constitutions contiennent les trois vœux habituels; mais elles n'obligent à la pauvreté que l'individu, tandis que les colléges et les noviciats peuvent posséder une honnête aisance. On ne se liait par des vœux qu'à trente ans, c'est-à-dire après qu'un long et pénible noviciat avait prévenu les professions imprudentes et les repentirs tardifs. Au lieu de s'isoler, les jésuites vivent au

(1) Voir BARTOLI, *l'Italie*.

milieu de la société, mais sans s'y mêler; ils n'ont pas de cloîtres, mais des colléges bien construits; leur vêtement ecclésiastique et non monacal, ils peuvent le remplacer par celui du pays qu'ils habitent; leur vie est toute dirigée vers des actions réelles, efficaces, et ils ont pour toute condition un poste, pour toute capacité une destination.

Chaque province avait un lieutenant et des emplois gradués dépendants du général, qui, à la différence des autres ordres, était perpétuel et siégeait dans la capitale du monde chrétien; puis, comme il connaissait chaque membre par les rapports que les chefs lui adressaient, il surveillait l'administration des biens, disposait des talents et des volontés. Afin que l'obéissance fût plus entière, ils ne recherchaient pas les dignités; dans le principe même, ils s'abstenaient de tout emploi permanent.

L'ignorance et la corruption du clergé avaient servi de prétexte à la réforme; les jésuites se montrent studieux, et telle est leur chasteté, que leurs plus grands adversaires n'ont jamais pu la taxer que d'hypocrisie. Les mœurs et la discipline se sont paganisées, ils les corrigent par les moyens les plus efficaces, c'est-à-dire par l'exemple et l'éducation. Le haut enseignement est négligé, ils s'en emparent. La poésie latine est en honneur, ils l'enseignent à leurs élèves. Les représentations théâtrales sont recherchées, ils en donnent de sacrées. On reproche au clergé sa vénalité et sa cupidité, ils enseignent gratuitement, et gratuitement ils se consacrent au soin des âmes; ils instituent des écoles pour les pauvres, et se livrent à la prédication, dont ils recueillent des fruits étonnants, au point d'entraîner à l'enthousiasme de la dévotion. Point de subtilités dans la confession, point de vulgarité dans leurs sermons, point de discipline excessive qui macère un corps destiné à servir le prochain; ils ne veulent pas fatiguer les jeunes gens ni prolonger l'application plus de deux heures, et leur procurent des amusements dans des maisons de campagne, sans négliger les exercices gymnastiques. Libres penseurs, ils découvraient des vérités nouvelles, se montraient officieux, affables, et s'aidaient l'un l'autre, détachés de tout intérêt personnel, au point qu'on les accusa d'affaiblir les affections domestiques.

Les hommes de lettres d'alors sont unanimes pour vanter leurs écoles; partout on les recherchait comme professeurs, prédicateurs et confesseurs surtout. A l'époque où l'examen et la résistance s'élèvent contre le pape, ils font profession d'obéir

sans réserve à toutes ses volontés, de défendre son autorité, non la temporelle, qui tombait en ruine, mais celle qui plaçait Rome à la tête de la civilisation ; de combattre les protestants par tous les moyens, la violence exceptée. Bien plus, ils avaient obtenu le privilége d'absoudre les hérétiques des peines temporelles. Tandis que les rois et les marchands envoyaient des individus dans le nouveau monde pour tuer et conquérir, les jésuites y accoururent, afin de convertir les Indes, le Japon, la Chine, les Amériques. Il n'y avait pas un fort penseur qui ne reconnût les mérites de l'ordre ; il n'y avait pas un orateur de café qui n'en exagérât les fautes, certain d'être cru, comme l'affirmait, il y a deux siècles, le plus grand sceptique (1), et comme l'a prouvé le siècle même de la tolérance en repoussant les jésuites et quiconque avait le courage de ne pas se déchaîner contre eux. En effet, cette société, outre qu'elle prenait pour guides le sentiment et l'unité, sacrifiait sa volonté à celle d'un supérieur, sa raison aux décrets des autres ; dès lors, elle heurtait tellement les instincts orgueilleux de l'homme et sa confiance en lui-même, qu'on ne doit pas s'étonner si elle devint l'objet d'une haine implacable, et si tous les éclairs de la liberté lancèrent la foudre sur son chef. D'un autre côté, la puissance séculière s'armait alors pour réprimer l'esprit de révolte, et la maison d'Autriche, qui s'était constituée la gardienne de l'ordre, poussait aux réactions. Les novateurs confondirent donc les jésuites dans leur aversion contre elle, parce qu'ils semblaient être les instigateurs ou les instruments de ses mesures. Mais l'histoire vit d'indépendance et de liberté ; si elle exècre les persécuteurs forts, elle abhorre bien plus les persécuteurs de bas étage. Prête à louer les vertus, parce qu'elle n'est pas disposée à dissimuler les vices, elle ne peut se contenter de railleries et de futilités quand il s'agit de juger une association, fondue et solide comme l'acier, au milieu des multitudes qui perdaient toute cohésion, excepté celle des gouvernements. Cette milice, qui excite l'effroi, même du fond de sa tombe, alors, pleine de cette hardiesse qu'inspirent la jeunesse et les sacrifices, s'offrait aux pontifes pour le jour de la grande lutte.

Rome, en effet, avait enfin reconnu l'opportunité d'un concile, non plus dans l'espoir qu'il raviverait les rameaux desséchés,

(1) *On n'a qu'à publier hardiment tout ce qu'on voudra contre les Jésuites, on peut s'assurer qu'on en persuadera une infinité de gens.* (BAYLE, à l'article *Loyola.*)

mais rajeunirait par une séve nouvelle le trone impérissable. Qui ne se rappelle les assemblées législatives ou constituantes, demandées par les peuples et promises par les princes en 1848? C'était avec la même loyauté que l'empereur, le roi de France, les ecclésiastiques et Luther avaient réclamé le concile; d'autres tergiversaient, et, recourant au subterfuge ordinaire de demander trop, voulaient que le pape y comparût non comme chef, mais comme membre, et que les novateurs eussent voix délibérative : cela équivalait à poser le schisme comme admis. Paul III, qui voulait sérieusement le concile, et qui, dans ce but, avait envoyé en Allemagne Hugues Rangon, le convoqua à
1545 Trente, bien qu'il fût contrarié par la ligue de Smalkalde et mille obstacles divers (1). Il chargea de le présider, comme *anges de la paix*, les Italiens Jean-Marie Ciocchi de Monte et Marcel Cervini, papes dans la suite, et l'Anglais Reginald Pool, qui fut sur le point de l'être. Le pontife déclarait que l'objet du concile était l'extirpation de l'hérésie, l'amendement des mœurs et de la discipline, le rétablissement de la concorde parmi les princes.

Mais, outre que les protestants avaient refusé d'y assister, chaque pas était entravé par les susceptibilités des rois catholi-
13 décembre ques et des prélats des nations. La première réunion, où figuraient vingt-cinq évêques, se passa en discussions sur les préséances, sur le cérémonial, sur les formes, sur la manière de voter, enfin sur le titre du synode : puérilités que nous avons vu renouveler de nos jours, et non par le fait de moines ni de cardinaux. Les séances, à cause de la peste, furent suspendues, puis reprises, lorsque Maurice de Saxe marcha sur Trente pour surprendre l'empereur, et les pères effrayés se dispersèrent.

Dans ce concile, il ne s'agissait pas, comme à Constance, de discuter sur des questions particulières, mais sur l'essence même de l'Église; or, au milieu de l'extrême effervescence des

(1) Marc Mantova Benavides, savant jurisconsulte et professeur à Padoue, écrivit un livre *du Concile*, où il examine quelles sont les personnes qui ont droit d'y intervenir, et quelles qualités leur conviennent; il déplore, en outre, l'ignorance de beaucoup de prélats et de cardinaux, ignorance qui s'étendait même aux canons et aux saintes Écritures; puis il s'occupe des conciles précédents, et demande si un concile est supérieur au pape. Bien qu'il traitât sans ménagement les désordres des ecclésiastiques, il fut approuvé par Paul III et applaudi à Rome.

esprits, combien il était dangereux de le rassembler, et difficile de le maintenir dans de justes limites ! Il n'appartient pas à notre récit de l'examiner à fond ; qu'il nous suffise d'avoir mentionné les faits importants qui influèrent sur l'avenir.

Après soixante-quinze jours de querelles entre les factions impériale et française, Jean-Marie Ciocchi de Monte, au moyen de promesses et de transactions, obtint la tiare sous le nom de Jules III. Renonçant tout à coup à la rare activité qu'il avait dé- 1550
ployée jusqu'alors, pour se livrer à la paresse, il abandonna les affaires au cardinal Crescentius, et passait son temps au milieu de folles dépenses, dans un délicieux vignoble hors de Rome, devenu proverbial. Il prodigua les titres et les biens à ses parents; Baudouin, son frère, reçut Camerino en gouvernement perpétuel, et Jean-Baptiste, fils de celui-ci, obtint le titre de gonfalonier de l'église, Novare et Civita de Penna en seigneurie, « avec plus de grandeur à Rome que s'il eût été duc ou seigneur naturel et ancien de n'importe quelle partie de l'Italie (SEGNI). » Ersilie, femme de Jean-Baptiste, étalait tant de faste, que la duchesse de Parme, fille de l'empereur, en obtenait difficilement une audience. Les fils de ses sœurs furent gratifiés de hautes positions, de titres honorifiques, du chapeau de cardinal, élevés au rang de capitaine général, assimilés en un mot à de véritables seigneurs ; on aurait dit que la mission d'un pape était de transformer en princes des individus dont la veille on ignorait la race. Il avait recueilli un jeune mendiant qui l'amusait en jouant avec un gros singe; il se prit d'une telle affection pour lui, qu'il le fit adopter par son frère, le combla de bénéfices et le nomma cardinal, malgré ses habitudes grossières et l'opposition des prélats; mais le parvenu, mal élevé, tomba dans l'inconduite et mourut dans une prison.

Avec ces procédés, pouvait-on enlever des prétextes aux réformés? Bien plus, ils faisaient même des prosélytes en Italie. Nous avons vu que le génie de la réforme, soit par le fait des penseurs ou l'argutie des gens de lettres, s'était manifesté dans la Péninsule avant de se produire ailleurs. La renommée des doctes italiens fit que les novateurs étrangers ambitionnèrent leur suffrage, et cherchèrent à répandre leurs écrits dans le pays, tandis que les habitants, entraînés par la vivacité de leur esprit, voulurent connaître les nouvelles prédications. Grâce à la liberté avec laquelle on censurait la cour romaine, le mécontentement, qui se fortifie sous la compression, s'apaisait, et le voisinage

faisait que l'on ne confondait pas la sainteté des institutions avec les écarts des personnes.

Les Italiens, dont l'imagination n'était pas desséchée par le raisonnement, ne pouvaient aimer un culte sans beauté, sans vie, sans amour, qui réprouvait les manifestations extérieures et bannissait du sanctuaire les pompes si populaires, cette liturgie, tantôt splendide et triomphale, tantôt mélancolique et tendre, toujours grave et majestueuse; qui excluait ces cérémonies dérivées des idées les plus sublimes unies aux symboles les plus gracieux, des sentiments les plus purs manifestés par les formes les plus brillantes et les plus variées, et qui nourrissaient les arts, cette partie essentielle de la vie nationale. Puis, ils sentaient que la papauté conservait à l'Italie l'importance qui se perdait sous toute autre institution, et qu'elle y attirait de l'argent, des affaires, des personnes. Tous les princes et les grandes familles avaient des parents dans les prélatures et le sacré collége, lesquels exerçaient de l'influence et jouissaient de riches bénéfices; les gens de lettres se proclamaient les obligés des papes et des cardinaux, qui les avaient pour secrétaires ou clients; en un mot, l'intérêt qui poussait les étrangers éloignait les Italiens de la réforme, outre qu'ils étaient surveillés de plus près par l'autorité ecclésiastique.

Mais si l'amour de la nouveauté n'envahit ni la plèbe ni les princes, et si les individus qui s'occupent de régler leur foi sont en petit nombre à côté de ceux qui s'en servent et en vivent, on se tromperait en croyant que la réforme n'eut pas en Italie de l'extension, des conséquences civiles et politiques (1). Quelques Italiens entretenaient une correspondance avec les doctes allemands; les cardinaux Bembo et Sadoleto écrivaient à l'érudit Mélanchthon, le principal apôtre de Luther. Les étudiants d'Allemagne, qui venaient se perfectionner en Italie, ou les Ita-

(1) Sur la réforme en Italie, voir : SCHELHORN *Amænitates hist. ecclesiasticæ et litterariæ*, Leipsig, 163-46 ; GERDES, *Specimen Italiæ reformatæ*, 1763; TIRABOSCHI, *Storia della letteratura*, t. X, p. 560; MAC CRIE, *Histoire des progrès et de l'extinction de la réforme en Italie dans le seizième siècle*, avec un résumé de la réforme parmi les Grisons (anglais) 1830; CANTU, *Storia della cità e diocesi di Como*, liv. VIII, et le *Sacro macello in Valtellina*, Florence, 1853. Sur les protestants napolitains, voir : GIANNONE, *Storia civile*, VIII, p. 12; et dans la *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1847, vol. VIII, p. 545, un article de G. HEINE, *Ueber die Verbreitung der reformation in Neapel*, avec des notices tirées de l'article de Simancas.

liens qui allaient se faire recevoir docteurs dans les universités allemandes, servaient de conducteurs aux nouvelles doctrines. François Calvi de Menaggio (*Minicio*), libraire à Pavie, se rendit à Bâle pour demander à Froben les œuvres de Luther, qu'il répandit dans la Lombardie (1). A Venise, on réimprima, sans nom d'auteur, l'explication de son *Pater*, les *lieux communs* de Mélanchthon, sous le titre de *Principj della teologia d'Ippofilo da Terranegra*, puis le *Catéchisme* de Calvin, le *Commentaire* de Bucer sur les Psaumes avec le nom d'*Arezio Felino*, et les ouvrages de Zwingle sous le nom de Corisio Pogelio : pseudonymies qui éludaient la surveillance supérieure.

La négation, au moyen d'un apostolat divers, avait été répandue par les gens de guerre, venus en Italie pour opprimer ses habitants; de ce nombre, le fanatique George Frundsberg, à qui l'on doit la formation des lansquenets, portait avec lui une corde d'or avec laquelle il disait qu'il voulait étrangler Clément VII, le dernier des papes. Or, comme les partis ne s'inquiètent pas de la moralité des moyens, pourvu qu'ils atteignent leur but, on vit des individus se réjouir des outrages que l'Italie et le pape subirent de la part de ces misérables; le moine Égidius de la Porta, de Côme, qui songeait avec Zwingle aux moyens de répandre le protestantisme dans la Péninsule, s'écriait : « Dieu veut nous sauver ; écrivez au connétable « de Bourbon de délivrer ces populations; qu'il dépouille de « leur argent les têtes rasées, et le fasse distribuer au peuple « fameux; puis, que chacun prêche sans crainte la parole du

(1) Le fameux André Alciat écrivit à Mattio pour le dissuader de se faire franciscain; à cette occasion, il lui expose, avec une grande liberté, les abus et les désordres de la vie monastique. Calvi eut une copie de sa lettre, qu'il envoya à Érasme, et voulait même la publier. Alciat, grandement effrayé, lui écrivit ironiquement en bon latin : « Oh! misérable Calvi! si tu fais cela, tu seras plus « qu'un ennemi mortel d'Alciat. A quoi m'auront servi mes veilles et mes « nombreuses études? Si *tu* répands sur moi ce venin, j'aimerais mieux être « mort. Luther, les Picards, les Hussites et les autres noms d'hérétiques ne « seront pas si infâmes que le mien, si cela arrive. Ne connais-tu pas, ou « feins-tu de ne pas connaître les actes de ces moines, leur force, leur puis- « sance et leurs déclamations dans les chaires? Les excitations parmi le peuple, « les haines et les maux infinis (que Dieu me les épargnent) retomberont sur « ma tête. J'intenterai un procès en injures, d'abord à toi comme champion, puis « à Érasme et à Froben. J'invoquerai des hommes et des Dieux. Je remuerai « ciel et terre pour me disculper et accuser vous seuls, etc., etc. » (*Maquardi Gudii et doctorum virorum ad eum epistolæ*. Utrecht, 1697.)

« Seigneur ; la force de l'Antéchrist est près de finir (1). »

Dans cette cour de Ferrare, salie par toutes les souillures, et où le duc Alphonse fit peindre par Lotti sa Laure Dianti sous la forme de la Vierge avec ces mots : *Fecit mihi magna qui potens est,* Renée de France, fille de Louis XII, était devenue la femme d'Hercule, fils de ce duc, qui lui donna pour 100,000 sequins de joyaux. Elle était imbue des doctrines de Calvin ; nous la voyons louée comme *âme très-sainte* par Brucioli dans sa dédicace de la Bible, pour sa grande religion par Betussi dans l'addition aux *Femmes illustres* de Boccace, et par le Brescian Jean-François Virginio, en lui dédiant sa *Paraphrase* sur les épîtres de saint Paul, ainsi que ses *Lettres,* qui parurent à Fontanini (juge rigoureux) semées de phrases hétérodoxes. Cette princesse forma de la cour de Ferrare un foyer de pratiques anticatholiques ; les jours de jeûne, elle offrait à table des aliments gras ; elle y donna quelque temps asile à Calvin et à Marot, traducteur des Psaumes en français, ainsi qu'à tous ceux qui furent bannis pour cause de religion ; enfin, elle établit une petite église réformée.

Son mari, sur les instances du père Pelletario, l'enferma quelque temps, elle et ses coreligionnaires, dans le château de Consandolo ; mais là, comme dans Argenta, ils répandirent leurs doctrines, et le duc racontait ainsi au roi de France les écarts de sa femme : « Se laissant entraîner par quelques luthériens per-« vers, dont le monde serait plein aujourd'hui si les princes « chrétiens n'y pourvoyaient par des mesures sévères, elle entra « peu à peu dans cette infâme et nouvelle religion, au point que, « depuis quelque temps, elle ne s'inquiète plus des sacrements, « de la messe, de la confession et de la communion. Ces jours « passés, Hippolyte des Putti, son bien-aimé serviteur, ayant « été longtemps malade et en danger de perdre la vie, et il est « mort en effet, je rappelai trois ou quatre fois à Renée de le « faire confesser et communier de toute manière ; car il ne fal-« lait pas, lui disais-je, qu'elle donnât à cette ville le scandale de « le laisser mourir hérétique, ce dont elle serait seule blâmée à « cause de la mauvaise opinion qu'elle s'était faite auprès de « tout le monde à l'égard de la religion. Mais il fut impossible « qu'elle le fît ; bien plus, elle se moquait en quelque sorte de « ma bienveillante recommandation, en disant que le susdit Hip-« polyte était bien avec Dieu, et n'avait pas besoin d'autre con-« fession.

(1) Ap. Hottinger, *Ecclesia sæculi,* t. II, p. 61.

« Voyant cette obstination, je la priai, je cherchai à la persua-
« der, et la conjurai mille et mille fois de vouloir déposer, pour
« l'amour de Dieu Notre-Seigneur, pour la réputation de sa pos-
« térité et de la mienne, toutes ses fantaisies hérétiques, et de
« ne pas se laisser égarer davantage par ses prédicateurs défro-
« qués, fripons et pervers; j'ajoutai qu'elle ne devait pas croire
« à leurs paroles, parce que la plupart s'étaient trouvés dans les
« mains de l'inquisition, et avaient abjuré publiquement dans
« la cathédrale de cette ville, mais suivre la religion professée
« par ses illustres parents et tous les autres grands princes
« chrétiens. J'accompagnai de ces paroles les autres raisons qui
« me parurent opportunes, pour l'exhorter et la décider à dé-
« tourner de son esprit les opinions perverses qui l'occupent.
« C'est avec un déplaisir extrême, à la grande honte de ma
« maison et au mécontentement de tous mes sujets et servi-
« teurs, que j'ai dissimulé et souffert le mieux que j'ai pu ces
« opinions pendant beaucoup d'années; j'espérai qu'elle revien-
« drait d'elle-même, sans que je fusse obligé de faire quelque
« chose qui révélât ce que je voulais cacher à tous.

« Néanmoins, je m'aperçus que le mal empirait chaque jour,
« et que, la fête de Noël, on n'entendait pas la messe dans la
« maison de mon épouse; dès lors, comme je ne jugeai pas
« convenable que mes deux filles, déjà grandes, puisque l'une
« avait dix-huit ans et l'autre seize, fussent élevées dans cette
« religion, ce qui, outre l'offense faite à Dieu, pourrait leur
« susciter des obstacles pour se marier dans les maisons des prin-
« ces chrétiens, d'autant plus que le bruit de l'hérésie de la mère
« est déjà répandu dans toute l'Italie et m'attire de grands re-
« proches, je voulus mettre fin à tout cela; je me décidai donc
« à dire à la princesse, avec toutes les bonnes paroles possibles,
« que j'exigeais absolument que mes filles entendissent ordinai-
« rement la messe, sans oublier de se confesser et de commu-
« nier à cette sainte Pâque; en un mot, qu'elles vécussent à
« l'avenir comme je le faisais moi-même, et comme elle avait
« coutume de le faire quand elle vint de France; je la priai ins-
« tamment de ne pas s'opposer à mon juste et saint désir. Elle
« ne voulut jamais y consentir, et me dit même clairement que
« la messe est une idolâtrie, avec d'autres paroles si indignes
« que la honte m'empêche de les répéter; en outre, elle poussa
« la hardiesse jusqu'à dire en ma présence à mes filles de ne
« point m'obéir en cela, mais de continuer à vivre comme elles

« l'avaient fait jusqu'alors ; puis elle chercha à leur persuader « que la religion de leur père et de beaucoup d'autres princes « n'est pas la véritable ; elle disait cela avec tant de ferveur et « d'arrogance, que celui qui l'aurait entendue parler se serait « persuadé que j'étais beaucoup plus patient que Job en me « voyant supporter, par respect pour Votre Majesté, toutes ces « paroles, qui ne peuvent être souffertes de la part d'un mari « quelconque (1). »

Il raconte ensuite qu'il a dû faire intervenir des prélats et des ambassadeurs pour qu'elle permît à ses filles de communier à Pâques ; par conséquent, il exhorte le roi à vaincre une obstination qui ne pourra donner que des fruits très-amers ; en effet, n'ayant pu la dompter, il la renvoya en France.

Avec Renée vivait le Crétois François Porto, professeur de grec dans les villes d'Italie, qui se réfugia plus tard dans le Frioul, puis à Genève, où Théodore de Bèze composa son épitaphe. Le Ferrarais Emmanuel Tremelli, converti du judaïsme par le poëte Flaminio et le cardinal Pool, puisa bientôt dans sa patrie et à Lucques les idées protestantes, et, plutôt que d'y renoncer, il passa avec Pierre-Martyr Vermiglio à Strasbourg, puis en Angleterre ; il enseigna l'hébreu à Heidelberg, à Metz, à Sedan, où il mourut, en laissant divers ouvrages, avec la version latine de la Bible syriaque et celle de l'Ancien Testament sur le texte hébreu.

Frère Bernardin Ochino, de Sienne, jouissait d'une telle renommée d'excellent orateur, que Charles-Quint disait : *Il ferait pleurer les pierres ;* et Bembo : *Il fait tourner toutes les têtes ; hommes, femmes, tous en sont fous ; quelle éloquence ! quelle autorité !* Se livrant à ces austérités excessives qui inspirent

(1) Lettre du 27 mars 1554, dans la bibliothèque impériale de Paris, recueil 8,645, carton 56. — Calvin conserva toujours l'amour de la duchesse. Lorsque le duc de Guise, champion des catholiques de France et son gendre, fut assassiné près d'Orléans par le fanatique Poltrot, et que les prédicants tonnaient du haut de la chaire contre la victime, la duchesse s'en plaignit à Calvin, lequel lui répondit, sans réprouver l'assassinat : *Si le mal fâchoit a tous les gens de bien, monsieur de Guise, qui avoit allumé le flambeau, ne pouvoit pas être épargné. Et de moi, combien j'ai toujours prié Dieu de lui faire merci, si est ce que j'ai souvent désiré que Dieu mît la main sur lui pour en délivrer son Église, s'il ne le vouloit convertir... Cependant de le damner c'est aller trop avant, sinon qu'on eût certaine marque et infaillible de sa réprobation.* (Lettres de Calvin, recueillies par Jean Brunet, t. II, p. 553. Paris, 1855.)

souvent à l'homme une confiance orgueilleuse en lui-même, il apprit des livres de Luther à chercher dans la Bible ce qui plaisait à sa passion, et Gaétan Tiene, dès 1542, lui faisait interdire la prédication à Rome; néanmoins, cette défense fut bientôt levée; mais, comme le pape ne l'avait pas nommé cardinal, il se mit à l'insulter, et, craignant ses rigueurs, s'enfuit à Genève, où il publia beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels : *Cent apologues contre les abus de la synagogue papale, de ses prêtres, moines*, etc.

Philosophe et dialectitien d'une certaine vigueur, il enseignait qu'il est impossible d'atteindre à la vérité au moyen de la raison, mais qu'il faut l'autorité divine; or, comme les saintes Écritures sont insuffisantes, si une lumière infaillible n'aide pas à les interpréter, et qu'il avait répudié l'autorité de l'Église, il fut contraint de se réfugier dans le mysticisme et l'inspiration immédiate (1). Aurait-il pu se résigner à croire en Calvin, lui qui s'était refusé à croire à l'Église universelle? Il fut donc maudit et persécuté à Genève; plus tard, et dans le cœur de l'hiver, on l'expulsa de Zurich à l'âge de soixante-six ans, avec ses quatre enfants. Repoussé de Bâte et de Mülhausen, il se réfugia en Moravie, où il mourut en 1564, après que la peste lui eût enlevé deux fils et une fille.

Un des plus beaux triomphes de l'Église dans le moyen âge fut d'avoir soutenu l'indissolubilité du mariage en face des lubricités royales; mais déjà Luther, pour favoriser le landgrave de Hesse, avait approuvé la bigamie. A son tour, Ochino, dans le vingtième de ses *Trente dialogues*, soutint qu'un mari ayant une femme stérile, maladive, insupportable, après avoir demandé à Dieu la continence de bonne foi, peut, s'il n'obtient un tel don, suivre sans péché son instinct, qu'il devra certainement attribuer à Dieu, et prendre une seconde épouse sans rompre avec la première (2).

A Bologne, centre d'études et fréquentée par la jeunesse, le minorite Jean Mollio, de Montalcino, sema les nouveautés dans

(1) Voir *la deuxième partie des sermons de messire* BERNARDIN OCHINO, sermons III et IV.

(2) T. *Quid vero mihi das consilii?*

O. *Ut plures uxores non ducas, sed Deum ores ut tibi continentem esse det.*

T. *Quid si nec donum mihi, nec ad id petendum fidem dabit?*

O. *Tum si id feceris ad quod te Deus impellet, dummodo divinum esse instinctum exploratum habeas, non peccabis, si quidem in obediendo Deo errare non potest.*

le sens de Zwingle; la correspondance des coryphées étrangers révèle qu'elles germèrent dans l'esprit d'un grand nombre, au point qu'un gentilhomme se déclarait prêt à lever six mille soldats si l'on faisait la guerre au pape (1). Le Florentin Pierre-Martyr Vermiglio faisait écho à Mollio; prédicant très-instruit, il put établir une église à Naples, une à Lucques, une à Pise (2); enfin il s'enfuit à Strasbourg, où il prit la femme et la chaire laissées par le fameux Capiton : il est compté parmi les ministres protestants les plus versés dans les saintes Écritures. A la même époque vécurent le Véronais Paul Lazise, qui professa le grec et l'hébreu à Strasbourg; Alexandre Citolini de Cénéda, auteur d'un *Art de rappeler à la mémoire*, dans lequel il réduit sous certaines catégories toutes les choses du domaine de la pensée (3); le Brescian Celse Martinengo; le Bergamasque Jérôme Zanchi, professeur de théologie à Strasbourg, et qui, cette ville n'ayant pas d'église italienne, réunissait ses compatriotes dans sa maison.

Jean-Léon Nardi, qui écrivit beaucoup en faveur des hérésies, et Michel-Ange, frère prêcheur, s'enfuirent de Florence; le dernier apostasia à Soglio, chez les Grisons, et fit imprimer une *Apologie, dans laquelle on traite de l'Église véritable et fausse, de l'essence et qualité de la messe, de la véritable présence du Christ dans le sacrement de la Cène, de la papauté et de la suprématie de saint Pierre, des conciles et de leur autorité*, etc. Le Mantouan Alphonse Conrad, auteur d'un commentaire sur l'*Apocalypse* et très-violent contre les pontifes; Guillaume Grattarola, médecin de Bergame, et plusieurs Napolitains professèrent également hors de l'Italie (4). Le Vicentin Jérôme Massari enseigna la médecine à Strasbourg, et publia un procès de l'inquisition (5). Scipion Gentile, de San-Ginesio dans la Marche d'Ancône, auteur de différents ouvrages de droit et d'annota-

(1) SECKENDORF, *Historia Luteranismi*, t. III, p. 68, 69, 579.

(2) SILMERI, *Oratio de vitâ* P. M. *Vermilii.*

(3) *Dizionario storico* de Bassano.

(4) RAYNALDI, à l'année 1539.

(5) *Eusebius captivus, sive modus procedendi in curiâ romanâ contra Lutheranos.* Bâle, 1533. Il n'est pas de Curion, comme on peut le voir par la lettre de Zanchi à Muscolo, mais de Massari qui, en 1554, fit imprimer à Bâle *De fide ac operibus veri christiani hominis ad mentem Apostolorum, contra Evangelii inimicos;* dans la préface, il est fait mention d'un grand nombre d'Italiens demeurant dans cette ville.

tions sur le Tasse, mourut professeur de lois, dans la Franconie, en 1616.

Celio Secondo Curion, éminent grammairien de Chieri, étudiant la jurisprudence à Turin, voulut connaître les doctrines nouvelles, par lesquelles il se laissa séduire; avec Jean Cornelio et François Guarini, il prit la fuite pour se rendre en Allemagne. Découvert dans le val d'Aoste, il fut enfermé deux mois dans une forteresse, puis envoyé dans un monastère pour y recevoir l'instruction catholique; mais il remplaça les reliques par une Bible, s'enfuit du couvent et parcourut différentes villes d'Italie. A Milan, il se maria et obtint une chaire de professeur. Ayant appris que, sur vingt-trois frères et sœurs, il ne lui restait qu'une de ces dernières, il rentra dans sa patrie. Là, entendant un dominicain en chaire réfuter Luther, il lui cria : *Tu mens!* et se mit à répandre, copiés de sa main, les livres de l'hérésiarque. Il expia son audace dans une prison de Turin; mais, bien que chargé de fers, il parvint à s'échapper si miraculeusement, que l'on crut qu'il avait eu recours à la magie (1). A cause de cette évasion, « je ne fis pas vœu, dit-il, de visiter Compostelle ou Jérusalem, qui sont des idolâtries, ni d'observer la chasteté, parce que Dieu seul peut la donner, mais je me consacrai tout entier à Jésus-Christ, notre unique libérateur. »

Curion eut bientôt une chaire à Pavie, et, bien que ses opinions fussent connues, jamais on ne put l'arrêter dans l'espace de trois ans, parce que les écoliers veillaient sur sa personne; néanmoins, comme le pape insistait pour que le sénat milanais arrachât cette ivraie, il se réfugia à Venise, puis à Ferrare, où la duchesse lui donna des lettres de recommandation qui lui firent obtenir une chaire à Lucques; mais, le pape le réclamant avec instance, la petite république lui conseilla de quitter le pays, et Curion se rendit en Suisse, où il fut professeur à Lausanne, puis à Bâle, dont il ne s'éloigna plus, malgré toutes les offres avantageuses qu'il recevait. Une fois, il osa retourner à Lucques, afin d'y prendre sa femme et ses enfants; le bargel se présenta chez lui pour l'arrêter; mais, armé d'un couteau de ta-

(1) Il obtint du geôlier qu'il ne lui mît les fers qu'à une jambe; puis, qu'il enchaînât alternativement l'une des deux jambes; dans ce changement, il réussit à faire mettre la chaîne à une jambe supposée. *Vita Cœlii Secundi Curionis; de mirabili suâ è vinculis ac ipsis diræ necis faucibus liberatione dialogus.* — Nous avons l'oraison funèbre prononcée sur sa tombe par Giannicolo Stuppani, *Oratio de Cœlii Secundi Curionis vitâ.* Voir aussi SCHELHORN, p. 258.

ble, il parvint à se sauver. Il a laissé sur la liberté protestante divers écrits, parmi lesquels il faut distinguer son Pasquin en extase (*Pasquilli exstatici de rebus partim superis, partim inter homines in christianâ religione passim hodie controversis cum Marphorio colloquium*). Son fils Celio, professeur de médecine à Pise, et dont les opinions furent partagées par ses frères Augustin et Angélique, mit en latin quelques sermons d'Ochino.

Cette connivence des Milanais indique que les réformés avaient des fauteurs dans leur pays. Frère Jules, de San-Terenzio, était Milanais. Emprisonné à Venise, il put s'enfuir au delà des Monts, et fit imprimer des œuvres hérétiques sous le nom de Jérôme Savonese (1). Le charcutier Burigozzo fait mention d'un procès, en 1535, contre des individus accusés de luthéranisme; il raconte que les prévenus, au nombre desquels se trouvait un prêtre, furent réconciliés dans la cathédrale par l'inquisition et l'archevêque après lecture de leur condamnation, mais avec l'obligation de se trouver, pendant quelques dimanches, à la grande porte vêtus d'un sac, et de s'administrer des coups de discipline depuis le commencement de la messe jusqu'à l'élévation (2). En 1556, Paul IV se plaignait à l'évêque de Modène qu'on avait découvert à Milan des conventicules de personnes importantes des deux sexes, professant les erreurs de frère Baptiste de Crème (3). Cet Ortensio Landi, dont le concile de Trente mit les ouvrages dans la première catégorie des livres condamnés, s'enfuit également de Milan parmi les Suisses et les Grisons.

Le cardinal Sadoleto, persuadé que la douceur suffirait pour ramener les personnes égarées, se plaignait que le pape ne s'aperçût point de la désaffection des esprits et de leur indisposi-

(1) Gerdesio, p. 280, croit que c'est le même individu que Jules de Milan, augustin apostat, qui publia en Suisse la première et seconde partie des sermons qu'il avait prononcés à Saint-Cassien de Venise en 1541.

Dans les registres des suppliciés, tenus par la compagnie de Saint-Jean-aux-Caserotte de Milan, je trouve, à la date du 23 juillet 1569, brûlés « comme luthériens, un moine de Brera et George Filatore; en 1587, 1[er] octobre, brûlé comme hérétique un certain Jules Pallavicino de la cure d'Incino : il fut mis sur l'échafaud dans la cathédrale les années 1555 et 1573, et en 1587 envoyé au supplice, après s'être confessé et avoir communié. »

(2) Le même Burigozzo parle, en 1534, d'un vendeur d'indulgences, moine de Saint-Augustin, qui fut envoyé aux galères avec le commissaire, parce qu'ils débitaient de fausses indulgences.

(3) Raynaldi, *ad annum.*

tion contre l'autorité ecclésiastique (1). Le cardinal Caraffa déclarait à Paul III que l'hérésie luthérienne avait infecté l'Italie et séduit non-seulement des laïques, mais plusieurs membres du clergé (2). Les espérances orgueilleuses de quelques apostats sont encore plus significatives.

Modène, « ville agréable par la pureté de l'air, par ses eaux et ses jolies femmes, ornée d'une belle jeunesse et livrée tout entière au culte des muses, » était trop voisine de Ferrare (3). Jean, de la famille des Grillenzoni, avait été le disciple dévoué de Pomponace, dont il recueillit les leçons, sans même omettre les plaisanteries dont parfois il les assaisonnait. De retour dans sa patrie, il apprit le grec sous Marc-Antoine de Crémone, pour lequel il fit instituer une chaire à Modène; dans sa maison, il tenait une véritable académie qui donnait tous les jours une leçon de latin, une de grec, expliquait des auteurs, Pline surtout, avec faculté pour chacun d'émettre son opinion. Ces réunions étaient accompagnées de banquets littéraires donnés, avec une frugalité délicate, par chaque membre à tour de rôle. A chacun de ces repas, on proposait un exercice intellectuel, quelque épigramme, un sonnet ou bien un madrigal; il ne fallait pas répéter les formules employées par un autre, et l'on devait citer tous les proverbes relatifs à un animal, à une plante, à un saint ou à une famille désignée, ou bien raconter une nouvelle.

Un certain livre des nouvelles opinions s'étant répandu en 1537, cette académie entreprit de le défendre, et dès lors devint suspecte; puis, en 1540, l'érudit sicilien Paul Ricci, qui se faisait appeler Lysias Philène, vint à Modène et se mit à répandre les dogmes réprouvés, dont chacun discutait avec hardiesse sur les places, dans les boutiques; l'ignorant comme le docte, les femmes même s'en occupaient, citant des textes et des docteurs qu'ils n'avaient jamais vus. Arrêté et conduit à Ferrare, Ricci se rétracta; mais les effets de sa propagande durèrent longtemps, et se manifestaient surtout par des railleries contre les prédicateurs, par une mauvaise interprétation de leurs discours, à tel point que plus d'un fut contraint de descendre de la chaire. Le cardinal Moron, évêque de cette ville, écrivait :

(1) NICERON, *Memorie*, t. XXI, p. 115.
(2) SPONDANI, *Annales ad* 1543.
(3) Lettre XXI, livre IV, de Minturno à Gesualdo, de 1534.

« L'autre jour, un ministre de l'ordre me dit ingénument que « ses prédicateurs ne voulaient plus venir à Modène, à cause de « la persécution dont ils étaient l'objet de la part des membres « de l'Académie ; car le bruit s'est beaucoup répandu que cette « ville professe les opinions de Luther (1). » Le cardinal Sadoleto, au nom du pape, adressa des plaintes à Ludovic Castelvetro, qui en était le personnage le plus distingué ; puis on envoya un formulaire de foi que les personnes suspectes devaient souscrire, comme le firent quelques-unes, entre autres l'évêque Égidius Foscarari, les cardinaux Sadoleto, Cortese, Moron et ce Castelvetro (2). Peu de temps après, deux franciscains, ayant prêché des erreurs à Modène, furent punis.

Castelvetro avait traduit les *Lieux communs*, de Melanchthon, qui, imprimés à Venise, furent brûlés par le bourreau ; puis, comme nous l'avons dit, ayant engagé une lutte ignoble avec Annibal Caro, il se vit accusé d'hérésie, et l'on chargea de vérifier le fait Pellegrin Erri, prélat modenais, qui avait traduit les Psaumes de l'hébreu, et qui procéda avec un zèle rigoureux. Castelvetro fut cité à Rome avec Philippe Valentin et son frère Paul, prévôt de la cathédrale, outre l'imprimeur Antoine Gadoldino. Le prévôt fit une rétractation publique ; Gadoldino, qui avait répandu des ouvrages hérétiques, fut arrêté ; Philippe s'enfuit accompagné de Castelvetro, qui se retira à Chiavenna. Condamné par contumace avec Jean-Marie, son frère, il sollicita son pardon du concile de Trente ; mais le pape exigeait qu'il se présentât devant le saint office de Rome, qui avait commencé la procédure ; dès lors il erra de ville en ville, malheureux comme tous les exilés, jusqu'au moment où les Salis lui donnèrent à Chiavenna une sépulture honorable, avec l'inscription qu'on lit encore : *Dum patriam ob improborum hominum sævitiam fugit, post decennalem peregrinationem tandem hic, in libero solo liber moriens, libere quiescit.*

(1) QUIRINI, *Diatriba ad vol.* III, *epistolarum Poli*, p. 286 ; voir TIRABOSCHI, *Biblioteca degli scrittori modenesi*, t. III.

(2) Le formulaire a été publié dans le premier volume des œuvres du cardinal Cortese avec les signatures des susdits, et celles des académiciens : le vicaire de l'évêque, l'archiprêtre, le prévôt, trois chanoines, le comte Jean Castelvetro, le chevalier Ludovic Dal Forno, Jean-Baptiste Tassone, Jérôme Manzuoli, Angelino Zocchi, Barthélemy Fontana, Antoine Grillenzone, Pierre Baranzone, Bernard Marescotti, Giannicolò Fiordibello, Gaspard Rangone, trois Bellincini, Alphonse Sadoleto, Jean Politien, Elia Carandino, Philippe Valentin, Barthélemy Grillenzoni, Pellegrin Erri, et le célèbre Falloppe.

En 1825, dans le bas Modenais, on trouva murés, dans une maison qui avait appartenu autrefois aux Castelvetro, soixante livres hérétiques des premières éditions, qui furent achetés par la bibliothèque d'Este; malheureusement, on laissa disperser les nombreux manuscrits qui les accompagnaient.

Chiavenna, comme la Valteline, était alors soumise aux Grisons, qui, ayant adopté les doctrines de Zwingle, donnaient asile à tous ceux qui fuyaient leur patrie pour cause de religion. Dans la Pregalia et l'Eugaldine, vallées hérétiques confinant avec l'Italie, des moines apostats italiens avaient prêché et ouvert des églises.

Augustin Mainardi, de l'ordre des Augustins, qui écrivit l'*Anatomie de la messe et la satisfaction du Christ*, vécut et mourut à Chiavenna. Le bénédictin François Negri, de Bassano, s'étant lié avec Zwingle, l'accompagne à la conférence de Marbourg, défend à la diète d'Augsbourg la liberté de conscience, s'établit à Chiavenna comme maître et pasteur, puis embrasse les opinions des antitrinitaires. Dans sa tragédie du *Libre arbitre*, la
Grâce justifiante tranche la tête au roi Libre arbitre, reconnu 1560
pour l'Antechrist (1). Jérôme Zanchi, chanoine d'Alzano, dans le Bergamasque, resta longtemps comme pasteur à Chiavenna; converti par Pierre Martyr à Genève, il fit imprimer six volumes de travaux théologiques, ce qui lui valut une telle réputation, que Sturmio disait qu'il pourrait seul tenir tête à tous les pères du concile de Trente. Doux et conciliant, il cherchait à rapprocher les dissidents, mais ses concessions déplaisaient aux luthériens. Veuf d'une fille de Celio Curion, il épousa Livie Lumaca, riche Chiavennasque, dont il eut beaucoup d'enfants; il fut professeur à Heidelberg jusqu'au moment où le successeur de l'électeur Frédéric III, son patron, exclut ceux qui s'écartaient

(1) On a trois médailles frappées en l'honneur de Negri, et ses ouvrages:

Rhætia, sive de situ et moribus Rhætorum.

De Fanini Faventini ac Dominici bassanensis morte, qui nuper ob Christum in Italiâ, romani pontificis jussu, impie occisi sunt, brevis Historia. Chiavenna, 1550.

Historia Francisci Spieræ civitatulani qui, quod susceptam semel evangelicæ veritatis professionem abnegasset, in horrendam incidit desperationem. Tubingue, 1555 (probablement traduites de l'italien par Vergerio).

Ses ouvrages, en grand nombre, attestent qu'il était bon humaniste, versé dans le grec et l'hébreu, ainsi que dans les questions théologiques, bien qu'il manquât de goût et d'élégance; mais son œuvre la plus importante est la tragédie intitulée : *Libre arbitre,* action dramatique à laquelle sont mêlées les controverses religieuses.

du luthéranisme; alors Zanchi alla mourir dans le Palatinat.

Bernard de Clees, en 1535, était évêque de Trente lorsque les idées luthériennes y pénétrèrent, moins par conviction que par haine de la population des vallées contre les seigneurs. L'évêque essaya de calmer les chefs; mais, n'ayant pu réussir, il se retira à Riva, tandis que les habitants des vallées Sugana et Non tentaient de s'emparer de Trente par force; ils furent vaincus par les troupes du prince évêque qui, revenant dans le chef-lieu, en fit pendre, décapiter, mutiler, incarcérer un grand nombre. De ce pays était Jacques Acconzio, jurisconsulte réfugié à Zurich, puis à Strasbourg. A la *divine* Élisabeth d'Angleterre, dont il reçut divers témoignages d'estime, il dédia ses fameux *Stratagèmes de Satan en fait de religion* (Bâle 1565), traduits dans plusieurs langues; dans cette œuvre, il s'efforce de réduire à un petit nombre les dogmes essentiels du christianisme, afin d'amener les sectes à une tolérance réciproque; mais la tolérance n'était pas même connue de nom, et tous les partis la désapprouvaient comme aboutissant à l'indifférence (1).

Il avait eu pour compagnon le Romain François Betti, secrétaire du marquis de Pescara. Réfugié à Zurich, puis à Strasbourg, il publia une *Lettre à l'illustrissime marquis de Pescara*, dans laquelle il rend compte du motif qui l'a déterminé à quitter son service et à sortir de l'Italie : espèce de défi jeté aux catholiques. Muzio répondit à cette lettre avec l'acrimonie railleuse qui lui était habituelle. Beaucoup de personnes entreprirent de le ramener au bercail; mais il persista dans ses opinions, vécut dans différentes cités, et, en 1587, déjà très-vieux, il fit imprimer à Bâle la traduction de Galien.

Pierre-Paul Vergerio, de Capo-d'Istria, nommé évêque de Masdruch encore laïque, reçut le même jour tous les ordres et l'onction épiscopale de son frère Jean-Baptiste, évêque de Pola.

Envoyé comme nonce papal en Allemagne, il se flatta de convertir Luther; mais il paraît, au contraire, qu'il se laissa pervertir par l'hérésiarque. De retour en Italie, et mécontent de ne pas obtenir toutes les récompenses qu'il avait espérées, il se retira dans son évêché, où il se mit à introduire des nouveau-

(1) Nous devons rappeler avec éloge son ouvrage *De Methodo, sive de rectâ investigandarum tradendarumque scientiarum ratione* (Bâle, 1558) dans lequel, laissant la dialectique ordinaire, il propose une nouvelle méthode pour arriver à la vérité, méthode qui consiste à décomposer et à recomposer plusieurs fois la chose, à l'examiner sous divers aspects, en allant du connu à l'inconnu.

tés; il fit enlever des églises certaines images et les tablettes des miracles, nia l'influence spéciale des saints sur quelques maladies, et se signala par d'autres actes qui parurent impies aux gens timorés, surtout à Muzio et à Mgr Della Casa, ses violents détracteurs. Ce Monseigneur, en effet, se montra fort zélé, moins pour le saint-siége, disait-il lui-même, que pour servir l'illustre famille Farnèse. De Venise, où il était nonce pontifical en 1544, il écrivait au fameux Pierre-Louis (1) : « J'ai « fait mettre en prison un certain François Strozzi, hérétique « pourri, qui est soupçonné d'avoir traduit en langue vulgaire « le *Pasquillus exstaticus*, livre très-mauvais et pestiféré, d'au- « tant plus qu'on a trouvé sur lui, au moment de son arrestation, « une épitaphe mordante et cruelle composée par lui contre la « personne de Notre-Seigneur. Sa Sainteté a fait à Rome, au- « près de l'orateur de ces seigneurs, toutes les instances néces- « saires, et moi je n'ai rien négligé ici, afin de pouvoir envoyer « à Rome ledit François, lequel est prêtre et a été moine pen-

(1) Voir les *Lettere d'uomini illustri conservate nel regio archivio di Parma*, 1853. Dans ces archives on trouve beaucoup de lettres relatives à Vergerio.

Dans le catalogue de Crevenna, je trouve indiqués beaucoup d'écrits de Flacio : la traduction du *Catéchisme* de Calvin, faite en 1556 par le Lucquois Nicolas Balbani, outre *Precedenti alla apologia della confessione delli illustrissimi signori duca di Wirtemberga, del Brentio, ove si tratta dell'ufficio dei principi nella chiesa del figliuol di Dio, dell'autorità della sacra scrittura, delle tradizioni, della Chiesa cattolica.* Tubingue, 1556.

Antidoto cristiano del Mutio. Venise, 1562.

Pasquillus Exstaticus, non ille prior sed totus plane alter auctus et expolitus, etc. Genève, 1544.

Pasquino in estasi, nuovo et molto più pieno chel primo, col viaggio dell'inferno e le proposizioni da disputare nel concilio di Trento. Rome, dans la boutique de Pasquin, sur les instances du père Paul Farnèse (date supposée).

Prediche di Bernardino Ochino senese, nomate Laberinto del libero o ver servo arbitrio, prescienza, predestinazione et libertà divina e del modo per uscirne. Bâle (sans date); elles furent traduites en latin.

Commedia piacevole della vera, antica, romana, cattolica ed apostolica Chiesa, nella quale dagli interlocutori vengono disputate e spedite tutte le controversie fra i cattolici romani, luterani, zuingliani, calvinisti, anabattisti, svenfeldiani e altri. Romanopoli, 1537.

Apologi, nelli quali si scoprono gli abusi, sciocchezze, superstizioni, errori, idolatri et empietà della sinagoga del papa, e specialmente dei suoi preti, monaci e frati, 1554. C'est l'œuvre la plus précieuse d'Ochino, et qui ne contient que le premier livre, tandis que la traduction allemande en a cinq.

Syncerœ et verœ doctrinœ de Cœnâ Domini, defensœ per B. Ochinum, Locarnensium ecclesiœ pastorem. Tiguri, janvier 1556.

« dant douze ans; néanmoins, il n'a pas été possible de l'obte-
« nir, et finalement le sérénissime seigneur m'a refusé d'une
« manière précise, en se fondant sur le besoin de conserver sa
« juridiction, et en me montrant combien chaque État doit s'ef-
« forcer de la maintenir. »

Casa instruisit le procès de Vergerio, et, tandis que le pape insistait pour l'avoir sous ses yeux, il exhortait le cardinal Farnèse à l'empêcher; car, lui disait-il, « il y a dans ce procès une « partie qui contient une médisance, et surtout un fait particu- « lier de cette calomnie qui fut attribuée au duc de Castro sur « l'évêque de Fano. C'est pourquoi, lorsque j'envoyai à Votre « Seigneurie ledit procès, j'en supprimai la partie de la médi- « sance, afin que notre seigneur ignorât cette calomnie, si tou- « toutefois il ne l'a point apprise jusqu'ici (1). »

C'est ainsi que les grands se trompent! En attendant, Vergerio continuait sa propagande avec une telle impudence, que le docte Egnazio, dont il était l'hôte, le renvoya de sa maison; il affectait de croire que l'évêque son frère avait été empoisonné à cause de son apostasie, et qu'il était lui-même en danger, surtout quand il vit arriver comme inquisiteur Annibal Grisoni, son compatriote et son ennemi. S'étant présenté au concile de Trente, dont il avait lui-même sollicité la convocation, il ne put en obtenir d'audience, se retira dans la Valteline, et le dépit ou le besoin le transforma en novateur chaleureux. A Poschiavo, il fit imprimer le *Livre aux princes d'Italie*, riche de détails historiques; il traita *des superstitions de l'Italie et de l'ignorance des prêtres*. Il parcourut l'Allemagne, portant, *au lieu de trésors mondains*, beaucoup d'écrits des novateurs (2), et plai-

(1) Ib. 4 avril 1545. En 1856, il a été publié à Brunswick une monographie de Pierre-Paul Vergerio par C. A. Sixt (*P. P. Vergerius, pæpstlicher Nunzius, katholischer Bischof, und Vorkæmpfer des Evangeliums: eine Reformationsgeschichte*) avec son portrait et quarante-quatre lettres originales. Findel en a fait un résumé populaire.

Nous avons un curieux *Catalogus hæreticorum* d'Arcimboldo, avec des notes de Vergerio.

(2) Ainsi s'exprime Celio Curion dans la préface des *Cent considérations divines* du napolitain Valdès. On attribue à Vergerio les « Deux lettres d'un cour- « tisan, dans lesquelles on démontre que la foi et l'opinion de Rome sont plus « commodes que celle des luthériens. Troisième lettre d'un courtisan, lequel « affirme que, dans son opinion, la messe du pape est plus belle que la com- « munion qui se pratique dans quelque lieu que ce soit de l'Allemagne. Qua- « trième lettre d'un courtisan, dans laquelle il lui dit qu'il commence à s'aper-

sant *par une certaine éloquence populaire et audacieusement médisante* (PALLAVICINO). Paul III, les prélats, le concile et surtout Mgr della Casa, étaient, de sa part, l'objet de satires violentes. Parvenu à la vieillesse et trompé dans ses espérances, ce della Casa se retira à Narvesa, où il composait des sonnets pleins de désenchantement; il disait de lui-même : *Puer peccqvi, accusant senem.*

Vergerio, par son autorité d'évêque et son zèle d'apôtre, valut à la réforme du crédit et des prosélytes. Parmi les Grisons, il favorisa beaucoup les enrôlements pour François Ier; mais son influence diminua dès qu'il eut perdu sa haute position dans le clergé catholique, d'autant plus qu'il n'acquit jamais la confiance des protestants, parce que, libre penseur, il n'adhérait pas plus aux opinions de Luther qu'à celles de Zwingle; il fut donc obligé d'aller mourir à Tubingue, où quelque fanatique 1565
dispersa ses cendres.

Le militaire Horace Brunetti, de Porcia, instruit dans la médecine par Zarotto, de Capo-d'Istria, fut en correspondance avec Vergerio. Ses lettres, imprimées à Venise en 1548, respirent les idées protestantes. Dans plusieurs opuscules en italien, qui ne se recommandent ni par le savoir ni par la beauté de la forme, il ne montre pas plus de loyauté que de conviction; il combat le catholicisme en le défigurant; mais nous parlerons plus loin des réformés de Venise.

Simon Simonio, de Lucques, soutenait que le Verbe avait été fait, parce que de rien on ne fait rien; il se vantait d'avoir des syllogismes qui embarrasseraient saint Paul, et disait qu'il croyait dans le ciel père, dans la terre mère et dans la forme, c'est-à-dire dans le sens et l'intelligence du ciel. Tantôt avec Calvin, tantôt avec Luther ou bien avec les unitaires, emprisonné à Genève, errant comme exilé dans l'Allemagne et la Pologne tant qu'il vécut, il est compté, après Mélanchthon, parmi les restaurateurs de la science des protestants (1); d'autres le croient calomnié par ses ennemis, auxquels il fait allusion dans son livre

« cevoir que la doctrine appelée par lui luthérienne est la bonne et la véritable, « et que celle du pape est corrompue et fausse. » Ces lettres, remplies d'ironie, circulaient dans l'Italie. L'imprimerie Moscheno, en 1750, reproduisit à Pavie le *Lait spirituel, avec lequel on doit nourrir et élever les enfants des Chrétiens pour la gloire de Dieu*, ouvrage peut-être de Vergerio, qui parut à Bâle l'année précédente. Voir *Apologia P. P. Vergerio adversus J. Casam*. Ulm, 1754.

(1) BAYLE, *ad Theod. Simon.*

intitulé : *Balais avec lesquels on nettoie les excréments des calomnies, des mensonges, des erreurs.*

Alexandre Citolini, de Serravalle dans le Trévisan, se réfugia à Strasbourg, puis en Angleterre. Sturm en fait un grand éloge; mais sa *Typocosmie*, imitation du *Camille*, est d'une confusion inextricable.

Nous pourrions citer beaucoup d'écrivains qui étaient entraînés dans l'erreur par les recherches scientifiques. Le Napolitain Paul Mathias Doria, auteur de la *Vie civile,* avait préparé l'*Idée d'une parfaite république ;* mais l'impression en fut suspendue, et l'on brûla cet écrit comme souillé de panthéisme et d'immoralité. Panizzi, dans l'édition anglaise du *Roland amoureux*, a réimprimé un opuscule de Vergerio (Bâle, 1554), où il affirme que Berni sema son poëme burlesque de doctrines anticatholiques, lesquelles en furent éliminées après la mort de l'auteur; il cite à l'appui dix-huit stances formant le prologue du vingtième chant, qui sont tout à fait dans le sens protestant. L'éditeur en conclut que les doctrines luthériennes étaient alors aussi communes en Italie, dans la classe éclairée, que les opinions libérales le sont aujourd'hui : preuve incertaine, mais qui n'est pas nouvelle; car d'autres ont voulu compter parmi les réformés Manzolli pour le *Zodiacus vitæ*, très-hostile au clergé; Alamanni, Trissino et tant d'autres. Mais on a tort de comparer les hommes qui réprouvaient les abus avec ceux qui proclamaient la protestation fondamentale de la raison individuelle, prise pour unique interprète du code sacré (1). Au nombre des premiers est Victoire Colonna, dont les poésies spirituelles sont les plus belles d'alors, bien qu'elles brillent moins par le sentiment et l'imagination que par la dialectique et l'art; elles révèlent cette profonde religion qui devait pénétrer dans les âmes vertueuses, affligées des maux de la patrie, maux qu'on attribuait à la dépravation des mœurs, à la négligence et aux déréglements des prélats; or, quiconque était contemplatif plus qu'investigateur,

(1) C'est ce qu'ont fait surtout Schelhorn et Gerdes. On citait de Victoire Colona le *Pianto della Marchesa di Pescara sopra la passione di Christo,* et l'*Oratione sopra l'Ave Maria*. Venise, Alde, 1561. Voir Lefèvre Deumier. *Victoire Colona.* Paris, 1856, livre de peu de mérite.

Dernièrement, Sigwart voulait doter l'Italie d'un nouvel hérétique, en démontrant le rapport entre les doctrines de Zwingle et celles de Pic de la Mirandole (*Ultrich Zwingli; der Karakter seiner Theologie mit besonderer Rücksicht auf Picus von Mirandula dargestellt.* Stuttgard, 1855).

devait surtout être agité par les doutes jetés alors dans les intelligences et la foi. Voilà pourquoi on a confondu avec les réformés des personnes très-pieuses, qui protestaient contre l'indifférence du plus grand nombre par leur austérité même, soit en se réunissant pour discuter sur Dieu, soit en s'occupant de recherches théologiques.

En effet, un grand nombre d'individus ne voyaient que le côté moral de la prédication luthérienne; une piété, sans doute inconsidérée, se laissait séduire par une pureté qu'on regrettait de ne plus trouver dans l'Église; on déplorait les persécutions dirigées contre Ochino et Pierre Martyr, tandis que l'Arétin et Franco étaient tolérés; on avait une profonde confiance dans les mérites du Christ, sans s'apercevoir qu'elle perdait son mérite dès le moment où l'on répudiait l'autorité et les sacrements par lui institués.

A notre avis, Marc-Antoine Flaminio professa les idées nouvelles. Cet élégant latiniste convertit les psaumes en odes, qui furent mises à l'index; les protestants donnent comme indice de son apostasie son ardeur pour le Christ, ses lettres *pleines de piété*, et ce qu'il dit lui-même à l'occasion d'une maladie, dont il fut guéri par les prières de Caraffa (1). Dans le *Jugement sur les lettres de treize hommes illustres, publiées par M. Denis Atanagi* (Venise, 1554), œuvre peut-être de Bergerio, on lit: « Flaminio, « seul parmi ceux-ci, eut quelque connaissance du Christ et de « la vérité, mais non sur tous les articles, parce que Dieu révèle « ses trésors peu à peu et non tout d'un coup. Il est certain que « si Flaminio entendit la justification par la seule foi dans le « Christ et la certitude de notre salut, il ne comprit pas la ma- « tière de l'Eucharistie, ou il n'eut pas le courage de dire ce « qu'elle est. » Après avoir énuméré les points sur lesquels ils différaient, il ajoute : « La lettre de Flaminio nous accorde au « moins les trois points suivants : avec nous, il nie la transsubs- « tantiation, et reconnaît que cette oblation doit s'appliquer aux « morts comme aux vivants; enfin, il admet que la Cène ne doit

(1) *Cum casum miseratus ille magnus*
Carapha, Italiæ decus Carapha,
Ad cœlum geminas manus tetendit
Multis cum lacrymis Deum salute
Orans de meâ : et ecce acerba fugit
Febris, et lateris dolor, refectæ
Vires, etc.

Dans SCHELHORN, vol. II, est un traité *de Religione M. Antonii Flaminii.*

« pas se diviser, ce que font les papistes, quand ils donnent aux « laïques l'espèce du vin. En outre, je crois que s'il eût vécu, il « serait entré plus avant dans nos opinions, comme je crois éga- « lement que si l'on avait pu lire dans son cœur, on aurait vu « qu'il y était entré. »

L'historien Pallavicino reproche à Flaminio de « couver dans « l'esprit ces doctrines, au point qu'il refusa, pour ne pas les « combattre, d'être secrétaire du concile de Trente; » cependant il ajoute que, sur la fin de sa vie, les salutaires conversations du cardinal Pool le firent rentrer en lui-même, écrire et mourir catholiquement.

La liberté dont usa Trissino prouve combien l'on tolérait les déclamations contre les abus, que l'on avouait, alors même qu'on ne songeait point à les corriger. Les Italiens se réjouissaient de les entendre répéter par les protestants, et de pouvoir s'écrier : *Moi aussi je l'avais dit, et avant eux*. Quiconque aspirait à la réputation de libre penseur, applaudissait au blâme déversé sur les choses anciennes, à ces épigrammes, ou bien à ces raisonnements qui ne valaient guère mieux que des épigrammes, toujours si faciles pour l'individu qui connaît mal la matière en question.

De nos jours, dans le libéralisme politique, on déclare vouloir la liberté, tandis que les conservateurs prétendent le combattre au nom même de la liberté; il en était de même alors du libéralisme religieux. On médisait de la cour romaine, sans vouloir néanmoins la détruire. Les uns réclamaient une réforme du clergé, les autres l'épuration du culte; quelques-uns, verbalement ou par écrit, émettaient des erreurs, fruit de l'intelligence et non de la volonté, d'autant plus excusables que les dogmes, avant le concile de Trente, n'avaient pas été aussi bien définis, ni exprimés aussi populairement. Beaucoup de personnes pouvaient croire loyalement que la critique ne ferait que purifier l'Église et consolider le dogme; on n'avait pas encore vu se succéder des doctrines toutes changeantes, toutes attaquables, sans autorité ni cohésion, de telle sorte que les esprits semblaient condamnés à ne se nourrir que de doutes. En général, on savait, ou du moins on sentait que réformer n'est pas détruire; que les réformes opportunes et durables doivent venir de l'amour, non de la colère, de l'autorité qui dirige, non de la violence qui bouleverse.

Mais la nature multiforme de la réforme apparaissait déjà : en

Allemagne, elle raffermissait la principauté; en France, elle était factieuse, despotique et persécutrice en Angleterre, fanatiquement exagérée en Écosse, monarchique dans la Scandinavie, républicaine en Suisse, délétère en Pologne. L'Italie la recevait de l'Allemagne ou de Genève; les penseurs inclinaient plutôt vers Zwingle que vers Luther, parce que le premier avait écrit en latin, outre qu'il était plus sérieux et d'un esprit plus logique; mais les débats soulevés au delà des Alpes à l'occasion de la présence réelle, furent bientôt communiqués à l'Italie; Luther, interrogé à cet effet par les novateurs vénitiens, anathématisait Zwingle et Œcolampade, *docteurs contagieux, faux prophètes.*

Les dissentiments devaient aller plus loin; non-seulement les Italiens contribuèrent à faire sortir la réforme de ses premières limites, mais ils en déduisirent des conséquences plus rigoureuses. Luther, outre un grand nombre de dogmes et la hiérarchie, avait conservé les droits de l'autorité dont il faisait même son instrument de servitude au profit du pouvoir temporel qui, sauf l'excommunication, pouvait maintenir par l'épée cette unité de foi qu'on venait précisément de briser; il ne fit donc que détruire la discipline ecclésiastique, si bien qu'on espéra souvent une réconciliation. Calvin, des rites inertes du luthéranisme, s'élança dans la critique, nia formellement l'Église dans le sens mystique, et la fit disparaître devant l'individu, de telle sorte qu'il ouvrait un abîme infranchissable. Néanmoins, dans les hardiesses vertigineuses de la raison, il n'osa point franchir les dernières limites. Ce furent les Italiens qui, sans aucun ménagement, accomplirent la double dissolution de la discipline et de la hiérarchie, en y ajoutant celle des vérités fondamentales. Au nom de l'autorité sans frein de la raison, ils attaquèrent l'idée même, l'ontologie chrétienne. Quelques-uns (et ce n'étaient ni des prêtres, ni des moines, mais des jurisconsultes et des médecins), ne trouvant pas exprimé dans la Bible, qu'ils avaient admise uniquement, le dogme de la Trinité, le combattirent comme les ariens, nièrent la divinité du Christ, la consubstantialité du Verbe, et d'autres choses qu'ils disaient introduites par des sophistes grecs.

Ochino et d'autres réformés, et probablement l'académie de Vicence, partageaient ces opinions; mais les fils du médecin Mathieu Gentile de Cosenza, qui s'était expatrié pour suivre la réforme, se déclarèrent hautement antitrinitaires. Albéric, qui

professa la jurisprudence à Oxford tant qu'il vécut, c'est-à-dire jusqu'en 1608, préféra les légistes anciens, en blâmant Alciat d'avoir tiré parti de la connaissance de l'antiquité, de l'histoire des langues; mais si l'on tient compte de son érudition, de son élégance et de ses autres mérites, semblables à ceux du savant critiqué, on peut supposer qu'il faisait de la satire en imaginant un éloge de l'ignorance des jurisconsultes. Scipion enseigna à Heidelberg et ailleurs; outre qu'il mit en latin les deux premiers chants de la *Jérusalem délivrée* aussitôt qu'ils eurent paru, Jean Valentin professa à Genève, en France, en Pologne; exilé de la Suisse, il fut décapité à Berne pour avoir rompu son ban.

Le Milanais Jean Paul Alciat, qui mourut à Danzitg, écrivit d'Austerlitz deux lettres (1564-65) à Grégoire Paoli, dans lesquelles il défendait la doctrine unitaire : Bèze, à cause de ces lettres, le qualifia d'*homme délirant et vertigineux;* Calvin, d'*esprit non-seulement stupide et fou, mais frénétique jusqu'à la rage* (1). Il faut joindre à la liste des antitrinitaires l'abbé Léonard, Nicolas Paruta, Jules de Trévise, François de Rovigo, Jacques de Chiari, François Negri, Dario Socino.

Mathieu Gribaldi, de Chieri, dit *Moffa*, légiste éminent, professait à Padoue avec un traitement de 1,000 florins, et telle était sa réputation que la salle ne pouvait contenir les auditeurs; il s'enfuit de cette ville parce qu'il devint suspect d'hérésie à cause d'un livre imprimé à Bâle en 1550, dans lequel il racontait la mort de François Spiera, accompagnée, disaient les protestants, d'un horrible désespoir pour avoir abandonné leurs opinions. Quelques-uns de ses anciens disciples le présentèrent à Calvin, qui ne voulut pas le recevoir, dans la crainte qu'il ne fût infecté de l'hérésie trinitaire, pour laquelle il faisait alors poursuivre Servet. Après le supplice de ce dernier, il l'invita à une conférence, où Gribaldi se rendit ; mais comme l'hérésiarque refusa de lui tendre la main, et voulait le contraindre à une profession de foi, il jugea plus sûr de passer à Tubingue, puis à Berne; cependant, bien qu'il se rétractât, il dut quitter cette ville, où Calvin le fit persécuter comme antitrinitaire; il ne semble pas vrai qu'il revint au catholicisme avant de mourir (2).

1564 Son disciple était Jules Pacio, chevalier vicentin, prodige de

(1) Voir Bayle, *Diction. critique.*

(2) Bayle, à l'article *Gribaldi;* Gerdes, p. 276; Niceron, *Mémoires des hommes illustres*, t. XLI, p. 235.

savoir dès son enfance, qui s'enfuit avec plusieurs de ses compatriotes à Genève, où il épousa une des émigrées, Lucchesi ; il obtint une chaire de droit dans cette ville, puis à Heidelberg, à Sedan, à Nîmes ; enfin les universités de France et d'Italie se le disputaient pour ses travaux sur le droit et la philosophie, aujourd'hui tombés dans un oubli complet. A Montpellier, il eut pour disciple le fameux Peiresc, qui s'efforça de le ramener au catholicisme, en lui faisant obtenir une chaire bien pourvue en effet, il abjura plusieurs années après. A Padoue, il enseigna le droit civil, et mourut à Valence.

Lelio Socino, de Sienne, descendant d'illustres jurisconsultes, 1562
fut admis très-jeune dans l'académie de Vicence ; plus tard il se rendit en Suisse et en Allemagne, où il devint l'ami des principaux réformés et de Mélanchthon, en dissimulant ses opinions. Rebuté par l'intolérance de Calvin(1), il alla en Pologne, professant ouvertement les croyances antitrinitaires, auxquelles il convertit François Lismanin de Corfou, prieur des Franciscains et confesseur de la reine Bonne Sforza. Les seigneurs polonais et le roi Sigismond lui firent bon accueil ; il mourut à Zurich. 1604

Fausto Socino, son neveu et son élève, étudia d'abord la jurisprudence, puis les sciences à Lyon. Brillant écrivain, beau parleur, de manières gracieuses, la cour de Florence l'occupa pendant douze ans. Lorsque ses parents furent persécutés, il se rendit à Bâle, où il étudia la théologie et publia des œuvres anonymes ; mais une violente querelle avec François Pucci le contraignit à quitter cette ville. Alors il fut appelé en Transylvanie et en Pologne ; puis, ayant hérité des écrits de son oncle, il en tira un nouveau symbole qui différait sur des points essentiels de l'unitarisme polonais. Selon lui, Luther et Calvin avaient fait beaucoup, mais pas assez, puisqu'il fallait débarrasser la foi de tout dogme qui surpasse la raison. La Bible est d'origine divine, et les passages qui se rapportent au Christ doivent être pris dans un sens littéral ; le Christ n'est inférieur à Dieu, unique d'essence et de personne, que par la puissance et la majesté, que lui-même acquiert par sa mort, son obéissance et sa résurrection. L'homme fut mortel avant sa chute, autrement le Christ, en abolissant le péché, l'aurait soustrait à la

(1) *De hæreticis quo jure quove fructu coercendi sunt gladio vel igne dialogus inter Calvinum et Vaticanum*, sans nom d'auteur, d'imprimeur ; mais on le croit de Lelio Socino.

mort, la faute originelle n'est point transmissible. L'homme est libre dans son propre arbitre; l'omniscience divine n'embrasse pas les actions humaines, et la doctrine de la prédestination bouleverse toute foi. Les bonnes œuvres sont nécessaires à la justification; le Christ ne satisfait pas pour les péchés des hommes, puisque Dieu les avait pardonnés avant lui; le baptême par l'eau est simplement un acte qui fait allusion à l'initiation.

Socino fut donc le véritable grand hérésiarque, puisqu'il n'accepta point de limites en proclamant les droits de la raison. Si Luther et les autres avaient sécularisé la religion, il sécularisa Dieu; or, en supprimant le suprasensible, il fut le père du rationalisme, qui est l'hérésie de notre époque.

Ces doctrines lui suscitèrent de graves contradictions; persécuté et pauvre, il dut vivre de la générosité de ses adeptes, dont le nombre devint si considérable, que les différentes sectes des unitaires se réduisirent à une seule, celle des sociniens: mais ses adversaires excitèrent contre lui le peuple de Varsovie, qui le traîna dans les rues et faillit le tuer; à la suite de ces outrages, il se retira dans un obscur village, et à sa mort on mit cette épitaphe sur sa tombe :

Tota licet Babylon destruxit tecta Lutherus,
Calvinus muros, sed fundamenta Socinus (1).

George Biandrata, d'une illustre famille de Saluces, docteur à
1585 l'université de Montpellier, puis à celle de Pavie, fit sur les accouchements et les maladies des femmes le meilleur traité qui eût paru jusqu'alors, et sans connaître ni le commentaire de Bérenger, ni les œuvres de Paré. Appelé pour soigner Jean Zapoly, vayvode de Transylvanie, il le mit en état d'épouser Isabelle, fille de Bonne Sforza, reine de Pologne; puis il rendit d'utiles services à cette femme et à l'enfant qu'elle mit au monde peu avant la mort du père. Il ne semble pas juste de le compter parmi les persécutés de Vicence(2), puisque, en 1552, nous le trou-

(1) André Wissovatius, son neveu, publia ses travaux dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*, 1636, 6 vol. in-fol.

(2) Bayle corrige un grand nombre d'erreurs de Varillas et de Mainbourg à l'égard de Biandrata, mais il tombe lui-même dans beaucoup d'autres. (Voir Malacarne, *Comm. delle opere e delle vicende di Giorgio Biandrata;* Padoue, 1814.)

La correspondance de Biandrata nous fait connaître un Jean-Baptiste Pac-

vons de retour à Mestre, où il vivait tranquille ; il paraît qu'il s'enfuit de cette ville à Genève où il entendit Calvin ; mais, devenu antitrinitaire, il fut appelé par Vermiglio à Zurich, puis devint chef d'une église instituée par Olesniesky, seigneur de Pinczowie. Lorsque Sigismond Auguste de Pologne ouvrit ce royaume aux hérétiques, George se rendit à Cracovie, assista à deux conciles, concourut à la traduction polonaise de la Bible sous la protection de Nicolas Radzivil, et soutint de chaleureuses discussions, pour lesquelles il était odieux à Calvin (1) et considéré comme une colonne par les antitrinitaires ; ce roi le fit archiatre et son conseiller intime. Cependant, il ne se détachait pas entièrement des catholiques ; parfois il revint à la cour polonaise, qui l'employa dans d'importantes nonciatures ; mais Fausto Socino se prévalut de cette faveur pour le rendre suspect au vayvode ; puis, par dissentiment religieux, il se déchaîna contre lui et répandit le bruit qu'il avait été tué par son neveu Bernardin.

Le Mantouan François Stancari prêcha également en Pologne; 1574
professeur d'hébreu dans une académie fondée à Spilimberg par Bernardin Partenio, il manifesta des idées hétérodoxes qui l'obligèrent à s'enfuir, et de Bâle il adressa aux magistrats vénitiens un *Traité de la réforme*. Le concile de Genève, présidé par Calvin, l'excommunia, parce qu'il enseignait que Jésus-Christ fut médiateur auprès du Père éternel comme homme, et non comme Dieu ; partout ses doctrines excessives lui valurent des contrariétés. A Cracovie, il sut les dissimuler ; mais lorsque l'évêque, auquel il parut suspect, le fit arrêter, les seigneurs qui le favorisaient obtinrent sa liberté. Encouragé par cette protection, il proposa d'abattre les images et l'ancien culte, et donna un code en cinquante règles pour les nouvelles églises. Dans son ouvrage *contre les ministres de Genève et de Zurich* (Cracovie 1562), il écrit que « le seul Pierre Lombard vaut mieux que cent Lu-

cini, de Lucques, envoyé par la reine Bonne à Isabelle de Hongrie comme chancelier, à la place de Savorgnano ; Lodovico Biandrata, frère de George, protonotaire apostolique et secrétaire de Henri de Valois, roi de Pologne ; le Milanais Jean-Baptiste Castiglioni, marquis de Cassano, qui seconda Ferdinand d'Autriche dans les guerres contre les Turcs et remplit de hautes charges à la cour impériale ; bien plus, Philippe II d'Espagne avait résolu de le nommer vice-roi en France contre les huguenots, quand il mourut à Milan : il voulut être enseveli sans pompe. (Voir NATALE CONTI, *Historiæ sui temporis*, à l'année 1551.)

(1) Il lui reproche un style barbare sans trop de raison.

thers, deux cents Mélanchthons, trois cents Bullingers, quatre cents Pierres Martyrs et cinq cents Calvins; si l'on pilait tous ces gens dans un mortier, on n'en tirerait pas une once de véritable théologie. »

Le Florentin François Pucci, se trouvant à Lyon pour des affaires de commerce, fréquentait les gens de lettres, et comme il se plaisait aux controverses, il contracta les opinions protestantes; abandonnant alors le négoce, il alla étudier la théologie à Oxford, où il fut reçu docteur en 1574. Dans son traité *De fide in Deum quæ et qualis*, il combattit les calvinistes qui prévalaient dans cette université; dès ce moment, en butte à des persécutions, il s'enfuit à Bâle, où, lié d'amitié et de croyances avec Fausto Socino, il publia une thèse dans laquelle il soutenait que tout le genre humain, dès le sein maternel, participe efficacement aux bienfaits du Christ et à sa bienheureuse immortalité. Contraint de quitter Bâle pour cette œuvre, il ne trouva point une plus grande tolérance à Londres, où il fut même incarcéré, ni en Hollande, où il soutint des discussions. A Cracovie, deux alchimistes anglais lui persuadèrent qu'il pouvait, moyennant un commerce avec certains esprits, découvrir des choses inconnues au reste des hommes; convaincu lui-même, il voulut convaincre les autres. Néanmoins il se désabusa bientôt, comme il reconnut ses propres erreurs; l'évêque de Plaisance, nonce à Prague, reçut donc sa rétractation, et, ordonné prêtre, il servit comme secrétaire le cardinal Pompée d'Aragona(1).

La réforme, comme on le voit, se déchirait elle-même; et d'ailleurs, toutes les fois que le sens individuel se substitue au sens commun, est-il possible de trouver un point d'accord qui soit accepté par l'orgueil de la libre interprétation? Intolérants comme les orthodoxes dont ils s'étaient détachés, et sans avoir comme eux l'appui de l'autorité divine, les protestants croyaient, avec des titres égaux, être personnellement en possession de la vérité, et chacun d'eux condamnait tout dissident. Les synodes s'excommuniaient réciproquement; un prédicant chassait l'autre; Bullinger, pasteur suprême à Zurich, était en lutte ouverte avec les Italiens, réfugiés en grand nombre dans cette ville. Comander leur reprochait d'être querelleurs, de repousser les

(1) JEAN-BAPTISTE GASPARD, *De vita... Francisci Pucci Filidini*, dans la collection Callogérienne, t. XXX; Venise, 1776.

autres, de se montrer tenaces dans leur propre opinion (1).

Toute la société était donc ébranlée par les secousses de la réforme, qui, parvenue à ses dernières conséquences, reniait le Christ même, et substituait au déisme épicurien le déisme rationel; dès lors ce n'était pas sans motifs que les catholiques s'effrayaient, et qu'ils voulaient remédier au mal par une réforme catholique dont Paul IV fut le partisan zélé. Ce pontife, successeur du saint homme Marcel II, au règne très-court, avait institué les théatins, ainsi appelés de l'évêché auquel il renonça pour entrer dans cet ordre. A Trente, il avait constamment soutenu le parti le plus rigoureux, sans user de condescendance envers aucun cardinal; il fut donc surpris de se voir élu. Si nous lui avons reproché de s'être égaré dans une politique séculière, nous devons le louer d'avoir établi la politique pratique fondée sur les diplômes, et qui fut, pour ce motif, appelée diplomatique. En effet, le cardinal Vitellozzo Vitelli, ayant recueilli un grand nombre de ces diplômes, surtout de ceux qui concernaient la famille Caraffa, il en reconnut l'utilité, encouragea les grandes maisons à l'imiter, et le pontife seconda ce genre de recherches. Paul IV se glorifiait de ne pas avoir laissé passer un jour sans donner un ordre pour l'amendement de l'Église; ce fut donc avec justice qu'on lui dédia une médaille portant le Christ qui chasse les profanateurs du temple.

1555

La domination spirituelle s'établit sur le consentement volontaire des intelligences; lorsque, de propos délibéré, elle a recours à la force matérielle, elle manifeste une faiblesse déjà sentie. Personne ne niera que l'Église n'ait le droit d'éliminer et de punir quiconque la souille, comme il faut reconnaître qu'elle fut trop sévère dans l'application; mais l'histoire contemporaine ne nous explique-t-elle pas suffisamment ces excès, communs à toutes les réactions? L'inquisition, comme tribunal, inconnue aux premiers siècles dont la peine était l'excommunication, c'est-à-dire l'exclusion de la communauté des prières et des sacrements, fut introduite en Languedoc comme expédient politique pour affermir dans la France cette nationalité que d'autres peuples désirent à tout prix. Dans les autres pays, à défaut d'hérétiques, elle veillait sur les mœurs et la discipline, punissait la bigamie, les superstitions, les médisances contre le

(1) *Contentiosi sunt, et inquieti; ex quacumque re levissima rixam movent, nec doceri a quoquo sustinent, nec a sua pervicacia remittunt; unde nobis sunt oneri.* COMANDER.

clergé, ainsi que les blasphèmes, qu'ils fussent proférés dans la colère ou par suite d'une mauvaise habitude.

En Espagne, organisée aussi dans l'intérêt de la nationalité, c'est-à-dire ayant la mission d'arracher les dernières racines de la domination étrangère, elle fut cruelle, comme il arrive dans les vengeances nationales. Lorsqu'elle persécutait les musulmans, des milliers de familles arrivèrent à Gênes et dans d'autres ports d'Italie, en proie à de telles souffrances, que la plupart succombèrent à la faim et au froid; d'autres furent contraints de vendre leurs enfants, afin de payer leur passage: ces infortunés répandirent en Italie la maladie dite *marane*.

Sixte IV, pontife indigne, accueillit si mal l'inquisition dès le jour même où Ferdinand l'introduisit, que des deux parts on arrêta les ambassadeurs, et le roi rappela ses sujets. Le pape finit par céder et la confirma en 1478; mais, ayant reçu des plaintes sur la dureté des premiers inquisiteurs, il déclara sa bulle subreptice, admonesta ces inquisiteurs en leur ordonnant de procéder d'accord avec les évêques, et ne voulut pas que le saint office s'étendît à d'autres provinces. Plus tard, il institua un tribunal d'appel papal auquel tout individu maltraité pouvt adresser ses plaintes; il cassa et adoucit beaucoup de sentences de l'inquisition; malgré les efforts des catholiques et de Charles-Quint pour éluder cette intervention du saint-siége, il est fait mention de condamnés à qui ce tribunal fit restituer les biens ou l'honneur civil; il cherchait du moins à sauver les enfants de l'infamie et de la confiscation, et souvent il imposa aux inquisiteurs l'obligation de les absoudre en secret pour les soustraire aux peines légales et à l'ignominie.

Jules II et Léon X persévérèrent dans cette voie; ils dispensèrent les uns de porter le *san-benito*, c'est-à-dire le sac de pénitence, et firent disparaître pour les autres les signes de réprobation gravés sur leur tombe. Léon X, malgré Charles-Quint, excommunia l'inquisiteur de Tolède en 1519. Vivès ayant été condamné comme suspect de luthéranisme, Paul III le proclama innocent et le fit évêque des Canaries. Le fameux latiniste Marc-Antoine Mureto, qu'on voulut brûler dans sa patrie comme hérétique, fut accueilli à Rome pour enseigner sous la protection du pape. Léon X prononça la peine de mort contre quiconque déposerait faussement devant le saint office, et voulut réformer radicalement l'inquisition d'Espagne, en la confiant aux évêques; mais Charles-Quint

l'en détourna au moyen de l'épouvantail habituel de Luther (1).

Segni s'apercevait déjà que l'inquisition espagnole « fut instituée pour enlever aux riches leurs biens et toute considération aux puissants. Dès lors, établie sur l'omnipotence du roi, elle agit entièrement dans l'intérêt de l'autorité royale, au détriment de la puissance spirituelle. Dans son idée primitive et dans son but, c'est une institution politique ; il importe donc au pape d'y mettre obstacle, comme il le fait toutes les fois qu'il le peut ; mais l'intérêt du roi est de la maintenir en progrès continuel. »

(1) Ces faits résultent de l'histoire entièrement hostile de Llorente. Hefel, de Tubingue, dans sa belle monographie de Ximenès, les développe largement, et termine ainsi : « Dans l'histoire de l'inquisition d'Espagne, la sainte foi joue un rôle très-honorable comme protectrice des persécutés, ce qu'elle fut en tout temps. » Le protestant Schroeckh, dans son *Histoire ecclésiastique*, s'étonne que le pape ait consenti à cette transformation d'un tribunal ecclésiastique en tribunal séculier indépendant de lui. Ranke, protestant lui aussi, blâmant l'histoire de Llorente, écrite pour favoriser Joseph Bonaparte contre les libertés basques et les immunités ecclésiastiques, dit qu'il ressort de cette histoire que le saint office était une justice royale sous des apparences ecclésiastiques ; cela est si vrai que le cardinal Ximenès, hésitant à recevoir dans le conseil un laïque nommé par Ferdinand, celui-ci lui répondit : « Ne savez-vous pas que le saint office ne tient sa juridiction que du roi ? »

Un vigoureux penseur, Joseph de Maistre, a fait l'apologie de l'inquisition espagnole, non pas tant au point de vue du droit que parce qu'elle fut un mal moindre, puisqu'elle épargna à l'Espagne ces torrents de sang que la réforme et les guerres civiles qui en furent la suite coûtèrent au reste de l'Europe. En disant *apologie*, j'ai employé un lieu commun des rhéteurs ; du reste lui-même, malgré toute sa hardiesse, n'osant pas s'en servir personnellement, fait dire par *quelqu'un* que « le saint office, avec une soixantaine de procès en un siècle, nous aurait épargné le spectacle d'une montagne de cadavres qui dépasseraient la hauteur des Alpes, et arrêteraient le cours du Rhin et du Pô. »

Saint Augustin désapprouvait les persécutions contre les dissidents ; mais, plus tard, il disait, dans les *Rétractations*, liv. II, ch. 5 : « J'ai fait deux livres « contre les donatistes, dans lesquels j'ai dit que je n'aimais pas que la force sécu- « lière imposât violemment la communion aux schismatiques. Cela me déplai- « sait alors, il est vrai, parce que je n'avais pas encore vu combien l'impunité « rend audacieux pour le mal, ni combien la promptitude du châtiment est « propre à ramener au bien. » Il dit ailleurs . « Voyez quelle chose ils font et ce « qu'ils souffrent ; ils tuent les âmes, et sont affligés dans leurs corps ; ils produi- « sent des morts éternelles, et se plaignent d'en souffrir de temporelles. »

Forti, dans les *Institutions civiles*, liv. II, ch. 2, dit que « l'inquisition punissait non l'action extérieure, non la manifestation publique des opinions, mais la pensée de l'esprit ; en *cela*, véritablement, elle sortait des bornes de toute jurisprudence. » Il aurait bien fait de nous dire comment elle pouvait connaître *la pensée de l'esprit*.

Cela est si vrai, que le roi d'Espagne nommait le grand inquisiteur, approuvait le choix des assesseurs, parmi lesquels deux devaient appartenir au conseil suprême de Castille. Le tribunal dépendait du roi, maître ainsi de la vie et des biens de ses sujets, et qui faisait de la caisse de l'inquisition un fonds de réserve propre, à tel point que souvent il ne restait pas aux inquisiteurs de quoi payer les dépenses du saint office. Elle frappait les grands et le clergé sans privilége ni exception; aussi, même alors qu'elle exprimait la réaction nationale contre les mahométans et les juifs, elle était encore un instrument royal pour assujettir l'Église et la noblesse.

Toute autorité menacée redouble de rigueurs et justifie ses persécutions par la nécessité de la défense. Ce tribunal fut étendu comme l'expression d'une loi martiale, comme une digue opposée à l'invasion des hérésies qui, partout où elles prévalurent, occasionnèrent une bien plus grande effusion de sang que toutes les sentences capitales du saint office.

Les idées de tolérance ont ensuite prévalu en fait, même dans les pays où elles ne constituent pas encore le droit; néanmoins on jette l'opprobre aux hommes qui se proposent, non de justifier, mais d'expliquer les vieilles persécutions, tandis que l'on qualifie de héros ceux qui déclament sans loyauté contre des institutions dont on n'a plus rien à craindre, ou répètent sans critique les accusations des écrivains qui reprochent à la religion ces rigueurs et ces *actes de foi* (1).

Il est certain qu'alors, au nom de la religion de miséricorde, on renouvelait les horreurs de l'empire romain; on croyait qu'il fallait combattre les voluptés et l'esprit païen par l'oppression et des supplices païens, en enlevant toute sécurité à l'existence, en punissant toute hardiesse de penser (2). Paul IV, en donnant

(1) On appelait ainsi les exécutions contre les individus condamnés par l'inquisition, parce que la plupart étaient absous après avoir abjuré et récité l'acte de foi : souvent on ne brûlait que le cierge qu'ils tenaient à la main. Llorente cite un *auto-da-fé* de 1486, à Tolède, avec sept cent cinquante condamnés, mais aucun à mort, et un autre de neuf cents, également sans peine capitale. Dans un, il y eut trois mille trois cents condamnés, dont vingt-sept à mort; mais il faut observer que, outre l'hérésie, le saint office connaissait des péchés contre nature, de la séduction en confession, des blasphèmes, des vols d'église, de l'usure, de la contrebande de chevaux et de munitions pour l'ennemi en temps de guerre.

Il est probable que nos frères seront assez tolérants pour nous accuser d'être le défenseur du chevalet et du bûcher, nous!

(2) En 1574, Mureto écrivait de l'Italie à l'illustre historien de Thou : *Qu'il*

à l'inquisition une vigueur insolite, ne voulut pas qu'elle dépendît de chaque évêque, mais de la congrégation du saint office, autorisée à juger les faits d'hérésie en deçà comme au delà des Alpes; il établit donc dans chaque ville « des inquisiteurs habiles et zélés, se servant même de séculiers doctes et fervents catholiques, pour le soutien de la foi, par exemple, d'Odescalco à Côme, du comte Albano à Bergame, de Muzio à Milan. Cette résolution d'employer des laïques fut prise parce que, non-seulement beaucoup d'évêques, de vicaires, de moines et de prêtres, mais encore un grand nombre d'inquisiteurs, étaient hérétiques (1). » Singulier aveu!

La juridiction du saint office s'étendit alors; il devait procéder contre les hérétiques ou les individus soupçonnés d'hérésie, contre leurs fauteurs, les magiciens, les sorciers, les enchanteurs, les blasphémateurs, et ceux qui s'opposaient au saint office et à ses officiers. Était suspect d'hérésie quiconque laissait échapper des propositions qui offensaient les auditeurs, ou faisait des actes hérétiques, comme d'abuser des sacrements, de baptiser des choses inanimées, par exemple, de l'aimant, du papier vierge, des fèves, des chandelles; celui qui frappait des images sacrées, possédait, écrivait ou lisait des livres prohibés; qui s'éloignait de la manière de vivre des catholiques, soit en ne pas se confessant, soit en mangeant des mets défendus, etc.

Sa procédure, qui nous inspire tant d'horreur, ne différait pas des usages communs à tous les tribunaux, et la preuve, c'est que ses codes étaient imprimés. Ces codes prescrivaient de donner au prévenu un procureur, personne intelligente et zélée, avec laquelle il pût communiquer et qui le défendît. On devait tenir un registre de tous les actes et des dépositions: « Les vicaires ne permettront jamais que les notaires délivrent copie des actes du saint office pour un motif quelconque, si ce n'est au prévenu, et seulement lorsque le procès est pendant, mais sans le nom des témoins et sans ces détails qui pourraient faire connaître le témoin à l'inculpé (2). »

étoit esbahi qu'il se levât qu'on ne lui vînt dire qu'un tel ne se trouve plus; et si l'on n'en oseroit parler.

(1) *Il Compendio della Santa Inquisizione.*

(2) Voir *Breve informatione del modo di trattar le cause del Sant' Uffizio per li molto reverendi vicarj della Santa Inquisizione di Modana.*

Les princes, s'étant aperçus que toute altération dans l'ordre religieux entraînait des changements politiques, firent cause commune avec la cour de Rome, qu'ils avaient regardée d'un œil jaloux, et l'on fortifia partout l'inquisition en répudiant la connivence si commune en Italie. Au moyen de priviléges et d'indults, on cherchait à organiser des confréries d'hommes et de femmes pour fournir des familiers au saint office, qui non-seulement recherchait l'hérésie, mais la négligence des pratiques religieuses, visitait les cuisines le vendredi, interprétait toute parole échappée aux professeurs; en un mot, il préparait les voies de la police moderne, à laquelle il n'était supérieur que par la croyance qu'il s'agissait, non de l'intérêt momentané d'un prince, mais du salut des âmes. La tolérance, vertu éminemment civile, qui ne laisse voir dans l'homme de croyance diverse que le frère et le concitoyen, en réservant à Dieu le jugement de la conscience, qui la connaissait à cette époque? Luther invoquait les épées des rois contre les dissidents, tandis qu'il les poursuivait de ses imprécations. Chacun de nous a pu voir à Dresde la hache que les luthériens employaient contre leurs adversaires, sur laquelle est écrit : *Hüt dich Calvinist*. Calvin faisait brûler Servet; Henri VIII et Élisabeth écrivaient avec le sang des catholiques des lois tyranniques, comme Marie et Philippe II avec celui des hérétiques; Ferdinand d'Autriche vengeait, par des massacres de Hongrois et de Bohêmes dissidents, les massacres dont eux-mêmes s'étaient rendus coupables auparavant; en un mot, c'était une lutte violente, dans laquelle il fallait tuer ou périr.

L'Académie de Modène, comme nous l'avons dit, fut dispersée, et beaucoup de ses membres s'enfuirent; ils furent imités par un grand nombre de Ferrarais, parmi lesquels Olympie Morata, élevée par le protestant Jean Sinapio, précepteur des filles de la duchesse. Elle avait épousé le protestant André Grundler, étudiant à l'université de Ferrare. Elle écrivit des dialogues latins et des poésies grecques, se réfugia à Heidelberg, où elle enseigna la langue grecque, et mourut à vingt-neuf ans. De cette ville elle écrivait : *Ferrariæ crudeliter in Christianos animadverti intellexi, nec summis nec infimis parci; alios pelli, alios vinciri, alios fuga sibi consulere* (1).

(1) De là, le 8 août 1555, elle écrivait une lettre à une dame nommée Cherubina, en dépeignant les maux qu'elle avait dû souffrir pendant le siége de

Les réformés, qui nous ont conservé le nom de leurs martyrs, décrivent les supplices cruels subis par Fannio, de Faenza, à Ferrare; par le Bassanais Dominique Cabianca; par frère Jean Mollio, professeur de Bologne; par Pomponio Algieri, de Nola; par François Gamba, de Côme; par Golfredo Varaglia, capucin piémontais; par Louis Pascal, de Cunéo. Poggiali a tiré d'une vieille chronique le nom d'un grand nombre d'habitants de Plaisance condamnés par l'inquisition. En 1553, le chanteur Paul Palazzo, enclin au luthéranisme, fut enfermé à Saint-Dominique, et délivré quelques jours après sur les instances de plusieurs individus. En 1557, l'inquisiteur mit en prison les notaires Dordono et Innocent Nibbio; touchés de repentir, ils firent amende publique, subirent une pénitence et rentrèrent déshonorés dans leur maison. Taddé de Cavalzugo, cité à comparaître comme luthérien, s'enfuit à Genève, et fut banni. Le prêtre Simon, qui avait vécu longtemps avec lui, fut arrêté; comme il cherchait à s'enfuir de prison, il se rompit une cuisse et dut faire pénitence de ses erreurs. Alexandre Cavalgio fut arrêté pour avoir fait sortir une religieuse du couvent, qu'il épousa.

Un grand nombre de nobles, reconnus fauteurs de l'hérésie, furent châtiés; beaucoup s'exilèrent, et l'on donna leurs biens au prince. En 1558, le prêtre Riccio, qui avait conversé, mangé, bu avec des luthériens et favorisé leur fuite, fut battu de verges sur un échafaud par l'inquisiteur frère Valère Malvicino; puis, il dut révéler tout ce qu'il avait fait contre les décrets du souverain pontife; deux autres citoyens subirent la même peine. Joseph de Médicis, également fouetté, avoua tout ce qu'il avait cru et fait contre la foi catholique. Un notaire, nommé Joseph, se déclara coupable d'avoir uriné dans le bénitier, frappé d'une épée les images, les bras et les cuisses de saint Roch (1).

Toute cause a d'indignes apôtres, qui croient la servir en s'ef-

cette ville; elle l'exhortait à mettre sa foi en Dieu et dans l'Évangile, en multipliant les citations de la Bible et de piété. (O. MORATÆ *opera;* Bâle, 1580, p. 212.)

D'autres femmes favorisèrent la réforme: la Napolitaine Manrica, de Bresegna; Lavinie Orsini de la Rovere; Madeleine et Cherubina, de la même famille; Hélène Rangone Bentivoglio; Julie Gonzague, comtesse de Fondi, à laquelle Valdès dédia ses *Commentaires sur les psaumes*...

(1) *Mémoires de Plaisance*, vol. IX, p. 277 et 344; il n'y a que les initiales, Poggiali ayant craint de nuire à leurs descendants. Le chevalier Pezzana a eu l'obligeance de nous donner les noms en entier. Corvi cite d'autres individus poursuivis comme luthériens, et qui abjurèrent ou furent punis.

forçant de montrer qu'elle a beaucoup d'ennemis; dans cette généralité de noms, qui exclut la critique et la justification, ils enveloppent les personnes qui méritent le moins d'être soupçonnées. Il en fut de même alors; Paul IV, dans son zèle inflexible, fit jeter en prison le cardinal Moron et Egidio Foscarari, évêque de Modène, prélats de grand renom, avec les évêques Thomas San-Felice de la Cava, Louis Priuli de Brescia, accusés d'avoir des opinions hérétiques, ou de mal défendre les doctrines orthodoxes; enfin, ils purent se justifier. Le Vénitien Gabriel Fiamma, chanoine de Latran et évêque de Chioggia, auteur de poésies spirituelles, prêchant à Naples en 1562, fut accusé d'hérésie; il écrivait à Gonzague, seigneur de Guastalla : « Hier au « soir, par ordre du cardinal Alexandrin (*Ghislieri*), tous mes « livres furent saisis, et l'on prit note du moindre billet trouvé « chez moi. Cela ne m'offense point, puisque la commission a été « donnée par ce seigneur honnête et très-religieux, ainsi que « par le saint tribunal de l'inquisition; mais je souffre en son« geant que l'occasion en a été fournie par quelques-uns de mes « rivaux méchants et envieux (1). » En effet, si la réforme, considérée philosophiquement, était un élan de l'esprit humain vers la liberté, un désir de juger, selon sa propre intelligence, des faits et des idées reçus de l'autorité jusqu'alors, il en résultait nécessairement que tous les penseurs et tous les zélés même devenaient suspects.

Ce frère Michel Ghislieri Alexandrin se signala dans la haute Italie par son zèle inquisitorial; l'opposition qu'il trouva partout se révèle moins par le mouvement des opinions dans le sens protestant, que par la colère que suscite la violence. Informé qu'à Peschiera, pays italien appartenant aux Grisons, on imprimait des livres hérétiques destinés à l'Italie, et que plusieurs balles avaient été expédiées à un négociant de Côme, frère Michel les séquestra. Le chapitre comasque, appuyé par le gouverneur, voulait qu'on les restituât, mais ne put l'obtenir; le peuple alors fit entendre de telles plaintes que Ghislieri dut se retirer. A Morbegno même, dans la Valteline, il dirigea un procès d'hérésie contre Thomas Planta, évêque de Coire, sans le citer ni nommer les témoins. Les Grisons, indignés, lui firent défense de procéder contre qui que ce fût sans avoir obtenu licence préalable; il obéit d'abord, puis recommença

(1) TIRABOSCHI, vol. XII, p. 1712.

les poursuites, et le peuple fut sur le point d'attenter à sa vie.

Plus tard, il eut ordre d'informer contre Vettore Soranzo, évêque de Bergame, qui fut suspendu, mais réintégré au bout de deux ans. De plus graves soupçons pesaient sur George Medolago; mais son influence aurait arrêté l'inquisiteur, s'il n'avait eu pour auxiliaire Jean-Jérôme Albani. Grâce à cette aide, Médolago fut incarcéré; mais la seigneurie vénitienne le fit enlever par force des prisons du saint office et transporter dans les siennes, où il mourut. Alors l'opposition obligea Ghislieri à quitter Bergame, départ qu'on attribuait à Nicolas de Ponte, doge depuis, et qui, pour cela, fut soupçonné de luthéranisme. Cet Albani, éminent jurisconsulte, jouissait d'une haute faveur auprès de la Seigneurie; mais, lorsque deux de ses fils eurent tué le comte Brembati dans l'église de Sainte-Marie Majeure, il fut relégué pour dix ans en Dalmatie, comme leur complice. Ghislieri, devenu le pape Pie V, conféra aux fils le titre de gentilshommes romains, et au père le gouvernement de la Marche d'Ancône, puis le chapeau de cardinal, qu'il porta dignement, non sans espoir d'occuper le saint-siége, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans.

Le décret de 1558, par lequel il était ordonné que tous les moines qui se trouvaient au dehors rentrassent dans leurs couvents pour recevoir le châtiment mérité, en amena beaucoup à s'enfuir en Hollande et à Genève; s'il faut en croire Grégoire Leti (1), plus de deux cents se firent hérétiques.

L'inquisition, en général, très-sévère envers quiconque était opiniâtre, témoignait une charité bienveillante aux hérétiques qui se repentaient et revenaient au catholicisme. Quelques-uns furent brûlés à Rome et d'autres noyés à Venise; beaucoup se virent contraints à rétracter des erreurs dans lesquelles ils étaient tombés avant de les savoir condamnées. Mais ces rigueurs valurent à Paul IV une telle antipathie que le peuple, aussitôt qu'il fut mort, abattit la statue que sa mobile faveur lui avait élevée naguère, et mit le feu au palais de l'inquisition. Il est difficile de juger ce pontife au milieu d'actes si dissemblables; mais, comme ses efforts pour assurer l'indépendance italienne lui avaient aliéné l'empereur, celui-ci ne voulut pas l'aider à extirper l'hérésie, qui prit alors de la consistance.

Charles-Quint, qui abhorrait les protestants depuis qu'en Alle-

(1) *Vie de Sixte-Quint*, part. I, liv. III.

magne ils l'avaient contraint à des concessions qui blessaient son orgueil, s'aperçut que leurs doctrines fructifiaient à Naples. Par un édit sévère de 1536, applicable dans tous ses royaumes, il défendit à cette ville tout commerce et correspondance avec des personnes infectées ou suspectes d'hérésie, sous peine de mort et de confiscation. Ochino avait prêché et fait des prosélytes à Naples; puis Jean Valdès, gentilhomme espagnol, dont l'empereur avait fait le secrétaire du vice-roi Pierre de Tolède, discuta sur la justification, et, bien qu'il eût un médiocre savoir, il captivait les âmes par son emphase; d'après le témoignage des inquisiteurs, il fit jusqu'à trois mille prosélytes. De ce nombre, Galéas Caracciolo, marquis de Vico, fils d'une Caraffa, parent de Paul IV, mari d'une duchesse de Nocera, gentilhomme de la clef d'or de Charles-Quint, propagea les doctrines de Pierre Valdès et de Pierre Martyr; puis, abandonnant sa famille et une fortune splendide, il alla fonder à Genève, en 1551, un consistoire italien et une église distincte avec un formulaire particulier. Le premier ministre fut Maximilien Martinengo, comte brescian, puis Lactance Rangoni, fugitif de Sienne. Ses parents firent de vains efforts pour le rappeler; son père, l'ayant prié de se rendre à Venise pour une entrevue, ne put triompher de sa fermeté; il fut encore attiré à Vico, où son père, ses enfants et sa femme, qu'il aimait tendrement, le supplièrent de rester dans sa patrie et dans la foi commune; mais il refusa obstinément. Calvin, Pierre Martyr et Zanchi, qu'il consulta pour savoir s'il pouvait divorcer, se prononcèrent dans un sens favorable; il épousa donc une dame de Rouen, vécut honoré jusqu'en 1586, et Calvin lui dédia la seconde édition de ses commentaires sur l'épître aux Corinthiens.

Antoine Caracciolo, fils du prince de Melfi, maréchal de France, abandonna la cour de François Ier pour se faire chartreux; mais il apporta dans le cloître son esprit inquiet, sans s'abstenir d'intriguer à la cour. Nommé évêque, et ne pouvant obtenir de Sixte-Quint le chapeau rouge, il adopta les doctrines nouvelles, sauf à les dissimuler d'abord, puisqu'il continua de se dire évêque et ministre du saint Évangile; il écrivit des poésies italiennes et françaises, des polémiques religieuses, et mourut en 1569.

Laurent Romano, de Sicile, d'abord augustin, après avoir répandu secrètement dans l'île les erreurs de Zwingle, s'enfuit en Allemagne. De retour dans sa patrie en 1549, il enseigna la lo-

gique de Mélanchthon, en exposant les épîtres de saint Paul dans le nouveau sens, et publia même un ouvrage intitulé : *Bienfait du Christ*. Cité à comparaître devant l'inquisition, il prit la fuite; puis il vint lui-même volontairement, se rétracta, obtint son pardon, se soumit à beaucoup de pénitences, et abjura publiquement dans les cathédrales de Naples et de Caserte, en avouant qu'il avait beaucoup de prosélytes, parmi lesquels un grand nombre de femmes.

Le vice-roi Tolède, à qui Charles-Quint avait particulièrement recommandé d'empêcher la diffusion de l'hérésie, brûla une masse de livres qui la propageaient, et défendit d'introduire aucun traité de matières théologiques qui n'auraient point l'approbation du saint-siége; en outre, il proscrivit les académies qui, sous prétexte de littérature ou de philosophie, envahissaient facilement le champ théologique. Puis, sur les instances de l'empereur, qui voyait en Allemagne les désordres causés par la réforme, il résolut d'introduire dans le royaume l'inquisition espagnole; agissant avec pleine indépendance des évêques et de toute autorité, sans jamais faire connaître les témoins, cette inquisition ouvrait la voie aux vengeances et aux fausses dépositions, outre qu'elle ajoutait aux peines la confiscation. Les Napolitains s'y opposent donc, et, comme les paroles sont inutiles, le peuple s'insurge en criant aux armes, arrache les affiches, et remplace les anciens magistrats par d'autres qui lui inspirent plus de con- 1547
fiance ; les nobles se mêlent aux plébéiens en les excitant, et les appellent leurs frères. Tolède cita le plébéien Thomas Anello, de Sorrente, et le noble César Mormile, chef du parti soulevé; mais ils furent accompagnés d'une foule si nombreuse, qu'il dut dissimuler et les laisser porter en triomphe dans les différentes places, afin d'apaiser le peuple; en attendant, et bien qu'il donnât de bonnes paroles et promît que jamais, lui vivant, cette tyrannie ne serait introduite, il appelait des troupes.

Un léger accident devient une occasion de verser le sang; les Espagnols assaillent le peuple, qui répond par les barricades et le tocsin; les rues Tolède et Catalane offrent le spectacle d'une boucherie; quelques nobles, non comme plus coupables que les autres, mais pour l'exemple, sont jugés sommairement et envoyés au supplice. Tolède alors, persuadé qu'il a frappé les esprits de terreur, se promène hardiment dans la ville, mais personne ne l'accueille par un acte de respect. Le peuple, qui résiste à peine au désir de le mettre en lambeaux, forme régu-

lièrement une *union*, en considérant comme traître à la patrie quiconque refusera d'en faire partie, et prend les armes sous la conduite de Mormile et de Caracciolo. Ferrant Sanseverino, prince de Salerne, et Placide Sangro, furent députés à l'empereur pour lui faire savoir qu'il n'y avait pas rébellion contre lui dans ce soulèvement causé par une rigueur illégale, puisque les chapitres du royaume portaient qu'on n'établirait point l'inquisition espagnole. Le peuple resta donc longtemps dans une attitude belliqueuse; il se trouva même des citoyens qui conseillaient de se donner au pape, qui, à l'ancien droit de souveraineté, joignait alors la haine contre les Espagnols, ou bien d'appeler Pierre Strozzi et les Français qui se trouvaient à Sienne; mais la plupart, persévérant dans la soumission, criaient : Empire et Espagne ! Les barons avaient été appelés au château par le vice-roi à titre d'obéissance féodale. Les grandes familles se retirèrent, la populace et les bannis prévalurent, et le plus grand désordre régnait dans cet infortuné pays. Il fallait caresser la multitude par l'exagération du langage, par la vulgarité du costume et des manières; d'un autre côté, les soldats espagnols saisissaient toutes les occasions de piller, et les deux partis cherchaient des auxiliaires et munissaient les forteresses.

Sur les conseils du pape et de Saint-Charles, on députa vers l'empereur le fameux jurisconsulte Paul d'Arezzo, avec de chaudes suppliques, dans lesquelles on remarque, étrange raison, que, les faux serments étant trop communs à Naples, personne ne serait certain de conserver sa vie et ses biens. L'empereur consentit avec difficulté à donner audience aux envoyés; il ordonna que le peuple déposât les armes dans les mains du vice-roi, et la ville, découragée, obéit, implora miséricorde, mais obtint que les cas d'hérésie seraient jugés par les ecclésiastiques ordinaires. Trente-six personnes, exceptées de l'amnistie, avaient déjà pris la fuite; Mormile, avec d'autres, se réfugia en France, où il fut bien accueilli et traité avec libéralité. L'empereur déclara la ville *très-fidèle*, en lui imposant 100,000 écus d'amende. Le nouveau pape, Jules III, défendit, par une bulle, les confiscations pour cas d'hérésie, et annula celles qu'on avait faites jusqu'alors (1) ; les coupables étaient envoyés à Rome pour abjurer et subir les pénitences imposées, et puis ils retournaient chez eux.

(1) GIANNONE, liv. XXXII, ch. 5.

Philippe II avait succédé à Charles-Quint dans le royaume d'Espagne, les possessions de l'Inde, de l'Amérique et de l'Italie; le nom de ce roi représente proverbialement l'opposition contre l'hérésie, c'est-à-dire pour les uns une persévérance généreuse, bien qu'inexorable, et pour les autres le type de la tyrannie, de la férocité, de l'hypocrisie. L'inquisition, que son père lui avait recommandée par son testament, il la fit exercer avec l'inflexibilité de l'homme qui croit accomplir un devoir. Alors se multiplièrent ces théâtrals *auto-da-fé*, dans lesquels on solennisait la persécution, tellement on la croyait juste. Afin que ses sujets ne fussent pas traités d'une manière différente, il voulait faire à Milan le don funeste du saint-office, organisé à l'espagnole; mais la ville envoya de hauts personnages au roi, au concile, au pape, qui prenait ombrage de ce tribunal indépendant de son autorité; on finit par obtenir que la Lombardie, déjà si malheureuse, ne subirait pas cette nouvelle calamité.

Les rigueurs et les soupçons redoublaient dans le royaume de Naples. Parmi les individus qui avaient fréquenté Victoire Colonna et Julie Gonzague, beaucoup comparurent devant le vicaire de l'archevêque. Malgré le privilége de Jules III, Jean-François d'Alois, de Caserte, et Jean Bernardin de Gargano, d'Aversa, furent décapités, brûlés, et leurs biens confisqués. Ce supplice remplit la ville de terreur; un grand nombre d'habitants émigrèrent, et le peuple fit demander au vice-roi, duc d'Alcala, s'il avait l'intention d'établir l'inquisition espagnole; il l'assura que telle n'était pas son intention. Les Napolitains ne repoussaient pas l'inquisition ordinaire, exercée par les évêques. Dans le *Seggio di Capuana*, il est dit (1) : « Qu'on choisisse des députés « pour aller remercier l'illustrissime archevêque de ses nom« breuses démonstrations contre les hérétiques et les juifs, et le « supplier de faire connaître à sa béatitude le désir qu'a cette « ville que ces sortes de personnes soient rigoureusement pu« nies et extirpées par la main de notre ordinaire, comme il « convient. D'ailleurs, nous l'avons toujours demandé, selon la « règle des canons et sans interposition de cour séculière; mais « que l'on procède *saintement* dans les choses de religion *tan« tum.* » Néanmoins, nous verrons ces pays baignés de sang pour cause de religion.

Les princes trouvèrent dans l'inquisition un instrument favo-

(1) Manuscrits, à l'année 1571.

rable pour étouffer les germes républicains, et sous le grand-duc Cosme on fit à Florence un *avto-da-fé*. La procession des hérétiques condamnés à faire amende honorable était précédée du gonfalon, avec la croix en champ noir entre l'épée et le rameau d'olivier, et cette inscription : *Exsurge, Domine, judica causam tuam;* vingt-deux individus suivaient Barthélemy Panciatichi, autrefois ambassadeur ducal à la cour de France, couverts de manteaux et du *san-benito* avec des croix peintes; conduits à la cathédrale, ils obtinrent l'absolution, tandis qu'on brûlait leurs livres sur la place. Quelques femmes, suspectes d'hérésie, subissaient la même cérémonie dans l'église de Saint-Simon.

Le grand-duc néanmoins n'accepta point le décret de Paul IV sur les livres prohibés, à moins qu'ils ne fussent contraires à la religion, ou ne traitassent de magie et d'astrologie judiciaire. Le 3 mars 1559, on brûla un monceau de ces livres devant les églises de Saint-Jean et de Sainte-Croix. Ludovico Domenichi, pour avoir traduit et fait imprimer, avec une fausse indication, la *Nicomédienne* de Calvin, fut condamné à abjurer, avec le livre suspendu au cou, et jeté pour dix ans dans une prison; mais il obtint sa liberté sur les instances de monseigneur Giovio. Le Pérousin frère Luc Baglione, dans l'*Art de prêcher* (1562), raconte, entre autres faits personnels, qu'un jour qu'il se déchaînait, sans nommer la ville, contre les hérétiques, l'un d'eux lui tira un coup d'arquebuse dont Dieu le préserva; une autre fois, assailli dans la rue par plus de quinze de ces individus, il put s'en défendre avec la seule parole de Dieu (1).

Après la prise de Sienne, les zélés excitèrent Cosme contre les Sociniens, hérésiarques de ce pays; le duc n'y fit pas d'abord attention, puis il se mit à les persécuter. Quelques Allemands qui étudiaient dans cette ville furent arrêtés avec plusieurs sorcières, dont cinq périrent dans les flammes en 1569. Maître Antoine de la Paglia de Veroli, qui se donna le nom latin d'Aonius Palearius, écrivain correct d'un poëme sur l'*Immortalité de l'âme*, que Vossius appelle immortel et divin, après avoir puisé à Sienne les idées des Sociniens et d'Ochino, les répandit à Colle et à Saint-Géminien. Il écrivit le *Traité du bienfait de la mort du Christ*, où il soutient la justification au moyen de la foi, et qui fut réfuté par Ambroise Caterino; l'*Actio in pontifices et eorum*

(1) MAZZUCHELLI, *Écrivains d'Italie*.

asseclas, lorsqu'il était question de réunir le concile de Trente; des lettres à Luther et à Calvin (1).

Persécuté, il adressa aux sénateurs de Sienne un pompeux discours en latin : « Nous ne sommes plus au temps où un vé« ritable chrétien puisse mourir dans son lit; mais qu'on nous « accuse aussi, qu'on nous emprisonne, qu'on nous torture, « qu'on nous déchire, qu'on nous jette aux bêtes, nous suppor« terons tout, pourvu qu'il en sorte le triomphe de la vérité. » Alors il se rendit à Lucques, où il fut employé ; puis le sénat de Milan l'appela pour enseigner ; de là il s'enfuit à Bologne, mais il fut ensuite livré à l'inquisition romaine qui, après l'avoir tenu trois années dans les fers, le condamna, bien qu'il eût soixante-dix ans, à être déchiré et brûlé.

Ce fut alors que Torrentino, éminent éditeur, quitta la Toscane pour se transporter dans les pays du duc de Savoie, où il fit imprimer les histoires de Jean Sleidan, traduites probablement par Domenichi ; les Giunti allèrent aussi s'établir à Venise, où la plus grande liberté fit prospérer la typographie (2).

(1) Dans SCHELHORN est une lettre d'Aonius Paléarius à Luther, Mélanchthon, Calvin, Butzer, dans laquelle il les dissuade d'accepter la convocation du concile, en leur montrant combien le pape la désire : *Pontifex qui id ætatis non satis firma est valetudine, ne nocturnum quidem tempus sibi ad quietem relinquit; magnam copiam consultorum habet, quibuscum ad multam noctem sermonem producit; interdum autem jurisperitos, aut usu rerum probatos, aut astutos homines, addite autem si vultis improbos, consulit... advocat, orat atque obsecrat ut in communem curam incumbant.*

Du livre attribué à Paléarius, *Du bienfait du Christ crucifié*, répandu d'abord comme orthodoxe, puis sévèrement prohibé, les éditions et les traductions se multiplièrent dans toutes les langues ; cependant on assurait qu'on en avait détruit toutes les copies, lorsqu'une fut trouvée dans une bibliothèque de Cambridge, et réimprimée en 1855 à Londres, par les soins de Churchill Babington, avec une traduction française et une anglaise du seizième siècle : les Allemands en font grand bruit aujourd'hui.

Paléarius, étant professeur à Milan, proposa à deux de ses élèves de combattre et de défendre la loi agraire. Nous avons imprimées la thèse, avec le canevas donné par lui, et les deux déclamations de Ludovico Raudense et de Charles Sauli : l'un pour Tibérius Gracchus, l'autre pour Marc-Antoine; Milan, 1567.

(2) A l'imprimerie des Giunti travailla le carmélite François Giustini, de Florence (1522-90), qui écrivit sur l'astrologie ; plus tard, il apostasia en France, mais il se repentit ensuite et abjura publiquement à Sainte-Croix, de Lyon. Dans cette ville, il fut correcteur d'imprimerie ; mais il gagna, au moyen d'une banque, 60,000 écus, dont il laissa 3,000 aux Giunti ; toutefois, comme il fut enseveli sous les ruines de sa bibliothèque, on ne put jamais retrouver cette somme. Il fut bizarre et libertin, et Possevino ne crut guère à sa rétractation ; cependant

Antoine Brucioli, alors que la république durait encore, avait commencé à médire des moines : « A quoi bon, disait-il, tant de religieux et de manières de vivre ? Tous devraient n'avoir qu'une seule règle, et ne jamais s'immiscer dans les affaires mondaines, où ils ne jettent que le désordre, comme il est arrivé de frère Jérôme Savonarola ; autrefois, chacun laissait en mourant de quoi embellir et fortifier la ville, et maintenant on donne tout aux moines afin qu'ils vivent dans la pompe et la fainéantise, au lieu de travailler comme saint Paul. Il était si constant et si obstiné dans cette chose des prêtres et des moines que, bien qu'il fût averti et repris par ses amis, jamais il ne voulut cesser, en disant : *Qui dit la vérité ne dit pas de mal* (VARCHI). » Après l'établissement des Médicis, Brucioli se déchaîna contre eux et fut incarcéré ; sorti de prison, il se réfugia à Venise avec deux frères imprimeurs, pour lesquels il publia la
1538 *Bible traduite en langue toscane.* Bien qu'il prétende avoir travaillé sur le texte original, il savait très-peu l'hébreu, et sa Bible fut trouvée remplie d'hérésies, dont abonde encore le prolixe commentaire qu'il en fit en sept volumes ; néanmoins, il ne semble pas qu'il ait déserté l'Église catholique (1).

Pierre Carnesecchi, gentilhomme favorisé par les Médicis à Florence, en France et à Rome, connut à Naples Pierre Valdès, Ochino, Vermiglio, Caracciolo ; puis, à Viterbe, l'évêque Victor Laurent, Vergerio, Lactance Rangone, Louis Priuli, Apollonie Merenda, Baldassare Altieri, Mino Celsi ; il vécut dans l'intimité de Victoire Colonna, de Marguerite de Savoie, de Renée de France et de Lavinie de la Rovère Orsini. Avec Melanchthon et d'autres hérétiques, il eut des rapports personnels, puis une

il fit précéder le *Speculum astrologiæ* d'une lettre adressée aux évêques et aux inquisiteurs, dans laquelle il disait : *Ego revoco et tanquam a me nunquam dictum volo,* c'est-à-dire ce qu'il avait écrit contre l'Église.

D'un Giunti florentin, établi à Troyes en Champagne, naquit, en 1540, Pierre de Larivey, le premier qui écrivit des comédies en France. Dans la réimpression de ses œuvres faite en 1855, on reconnaît son influence sur le théâtre français, surtout sur Molière, et l'on trouve la preuve qu'il connaissait beaucoup les auteurs italiens. Il traduisit également les *Nuits facétieuses* de Straparola.

(1) La *Bibbia novamente tradotta da la hebraica verità in lingua toscana*, par le Florentin maître Santi Marmochino, de l'ordre des prédicateurs (Venise, Giunti, 1538 et 46), n'est guère qu'une révision de celle de Brucioli. Le Lucquois Philippe Rustici, apostat, fit ou revit à Genève une version de la Bible sur les traductions en langue vulgaire de Vétable, de Pagnini, de Brucioli.

correspondance; enfin, par son crédit et son argent, il combattit l'autorité pontificale, les moines, le purgatoire, les indulgences, la confession, le saint chrême, les jeûnes, l'invocation des saints, les vœux de chasteté. La foi, disait-il, suffisait pour nous sauver sans le concours des œuvres; on trouvait véritablement dans l'Eucharistie le corps du Christ, mais non transsubstantié; on pouvait, sans péché, lire les livres hérétiques et faire gras tous les jours. Paul IV, l'ayant en vain cité à comparaître, le frappa d'excommunication; mais, comme il continuait ouvertement, Pie IV obtint qu'il lui fût livré par Cosme. Il se défendit si bien qu'il parvint à se faire absoudre, mais il ne sut pas se taire; il secourut de son argent Pierre-Léon Marioni et Pierre Gelido de San Miniato, prêtres de beaucoup de savoir, lesquels, accusés d'hérésie, purent s'enfuir à Genève. Cosme lui conservait toujours ses bonnes grâces; mais, sur les instances du rigide Pie V, il le livra à l'inquisition qui, l'ayant contraint à des aveux et convaincu d'hérésie, le condamna au bûcher. Le pape renvoya l'exécution à dix jours, afin qu'il se rétractât dans l'intervalle; mais, comme il discuta dans un sens hétérodoxe avec le moine
chargé de lui offrir les secours de la religion, il fut décapité et 1567
brûlé (1).

Antoine Albizzi institua à Florence l'académie des Altérés, et fut même consul de la Florentine; étant au service du cardinal d'Autriche en Allemagne, il prit goût aux doctrines nouvelles, et revint avec un ami en Italie pour mettre ordre à ses affaires et s'en retourner ensuite afin de professer librement ses opi-
nions. Mais on les découvrit; l'ami fut arrêté, livré au saint of- 1626
fice, et Albizzi s'enfuit à Inspruck, puis se retira à Hempen en Souabe; il mourut au moment où le saint office lui réitérait les sommations à comparaître.

La Toscane voyait accroître le nombre des familiers du saint office, distingués par une croix rouge, soustraits à l'autorité séculière et autorisés à porter les armes. Le grand-duc craignit que ce costume ne servît à déguiser les nombreux ennemis de sa domination; cependant il ne put refréner les inquisiteurs qui, à Sienne comme à Pise, poursuivaient sans pitié quiconque émettait des propositions ambiguës, et ne toléraient pas même des légèretés d'étudiants.

(1) Voir une lettre du résident vénitien, du 27 septembre 1567, à la seigneurie de Venise, dans laquelle il rend compte d'un *auto-da-fé* célébré dans la Minerve, et du supplice de Carnesecchi.

Si la peur de voir la critique passer des choses sacrées aux affaires politiques rendait sévères les gouvernements des princes, l'aristocratique Lucques avait le même souci. Dès 1525, elle prohibait les livres de Luther et des luthériens, et quiconque en avait devait les livrer; mais on comptait beaucoup de prosélytes dans cette ville, et le cardinal Barthélemy Giudiccioni écrivait de Rome, en 1542, au gouvernement de Lucques, sa patrie: « Nous apprenons ici, par diverses voies, que les erreurs pestiférées de la secte luthérienne se sont beaucoup répandues dans notre cité; ces erreurs, bien qu'elles aient paru assoupies, ont dormi, comme on le voit, pour se réveiller plus vigoureuses... Jusqu'à présent, on a pu croire que le mal se bornait à quelques pédants et à des femmes; mais, connaissant les conventicules qui ont lieu à Saint-Augustin, et les doctrines qui s'enseignent et s'impriment, sans voir les gouvernants, dans l'ordre spirituel ou temporel, prendre aucune mesure ni demander que d'autres en prennent, on est obligé de croire que tout se fait avec le consentement et la volonté de ceux qui commandent. Je prie donc de nouveau vos seigneuries de procéder de manière à faire disparaître l'odeur fétide que le mal a répandue et répand; qu'on chasse, au nom de l'autorité du siége apostolique, ces moines qui nourrissent depuis si longtemps ces erreurs pestiférées, et que leur couvent soit donné à des religieux capables de produire de bons fruits; si l'on châtiait quelques individus de cette secte, ce serait peut-être un remède salutaire...

« En attendant, il serait bon que vos seigneuries ordonnassent que le vicaire de l'évêque fît immédiatement arrêter ce Celio (*Curion*), qui se trouve dans la maison de messire Nicolas Arnolfini; car on l'accuse d'avoir traduit en langue vulgaire quelques livres de Luther, pour offrir cette nourriture détestable aux femmes simples de notre ville; on dit même qu'il a fait imprimer ces préceptes à sa volonté, outre qu'il infecte Venise et Ferrare de sa mauvaise odeur. Il est donc urgent de procéder contre ces moines de Saint-Augustin, et surtout d'arrêter ce Celio, lequel a dit souvent à nos concitoyens de communier seulement en mémoire de la passion du Christ, mais sans croire que l'hostie contient son très-saint corps. Après les avoir arrêtés, vous pourrez les envoyer à Rome, ou bien donner avis que vous les tenez à la disposition de S. B.; il faut que tout le monde sache que vos seigneuries veulent commencer à faire quelque

démonstration et rester, comme nos aïeux, bons catholiques et fils obéissants du siége apostolique...

« Ce matin, après le départ de l'ambassadeur, dans la réunion tenue par les révérends commissaires chargés d'examiner les hérésies et les erreurs luthériennes, il a été lu devant le pontife huit conclusions luthériennes et non catholiques de don Constantin, prieur de Fregionara ; ces conclusions ont tellement déplu au pape et aux révérends commissaires, qu'ils m'ont chargé de vous écrire pour vous prier de le faire emprisonner en en donnant avis, ou de l'envoyer à Rome avec cet autre moine de Saint-Augustin. Je vous conjure de le faire sans tarder, parce que vous effacerez ainsi la mauvaise réputation de notre ville, montrerez que ces erreurs vous déplaisent, et ferez chose agréable à Dieu. »

Cette sollicitude n'était pas sans motif; en effet, Pierre Martyr Vermiglio, en adressant à ses coreligionnaires de Lucques l'apologie de sa fuite, se félicitait de ce que le nombre des croyants augmentait dans cette ville. Peut-être ce nombre était-il exagéré, soit par Rome afin d'y établir l'inquisition, soit par le seigneur de Florence dans le but de s'en faire un prétexte pour s'emparer de cette république, objet de son ambition ; Lucques, à l'effet d'écarter ce double danger, redoubla de rigueurs.
Le conseil général, « soupçonnant qu'il y a quelques téméraires, 1545
lesquels, bien que n'ayant aucune intelligence des Écritures sacrées ni des canons sacrés, osent se mêler des choses relatives à la religion chrétienne, dont ils discutent aussi librement que s'ils étaient de grands théologiens, et se permettent des expressions, soit apprises de leurs semblables ou suggérées par leur diabolique persuasion, qui tiennent de l'hérésie ; sachant, en outre, qu'ils lisent de petits livres sans nom d'auteur, lesquels contiennent des choses hérétiques et scandaleuses, d'où il peut facilement résulter que non-seulement ils s'égarent dans quelque erreur, mais encore y entraînent d'autres individus, » inflige l'amende à ces raisonneurs, et les galères à quiconque tombera dans la récidive : tout hérétique qui en dénoncera d'autres sera lui-même absous; qu'on remette à l'autorité les livres hérétiques, et qu'on ne conserve aucune correspondance avec les hérétiques, nommément avec Ochino ou Pierre Martyr; que l'on élise chaque année trois citoyens pour surveiller ces délits. En 1548, la loi fut révisée et la pénalité modifiée; mais le châtiment s'étendit à tout livre de religion qui ne serait pas souscrit par

le vicaire de l'évêque : chacun était tenu de se confesser et de communier; pendant le carême, défense aux bouchers d'abattre des animaux et de débiter de la viande, si ce n'est du chevreau, du veau ou du mouton; on ne pouvait prendre à son service des personnes sorties d'un couvent. Des peines étaient prononcées contre toutes les infractions, et l'on provoquait à l'espionnage. En 1558, il fut défendu de s'entretenir ou de correspondre avec les individus déclarés hérétiques, ou qui refuseraient de répondre aux citations du saint office.

Il est probable que ces édits furent imposés à la Seigneurie par la nécessité de donner satisfaction à ses voisins. Le pape lui fit des reproches sur cette immixtion dans les affaires ecclésiastiques; mais l'inquisition romaine ne fut pas introduite dans la petite république, qui resta pure de sang. Toutefois, en 1555, dans la crainte peut-être de voir se réaliser les menaces, restées jusqu'alors sans effet, beaucoup de citoyens quittèrent Lucques : entre autres, Philippe Rustici, qui traduisit la Bible à Genève; Jacques Spiafame, évêque de Nevers; Pierre Perna, qui établit une imprimerie à Bâle, multiplia surtout les éditions des réformateurs, et avait pour correcteur le Siennois Mino Celsi, lequel examina *Quatenus progredi liceat in hæreticis coercendis;* le médecin Simon Simoni dont nous avons déjà parlé. Des familles entières émigrèrent également, comme les Liena, les Jova, les Trenta, les Bulbani, les Calandrini, les Minutoli, les Buonvisi, les Burlamachi, les Diodati, les Sbarra, les Saladini, les Cenami, qui fournirent ensuite à la Suisse d'utiles citoyens, et des personnages illustres à la république littéraire (1).

En 1561, on redoubla de surveillance à la frontière à l'égard des livres prohibés, en donnant l'ordre d'ouvrir les paquets et de fouiller les valises qui provenaient d'au delà les monts. Lorsque Pie IV manifesta la crainte que les nombreux Lucquois qui voyageaient en Suisse et en France n'en rapportassent l'infection, le sénat défendit d'habiter ces contrées; ceux qui demeuraient à Lyon devaient communier ensemble le jour de Pâques; tout

(1) Tels furent Jean, Charles et Alexandre Diodati; Frédéric Burlamachi et le fameux Jean-Jacques; Jean-Lodovico Calandrini; Benoît, François, Michel, Jean-Alphonse, Samuel Turrettini, Vincent Minutoli; Jacques, Barthélemy et François-Gratien Micheli; Jean-Lodovico Saladini. Des Turrettini sortirent plusieurs hommes illustres, et surtout Jean-Alphonse, qui se fit admirer, pendant ses voyages en Europe, comme un des flambleaux de l'Église réformée, et s'efforça de concilier les esprits dissidents.

individu qui logeait un étranger, et le voyait se rendre coupable d'actes ou de discours peu catholiques, était tenu de le dénoncer ; aux individus déclarés hérétiques d'État, défense de s'arrêter en Italie, en Espagne, en France, en Flandre, dans le Brabant, « lieux où notre nation a coutume d'habiter et de négocier beaucoup. » S'ils y sont trouvés, « que celui qui les tuera reçoive pour chacun d'eux 30 écus d'or de la commune; s'il est banni, il restera libre; sinon il pourra obtenir la grâce d'un autre proscrit. » Ce décret valut à la commune les louanges de Pie IV et de saint Charles; mais le fait, que cette année même on se plaignit qu'il restait beaucoup d'hérétiques dans cette ville, lesquels correspondaient avec les émigrés, et recevaient des œuvres protestantes, permet de supposer qu'il ne poussa personne à l'assassinat (1).

CHAPITRE CXLVI.

RÉACTION CATHOLIQUE. CONCILE DE TRENTE. RÉFORME MORALE.

Jean Ange, éminent jurisconsulte milanais, qui occupa le siége pontifical sous le nom de Pie IV, était frère du fameux Jean-Jacques de Médicis. Bien qu'il désapprouvât la sévérité de son prédécesseur, il fit juger et punir de mort ses trois neveux, 1559
sans excepter celui qui portait le chapeau rouge. Le supplice d'un cardinal diacre était une telle nouveauté, que tout le monde s'en occupa. Tous cherchèrent à connaître son procès, et personne ne le vit entier, pas même le prévenu ni son défenseur; on voulut y voir une vengeance de l'Espagne contre ces personnages, ses adversaires, qui s'étaient vantés de lui enlever le royaume de Naples. Pie IV dit à l'historien Pallavicino que cette condamnation était son plus vif regret, mais qu'il avait

(1) RAYNALDI, *ad annum* 1562. Une *riformagione* de 1570 contient les noms de ces bannis, qui sont Giofredo de Barthélemy Cenami, Nicolas Franciotti, Joseph Cardoni, Salvatore de l'Orafo; Antoine, frère de Michel-Ange Liena; Gaspard et Flaminie Cattani, César de Vincent Mei, Benoît de Philippe Calandrini, Michel de François Burlamachi, Joseph Jova, Laurent Alò Venturin, Marc de Clément de Rimino.

dû la pemettre pour l'exemple des neveux futurs. Pie V, ayant revu la cause des victimes, les déclara condamnées iniquement, et fit décapiter Alexandre Pallentieri, qui avait ourdi ce procès dont les pièces furent brûlées; il empêchait ainsi la postérité de juger en appel suprême (1).

Pie IV, tandis qu'il allait à cheval, écoutait quiconque lui parlait, et donnait audience aux ambassadeurs dans le Belvedère, sans cérémonies. Bien qu'il fût, par son origine, le partisan de l'Autriche, il ne prit aucune part à la guerre; il procura à Rome des années de repos et d'abondance, et convertit en forteresse la cité Léonine, où est le Vatican; ce palais reçut alors beaucoup d'embellissements, entre autres la salle royale, où il fit peindre par Joseph Salviati les gestes des papes avec des épigraphes que rédigea une commission expresse. Une de ces inscriptions rappelle l'entrevue à Venise de Frédéric Barberousse et d'Alexandre III, sans oublier que cet empereur tomba aux pieds du pape (2).

Pie IV cependant ne s'abstint pas de favoriser ses neveux; il donna l'archevêché de Milan et bientôt la pourpre à un
1560 jeune homme à peine âgé de vingt-trois ans, et non encore prêtre, sur lequel il accumula les bénéfices et les charges : d'abord légat *a latere* de Bologne et de Ravenne, puis de l'Italie entière, ce favori fut, en outre, abbé commendataire d'au moins douze églises dans divers États, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, pénitencier suprême de la Sainte-Eglise, protecteur du royaume de Portugal, des cantons suisses catholiques, de la basse Germanie, des ordres franciscain et humilié, des chanoines réguliers de Sainte-Croix à Coïmbre, et des chevaliers de Malte et du Christ. Si l'on y joint le comté d'Arona sur le lac Majeur, et la principauté d'Oria, dans le royaume de Naples, il jouissait d'un revenu d'au moins 90,000 sequins. Beau-frère d'une duchesse d'Urbin, il avait marié une de ses sœurs dans la famille des Gonzague, princes de Molfetta; une autre au prince de Venosa, la troisième au prince Colonna, vice-roi de Sicile. Il me-

(1) Voir, à ce sujet, le tome XII des *Archives historiques*.

(2) La voici : *Alexander papa III, Federici I imperatoris iram et impetum fugiens, abdit se Venetiis. Cognitum et a senatu perhonorifice susceptum, Othone imperatore filio navali prælio a Venetis victo captoque, Federicus pace facta supplex adorat, fidem et obedientiam pollicitus. Ita pontifici sua dignitas venetæ reipublicæ beneficio restituta* MCLXXVII. Cette dernière phrase fut enlevée lorsqu'il survint des différends entre Rome et la république.

nait donc une existence princière, lorsque la mort frappa son frère Frédéric au milieu du faste et des espérances. Depuis ce moment, son esprit se concentra sur les graves pensées de la tombe, et le nom de Charles Borromée indique un des prélats qui ont le plus honoré l'Église et fait les efforts les plus efficaces pour la réformer. Renonçant à toutes ces charges, afin de mortifier, par son exemple, la magnificence dissolue des princes ecclésiastiques et séculiers de Rome, il congédia quatre-vingts personnes de sa suite, et ne garda de laïques que pour les bas offices. Sa dépense domestique fut réduite de 90,000 sequins à 25,000 : plus de faste et d'amusements; aux bruyantes réunions de son palais il substitua une académie littéraire et morale, qui tenait une fois par semaine ses séances, dites *veillées vaticanes*. Il excita le pape à construire Sainte-Marie-des-Anges et la superbe Chartreuse de Rome; par ses efforts, beaucoup d'églises furent construites dans toute l'Italie, outre l'université de Bologne.

Au lieu de séjourner à Rome, comme trop d'évêques le faisaient, soit encore dans les cours ou les nonciatures, il voulut au plus tôt se rendre à son siége de Milan, qui constituait, depuis quarante ans, une commende pour les cadets de la maison d'Este. Il ne faut donc pas s'étonner si la discipline s'était perdue dans cet archevêché, et si les ecclésiastiques n'y conservaient ni piété ni bonnes mœurs. Loin de veiller sur les âmes des autres, les prêtres négligeaient leur salut personnel, au point de se croire dispensés de se confesser parce qu'ils confessaient eux-mêmes; imitant les séculiers dans les vêtements, les habitudes et des réunions, ils se livraient au commerce; ils se servaient des églises et des sacristies comme de ports francs pour soustraire leurs marchandises aux droits et aux perquisitions, ou bien y donnaient des banquets et des bals. Les solennités et les dimanches n'étaient que des occasions d'orgies, de fêtes indécentes et parfois féroces; les moines se livraient à l'oisiveté dans le couvent, aux intrigues dehors; les religieuses, malgré les règles du cloître, sortaient pour faire des visites, en recevaient elles-mêmes, et ne manifestaient leur habileté que dans l'art de faire des confitures.

Après s'être entouré d'hommes éminents dont il ne se montra jamais jaloux, Charles se mit en mesure de réformer son archidiocèse. Armé de qualités pénétrantes et souveraines, d'autorité sensible, je dirai de la verge de pénitence pour convertir

et ramener à l'esprit intérieur les catholiques paganisés, il était tout-puissant par ses proches et des alliances dans toute l'Italie ; par des amis, à la cour de Rome; par sa naissance illustre et sa grandeur personnelle, parmi la noblesse ; par la dignité, parmi les ecclésiastiques ; par ses richesses et l'usage qu'il en faisait, parmi le peuple ; par ses vertus et ses macérations, parmi les âmes pieuses. Assez vigoureux de corps pour supporter les voyages et les abstinences, assez énergique pour lutter contre l'opposition des gouvernements, les persécutions des gens vicieux, l'indifférence des obligés, il put, au moyen de ces décrets qui coûtent peu à faire, mais beaucoup à exécuter, discipliner son église dans les matières les plus importantes, comme dans les moindres faits de sacristie. Il disait l'office la tête découverte, et lisait la Bible à genoux ; parlant peu, il lisait encore moins, et jamais les nouveautés, en disant qu'un évêque ne pouvait méditer la loi de Dieu s'il s'occupait de vanités curieuses. Il avait de fréquentes conférences avec son clergé ; toujours l'œil ouvert pour empêcher que l'hérésie ne se répandît de la Suisse dans l'Italie, il parcourut cette république comme légat pontifical, y fortifia le parti catholique et fonda à Milan un collége helvétique, pépinière d'apôtres et de curés pour ce pays.

Charles employa tous ses efforts pour amener la réunion du concile œcuménique. Indiqué d'abord pour Mantoue, en 1537, ensuite pour Vicence, il fut ouvert à Trente, le 13 décembre 1545. Après la septième session, du 13 mars 1547, on en décréta la translation à Bologne ; en décembre 1550, Jules III le ramena à Trente, où, en 1551 et 1552, il se tint jusqu'à la seizième session, pour se dissoudre ensuite devant les menaces de la guerre. Pie IV en ordonna la réunion pour le 29 novembre 1560 ; mais les séances ne commencèrent que le 18 janvier 1562 pour finir le 3 décembre de l'année suivante. La bulle de confirmation parut le 26 janvier 1554.

Les conciles, depuis celui de Nicée jusqu'à celui de Trente, même dans l'histoire mondaine, furent les assemblées les plus remarquables par la dignité des personnages réunis, par la grandeur des questions que l'on y agita, par l'élévation des idées ; or ces idées, supérieures à toute limitation de pays, de races, de temps, étaient fondées sur des principes immuables, et inspirées par une générosité non d'abstractions, mais effective et jamais démentie. Si la foi divine est une source vive de la véritable civilisation, il importe

de la conserver dans sa pureté, de ramener tous les peuples de la terre à l'unité de croyances et de rites, et de purifier l'intérieur de cette société en corrigeant les mœurs et surtout celles du clergé ; de la défendre au dehors contre les ennemis communs, de répandre des fleuves de vérités et de vie sur tout ce qu'il y a de noble, de beau, de généreux dans la nature humaine. Je sais que les esprits négatifs discutent sur ces mérites; mais je m'adresse aux hommes sérieux et loyaux.

Le concile de Trente, majestueuse assemblée des catholiques les plus versés dans les affaires et les lettres, comme ils étaient les plus dignes par leur sainteté, fut, dit-on, exclusivement dominé par les Italiens; mais ce mot, comme il arrive de toutes les dénominations de parti, représente quiconque défendait les prérogatives romaines. En réalité, la discussion dogmatique fut dirigée par les jésuites Lainez et Salmeron, Espagnols, et Le Jay, de Genève, représentant du cardinal Truchsess, évêque d'Augsbourg : parmi les trois présidents figurait le cardinal Pool, Anglais; André de Vega, Wolfange Remy et Gentien Hervet, flambeaux de cette assemblée, n'étaient pas Italiens. Il est vrai que, à cause de la retraite d'un grand nombre d'évêques étrangers, il fallut en envoyer d'italiens, plus pauvres et moins prétentieux, et se servir des jésuites, qui furent alors, plus que jamais, comme on les appelle parfois, les janissaires du saint-siége.

L'importance que l'Église attribue à chaque homme pour ses mérites personnels, non à cause de sa naissance, devait conduire à voter par tête, non par nation; mais ce mode assurait la prépondérance aux Italiens, puisqu'ils étaient cent quatre-vingt-sept prélats contre quatre-vingt-trois de tous les pays ensemble. Outre saint Charles, qui ne recevait aucun bref papal sans se découvrir, le cardinal Morone, fils du fameux grand chancelier de Milan, brillait au premier rang parmi les Italiens ; jouissant d'une haute réputation de savoir et d'honnêteté dans les affaires, il provoqua, sur les instances d'Ignace, la fondation du collége germanique ; mais, comme le pape n'avait pas l'argent nécessaire, il obtint de le mettre à la charge des cardinaux, et le soumit à des règlements qui servirent de modèle au concile de Trente pour organiser les séminaires. Malgré ces divers mérites, et bien qu'il eût fait tous ses efforts pour réprimer l'hérésie en Allemagne et l'exclure de Modène, il fut soupçonné d'être novateur et partisan des novateurs, ce qui le fit incarcérer par Paul IV dans le château Saint-Ange; mais le nouveau pon-

tife, non content de proclamer son innocence et de le mettre en liberté, le chargea de présider le concile.

Parmi les autres cardinaux, nous distinguerons le Bolonais Foscarari, qui fonda à Modène un mont-de-piété, et prodiguait son argent aux pauvres, au point qu'on ne savait pas à quelle source il puisait des sommes si considérables ; l'érudit Seriprando de Troïa, autrefois secrétaire du célèbre cardinal Egidius de Viterbe; Bertani, auteur d'un commentaire sur saint Thomas et d'un traité sur la puissance du pape; le Vénitien Jean-François Comendone (1), d'un style limpide, et qui se tirait avec habileté des affaires les plus difficiles et les plus imprévues : d'abord nonce en Angleterre, puis en Pologne, d'où il fit expulser Ochino, il le fut ensuite à la diète d'Augsbourg afin d'empêcher qu'on y décidât sur des matières ecclésiastiques; il eut pour amis Paul Manuce, Basile Zanchi, Guillaume Sirleto et les hommes les plus distingués d'alors, de même qu'Annibal Caro, qui raconte ses voyages avec un charme infini.

Si Antoine Ciurelio de Bari, évêque de Budua en Dalmatie, se faisait remarquer par des prophéties ridicules et des bouffonneries, Guillaume Sirleto étalait une science sévère; bibliothèque ambulante, il parlait français, latin, grec, hébreu, et le conclave ne voulut pas le nommer pape dans la crainte de le voir trop distrait par ses études; s'ensevelissant dans la bibliothèque du Vatican, il mettait son intelligence au service des autres pour les aider dans leurs travaux, bien qu'il ne publiât lui-même aucune œuvre, et fournissait aux champions du synode des textes et des arguments ; néanmoins il ne dédaignait pas de réunir autour de lui, pour leur enseigner le catéchisme, les enfants qui venaient sur la place Navona avec des fagots de bois.

Dans Augustin Valier, évêque de Vérone, on ne savait ce que l'on devait le plus admirer, ou de sa vaste érudition, ou de sa conscience incorruptible; il écrivit cent vingt-huit ouvrages, mais n'en publia que quelques-uns, parmi lesquels une *Rhétorique ecclésiastique* souvent réimprimée, et une *Histoire de Venise;* il combattit la barbarie scolastique et la peur des comètes.

Daniel Barbaro fut chargé d'écrire l'histoire de Venise, et

(1) Une belle vie du cardinal Comendone fut écrite en latin par A.-M. Graziani (Paris, 1669), et traduite aussitôt en français par Esprit Fléchier, qui fait le plus grand éloge de ce prélat.

composa de belles poésies philosophiques, avec le titre de *Predica de' sogni ;* il fonda à Padoue le jardin botanique et l'académie des Enflammés, traduisit et commenta Vitruve, fit un rapport remarquable sur son ambassade auprès d'Édouard IV d'Angleterre.

Dans ce concile figurèrent encore Jean-Antoine Volpi et Antoine Minturno, littérateurs de premier ordre ; Honoré Fascitello, évêque d'Isola, auteur de lettres et de poésies de mérite ; Marc-Antoine Flaminio et l'évêque Vida, Catulle et Virgile ressuscités ; Isidore Clario, Taddée Cucchi de Chiari, qui corrigea la *Vulgate* d'après le texte hébreu et grec, sans négliger l'exégèse des protestants. Dans la prédication brillaient les orateurs les plus insignes : Alexis Stradella de Fivizzano, le Ferrarais François Visdomini, Barthélemy Baffi de Lucignano, Cornelio Masso, évêque de Bitonto, dont l'éloquence fut l'objet d'un traité de la part de Bernardin Tomitano, médecin et recteur de Padoue, qui lui fit frapper une médaille avec un cygne, et l'inscription *Divinum sibi canit et orbi.*

L'Église proclame qu'elle est l'unique dépositaire et l'interprète de la parole divine, et, par suite, qu'elle ne peut faillir quand elle prononce sur ce que tous doivent croire ; les protestants, substituant à l'autorité commune la capacité individuelle, reconnaissent à chacun le droit d'entendre comme il veut les Écritures sacrées. Ce radical dissentiment éloignait toute possibilité d'accord ; dès lors le concile, comme il ne pouvait jouer le rôle de conciliateur, ni décider autrement que l'Église ne l'avait fait jusqu'alors, n'avait plus « qu'à faire une longue et consciencieuse récapitulation du système catholique. » Déjà à ce point de vue, chacun avait embrassé un parti ; les intérêts politiques s'étaient mêlés aux opinions religieuses, et le monde se trouvait divisé en deux camps, humainement irréconciliables.

Dès le principe, on résolut les points capitaux de la divergence, en mettant fin aux ambiguïtés, moyennant lesquelles, pendant quelque temps, on avait cherché à ramener les dissidents. Les livres des deux Testaments furent déclarés canoniques, comme les traditions concernant la foi et la morale, conservées dans l'Église. Le péché originel fut reconnu, non par un décret doctrinal (1), mais en condamnant quiconque le niait ;

(1) Les pères, qui souvent ne pouvaient s'accorder sur l'expression de quelque article, lui donnaient seulement la forme négative, c'est-à-dire condamnaient une proposition ; dans ce cas on ne saurait les convertir en propositions

on ajouta que, si l'on disait tous les hommes nés dans le péché, on exceptait la Vierge Marie, afin de respecter les bulles que Sixte IV avait publiées sur son immaculée Conception, controversée entre les scotistes et les thomistes. Quant à la grâce et à la justification, la doctrine que Luther prétendait appuyer sur saint Augustin restait absolument condamnée ; par seize chapitres de décret doctrinal, on reconnut la justification au moyen de la grâce prévenante et du libre consentement; les fausses idées sur la prédestination furent condamnées, en niant que la grâce suffit sans les œuvres. Selon la doctrine de Pierre Lombard, appuyée sur la tradition, on fixa les sacrements à sept, et chacun d'eux fut accompagné de canons formels.

Jacques Lainez, général des jésuites, dans le discours le plus célèbre de cette assemblée, soutint que la puissance de la juridiction était uniquement donnée au pontife, et que toute autre autorité dérivait de lui. Il triompha, et cette supériorité du pape qu'on avait voulu détruire resta consolidée ; seul, il fut chargé d'interpréter les canons, d'imposer les règles de la foi et de la vie. Les évêques, au lieu de songer à s'élever au détriment du saint-siége, jugeaient nécessaire de conserver leur autorité sous la protection de celle du pontife ; les princes, voyant leur propre existence mise en danger par les questions théologiques, aimaient mieux s'appuyer sur le pouvoir ecclésiastique que de chicaner sur ses limites.

Il appartient aux historiens particuliers de dérouler l'écheveau très-embrouillé des prétentions, des retards, des demandes, des oppositions ; il nous suffira d'attester que, si la politique eut quelque part dans certaines décisions, la plupart semblèrent dictées par la conscience et la conviction.

La réforme, qui manqua de prétexte dès que retentirent les oracles de cette assemblée générale, à laquelle elle en avait continuellement appelé, resta une révolte manifeste ; contre les opposants qui se détachaient et s'isolaient, l'Église ne pouvait se défendre qu'en se fortifiant dans les barrières de la foi antique. Parmi les catholiques, il n'y avait pas lieu à transactions, ni presque à débats ; il ne restait qu'à mettre en lumière le système entier de la foi catholique ; en effet, on en élimina une série d'opinions divergentes, de manière que la théologie se trouva

positives, car réprouver une assertion n'implique pas qu'on tienne pour vraie l'assertion positive opposée.

réduite à une science positive, débarrassée de la dialectique. Les décisions du concile de Trente, devenues croyances catholiques, rendirent désormais superflu tout autre synode; l'Église, comme l'individu échappé à une maladie dangereuse, parut s'animer d'une vie nouvelle, et s'appliqua tout entière à s'améliorer elle-même et à améliorer la société. L'uniformité des rites devint obligatoire pour le monde catholique, et fut placée sous la vigilance d'une congrégation sacrée.

Pie IV appela Paul Manuce à Rome, afin qu'il publiât les saints Pères avec ses types inimitables. Les leçons apocryphes, les antiennes grossières, les rites burlesques, introduits par l'ignorance et la simplicité, avaient besoin d'être amendés; mais des doctes préoccupés de l'élégance, et des cardinaux dont le rude latin de saint Paul soulevait le dégoût, pouvaient-ils convenir à ce travail ? Les hymnes que le Vicentin Zacharie Ferreri, évêque de la Guarda, avaient introduites par ordre de Léon X, étaient aussi froides par le sentiment que pures de style; il y avait plus de mérite dans celles que Sarbiewki corrigea respectueusement pour Urbain VIII (1).

Pie V fit imprimer un bréviaire obligatoire pour toutes les églises qui n'en auraient pas un depuis au moins deux cents ans; malgré cette réserve, la plupart adoptèrent celui de Rome, qui fut bientôt suivi du missel. Sixte V publia une Bible, qui devait seule faire autorité, et à laquelle il travailla lui-même avec No-

(1) Par exemple, il trouvait :

Ad cænam agni providi
Et stolis albis candidi
Post transitum maris Rubri
Christo canamus principi,
Cujus corpus sanctissimum
In ara crucis torridum
Cruore ejus roseo
Gustando vivimus Deo.

Faisant disparaître les obscurités et les consonnances, il écrivit :

Ad regias agni dapes
Stolis amicti candidis
Post transitum maris Rubri
Christo canamus principi;
Divina cujus charitas
Sacrum propinat sanguinem,
Almique membra corporis
Amor sacerdos propinat.

bili, Agello, Morino, Lelio Landi, Ange Rocca, le cardinal Caraffa (1); mais à peine eut-elle paru qu'on y reconnut beaucoup d'erreurs (2), ce qui la fit retirer, et une autre fut publiée par Clément VIII.

Il ne semble pas qu'au moyen âge l'Église formulât de catéchismes, où les points essentiels de la religion fussent exposés à l'usage du peuple. Le concile de Trente ordonna qu'il en serait fait un, dont la rédaction fut confiée à saint Charles, qui prit pour collaborateurs les dominicains Foscarari, le Brescian Muzio Calino, évêque de Zara, puis de Terni; le Génois Léonard Marini, archevêque de Lanciano. Il fut publié en italien et en latin (3), puis divisé par chapitres, enfin par demandes et réponses dans l'édition d'André Fabrizio; on y joignit une table des évangiles de chaque dimanche, avec une indication du sermon et des ouvrages où l'on avait puisé; il contenait en outre les devoirs du curé sur les divers points de doctrines, de manière à lui servir comme cours de théologie, de sermons, de méditations. Ce *Catéchisme romain*, admiré pour son élégance et sa méthode lucide, prouvait que la profonde et solide érudition sacrée n'a pas besoin de s'envelopper dans des arguments et des formules d'école, mais qu'elle s'accorde avec l'exposition claire et précise, avec la sublime simplicité de la pensée. Les jésuites, qui, sur la question de la grâce, différaient d'opinion avec les dominicains, le discréditèrent et en firent paraître d'autres, parmi lesquels occupe le premier rang celui de Bellarmin.

Les catholiques avaient toujours demandé la réforme au nom de l'autorité, en repoussant le témoignage de l'individu, soit en fait d'opinions ou de morale, cet individu fût-il le pontife, sujet lui-même à l'erreur et à la faiblesse, puisqu'en lui se réunissent l'homme et l'autorité; mais l'orgueil qui refusait de donner raison aux dissidents ne détourna point de la réforme morale, et

(1) Tito Prosper Martinengo, de Brescia (1595), travailla à la Bible Sixtine, outre qu'il revit les éditions de saint Jérôme, de Chrysostome et d'autres. Marc Marini, son compatriote (1594), laissa une *Grammatica linguæ sanctæ*.

(2) Elle fut mise à l'index par Grégoire XIV : c'est une rareté bibliographique.

(3) Logomarsino nie que Paul Manuce en revît le latin, et prétend que les rédacteurs, pour le latin, furent Muzio Calino et les Milanais Pierre Galesino et Jules Pogiano. Nous devons mentionner la *Summa doctrinæ christianæ*, du jésuite Canisio, dont l'Allemagne fait encore beaucoup usage.

le sentiment religieux fut substitué à l'idolâtrie classique dans les arts, dans les discussions, dans les lettres et la vie.

Aucune session du concile n'eut lieu sans décrets de réforme pour rendre à l'Eglise même la pureté des œuvres : on prohiba les mariages clandestins ou sans les trois publications, la communion sous les deux espèces et les ordinations sans bénéfices; on supprima les questeurs et les vendeurs d'indulgences, dont la publication fut attribuée aux évêques seuls ; la collation des ordres, les dispenses et les lettres dimissoriales furent déclarées gratuites ; la résidence devint obligatoire, et par suite la pluralité des bénéfices avec charge d'âmes cessa d'être possible ; on ne pouvait conférer ces bénéfices qu'à des personnes âgées de vingt-cinq ans, et il fallait en avoir vingt et un pour obtenir une dignité dans une église cathédrale, mais toujours après examen préliminaire ; les évêques devaient, chaque année, visiter les églises de leur diocèse, s'occuper de tous leurs besoins et pourvoir à ce qu'on y fît les réparations nécessaires; il était ordonné de consacrer à des distributions quotidiennes un tiers des revenus des cathédrales et des collégiales ; on recommandait d'accomplir le sacrifice de l'autel avec désintéressement et dignité, sans l'accompagner de chants qui pussent faire naître des idées profanes. Chaque évêque fut tenu d'avoir un séminaire, outre l'obligation d'extirper, dans les synodes provinciaux et diocésains, les restes des superstitions et des indécences. Si l'on examine les décrets de ces pieux réformateurs, on dirait qu'ils se flattaient de ramener le monde à la pureté apostolique ; mais ils n'évitent pas les excès qui peuvent gâter les meilleures causes.

Le cardinal Ghiberti, autrefois dataire, fit reproduire les œuvres des saints Pères par l'imprimerie établie dans l'évêché de Vérone, et rendit le clergé de ce diocèse un modèle de discipline ecclésiastique ; aussi le concile n'eut presque qu'à convertir en décret ce qu'il avait déjà introduit.

Charles Borromée, le véritable restaurateur du régime ecclésiastique et de la direction des âmes, le type de ces réformateurs ecclésiastiques, avait dans sa chambre l'effigie de ce prélat dont il suivait les exemples. Les *Actes* sont comme la charte constitutionnelle de l'Église, ses lois universelles appliquées au gouvernement des divers diocèses dans ces comices qu'on appelle conciles provinciaux, vénérables par la promesse que le Saint-Esprit sera là où deux ou trois se réuniront en son nom.

Saint Charles tint six de ces conciles, d'où sortirent les *Actes de l'Église milanaise,* corps admirable de discipline (1). Dans son zèle infatigable, il portait son attention sur les paroisses les plus isolées et les plus éloignées de son vaste diocèse, outre qu'il les soumettait à l'inspection de visiteurs généraux et particuliers. Conseils, commandements, exemples, il employa tout pour rétablir l'usage, presque oublié, des sacrements, et la décence dans les églises qui, dépourvues de cloches, de confessionnaux, de chaires et d'ornements, ressemblaient plutôt à des tavernes; pour introduire des dévotions, des rites et des cérémonies régulières; ramener à l'accomplissement des legs pieux; instituer de nouvelles cures dans les localités, où d'abord un seul prêtre desservait de vastes territoires; habituer les prêtres à monter en chaire, dans laquelle on ne voyait presque que des moines; mieux circonscrire les cures, avec des vicaires étrangers en correspondance avec la cour épiscopale; déterminer les droits d'étole blanche et noire; rendre régulière la tenue des registres de baptêmes, de mariages, de décès; arracher les superstitions, vérifier les légendes de saints et de miracles.

Il institua les compagnies de la doctrine chrétienne (2) pour enseigner, les jours de fêtes, aux enfants non-seulement les vérités de la foi, mais encore la lecture et l'écriture, avec défense expresse à leurs membres d'acquérir, à ce titre, des revenus ou des avantages temporels. Veillant avec soin sur l'observation des fêtes, il s'efforça d'exclure les profanations carnavalesques des dimanches de sexagésime, quinquagésime et quadragésime; toutefois, bien qu'il exposât le sacrement pendant ces jours et fît des processions, « on entendait presque aux portes de l'église le son des tambours et des trompettes, au milieu des carrosses de concours, des cris et du tumulte des tournois, des courses, des joûtes, des mascarades et d'autres spectacles profanes. » Défense à toute femme, quels que soient son état, son rang et sa condition, d'entrer ou de rester dans une église, et d'accompagner les processions sans avoir un voile non transparent, de

(1) En 1657, l'assemblée du clergé de France fit réimprimer et répandre à ses frais les *Instructions de saint Charles.*

(2) *Ceci est la règle pour la compagnie des serviteurs des enfants de la charité, qui enseigne, les jours de fêtes, aux petits garçons et aux petites filles, à lire, à écrire, sans négliger les bonnes mœurs, gratis et pour l'amour de Dieu,* 1556. Que ceux qui aiment l'histoire du bon enseignement examinent ce petit livre.

taffetas, de toile ou de toute autre étoffe, de manière qu'il couvre entièrement les cheveux; que personne n'entre dans une église avec des chiens de chasse ou des éperviers, des arquebuses, des arbalètes, des lances ou armes semblables, et qu'on s'abstienne de les appuyer contre les portes ou les murs d'une église, de les déposer dans les cimetières ou dans les porches (1) ; que les princes excluent les charlatans, les bohémiens, les jeux, les dépenses excessives ; qu'ils défendent les tavernes autant que possible, et qu'on y donne à manger et à boire, mais sans pouvoir loger.

Dans l'intérêt du maintien et de la dignité des prêtres, il s'occupe avec un soin particulier de leurs vêtements, de leurs demeures, des conversations qu'ils doivent avoir, et leur recommande de se raser. Il prescrit aux évêques de ne faire servir à leur table que deux plats, trois au plus, mais sans confitures ou autres délicatesses au sucre. Les anciennes reliques doivent être soumises à un examen rigoureux, et il ne faut pas, sans vérification, en accepter de nouvelles ou de nouveaux miracles. Il éleva des obstacles devant le trop grand nombre des individus qui allaient en pèlerinage par dévotion ou pénitence ; les prédicateurs, autant pour la matière et la forme de leurs discours que pour la manière de les exposer, reçurent des règles excellentes ; il répétait à son clergé ces paroles de la Bible : *Maledictus homo qui facit opus Dei negligenter.* Ses suffragants furent tenus de faire adresser, une fois dans l'année, un sermon par chaque curé, et d'envoyer un prédicateur dans la paroisse de ceux qu'ils jugeraient incapables de mieux faire. Il ordonnait d'ensevelir les morts loin des habitations, dans une enceinte murée, et d'avoir soin des bibliothèques, où la magnificence des anciens avait réuni des livres de tout genre et surtout des manuscrits. En général, il voulait que le clergé veillât sur les mœurs des fidèles, au point d'enjoindre de tenir dans chaque paroisse un registre de la conduite de chacun. Désireux de rétablir les anciennes pénitences publiques, il recueillit dans son rituel celles qui atteignaient jadis les divers péchés, entre autres les suivantes : Pénitence de cinq ans à quiconque consulte les magiciens ; de sept ans, au pain et à l'eau, à celui qui provoque des tempêtes ; de trois carêmes à celui qui s'occupe d'enchantements ; de deux ans à celui qui fait des maléfices ; de quarante jours à celui qui se rend coupable

(1) Édits du 7 mars 1509 et du 13 novembre 1574.

de sortiléges ; de deux ans à celui qui cherche à découvrir les vols au moyen de l'astrologie (1). Parmi les pénitences que l'on pouvait imposer, il compte l'exclusion des habits de soie et d'or, des banquets et des chasses, l'obligation de faire des aumônes, d'aller en pèlerinage, de servir dans des hôpitaux, de visiter les prisonniers, de s'enfermer quelque temps dans des monastères, de prier à l'église les bras tendus, de s'y tenir couché à plat ventre, de se flageller ou de prendre le cilice.

Charles surveillait le commerce des livres avec le même soin dont la police fait preuve aujourd'hui : Que, sans permission, on ne tienne pas de bibles en langue vulgaire, ni de livres de controverse avec les hérétiques ; qu'on ne laisse pas les fidèles aller dans les pays hérétiques, même sous prétexte de commercer ou d'en apprendre la langue, et que l'on favorise le saint office de toutes manières. Il destina les oblats de Saint-Ambroise, prêtres avec vœu d'obéissance spéciale à l'archevêque, à desservir les paroisses les plus pauvres et les plus pénibles ; en outre, il les chargea d'entreprendre des missions et de multiplier les exercices religieux. Les frères humiliés, enrichis par leurs fabriques d'étoffes de laine, possédaient dans le Milanais quatre-vingt-quatorze maisons, capables d'entretenir cent religieux cha-

(1) Il avait défendu à tout prédicateur d'annoncer le jour de la fin du monde : *Ne certum tempus antichristi adventus et extremi judicii diem prædicent ; cum illud Christi Domini ore testatum siti non est vestrum nosse tempora vel momenta* (Act., p. 3). Cependant, dans le cinquième concile provincial, il dit : *Ad nuptias matrimoniaque impedienda vel dirimenda eo cum ventum sit, ut veneficia fascinationesve homines adhibeant, atque usque adeo frequenter id sceleris committant, ut res plena impietatis ac propterea gravius detestanda ; itaque, ut a tanto tamque nefario crimine pœnæ gravitate deterreantur, excommunicationis latæ sententiæ vinculo fascinantes et venifici id generis irretiti sint.* Nous avons déjà parlé de ses procès pour sorcellerie. Voir dans TAPPARELLI, *Saggio teoretico*, XCIII, une défense de l'inquisition, telle qu'on pourrait la faire aujourd'hui.

Non-seulement il mit les pénitences dans son rituel, mais il voulut qu'elles fussent exécutées. On trouve dans les archives de l'archevêché une de ses lettres, du 6 mai 1569, dans laquelle il ordonne que Jacques Riva, de Calenico, et Marguerite de Philippi de Tenza, du val de Blenio, qui avaient osé cohabiter avant d'être bénis par le curé, subissent la pénitence suivante : « Que tous les dimanches, pendant une année, ils se trouvent tous les deux à la porte de l'église, avec une corde au cou et un cierge allumé à la main, tant que durera la messe ; que le prêtre chargé de dire la messe fasse connaître au peuple la cause pour laquelle ils subissent cette pénitence, imposée à cause de leur désobéissance. »

cune, et il y en avait à peine deux; leur revenu de 25,000 sequins, dont la jouissance était dévolue à un petit nombre de moines, devenait la source d'une hideuse dépravation. Charles ayant voulu les ramener à la discipline, l'un d'eux lui tira un coup de fusil. Le pape saisit cette occasion pour abolir cet ordre, dont les revenus lui servirent à doter des colléges et des séminaires, surtout de jésuites.

Un jour qu'il traversait le val Camonica, où l'on ne payait pas les dîmes depuis quelque temps, Charles s'abstint de donner la bénédiction, et les habitants en restèrent épouvantés. Dans la vallée rhétique de Mesolcina, il fit poursuivre sévèrement des hérétiques et des sorciers (1): erreurs que nous voudrions pardonner à cause de l'époque, comme aussi certaines prétentions de juridiction exorbitantes, par exemple, d'avoir une force armée à sa disposition, de faire exécuter les sentences de son tribunal contre les laïques qui ne vivaient pas en bons chrétiens. Rappelons, comme heureux contraste, qu'il prodiguait ses richesses aux pauvres; qu'il procurait l'assistance corporelle et spirituelle aux individus atteints par la peste qui sévissait alors. En effet, tel fut son dévouement, que, l'idée de la charité prévalant sur celle des souffrances, ce fléau, aujourd'hui encore, est appelé dans toute la Lombardie la peste de Saint-Charles.

Jean-François Bonomo, patricien crémonais, évêque de Verceil, était son auxiliaire de prédilection; il remplaça l'office d'Eusèbe par celui de Rome, bâtit le séminaire qu'il confia aux barnabites, institua un mont-de-piété avec ses propres deniers (2), et faillit perdre la vie, dans l'intérêt de la foi, parmi les Suisses et les Grisons. Après avoir introduit les jésuites à

(1) Les seigneurs suisses, l'ayant appris, envoyèrent un ambassadeur à Milan pour que le gouverneur de cette ville rappelât le cardinal. L'ambassadeur mit pied à terre chez un marchand, son compatriote; mais l'inquisition le fit arrêter avant qu'il présentât ses lettres de créance. Le marchand informa du fait le gouverneur, qui fit relâcher l'ambassadeur, auquel il prodigua les honneurs. Lorsque les Suisses apprirent cette violence, ils firent savoir qu'ils auraient arrêté Charles, lequel se retira pour éviter un conflit.

(2) De Vio, dont nous avons déjà parlé, nous a laissé un opuscule : *De Monte Pietatis*, Rome, 1515, adressé à Léon X, contre les monts-de-piété, lorsqu'il en était question dans le concile de Latran; il montre que *nullo modo injustitiæ macula abest a capitulis montis hujus; et etiam quocumque alio modo casus formetur, justitia et æqualitas non servatur*. A cette époque, on discuta beaucoup sur cette institution, à cause de la doctrine qui condamnait l'intérêt de l'argent.

Fribourg, et les capucins à Altorf, il fut envoyé à l'empereur comme nonce apostolique, puis dans les Flandres, toujours zélé pour la cause catholique. Dès que l'évêque de Cologne eut apostasié, il fut le premier nonce ordinaire d'Utrecht, nonciature qui a duré jusqu'à nos jours. Charles Borromée lui laissa les manuscrits de ses sermons, et nous avons de cet évêque, outre des vers, plusieurs discours, des lettres et des synodes, deux poëmes imprimés, l'un qui célèbre les mérites de ce saint, l'autre la victoire de Lépante.

Chargé par Grégoire XIII de visiter le diocèse de Côme, il y fit imprimer des décrets (1) dans lesquels on trouve, à côté de préceptes évangéliques et d'intentions élevées, des exagérations d'autant plus sensibles que la prédominance ecclésiastique avait cessé : Que les évêques n'aient pas de rideaux et de tapis à fleurs, ni table somptueuse, ni meubles élégants, ni vaisselle d'argent, avec laquelle ils pourraient nourrir des pauvres : leur principal office est la prédication, et ils ne peuvent la négliger sans un motif puissant; pendant les trois jours qui précèdent Pâques, que l'évêque occupe le confessionnal pour écouter quiconque se présentera; qu'il fasse, tous les deux ans, la visite diocésaine, et ne souffre à sa table que trois plats, outre le fromage et les fruits; qu'il donne facilement audience à tous, en encourageant même les pauvres à l'aborder; qu'il voie et expédie lui-même tout ce qu'il peut; que chaque maître fasse devant lui profession de foi; les fêtes doivent être observées en s'abstenant d'œuvres serviles et de bonne chère.

L'usage des figures et des anneaux magiques pour guérir des hommes et des animaux, la sorcellerie et les enchantements étaient prohibés : défense de soigner les blessures et les maladies en récitant certaines prières et formules, de recueillir la fougère et sa graine à des jours et des heures déterminés; que l'évêque punisse les magiciens et les devins, comme aussi les sorcières qui enchantent ou tuent des enfants, produisent la grêle ou la stérilité ; chaque année, qu'on rappelle que l'excommunication frappe quiconque ne dénonce pas, dans le délai de quinze jours, tout individu hérétique ou soupçonné de professer des opinions non catholiques; que l'on publie la constitution de Pie V contre ceux qui offensent les membres du saint office, soit dans leurs biens ou leurs personnes; que l'évêque, toutes les semaines,

(1) *Generalia decreta in visitatione Comensi edita ;* Verceil, 1579, et Côme, 1618.

s'entende avec l'inquisiteur, quelques théologiens et des avocats, à l'effet de poursuivre les hérétiques. Tout individu qui blasphème Dieu ou la Vierge payera 25 sequins, le double s'il tombe dans la récidive, et 100 à la troisième fois, outre l'exil et l'infamie. S'il n'a pas de quoi payer l'amende, qu'on le tienne, la première fois, les mains liées derrière le dos, à genoux tout un jour de fête devant l'église; s'il récidive, qu'on le batte de verges à travers les rues; à la troisième fois, qu'on lui perce la langue avec un poinçon, et qu'il soit envoyé aux galères pour toute sa vie. Les peines deviennent plus sévères si le coupable est un clerc; ceux qui blasphèment les saints ne sont pas épargnés : que l'on accorde des indulgences aux délateurs et aux juges; que les curés, toutes les semaines, visitent les maisons pour connaître les besoins spirituels ou temporels, et qu'ils recueillent les billets de la communion pascale.

La prébende des curés s'améliora grâce au prélèvement que l'on fit sur les bénéfices, dont les cardinaux et les prélats jouissaient inutilement. L'avarice des gens de la curie fut refrénée; défense à l'avenir de suspendre, comme c'était la coutume, de petites bourses aux confessionnaux et de placer des tombeaux dans les églises; qu'on ne refuse pas la sépulture faute d'argent, et qu'on ne varie pas, selon les fortunes, le son des cloches ou la grandeur de la croix; si les femmes, dans l'église, laissent apparaître, de dessous leur voile épais, seulement un cheveu, que la faute en soit rejetée sur l'évêque; que ce prélat empêche qu'aucune jeune fille soit faite religieuse par force ou séduction; que les confesseurs de religieuses n'acceptent d'elles ni cadeaux ni aliments; que celles-ci n'aient rien pour écrire dans leur cellule, et qu'elles s'adressent à la supérieure en cas de nécessité; qu'il y ait dans les monastères des cachots, des ceps et des chaînes pour celles qui violent la discipline.

Des instructions semblables furent données partout. L'esprit de règle parut animer la cour et la ville de Rome, qui prirent un aspect ecclésiastique, et le cardinal Tosco ne fut pas élu pape, parce qu'il laissait échapper certains *lombardismes*. La résidence fut rigoureusement imposée aux évêques, comme à tous ceux qui jouissaient de bénéfices; on cessa d'attribuer des abbayes, des collégiales, des évêchés à des séculiers et même à des militaires, qui disaient *mon église*, *mes moines*, comme ils auraient dit *mes serviteurs, mes chevaux*.

Un gentilhomme allemand, qui entendait toujours déclamer contre les mœurs de Rome, vint en Italie pour vérifier le fait de ses propres yeux ; en 1566, il écrivit donc à un prince qu'il avait, au contraire, trouvé les habitants adonnés aux pratiques religieuses, heureux de communier et de fréquenter les églises, couchant sur la terre pendant la semaine sainte, sans négliger les veilles, les jeûnes, ni aucun *artifice de la pénitence*, pour gagner les biens de l'âme. Il poursuit en décrivant ces émouvantes solennités pontificales du jeudi saint, et les excommunications lues à haute voix au peuple qui les écoute dans un silence respectueux; puis, on entend le bruit des canons, qui semble donner à la cérémonie l'aspect du terrible jugement final. De longues files de pénitents, qui se frappaient de la discipline, arrivaient à Saint-Pierre, où la lance de Longin et le saint visage leur étaient montrés, au milieu des sanglots, des cris et des prières.

Je n'accepte pas entièrement ces éloges, parce que, de même que cet Allemand trouve partout la sainteté, d'autres ne voient que scandales; tout dépend du sentiment individuel. La correspondance des résidents vénitiens de cette époque annonce de continuelles rigueurs contre des simoniaques, des adultères et d'autres pécheurs; le 25 décembre 1568, ils écrivaient de Rome : « Dans une ville de la Marche, appelée Amandola, les bannis, « avec lesquels se trouvent, dit-on, beaucoup de moines défro- « qués, ont exercé de grandes cruautés, brûlant les églises, ren- « versant et brisant les images, au grand mépris de toutes les « choses sacrées. Aussi, l'on dit que Sa Sainteté veut prendre « des mesures vigoureuses à l'égard de cette ville et d'une autre « du voisinage, nommée San Genese, parce qu'il est informé que « ces villes renferment beaucoup d'hérétiques. Mais aucune cité « de l'Église ne passe pour en avoir plus que Faenza; Sa Sain- « teté a donc déclaré qu'aussitôt qu'elle serait mieux informée, elle « en ferait sortir tous les habitants, afin de les remplacer par une « nouvelle colonie. Ces jours derniers, on a conduit ici beau- « coup d'individus de cette ville pour les soumettre au tribunal « de l'inquisition. »

Ces moines défroqués sont les religieux qui avaient abandonné les couvents. Dans la même correspondance, il est aussi question des amadéistes, franciscains très-dépravés, que le pape supprima pour leur substituer les mineurs observants ; dans plusieurs localités, surtout dans le Brescian, à Iseo, Erbusco, Quin-

zano, ils résistèrent les armes à la main, expulsant de leurs monastères les observants (1).

Le népotisme ne cessa point, mais se transforma, les papes s'entourant d'un neveu cardinal et d'un autre, laïque, lesquels, à la manière de ministres constitutionnels, acquéraient des honneurs et des richesses, sinon du pouvoir. Benoît, fils du cardinal Accolti, avait puisé à Genève, croyait-on, de la haine contre le pape et des idées républicaines. Sous l'empire de ces sentiments, il ourdit à Rome un complot avec des jeunes gens des premières familles, pour égorger Pie IV, après lequel, disaient-ils, viendrait ce pape angélique, dont le moyen âge s'était occupé plusieurs fois; ils prétendaient être en communication avec les esprits célestes, et se préparaient au crime par la confession et la communion. La conjuration échoua; ils furent découverts, et supportèrent en riant les supplices les plus cruels, en assurant qu'ils étaient consolés par les anges.

Michel Ghislieri de Bosco, d'une piété rigoureuse et d'une vie irréprochable, allait toujours à pied; comme prieur des dominicains, il acquitta les dettes de plusieurs couvents. Inquisiteur à Bergame et à Côme, il brava les injures et les menaces (2). Le pape l'avait jugé propre à diriger le diocèse de Mondovi, ravagé par la guerre. Nommé cardinal, il ne changea point ses habitudes, ni quand il fut nommé pape sous le nom de Pie V. 1566

(1) Voir MUTINELLI, *Storia arcana*. Dans les visites de la paroisse de Saint-Cassien à Venise, en 1570, rapportées par Gallicciolli, on trouve la dépravation des prêtres très-commune, puisqu'il est ordonné à chaque instant aux uns de faire pénitence pour des péchés commis, à d'autres de renoncer à certaines habitudes, de ne pas embrasser les prostituées : l'un ignorait le latin, l'autre était une occasion de scandales publics, cet autre jouait. Dans la correspondance de l'ambassadeur vénitien à Rome, du 30 novembre 1585, nous lisons : « Le pontife a été informé par diverses personnes que les monasteres de Venise « et du diocèse de Torcello sont dans un état déplorable, et quelques-uns con- « vertis en lupanars ; il a dit qu'il voulait y pourvoir. »

(2) En 1565, Philippe Caméraire, illustre savant d'Allemagne, parcourut l'Italie, et décrivit jour par jour son voyage, en s'occupant surtout de la partie matérielle. Il dit du mal du royaume, en citant le proverbe : *Le territoire napolitain est un paradis habité par des diables.* Il s'étonne que le roi d'Espagne ne tire rien, ou presque rien, d'un pays aussi riche, car il faut qu'il dépense tout pour refréner ses sujets et repousser les Turcs. Il décrit les phénomènes du tarentisme; souvent, à leur entrée dans une ville, ils étaient obligés de déposer leurs armes et leurs pistolets, qu'on leur rendait quand ils sortaient ; il ne sait pas en trouver le motif, d'autant plus qu'il y a, dit-il, des hôtelleries où l'on est plus en danger que sur les routes de la Lombardie et de la Toscane. A Rome,

Son choix déplaisait à beaucoup, soit parce qu'il était la créature des Caraffa, soit à cause de sa rigueur bien connue; mais il dit : « Nous ferons en sorte que les Romains aient plus de regrets de notre mort que de notre élection. » Dans la fête d'inauguration, il était d'usage, par une indiscrète prodigalité, de jeter de l'argent à la populace; Pie V fit distribuer cette somme aux indigents et aux pauvres honteux. Les 1,000 sequins que l'on dépensait à faire des politesses aux ambassadeurs, il les envoya aux couvents les plus besogneux; comme on lui disait qu'il en était blâmé par beaucoup, il répondit : « Dieu ne m'en blâmera point. » Il fit des dons aux cardinaux; mais il les pria de l'aider de leurs conseils et de leur coopération pour relever l'Église, dont les malheurs, disait-il, avaient leur source dans les funestes exemples du clergé. En répétant : *Qui veut gouverner les autres doit commencer par se gouverner lui-même*, il diminua ses dépenses et vécut en moine; il n'éprouvait de plaisir que dans le rigide accomplissement de ses devoirs, dans la méditation et l'adoration ferventes, dont il ne sortait que tout en larmes. Il fallut les plus vives instances pour qu'il conférât la pourpre à l'un de ses petits-neveux, moine de grande vertu; un autre étant tombé dans les mains des pirates, il le racheta à bas prix, le fit paraître à Rome en costume d'esclave, et lui donna un cheval avec 100 écus; au contraire, il fut prodigue envers les pauvres, surtout dans une épidémie qui régnait alors.

selon l'habitude, il gémit sur la décadence de cette ville; les hommes lui semblent surtout dégénérés, et la plupart ne savent pas lire. « Il y a sans doute des poëtes, des philosophes et des orateurs, mais tels que l'on ne voudrait pas les entendre; on appelle poëtes certains charlatans qui débitent dans les rues des vers lascifs; les philosophes attribuent tout à la nature ou favorisent la volupté; les orateurs n'ont jamais lu Cicéron ni Démosthène, et tout leur mérite se borne à plaider une ou deux causes. » Dans cette ville, pire lui advint; car, au moment de partir, il fut arrêté par l'Inquisition qui le jeta dans une horrible prison, où se trouvait, depuis un an, Pompée de Monti, baron napolitain, coupable de meurtres et d'incendies, mais alors accusé d'hérésie. Caméraire s'avoua luthérien, et l'on entreprit de l'amener dans le giron de l'Église catholique; le jésuite Canisio lui procura quelque bien-être, et lui donnait des livres pour le convertir; si le dominicain frère Ange le tourmentait, le docteur Donato Stampa, de Milan, lui témoignait toutes sortes d'égards. Un geôlier, nommé Cencio, le préserva d'embûches et de tentatives d'empoisonnement; un médecin, rempli d'humanité, l'assistait, et un inconnu lui offrit de l'argent pour son retour. Il écrivit lui-même une *Relatio vera et solida* pour démontrer que Dieu, par des moyens inespérés, sauve les siens des mains des ennemis, et délivre des calomnies. Son inquisiteur avait été Ghislieri, et c'est pourquoi il se déchaine contre lui.

Ce genre de perfection produit d'ordinaire une grande confiance dans la volonté personnelle et le désir opiniâtre de dompter celle des autres. Inaccessible aux passions humaines, toutes les fois qu'il était dominé par l'idée du devoir, il n'avait d'égards pour personne. Les cardinaux étaient donc obligés de lui rappeler qu'il n'avait point affaire à des anges (1).

Dans les choses de religion, disait l'ambassadeur vénitien, il croit en savoir plus que les autres et n'avoir pas besoin de conseils; lorsqu'il prend une résolution dans l'intérêt du bien, il la maintient, et ni raison d'État ni motif quelconque ne l'en détournent; il laisserait ruiner le monde plutôt que de changer d'opinion. Bien plus, un cardinal disait que, lorsqu'il avait adopté ces opinions, il était homme, pour les soutenir, à affronter seul une armée entière, dans l'espoir que Dieu l'aiderait, à cause de sa bonne intention (2).

Il imposait une discipline aussi rigoureuse qu'aux premiers jours du christianisme : défense aux médecins de visiter trois fois un malade s'il ne s'était pas confessé; quiconque profane le dimanche doit rester un jour debout devant la porte de l'église, les mains liées derrière le dos; s'il récidive, qu'on le fustige par les rues de la ville ; à la troisième fois, qu'il ait la langue percée, et qu'on l'envoie aux galères. Il expulsa les prostituées; mais, s'apercevant que leur absence faisait naître un mal pire, il les réunit dans un seul quartier; le luxe des vêtements fut condamné ; il défendit, les étrangers exceptés, d'aller dans les hôtelleries, et de donner en fief, à quelque titre que ce fût, des terres de l'Église; les dispenses et les indulgences furent grandement restreintes; il enjoignit aux curés de ne pas s'éloigner des paroisses, rétablit la règle dans les couvents, et soumit les religieuses à des obligations plus rigides. Secondé par des évêques zélés, il améliora beaucoup l'Église d'Italie, et publia un missel et un bréviaire nouveaux.

En France, comme les réformés, devenus plus nombreux,

(1) L'ambassadeur vénitien, au mois d'août 1566, assista à un souper de Pie V : « Il mangea quatre prunes cuites avec du sucre; quatre bouchées de certaines fleurs, arrangées en salade par lui-même; un potage d'herbes ; deux bouchées d'un plat de légumes, cuits dans l'eau seulement sans huile ni graisse ; cinq écrevisses cuites dans du vin; au dessert, trois bouchées de poire ou de pêche cuite. Aucun autre mets ne figura sur sa table. Il but deux fois, mais pas plus qu'un autre ne boit communément en une seule. »

(2) Dépêche de Paul Tiepolo, de Rome, le 16 février 1566.

constituaient un parti sous le nom de huguenots, et s'engageaient dans une guerre civile, Pie V fournit des troupes et de l'argent à la ligue qui les combattait; obtenant, non pas au moyen d'un impôt, mais par des prières, 100,000 ducats de Rome, autant des ecclésiastiques, et pareille somme de l'État, il arma quatre mille fantassins et mille cavaliers, qui devaient se joindre à mille hommes de pied et à deux cents chevaux fournis par le grand-duc. Il écrivait à Charles IX : « Nous prions le Dieu « des armées de donner à Votre Majesté une victoire complète « sur ses ennemis; nous espérons que, s'il accorde cette faveur « à Votre Majesté, elle en profitera glorieusement pour venger, « non-seulement ses injures, mais les intérêts divins, et punir « sévèrement les horribles attentats, les sacriléges abominables « commis par les hugenots, en se montrant ainsi le juste exé« cuteur des décrets de Dieu. »

L'armée italienne était commandée par le comte Sforza, de Santa Fiora, et les vingt-sept étendards enlevés par ce chef aux hérétiques furent suspendus en grande pompe dans la basilique de Latran en 1570. Pie V envoya le chapeau bénit au duc d'Albe, qui combattait les hérétiques en Flandre; contre l'Angleterre, ardente adversaire du saint-siége, grâce aux efforts de la reine Élisabeth, il avait permis d'employer tous les biens de l'Église sans excepter les calices ni les croix; il se proposait d'aller lui-même diriger la guerre. Ces idées lui étaient inspirées par son siècle et sa fonction. Il se voyait précédé par deux cent vingt-neuf papes, que le suffrage populaire et le Saint-Esprit avaient faits chefs de la chrétienté, tandis que des novateurs de la veille, sans mission ni miracles, voulaient briser l'unité glorieuse. Ces papes avaient sauvé la civilisation en réunissant tous les chrétiens contre l'Islam; maintenant les Turcs se montraient de nouveau menaçants, et les royaumes chrétiens se déchiraient l'un l'autre. Pie V agissait donc comme un général en temps de guerre, c'est-à-dire avec la rigueur qui est indispensable pour assurer la victoire; puis il songeait aux moyens d'arrêter l'irruption des Turcs; enfin, dans une époque si divisée, il put rassembler une armée chrétienne, et remporter à Lépante la dernière victoire que la chrétienté unie ait obtenue sur les musulmans.

Il prétendait soutenir dans toute sa force la bulle *In cœna Domini*, en contestant aux princes le droit d'imposer à leurs sujets de nouvelles charges; mais, comme les temps et les rois ne voulaient plus le souffrir, il rencontra des oppositions sérieuses.

Philippe II repoussait lui-même cette bulle, regardait l'*exequatur* comme nécessaire, et dut lui écrire pour qu'il ne s'exposât point à voir ce que pouvait un roi fort, poussé aux extrémités.

Informé que Mantoue fourmillait d'hérétiques, il envoya dans cette ville Camille Campeggi, théologien du concile, qui exerça de nombreuses poursuites, suivies de beaucoup d'emprisonnements ; huit individus furent condamnés à faire abjuration publique à Saint-Dominique. Leurs parents cherchèrent à provoquer une émeute pour empêcher la punition; mais, ayant échoué, ils tramèrent contre la vie de l'inquisiteur, et blessèrent deux moines le jour de Noël. Le duc Guillaume, qui s'était déclaré le serviteur de Campeggi, au point de lui promettre qu'il l'aiderait comme sbire s'il le fallait, publia un ban sévère contre les perturbateurs ; mais en même temps il demandait au pape de rappeler son délégué. Pie V, loin d'y consentir, imputa ces désordres à la tiédeur du duc, et fit partir saint Charles pour Mantoue. Ce nouvel auxiliaire échauffa le zèle de l'inquisition, poursuivit sévèrement les hérétiques, imposa des abjurations, et fit subir même de ces supplices que la libre Amérique inflige aux nègres encore de nos jours, et que la haute opinion que nous avons de la sainteté de l'Église nous pousse à déplorer.

Cette sévérité ne diminuait pas, dans le saint pape, sa douce simplicité. Avec un compagnon d'enfance, il avait planté une vigne par amusement, en disant : *Personne ne boira du vin de celle-là;* or son vieux compagnon vint lui offrir un petit baril rempli de la liqueur fournie par cette vigne, en lui rappelant ses paroles d'autrefois ; mais alors, ajouta-t-il, *Votre Sainteté n'était pas encore infaillible.* Un jour qu'il voyageait de Milan à Soncino, il rencontra un jeune domestique qui, touché de compassion en le voyant fatigué, lui fit mettre son bissac sur sa bête de somme, et le porta jusqu'au lieu de sa destination ; Pie n'oublia point ce service, et l'ayant fait appeler, il lui donna un emploi dans le palais.

Ce pontife, sentant sa fin prochaine, visita les sept églises, et baisa le saint escalier *pour faire ses adieux à ces lieux sacrés.* La sincérité de sa dévotion fit que, malgré sa rigidité, le peuple l'aima vivant, et le vénéra après sa mort ; Bacon s'étonnait que l'Église ne comptait point ce grand homme parmi les saints, et Pie V, en effet, fut le dernier pape canonisé.

Afin de se conformer au système de bascule, on lui donna 1572
pour successeur le Bolonais Ugo Buoncompagni, sous le nom de

Grégoire XIII, flexible et clément au point de blesser la justice. En face de l'opinion morale, il dut réprimer ses inclinations mondaines, si bien qu'il eut de la peine à favoriser son propre fils, et ne put rien pour ses neveux ; du reste, il remplissait exactement ses devoirs de chef des fidèles, conférait le chapeau aux plus dignes et répandait l'instruction. Selon les décrets du concile de Trente, il envoya des visiteurs apostoliques, qui vérifiaient les comptes des églises, des établissements pieux et des confréries; mais leur zèle outré produisit des mécontentements. Prodigue autant que Léon X, mais pour couvrir les déficits laissés par ce pontife, il fonda et dota vingt-trois colléges, et, à l'ouverture de celui de toutes les nations, on prononça des discours en vingt-cinq langues. Il rétablit le collége germanique, arène de futurs athlètes : il en créa un pour les Grecs qui recevaient l'instruction dans le langage et le rite nationaux ; un pour les Hongrois, un pour les Illyriens à Loreto, un pour les Maronites, un autre pour les Anglais. Outre la reconstruction du collége romain, il institua celui des Néophytes, puis il en sema toute l'Allemagne et la France, sans oublier même le Japon, où il en ouvrit trois. Il distribua deux millions d'écus pour venir au secours des étudiants pauvres, et un million pour faire des religieuses ou marier de jeunes filles indigentes (1).

Sur les conseils de ce pape, le cardinal Ferdinand de Médicis fonda une imprimerie de cinquante langues orientales, et fit partir pour l'Éthiopie, Alexandrie, Antioche, des voyageurs érudits, entre autres les Florentins Jean-Baptiste et Jérôme Vecchietti, qui en rapportèrent des manuscrits.

Pie IV avait chargé une congrégation de cardinaux de corriger le *Décret de Gratien,* dans lequel se trouvaient mêlés le faux avec le vrai (2), des canons confus ou mutilés, une chronologie

(1) TIRABOSCHI, *Histoire littéraire*, t. VII, liv. 1, ch. 3.

(2) Ces fausses décrétales, dont l'invention, pendant longtemps, fut attribuée à Rome, et qui, disait-on encore, s'étaient répandues en Espagne et de là dans le monde, en introduisant de nouveaux canons et un nouveau droit pour consolider l'autorité des papes au détriment de celle des évêques, ont paru bien différentes aux loyaux investigateurs, protestants et catholiques. La première recherche aurait dû porter sur le corps du délit, et l'on a prouvé que tous en avaient discuté sans les connaître, soit dans les textes, soit dans l'unique et informe édition qu'en fit Merlin en 1530. Une exacte description en a été donnée par le docteur Phillipps ; puis l'abbé Migne les a réimprimées dans le vol. CXXX de sa *Patrologie*, avec une dissertation du docteur Denzinger, professeur à Wurzbourg.

Il résulte de là que l'Espagne ne les connut jamais; qu'elles n'eurent aucune

erronée. Une magnifique édition fut faite du *Corps du droit romain*, travail achevé sous Grégoire XIII, avec de notables améliorations, bien qu'on y trouve encore des erreurs et de fausses décrétales. En 1586, parut le premier *Bullaire*, dans lequel Laerzio Cherubini plaça chronologiquement les constitutions pontificales depuis Léon Ier jusqu'à Sixte-Quint ; il fut augmenté par son fils Ange Marie, ensuite par Ange Lantusca et Paul de Rome. Ces collections ne valent pas le *Bullarium Magnum* de 1727, qui va de Léon le Grand à Benoît XIII, ni le recueil de Charles Coquelines fait à Rome de 1739 à 1748, auquel André Barberi, en 1835, ajouta les constitutions jusqu'à Pie VIII.

Grégoire XIII immortalisa son pontificat par la réforme du calendrier. Nous avons déjà dit (Appendice 2, vol. I) que César, pour le corriger, fixa l'équinoxe de printemps au 25 mars, et fit l'année de 365 jours 6 heures, c'est-à-dire plus longue que la véritable de 11 minutes 12 secondes, de telle sorte que l'équinoxe, tous les 129 ans, avance d'un jour. L'Église, qui dut s'en occuper parce que Pâques tombe à la pleine lune qui succède à l'équinoxe de printemps, trouva au concile de Nicée de 325, que cet équinoxe répondait au 23 mars; mais elle ne sut pas en deviner la cause. En 1257, la précession était de onze jours, et, dès cette époque, on parla d'une réforme, souvent tentée, mais sans réussite. Cette question fut agitée dans tous les conciles, mais surtout dans celui de Trente ; enfin Grégoire XIII, ayant convoqué à Rome les personnages les plus versés dans cette matière, et notamment le Pérousin Ignace Danti, dominicain, et le jésuite Clavius de Bamberg, fit examiner les différentes propositions ; mais la formule véritable fut trouvée par le médecin calabrais Louis Lilio, et complétée par son frère Antoine. Le pape, en 1577, en envoya une copie à tous les

autorité en Italie jusqu'à la fin du onzième siècle, à tel point qu'en 1085, le cardinal Othon, depuis Urbain II, en ayant trouvé pour la première fois quelques-unes dans un concile allemand, les repoussa avec mépris; qu'elles furent compilées en Allemagne, probablement par Benoît Lévita, clerc de l'archevêque de Mayence Autcaire.

Quant au fond, les décrétales ne touchèrent pas à un point qui ne fût déjà établi ; elles ont pour but de défendre les droits des primats en face des métropolitains, c'est-à-dire de soutenir l'indépendance des évêques, au lieu d'appuyer le pouvoir pontifical. L'auteur, qui n'était ni ignorant ni incapable, n'inventa rien, mais il recueillit des lambeaux de lettres de papes, des codes de Théodose et d'Alaric, de la règle de saint Benoît, du *Liber pontificalis* et d'autres autorités, respectées même avant 834, époque où il commença son travail.

princes, aux républiques, aux académies catholiques; après avoir obtenu leur approbation, il publia le nouveau calendrier en 1582, en supprimant dix jours entre le 5 et le 15 octobre. L'année fut fixée à 365 jours, 5 heures, 49 minutes et 12 secondes, avec un bissexte tous les quatre ans; cette correction rapprochait tellement de la véritable année (365 j. 5^h 48^m 55^s) que les minutes excédantes, après 4,238 ans, ne donnent qu'un jour.

Il est vrai qu'on aurait pu alors, au lieu du cycle de 400 ans, en adopter un de 355, qui réduisait l'erreur de 27 secondes à un dixième de seconde sur la durée effective de l'année; il eût été même possible, d'abord, de faire concorder le commencement de l'année avec le solstice, et celui de chaque mois avec l'entrée du soleil dans les divers signes du zodiaque, puis d'assigner trente et un jours aux mois compris entre l'équinoxe du printemps et celui d'automne, et trente aux autres, en diminuant le mois de décembre.

Ces lacunes déplaisaient aux protestants bien moins que le rôle du pape, qui osait se faire juge en fait de calendrier; chacun de s'écrier: C'est un attentat à la liberté des princes et à l'indépendance des peuples; il y va de l'honneur et de la dignité de l'empire germanique; il compromet les libertés gallicanes; c'est une trame des jésuites, un premier pas, et qui sait où il nous mènera! Comme il est dans les habitudes de l'opposition parlementaire, on voulait du moins mettre quelque restriction à cette réforme. Les Grisons proposaient de supprimer cinq jours au lieu de dix: le juste milieu! Les princes, en effet, n'acceptèrent le nouveau calendrier que fort tard: les protestants d'Allemagne, en 1699; la Hollande, le Danemark et la Suisse, en 1700; l'Angleterre, en 1752, et la Suède l'année suivante. il n'est pas encore introduit chez les Russes et les Grecs, qui se trouvent en retard de treize jours (1).

Peu de temps après, dans la congrégation *De propaganda*

(1) Dans l'église de San-Gaudioso à Naples, on conserve une fiole du sang de saint Étienne, qui se liquéfiait d'ordinaire le 3 août. Après la réforme du calendrier, le phénomène ne se produisit que le 14; il en fut de même du sang de saint Janvier, le 19 septembre: ce qui prouve que cette réforme avait été agréable au ciel, bien que toute la terre ne l'eût point acceptée. Pancirolo, au ch. 177, *De claris legum interpretibus*, raconte que des noyers, lesquels restent nus jusqu'au jour de la Saint-Jean, pour se couvrir alors de fruits et de feuilles, devancèrent ce prodige selon le nouveau calendrier.

fide, établie par Grégoire XV et son neveu Ludovico Ludovisi, treize cardinaux, trois prélats et un secrétaire, furent chargés de répandre la religion et de diriger les missionnaires. Ces religieux se répandirent avec une étonnante rapidité des Alpes aux Indes, du Thibet à la Scandinavie, de l'Irlande à la Chine, pour convertir des protestants, des mahométans, des bouddhistes, des nestoriens, des idolâtres, tandis que la civilisation n'apportait aux sauvages que de l'eau-de-vie et des armes pour s'enivrer et s'entretuer ; les prodiges de l'apostolat se renouvelèrent surtout dans les missions des deux Indes, avec l'héroïsme le plus désintéressé et les miracles les plus insignes : aussi, les papes se consolaient des nombreuses pertes qu'ils avaient faites en Europe, en recevant des ambassadeurs de l'Abyssinie, du Japon, de la Perse, des anciens royaumes de l'Orient et des nombreux États de l'Amérique, où l'on établissait des évêchés et des couvents, des écoles, des hôpitaux. Urbain VIII, dans le séminaire apostolique, prépara une pépinière de missionnaires et un refuge pour les prélats que la réforme repoussait. Le cardinal Antoine Barberino y créa douze bourses pour des Géorgiens, des Persans, des nestoriens, des jacobites, des melchites et des Coptes ; sept pour des Éthiopiens, six pour des Indiens et des Arméniens.

Les papes, au moment où ils perdaient l'Allemagne, conçurent l'espoir de gagner le monde slave. La Russie était encore étrangère à l'Europe, et l'on comparait un voyage chez elle à la découverte d'un nouveau pays. Les grands princes se flattaient de se faire accepter dans la société européenne par l'intermédiaire des papes, si bien qu'ils faisaient prier l'évêque de Modène de leur envoyer des missionnaires pour répandre l'Évangile dans la Moldavie. En effet, Innocent IV leur en expédiait en 1247, et donnait même le titre de roi à Daniel Galitsky (1). Mais cette nation adopta le schisme grec ; puis, à la chute de Constantinople, les grands princes élevèrent la prétention de remplacer les césars, prétention fomentée par la foule des Grecs qui cherchèrent un refuge en Moscovie. Jérémie, patriarche exilé de Constantinople, disait en instituant le patriarcat russe : *L'ancienne Rome est tombée dans l'hérésie ; la nouvelle se trouve dans les mains des infidèles, et Moscou est la véritable Rome.*)

Thomas Paléologue, frère du dernier empereur, qui régnait

(1) BARONIUS *ad annos ;* THEINER, *l'Église russe.*

sur Corfou, s'était enfui de cette île pour se retirer à Rome, où il apporta le crâne de saint André; il fit don de cette relique au pape, dont il reçut un brillant accueil et des honneurs. Sophie, sa sœur, s'attira principalement l'estime et l'admiration, non moins par sa beauté que par ses vertus. Le cardinal Bessarion, l'ayant convertie à la foi romaine, conçut l'espoir de gagner, avec son concours, la Russie à l'Eglise, et, par ce moyen, d'extirper le schisme. Jean III, à cette époque, avait délivré la Moscovie de la servitude des Tartares. Un certain Jean-François, monnayeur italien, qui vivait à cette cour en feignant de professer la religion grecque, se fit médiateur entre Paul II et Ivan, lequel accepta le mariage proposé, qui lui donnait des droits sur l'empire d'Orient; mais, quand il eut reçu l'épouse, non-seulement il n'accepta point la foi catholique, mais il en détacha Sophie.

Vingt ans plus tard, Alexandre VI entama d'autres négociations pour amener Ivan à s'armer contre les Turcs. Un certain capitaine Paul, de Gênes, offrit d'ouvrir, à travers la Russie, une voie nouvelle pour aller aux Indes; Léon X profita de l'occasion pour adresser des lettres à Basile IV, dans lesquelles il l'exhortait à réunir les deux Églises; car il voyait, dans cette réunion, non-seulement le retour des populations slaves à la foi catholique, mais une barrière contre l'invasion musulmane. Encouragé par de bonnes réponses que ce capitaine apportait, le pape expédia un évêque à Basile; plusieurs années après, sous le pontificat de Clément VII, une ambassade, conduite par ce Paul, vint de Moscou à Rome; elle admira les pompes pontificales, mais s'en retourna sans rien conclure.

L'empereur Charles-Quint engagea Jules III à renouer les négociations avec Ivan IV, qui désirait le titre de roi, et auquel le pape le promettait s'il revenait à l'unité catholique, pour combattre, de concert, les Turcs et les Tartares. Des lettres furent donc échangées entre le Vatican et le Kremlin; mais les princes d'Europe répugnaient à donner le titre de majesté à ce chef de hordes. Pie IV lui écrivit de nouveau pour qu'il envoyât des prélats au concile de Trente; malheureusement, monseigneur Jean Giraldo, porteur de la dépêche, échoua dans sa mission, d'abord à cause des obstacles que lui suscita la jalousie du roi de Pologne, ensuite par le refus du czar. Lorsque ce prince se trouva humilié par Etienne Bathori, nouveau roi de Pologne, il fit intervenir la cour de Rome, qui pourtant avait cessé de compter sur

lui ; elle lui envoya donc, au lieu d'un prélat, le jésuite Possevino, qui nous a laissé de ce pays une des relations les plus intéressantes.

Né à Mantoue en 1534, d'une famille noble, mais pauvre, il était entré comme précepteur dans la maison du cardinal Hercule Gonzague, près duquel il connut ce que l'Italie avait alors de plus distingué ; estimé de tous, et nommé abbé de Fossano, il voyait s'ouvrir devant lui un avenir splendide, auquel il préféra la vie laborieuse de jésuite. En effet, dans cette société si active, il fut un des membres les plus actifs. Employé dans des missions nombreuses, il fonda des colléges en Piémont, en Savoie, en France. Envoyé par le pape en Hongrie, en Pologne et en Suède, il aida beaucoup, outre les services qu'il rendit, à faire connaître les contrées du Nord. En 1582, arrivé à Moscou au milieu de l'hiver, avec une suite de cinquante interprètes ou docteurs, il dut lutter beaucoup contre les ruses et les brutalités d'Ivan IV, qui associait au faste des empereurs byzantins la férocité d'un barbare ; néanmoins, il parvint à le réconcilier avec le roi de Pologne, et conduisit à Rome une députation de ce prince pour traiter de l'union. Mais Possevino, dont la relation est regardée, même par les Russes, comme un précieux document sur leur pays, s'aperçut que l'ignorante docilité du peuple et l'extrême présomption des boyards et du czar ne permettaient de rien espérer. En effet, aucun accord ne put être conclu (1).

La sainte activité des pontifes s'était donc ravivée beaucoup. Sixte-Quint, bien qu'il fût plus grand prince que grand pontife, se montra plein de zèle pour l'intégrité de la foi et des mœurs ; il publia soixante-bulles, fulmina contre les adultères, les pros-

(1) Voir A. POSSEVINI, *Moscovia ;* Vilna, 1586. Marc Velser, le 18 avril 1608, écrivait d'Augsbourg à Gualdo de Rome : « Passevino raconte que, en Moscovie, « à sa première entrée à la cour, on lui servit un potage fort insipide, préparé « à la manière du pays ; les boyards lui ayant demandé comment il le trouvait, « il crut devoir répondre *bien* par politesse, et alors ils ajoutèrent : *Antoni, ha-* « *bebis quotidie*, sans manquer de remplir exclusivement leur promesse. »

Nous avons le récit de l'ambassade qui, en 1656, vint de Moscovie à Venise, où les Russes s'étonnaient de ne pas voir la marée, au reflux, entraîner les maisons avec elle, car ils les croyaient flottantes ; ils supposaient que les machines du théâtre se mouvaient d'elles-mêmes. Sur l'ambassade qui vint à Venise en 1582, voir MUTINELLI, *Hist. secrète*.

De la part qu'il prit à l'expédition contre les Vaudois, Passevino rend compte dans un Mémoire publié par Zacharie dans le *Iter litterarium per Italiam*, part. II, op. VIII. Voir la *Vie de Passevino,* écrite par Nicolas Ghezzi.

tituées, l'astrologie judiciaire, et donna sur l'usure et les contrats de société les règles que les canonistes suivent encore ; en outre, il fixait à soixante-dix le nombre des cardinaux, et il les voulait irréprochables.

De grands hommes illustrèrent encore la pourpre et la mitre ; outre ceux que nous avons déjà nommés, nous mentionnerons, parmi les Italiens, Rusticucci, homme aussi perspicace qu'honnête; Salviati, qui vit encore dans les souvenirs des Bolonais ; Sartorio, très-sévère et digne d'être à la tête de l'inquisition ; le Bolonais Gabriel Paleotto, très-versé dans les lois et les canons, au point qu'à Trente on le consultait continuellement. Dans le consistoire, il repoussa la contribution qu'on voulait imposer pour aider les catholiques dans les guerres civiles de France ; puis, nommé archevêque de Bologne, il consacra son temps à fonder des séminaires, des congrégations et des confréries ; il réunit des hommes éminents par leur savoir, comme Aldrovandi, Sigonius, Pendusio (1).

Le cardinal Laurent Campeggi, archevêque de la même église, fut employé dans des affaires très difficiles, surtout dans celle du divorce de Henri VIII et dans la diète d'Augsbourg. Son neveu, le cardinal Thomas, qui, dans l'ouvrage *De auctoritate SS. conciliorum,* démontre que les conciles dépendent nécessairement du pape, sauf les cas donnés, joua un rôle aussi actif. Le Génois Clément Dolera, évêque de Foligno, combattit les erreurs courantes, et laissa un *Compendium institutionum theologicarum* très-estimé. Ptolémée Gallio fonda dans sa patrie de riches établissements de bienfaisance, parmi lesquels un collége où les enfants du diocèse devaient être élevés non-seulement dans la grammaire et la rhétorique, mais dans les arts et les métiers : école polytechnique, comme celles dont est fier notre siècle. Fabio Chigi, légat pontifical pour la paix de Westphalie, puis pape, avait toujours un cercueil sous son lit et une tête de mort sur sa table, où ne figuraient que des racines. Le bienheureux théatin Paul d'Arezzo, évêque de Plaisance, qu'il trouva dévoyée, puis de Naples, et cardinal, travailla de concert avec saint Charles. Les visites diocésaines d'Annibal de Capoue, archevêque de Naples, servent encore de modèle. Le Bergamasque Jean-Pierre Maffei écrivit en latin des histoires

(1) Voir sa vie, écrite par son secrétaire Augustin Bruni, *Veterum scriptorum amplissima collectio,* t. VI, p. 1387.

qui rappellent l'élégance de Tite-Live. Parmi les auditeurs de la rote, on nomme encore le cardinal Mantica du Frioul, dont les ouvrages firent texte dans les écoles et les tribunaux; Arrigone, moins occupé des livres que des affaires dans lesquelles il resta irréprochable. « Les décisions de Séraphin Olivier, » dit le cardinal Bentiviglio, « sont supérieures à celles de toutes les cours ordinaires, comme il l'emporte lui-même sur les auditeurs de son propre tribunal. » Ce Bentiviglio ajoute que, « bien qu'Arrigone (Milanais né à Rome) n'égalât point Mantica par la renommée extérieure des livres imprimés, il ne lui était pas inférieur par le mérite plus essentiel de la doctrine, et le surpassait de beaucoup dans l'habileté des affaires. »

Le servite Félicien Scosta de Capitone s'employa beaucoup contre les huguenots; puis, sur les instances de saint Charles et par l'autorité de Pie V, promu à l'archevêché d'Avignon, il préserva cette ville des doctrines et des armes des protestants (1511-77). Il serait trop long de citer tous ceux qui, dans les nonciatures, furent envoyés pour braver ou dissiper les orages de cette époque. Au lieu des poëtes et des soldats d'un siècle antérieur, tel était le cortége dont s'entouraient les pontifes.

Le cardinal Charles Caraffa, nonce apostolique en Allemagne, écrivit la *Germania sacra restaurata*, dans laquelle il examine les progrès de la réforme dans les pays allemands, et les agitations qui la suivirent jusqu'à la guerre de Trente ans. Juvénal Ancina de Fossano, ami, à Rome, des hommes les plus recommandables par le savoir et la piété, renonça aux dignités pour se faire oratorien. Après avoir refusé longtemps l'épiscopat, il fut contraint d'accepter l'évêché dangereux et pauvre de Saluces, où il put déployer son zèle et sa doctrine, jusqu'au moment où le poison abrégea ses jours. L'église de Gubbio fut réformée par le Génois Frédéric Frégose, très-versé dans le grec et l'hébreu, et protecteur de tous les individus qui cultivaient ces langues; enveloppé dans les vicissitudes de sa famille et de sa patrie, ainsi que dans les guerres contre les Barbaresques, il joua un rôle dans les affaires les plus importantes, fut aimé des personnages les plus honorables, et recherché des protestants qui le supposèrent partisan de leurs opinions (1).

Louis Lippomano, évêque de Padoue, après son retour de l'Allemagne en 1553, fit imprimer la *Confirmation et l'établisse-*

(1) GERDES, *Specimen Italiæ reformatæ*, p. 262.

ment de tous les dogmes catholiques avec la subversion de tous les fondements, motifs et raisons des hérétiques modernes ; avec une critique inusitée jusqu'alors, il recueillit les vies de saints jusqu'à l'époque de Bernard, conservant ainsi beaucoup de précieux récits de Grecs et de Latins. Ludovico Beccadelli, littérateur insigne, fut l'ami des hommes distingués, surtout de Bembo, de Contarini, de Pool, dont il écrivit la vie; secrétaire au concile de Trente, administrateur de divers évêchés, puis évêque lui-même de Raguse, il mourut en odeur de sainteté prévôt de Prato. Charles Bescapé, barnabite milanais, employé par saint Charles dans beaucoup d'affaires, puis évêque de Novarre, où il fonda le séminaire, écrivit plusieurs ouvrages de droit ecclésiastique et d'histoire.

Les nombreux miracles alors proclamés, et les fréquentes apparitions dont l'histoire a besoin du prolégomène de la foi, prouvent combien le sentiment religieux s'était ravivé. La Vierge apparaît à Caravaggio, aux Monts dans Rome, à Narni, à Todi, à Saint-Séverin, dans le val Saint-Bernard du Savonais. A Brescia, sur le mont Pitone, elle ordonne à un berger d'y construire une église. L'effigie de Subiaco sue; les chaînes qui arrêtent la procession se brisent devant le saint Crucifix de Côme; une Vierge pleure à Tréviglio dans le voisinage; une autre parle dans l'église de Saint-Sylvestre; à Saint-Eugène de Concorezzo, une autre produit des signes miraculeux; une autre est miraculeusement découverte à Portovenere. En 1539, à Castiglione des Stiviere, dans la demeure Bonetti, au moment où l'on fendait un tronc de noyer, il s'en détache un éclat sur lequel on trouve, finement gravée, une image de la Vierge avec l'enfant Jésus; la vue qu'elle rend à la maîtresse de la maison lui attire la vénération; puis on la place dans l'église, où elle devient célèbre par de nombreux bienfaits. A Lucques, en 1588, un soldat qui perdait au jeu lance les dés à une Vierge en blasphémant, et son bras se rompt dans cet acte. Après ce miracle, les dons affluèrent, et, dans le cours de six mois, la sainte effigie fut l'objet de deux cent cinquante processions, dont les offrandes servirent à construire la Vierge des Miracles.

En 1569, un jésuite associait les jeunes étudiants sous le nom de Marie; de Naples à Rome, à Gênes, à Pérouse, cette congrégation se répandit si rapidement que chaque ville la possédait en 1584, et Grégoire XIII la comblait d'indulgences. Ces confréries spirituelles s'étendirent des écoles aux diverses classes de la

société : les artisans et les nobles, les marchands et les magistrats invoquaient tous Marie dans des formules uniformes. A Rome, on institua l'oratoire de l'Amour divin, auquel appartenaient Contarini, Sadoleto, Ghiberti, Caraffa, qui furent ensuite cardinaux, et Gaétan, Tiene et Lippomano.

A Florence, Hippolyte Galantino, fabricant d'étoffes de soie, s'était appliqué dès son adolescence à aimer et à secourir les pauvres; avec l'assistance du cardinal Alexandre de Médicis, il fonda la congrégation des Vanchetoni ou de la Doctrine chrétienne, qui dure encore, pour venir surtout en aide aux ouvriers en soie. Dans cette même ville, il fut établi, sur les instances du moine Albert Leoni, une pieuse maison des catéchumènes. A Milan, un prêtre, nommé Castellini de Castello, organisa la compagnie de la Réforme chrétienne, laquelle n'était, du reste, que la confrérie du catéchisme, et qui prit ensuite le nom de *Serviteurs des petits enfants*. Le moine Buono de Crémone introduisit dans cette ville, outre la dévotion des Quarante heures et l'usage de sonner l'agonie à neuf heures du soir, un asile à Sainte-Valérie pour les repenties. Nous pourrions ajouter les congrégations du Bon Jésus, de la Mère de Dieu, de la Bonne Mort et tant d'autres.

Les moines avaient cessé leur mission politique du moyen âge, et ce n'était que par obéissance qu'ils se chargeaient d'ambassades ou de réconciliations; mais des ordres nouveaux ou des ordres anciens régénérés tendaient à réveiller le sentiment religieux et à rajeunir le monachisme, alors que les protestants l'abolissaient. Antérieurement, le Calabrais saint François de Paule avait institué les minimes, qui furent appelés en Espagne *Pères de la victoire*, parce qu'on attribua les triomphes sur les Maures à leur intercession; en France, ils s'intitulèrent les *Bons hommes*, parce que leur fondateur fut signalé sous le nom de bon homme à la cour de Louis XI. Les franciscains subirent différentes réformes; frères déchaux d'abord, mineurs conventuels, de l'étroite observance, ils finirent par être capucins. Cet ordre obtint d'être exempté de la faculté de pouvoir posséder, que le concile de Trente avait accordée même aux ordres mendiants. De même que les jésuites exerçaient leur activité parmi les hautes classes de la société, les capucins étaient organisés pour le peuple, au milieu duquel ils se répandaient pour conseiller et prêcher, sans reculer devant les trivialités et les bouffonneries; mais on s'abstiendra de les railler de cette faiblesse, comme

aussi des épreuves absurdes de leur noviciat et de leurs pratiques minutieuses, si l'on se rappelle qu'ils déployèrent un courage héroïque durant les pestes d'alors, et que le sang des suppliciés rejaillit toujours sur leur tunique.

Le Milanais Ambroise Stampa-Soncino, gendre d'Anton de Leyva, abandonna les dignités pour revêtir l'habit de capucin; ayant reçu un soufflet pour avoir repris un individu qui blasphémait dans les rues de Milan, il lui dit, en lui présentant l'autre joue : *Frappe, mais cesse de blasphémer,* et ce dévouement corrigea le brutal. Il mourut parmi les Barbaresques en 1601, après avoir opéré des conversions et racheté des captifs chrétiens. Alphonse III, duc d'Este, renonce au pouvoir à trente-huit ans, se fait capucin à Merano du Tyrol, où il soigne des pestiférés et convertit des hérétiques. Joseph de Leonessa, envoyé comme missionnaire en Turquie, catéchise à Péra les galériens, et les Turcs le suspendent par un pied, puis l'exilent. Rongé par un horrible cancer, et prêt à subir l'opération, il ne voulut pas être attaché, en disant : *Donnez-moi le Crucifix; il me tiendra immobile bien plus que toute espèce de liens.* Laurent de Brindes, professeur à Vérone et à Padoue, se mit à réformer les habitudes des jeunes étudiants; appelé à Rome pour s'occuper de la conversion des juifs, il discutait avec les rabbins sans colère ni personnalités, les invitant à examiner le texte biblique; puis il exhorta les princes allemands à s'armer contre Mahomet III, et, la croix à la main, on le vit chevaucher à la tête de l'armée dans la bataille du 11 octobre 1611, dont la victoire fut attribuée à un miracle de lui; plus tard, on le chargea de former des ligues et de remplir des ambassades pendant la guerre de Trente ans.

Nous avons mentionné le juif Sixte de Sienne, qui, gagné de bonne heure à l'Église et devenu franciscain, prêcha avec beaucoup d'éclat et de fruit; mais, orgueilleux de son mérite, il tomba dans des erreurs qui le firent condamner au feu par le saint office. Ghislieri, ému de compassion devant sa jeunesse et son rare savoir, se proposa de le convertir, et, malgré l'amour-propre qui l'enchaînait à son opinion, il parvint à le ramener; après avoir obtenu sa grâce de Jules III, il le fit entrer dans l'ordre des dominicains, et l'employa utilement, soit à prêcher, soit à convertir des juifs qui, réunis en grand nombre à Crémone, propageaient des livres de leur foi. Sixte choisit les ouvrages utiles, comme le *Talmud* et d'autres, puis jeta aux

flammes ceux qui ne pouvaient rendre aucun service. Dans sa *Bibliothèque sainte*, il traita des livres sacrés, de leurs interprètes, et des erreurs qui en dérivaient. Il mourut à Gênes en 1569, à l'âge de quarante-neuf ans.

Paul Giustiniani avait réformé les camaldudes par la nouvelle congrégation de Monte-Corona, dite des érémites. Thérèse, hors de l'Italie, réforma les carmélites. François de Sales fonda les visitandines ; Joseph Calasanzio, les écoles pieuses ; Jean de Dio, les *fate-bene-fratelli ;* Louise de Marillac, les sœurs de la charité, qui se propagèrent bientôt en Italie. L'Espagnol, frère Pierre, carme déchaussé, prêchant à Naples, recueillit 14,285 réaux, avec lesquels il acheta le palais et les jardins du duc de Nocera, dont il fit l'église et le monastère de la Mère de Dieu. Les thérésiennes déchaussées achetaient également dans cette ville, au prix de 16,000 ducats, le palais du prince de Tarsia, qui devint leur monastère de Saint-Joseph. Le palais Caracciolo fut converti en hôpital des frères de la charité ; celui des Seriprando servit à faire l'église des philippins, la plus somptueuse peut-être de Naples ; les camaldules y occupèrent leur délicieuse montagne, les capucins la Concezione, les dominicains la Sanità, les Paolotti la Stella.

Le Génois François Adorno, provincial de Lombardie et directeur spirituel de saint Charles, fut le premier recteur du collége jésuitique de Milan. En 1581, le père Aquaviva, de l'illustre maison des ducs d'Atri, devint le général de l'ordre, dont la gloire, pendant trente ans, fut l'objet constant de son activité ; il écrivit plusieurs livres sur les jésuites et la religion ; on lui attribue les *Monita secreta*, opuscule absurde, reconnu faux même dans un livre hostile, imprimé quelque temps après contre les jésuites modernes (1).

(1) *De modernis jesuitarum moribus*, sous le nom supposé de Philadelphe, et la fausse indication d'Ignatianopolis, 1672. Le résident vénitien à Rome, le 12 avril 1567, c'est-à-dire vingt-sept ans après l'approbation de la société, écrivait à la Seigneurie : « Sa Sainteté a permis aux jésuites d'avoir 100,000 écus de revenu, outre ce qu'ils possèdent dans cette ville. Le culte divin et la bonne éducation de la jeunesse sont confiés principalement à leurs soins. Ils ont quatre maisons ou palais principaux, deux desquels servent pour leur habitation, et contiennent leurs églises, où chaque jour accourent beaucoup de personnes pour se confesser et communier ; dans les deux autres, plus vastes, ils mangent, et c'est encore là que, sous le nom de séminaire et de collége germanique, ils élèvent, avec un ordre singulier, plus de quatre cents jeunes gens dans la religion et les belles-lettres ; en outre, ils font des leçons publiques sur toutes sortes de pro-

Louis Gonzague naquit de don Ferrant, troisième prince de Castiglione des Stiviere, brave condottiere de Philippe II contre les Anglais et les Maures; renonçant aux grandeurs pour se faire jésuite, il devint, quoiqu'il mourût jeune, un modèle de la perfection intérieure et de la charité qui le poussait, lui prince, à mendier dans les rues de Rome afin de secourir les malades indigents. Il avait eu pour directeur spirituel Jérôme Piatti, jésuite milanais d'une rare vertu, qui entraîna beaucoup de personnes dans la vie monastique par le *Meilleur état de vie du religieux.*

La compagnie reçut aussi un grand lustre du Polonais Stanislas Kostka, qui mourut à Rome en 1568, et de François Borgia, duc de Candie, vice-roi de Catalogne, et grand ami du poëte Garcilasse de la Vega; le dernier s'enfuit de Rome, où il était venu, dans la crainte que Jules III ne le fît cardinal. Le père Pierre Venosta, de la Valteline, envoyé par saint Ignace pour rétablir la religion en Sicile, y fut massacré en 1564. A Naples, le père Salmerone prêchait sur les places, et visitait les librairies publiques pour chercher et brûler les mauvais livres. Le père Palmia convertit beaucoup d'étudiants à Padoue, parmi lesquels trois frères Gagliardi et Antoine Possevino, qui devinrent des flambeaux de l'Église. Le père Landini fut envoyé en mission dans la Lunigiana, la Garfagnana, le Lucquois, à Modène, à Spoleto, à Reggio, où il trouvait le luthéranisme fort répandu, « des prêtres même atteints de l'erreur, et ce culte, ici plus, là moins, professé ouvertement (Bartoli). » Il apaisa beaucoup de haines, surtout à Careggio dans la Garfagnana; puis, il se rendit dans les îles de Caprée et de Corse, où ses efforts furent également couronnés de succès.

Bernardin Realino de Carpi, cher aux cours pour ses belles manières, aux doctes pour ses connaissances philologiques et légales, laissa les fonctions et les honneurs pour se faire jésuite; sa patience et sa charité lui attirèrent la vénération publique. Le Padouan Achille Gagliardi, auteur d'œuvres spirituelles, que l'on voudrait comparer à l'*Imitation de Jésus-Christ*, dirigea la jeunesse avec zèle et habileté dans les colléges de Turin, de Milan, de Venise et de Brescia; bien qu'il eût plus de soixante ans, il prêchait trois fois par jour.

Comme tous les ordres nouveaux, les jésuites veillaient sur

fessions, mais n'enseignent pas les lois. Sa Sainteté les emploie dans beaucoup de choses relatives à la foi, ce qui leur a valu auprès de tous un grand renom de savoir et d'habileté. »

les mœurs; entre autres témoignages, nous avons un mémoire que ceux de Parme présentaient à Pierre-Louis Farnèse contre la dépravation qui se propageait « au déshonneur de Dieu, à la damnation des âmes, et souvent à la perdition de beaucoup de corps et de biens. » Ils gémissent donc sur le peu de crainte envers Dieu, irrévérence qui se manifeste dans les églises, où tous conversent, traitent d'affaires commerciales et se promènent : les blasphèmes sont usuels, et l'on travaille les jours de fête ; les cartes et les dés infestent les cabarets, d'où gaspillage d'argent et rixes fréquentes ; on trouve encore beaucoup de concubinaires, même parmi les ecclésiastiques, et des adultères publics ; les enfants se lancent des pierres dans les rues ; de grands vauriens croupissent dans l'oisiveté au sein de la ville et sur les parvis, jouant, blasphémant, faisant du bruit ; les prostituées sont effrontées et nombreuses. Ils demandent aussi que l'on tempère la rigueur des peines, qui sont pour les autres une perte d'argent et de temps ; que l'on assiste mieux les prisonniers, les condamnés à mort, et que l'on prévienne les contrats usuraires (1).

Chaque ordre nous offre des hommes, ouvriers zélés dans la vigne du Seigneur, qui, façonnés par la surveillance éducatrice des querelles, par les mâles joies de la persécution et la dignité du péril incessant, devinrent des saints ; mais le clergé séculier avait surtout besoin de réformes. Gaétan Tiene, noble vénitien, bonne et placide nature, pleurait en priant, et désirait « réformer le monde, mais sans que le monde s'aperçût de lui. » Association de l'ange et de l'aigle, il s'entendit avec l'impétueux Jean-Pierre Caraffa, évêque de Chieti, depuis Paul IV, et qui chercha la paix dans le sein de Dieu, après avoir vu qu'en s'abandonnant à son cœur, il augmenterait ses inquiétudes. En 1524, ils instituèrent sur le mont Pincio, aujourd'hui riant et peuplé, mais désert alors, les clercs réguliers théatins, prêtres

(1) Nous l'avons publié dans l'*Histoire universelle*, éclaircissements Q au livre XV ; mais Pezzana croit (V. *dell' Affò*, p. 63) qu'il n'est pas des jésuites, mais de la compagnie du saint nom de Jésus, instituée à Parme en 1542 ; cette compagnie, outre l'obligation d'enseigner la doctrine chrétienne et d'assister les condamnés à mort, « devait avertir le prince et ses gouverneurs de tous les inconvénients. » A ce mémoire peut faire pendant la note des abus de Milan, présentée au roi d'Espagne de la part de saint Charles, et qu'on lit à la page 76 du vol. II des *Documents relatifs à la vie et aux gestes de saint Charles ;* Milan, 1857.

avec vœux monastiques, mais sans règles sévères; car ils voulaient s'occuper librement de la prédication, des sacrements, des malades, des prisonniers et des condamnés à mort, rendre au culte son ancien lustre, prêcher sans superstition, convertir des hérétiques; ils faisaient vœu de pauvreté, mais sans mendier, attendant l'aumône de la main de Celui qui donne sa parure au lis des champs.

Dans le sac de Rome, Gaétan fut dépouillé de tout et torturé; il quitta cette ville avec ses compagnons sans autre chose que son bréviaire, et Venise les accueillit à Saint-Nicolas de Tolentino. André Avellino fut bientôt une des lumières de cet ordre; ayant commis un mensonge dans la profession d'avocat, il s'en repentit au point qu'il laissa le monde. Chargé de remédier aux scandales des religieuses de Saint-Archange à Naples, il encourut la haine d'un jeune homme qui le fit poignarder; guéri de ses blessures, il prit l'habit de théatin, et propagea cet ordre à Milan, à Plaisance, à Parme. Au moment où il commençait la messe, il tomba frappé d'apoplexie dans un âge très-avancé. Son disciple, Laurent Scupoli d'Otrante, fut l'auteur du *Combat spirituel* (1608), que François de Sales ne quittait jamais.

A Milan, ravagé par les guerres dont il fut le prétexte, Anton-Marie-Zacharie de Crémone, Barthélemy Ferrari et Jacques-Antoine Morigia, patriciens milanais, instituèrent les barnabites en 1533; les membres avaient pour but de faire des missions, de diriger des collèges, d'aider les évêques, avec vœu de ne briguer aucune charge dans leur congrégation, ni d'en accepter au dehors sans une dispense du pape. Le Novarais Augustin Tornielli refusa plusieurs évêchés pour se livrer à la dévotion claustrale; il composa les *Annales sacrées et profanes depuis la création jusqu'à la rédemption*, première bonne tentative pour éclaircir les difficultés des livres sacrés, et qui servent d'introduction aux *Annales* de Baronius.

Dominique Sauli, bon littérateur, philosophe, historien, politique et même négociant, quitta Gênes pour Milan, où naquit Alexandre qui, devenu barnabite, fut envoyé à Pavie, où l'un des premiers il réforma utilement l'enseignement philosophique et théologique. Après avoir initié ses élèves au grec (il fit dans ce but une grammaire), il leur mettait entre les mains la *Logique* d'Aristote, le meilleur livre, à mon avis, pour redresser ce qui a le plus souffert des révolutions, le bon sens. Un élève expliquait le texte, un autre le traduisait en latin, et le maître dégageait

les principes en évitant les obstacles créés par les glossateurs. Il joignait à la métaphysique l'étude de la géométrie. Aux théologiens, il proposait la *Somme* du plus grand philosophe du moyen âge, dont il s'était tellement nourri, que l'on disait à Pavie : *Si la Somme de saint Thomas se perdait, Alexandre pourrait l'écrire en entier.* A l'égard de l'enseignement du droit, également débarrassé de l'obscurité des gloses, il consulta Marc-Antoine Cucchi, qui enseignait les canons dans cette ville; en échange, il l'aida de ses conseils pour la rédaction de ses remarquables *Institutions;* enfin, comme dit Gerdil, Alexandre ouvrit l'intelligence des hommes studieux, en les disposant à concentrer toutes les forces rationnelles dans la contemplation d'un seul objet, et surtout en les familiarisant aux mathématiques (1). Il aida saint Charles à réformer le diocèse milanais; plus tard, il fut missionnaire dans la Corse, où son zèle prévoyant introduisit les synodes diocésains ; en 1592, il mourut évêque de Pavie.

Le Florentin Philippe Néri, joignant à l'érudition cette humi- 1519-95
lité qui rarement l'accompagne, recherchait le mépris avec autant de sollicitude ingénieuse que d'autres en mettent pour s'attirer l'admiration. Père spirituel des plus grands saints, les actifs Charles Borromée et François de Sales, et le contemplatif Félix de Cantalice, il avait pour amis les hommes les plus recommandables par le savoir, comme Tarugi, insigne prédicateur et cardinal, ensuite Silvio Antoniano, poëte, qui écrivait les brefs pontificaux, et le célèbre médecin Michel Mercati. Philippe se trouvait aussi bien parmi les mendiants déguenillés, sous les portiques de Saint-Pierre, que dans les boutiques de changeurs, dans les tribunaux ou les palais. Avec une douceur inaltérable et la finesse florentine, il savait insinuer la charité, inspirer les sentiments de justice, et sauver la vertu chancelante. Indulgent dans les choses accessoires, il était inébranlable dans les faits essentiels; au confessionnal, il dirigeait les consciences avec une merveilleuse perspicacité ; se faisant un désert de la populeuse Rome, il visitait la nuit les sept églises, puis se retirait dans le cimetière de Saint-Calixte et les catacombes de Saint-Sébastien. Un chaste plaisir l'entraînait encore sur une colline délicieuse du Janicule, d'où l'on domine Rome entière, et dont il avait fait un amphithéâtre ; là, à l'ombre de beaux arbres, il faisait jouer aux jeu-

(1) Le père Spotorno le regarde comme le premier qui réorganisa sérieusement les études philosophiques.

nes gens de petites comédies, faites pour inspirer la piété, véritable sanctification de l'art et du théâtre (1).

Avec Baronius, qu'il excita au gigantesque travail des *Annales*, et avec d'autres personnes d'un haut mérite, il institua, en 1564, la communauté des Prêtres de l'Oratoire, dans laquelle il façonnait la jeunesse à d'agréables dévotions, à une piété affable comme la sienne, mais sans négliger les études libérales. Les oratoriens peuvent revenir au monde quand ils veulent; car ils n'ont d'autres règles que les canons, d'autres vœux que le baptême et le sacerdoce, d'autres liens que ceux de la charité.

Saint Philippe et Persiano Rosa ouvrirent l'hospice de Sainte-Trinité pour les dévots qui allaient visiter le seuil des Apôtres; quatre cent quarante-quatre mille cinq cents pèlerins et vingt-cinq mille femmes y furent accueillis, pendant trois jours, à l'époque du jubilé de 1600, qui, dit-on, vit accourir à Rome trois millions de dévots; les princes et les cardinaux faisaient les stations confondus avec la foule, et les conversions se multiplièrent. Thomas Bozio de Gubbio, très-versé dans les langues et

(1) Si les lettres de Cicéron nous ont causé tant de plaisir, nous ne dédaignerons pas celle que saint Philippe Néri adressait à Clément VII : « Saint Père, suis-je donc un personnage pour que les cardinaux viennent me trouver? Hier au soir, j'ai reçu la visite des cardinaux de Cusa et de Médicis. Comme j'avais besoin d'un peu de manne, le dernier m'en fit donner deux onces par l'hôpital du Saint-Esprit auquel il en a procuré beaucoup. Il est resté avec moi jusqu'à deux heures de la nuit, en me disant de Votre Sainteté tant de bien que j'y ai vu de l'excès, parce que, à mon avis, un pape doit être l'humilité même. A sept heures, le Christ est venu à moi, et m'a réconforté par son corps sacré; Votre Sainteté, au contraire, n'a pas même daigné venir une fois à notre église. Le Christ est Dieu et homme, et cependant il vient à moi lorsque je l'appelle... Je somme Votre Sainteté de me permettre de faire admettre dans un couvent la fille de Claude Néri, auquel, depuis longtemps, vous avez promis de prendre soin de ses enfants. Un pape doit tenir sa parole; chargez-moi donc de cette affaire, etc. »

Clément lui répondait sur la même feuille : « Le pape dit que l'ambition transpire dans la première partie du billet, où il est parlé des visites fréquentes des cardinaux, à moins que ce ne soit pour montrer qu'ils sont des personnes pieuses, ce dont personne ne doute. Si le pape n'est pas allé vous voir, c'est votre faute, puisque vous n'avez jamais voulu être cardinal. Il consent à ce que vous exigez, comme il désire que vous grondiez ces bonnes mères, ainsi que vous le faites, avec force et autorité si elles n'obéissent pas à la première invitation. A son tour, il vous commande de soigner votre santé, de ne pas confesser sans qu'il le sache, et, lorsque vous recevrez Notre-Seigneur, de prier pour lui et pour les nécessités permanentes de la république chrétienne. » (Dans les *Acta Sanctorum*, le 26 mai.)

l'histoire, se mit sous la direction de saint Philippe, qui lui fit abandonner ses livres, ce qu'il avait de plus cher, et le chargea, par humilité, d'enseigner les éléments de la grammaire. Après s'être fait oratorien, il écrivit des ouvrages de profonde érudition, surtout la réfutation de la politique de Machiavelli (1), et ceux qui venaient lui témoigner leur vénération s'étonnaient qu'un homme si humble sût tant de choses.

Alors on vit reparaître des prêtres dans la chaire, où ne montaient auparavant que des moines. Si les austérités exorbitantes, les psalmodies interminables, les prostrations répétées convenaient, dans des siècles rigides, à des sens qui avaient besoin de secousses violentes, à cette époque, au milieu de la riche variété des sacrifices, on songea plutôt au recueillement de l'âme, à la mortification du cœur, à l'éducation de l'intelligence ; en un mot, on voulut dominer la chair par la vigueur de l'esprit.

Au milieu des guerres de ce siècle, la misère s'était accrue d'une manière effrayante, et la fermeture des couvents enlevait à des masses d'individus le pain du corps non moins que la nourriture spirituelle ; la charité catholique avait donc bien de quoi s'exercer. Jérôme Miani, patricien de Venise, défendit, contre les Allemands, durant la ligue de Cambrai, la forteresse de Castelnuovo de Piave, où il tomba prisonnier. Comme Ignace, malade de ses blessures, il fit un retour sur lui-même; car le lit et la prison sont des occasions terribles et fructueuses pour méditer sur le passé et songer à l'avenir. Se vouant à la Vierge de Trévise, et miraculeusement délivré, il rassembla les orphelins abandonnés dans les îles vénitiennes à la suite de ces guerres et de la famine de 1528, pendant laquelle on mangeait jusqu'aux animaux les plus dégoûtants. Après avoir remplacé la toge de sénateur par des vêtements de pauvre, il raviva la charité, et fonda partout des hospices pour recueillir les orphelins et les instruire, pour ramener dans la bonne voie les femmes égarées. A Venise, il assiste les incurables, qui furent également soignés par Ignace, Gaétan et Xavier ; il fait instituer ou organiser les hôpitaux de Vérone, de Padoue, de Brescia et de Bergame ; puis, aidés par des amis dont la pensée est la même, il fonde à Somasca, en 1531, d'autres clercs réguliers, avec la mission d'enseigner les lettres, les métiers, la

(1) *Annales antiquitatum ab orbe condito usque ad annum* 2024. — *Imperium pendere a veris et non simulatis virtutibus.* — *De antiquo et novo Italiæ statu.* — *De jure status.* — *De ruinis gentium et regnorum, etc.*

vertu. Sur le territoire bergamasque, faute de bras, on ne récoltait pas les blés; il se procure des faux, et réunit des moissonneurs qui, au lieu de chants villageois, font entendre des oraisons.

Le Milanais Primo Conti, homme de lettres éminent, fut un des premiers qui marcha sur ses traces; informé que l'hérésie se répandait en Allemagne, il résolut d'aller dans ce pays pour la combattre, et se flatta surtout de convertir Érasme, dont les opinions lui semblaient favorables à ces erreurs; il lui écrivit donc, en signant *Primus Comes mediolanensis*, et ce savant Hollandais, le croyant quelque grand prince, sortit à sa rencontre pour lui faire un accueil cérémonieux; puis, le voyant arriver dans une tenue modeste, sans même un domestique, il rit de sa méprise, en déclarant toutefois qu'il voyait un littérateur si distingué bien plus volontiers qu'un bachelier quelconque. Conti ne tira pas grand profit du tiède Érasme, mais il fut utile à d'autres. De retour dans sa patrie, il pouvait à son gré, à Côme et à Milan, choisir les professeurs de belles-lettres. Les couvents le recherchaient à l'envi pour enseigner la théologie et les langues orientales. Il fut chargé de préparer des matières pour le concile de Trente, où il assista comme théologien du cardinal Visconti, évêque de Ventimiglia. Le savant évêque de Côme, Jean-Antoine Volpi, qui le connut à cette assemblée, l'employa dans son propre diocèse, surtout pour combattre les hérétiques de la Valteline (1).

La congrégation de la doctrine chrétienne, instituée en 1592 par César de Bussi, Milanais né en France, et chargée de catéchiser les pauvres, resta quelque temps unie aux somasques, mais en fut séparée.

Camille de Lellis de Bacchiano dans les Abruzzes, après avoir dissipé tout son bien, est réduit à se faire manouvrier dans une fabrique des capucins; là, Dieu ayant touché son cœur, il se fait moine. Tourmenté par un ulcère à la jambe, il sent combien l'assistance tarifée est insuffisante pour les malades, et, en 1586, il fonde les Crucifères qui les servent comme ils serviraient le Christ lui-même.

Après la peste de 1528, une société fonda à Crémone un asile, où les orphelins des deux sexes travaillaient la soie, le coton et

(1) Octave-Marie Paltrinieri, *Memorie intorno alla vita di Primo del Conte*; Rome, 1805.

la laine. La compagnie de Saint-Vincent y ouvrit une maison pour les veuves ou les femmes malheureuses avec leurs époux, une pour les converties, une de secours pour les individus en danger ; un asile pour les pauvres, auquel le médecin George Fundulo ajouta un legs destiné à préserver les fermiers des exécutions pour dettes à cause de bail ; en 1562, l'hôpital de Saint-Alexis pour les incurables, et un autre en 1564 pour les pauvres honteux. Dans cette ville, Campi rappelle une certaine Marguerite Spineta, tertiaire carmélite, qui pendant trente-cinq ans vécut enfermée dans une petite chambre auprès de Saint-Antoine. Il mentionne également l'affluence extraordinaire de pèlerins au jubilé de 1575 ; tous les diocésains, vêtus de sac, s'y rendaient en procession, et chacun s'empressait de leur offrir l'hospitalité ; la nuit surtout, on voyait ces longues files d'hommes et de femmes marcher nu-pieds au milieu de l'hiver, avec des flambeaux allumés, se flagellant et chantant des psaumes et des litanies.

Véronique Franco, entourée d'hommages à Venise, tenait des réunions célèbres par la musique et les vers, et publia des lettres et de la poésie (1) ; rentrée dans la bonne voie, elle ouvrit pour ses pareilles l'asile de Sainte-Marie-du-Secours. Naples dut à Françoise Longa le fameux hôpital des incurables ; Mariola Negra, de Gênes, fonda une maison pour les femmes corrompues, une autre pour les repenties, et se proposait d'en établir une dans chaque sestier de la ville. Gênes, outre Catherine Fieschi et d'autres saintes personnes, rappelle Battista Interiano qui ouvrit à Acquassola un asile de jeunes filles, auxquelles on enseignait les travaux féminins ; Victoire Fornari qui, veuve à vingt-cinq ans, consacra ses enfants à Marie, se fit pauvre par amour pour la Vierge, et

(1) Henri III la visita dans cet incognito qui se laisse deviner, et lui demanda son portrait en échange de son image qu'il laissa dans son cœur :

Così venne al mio povero ricetto
Senza pompa real che abbaglia e splende :
Benchè si sconosciuto, anch'al mio core
Tal raggio impresse del divin suo merto,
Che a me s'estinse il natural vigor.

Il vint ainsi dans ma pauvre retraite
Sans pompe royale qui éblouit et brille ;
Bien qu'inconnu, il imprima dans mon cœur
Un tel rayon de son mérite
Que ma vigueur naturelle s'est éteinte.

GAMBA, *Lettres de femmes italiennes du seizième siècle ;* Venise, 1832.

fonda le couvent des sœurs de l'Annonciation, lesquelles ne recevaient au parloir, et trois fois par an, que leurs parents les plus rapprochés; la vénérable Battista Vernazza, auteur de traités et de poésies spirituels; Augustin Adorno qui, avec François Caracciolo, institua les clercs réguliers mineurs et la dévotion de l'adoration perpétuelle du Sacrement. N'oublions pas les dix-huit membres de la famille Giustiniani qui, faits prisonniers par les Turcs, supportèrent le martyre plutôt que d'embrasser la religion de Mahomet.

Dans cette ville, on compta jusqu'à vingt et une confréries, dites *casaccie,* à cause des grandes maisons où elles se réunissaient, et qui finirent par dégénérer pour lutter de luxe et se livrer à des exercices athlétiques. Trois sœurs Gonzague, petites-filles de saint Louis, fondèrent à Castiglione-des-Stiviere le couvent des Vierges de Jésus, nobles, sans être cloîtrées, et consacrées à l'instruction, vocation qui les fit épargner par Joseph II et Napoléon.

Les principales familles de Florence illustrèrent leur noblesse par quelques saints. Madeleine des Pazzi et des Buondelmonti, qui dès l'enfance se faisait un plaisir de l'obéissance, devint un prodige de perfection spirituelle et de la contemplation des choses extérieures, associées à une profonde charité envers le prochain. Lorenza Strozzi de Capalle, devenue dominicaine, eut de fréquentes relations avec Ochino et Vermiglio, et pleura sur leur apostasie à chaudes larmes; inspirée par l'amour divin, elle composa des hymnes pour chaque solennité de l'année, qui furent chantées longtemps, traduites même en français et mises en musique. Catherine des Ricci, se dérobant aux jouissances que lui offrait le faste domestique, consacra à Dieu une vie toute d'amour et de douleurs, éprouvée par les contrariétés et la calomnie, puis exaltée par les louanges et l'adoration. Ricci devint un sujet de peintures pour Tosini et Parenti au Prato, comme Micheline l'avait été pour Giotto, sainte Humilité pour Bufalmaco, et sainte Catherine de Sienne pour Vanni et Pacchiaroto.

Sœur Angèle de Desenzano, tertiaire de Saint-François, résolut à vingt-six ans, pour obéir, disait-elle, aux ordres de Dieu, de former une nouvelle société; ayant réuni soixante-treize compagnes des premières maisons de Brescia, elle les plaça, en 1515, sous la protection de sainte Ursule, mais sans règles austères, ni contemplation; prenant pour modèle la diligente

Marthe, elles restaient au sein des familles, cherchaient à découvrir les malheureux pour les assister, visitaient les hôpitaux et les malades, élevaient les jeunes filles. Les fondatrices, s'apercevant qu'elles opéraient une révolution, disaient: « Il faut, au moyen de la jeunesse, renouveler le monde ; les jeunes filles réformeront les familles, les familles les provinces, et les provinces le monde. » Cette institution de bienfaisance et de charité exhalait un tel parfum de sainteté, que saint Charles accueillit quatre cents sœurs dans son diocèse. Répandues bientôt, non-seulement en Europe, mais au delà de l'Atlantique, elles étonnaient par les miracles de la charité les sauvages du Canada, où elles prêchaient l'Évangile comme dans les capitales de la France et de l'Angleterre ; naguère encore, elle faisaient envier aux Anglais les services qu'elles rendaient aux combattants de la Crimée.

La charité trouva un magnanime champion dans saint Vincent de Paul, bourgeois français, dont le nom rappelle tout ce qu'elle a de sacré, de spontané, d'exquis. Ses prêtres de la Mission, institués en 1625, se répandirent bientôt dans la Corse, déchirée par d'atroces vengeances, et dans l'Italie, où le Piémont, le territoire de Gênes et la Romagne offraient un vaste champ à leur zèle. Les bergers qui menaient paître les troupeaux dans la campagne de la Romagne et les vallées de l'Apennin, restaient de longs mois sans sacrements ni prédications, ignorant même les vérités principales de la foi ; les missionnaires les réunissaient le soir pour les instruire dans les étables ou à ciel ouvert, et, les jours de fêtes, ils les appelaient autour de quelques tabernacles pour les régénérer par les rites sacrés (1).

(1) La charité à domicile et les visiteurs du pauvre, institutions si louables de notre époque, appartiennent encore à ce moyen âge, qui pourrait nous offrir tant d'exemples s'il était étudié avec bienveillance. En 1402, Pileo des Marini, évêque de Gênes, avait institué un office pour recueillir des aumônes et les distribuer aux pauvres de la cité. Cette *magistrature de la Miséricorde* fut agrandie plus tard, et l'on y ajouta l'*office des Pauvres*, dont les statuts furent rédigés en 1593. Saint Antoine, non encore archevêque de Florence, organisa, en 1441, les *Pourvoyeurs des pauvres honteux*, que le peuple appela *Bons hommes* de saint Martin. Distribués dans les sestiers de la ville, ils pourvoyaient à tous les besoins des pauvres, mariaient les jeunes filles, fournissaient des lits, des couvertures, des habits, des remèdes, rachetaient les objets donnés en gage et cherchaient à ramener du vice. Il était défendu à l'autorité ecclésiastique et civile d'intervenir dans leurs affaires, d'en changer les ordres ou d'en scruter les richesses; car on voulait que tout fût abandonné à la probité des pourvoyeurs et

Alors on publia des livres d'une dévotion plus régulière, et des légendaires écrits avec une meilleure critique; ceux de Pierre Natali, évêque d'Equilio, du Milanais Bonino Mombrizio, de Louis Lippomano, évêque de Vérone, furent surpassés par les travaux de Laurent Surio et des Bollandistes.

La réforme devait pénétrer dans la vie entière; or, s'emparer de l'éducation, comme le firent les barnabites, les somasques, les scolopes et surtout les jésuites fut un acte de grande habileté. Les hommes de lettres souffraient avec impatience de voir la jeunesse confiée partout aux disciples de Loyola; Jean Baptiste Giraldi, écrivant au mois de mars 1569 à Pierre Vettori, blâmait Emmanuel Philibert de ce qu'il avait aboli dans l'université de Turin la chaire d'éloquence et de poésie, en permettant aux jésuites de les enseigner, c'est-à-dire de répandre la barbarie la plus honteuse.

Il est certain que l'éducation, dans la pratique et les préceptes, prit une teinte religieuse, inconnue jusqu'alors; au dehors même des séminaires, on insinuait la vénération pour les choses sacrées, et l'obéissance absolue aux papes. Les exercices jésuitiques habituaient à méditer, à fréquenter les sacrements, à vouloir les églises élégantes, les rites décemment célébrés. Sadoleto écrivit en latin un bon traité sur l'éducation; un autre, sur les instances de saint Charles, fut rédigé en langue vulgaire par le cardinal Antoniano, improvisateur admiré (*De l'éducation chrétienne et politique*); plus tard, le Siennois Horace Lombardelli publia les *Coutumes des jeunes gens*.

Mais là surgissait une question qui s'est réveillée de nos jours comme à d'autres époques: convient-il de former le goût des jeunes gens sur les classiques païens? Les premiers Pères les excluaient d'ordinaire, attendu l'urgence du péril, alors que le paganisme, loin d'avoir encore cédé les armes à la vérité, se présentait dans la société avec la puissance des intérêts, de l'habitude, de la légalité. Ces études déchurent dans le moyen âge; mais il en survivait quelques traces dans les couvents, qui nous ont conservé tous les classiques que nous possédons; puis les ouvrages des anciens reprirent au point de l'emporter sur les travaux ecclésiastiques; quelques individus, par réaction, croyaient donc qu'on devait les bannir au moins des écoles,

à la Providence. De cette manière, on distribuait 14,000 sequins par année, et 10,000 le siècle suivant. (PASSERINI, *Histoire des institutions de bienfaisance de Florence*.)

comme inspirant des sentiments et une morale entachés de paganisme. Sur cette question, l'Église se montra tolérante, aimant mieux utiliser que détruire les éléments de l'instruction. Saint Charles mit les classiques dans les mains de ses séminaristes; mais il conseillait en même temps d'employer quelques-uns des saints Pères : avec les *Offices* de Cicéron, ceux de saint Ambroise; avec la rhétorique du même auteur, celle de Cyprien. Il voulait qu'on supprimât les peintures scandaleuses de Virgile et qu'Horace fût expurgé.

Un peu plus tard, le père Possevino, dont nous avons déjà parlé, prononçait à Lucques un discours dans lequel, loin de condamner l'usage des classiques, il faisait voir qu'on pouvait les utiliser même pour la morale (1); mais il voulait, comme antidote, qu'on leur associât les œuvres de Pantène, de Justin, martyr, d'Eusèbe, et surtout de saint Augustin, lesquels donnèrent une interprétation chrétienne à la civilisation des gentils. Il semblera étrange que les professeurs d'alors voulussent expliquer aux jeunes gens les épigrammes de Martial, comme très-propres à faire comprendre les Douze Tables. Possevino exclut cet auteur; mais il demandait que les professeurs eussent à la main les saints Pères, afin de s'en servir pour chercher la vérité dans les profanes mêmes, et déterminer la différence qui existe entre la lumière pure de Dieu et la clarté imparfaite et nébuleuse que les païens trouvaient dans leurs cœurs, d'où ils balbutiaient comme des enfants, au lieu de parler comme des hommes raisonnables : « Qu'on n'oublie pas, disait-il, que tout ce qui a été dit de la vertu par les gentils, n'est qu'une ombre en comparaison de la vertu chrétienne; que l'on démontre aux élèves que notre religion rend évidents les faits dans lesquels Cicéron voyait des énigmes; les éloges qu'il se prodigue à lui-même et aux autres ne peuvent être acceptés comme tels par des cœurs chrétiens, lesquels doivent fonder leurs espérances sur les récompenses éternelles, et mettre leurs couronnes aux pieds du Christ, à qui appartiennent toute la gloire et toutes les louanges; cette proposition de Marcus Tullius, que l'homme ne doit se venger que lorsqu'il est provoqué, peut introduire une grave erreur dans l'âme chrétienne, et présente un nouveau contraste entre la perfection chrétienne et la morale défectueuse des gentils; il faut

(1) En 1589, il a été publié, pour la première fois, par Cavedoni, dans les *Memorie di Modena*, de 1829.

montrer que l'abondance cicéronienne ne convient pas à tous ni toujours. Les traités de la *Divination* et de la *Destinée* ne conviennent pas à la première jeunesse; mais pourquoi ne joindrait-on pas aux *Offices* quelques extraits de saint Ambroise, ou des morceaux de Lactance, pour suppléer à ce que Cicéron ne connut pas, ou pour en corriger les erreurs? Ceux-là se combineront avec ceux-ci, de manière qu'on fasse, dans les compositions, bon usage des uns et des autres, en empruntant à Tullius le style, aux Pères la doctrine et la véritable piété. Le traité de Cicéron sur l'*Amitié*, si l'on y joignait les préceptes de charité que l'on trouve dans le catéchisme romain et une épître de saint Paul aux Corinthiens, ne donnerait-ils pas d'excellents fruits d'élégance, de propriété et de piété? De même, il sera bon d'associer aux *Commentaires* de César les exemples du livre de Josué ou des Rois, c'est-à-dire de mettre en contraste la saine intelligence de l'histoire et l'étude des châtiments de Dieu contre les païens; les parallèles entre les héros de Rome et de la Grèce, et les guerriers chrétiens, comme Charlemagne, saint Louis de France, saint Étienne de Hongrie, fourniront un enseignement instructif et sain; on ajoutera aux derniers ceux qui, de nos jours, ont mis un frein à la barbarie orientale, tels que Vasco de Gama et Albuquerque, d'autant plus que leurs exploits sont écrits en bon latin par les pères Émile, Jove et Maffei. »

Voilà ce que voulait Possevino, et qui répudierait de telles idées?

Parmi les livres prohibés, il était juste de compter le *Décaméron*, contre lequel déclamaient depuis longtemps les âmes honnêtes et les confesseurs; outre une foule d'autres, Boniface Vannozzi disait : « Ces traités amoureux, ces discours si lascifs ont ouvert de grandes fenêtres à l'idolâtrie et aux hérésies, à des mœurs détestables, à des coutumes très-corrompues et très-licencieuses parmi les catholiques; celui qui pourrait compter combien le *Décaméron* a perdu de femmes resterait frappé de stupeur (1). »

Toutefois, on regrettait de priver les études d'un livre que l'on regardait comme un modèle de style; on songea donc à l'expurger. Le maître du sacré palais indiqua les passages à supprimer et à corriger; puis une députation de Florentins, dont le principal était Vincent Borghieri, adopta ce livre, qui parut ainsi en 1573, avec approbation de Grégoire XIII. Les zélés n'en furent

(1) *Lettere miscellanee*, t. I, p. 580.

pas satisfaits, et l'on demanda une correction nouvelle, dont s'occupa Léonard Salviati. Les railleries et les déclamations des humanistes n'épargnèrent pas ce travail, qu'ils comparaient aux culottes dont Paul IV avait voilé les nus du *Jugement* de Michel-Ange.

Le concile de Trente avait ordonné de ne placer dans les églises que des images approuvées par l'évêque; il voulait, par cette censure, qu'il n'y eût rien de faux, de profane, d'indécent, de contraire à la vérité des Écritures et des traditions, ou qui rappelât de vulgaires superstitions. Les images devaient convenir à la sainteté et à la dignité du prototype, de manière que leur vue excitât la piété, non des pensées honteuses. Saint Charles répétait ces prescriptions, en abolissant même la pieuse coutume, dont on avait abusé, de représenter la passion du Christ ou des actes de saints; il ne voulait pas que les visages des derniers fussent des portraits de personnes vivantes.

Mais les représentations théâtrales sont-elles compatibles avec la religion? beaucoup étaient pour la négative, et les œuvres d'alors, surtout les comédies à sujet, leur donnaient grandement raison. Une troupe d'acteurs jouait à Milan des pièces indécentes; Charles Borromée les frappa d'une décrétale, approuvée par le gouvernement, qui les bannit; mais ils recoururent au saint, en lui disant que cette mesure les réduisait à la dernière misère; accueillis avec charité, ils obtinrent la permission de continuer le spectacle, à la condition de soumettre le canevas de leurs pièces à des personnes qu'il désigna. De semblables précautions furent prises ailleurs.

Nous avons vu que saint Philippe Néri avait introduit les oratorios, qui d'abord étaient des laudes chantées dans les églises sur la musique de Jean Animuccia, maître à Saint-Pierre; par la suite, ils grandirent jusqu'à former de complètes représentations de faits moraux et sacrés. La musique alors n'était qu'un travail de difficultés vaincues, de fugues continuelles et de combinaisons disparates; n'attribuant à la voix humaine d'autre valeur que celle d'un instrument quelconque, elle voyait un mérite capital dans les imitations de sons, les prolations, les rapports sesquialtères, les nœuds, les énigmes; dans ces conditions, pouvait-elle convenir à la sainteté des rites qui doivent élever l'âme vers le Créateur? Dans des compositions de quatre, de cinq, de six, de sept et même de huit parties, les paroles s'embrouillaient et n'offraient plus de sens; les compositeurs se permet-

taient d'intercaler des mots italiens et parfois obscènes; les organistes cherchaient à produire de l'effet par des airs connus, et des messes entières furent composées sur des motifs profanes.

Léon X avait appelé de Florence Alexandre Mellini, pour habituer les gens de sa chapelle à conserver la tonique dans le chant des psaumes, et la mesure syllabique dans les hymnes. Les réformateurs catholiques et protestants jetèrent les hauts cris, et le concile de Trente s'en montra scandalisé. Paul IV fit examiner la question de savoir si l'on devait tolérer la musique dans les églises; la commission nommée à cet effet établit qu'on ne chanterait ni messes ni motets dans lesquels se trouverait ce mélange de paroles, ou qui seraient composés sur des airs profanes, et qu'on n'admettrait que les textes adoptés par l'Église; mais les maîtres assuraient qu'il serait impossible, dans un chant figuré, de faire entendre clairement et constamment les paroles, à cause des fugues et des imitations, caractère de la musique sacrée.

1529-94 — *Et pourquoi ne le pourrait-on pas?* dit Pierre-Louis Palestrina. Élève des Flamands, les maîtres les plus habiles d'alors, et renvoyé de la chapelle papale parce qu'il s'était marié, il vivait inconnu dans la solitude et le malheur, se perfectionnant dans son art, au point de s'élever à des compositions libres et originales. Connu et nommé maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran, il mit en musique les *Lamentations* de Jérémie, le *Magnificat*, les *Reproches*, sans sacrifier la parole à l'harmonie. Invité à composer une messe destinée à servir d'épreuve, il se mit à l'œuvre comme un individu qui veut sauver son art de la mort; on trouve sur son manuscrit: *Seigneur, éclairez-moi.* Après deux tentatives peu heureuses, il composa la fameuse *missa papalis* à six voix, avec une mélodie simple, en respectant l'expression rituelle, qu'il sut adapter à la diverse signification des cantiques et des prières; aussi la comparait-il aux chants célestes que saint Pierre entendit dans ses extases.

Cette expérience suffit pour que cet art, comme les autres, fût assuré de son triomphe; ainsi, lorsque la réforme ne savait qu'abolir et détruire, l'Église, même en cela, ravivait et sanctifiait (1). Lorsque Palestrina a pris un motif, il le développe avec tout l'ar-

(1) Joseph Baini, *Mémoires historico-critiques de la vie et des œuvres de Pierre-Louis Palestrina;* Rome, 1828. — Winterfeld, *Jean Gabrieli et ses contemporains, ou Histoire du meilleur chant sacre dans le seizième siècle, spécialement dans l'école de musique de Venise;* Berlin, 1834.

tifice de la contre-pointe *fugata*, en écartant tout accompagnement instrumental ; il se fait admirer par la clarté, la précision, le respect sévère de l'harmonie, la grâce, la vérité d'expression unie au goût délicat, par une noble simplicité dans la modulation. Chez les Flamands, tout était rhythme et mathématique ; mais lui, possédant l'esprit et l'onction, il chantait au lieu d'argumenter ; aux formes matérielles, il donnait de la sérénité et de la vie, comme s'il voulait réaliser cette pensée de saint Bernard, que la musique *sit suavis at non sit levis; sic mulceat aures ut moveat corda, tristitiam levet, iram mitiget, sensum literæ non evacuet sed fecundet* (1). Il n'atteignit pas la perfection de l'art, et l'on peut le comparer au Pérugin ; toutefois, bien qu'il fût pauvre de mélodie, il possédait à un si haut degré le pur sentiment de l'harmonie et de la tonalité, que nul autre artiste ne sut jamais faire chanter, avec une élégance et un bonheur pareils, quatre, six, et jusqu'à huit parties distinctes. Ses madrigaux sont encore le modèle inimitable des contre-pointistes; mais quiconque assiste, un vendredi-saint, aux cérémonies de la chapelle Sixtine, doit se convaincre qu'il est impossible d'exprimer avec plus de vérité le sens intime des Écritures et leur signification symbolique. Haendel et quelques autres ont reproduit la majesté de son style ; mais personne n'a égalé la puissance, l'accent profond et simple, la mystique tendresse, l'enchanteresse suavité de ses harmonies, pour révéler les douleurs de la mère d'un Dieu ou les angoisses de l'Incarné, pour nous transporter dans un monde invisible et nous faire entendre les symphonies dont les anges entourent le pavillon de l'Éternel.

Ainsi, au commencement du siècle, tout était devenu païen dans les mœurs, les arts, les gouvernements et l'Église; mais, sur la fin, on ne faisait presque rien que sous l'impulsion d'intérêts religieux : c'était au nom du christianisme que tous écrivaient, combattaient, tuaient, dirigeaient l'éducation et l'existence ; de puissantes influences ecclésiastiques entrent dans les conseils des rois pour en diriger la conduite et les actes ; les papes, dépouillés de la moitié du monde, réparent leurs pertes par l'acquisition des deux Indes, et refrènent les rois et les penseurs avec une poignée de clercs, redoutés partout où se manifeste une révolte contre l'autorité de Pierre.

Si la réforme ne put déraciner le vice et ne changea point la structure des universités et des corps religieux auxquels était

(1) *Epist.* 1312.

confié le haut enseignement ; si même les ordres nouveaux perdirent de leur zèle ou se corrompirent, la charité avait un baume pour chaque plaie, et empêchait que la corruption n'atteignît la dernière limite. Des âmes fatiguées des orages et du monde cherchaient un refuge dans les mains de Dieu ; les sœurs de la charité, se jetant au milieu des misères, et les carmélites s'ensevelissant vivantes, paraissaient envahies par une passion chrétienne ; le clergé se répandait partout, cherchant l'ignorance pour l'instruire, le vice pour le corriger, la vertu pour la soutenir, l'indigent pour le nourrir, sans reculer devant le martyre du mépris et de la calomnie. L'esprit ravivé du christianisme combattait l'effervescence de la chair et la volupté sensuelle.

CHAPITRE CXLVII.

CONFLITS JURIDICTIONNELS. DROIT CATHOLIQUE. SARPI ET PALLAVICINO.

Au milieu d'une si grande divergence de faits et de dogmes, les esprits se ralliaient dans une pensée commune, l'abolition de la puissance centrale du pape ; tous opposaient les nationalités à la république chrétienne, l'opinion personnelle à l'unité de la foi, et voulaient subordonner le pouvoir ecclésiastique à l'autorité civile, c'est-à-dire la conscience au décret, le droit au fait, la liberté à la permission, le for intérieur à l'extérieur. La chrétienté ne fut plus une contre un ennemi commun, les infidèles ; mais elle se trouva divisée en deux camps hostiles, d'où sortaient et qui souffraient des persécutions réciproques.

La réforme donna plus d'importance aux études. Les langues anciennes devinrent nécessaires pour les controverses religieuses ; mais la belle littérature disparut dans le gouffre de ces débats. Le soupçon fit étouffer la culture intellectuelle dans des pays, l'Italie, par exemple, où elle s'était développée sur une grande échelle. On n'étudia plus l'antiquité pour la rattacher à l'histoire entière du monde. Les faits grecs et romains absorbèrent l'attention, dont parurent moins dignes les temps moyens, qui étaient pourtant l'enfance et la jeunesse des sociétés modernes ; à force de répudier tout ce qui venait de cette époque, on éteignit l'originalité. L'imagination, endormie d'abord parmi les

peuples classiques, se contentait d'imiter et de compiler; puis, réveillée par la foi, elle dut céder à la raison positive qui proclamait la pensée comme force exterminatrice ou conservatrice, et s'égara dans des discussions insolubles. Le monde de la science, une fois séparé de celui de la foi (d'autant plus qu'on s'occupa d'opprimer l'opinion fausse plutôt que de répandre la véritable), il s'ensuivit des réactions violentes, la tyrannie de la pensée alors que son émancipation était proclamée, et la nécessité de nouvelles révolutions.

L'Italie en souffrit plus que les autres contrées. En effet, cessant d'être la métropole du monde entier, elle ne vit plus affluer les richesses et les dévots de toutes parts; les prélats n'accouraient plus à Rome de tous les pays, et les prélats italiens n'allaient plus dans tous les pays pour acquérir des richesses et des connaissances, déployer leur activité, exercer leurs talents par l'espoir des hautes dignités. Les écrivains aux allures indépendantes durent se taire ou subir des châtiments; pour obvier aux abus, on étouffa la véritable science. La papauté, au point de vue temporel, fut encore ambitionnée par d'illustres familles; souvent on aperçoit sous la tiare moins le prêtre suprême que le prince national, qui s'efforce de rendre son éclat au saint-siége par les intrigues et d'habiles manœuvres dans des situations scabreuses.

Lorsque Rome, après avoir absorbé tous les éléments de la vie intellectuelle et morale, eut repris de la vigueur par l'éclaircissement du dogme et la correction de la pratique, elle arrêta chez les méridionaux la tendance à la réforme; puis, avec les allures d'une conquérante, elle s'apprêta à ramener sous son autorité les peuples égarés, et reprit l'offensive en posant ses vérités comme absolues, hors desquelles elle niait qu'on pût se sauver; elle aurait même voulu faire disparaître toute différence intérieure d'églises nationales, de rites distincts, imposer enfin l'unité absolue qu'elle croyait une preuve de force. Les fausses décrétales une fois écartées, l'autorité pontificale se trouva plus solide parce qu'elle était plus mesurée, et le droit ecclésiastique fut régénéré. De même que les débris d'une armée dispersée se rallient autour de l'état-major, ainsi les catholiques sentirent la nécessité de se serrer sous les ailes du pape; les jésuites surtout, animés du souffle du catholicisme rajeuni, s'appliquèrent à soutenir le seul pasteur autour duquel on voulait faire un seul bercail; alors, pour soutenir les droits et la vérité de Rome, un

nouveau champ grandiose s'ouvrit à la littérature théologique et historique.

De même que l'autorité civile prohibe la vente des poisons ou prend des mesures pour empêcher l'hydrophobie et les exhalaisons délétères, le pouvoir ecclésiastique se crut obligé d'interdire les mauvais livres. De là les *index* de livres prohibés, dont les premiers se firent à Louvain et à Paris. Paul IV, en 1564, donna une constitution dans laquelle, outre les livres spécialement indiqués, il proscrit en général tous les traités de magie ou d'autres superstitions, avec les ouvrages lascifs et obscènes, à l'exception des anciens classiques par égard pour l'élégance; ne sont pas défendus les livres d'hérétiques, mais ceux d'hérésiarques, ni les traductions d'écrivains faites par les premiers, pourvu qu'elles ne contiennent rien d'erroné. Quant à la Bible en langue vulgaire, il faudra la permission, ainsi que pour les controverses avec les hérétiques. Pie V régla cette matière au moyen de la congrégation de l'*index*, qui fut définitivement organisée par Benoît XIV en 1563, lequel eut moins en vue les livres d'hérétiques que ceux de catholiques. Lorsqu'un de ces ouvrages sera déféré au tribunal de l'*index*, le secrétaire et deux consulteurs l'examineront sérieusement, et, s'ils le trouvent condamnable, ils feront un rapport motivé qui sera discuté par six consulteurs sous le maître du sacré palais; puis on soumettra au pape la décision qui prononce la condamnation ou la correction.

Toutes les fois qu'il s'agira d'un auteur illustre et d'une réputation intègre, on prohibera le livre *jusqu'à ce qu'il soit corrigé;* on communiquera à l'auteur les motifs de la sentence et les corrections à faire; le décret ne sera publié que dans le cas où il refusera de se prêter à ces corrections, ou si l'ouvrage a été répandu. A l'égard d'un auteur catholique d'une belle renommée, et si l'œuvre corrigée peut être utile au public, il est désirable que les motifs de prohibition soient connus. Les censeurs doivent être des personnes de piété et de doctrine reconnues, dont l'intégrité éloigne toute idée de haine ou de faveur: il faut qu'on les croie destinés, non à condamner l'ouvrage, mais à l'examiner équitablement, à peser les opinions sans intérêt de nation, de famille, d'école, de corps, de parti; car beaucoup d'opinions paraissent indubitables à une école, à un corps, à un pays, et néanmoins d'autres catholiques les rejettent sans nuire à la foi. Surtout qu'on ne perde pas de vue qu'il est nécessaire,

pour juger un auteur, de lire l'ouvrage entier, de comparer les divers passages, de tenir compte du but qu'il se propose, de ne pas former son jugement sur une ou deux propositions détachées; car il arrive qu'il explique largement et clairement ailleurs ce qu'il dit dans un passage avec négligence et obscurité.

Quant aux dogmes, aucun catholique ne pouvait rejeter l'autorité suprême du concile; mais il y avait des articles qui touchaient à la société séculière, tels que les priviléges des cours ecclésiastiques, l'exclusion des juges laïques des causes cléricales, la défense aux princes de tolérer le duel, de faire des édits sur des matières et des personnes d'église, d'exiger des impôts et des dîmes, de soumettre à l'*exequatur* les bulles pontificales, l'excommunication suspendue sur la tête de quiconque méconnaîtrait ces décrets ou qui usurperait des biens et des droits eccésiastiques. Des peines furent même prononcées contre les violateurs des préceptes divins; il était réservé aux évêques d'approuver le choix des maîtres, d'expulser les concubines, d'inspecter les établissements pieux, les monts-de-piété, les hôpitaux, avec obligation, pour les paroissiens, de suppléer aux prébendes des curés quand elles seraient insuffisantes.

Ces décrets parurent froisser beaucoup d'intérêts et porter atteinte à cette souveraineté indépendante à laquelle aspiraient les princes, qui, dès lors, s'élevèrent contre ce concile. Venise avait la première donné l'exemple de l'adopter sans restrictions; elle fut imitée par Cosme de Toscane, ensuite par la Pologne et le Portugal; mais divers potentats firent des réserves en faveur des coutumes ou des lois de leurs États. La supériorité des conciles sur les papes, proclamée par les assemblées de Constance et de Bâle, fut admise par les Allemands; les Français en firent la base des libertés gallicanes, en niant l'infaillibilité du pape, séparé de l'assemblée des catholiques. De là sortirent des dissentiments qui troublèrent le sein de l'Eglise; des princes, qui avaient déclamé contre les abus, ne voulaient pas accepter les remèdes, et les droits de la principauté luttaient contre les décisions du concile de Trente.

Le moyen âge, et moins encore l'âge moderne, n'avaient pas compris que l'autorité doit gouverner les œuvres, mais sans posséder les personnes, de manière que les deux pouvoirs restent indépendants dans l'ordre de leur propre compétence; bien plus, la réforme avait eu pour résultat effectif de soumettre le pouvoir spirituel au temporel, et les papes se rési-

gnèrent à beaucoup de concessions pour sauver l'Église. En effet, les princes, dès le début, s'aperçurent des avantages que leur offrait la réforme, qui leur permettait de concentrer en eux les pouvoirs et de séquestrer les biens; ceux-là même qui restèrent catholiques s'en prévalurent pour effrayer les papes et les soumettre à leurs désirs, en les menaçant d'abandonner la messe pour la cène et le péché; il semble qu'ils voulaient substituer la monarchie politique à la monarchie catholique du moyen âge. Ainsi les discussions théologiques se convertirent en débats sur l'autorité royale : rompre les barrières opposées par les immunités et restreindre la juridiction ecclésiastique, telle fut la pensée commune; car il semble qu'un État, pour se trouver véritablement indépendant, devait s'affranchir de toute ingérence étrangère et repousser toute autorité qui ne serait point concentrée dans le gouvernement. Ces résultats, les protestants les avaient obtenus d'un coup par la révolte ouverte ; les catholiques recoururent à des moyens termes, afin de mettre leur conscience d'accord avec l'omnipotence qu'ils convoitaient : dans ce but, ils fomentaient les ambitions particulières et s'efforçaient, sous prétexte d'indépendance, d'isoler leurs prêtres de ceux des autres États, d'empêcher leurs communications directes avec le chef spirituel en formant des églises spéciales, nécessairement dociles envers le pouvoir qui leur permettait d'exister. Ce fut ainsi qu'ils obtinrent successivement les attributions ecclésiastiques que les protestants avaient ravies.

De son côté, l'Église, qui se sentait rajeunie et forte depuis qu'elle avait précisé l'expression du dogme, parut se flatter de faire revivre les temps de sa domination et de corriger les habitudes païennes de la société ; elle réveilla donc les prétentions mises en avant, dans un âge dogmatique, par Grégoire VII et Innocent III ; on affirma de nouveau que l'Église a sur l'État une supériorité illimitée, que le pape est supérieur à tout jugement quelconque, et que le roi encourt la déchéance s'il quitte le giron de l'Église catholique.

Rome exprima son symbole dans la fameuse bulle dite *In cœna Domini*, parce qu'elle devait se lire solennellement tous les jeudis saints ; elle reçut la dernière main de Pie IV, et il est d'usage de la citer comme la plus haute expression de l'arrogance papale. Sauf les points de moindre importance, et dépouillée des phrases conformes à l'esprit du temps, elle excommunie les hérétiques, quel que soit leur nom, quiconque les dé-

fend, lit leurs livres, en possède, les imprime ou les répand; celui qui en appelle du pape au concile, des décrets du pape ou de ses commissaires aux tribunaux laïques; les pirates et les corsaires dans la Méditerranée et toute personne qui pille des navires naufragés; celui qui impose à ses peuples de nouvelles contributions ou aggrave les anciennes; celui qui fournit aux Turcs des munitions de guerre ou leur donne des conseils; celui qui fait des lois contre la liberté ecclésiastique, ou trouble les évêques dans l'exercice de leur juridiction, s'empare des revenus de l'Église, cite des ecclésiastiques devant les tribunaux séculiers, impose des taxes au clergé, inquiète ou occupe le territoire de l'Église, y compris la Sicile, la Corse et la Sardaigne.

Après Luther et Grotius (1), on ne pouvait s'attendre à des prétentions aussi élevées; mais les réactions dépassent toujours les justes limites, et lorsqu'il s'agit du droit, comme dans une guerre légitime, la meilleure manière de se défendre, c'est d'attaquer: seulement les puissances étaient peu disposées à faire d'aussi larges concessions. Les princes ultramontains repoussèrent cette bulle, et quelques États l'acceptèrent avec le dessein de la modifier dans l'application. Venise, malgré les instances du nonce, ne voulut pas l'admettre; Albuquerque, gouverneur de Milan, lui refusa l'*exequatur;* à Lucques, les décrets des fonctionnaires pontificaux n'étaient obligatoires qu'après l'approbation des magistrats; dans la Savoie, on conférait des bénéfices réservés au pape. Gênes avait prohibé les assemblées dans la maison des jésuites, sous le prétexte qu'elles devenaient des foyers d'intrigues pour les élections; l'inquisition fut toujours refrénée dans cette ville et soumise, après 1669, à la commission de juridiction ecclésiastique. Les évêques de Toscane appliquaient mollement la redoutable bulle; mais les moines la soutenaient avec énergie, et malheur à quiconque parlait d'imposer les biens des ecclésiastiques! ils refusaient l'absolution, d'où vinrent des tumultes à Arezzo, à Massa Maritima, à Montepulciano, à Cortone.

Le royaume de Naples en souffrait d'autant plus qu'il était lié par sa dépendance féodale. Le vice-roi, duc d'Alcala, fit une opposition résolue à la bulle, au point de menacer de la

(1) Selon Grotius, les princes ont le droit essentiel d'imposer la religion de l'État : *In arbitrio est summi imperii quænam religio publice exerceatur; idque præcipuum inter majestatis jura ponunt omnes qui politica scripserunt.*

prison les libraires qui la feraient imprimer (1); l'un d'eux fut condamné aux galères pour avoir publié l'ouvrage de Baronius contre le privilége d'exemption, appelé la *Monarchie sicilienne*, en vertu duquel les insignes et les droits de légat pontifical appartenaient au roi. De leur côté, les évêques prétendaient avoir juridiction sur les testaments, avec le droit de retenir quelque temps les biens de quiconque mourait *ab intestat*, et d'en appliquer une partie à des suffrages pour le défunt. Quelques-uns d'entre eux excommuniaient quiconque exigeait de nouvelles contributions. La place de Nido, à Naples, repoussait un nouveau droit d'entrée, parce qu'il n'avait pas l'approbation du pape. Dans les cas mixtes, c'est-à-dire le sacrilége, l'usure, le concubinage, l'inceste, le parjure, le blasphème, les sortiléges, on voulait que la cause fût jugée par le tribunal ecclésiastique ou le séculier, selon que l'un ou l'autre aurait reçu le premier la plainte : source d'inextricables conflits.

Le pape appuyait l'opposition et menaçait d'interdire la cité; quiconque, dans les conseils du vice-roi, avait opiné dans un sens contraire, fut repoussé du confessionnal et privé du viatique. Les devoirs de sujet étaient en opposition avec ceux de chrétien, et l'on ne trouvait aucun moyen de les concilier. Il faut y joindre les citations qui étaient faites devant la cour de Rome, et les visiteurs apostoliques que le pape envoyait dans le royaume pour recouvrer les dîmes, examiner l'usage qu'on faisait des biens ecclésiastiques et les aliénations illégitimes. Afin de se procurer de l'argent pour construire Saint Pierre, Rome avait institué en divers lieux, et nommément dans le royaume de Naples, un tribunal, qui dura jusqu'en 1647, chargé d'examiner si l'on avait acquitté les legs pieux; si non, ils devaient être perçus au profit de cet édifice, ce qui attribuait aux nonces une juridiction vexatoire, et dont ils abusaient facilement.

Afin d'enlever tout prétexte aux déclamations habituelles contre l'avidité des prélats, il était établi que les richesses laissées par eux deviendraient l'héritage de l'Église romaine, et non de

(1) Giannone, toujours furieux contre les libertés, énumère longuement les *préjudices* causés par les exemptions ecclésiastiques, et fait connaître l'opposition du gouvernement; il déclame contre les papes, qui « cherchaient à enlever aux rois de Naples une prérogative à laquelle ils tiennent beaucoup, et qui est considérée comme le fondement principal de leur juridiction, l'*exequatur regium*, nécessaire pour les bulles et les rescrits du pape, comme pour toute autre provision qui vient de Rome. » (*Hist. civile du royaume de Naples*, liv. XXXIII, ch. 3.)

leurs parents; le pape envoyait dans le monde entier des collecteurs, dont les exigences produisaient des discussions et des conflits interminables avec les héritiers et les églises mêmes, troublaient les possessions, surtout sous des papes rigoureux comme Pie V. De la mission qui les chargeait de s'assurer si l'on avait acquitté les legs pieux, les évêques tiraient le droit de voir les testaments, de pénétrer ainsi dans les secrets de la famille et d'exagérer les fraudes supposées. La prohibition du concubinage poussait à recourir à la force pour rompre des unions temporaires, et les tribunaux ecclésiastiques voulaient, au besoin, se servir de leurs sbires et de leurs prisons; les princes ne souffraient pas cette atteinte à leur autorité, comme ils repoussaient les jugements et les armes qui se trouvaient en dehors de l'unité que l'on introduisait alors. De là une suite de litiges qui n'ont pas encore perdu leur importance et leur signification; car, au fond, c'étaient les questions constitutionnelles de l'époque. La liberté, ce Protée irréfrénable, apparaissait sous la tunique du prêtre, comme on la voit aujourd'hui en costume d'avocat et de sénateur; il n'est donc pas étonnant que ces débats remplissent l'histoire intérieure de l'Église de ce siècle et du suivant (1).

Etienne Durazzo, archevêque de Gênes, victime de la peste de 1556, soutint une lutte interminable avec le doge à l'occasion du poste qu'il devait occuper au presbytère, et du titre d'*éminence* que l'on commençait alors à donner aux cardinaux; n'ayant pas reçu satisfaction, il refusa de couronner le doge, et la querelle se prolongea même longtemps après que l'archevêque se fut désisté. Charles Borromée eut de fréquents débats avec les gouverneurs de Milan, qui opposaient aux réformes les droits royaux, comme le sénat opposait les priviléges de l'Église milanaise. Il arriva pire encore à son cousin Frédéric, qui fut obligé de faire deux fois le voyage de Rome; il menaça des censures ecclésiastiques quiconque trafiquerait avec des Suisses ou des Grisons hérétiques, et frappa d'excommunication le gouverneur, parce qu'en prohibant les rizières dans le voisinage de la cité, il s'arrogeait la juridiction sur les biens ecclésiastiques (2).

(1) Daru lui-même, encyclopédiste profès, déclare que, dans notre époque, on regarde avec mépris les disputes ecclésiastiques qui travaillaient alors les hommes, sans considérer de quelle importance elles étaient, ni les effets trop variables que produisait une opinion aujourd'hui dédaignée. (*Histoire de Venise*, liv. XIX.)

(2) Quelques ecclésiastiques empêchaient qu'on fît passer les eaux sur leur

1542-1621 Le jésuite Robert Bellarmin, de Montepulciano, est le représentant de la politique romaine, qui proclamait alors la suprématie papale avec d'autant plus de fierté qu'elle était plus menacée, et prétendait enseigner des devoirs aux rois et des droits au peuple. A vingt-deux ans, il montait déjà dans les chaires les plus célèbres. Envoyé par François Borgia à l'université de Louvain pour s'opposer à l'hérésie envahissante, il fut consacré prêtre dans cette ville par ce Jansénius, qui devait être un jour le porte-étendard d'un parti fameux; il combattit Baïus, qui déviait sur la question de la grâce, et continua de prêcher et d'instruire jusqu'au moment où sa santé le contraignit de retourner à Rome. Là, employé comme théologien, il publia les remarquables *Disputationes de controversiis fidei*, *adversus hujus temporis hæreticos*. Dans cette œuvre, il expose d'abord l'hérésie, puis la doctrine de l'Église et les sentiments des théologiens, qu'il appuie non d'arguments, mais de textes des Écritures, des Pères, des conciles, sans omettre l'usage constant; enfin, il réfute ses adversaires. Modèle d'ordre, de précision, de clarté, il évite l'aridité scolastique; s'il erre parfois à l'égard des écrivains ecclésiastiques qui n'avaient pas encore été passés au crible d'une critique sévère, il sait répudier hardiment des écrits apocryphes. Appuyé sur l'autorité des théologiens, il n'insulte pas ses adversaires, mais les réfute avec clarté et précision, sans formalisme d'école. Mosheim, un des champions les plus acharnés de l'hérésie, prétend que « sa candeur et sa bonne foi l'exposèrent aux reproches des théologiens catholiques, parce qu'il eut soin de recueillir les preuves et les objections de ses adversaires, et de les exposer presque toujours avec fidélité et dans toute leur force. » Le mérite de ce travail est attesté par le grand nombre des écrivains qui le réfutèrent (1); bien plus, on établit des chaires spéciales dans ce but. Son catéchisme fut même traduit dans toutes les langues.

terres; or, les statuts milanais autorisaient la libre conduite des eaux, cause d'une grande prospérité agricole. Saint Charles, considérant *hac in re non de ecclesiæ ejusve ministrorum damno, sed de utilitate evidenti agi*, ordonne de ne pas s'y opposer. (Édit du 21 août 1572.)

(1) On compte jusqu'à vingt-deux réfutations, parmi lesquelles l'*Antibellarmin* d'Adam Scherzer; un autre de Samuel Ueber; le *Contrat antibellarmin* de Conrad Vorstius; l'*Antibellarmin biblique* de George Albrecht; le *Collége antibellarminien* d'Amand Polan; les *Disputations antibellarminiennes* de Louis Crell; le *Bellarmin énervé* de Guillaume Amésius; les *Réfutations* du roi Jacques

Les hérétiques ne laissaient pas de repos et ne montraient aucune tolérance. Un Anglais, à Saint-Pierre de Rome, assaillit le prêtre au moment où il élevait l'hostie consacrée, pour la lui arracher de la main, et répandit par terre le contenu du calice; « attaqué par le peuple, il fut maltraité, puis livré à l'inquisition, devant laquelle il avoua qu'il était venu en Italie avec d'autres pour commettre des actes semblables. Condamné au bûcher, il subit la mort avec tant de fermeté qu'on en parla beaucoup (1). » Un autre publia « un avis agréable donné à la belle Italie par un jeune noble français, » rempli de blasphèmes contre le pape et la papauté, et qui fut réfuté par Bellarmin.

La réforme, tandis qu'elle semait l'Europe de ruines sanglantes, mais fécondes toutefois, troubla les âmes, puisqu'elle substituait au dogme autant d'opinions que de têtes. La rupture de l'équilibre entre le sentiment des droits et celui des devoirs faisait naître des doutes dans l'esprït et des scrupules dans la conscience. Une fois l'autorité divine ruinée, il fallut chercher de nouveaux fondements aux obligations des particuliers et des nations; mais les libéraux protestants n'arrivaient qu'à la négation, car ils résistaient au pouvoir en vertu du droit, non du devoir, ou bien affichaient un patriotisme inexpérimenté, qui voit les plaies, non la difficulté du remède, et pousse à la désobéissance. Ils reprochaient aux catholiques de légitimer la résistance contre l'arbitraire; de vouloir que l'Église participât à l'autorité qu'ils concentraient entièrement dans les princes; de supposer quelque chose de supérieur et d'antérieur aux pactes sociaux, parce qu'eux-mêmes ne donnaient aux lois d'autre origine que l'obligation; d'enseigner avec saint Thomas que l'obéissance aux rois est subordonnée à l'obéissance due à la justice.

Les théologiens catholiques soutenaient que la prérogative du pontife l'emporte sur l'autorité politique, parce qu'elle est de droit divin. Si l'on répondait : Le droit des princes doit être également divin; sinon, quel fondement lui donneriez-vous? ils

Stuart, etc. Duplessis-Mornay écrivit le *Mystère d'iniquité* ou *Histoire de la papauté*, etc., *contre les assertions de Bellarmin et de Baronius*. (Saumer, 1611.)

Un libraire étranger, qui avait gagné par la réimpression des *Controverses* 13,000 écus, voulut en donner 4,000 à Bellarmin, qui refusa (JEAN-BAPTISTE LAURO ORCHESTRA, p. 69). On assure que cet ouvrage n'était pas de lui seul, mais qu'il avait été fait par les jésuites d'accord. Le père Bartoli, outre l'*Histoire de la compagnie de Jésus en Italie* (Rome, 1673), écrivit la vie de Bellarmin.

(1) Correspondance de l'ambassadeur vénitien, 29 juillet 1581.

n'hésitaient pas à répliquer : *Le peuple*, sanctionnant ainsi sa souveraineté. Selon Bellarmin, le pouvoir civil dérive de Dieu; faisant abstraction des formes particulières de gouvernement, monarchie, aristocratie ou démocratie, il se fonde sur la nature humaine. Ce pouvoir n'est inhérent à aucun homme en particulier; il appartient à la société entière; mais, comme elle ne peut l'exercer par elle-même, elle est tenue de le transférer à un ou plusieurs individus, et il dépend du consentement de la multitude de constituer un roi, des consuls ou d'autres magistrats, avec le droit de les changer (1).

Dans son ouvrage : *De summo pontifice capite totius militantis Ecclesiæ*, il veut que la suprématie papale, âme de la société, dont la puissance temporelle n'est que le corps, soit indépendante de tout jugement quelconque (2). Toutefois, le pape ne doit point se mêler des affaires civiles, excepté dans les pays qui lui sont personnellement soumis; bien plus, il est permis de lui résister s'il trouble l'État, et d'empêcher qu'on lui obéisse. Pour aucun motif, il ne peut déposer les rois, si ce n'est les princes ses vassaux; néanmoins, là où le salut des âmes l'exige, il a le droit de transférer la couronne à d'autres (3). Bellarmin préfère à la monarchie pure la monarchie tempérée par l'aristocratie ; s'il dit que le pape peut faire qu'une chose injuste soit juste, il faut se rappeler que Hobbes attribue aux princes le même droit (4). Son ouvrage déplut grandement à Naples et à Paris, sans même satisfaire Rome; bien plus, Sixte-Quint le mit à l'*index*, dont il fut bientôt rayé, parce que ce pape avait agi contre le vœu de la congrégation.

Parmi les nombreux libelles publiés contre lui, on racontait le fait suivant : dévoré de remords, il s'est rendu à la sainte maison de Lorette pour confesser ses fautes; mais le pénitencier,

(1) *De laicis*, liv. III, ch. 6 : *Certum est politicam potestatem a Deo esse... jus divinum nulli homini particulari dedit hanc potestatem; ergo dedit multitudini... Respublica non potest per se ipsam exercere hanc potestatem; ergo tenetur eam transfere in aliquem unum vel aliquos paucos... Pendet a consensu multitudinis constituere super se regem vel consules vel alios magistratus.*

(2) *Summus pontifex simpliciter et absolute est supra Ecclesiam universam et supra concilium generale, ita ut nullum in terris supra se judicem agnoscat.* (*De concilii auctoritate*, cap. 17.)

(3) *De romano pontifice*, II, 29.

(4) *Reges quæ imperent justa facere imperando quæ valent injusta* (*De cive*, 112). L'opinion attribuée à Bellarmin se fonde principalement sur le *De romano pontifice*, liv. IV, ch. 5; mais le dernier point est dissimulé d'ordinaire.

après en avoir entendu quelques-unes, l'a chassé comme damné irrévocablement, et le pécheur est tombé par terre pour expirer au milieu d'horribles contorsions. Ce conte s'imprimait alors qu'il vivait dans une laborieuse humilité. Admiré pour son désintéressement et sa modestie, son nom volait dans toute l'Europe. Un Allemand, venu exprès à Rome, se tint avec un notaire devant la maison qu'habitait Bellarmin jusqu'au moment de sa sortie, fit dresser un acte constatant qu'il l'avait vu, et retourna glorieux dans sa patrie. Le pape le nomma cardinal *quia ei non habet parem Ecclesia Dei quod doctrinam*; il mourut saintement, en faisant non-seulement profession de foi catholique, mais en déclarant qu'il pensait comme les jésuites sur la question de la grâce.

Nous avons voulu nous arrêter sur Bellarmin, parce qu'il personnifie les doctrines les plus hardies qu'on reproche au saint-siége, et parce que ces doctrines eurent une grande influence sur les destinées des nations. Un autre jésuite, Santarelli, enseignait que le pape peut infliger aux rois des peines temporelles, et, pour de justes motifs, absoudre les sujets du serment de fidélité. Vainement ses confrères s'empressèrent de retirer cet ouvrage; le parlement de Paris et la Sorbonne, auxquels il avait été dénoncé, le condamnèrent et le brûlèrent, en contraignant les jésuites d'adhérer à cette condamnation et de proclamer l'indépendance des rois (1).

Telles sont les opinions pour lesquelles on déclara les jésuites ennemis des rois et fauteurs du tyrannicide, ce qui les posait comme les précurseurs du libéralisme moderne; mais ce libéralisme, à son tour, devait leur reprocher d'être despotes, oppresseurs de la pensée et de la liberté : accusation, alors comme aujourd'hui, prononcée sans examen ni loyauté. Nous devons rappeler que Clément VIII, dans une intruction sur l'*index*, recommande « d'abolir ce qui sent le paganisme, comme aussi

(1) Suarez démontre que le sentiment commun des jurisconsultes et des théologiens était que le pouvoir des rois leur vient de Dieu par l'intermédiaire du peuple, et qu'ils en sont responsables non-seulement devant Dieu, mais encore devant le peuple. Un prédicateur ayant prononcé devant Philippe II, à Madrid, « que les souverains ont un pouvoir absolu sur la personne et les biens de leurs sujets, » l'inquisition le condamna à faire des pénitences et à se rétracter; puis elle fit dire du haut de la chaire que « les rois n'ont sur leurs sujets d'autre pouvoir que celui qui leur est accordé par le droit divin et humain, mais aucun qui procède de leur volonté libre et absolue. » (Voir BALMES, *Le protestantisme comparé au christianisme.*)

les choses qui, dans les sentences, les coutumes et les exemples des gentils, favorisent la police tyrannique et produisent une raison d'État contraire à la loi chrétienne. » Voilà de quel côté se trouvait le libéralisme.

Néanmoins, l'opinion proclame que la réforme introduisit la liberté et que le catholicisme la proscrivit. Il est bien vrai que, rendue impuissante pour les faits sociaux les plus importants, renfermée de plus en plus dans le cercle de la vie individuelle et contrainte de pourvoir à sa conservation, l'Église catholique fit alliance avec les rois au détriment du caractère populaire qui l'avait distinguée au moyen âge ; d'autre part, la tyrannie officielle, introduite par les princes protestants, fut même adoptée par les catholiques, parce que le clergé la regarda comme un frein nécessaire au peuple. Les rois, menacés par la liberté de la pensée, persécutèrent tout hérétique comme rebelle ; car, pour eux, hérétique et rebelle étaient synonymes. A leur tour, les fauteurs de la réforme, voyant l'Église catholique passer du côté de la résistance, l'accusaient de soutenir l'absolutisme, heureux de produire cette confusion des choses humaines et divines, que notre siècle se complaît à renouveler, et qui porte un si grand préjudice à la véritable liberté.

La franchise de commerce, qui faisait également bien accueillir les Arméniens, les Turcs et les juifs, favorisait l'indifférence à Venise. L'auteur du *Discours aristocratique sur le gouvernement des seigneurs vénitiens* assure que, si un luthérien ou un calviniste venait à mourir, on permettait qu'il fût enseveli dans une église, et que les curés ne s'en faisaient pas scrupule. Toutefois il ajoute : « Je n'ai jamais connu un Vénitien fauteur de « Calvin ou de Luther, mais bien d'Épicure ou de Cremonini, « autrefois professeur de philosophie dans l'université de Pa- « doue, lequel affirme que notre âme provient de la semence, « comme celle de tout autre animal, et qu'elle est mortelle par « conséquent. Les partisans de cette scélératesse sont les princi- « paux citoyens de cette ville, et plusieurs en particulier exer- « cent des fonctions dans le gouvernement. »

Dès l'année 1520, Burckhard, gentilhomme allemand, écrivait à Spalatin, chapelain de l'électeur de Saxe, que Luther jouissait d'une grande estime à Venise, et que ses livres circulaient malgré la défense du patriarche ; que le sénat eut de la peine à permettre qu'on publiât l'excommunication contre l'hérésiarque, et qu'on attendit même que le peuple fût sorti de l'é-

glise (1). Luther lui-même se félicitait de ce que beaucoup de Vénitiens avaient accueilli la parole de Dieu (2), et correspondait avec le savant Jacques Ziegler, qui travaillait avec ardeur à répandre ses doctrines ; de cette ville encore on adressait des exhortations à Mélanchthon pour qu'il marchât résolûment dans le sentier de la foi, et ne trahît point l'attente des Italiens (3). Un propagateur actif de la réforme fut Baldo Lupetino, d'Albona, d'après les conseils duquel Mathieu Flach, d'Albona en Istrie (*Flaccus Illiricus*), son parent, s'enfuit en Allemagne et devint un des principaux collaborateurs des fameuses *Centuries de Magdebourg* (4). Baldassare Altieri, d'Aquila, établi à Venise et agent de plusieurs princes allemands, put facilement répandre des idées et des livres. Le nombre des protestants devint si considérable que Mélanchthon, en 1588, exhortait le sénat à permettre qu'on établît une église dans la ville (5).

Nous savons que Brucioli fit imprimer à Venise sa Bible en langue vulgaire dans le sens luthérien. Les opinions de saint Augustin sur la grâce et le libre arbitre y furent publiées, en 1545, par Augustin Fregose Sostegno. Ochino prêchait dans cette ville, Pierre Martyr Vermiglio séjourna longtemps à Padoue, et les novateurs se réunirent une fois à Trévise. Dans une assemblée à Venise, 1526, des conférences furent tenues par environ quarante personnes qui allaient bien au delà des limites des protestants. George Rorario de Pordenone passe pour l'auteur des notes marginales de la Bible allemande de Luther (6).

(1) Seckfdorf, *Historia luteranismi*, t. i, p. 115 et 116.

(2) Luthers, *Sämmtliche Schriften*, t. xxi, p. 1093 (édit. Walch) ; Mélanchthon, *Op.*, col. 598, 855, etc.

(3) Celestini, *Act. Comit. Aug.*, t. ii, p. 274 ; t. iii, p. 18.

(4) Le 29 février 1585, le résidant vénitien à Rome informait la république d'une *publication* de dix-sept condamnés par le saint office, trois desquels périrent dans les flammes comme relaps ; les autres subirent diverses peines comme enchanteurs et sorciers. Parmi les brûlés était Jacques Paléologue de Scio, fameux hérésiarque unitaire, réprouvé comme exagéré par Faust Socin.

(5) *Epistolæ*, col. 150.

(6) Voir les *Monographies friulanes*, 1847, p. 18.

En 1558, le sénat vénitien envoya quelques commissaires pour instruire, d'accord avec ceux du patriarche d'Aquilée, contre des hérétiques de Cividale (Liruti, *Notices du Frioul*, vol. v) ; c'était à la même époque que le lieutenant du territoire de Gradisca exhortait le chapitre d'Aquilée à procéder contre son vicaire de Fara, lequel refusait d'enlever et d'accompagner les cadavres selon l'ancien rite, faisait disparaître les images et en défendait le culte à ses paroissiens. (Morelli, *Hist. de Goritz*, vol. i, p. 295.)

Le Vénitien Jacques Brocardo devint calviniste, et prétendit confirmer, par les saintes Écritures, les visions qu'il disait avoir. Retiré dans le Frioul en 1565, il écrivit sur la physique, mais fut découvert et arrêté par les Dix; remis en liberté, il se rendit à Heidelberg et parcourut l'Angleterre, la Hollande, la France, où le synode national de la Rochelle prohiba son *Interprétation de la Genèse;* en Hollande, il rétracta les opinions de ses livres mystiques et prophetiques; néanmoins, expulsé de ce pays, il vécut misérablement jusqu'en 1594.

Cyrille Lucar était de Candie, possession de Venise; bien qu'en Italie comme en Allemagne, il fût partisan de la réforme, il dissimula jusqu'au moment où, parvenu au patriarcat d'Alexandrie, puis de Constantinople, il se mit à insinuer les nouvelles doctrines. Les évêques et les prêtres s'en aperçurent et le firent reléguer à Rhodes; mais, rétabli par l'influence de l'Angleterre et de la Hollande, il publia un catéchisme d'après les idées de Calvin, d'où naquirent des troubles que la Porte assoupit en le faisant étrangler. Divers synodes l'anathématisèrent, lui et ses doctrines.

Venise, dès 1248, décréta que l'on punirait les individus que les prélats auraient déclarés coupables d'impiété; c'était quarante-un ans avant que, sur les instances de Nicolas IV, elle introduisît l'inquisition, qu'elle refréna toujours dans la suite. En effet, elle ordonna que trois nobles assisteraient aux procès; que les amendes appartiendraient au trésor, et que les biens des coupables seraient dévolus aux héritiers, non au fisc; qu'on ne pourrait juger des juifs et des Grecs, qui jouirent toujours de la liberté du culte. Un livre favorable aux opinions de Jean Hus ayant été dénoncé, on le brûla, et l'auteur, après avoir parcouru les rues de la ville, la mitre sur la tête, fut jeté pour six mois dans une prison sans autre châtiment. Du reste, Venise avait les sages contre l'hérésie, et les exécuteurs contre les blasphèmes, chargés d'approuver les ouvrages imprimés, de surveiller les hérétiques, de châtier quiconque célébrerait la messe sans être ordonné, de même que les personnes qui blasphémeraient ou violeraient des choses sacrées.

Lorsque les conséquences des doctrines nouvelles se firent jour, Venise elle-même sévit avec plus de rigueur. Le 29 novembre 1548, le doge François Donato écrivait : « Nous avons appris « avec un grand déplaisir que l'on trouve à Bergame plusieurs « hérétiques, lesquels, non contents de ne pas vivre catholique-

« ment, discutent en public et cherchent à insinuer aux autres « les opinions luthériennes, ce que nous ne voulons souffrir en « aucune manière. »

Le pape s'étant plaint que le capitaine et le podestat de Vicence laissaient prêcher librement l'erreur, la Seigneurie publia des ordres sévères, et les supplices commencèrent. La république livra Jules Zanetti à l'inquisition romaine; le Trévisan Jules Ghirlanda et François de Rovigo furent conduits à Venise, où ils subirent la mort immédiatement; Antoine Ricetto, de Vicence, François Spinola, prêtre milanais, frère Baldo Lupetino, déjà nommé, eurent le même sort. Les autres profitèrent de ce terrible avertissement pour s'enfuir; de ce nombre était Alexandre Trissino, qui se réfugia avec d'autres à Chiavenna, d'où il écrivit à Léonard Tiene, son concitoyen, pour l'exciter à se faire protestant avec toute la ville.

L'ambassadeur vénitien, Pierre Tiepolo, sollicité par Pie V, qui voulait obtenir que la Seigneurie appliquât rigoureusement l'inquisition, écrivit : « J'ai répondu qu'on le ferait, mais qu'il « trouverait qu'on vit peut être dans cet État plus religieuse-« ment et plus catholiquement que partout ailleurs; que je ne « connaissais pas de ville où l'on fréquentât davantage les églises « et les offices divins. Ces paroles l'ont un peu étonné, sans « doute, parce qu'il avait appris le contraire. » Une autre fois, il écrivit : « L'inquisiteur de Brescia est venu me trouver, en me « disant que le pape l'avait longuement interrogé sur les choses « de cette ville; mais que lui, connaissant qu'il fallait au pape, « non l'éperon, mais le frein, avait excusé et adouci les choses « venues aux oreilles de Sa Sainteté, en affirmant que les rec-« teurs, selon ses désirs, s'étaient empressés de l'aider et de le « favoriser. Il a même ajouté ces paroles : J'ai dit à Sa Sain-« teté que j'avais appris qu'elle n'était pas bien disposée en-« vers cette république; mais que je pouvais l'assurer qu'aucun « État, à mon avis, ne se montrait plus dévoué au saint-siége; « que si, parmi une grande multitude, il se trouvait quelques « personnes n'ayant pas l'esprit entièrement sain, il ne fallait pas « concevoir une mauvaise opinion de toute une république aussi « digne et aussi recommandable que celle-là. »

Ailleurs, il raconte qu'il avait donné l'assurance au saint-père que la Seigneurie vénitienne surveillait rigoureusement les hérétiques, non-seulement par zèle religieux, mais dans l'intérêt de la concorde des citoyens, qui en serait troublée; que « les choses

étaient dans un bon état, et peut-être dans un meilleur état que dans toute autre partie de la chrétienté, bien que la république confinât avec l'Allemagne sur une étendue de plus de trois cents milles, circonstance pour laquelle il convenait d'avoir un grand commerce avec les Allemands. » Il ajoute que le conseil des Dix s'occupe de l'hérésie; mais, dit-il, « chez nous, plus d'effets que de démonstrations : ni bûchers ni flammes ; nous faisons mourir secrètement qui le mérite... Ces supplices publics, plus grands, plus sévères et plus terribles, sont plus nuisibles qu'utiles. En France et dans les pays de Flandre, on a fait périr des personnes par dizaines de mille, non-seulement sans fruit, mais en multipliant les partisans de l'opinion des victimes. Le conseil des Dix a fait dernièrement une loi par laquelle est considéré comme banni de toute la république l'individu qu'une ville quelconque a frappé de proscription, chose qu'on n'aurait pu faire par les moyens ordinaires de la justice (1). »

La république, il est vrai, dans ses rapports avec les pontifes, se tint toujours sur la réserve ; loin de se laisser arrêter par les immunités ecclésiastiques (2), elle se proclamait *vénitienne plutôt que chrétienne*, et poussait l'ombrage jusqu'à craindre que les prêtres n'acquissent, par leur vertu, de l'influence sur le peuple. *La raison d'État ne veut pas que ses prêtres aient une vie exemplaire, parce qu'ils seraient trop vénérés et trop aimés de la multitude ;* cela est écrit dans le *Discours aristocratique sur le gouvernement des seigneurs vénitiens* (3). Un jésuite, tous les jours de fêtes, réunissait les gondoliers pour leur enseigner les vérités catholiques ; mais la Seigneurie, réfléchissant que les gondoliers ont des rapports avec des personnes de tout rang, et peuvent dès lors servir à l'espionnage, défendit ces réunions et chassa le jésuite. Un autre déclamait contre le carnaval, en assurant qu'il vaudrait mieux donner cet argent au pape pour

(1) Il décrit un *auto-da-fé* à Rome où figurèrent quinze individus ; sept furent condamnés aux galères comme témoins, et sept hérétiques abjurèrent. Un relaps fut remis au tribunal séculier, et c'était « don Pompée de Monti, de sang noble, frère du marquis de Cortigliano et proche parent du cardinal Colonna ; jusqu'à présent, on ne l'a pas fait mourir. » Dépêches, 2 et 9 mars, 27 avril et 29 juin 1555. (Ap. MUTINELLI, *Histoire secrète*.)

(2) Voir Paul Sarpi et surtout ses lettres à Priuli, ambassadeur près de l'empereur.

(3) Venise, 1670, ch, 116.

l'aider dans la guerre contre les Turcs qui menaçaient la république, la Seigneurie le bannit.

Le clergé, exclu des charges civiles, était indistinctement soumis à la juridiction des Dix. Toutes les fois qu'on discutait sur des affaires relatives à Rome, on écartait du conseil les *papalistes*, c'est-à-dire ceux qui tenaient à cette cour par un lien quelconque, ou bien avaient des parents dans les États pontificaux ; le 9 octobre 1525, les Dix décrétèrent que quiconque aurait des fils ou des neveux dans les ordres, serait exclu de toute affaire concernant Rome. Alléguant que l'obligation de garder Corfou et Candie, boulevards de la chrétienté, coûtait plus de 500,000 écus par an, Venise demandait le dixième des revenus ecclésiastiques, y compris ceux des cardinaux, et le pape l'accorda.

L'investiture des trente-sept siéges épiscopaux était donnée par le doge lui-même, au nom de Dieu et de saint Marc ; mais, après la ligue de Cambrai, la cour romaine s'en était attribué la collation, ne laissant à la Seigneurie qu'un quart des nominations, bien que les autres ne pussent appartenir qu'à des sujets vénitiens. Lorsque Innocent VIII voulut élire, sans conditions, les évêques de Padoue et d'Aquilée, la Seigneurie repoussa cette prétention, comme elle l'empêcha de lever la dîme sur les établissements de bienfaisance. Marc-Antoine de Mula, alors ambassadeur à Rome, ayant été nommé par Pie IV évêque de Vérone, la Seigneurie refusa de le recevoir, et ne voulut pas céder, même alors qu'il fut élu cardinal, sauf à s'excuser auprès du pape ; mais elle fit défendre aux parents du cardinal de prendre le vêtement de soie rouge en signe de réjouissance. Les magistrats persistèrent dans leur refus, en écrivant au pape : *Nous sommes esclaves de nos lois, et c'est en cela que consiste notre liberté.*

Venise se résignait donc difficilement aux prétentions du saint-siége ; elle ne voulut pas que Vendramin, qu'elle avait élu patriarche, subît un examen à Rome, et défendit de recevoir ou de publier la bulle *In cœna Domini*. Non contente de soumettre à sa juridiction les personnes ecclésiastiques, elle conservait ce droit avec un soin jaloux ; en effet, les inquisiteurs d'État, ayant appris que, dans la maison du nonce, on émettait la proposition *que le prince séculier n'a pas autorité pour juger des ecclésiastiques, à moins d'un indult pontifical qui accorde cette faculté*, elle décréta que les prélats vénitiens qui tiendraient de

pareils discours seraient notés sur un livre spécial « comme *peu agréables*; on doit saisir l'occasion, disait-elle, de séquestrer leurs revenus, et, s'ils persévèrent, recourir aux dernières rigueurs, parce que le mal gangréné a besoin du fer et du feu. » Quant aux gens du nonce, s'ils tiennent de tels propos hors de la cour, « qu'on tâche d'en faire égorger un, en laissant dire que, sans nommer l'auteur, il a péri par mon ordre pour le motif susdit (1). »

Un moine, à Orzi, publie un libelle contre un magistat vénitien, qui le fait arrêter, en lui arrachant des mains le saint-sacrement qu'il avait pris pour sa sûreté. Un prêtre de la Marche ayant été condamné, la Seigneurie fait dire au patriarche de le dégrader; comme il hésitait à obéir, quelques membres du conseil proposent de lui en donner l'ordre précis; mais d'autres ajoutent que cette mesure arrêterait à l'avenir le cours de la justice, et qu'il valait mieux l'envoyer au supplice sans dégradation. La Seigneurie fait également arrêter Scipion Saraceno, chanoine de Vicence, et l'abbé Brandolino de Narvesa dans le Trévisan, accusés de fautes énormes; elle renouvelle l'ancien décret qui défendait aux ecclésiastiques d'acquérir des immeubles, les obligeait à vendre ceux qu'ils recevaient par testament, et soumettait à l'autorisation du sénat la faculté de construire de nouvelles églises.

Ces rigueurs offensèrent Paul V, pape d'une vertu austère et très-jaloux de la suprématie ecclésiastique, pour laquelle il lutta, non-seulement contre Lucques et Gênes, mais contre la
1606 France et l'Espagne ; il répétait : *Il ne peut y avoir de véritable piété sans une entière soumission à l'autorité spirituelle.* Il écrivit au doge des menaces qui restèrent sans effet ; alors il envoya des monitoires et une excommunication rigoureuse. La Seigneurie en fut affligée, mais ne changea point de conduite ; elle signifia qu'elle châtierait quiconque « laisserait publier le monitoire, » et enjoignit aux prêtres de continuer les offices. Les jésuites, les théatins et les capucins, qui crurent devoir obéir au pape plutôt qu'au prince séculier, furent expulsés et quittèrent l'État processionnellement; le vicaire de l'évêque de Padoue ayant répondu qu'il ferait tout ce que le Saint-Esprit lui inspirerait, le podestat ajouta : *Le Saint-Esprit a inspiré aux Dix de faire pendre quiconque résiste.*

(1) *Statuts de l'inquisition d'État*, supplém. 1, art. 3.

Toute l'Europe se mêla de cette lutte, parce que des causes et des personnes s'y trouvaient partout intéressées. La cour d'Espagne repoussa l'ambassadeur vénitien comme excommunié; des thèses et des consultations furent écrites pour et contre par les meilleurs juristes, et surtout par le célèbre Menocchio, président du sénat de Milan. La plupart soutenaient que les gouvernements avaient le droit d'examiner les motifs des excommunications et des ordres pontificaux. L'opinion des *libertins* est révélée par Grégoire Leti qui, dans la *Vie de Sixte-Quint*, écrit : « Les moines vénitiens ont tant à cœur la réputation de « leur république, qu'ils renonceraient dans son intérêt, pour « ainsi parler, non-seulement au pape et à la religion, mais à « Dieu ; je trouve que tous les autres religieux doivent en faire « autant pour le service de leur prince, bien qu'on voie beau- « coup d'exemples contraires et scandaleux. »

Le gouvernement vénitien déploya une grande rigueur, qui lui valut des félicitations de la part des protestants, lesquels conçurent l'espoir d'y trouver une occasion d'introduire la réforme dans toute l'Italie. Paul Sarpi, frère servite de San Vito 1552-1623
au Tagliamento, leur inspirait plus de confiance que les autres. Ce religieux fut un des plus grands génies de son époque, et sept cents de ses pensées manuscrites témoignent qu'il était versé dans la géométrie, l'algèbre, la mécanique, la physique, l'astronomie, l'aréométrie et l'archictecture. Dans l'*Art de bien penser*, il s'aperçut que les sens ne trompent pas, puisqu'ils transmettent à l'intelligence ce qui se présente à eux, et que les axiomes ne servent à rien pour les découvertes. Théologien de la république vénitienne, il fut conduit à examiner son droit dans sa lutte contre Rome, afin de diminuer, par des raisons et le témoignage des autorités, l'ingérence du pape dans les affaires civiles; bien qu'il écrivît par ordre et « selon l'intérêt public (1), » il se passionna tellement pour sa cause qu'il devint surtout célèbre par son aversion pour le saint-siége. Dans la *Consolation de l'esprit*, dans la *Tranquillité de conscience, procurée par la bonne manière de vivre de la cité de Venise*, dans le *prétendu Interdit de Paul V*, il posa les questions suivantes : 1° Dans le pontife et l'Église, y a-t-il autorité pour excommunier?

(1) Grisellini, dans la vie ou plutôt l'apologie de frère Paul, dit que, « lorsqu'il fut consulteur, il n'entreprit jamais aucun ouvrage sans le motif de l'intérêt public, c'est-à-dire pour défendre le droit souverain de la principauté ou pour légitimer ses ordres, » p. 78.

2° Quelles sont les personnes sujettes à l'excommunication, et quels motifs la font appliquer? 3° Peut-on en appeler de l'excommunication? 4° Du pontife ou du concile, lequel est supérieur? 5° Le prince légitime, pour cause d'excommunication, peut-il être privé de ses États? 6° Parce qu'on empêche la liberté ecclésiastique, encourt-on justement l'excommunication? 7° Quelle est cette liberté, et s'étend-elle seulement à l'Église, ou bien encore aux personnes de celle-ci? 8° La possession des choses temporelles concernant l'Église est-elle de droit divin? 9° Une république, comme un prince libre, peut-elle être privée de l'État pour cause d'excommunication? 10° Le prince séculier a-t-il le droit de percevoir les dîmes et de prendre, à l'égard des biens et des personnes ecclésiastiques, toutes les mesures qui sont utiles à la république? 11° A-t-il par lui-même autorité pour juger les ecclésiastiques? 12° Jusqu'où s'étend l'infaillibilité du pontife?

A ces questions, il répondait que le pouvoir du saint père se limite à l'utilité publique de l'Église; que le chrétien ne doit pas au pontife une obéissance absolue, et qu'il faut d'abord examiner si le commandement est convenable, légitime, obligatoire; qu'il pèche s'il obéit aveuglément. Lorsque le pontife fulmine l'interdit ou l'excommunication pour des commandements injustes et nuls, on ne doit pas en tenir compte, parce que c'est un abus d'autorité. Toute excommunication prononcée contre la multitude est injuste et sacrilége; elle n'a de valeur qu'autant qu'elle s'appuie sur un péché antérieurement menacé d'anathème. Le concile de Trente, feu de saint Elme apparu au milieu des plus grands orages de l'Église, enjoint de l'infliger avec une extrême circonspection; mais il se trompe quand il veut qu'on livre à l'inquisition, comme suspect d'hérésie, quiconque résiste pendant un an aux efforts de l'excommunication, et lorsqu'il défend au magistrat séculier d'empêcher de la publier: les immunités ecclésiastiques ne sont pas de droit divin. L'Église grecque, toujours pauvre, a moins souffert de scandales que l'Église latine. Il est convenu entre le peuple et les ministres de l'Église que ceux-ci fourniront la parole et les sacrements, et celui-là le pain corporel. Les papes, loin de posséder l'autorité temporelle, n'ont pas même eu toujours la suprématie spirituelle qu'ils ont usurpée en favorisant les princes usurpateurs. Tandis que les choses humaines se fortifient avec le temps, dans la monarchie ecclésiastique on voit croître l'autorité, mais non le res-

pect et la sainteté. Les princes temporels ne dépendent que de Dieu; le Christ ne pouvait transmettre à son vicaire la puissance temporelle, qu'il n'exerça point lui-même. Le pape n'a aucun pouvoir sur les princes, ne peut les punir temporellement, ni annuler leurs lois, ni les dépouiller de leurs domaines. Quant aux ecclésiastiques, il n'est rien chez eux qui soit exempt de l'autorité séculière, et le prince l'exerce sur leurs personnes et leurs biens comme sur les autres sujets.

Du reste, combattre Rome n'était pas une preuve d'héroïsme dans une république toujours opposée aux prétentions papales. Frère Paul, tandis qu'il bravait le pontife, s'humiliait devant Philippe II, auquel il prédisait qu'il réduirait en servitude l'Europe et l'Afrique, et ferait de Paris un village. Très-humble devant les nobles de son pays, il usurpait les honneurs du courage en flattant leurs passions et les opinions intéressées. Certaines constitutions qu'il avait imaginées pour son ordre, et dans lesquelles il n'hésitait pas à recourir à la torture, nous font connaître ses sentiments libéraux, manifestés encore par les mesures tyranniques qu'il suggérait à Venise. Il trouvait mauvais que la Quarantie jugeât d'après des consultations, qu'il ne tolérait tout au plus que dans les causes civiles; il aurait voulu que le conseil des Dix, qui excluait les débats, connût de toutes les affaires criminelles (1). Il recommande de tenir dans l'abaissement les nobles pauvres; car, dit-il, de même que la vipère est impuissante pendant le froid, les nobles ne sont pas dangereux quand ils se trouvent dans une humble condition. Il conseille d'opprimer les colonies du Levant, de limer aux Grecs, comme à des bêtes sauvages, les dents et les griffes, de les humilier souvent, de leur enlever toute occasion de s'aguerrir, de leur donner des fers et des coups de bâton, en réservant l'humanité pour d'autres occasions. Dans les provinces d'Italie, il faut s'efforcer de dépouiller les cités de leurs priviléges, faire en sorte que les habitants s'appauvrissent, et que leurs biens soient achetés par des Vénitiens; perdre ceux qui se montrent hardis dans les conseils municipaux si l'on ne peut les gagner à aucun prix, et, s'il y a des chefs de parti, les tuer sous quelque prétexte, en évitant la justice ordinaire; à cet effet, il regarde le poison comme moins odieux et plus profitable que le bourreau (2). »

(1) *Opinione di frà Paolo come debba governarsi la republica per avere il perpetuo dominio*, etc.

(2) Philippe II ayant fait égorger par son fameux secrétaire Perez l'autre se-

Ailleurs il dit, sous forme de dénonciation : « Depuis quelques années on voit paraître chaque jour une foule de livres qui enseignent que le gouvernement ecclésiastique est le seul institué par Dieu ; que le gouvernement séculier, chose profane et tyrannique, est comme une persécution contre les bons permise par Dieu ; que le peuple n'est pas obligé en conscience d'obéir aux lois séculières, ni de payer les impôts et les charges publiques ; qu'il suffit que l'homme fasse en sorte de n'être pas découvert ; que la plupart des contributions publiques sont iniques, et que l'on doit tenir pour excommuniés les princes qui les imposent. En un mot, les principaux magistrats sont représentés comme impies, excommuniés, injustes, et c'est l'opinion que s'en font les sujets ; on dit qu'il est nécessaire de les craindre par force, mais qu'on peut tout faire en conscience pour s'affranchir de leur domination. » Il termine en conseillant une loi rigoureuse contre l'imprimerie.

Frère Fulgence Manfredi, minorite, prêchait également contre le pape, les jésuites et les capucins ; plus tard, il se rendit à Rome avec un sauf-conduit, fut absous et bien accueilli ; puis, arrêté soudain par le saint-office, il est pendu et brûlé, parce qu'on lui avait trouvé des livres prohibés, des ouvrages hérétiques et des lettres qui révélaient des intelligences avec le roi d'Angleterre. Sarpi était secondé par frère Fulgence Micanzio de Passirano, près Brescia, qui prêchait avec une telle hardiesse que le médecin français Asselineau, chaud partisan de ces attaques et chargé souvent d'écrire pour frère Paul, disait : « Il semble que Dieu ait suscité pour l'Italie un autre Luther ou Mélanchthon (1). » Il prêcha pendant le carême « avec liberté, vérité et

crétaire Escovedo, son confesseur justifiait le meurtrier en lui écrivant : « *Selon mon opinion sur les lois*, le prince séculier qui a pouvoir sur la vie de ses sujets, de même qu'il a le droit de la leur enlever pour un juste motif et par jugement en forme, peut aussi le faire sans tout cela ; car les formes d'un procès et tout ce qui s'ensuit ne sont rien pour lui, qui peut s'en dispenser. Un sujet qui, par l'ordre du souverain, donne la mort à un autre sujet, ne commet donc aucune faute ; on doit croire que le prince a donne cet ordre pour un motif juste ; car, en droit, on le présume toujours à l'égard de toutes les actions du souverain. » (Lettre de septembre 1589, ap. MIGNET, *A. Perez et Philippe II.*)

Sarpi ne valait donc pas moins que les autres politiques de son époque.

(1) *Mémoires de Duplessis-Mornay*, X, 292 ; Paris, 1825. L'inscription sur le tombeau de Micanzio, dans les Servites à Venise, est un chef-d'œuvre de jeux de mots ; elle raille sur le nom, le surnom et l'âge :

Siste pedem, hospes ! — non ad tumulum, sed ad gloriæ thalamum acquiesce

grand concours de noblesse et de peuple, malgré le nonce et ses remontrances, » comme l'écrivait Duplessis-Mornay. Frère Paul se réjouissait de voir que cette opposition déplaisait aux jésuites, dont il n'est pas de mal qu'il ne dise en toute occasion ; il eut recours à tous les moyens pour les faire exclure d'abord, ensuite pour les empêcher d'être réadmis dans la république. Il recherchait avec un grand soin tous les livres écrits contre eux, puis il écrivait : « Il n'y a pas de plus grande entreprise que d'enlever aux jésuites leur crédit ; une fois vaincus, Rome est prise et leur ordre supprimé, la religion se réforme d'elle-même (1). »

Les ouvrages publiés contre Rome à l'occasion de l'interdit étaient un sujet d'allégresse pour les protestants. Melchior Goldast, Gaspard Waser, Michel Lingeslem et Pierre Pappe s'en félicitaient dans des écrits qu'ils faisaient traduire et reproduire. Scaliger, plus joyeux encore, écrivait : « Le seigneur Charles Harlay de Dolot m'a dit avoir porté des livres de Calvin à divers personnages de Venise, où beaucoup connaissent déjà nos écrits. » On répandait la prophétie de Luther dans l'exposition du onzième psaume : *A Venise, on recevra l'Évangile ; les pauvres et les chrétiens opprimés se sustenteront et se nourriront libéralement, de manière que l'Église se multipliera.*

Du reste, quiconque a vécu dans ces six dernières années, sait combien les conflits avec Rome ou l'aversion pour un pape inspirent d'audace et flattent de l'espoir de rompre avec l'Église. Ces hommes ne manquaient pas à Venise : tels étaient Octave Menino de San-Vito, juriste éminent et poëte latin, qui écrivit beaucoup à l'occasion de l'interdit, en excitant Casaubon à l'i-

— terreni quod superest reverendissimi patris magistri Fulgentii Micantii — exiguo hoc clauditur lapide — cœlesti quod animæ — superno conditur cœlo — magnum serenissimæ reipublicæ theologum — quadraginta et octo annis — intuere — cujus virtus — servitanæ religionis nescio an melius — micans sidus aut sol fulgens dixeris — octuagenarius et tertius obiit scilicet ut — octavum virtutis gradum et in tertio — omnis perfectionis numerum explevisse — scias — patruo syderi vere micanti — P. dom Micantius nepos pp. 1667.

(1) Lettre LXV, 5 juillet 1611. Toutes les lettres des résidents de cette époque parlent de satires, de prédications ou de discours par les jésuites contre la république, et de leurs efforts pour établir une université à Goritz ou à Raguse, ou à Castiglione des Stiviere. Enfin parut le décret ducal du 14 juin 1606 qui les bannissait de l'État ; celui du 18 août défendait aux sujets d'envoyer leurs enfants aux colléges des jésuites, et le dernier, du 16 mars 1612, interdisait toute correspondance avec eux.

miter; un certain Querini, auteur de l'*Avis pernicieux;* don Jean Marsilio, jésuite napolitain apostat, qui s'était réfugié à Venise, où il continuait à célébrer la messe, bien qu'il fût suspendu par le pape (1); l'érudit Dominique Molino; un Malipiero, « homme de piété calme et sans superstitions, qui accompagnait tous les soirs Paul Sarpi, pour lequel il avait une tendresse et une vénération singulières, double sentiment commun à tous deux (2). »

Toutes les manœuvres aboutissaient à l'ambassadeur d'Angleterre et au fameux Bedell, son chapelain, qui traduisit l'*Histoire de l'interdit* et celle de l'*Inquisition* par frère Paul; les tentatives continuèrent même après que Venise se fut réconciliée avec Rome. Jean Diodati, descendant de bannis lucquois, député par l'Église de Genève au synode de Dordrecht en 1618, et chargé, bien qu'étranger, d'en rédiger les délibérations, avait traduit l'histoire de frère Paul; Bedell, *Ecclesiæ venetæ reformationem speramus,* lui écrivait sur toutes ces manœuvres, et l'exhortait à se rendre à Venise, où son ambassadeur et frère Paul désiraient le voir.

Le nonce Ulbadini, au mois de novembre 1608, informait le cardinal Borghèse que deux prédicants de Genève étaient partis pour Venise, assurés d'être bien accueillis par beaucoup de nobles, mais qu'ils avaient reçu l'ordre de rétrograder. Ce fut à cette occasion que Diodati publia sa traduction italienne de la Bible; il écrivait : « Je ne suis pas sans espoir d'en faire entrer « et circuler des exemplaires dans Venise, où l'on a fait à la su« perstition une grande brèche, par laquelle est entrée la liberté,

(1) « Hier est mort don Jean Marsilio. Ses médecins disent que c'est de poison; mais, comme je n'ai pas d'autres renseignements, je n'en dis pas davantage pour le moment. Quelques prêtres ont bien essayé de l'amener à rétracter ses œuvres, mais il a résisté avec constance en disant qu'il avait écrit pour la vérité, et qu'il voulait mourir dans cette opinion. Monsieur Asselineau l'a visité souvent, et pourra donner de plus grands détails sur sa maladie, parce que je n'ai pu ni voulu, par divers motifs, en rechercher la cause. Je crois que, si ce n'était pour raison d'État, il s'en trouverait beaucoup qui s'élanceraient de ce bourbier de Rome pour atteindre à la cime de la réforme; mais celui-ci craint une chose et celui-là une autre. Toutefois il semble que Dieu jouit de la moindre part des pensées humaines. Je sais que vous me comprenez sans m'expliquer davantage. » (*Lettre de frère Paul,* de Venise, le 18 février 1612.)

(2) Frère Fulgence. — Dans le quatrième livre de la *Littérature vénitienne* de Foscarini, on voit qu'un grand nombre de nobles vénitiens, outre les prélats et les moines, cultivaient à cette époque les sciences sacrées et l'histoire ecclésiastique, sur lesquelles même ils écrivaient.

« que Dieu sanctifiera dans l'intérêt de sa vérité lorsque le temps « sera venu. » Quelques mois après, il écrivait encore : « J'en ai « déjà expédié à Venise un certain nombre d'exemplaires, et « j'attends bientôt une plus forte commission. Sur le conseil de « l'ambassadeur d'Angleterre à Venise, je fais imprimer le Nou- « veau Testament à part, dans un joli petit format, pour favo- « riser les heureux principes que Dieu y a déposés. Peut-être « devrai-je faire bien plus que de les servir avec la plume ; car il « faudra entreprendre une chose plus forte, plus formelle, et « les projets sont tous formés, lesquels, comme je l'espère en « Notre-Seigneur, on mettra prochainement à exécution. »

Duplessis-Mornay, surnommé le pape des calvinistes français et auteur du *Mystère d'iniquité*, recevait de ce Diodati un rapport dans lequel il lui disait que, depuis deux ans , il s'occupait d'introduire la réforme à Venise; qu'il avait l'assurance, par des lettres venues de cette ville, que le pays se trouvait renouvelé; que des discours très-libres y étaient tenus, surtout par frère Paul, par frère Fulgence et Bedell, de manière qu'on croirait être à Genève; que le mécontentement contre le pape continuait, et que les trois quarts des nobles connaissaient déjà la vérité.

De Liquez, compagnon de Diodati, ajoutait : « Frère Paul « m'assure qu'il connaît dans le peuple douze ou quinze mille « personnes qui, à la première occasion , se tourneraient con- « tre l'Église romaine; ce sont les individus qui, de père en « fils, ont hérité de la véritable connaissance de Dieu, ou les dé- « bris des anciens Vaudois. Dans la noblesse, beaucoup con- « naissent la vérité, mais ne veulent pas être nommés avant que « l'occasion de se déclarer soit venue; et la preuve, c'est que « frère Paul, bien qu'excommunié, a reçu l'ordre du sénat de « continuer à dire la messe. » Il ajoute que les prêtres ayant exigé de leurs pénitents, avant de les absoudre, la promesse qu'ils obéiraient au pape dans le cas d'un nouvel interdit, le gouvernement les a fait arrêter, *et mis en lieu où depuis ne s'en est ouï de nouvelles; tellement que depuis l'accord, ils ont plus fait mourir de prêtres et autres ecclésiastiques, qu'ils n'avoyent fait en cent ans auparavant.*

Link, émissaire de l'électeur palatin, dont on lit la relation dans les *Archives historiques* du professeur Lebret, parle de plus de mille personnes, parmi lesquelles trois cents patriciens distingués, qui soupiraient après la réforme; dès lors, les partisans

des opinions nouvelles pouvaient compter sur trois cents votes dans le grand conseil, qui rarement avait plus de six cents membres; si l'on ajoute à ce nombre les personnages sur lesquels ils exerçaient de l'influence, ils pouvaient facilement obtenir la majorité, et, par suite, réaliser leurs désirs.

Cependant, loin de prendre une résolution à l'égard de la réforme, il n'y eut pas même une proposition. En effet, à Venise tout était catholique, l'origine, le patron, les fêtes nationales, les beaux-arts : là, on déployait la plus grande pompe dans les solennités; là, depuis longtemps, existait l'inquisition contre l'hérésie; là, pour la croisade perpétuelle contre les infideles, la religion se greffait sur la politique; là, presque tous les citoyens appartenaient à des confréries, dans lesquelles le plébéien se trouvait non-seulement égal, mais supérieur au noble et au sénateur. Dans un pays où l'esprit public s'identifiait de la sorte au catholicisme, un gouvernement éminemment conservateur pouvait-il songer à la révolution la plus radicale? Nous avons mentionné brièvement beaucoup d'actes, très-hardis sans doute, qui se produisirent à l'occasion de l'interdit; mais ils révélaient la soumission chrétienne et le désir de se réconcilier avec Rome; du reste, quiconque voit juste reconnaîtra qu'un culte qui bâtissait alors tant de magnifiques églises ne pouvait succomber.

Diodati, qui vint à Venise en 1608, trouva les choses beaucoup moins avancées qu'il ne l'avait espéré, et cependant il comptait encore sur le succès; ces deux religieux, dit-il, font des efforts inouïs, mais la vénération pour les moines est encore trop enracinée (1). Enfin, il avoue « qu'il a découvert à fond le sentiment de frère Paul, lequel ne regarde pas comme nécessaire une

(1) Ces détails se trouvent dans les *Mémoires* cités. Voir aussi *Blicke in die Zustände Venedigs zu Anfang des* XVII *Jahrhunderts*, dans les *Historische politische Blätter für das Katholische Deutschland;* Munich, 1843.

Ce point a été traité dans les *Mémoires historiques et littéraires de la société allemande de Könisberg*, par G. MOHNICKE, *Versuche zu Anfang des* XVII *Jahrhunderts*, etc. — *Tentatives faites au commencement du dix-septième siècle pour introduire la réforme à Venise, avec deux lettres inédites de Jean Diodati pour éclaircir l'histoire et le caractère de frà Paul.* Ces lettres, qui parlent du voyage de Diodati à Venise au mois de septembre 1608, furent données par un de ses descendants, professeur à Genève. Il dit que Paul ne veut pas se déclarer, alléguant qu'il pourrait mieux *savoir secrètement la doctrine et autorité papales*, *en quoi il a extrémement profité.* Quant à frère Micanzio, *sans doute il aurait effectué quelque notable exploit, s'il n'était continuellement contre-pesé par la lenteur du P. Paul.*

profession formelle, puisque Dieu voit le cœur et la bonne inclination. » L'apostat de Dominis écrivait lui-même à Jacques Ier d'Angleterre que Sarpi « n'aimait pas à entendre parler de l'abaissement excessif de l'Église, bien qu'il abhorrât ceux qui défendaient comme de saintes institutions les abus de cette Église. »

Nous avons de Sarpi, outre ses histoires, des faits et des lettres qui inspirent très-peu de confiance sur sa foi. Nicolas Vignerio ayant fait imprimer une dissertation contre Baronius, Philippe Canaye, ambassadeur de France à Venise et l'ami de frère Paul, écrivait au seigneur de Caumartin que ce livre avait offensé la Seigneurie parce qu'elle se voyait comptée parmi ceux qui s'étaient séparés de l'Église; cependant frère Paul applaudit, et peut-être travailla à cet ouvrage de Vignerio et à son exposition de l'*Apocalypse*, dans laquelle il trouve que le pape est l'Antechrist; on crut même que Sarpi avait fourni les matériaux pour le libelle anglais d'Edwin Sandis, sur l'état de la religion en Occident, dans lequel il traite de superstition et d'ineptie la piété des catholiques, et surtout des Italiens(1).

(1) Hugues Grotius louait beaucoup ce livre, et il écrivait : *Sandis quæ habuit scripsit ipse, sed ea ex colloquiis viri maximi fratris Pauli didicerat. Item ad quædam capita notas addidit, jam egregias in defæcando judicio* (Ép. 388, p. 865). Ce Grotius, étant ambassadeur en Suède, eut dans ses mains, et transcrivait à divers amis un passage d'une lettre de Sarpi à Gillot, 12 mai 1609, ainsi conçu : *Si quam libertatem in Italia aut retinemus aut usurpamus, totam Franciæ debemus. Vos et dominationi resistere docuistis, et illius arcana patefecistis. Majores nostri pro filiis habebantur olim, cum Germania, Anglia et nobilissima alia regna servirent; ipsique servitutis instrumenta fuere. Postquam excusso jugo, illa ad libertatem aspirarunt, tota vis dominationis in nos conversa est. Nos quid hiscere ausi fuissemus contra ea quæ majores nostri probaverant, nisi vos subvenissetis? sed utinam omnino subsidiis vestris uti possemus!* (Ép. 574.)

Les lettres de Sarpi ont été publiées à Genève avec l'indication, Vérone 1673, puis à la suite de l'*Histoire secrète de fra Paul*. Elles sont adressées à Jérôme Groslot, seigneur de l'Ile, ami de Casaubon; au médecin Pierre Asselineau; au huguenot François Castrin; à Jacques Gillot, conseiller au parlement de Paris. Leti, dans la vie de Cromwell, s'attribue la publication de ces lettres. Quelques écrivains en ont contesté l'authenticité, et d'autres les ont supposées interpolées. Après avoir examiné les raisons contraires, je les crois authentiques, et mon opinion est grandement fortifiée par ce passage du fameux Bayle, dans sa lettre à M. Sondré, 21 septembre 1671 : *Fra Paul a été un des plus grands hommes de son temps. On a imprimé ici ses lettres; mais on croit qu'on arrêtera l'impression, à cause que messieurs de Rome y verroient qu'il entretenoit commerce avec ceux de notre religion... et qu'ainsi ils recuseroient son témoignage touchant l'histoire du Concile, que nous leurs opposons. Ce fut une des raisons*

Lorsque Priuli, ambassadeur vénitien à Paris, quitta la France, François Biondi, son secrétaire, emballa beaucoup de livres hérétiques; plus tard, ce Biondi, accompagné de Dominis, se rendit en Angleterre, où il apostasia. Priuli fut remplacé comme ambassadeur par cet Antoine Foscarini, très-lié avec les hugenots, et qu'une bévue fit décapiter; il eut pour successeur le chevalier Giustianini, que frère Paul signale comme *papiste*, en ajoutant qu'il faut « se servir de celui de Turin pour faire quelque chose de bien en faveur de la religion (1). »

Cet ambassadeur était Grégoire Barbarigo, l'ami dévoué de Paul, qui voyait en lui « une des âmes les plus tranquilles, non-seulement de Venise, mais de l'Italie; » néanmoins on l'envoya bientôt en Angleterre, où il mourut, en le remplaçant par Gussoni, et Paul avertissait Groslot de ne pas communiquer à ce dernier « les choses d'Évangile, à moins qu'elles ne fussent mêlées à celles d'État et de gouvernement. » C'est dans la même balance qu'il pèse les différents ambassadeurs.

Les individus qui se flattaient de la prochaine conversion de Venise au protestantisme virent un bon signe dans les rapports qu'elle établit avec les Pays-Bas soulevés, dont elle reçut un ambassadeur (2), ce qui donna du crédit aux insurgés; mais

qui obligea monsieur Dallez à s'opposer à l'impression de ces mêmes lettres; quoique, au reste, il eût beaucoup de passion pour la gloire à frà Paul, qu'il avoit autrefois connu très-particulièrement à Venise lorsqu'il conduisit les petits-neveux de monsieur Duplessis-Mornay.

Je ne crois pas authentiques les *Lettres inédites choisies*, imprimées à Capolago en 1847; car le style est rempli de tropes, et le tour différent de celui de frère Paul : elles me paraissent de mains diverses. Elles sont précédées d'une *Vie de Paul* par un anonyme qui répudie le bon sens le plus vulgaire, pour débiter contre Rome et les prêtres les injures les plus grossières. Les lettres de 1673 lui semblent authentiques; bien qu'il exalte Paul pour son aversion contre Rome, il nie qu'il songeât à faire Venise protestante, et pense qu'il ne convenait pas d'abattre la domination de l'Église : « Il est vrai que la politique ro-« maine se montrait incertaine et vacillante; toutefois elle était nécessaire au « contre-poids politique de la Péninsule, et contribuait à conserver l'indépen-« dance agonisante des gouvernements nationaux de l'Italie. L'État pontifical « était un gouvernement national, qu'il fût bon ou mauvais, mais pour ces « temps plutôt bon que mauvais, et sous lequel les peuples vivaient moins mal-« heureux qu'ailleurs, surtout que sous la domination des étrangers : on n'aurait « pu le renverser sans faire naître de graves désordres. »

(1) *Lettre* LXX, 13 septembre 1611.

(2) Mornay, le 3 octobre 1609, écrivait à l'ambassadeur hollandais, qui lui demandait des lettres de recommandation : *Pour adresse, je ne la vous puis don-*

c'était là une mesure politique. On espérait que Henri IV, à cause de son inimitié avec la maison d'Autriche, y favoriserait la réforme; mais, contre toute attente, il transmit à la Seigneurie vénitienne une lettre de Diodati, lequel exposait en détail à Durand, pasteur à Paris, tout ce qu'on avait tramé à Venise; il nommait comme adhérents les principaux citoyens, en disant que ses efforts et ceux de frère Fulgence seraient bientôt couronnés de succès, et que si le pape s'obstinait, Venise romprait définitivement avec l'Église catholique, ce que désiraient le doge et quelques senateurs (1). Cette dénonciation directe contraignit le gouvernement à prendre des mesures; les papalins l'emportent, Sarpi est découragé et gémit : « On ne saurait croire, écrit-il, « tout le mal que fait cette lettre. Si la guerre éclate en Italie, « tant mieux pour la religion, et Rome craint cela; l'inquisition « cessera et l'Évangile triomphera (2). » Ailleurs il dit : « Les oc« casions sont perdues, je dirai mortes et ensevelies; Dieu seul « peut les faire renaître; s'il lui plaît d'agir ainsi, j'ai accumulé « et préparé les matériaux selon les occasions (3). »

ner meilleure qu'au vénérable père Paulo, directeur des meilleures affaires... auquel, avec le zèle de Dieu, vous trouverez une grande prudence conjoincte : mais il faut l'exciter à ce que l'une enfin emporte l'autre. Vous avez aussi le père Fulgenzio, qui n'est que feu, prêcheur admirable. (Mémoires, 393.)

Pallavicino, dans la permière édition de l'*Histoire du concile de Trente*, assurait que frère Paul avait dit à l'ambassadeur hollandais qu'il était heureux de voir le représentant d'une république, laquelle tenait le pape pour Antechrist; mais il reconnut que l'anecdote était fausse, puisqu'il la supprime dans les éditions suivantes. Bayle la rapporte à l'article Aarsens. Vittorio Siri dit avoir trouvé dans les archives de France beaucoup de traces de la faveur accordée par Sarpi aux huguenots, surtout dans les registres du nonce Ubaldini; il ajoute même que ce nonce, attentif à découvrir ses traces, chercha à se procurer de ses lettres originales pour l'accuser d'hérésie devant le sénat vénitien.

(1) Ce fait, nié hardiment par Voltaire et Daru comme une lâcheté indigne de Henri IV, est mis hors de doute par les Mémoires de Mornay.

(2) *Lettre* XLIV, au seigneur de l'Ile.

(3) *Lettre* LX, au même. Voir aussi les *Mémoires* de Mornay, X, 386, 390, 443, 456, 546, et Courrayer, dans la *Vie de frère Paul*, qui précède sa traduction de l'*Histoire du concile de Trente*, p. 66. Peu de jours avant l'assassinat de Henri IV, Sarpi écrivait : *Nulli dubium quin, sicut Ecclesia verbo formata est, ita verbo rite reformetur. Attamen, sicuti magni morbi per contrarios curantur, sic in bello spes; nam extremorum morborum extrema remedia. Hoc mihi crede e propinquo res videnti. Non aliunde nostra salus provenire potest.* (Opp. de frère Paul, VI, 79.)

Dans la LIIIe lettre, en regrettant la mort de Sully, il dit qu'il l'aimait « pour « sa fermeté dans sa religion. » Quant à Jacques Ier, il écrit : « Si le roi d'Angle-

Dans ses lettres de cette époque, il se plaint que le pape procède lentement, de manière que les politiques sont favorables à la paix, surtout devant les menaces des Turcs : « Je ne vois « d'autre remède, pour conserver et alimenter le peu qui reste, « que dans l'arrivée de beaucoup d'agents des principaux réfor« més, et surtout des Grisons, parce que les derniers feraient la « propagande en italien (1). La république négocie une ligue « avec les Grisons ; on pourrait faire quelque chose par cette voie « s'ils demandaient l'exercice de leur religion dans Venise (2). » Mornay le blâme de son découragement, en ajoutant que, de cette manière, il mourra avant de voir son œuvre accomplie (3).

Il est certain que le conflit avec le pape pouvait s'envenimer; les protestants étaient dans l'ivresse, et Casaubon invitait Joseph Scaliger et Scipion Gentili de se réjouir de ce qu'au milieu de Venise il avait surgi un aussi magnanime combattant des sophistes, pour manifester les paralogismes au moyen desquels ils trompaient le monde (4); mais le fameux Sully, bien que

« terre n'était pas docteur, on pourrait en attendre quelque bien, et ce serait là « un heureux commencement, parce que l'Espagne ne peut être vaincue que « lorsqu'on aura fait disparaître le prétexte de la religion ; or, il ne sera possible « d'enlever ce prétexte qu'en introduisant les réformes en Italie. Si le roi savait « faire, il réussirait facilement à Turin et ici. » (*Lettre* LXXXVIII.)

(1) *Lettre* LI, 12 octobre 1610.

(2) *Lettre* LXXXVIII, 29 mars 1612, à Groslot. Pour de plus amples détails, voir l'*Histoire secrète de la vie de frà Paul Sarpi, écrite par* M. G. FONTANINI, *et documents y relatifs ;* Venise, 1803. C'est une œuvre posthume, et l'éditeur archiprêtre Ferrario l'annonce ainsi : « Qui que tu sois, lecteur qui entreprends « de parcourir ce livre, il ne suffit pas que tu aies de l'amour et du zèle pour la « religion, que tu sois fidèle et attaché aux gouvernements. Bon catholique et « bon citoyen, ce livre te plaira. il enlève un grand masque, il met à nu un « grand imposteur, il montre un grand impie. »

Ce Fontanini donne frère Paul comme le type de l'hypocrisie, parce qu'il ne veut se servir « du caractère sacerdotal et de sa vie exemplaire que pour accréditer dans l'opinion publique sa qualité d'homme de bien, avec le dessein secret de semer en toute sécurité ses doctrines, sans avoir à craindre qu'elles soient jugées contraires à la véritable croyance, etc. »

(3) *Lettre* du 6 mars 1611 (*Mémoires*, X, 169). Voir encore les *Lettres diplomatiques* de Bentivoglio, du 27 février 1619.

(4) *Magna Deo gratia, quod mediis Venetiis virum magnanimum, magnum illum Paulum excitavit, qui teterrimas sophistarum fraudes, et paralogismos quibus orbi christiano illuditur, palam faceret. Puto vidisse te opuscula hujus Pauli, meo judicio præstantissima, et dignissima quæ legantur a te. Lætaberis scio, et magno heroi votis favebis tuis* (Ep. 474, du 7 novembre 1606). Peu de jours avant, il écrivait que l'ambassadeur Pierre Priuli l'avait appelé à Venise, où

huguenot, se plaignait qu'il sapât l'autorité du pontife parmi les Vénitiens, lesquels, s'ils avaient manifesté le désir d'apostasie, auraient été secourus par les Turcs, les Grecs, les évangélistes et les protestants de tout pays, d'où serait venu un incendie comme au temps de Léon X et de Clément VII. Sully se concertait donc avec les cardinaux Joyeuse et Duperron pour empêcher que ces germes se développassent en Italie, et réconcilier Venise avec le pape (1).

Un danger si grave affligeait profondément les âmes pieuses. Augustin Valier, cardinal de Vérone, et Mathieu Zane, patriarche de Venise, en moururent de douleur. Bellarmin laissa de côté ses controverses avec les hérétiques pour réfuter les libelles des *sept théologiens* de Venise. Soutenu par cet illustre jésuite et Baronius, Rome fit encore des préparatifs armés, jusqu'au moment où l'empereur et le roi d'Espagne intervinrent avec les ducs de Savoie et de Florence pour rétablir la paix. Les prisonniers furent livrés au nonce pontifical, qui partit avec des instructions très-modérées; il annula tous les décrets contraires aux droits du saint-siége, rétablit les religieux, excepté les jésuites, et Venise ne fit aucun acte d'humiliation ou de rétractation, mais usa de tempéraments.

Jacques I[er] d'Angleterre, roi théologastre, publia l'*Apologia pro juramento fidelitatis* dans un sens hérétique, et l'adressa à

il se réjouissait de pouvoir rencontrer *magnum Paulum, quem Deus necessario tempore ad magnum opus fortissimum athletam excitasset*, et continue sur ce ton. Il écrivait à Scaliger (Ep. 480, 2 mars 1607) : *Vidistine quæ Venetiis prodiere scripta a paucis mensibus? Ego cum illa lego, spe nescio qua ducor futurum fortasse illic aliquando literis sacris et meliori literaturæ locum. Mirum dictu quam multi tam brevi tempore animum ad scribendum applicuerint. Atqui nemo erat qui existimaret ex ea urbe unum aut alterum posse reperiri earum rerum intelligentem, quæ a doctrina loyolitica abhorrent tantopere. Exitum ejus controversiæ cum hæc scribebam, omnes* μετέωροι *in hac urbe exspectabant. Deus ad gratum sibi finem omnia perducat.* Dans l'ep. 484, du 18 mars, à Scipion Gentili : *O viros! o exactam earum rerum cognitionem, quas in illis oris nemini putabant plerique esse notas! multa legi... omnia probavi et laudavi, sed inter omnes mirum dictu quantum judicio Paulus excellat, quem scimus virum esse doctissimum, vitæ innocentissimæ, judicii tenacissimi. Hujus si scripta legisti, ecquid de vestra Italia sperare incipis?* Scaliger, en lui répondant qu'il a tout lu, ajoute : *In illis auctoribus tres palmam obtinent : Paulus servita, Marsilius neapolitanus, Antonius Querinus patricius. Certe quomodocumque in amicitiam coeant illæ duæ partes, nunquam coire poterunt in cicatricem illa vulnera, numquam stigmata deleri, quæ pontifex accepit.* (Ep. 131, du 22 mars 1607.)

(1) *Mémoires de Sully*, t. III, p. 27.

toutes les cours. Le roi d'Espagne et le duc de Savoie refusèrent de la recevoir, et le grand-duc de Toscane la fit brûler; les Vénitiens imaginèrent la combinaison suivante : l'ambassadeur dut la présenter au conseil, où le doge la reçut comme témoignage de bienveillance envers le roi; puis on la transmit au grand chancelier, qui l'enferma sous clef. Le nonce apostolique Gessi présenta au conseil la censure que Rome avait prononcée contre ce livre, et demanda qu'il fût prohibé; le conseil lui communiqua ce qu'on avait fait, et défendit verbalement au chef des imprimeurs de le vendre. L'ambassadeur en fut indigné, si bien qu'il fallut envoyer exprès en Angleterre François Contarini, dont les explications furent si sincères que le roi loua la conduite des Vénitiens (1).

Les espérances de réforme s'évanouirent, et frère Paul se modéra, bien qu'il ne changeât point de sentiments. Ennemi juré des jésuites, il dit : « Il est certain qu'ils absoudraient le diable même de toute faute, s'il voulait vivre en bonne intelligence avec eux; ils se vantent d'avoir bientôt à Constantinople autant de pouvoir qu'en Flandre (2). » Il écrivait au seigneur de l'Ile : « J'ai toujours admiré la politique des jésuites et leur ha- « bileté à conserver les secrets. Il est très-important que leurs « constitutions soient imprimées, et cependant on ne peut en « voir un exemplaire. Je ne parle pas des règles imprimées à « Lyon, véritables puérilités, mais des lois de leur gouverne- « ment, qu'ils tiennent si bien cachées. Chaque jour des jésuites « sont renvoyés de la compagnie, et beaucoup la quittent peu « satisfaits; néanmoins, on ne découvre pas leurs artifices. Il « n'y a pas, dans le monde, d'autres personnes qui travaillent « ainsi pour une même fin, qui soient dirigées avec une si grande « sollicitude, et déploient dans leurs actes autant de zèle et de « hardiesse. »

Un écrivain publia les *Secreta monita*, œuvre de pure invention; mais l'acharnement n'obscurcissait pas tellement dans Sarpi la lumière de la raison qu'il n'en remarquât l'absurdité : « Je l'ai parcouru ce livre, dit-il, et il m'a semblé contenir des « choses si exorbitantes que je garde un doute sur la vérité de « ses assertions. Certainement les hommes sont scélérats, mais « je dois m'étonner qu'on pût supporter dans le monde de si

(1) MOROSINI, *Histoire*, liv. 18, p. 699.

(2) *Lettres* LV et XI, XII, au seigneur de l'Ile.

« grandes perversités. A coup sûr nous n'en avons pas vu de « pareilles en Italie ; peut-être ailleurs sont-elles pires ; mais, s'il « en était ainsi, ce serait à la grande honte de l'Italie, qui ne le « cède à aucune autre nation. »

Quiconque n'établit aucune distinction entre les jésuites et l'Église doit condamner au bûcher frère Sarpi ; mais il faut voir en lui un patriote ardent, ennemi de l'Espagne, et, par suite, des jésuites, qu'il croyait incarnés dans cette puissance. Au contraire, il se montrait favorable aux protestants, parce que, dans les guerres d'alors, ils contre-balançaient la maison d'Autriche. Hier encore (1856) le monde ne faisait-il pas cause commune avec les Turcs, par cela seul qu'ils étaient les ennemis de la Russie? Sarpi avait une aversion excessive contre la cour romaine, qu'il faut bien, qu'on le veuille ou non, distinguer de l'Église. Baronius et Bellarmin, les champions de cette cour, lui inspirent autant de répugnance qu'il est bienveillant à l'égard de Tuano et de Perkinson ; il se raille des miracles, tandis qu'il applaudit les huguenots, mais il est encore bien loin de l'apostasie. La réforme qu'il désirait consistait dans la discipline plus que dans les dogmes, sur lesquels, comme il est probable, il croyait pouvoir fixer l'attention d'une Seigneurie toute positive et l'ennemie des changements. On peut dire que Sarpi fut rationaliste plutôt que luthérien ou calviniste ; car il tendait à vénérer sa propre raison plus qu'une autorité quelconque, et par suite à chercher continuellement la vérité sans trouver jamais où se reposer.

Son *Histoire du concile de Trente* porta un des coups les plus funestes à celle qu'il appelait *meretrix*, *bestia babylonica*. Dès son enfance, il avait dû entendre discourir sur ce fait comme étant de la plus haute importance pour l'Église ; puis, à Mantoue, il vécut dans l'intimité de Camille Olivo, secrétaire du cardinal Gonzague, un des présidents du concile, et dans Venise il connut particulièrement des ambassadeurs de princes. Les histoires déjà publiées, sans même excepter celle de Jean Sleidan, qu'il préfère à toutes, lui paraissant insuffisantes pour faire connaître l'*Iliade de notre siècle*, il se propose de raconter « les causes et manéges d'une convocation ecclésiastique que les uns et les autres, pour des fins diverses et par des moyens différents, ont poursuivie ou sollicitée, empêchée ou différée dans le cours de vingt et un ans ; enfin cette assemblée, tantôt réunie, tantôt dissoute, toujours effectuée dans des buts divers pendant

dix-huit autres années, a revêtu une forme et produit un résultat entièrement contraires aux desseins des personnes qui l'ont provoquée, et à la crainte de ceux qui l'ont troublée par tous les moyens : d'où ressort avec évidence cet enseignement, qu'il faut concentrer les pensées en Dieu et se défier de la pensée humaine. En effet, ce concile, désiré et obtenu par les hommes pieux, afin de réunir l'Église, qui commençait à se diviser, a si bien établi le schisme et jeté l'obstination dans les partis qu'il les a rendus plus hostiles et irréconciliables. Dirigé par les princes dans le but de procurer la réforme de l'ordre ecclésiastique, il a causé la plus grande altération qu'on ait vue depuis que le nom chrétien existe. Les évêques, qui espéraient recouvrer l'autorité épiscopale, passée en grande partie dans les mains seules du pontife romain, l'ont perdue entièrement, et sont réduits à une plus grande servitude ; au contraire, craint et repoussé par la cour de Rome comme le moyen le plus efficace de restreindre sa puissance exorbitante, parvenu successivement de faibles commencements aux dernières limites, ce concile a si bien établi et confirmé cette autorité sur les peuples qui lui restent soumis, qu'elle n'a jamais été ni aussi grande, ni aussi bien enracinée. »

Il composa cette histoire avec beaucoup de patience et de soin ; comme il était d'usage alors, il puisa sans scrupule dans les historiens précédents, Jove, Guicciardini, Tuano, Adriani, surtout dans Sleidan, très-hostile à Rome, et qu'il traduit souvent ; mais il les compléta par de précieux documents et les rapports vénitiens. Il relève les faits par des observations personnelles. Dans une époque de violentes diatribes, il conserve un calme apparent, comme s'il ne raisonnait que sur des faits et des documents. Ce mérite trompe les personnes inexpérimentées, séduites surtout par son style facile et simple, par les saillies dont il anime le sujet. Ses railleries mordantes et sa vivacité continuelle bannissent l'ennui qui jette un voile obscur sur les autres ; il s'efforce d'éblouir pour qu'on n'aperçoive ni ses erreurs ni ses contradictions ; enfin il dispose tout, non pour dégager la vérité des ténèbres, mais pour obtenir de l'effet, au point d'altérer les documents dans le but de les faire servir à son opposition systematique et aux interêts politiques de son pays.

Si, dans cet ouvrage, il n'embrasse pas résolûment un symbole protestant, il se détache du dogme catholique et conduit

à l'hérésie et au rationalisme, puisqu'il veut l'interprétation personnelle des Écritures sacrées sans tenir compte de la tradition : il répudie les livres deutérocanoniques, méprise la Vulgate, et sépare, comme les réformés, l'exégèse de la doctrine des Pères. Quant au péché originel, à la grâce, à la justification, aux autres dogmes, il copie littéralement le théologien Martin Chemnitz, un des hommes les plus furieux contre le concile. Ne voyant le véritable christianisme que dans l'Église primitive, il demande qu'on en rétablisse la croyance et la discipline, en condamnant comme des intrusions humaines toutes les institutions que cette Église tire de sa vitalité toujours fraîche. Il veut que l'Église soit soumise au pouvoir territorial comme dans les premiers temps, sans songer que les rapports entre l'Église et l'État, païen ou juif, devaient différer grandement depuis qu'elle avait complété son développement. Dès lors, sa conception de la hiérarchie, de la juridiction spirituelle, de la suprématie, de la scolastique, du monachisme, n'est ni historique ni ecclésiastique.

La hiérarchie, dit-il, ne s'est consolidée que par l'ambition des papes, par la faiblesse et l'ignorance des princes; loin d'être utile aux peuples, elle ne leur a valu qu'oppression et tyrannie; le clergé, dans le moyen âge, au lieu de favoriser le savoir, les arts et l'humanité, faisait tourner à son avantage exclusif les écoles et les colléges. Il se déchaîne à tout propos contre la cour romaine et les prétentions ressuscitées par elle, sans s'apercevoir qu'elles étaient l'expression de la restauration religieuse alors commencée. En un mot, il est le précurseur des écrivains qui ont demandé que les princes fussent indépendants de toute autorité ecclésiastique, et dont les idées, après avoir grandi dans le siècle dernier, furent exposées doctrinalement par Febronius, réalisées par Joseph II. Aussi, comme l'a dit Ranke, les princes et les ennemis du catholicisme doivent les plus grands remercîments à Sarpi; en effet, il a consolidé le pouvoir absolu des premiers, et fourni aux seconds des armes d'autant plus meurtrières, qu'elles sont aiguisées par un catholique.

Représentant du parti antiecclésiastique, dont il est le type, il le surpassa, sinon par l'acharnement, au moins par l'intelligence et le mérite original de revêtir d'une apparence catholique un ouvrage où chaque période fût un dard contre l'Église catholique; bien plus, son histoire est la première qu'on ait écrite dans un but arrêté de dénigrement, et qui s'applique à

tous les faits, que le narrateur accumule sans examen (1); son exemple peut servir à prouver combien sont intimement liés le dogme et l'Église, et combien se font illusion les écrivains qui combattent celle-ci en toute sécurité, satisfaits de proclamer leur respect pour celui-là.

1556-1624 Le Dalmate Marc-Antoine de Dominis, jésuite à vingt ans, professeur, à Padoue, d'éloquence, de philosophie et de mathématiques, fut nommé par Rodolphe II évêque de Segna en Dalmatie, puis archevêque de Spalatro. Son caractère ardent lui suscitait partout des querelles; il écrivit en faveur des Vénitiens contre Paul V; puis, voyant ses ouvrages réprouvés par l'inquisition romaine, il passa chez les Grisons, à Heidelberg, enfin à Londres, sous le prétexte de travailler à la réunion des différentes sectes chrétiennes, mais en réalité pour trouver dans cette ville liberté d'études et de profession. Ce fut lui qui publia l'histoire de Sarpi sous l'anagramme de Pierre Soave Polano, avec une préface et des notes qui l'envenimaient. Le roi Jacques I[er] lui fit bon accueil; mais un jour, soit remords ou légèreté naturelle, il monta en chaire pour se rétracter, ce qui lui fit perdre tout crédit. Grégoire XV, son ancien disciple, le rappela; il vint et abjura en consistoire de cardinaux pour recouvrer son évêché. Toutefois, le rigide Urbain VIII, successeur de Grégoire, le fit enfermer au château Saint-Ange, comme inconstant et coupable de récidive; il mourut en prison durant le procès, et son cadavre fut brûlé avec son traité *de la Républi-*

(1) Botta, qui la copie sans scrupule, selon son habitude, et qui s'inspire de toutes ses rancunes, est pourtant contraint d'avouer que « la haine violente dont frère Paul était animé contre la cour de Rome le faisait tomber parfois dans des opinions erronées et dans une critique excessive. » (Liv. XVI.) Aussitôt que parut la traduction française par Courrayer, le cardinal de Tencin publia une pastorale énergique contre ce livre, en qualifiant frère Paul de véritable protestant. L'autographe de cette histoire, qui se conserve dans la bibliothèque Marcienne, ne diffère en rien de l'œuvre imprimée. On connaît plusieurs réfutations de Sarpi, entre autres les observations de Bernardin Floris, archevêque de Zara, restées manuscrites. Nous avons *frère Paul Sarpi justifié*, *dissertations épistolaires de* Juste Nave, Cologne, 1752, que l'on attribue à Joseph Bergantini, ou bien à Grisellini, et qui ont été imprimées à Lucques. Il nous reste aussi la *Justification de frà Paul Sarpi*, *ou lettres d'un prêtre italien à un magistrat français*, etc., Paris, 1811, qui sont du Génois Eustache Dégola. Albert Mazzolini, moine dans le couvent bergamasque de Pontida, avait recueilli cinquante volumes de documents relatifs au concile, dont il voulait écrire l'histoire; mais il mourut sans le faire, et sa collection fut vendue au Tyrolien Antoine Mazzetti, qui la laissa à la ville de Trente.

que ecclésiastique, dans lequel il combat la supériorité du pape et l'autorité des conciles en matière de foi. Cet ouvrage fut réfuté par différents écrivains.

Sarpi nous est dépeint comme un homme très-intègre, adonné sans cesse à l'étude et recueillant des documents partout, mais pour n'obéir ensuite qu'à sa pensée. Attaqué cinq fois, et blessé une fois par des assassins, il s'écria : *Je connais le style de la cour romaine.* Ces paroles firent fortune; mais, comme on n'osait pas accuser le pape, qui en témoigna un vif regret, l'opinion vulgaire attribua le coup au cardinal Borghèse, ou bien aux jésuites, les boucs émissaires (1).

Rome, qui songeait à d'autres moyens pour répondre à ses attaques, chargea Térence Alciat, jésuite romain, d'écrire une nouvelle histoire du concile de Trente. Après avoir recueilli une foule de matériaux, cet Alciat mourut, et l'on confia les documents à Pallavicino Sforza, jésuite également de Rome, 1606-67
un des écrivains les plus distingués par ce style poli qui paraît le seul beau à quelques-uns; on lui ouvrit les archives les plus riches, c'est-à-dire celles de Rome. A la différence de Sarpi, il indique toujours la nature des documents et les titres, outre qu'il donne un catalogue des *erreurs de fait* de son adversaire, qui s'élèvent à trois cent soixante et une, sans parler, dit-il, d'une infinité d'autres réfutées en passant. Le protestant Ranke, l'historien le plus vanté de l'Allemagne moderne, a confronté les assertions de Pallavicino avec les documents sur lesquels il s'appuie, et l'a trouvé d'une exactitude scrupuleuse. Néanmoins, il se trompe quelquefois, et, comme il arrive dans toute polémique, il tombe dans l'excès; il veut tout justifier, parce que

(1) On a tant dit de choses sur ces assassins qu'il serait superflu de les répéter. Le principal était un certain Poma, marchand banqueroutier, fanatique comme l'étaient alors tant de catholiques et de protestants, qui croyaient légitimer même le poignard par la religion; il écrivait à un ami : « Il n'est pas un homme du monde chrétien qui n'eût fait comme moi, et Dieu le fera connaître avec le temps. » Il voulait publier qu'il avait agi pour le service de Dieu, et non d'après les instances de personne. Frère Fulgence dit que les assassins se réfugièrent dans la maison du nonce. Le fait serait possible, et les immunités, dont on était alors si jaloux, auraient pu amener le nonce à les protéger; mais le contraire est attesté par les dépositions des gondoliers, et l'auteur de la vie très-hostile de Sarpi, qui précède les lettres inédites, convient lui-même du fait. L'histoire de ces misérables est connue; ils se vantaient d'avoir de l'argent à pleines mains, et se trouvaient ensuite réduits à la misère. Ils furent arrêtés dans la Romagne, et Poma finit ses jours dans les prisons de Civita-Vecchia; le prêtre Michel Viti et Parasio eurent le même sort, et l'un des assassins fut décapité à Pérouse.

Sarpi a tout critiqué. Là où il ne peut nier, il est faible, puis il dissimule des objections et certains documents; outre le désavantage de l'écrivain qui est obligé de se défendre, de réfuter à chaque instant l'opinion des autres, il reste bien loin de la charmante vivacité de frère Paul. Sarpi expose avec finesse, malice et talent, bien qu'il soit incorrect de langage, tandis que Pallavicino se montre ingénieux, fait toujours sentir l'art, et délaye ses pensées dans une longue série de phrases; puis, à force de rechercher l'harmonie, il tombe parfois dans l'obscur, souvent dans le vague, et prouve combien l'élégance est inférieure au naturel. Frère Paul suppose toujours la vérité distincte de la probité, d'où des bassesses et des hypocrisies; Pallavicino, au contraire, révèle des caractères nobles, de solides convictions, de généreuses résistances; il est plus instructif, mais on lit Sarpi plus volontiers, comme il arrive de tout écrivain qui attaque : ni l'un ni l'autre n'ont l'impartialité d'historiens, celui-ci voulant incriminer tout acte, celui-là les défendre tous. L'homme qui recherche la vérité se voit avec peine contraint de recourir aux deux sources, également suspectes par un excès contraire.

Les protestants faisaient servir l'histoire d'auxiliaire à leur cause; dans les *Centuries de Magdebourg*, on prétendait, au moyen de faits et d'applications rigoureuses, combattre le catholicisme, en comparant les croyances et les usages d'autrefois aux croyances et aux usages modernes. César Baronius de
1538-1607 Sora, dans le royaume napolitain, leur opposa donc une histoire ecclésiastique, entièrement dans le sens catholique, et qui défendait la suprématie papale. Il puisa dans les archives pontificales des documents importants pour l'histoire de toute la civilisation, dont Rome jusqu'alors avait été le centre; nous l'avons déjà signalée comme la meilleurs source pour la connaissance du moyen âge. Il n'arriva que jusqu'à la fin du douzième siècle, et fut continué par Rinaldi et Laderchi. Jamais il n'excuse le crime, et voit toujours dans les événements le châtiment ou la récompense de Dieu : thème excellent pour des sermons, mais capable d'égarer, parce qu'il suppose que la rétribution s'effectue ici-bas. Étranger au grec, il faisait traduire par Muzio, homme très-pieux; il travaillait à son ouvrage la journée entière et mangeait avec les domestiques; il ne changea point de manière de vivre, même après qu'il fut cardinal. Frère Paul exhortait le docte Casaubon à écrire contre Baronius, dont il dit

tout le mal possible, sans l'accuser, toutefois, de fraude ni de mauvaise foi; car il n'aurait été cru par aucun de ceux qui le connaissaient, tant on le savait homme intègre; seulement, il adoptait facilement les opinions des personnes qui l'entouraient (1).

Sa vénération pour le saint-siége ne lui fait pas dissimuler les vices de quelques pontifes : « Après avoir bien pesé, dit-il, les inconvénients de mettre à nu leurs fautes, j'aime mieux les exposer franchement que de laisser croire à nos adversaires que les catholiques approuvent les faiblesses des papes. » Le cardinal Pallavicino répondait à ceux qui lui reprochaient d'avoir révélé leurs actions blâmables : « L'historien n'est pas un panégyriste, et en louant moins il loue beaucoup plus qu'un panégyriste quelconque (2). » De nos jours même, le plus grand flatteur des papes disait qu'on ne leur doit que la vérité.

CHAPITRE CXLVIII.

GUERRES RELIGIEUSES. LES VAUDOIS. LA VALTELINE.

La réforme parcourait les divers États en laissant partout des traces de sang; il fallut à l'Europe un siècle avant qu'elle re-

(1) *Lettre* du 8 juin 1612. Le cardinal Baronius avait aussi le sentiment de l'art et du respect qu'on lui doit; il fit donc placer dans son église titulaire de saints Nérée et Achillée, ramenée à son ancienne forme, l'inscription suivante : PRESBYTER. CARD. SVCCESSOR. QVISQVIS FVERIS — ROGO TE PER GLORIAM DEI ET — PER MERITA HORVM MARTYRVM — NIHIL DEMITO NIHIL MINVITO NIHIL MVTATO — RESTITUTAM ANTIQVITATEM PIE SERVATO — SIC TE DEUS MARTYRVM SVORVM PRECIBVS — SEMPER ADJVVET.

Aujourd'hui l'histoire ecclésiastique se renouvelle grâce à la connaissance d'un très-grand nombre de lettres pontificales, publiées dans les *Regesta pontificum romanorum ab condita ecclesia ad annum* 1098, de Philippe Jaffe; Berlin, 1852. De 882 à 1073, il ajoute à Mansi 1,537 documents, et 1,881 au grand bullaire; du douzième siècle, il a 6,791 bulles, tandis que le bullaire en a 600; Labbe, 1,176; Manso, 1,389.

(2) *Lettre* du 2 mars 1658, à Jean-Luc Durazzo. « En lisant l'histoire fort exacte de Pallavicino, on est si étonné de la liberté des Pères, qu'on serait parfois tenté de l'appeler licence; mais telle est la puissance de sa force organique, que l'Église ne craint aucune remontrance. » (TAPPARELLI, *Essai théorique de droit naturel,* note CXXVII.)

prît une assiette, qui ne pouvait désormais résulter que de l'équilibre des forces opposées. Le principal théâtre de ces mouvements fut l'Allemagne, qui, au milieu d'accords, de répits, de paix de religion, déchirée jusqu'aux entrailles, cessa d'être à la tête de l'Europe comme elle l'avait été pendant tout le moyen âge. Les empereurs ne pouvaient réparer jour par jour les ravages du torrent, qui finit par déborder en produisant la guerre de Trente ans, guerre non pour la liberté des croyants, mais pour donner aux princes le droit d'introduire la religion qu'ils voudraient et de l'imposer à leurs sujets. Toute l'Europe continentale fut enveloppée dans cette lutte. La férocité de deux cent mille soldats, dont les méfaits restaient impunis, causa la perte des deux tiers de la population germanique et de tout le commerce, jusqu'à ce que la paix de Westphalie, en 1648, vînt remettre les choses de la religion dans l'état où elles se trouvaient au traité d'Augsbourg. On dut tolérer, non pas toutes les croyances, idée encore tout à fait hors de saison, mais celles de Luther et de Calvin. L'empire ne fut pas plus heureux à l'extérieur qu'au dedans, puisque chaque État obtint la souveraineté territoriale dans les choses ecclésiastiques et politiques ; on établit un pacte qui, effaçant l'accord du moyen âge, devint la base du système politique et du nouveau droit des gens.

Au souvenir de tous ces faits et du sang que fit verser partout le changement de croyances, on doit se rejouir, même humainement, que l'Italie soit restée dans la barque de Pierre; toutefois la tempête ne s'apaisa que tardivement. Les hommes qui, par curiosité littéraire ou zèle de religion, avaient glissé sur la pente de la réforme et entraîné d'autres catholiques furent arrêtés par les rigueurs croissantes; ceux qui persistèrent dans les nouvelles opinions s'expatrièrent, et fondèrent des églises italiennes à Zurich, à Genève, à Anvers, à Lyon, etc. Le conflit se prolongea dans quelques parties de la Péninsule.

Nous avons déjà dit que Charles III, duc de Savoie, louvoyait dans la politique, et qu'il aspirait à de grandes choses, auxquelles il ne put atteindre. Dès qu'il eut échoué dans ses autres tentatives, on l'exhorta à tirer parti de la réforme pour acquérir une haute importance en Italie, en donnant asile à tous ceux qui combattaient la papauté. Anemond de Coct, chevalier du Dauphiné, chaud partisan de la nouvelle foi, engageait Luther à faire des demarches auprès de ce duc pour l'amener à embrasser la réforme : « Il est, lui disait-il, grandement enclin à la

« piété, à la religion véritable (1), et il aime à discourir de la « réforme avec des personnes de sa cour. Sa devise est *Nihil « deest timentibus Deum*, laquelle est aussi la vôtre. Humilié par « l'empire et la France, il aurait le moyen d'acquérir une grande « influence sur la Suisse, la Savoie et la France. » Luther lui écrivit, mais sans effet. De leur côté, les trois États de Savoie, en 1528, le sollicitaient de mettre sur pied des troupes pour réprimer les tentatives des réformés que l'on craignait de voir se répandre dans le pays. Auprès de lui se réfugiaient encore les catholiques d'au delà les Alpes et l'évêque de Genève, persécutés, avec lesquels il tint assiégée pendant un an la métropole du calvinisme. Le pontife, pour cette entreprise, l'avait autorisé à lever la dîme sur les ecclésiastiques et à prendre l'argenterie des églises, lui promit même des secours et en écrivit aux princes catholiques; mais les cantons de Berne, de Fribourg et de Zurich vinrent délivrer cette ville, leur alliée (2).

Charles III couvait la pensée, alors dominante, d'unifier l'État, et ce désir le poussait à faire disparaître l'hérésie de la patrie italienne. Lorsque de Turin on se dirige au sud-ouest vers les Alpes Cottiennes, on voit près de Pignerol une suite de vallées s'ouvrir parmi des montagnes plus ou moins sauvages : au nord, on trouve celle de Perosa, et, plus loin, celle de Pragelato; au midi de ces dernières, la vallée de Rora, plus petite et plus élevée; à l'occident, celle de Lucerne, d'où se ramifie celle d'Angrogna, qui, d'un côté, s'incline vers le Piémont, et, de l'autre, par le col de la Croix, donne accès au Dauphiné, passage important des armées et des marchandises pour la France. Le long des torrents Angrogna et Pollice, qui les arrosent et souvent les dévastent, s'étendent des terrains fertiles, d'où s'élèvent en gradins des plaines soigneusement cultivées; les habitants exercent leur vigueur naturelle dans la vie pastorale, la chasse, la pêche, la culture des céréales, du mûrier, de la vigne, des bois, et dans l'excavation des ardoises. Aux scènes champêtres en succèdent d'imposantes, plus haut et plus avant dans l'intérieur, avec des neiges perpétuelles et de terribles avalanches. Dans ces vallées, on parle le piémontais avec un plus grand mélange de français.

(1) *Ein grosser Liebhaber der wahren Religion und Gottseligkeit.* (LUTHER, ép. 401.)

(2) Guichenon ne dit rien de ces événements; mais voir MURATORI, à l'année 1531.

C'est là, entre la plaine subalpine et les Alpes gigantesques qui la protégent, que s'étaient réfugiés les débris de ces Vaudois qui, dans le treizième siècle, se mirent à raisonner sur les croyances sous la direction d'anciens, dits *barba*, c'est-à-dire oncles, nom charmant de famille, d'où ils furent appelés *barbets*. Ennemis de Rome et des rites qu'ils qualifiaient d'idolâtriques, ils prétendaient avoir conservé la pure prédication évangélique ; mais, renonçant aux discussions dogmatiques, ils étaient satisfaits de croire et d'adorer selon les inspirations de la conscience. D'ailleurs ils se rapprochaient tellement des croyances de l'Église, qu'ils appelaient parfois, à défaut de *barbes*, des prêtres catholiques.

Des religieux, parmi lesquels Antoine Pavoni de Savigliano, auquel ils donnèrent la mort, se rendaient parmi les Vaudois, afin de les convertir. Saint Vincent Ferreri, en 1403, écrivait à son général qu'il avait prêché dans le Piémont et la Lombardie : « Pendant trois mois, j'ai parcouru le Dauphiné, annonçant la « parole de Dieu; mais je me suis occupé davantage dans les « trois fameuses vallées de Luserne, d'Argentière et de Valputa. « J'y suis retourné deux ou trois fois, et, bien que le pays soit « couvert d'hérétiques, le peuple écoutait la parole de Dieu « avec tant de dévotion et de respect, qu'après y avoir implanté « la foi, Dieu aidant, j'ai cru devoir y reparaître pour main- « tenir les fidèles dans leurs bons sentiments. Sur la prière de « beaucoup, je suis allé ensuite dans la Lombardie, et, pendant « trois mois, je n'ai cessé d'y annoncer l'Evangile. De là, j'ai « pénétré dans le Montferrat et d'autres pays transalpins, où j'ai « trouvé beaucoup de Vaudois et d'autres hérétiques, surtout « dans le diocèse de Turin;... et Dieu soutenait visiblement « mon ministère.

« Ces hérésies dérivent principalement d'une profonde igno- « rance et du manque d'instruction ; un grand nombre de per- « sonnes m'ont assuré que, depuis trente ans, elles n'avaient « entendu prêcher que des ministres vaudois qui, deux fois par « an, y venaient de la Pouille. J'en ai rougi et tremblé, en son- « geant au compte terrible que les supérieurs ecclésiastiques « auront à rendre au suprême pasteur. Tandis que les uns re- « posent tranquillement dans leurs riches palais, les autres ne « veulent exercer leur ministère que dans les grandes cités, et « laissent périr les âmes qui, privées de quelqu'un pour leur « distribuer le pain de la parole, vivent dans l'erreur et meu-

« rent dans le péché... Dans la vallée de Luserne, j'ai trouvé un « évêque d'hérétiques qui, ayant accepté une conférence avec « moi, a ouvert les yeux à la lumière et embrassé la foi de « l'Église. Je ne parlerai pas des écoles des Vaudois et de tout « ce que j'ai fait pour les détruire, ni des abominations d'une au- « tre secte dans une vallée dite Pontia. Béni soit le Seigneur « pour la docilité avec laquelle ils ont renoncé à leurs faux dog- « mes, ainsi qu'à leurs usages à la fois criminels et superstitieux ! « D'autres vous diront comment j'ai été reçu dans un pays où, « autrefois, se réfugièrent les assassins de saint Pierre, martyr. « Quant à la réconciliation des Guelfes et des Gibelins et à la « pacification générale des partis, il vaut mieux se taire, car à « Dieu seul en revient tout le mérite (1). »

Voilà ce que faisaient les missionnaires ; mais, bien qu'ils se tinssent tranquilles, les Vaudois n'étaient pas toujours à l'abri des soupçons et des antipathies des gouvernements, surtout de la part de la France, inquiète de leur voisinage. Le roi Charles VIII s'était mis à les persécuter, et le pape Innocent VIII exhortait les peuples à s'armer contre ces *esprits venimeux*. En effet, le légat conduisit une armée dans les paisibles vallées d'Angrogna et de Pragelato. A son approche, quelques-uns abjurèrent, et d'autres se réfugièrent au milieu des montagnes les plus inaccessibles ; mais le roi Louis XII, après avoir pris des informations sur les Vaudois, s'écria : *Ils sont meilleurs chrétiens que nous*. Lorsqu'ils entendirent parler de la réforme, vers laquelle, comme les Suisses et les Allemands, ils n'étaient
pas entraînés par une réaction, ils députèrent quelques-uns 1530
de leurs barbes aux chefs des protestants pour faire acte d'adhésion ; mais ils les informaient qu'ils pratiquaient la confession auriculaire, que leurs ministres vivaient dans le célibat, et qu'un certain nombre de vierges faisaient vœu de chasteté perpétuelle (2). Les réformés, qui posaient leurs doctrines comme

(1) Lettre datée de Genève, le 17 décembre 1403 ; il raconte ensuite quelques superstitions de Genève où l'on fêtait saint Orient ; à Lausanne, dit-il encore, les campagnards vénéraient le soleil, auquel, tous les matins, ils adressaient des vœux et des prières.

(2) J.-J. Herzog (*De origine et pristino statu Waldensium secundum antiquissima eorum scripta cum libris catholicorum ejusdem ævi collata*, Halle, 1849) ; il veut prouver que la *Confessio fidei* n'est pas de 1120, mais postérieure au colloque des Vaudois avec Œcolampade en 1530. Il a publié lui-même, en 1853, *Die romanischen Waldenser*.

A.-W. Dieckhoff (*Die Waldenser in Mittelalter*, Gottingue, 1851) tend à

aussi anciennes que le christianisme, furent mécontents de trouver ces prétendus contemporains des apôtres en désaccord sur des points débattus si souvent, et surtout de ce qu'ils se scandalisaient de l'ouvrage de Luther contre le libre arbitre.

On prétendit trouver plus de rapport entre leurs doctrines et celles de Calvin, qui pénétra dans la vallée d'Aoste, en s'efforçant, par tous les moyens, de la convertir à sa croyance et de la détacher de la Savoie pour qu'elle se réunît aux cantons protestants de la Suisse. Néanmoins, les États de cette vallée, réunis au mois de février 1536, prirent de sévères mesures pour la conservation de la foi catholique. Le célèbre Genévois Farel réussit mieux avec les barbets, auxquels il persuada de publier leur profession de foi, de se déclarer ou de se faire calvinistes, en abolissant les suffrages pour les morts, les jeûnes, le sacrifice de la messe, tous les sacrements, excepté le baptême et la cène; il fallait croire, leur disait-il encore, à la prédestination et au salut par le moyen de la foi seule, et n'admettre que le Christ pour médiateur entre Dieu et les hommes.

Était-ce là véritablement leur symbole antique ? ou bien, dès l'origine, admettaient-ils l'efficacité des œuvres? Comme on reprochait aux novateurs d'être nés tout récemment, il importait beaucoup de vérifier ce fait, sur lequel on se mit à discuter avec cet acharnement qui obscurcit toujours la vérité.

Leurs vallées servirent de refuge à un grand nombre d'Italiens persécutés, parmi lesquels Dominique Baronius, prêtre florentin, qui voulut composer une messe où le rite catholique se conciliât avec celui des Vaudois; mais elle fut repoussée comme le produit d'un pur caprice (1). Il publia divers ouvrages latins et italiens contre l'Église catholique, dans l'un desquels il soutenait qu'il fallait, en temps de persécution, manifester hautement ses opinions religieuses ; sur ce point, il fut contredit par Celso Martingo.

Voilà donc les Vaudois arrachés à leur tranquille obscurité pour être jetés au milieu des orages d'une époque très-ombrageuse; aussitôt les parlements d'Aix et de Turin leur appliquèrent les lois édictées contre les hérétiques, sans leur épargner la marque et le bûcher; puis, comme ils maltraitaient les religieux envoyés pour les convertir, on décréta leur extermination,

prouver que les divers écrits, rapportés d'ordinaire aux commencements des Vaudois, sont une pure imitation des hussites.

(1) GILLES, *Hist. générale des Églises vaudoises*, ch. X.

avec perte d'enfants, de biens et de liberté. Sadolet, évêque de Carpentras, combattit fortement ces mesures ; François Ier, voyant leur douceur et leur empressement à payer les impôts, leur accorda trois mois pour se réconcilier, à l'expiration desquels Jean Mainier, baron d'Oppède, président du parlement, obtint que l'édit fût exécuté. Alors, une soldatesque fanatique commence le massacre ; quatre mille sont égorgés, huit cents envoyés aux galères, et les flammes dévorent vingt-deux villages. Le récit porte l'empreinte des exagérations d'une époque de partis; néanmoins, quelque générale et sanguinaire que fût l'intolérance, la généreuse nation française en gémit, et le roi, à son lit de mort, recommandait à son fils de châtier les auteurs de ces excès ; mais, grâce aux protections, les méfaits restèrent impunis, à la grande indignation des protestants.

Des années s'écoulèrent, et Philibert-Emmanuel devint duc 1553
de Savoie ; comme les Vaudois relevaient la tête en voyant s'accroître le nombre de leurs coreligionnaires de Suisse et de France, l'inquisiteur Thomas Giacomelli fut expédié pour décider le duc à les ramener par force dans le sein de l'Église. Alors on proscrivit, sous la menace de châtiments sévères, l'exercice public de leur culte et les prédications des barbes. Scipion Lentulo, Napolitain d'un grand savoir, et Simon Fiorillo, qui s'étaient réfugiés dans ces vallées, allèrent prêcher dans la Valteline ; d'autres encore abandonnèrent cet asile, tandis que de pieux missionnaires, Possevino entre autres, se rendaient auprès des Vaudois pour essayer de les convertir sans négliger aucun moyen de conciliation. Mais comme les rigueurs croissaient, les Vaudois, irrités, se soulevèrent; le duc, soit par affection pour le culte de ses aïeux, soit par crainte de voir les Français accourir en grand nombre au secours de leurs frères, et remettre en péril l'indépendance nationale, envoya contre les rebelles des troupes qui, dans la guerre difficile de montagnes, causèrent et souffrirent beaucoup de mal. Enfin, voyant la difficulté de la réussite et l'insuffisance de ses moyens, Emmanuel pardonna aux Vaudois, en leur permettant d'avoir des assemblées et des pré- 1565
dications dans des lieux déterminés, mais avec défense de sortir 5 juin.
de leurs confins et d'exclure les rites des catholiques.

Les ducs de Savoie publièrent beaucoup d'édits pour les organiser ou les comprimer ; ils étaient souvent visités par des inquisiteurs ou des missionnaires, et l'on recourut, pour les ramener, à la prière, à la persuasion, surtout lorsque la Savoie fut illus-

trée par les vertus de François de Sales, évêque d'Annecy, puis de Genève. Le duc Charles-Emmanuel Ier l'envoya prier de se rendre à Turin pour aviser aux moyens de convertir les habitants du Chablais; le saint déclara que la cause principale de l'erreur était dans leur ignorance d'une autre religion, et qu'il fallait, par conséquent, leur envoyer des missionnaires zélés, capables de dissiper les préventions, de réfuter les calomnies ; il recommandait encore d'exclure de la Savoie les ministres calvinistes, de substituer de bons livres à ceux des hérétiques, et d'introduire les jésuites pour élever les jeunes gens et soutenir les controverses.

Le duc promit tout, et travaillait avec le saint à la conversion des Savoyards ; il les attirait à son château de Thonon, les accueillait avec bienveillance et leur exposait les arguments les plus efficaces pour leur démontrer l'unité de l'Église et de la foi ; beaucoup cédèrent à ses instances, et quand il sortait, le peuple l'entourait en criant : Vive son altesse royale! Vive l'Église romaine! Vive le pape (1)! Mais, parmi les ministres de Charles, quelques-uns penchaient pour la réforme ; saint François ne manqua donc pas d'occasions d'exercer sa modeste autorité et sa douce persuasion pour rétablir les rites catholiques dans la Savoie, d'où les calvinistes finirent par être expulsés.

Christine de France, devenue l'épouse du prince de Piémont, voulut avoir François pour aumônier, et il accepta après de longues instances, à la condition qu'il ne s'éloignerait pas de sa résidence. La princesse lui fit présent d'un beau diamant, que le saint ne tarda point à vendre ; elle lui en donna un autre, et comme François lui faisait comprendre qu'il ne pouvait conserver un objet de prix tant qu'il y aurait des pauvres, elle le pria de le mettre en gage au lieu de le vendre, en ajoutant qu'elle-même le rachèterait.

A cette époque, les Vaudois, favorisés surtout par le maréchal Lesdiguières, qui avait obtenu pour eux un édit de grâce de Charles-Emmanuel, repassèrent le Pellice, limite fixée, s'introduisirent dans les vallées de Suse et de Saluces, élevèrent des temples et célébrèrent des pâques solennelles ; puis ils commirent des profanations et des crimes que l'histoire n'accueille qu'avec réserve, parce qu'elle connaît les absurdes inculpations

(1) HAMON, *Vie de saint François de Sales*, 1854.

dont les partis ont coutume de se charger réciproquement. Après des édits fréquents, mais vains, après de nouvelles concessions et des rigueurs de Charles-Emmanuel II pour ramener les barbets dans les confins désignés, le marquis de Pianezza vint camper au milieu d'eux, et fit occuper leurs habitations; ils 1653 se retirèrent alors sur les cimes les plus escarpées, et se fortifièrent à Prato de Forno, de manière à braver toutes les attaques.

Aimant leur patrie d'autant plus qu'elle était malheureuse, attachés plus fortement à leurs croyances persécutées, les Vaudois écrivirent, sans oublier un événement, le journal de leurs fuites, de leurs victoires, de leur exil, avec cette passion qui, si elle diminue la créance, ajoute à l'intérêt, et nous attire encore malgré l'éloignement et la différence d'opinions; or, quels devaient être alors les sentiments, et surtout parmi les coreligionnaires? Jean Léger, ministre à Prali et à Rodoreto, qui les avait remplis de défiance contre les Piémontais, puis déterminés à l'insurrection au synode de Boissel, en décrivant et (nous l'espérons) en exagérant les persécutions souffertes par eux, surtout dans l'*Histoire des églises évangéliques dans les vallées du Piémont* (Leyde 1669), excitait l'indignation des réformés de toute l'Europe : vierges souillées, mères empalées, enfants brisés contre les rochers, et Pianezza, à la sollicitation de moines, promenant les flammes dans le pays, tel est son lugubre tableau, auquel il ajoute les portraits des martyrs; Charles-Emmanuel II passa donc pour un Néron parmi les contemporains. La Hollande, la Suisse, et surtout Cromwell, protecteur de l'Angleterre, adressèrent de nombreuses remontrances; la dernière puissance offrit aux persécutés un asile, des terres en Irlande, en leur décrétant, comme subside, une rente perpétuelle de 12,000 livres sterling. Enfin, la France étant intervenue, la paix fut rétablie à Turin, avec un pardon général et les conces- 1655 31 juillet. sions antérieures.

Un ennemi auquel on laisse intactes ses forces n'est pas vaincu; bientôt de nouveaux tumultes, surtout en 1663, attirèrent au pays de nouvelles guerres, fomentées par les nombreux Vaudois qui s'étaient réfugiés en Suisse, et qui, comme tous les bannis, bouleversaient leur patrie afin d'y rentrer. D'autre part, Léger ne cessait d'exaspérer les esprits en incriminant tous les actes du gouvernement, de faire entendre des plaintes aux princes protestants, d'accumuler des calomnies, de rassembler des

armes et de l'argent au moyen de souscriptions : homme dont la haine implacable ne s'éteignit qu'avec sa vie ; il mourut ministre de Leyde.

1685 Louis XIV, à cette époque, révoquait l'édit de Nantes, par lequel Henri IV avait accordé la liberté de culte aux calvinistes, appelés huguenots dans ce pays. Un grand nombre de fugitifs se retirèrent dans les vallées subalpines pour se soustraire aux cachots et aux *dragonnades* ; ce roi persécuteur demanda au duc de Savoie d'éteindre ce foyer d'hérésie et de rébellion sur les frontières du Dauphiné, et envoya des troupes pour le décider et l'aider à chasser les réformés. Victor-Amédée II ne manqua point de démontrer qu'ils étaient dans leur droit, et pourtant, comme il ne crut pouvoir lui refuser ce service, il ordonna que tous les protestants du marquisat de Saluces se fissent catholiques dans le délai de deux mois, sous peine de mort et de confiscation. En conséquence, de tous ceux qui se trouvaient disséminés dans les communes de Paesana, de Bioletto, de Croesio..... pas un ne resta ; il interdit même ce culte dans les vallées privilégiées, sans le permettre dans les maisons des particuliers, avec ordre de démolir les églises, d'expulser les barbes et d'élever les enfants dans la religion catholique, sous peine de cinq ans de galères pour les pères et du fouet pour les mères. Les réformés étrangers durent quitter le pays et vendre leurs biens, sinon ils seraient achetés par le fisc.

Afin d'exécuter ce décret intolérant, il fallut une armée, qui fut commandée par Victor-Amédée lui-même, peut-être pour la rendre moins sanguinaire. Les barbets égorgèrent et salèrent leur bétail, et se réfugièrent au milieu des Alpes les moins accessibles, tandis que les hommes robustes s'apprêtaient à repousser bravement les troupes. Tout homme qui, au souvenir de la puissance du grand roi, secondée par la valeur de Lesdiguières et de Catinat, ne saurait croire qu'une poignée de Vaudois put lui résister heureusement, montrerait qu'il ignore la force d'un peuple défendant sa patrie et ses croyances ; il faut y ajouter l'importance de la guerre des montagnes, et surtout les positions imprenables de Balsilla, de Serra le Crudele et d'autres des Alpes vaudoises, où deux individus peuvent résister à mille, et les rochers ensevelir cavalerie et canons. Mais la
1689 discipline de l'ennemi, et plus encore sa renommée empirèrent la position des barbets, qui furent tués, emprisonnés, envoyés

aux galères; on permit à un grand nombre de se retirer en Suisse.

De ce pays, les regards des fugitifs se tournaient vers leur patrie; un grand nombre d'entre eux résolurent de la recouvrer par force, et neuf mille hommes y pénétrèrent en exterminant tous ceux qui leur résistaient; mais beaucoup furent pris et pendus. A cette époque, le duc de Savoie, s'étant brouillé avec la France, laissa rentrer les barbets, qui se formèrent en régiments avec la devise : *La patience lasse devient fureur*, et commirent de grands ravages dans le Dauphiné. Lorsque Victor-Amédée fit la paix avec Louis XIV, et recouvra Pignerol et Perosa, soumis à la France depuis soixante ans, il revint à son ancienne tolérance, mais défendit toute communication entre les Vaudois, ses sujets, et ceux de France; les barbets, au nombre de deux mille cinq cents, sortirent alors du Piémont pour se réfugier dans la Suisse, la Prusse, la Hesse, le comté d'Isemberg, le Wurtemberg, le Baden-Durlach.

Les Vaudois qui restèrent vécurent toujours en paix dans ces vallées, antique refuge de leurs croyances et de leur liberté, obéissant silencieusement et aimant même le prince qui les opprimait. En 1603, ils avaient publié leur profession de foi, conforme aux principes des Eglises protestantes. Renouvelée dans le manifeste de 1655, elle conservait force légale, bien qu'elle fût, d'une part, gâtée par le rationalisme, de l'autre par les exaltations des moumiers. Maintenant ils comptent quinze églises, chacune avec un ministre, qui doit être sujet sarde et salarié par les habitants, lesquels obtiennent dès lors une diminution sur l'impôt. Ces églises sont dirigées par un synode qui, composé de tous les pasteurs et de députés laïques, se réunit tous les cinq ans. La *Tavola*, magistrature de trois ecclésiastiques et de deux laïques, dirige les affaires dans les intervalles entre un synode et l'autre, est réélue à chaque synode, résout les contestations et répartit les aumônes.

Chaque église a son consistoire, composé du pasteur des anciens, de l'économe et du procureur; il est chargé de l'administration spirituelle et temporelle, des bonnes œuvres, des pauvres, des écoles qui sont fréquentées et bien dirigées. A des époques déterminées, le ministre se rend au milieu des populations isolées dans les Alpes, pour leur offrir les secours de la religion. Alors, de toutes les vallées, de tous les versants, les bergers accourent sur les pas du ministre; la mélodie des hym-

nes réveille les échos des vallées, et les louanges du Seigneur, les psaumes de la foi et de la consolation retentissent dans les solitudes repeuplées. Le ministre a pour chacun un conseil, une parole d'espérance, un reproche; il règle les différends, arrange des mariages, étouffe des scandales; puis, du haut de la chaire, il distribue à tous le pain de la parole, et leur recommande de veiller, de prier, de conserver la foi.

Dans les limites de leur territoire, les Vaudois pouvaient posséder et même être notaires, architectes, chirurgiens, procureurs, pharmaciens, administrateurs de la commune, mais non pas au delà. Telle a été leur condition jusqu'au 17 février 1848, époque où une loi les a déclarés égaux à tous les autres sujets sardes; depuis, ils se sont répandus partout où ils ont voulu, et aujourd'hui ils ont, au milieu de Turin, un temple, des prédicateurs, des journaux, un apostolat inspirant des craintes et des espérances.

Dès 1370, plusieurs habitants de ces vallées subalpines étaient allés s'établir en Calabre, où ils avaient peuplé et fertilisé des terrains incultes. Leur nombre s'accrut jusqu'à 4,000, et, bien que leurs rites religieux différassent de ceux du catholicisme, ils étaient tolérés par les seigneurs du pays, parce qu'ils vivaient tranquilles et payaient exactement les impôts. Lorsqu'ils entendirent parler de la réforme d'Allemagne, ils envoyèrent demander à Genève des docteurs, qui vinrent en effet et firent des prosélytes. Le cardinal Alexandrin, chef de l'inquisition à Rome, envoya des prédicateurs et des menaces, mais sans fruit; il eut donc recours au bras séculier. Le duc d'Alcala, vice-roi de Naples, fit partir un juge avec des troupes qui, secondant les missionnaires, contraignaient les Vaudois d'aller à la messe, ou punissaient les opiniâtres dans leurs biens et leur personne. Poussés au désespoir, ils prirent les armes, et combattirent d'abord en partisans, puis livrèrent des batailles rangées; enfin, après avoir été défaits, ils se retirèrent à la Guardia lombarde, où ils tombèrent au pouvoir de l'ennemi par force et trahison; après d'iniques jugements, ceux qui persistèrent dans leur foi subirent d'atroces supplices. On les enferma tous dans une maison : le bourreau venait en saisir un, lui bandait les yeux, puis le conduisait dans une plaine rapprochée, et, après l'avoir fait agenouiller, lui sciait le cou avec un couteau et le laissait ainsi; ensuite, avec le même bandeau et le même couteau ensanglantés, il retournait à la pri-

son, en emmenait un autre, et le tuait de la même manière.

Tel est le récit d'un témoin oculaire, qui en fait périr ainsi jusqu'à 800. — Les vieillards, dit-il, meurent joyeusement, et les jeunes avec une certaine peur. On a donné l'ordre, et les charrettes sont là, de couper les cadavres par morceaux et de les exposer le long de la route jusqu'aux confins de la Calabre, si le pape ou le vice-roi ne défend pas au marquis (de Buccianico) de le faire. A ce moment même, on applique les autres à la corde. On a ordonné de faire venir aujourd'hui cent femmes des plus âgées, de les soumettre à la torture, et puis de les envoyer au supplice pour faire la mixture parfaite. Il y a sept Vaudois qui refusent de voir le crucifix et de se confesser; on les brûlera vifs. Dans onze jours, 2,000 victimes sont tombées, et il reste encore dans les prisons 1,600 personnes condamnées; on en a massacré plus de 100 dans la campagne, trouvé environ 40 avec les armes, et tous les autres, par groupes de 4 et de 5, sont réduits au désespoir. Les flammes ont dévoré les villages, et l'on a ravagé beaucoup de « possessions (1). » Louis Pascal, leur chef, fut brûlé à Rome, et d'autres allèrent ramer sur les galères espagnoles.

Nous avons déjà dit comment une partie de l'Italie, appartenant jadis au duché de Milan, était tombée, dans les vicissitudes du siècle précédent, au pouvoir des Suisses et des Grisons, leurs confédérés. Les trois cantons primitifs de l'Helvétie, Uri, Schwitz, Unterwald, avaient occupé les bailliages de Bellinzone, de Blenio et de Rivière, qui s'étendaient du lac Majeur jusqu'au sommet du Saint-Gothard. Tous les cantons ensemble possédèrent les bailliages de Lugano, de Locarno, de Mendrisio, de Valmaggia, autour des lacs de Ceresio et de Verbano. La réforme jeta la division parmi les cantons : Uri, Schwitz, Unterwald, Lucerne, Zug, Soleure et Fribourg restèrent fidèles à l'Église, et les autres l'abandonnèrent. Les bailliages cisalpins étaient administrés par des individus qu'envoyaient les cantons dominants; or, ces baillis, qui avaient acheté leur charge à prix d'argent, vendaient la justice pour rentrer dans leurs déboursés; puis, selon que ces cantons et les baillis étaient catholiques

(1) Je tire ces paroles de lettres qu'on trouve dans les archives des Médicis (*Correspondance de Naples*); si elles sont authentiques, elles sont certainement exagérées, comme tout ce qu'on écrit dans un temps de partis et sous l'impression du moment. On les attribue à quelqu'un qui accompagna Ascagne Caracciolo dans cette expédition; elles portent cette date : juin 1562, Montalto.

ou protestants, les apostats trouvaient faveur ou persécution.

Les Orelli et les Muralti, familles principales de Locarno, introduisirent dans leur patrie les doctrines nouvelles. Un certain Baldassare Fontana, carme du pays, écrivait aux Églises suisses *fidèles à Jésus-Christ*, pour les inviter à songer au Lazare de l'Évangile, qui voulait se nourrir des miettes tombées de la table du Seigneur. Soyez touchées de mes larmes et de mes prières, et envoyez-moi « les œuvres du divin Zwingle, de l'illustre Luther, de l'ingénieux Mélanchthon, du soigné Œcolampade, et faites en sorte que notre Lombardie, esclave de Babylone, acquière cette liberté qui est accordée par l'Évangile. »

Bon nombre d'Italiens, attirés par le voisinage, le climat, la langue et les mœurs encore italiennes, s'étaient réfugiés dans ces bailliages. Un certain Beccaria, Milanais, ami d'Ochino et de Carnesecchi, y avait surtout répandu les enseignements de ces hérétiques, en prêchant avec d'autres moines apostats, de telle sorte qu'un bailli catholique le fit incarcérer. Ses partisans le délivrèrent par force, et son audace redoubla; néanmoins, il jugea prudent de se retirer dans la vallée Mesolcina, où il se maria et fit l'éducation des enfants de tous les Italiens qui voulaient élever leur famille dans les idées de la réforme.

Ce voisinage troublait le sommeil du pape et du roi d'Espagne, comme duc de Milan. Charles Borromée, qui avait déjà fondé le collége helvétique à Milan, afin de préparer des pasteurs pour ces pays, pénétra dans la Suisse en qualité de légat pontifical, et punit de mort des sorciers et des hérétiques. Sur ses instances, les cantons catholiques mirent obstacle à la propagande qui répandait l'hérésie dans les États italiens. Malgré l'opposition des cantons réformés, ils publièrent de sévères prohibitions, et finirent par décréter que tous ceux qui ne voulaient
1555 pas aller à la messe devaient abandonner la patrie avec les biens
mars. et la famille. En conséquence, un grand nombre de personnes, avec leurs femmes et leurs enfants, traversèrent le Saint-Bernard, s'arrêtèrent quelque temps dans la Mesolcina, puis gagnèrent les cantons réformés, et surtout Zurich. Parmi ces exilés se trouvaient Taddée Duni de Locarno, qui se distingua comme médecin, jouit de l'amitié du fameux naturaliste Gessner, publia divers ouvrages, et traduisit en latin quelques-uns des livres d'Ochino et de Stancari. Les Italiens firent prospérer, à Zurich, l'art de la soie, laissèrent à une rue le nom de Lombards, et les familles des Duni, des Orelli, des Muralti, des Pestalozzi, four-

nirent ensuite des personnages qui ont rendu de grands services à la science et à l'humanité. Ils eurent dans cette ville une église italienne, administrée d'abord par Beccaria, ensuite par Ochino, et rendue célèbre par Pierre Martyr et Lelio Socino; toutefois Bullinger et les autres apôtres de l'Église la voyaient de mauvais œil. Un grand nombre d'Italiens habitaient également Genève, où tous les jeudis ils prêchaient dans leur langue (1).

Il faut croire, néanmoins, que la cure de Locarno contenait encore des hérétiques, puisque le pape, en 1580, jugea nécessaire de la soumettre aux inspections particulières de l'évêque de Novara Speziano.

Dès cette époque, un nonce pontifical siégea toujours dans la Suisse, où l'on fonda des écoles de capucins à Altorf pour les classes inférieures, et de jésuites à Lucerne pour les riches familles. Sous le prétexte de religion, mais dans un but politique, le roi d'Espagne, comme duc de Milan, forma une *ligue d'or* ou *borromée* avec les cantons catholiques pour la conservation de l'Église et la tranquillité des pays respectifs. Les cantons permettaient à ce roi de conduire ses armées en Lombardie à travers leur territoire et d'y lever des troupes, tandis qu'il s'engageait à les soutenir de toutes ses forces.

La lutte fut plus sérieuse parmi les Grisons. Ces descendants des anciens Rhètes indomptés, mêlés avec un grand nombre de Romains qui s'y réfugièrent à la chute de l'empire, en y laissant des dialectes semblables au latin, comme le roman et le ladin, habitaient des vallées parallèles et confinantes à la Valteline italienne. On pénètre dans cette vallée par le mont Fraele, par le Muretto, par la montagne Julie et la Spluga. On appelle Valteline la vallée traversée par l'Adda, dont la source est au mont Branlio, voisin de l'Ortlerspitz, et qui, après un cours de quatre-vingts milles du levant au couchant, va se jeter dans le lac de Côme. Elle a pour chef-lieu Sandrio, et pour citadelles secondaires Morbegno et Tirano. A l'extrémité occidentale, le territoire de Borméo formait un comtat distinct; l'autre comtat de Chiavenna, ancien passage du commerce avec l'Allemagne, dévie, près du lac de Côme, vers la Spluga et le val Pregalia.

Sa position rend la Valteline très-importante; en effet, tandis qu'un de ses flancs s'appuie aux vallées vénitiennes du Berga-

(1) LETI, *Italia regnante*, t. I, 37.

masque et du Brescian, une de ses extrémités touche au Tyrol, et l'autre à la Lombardie, double possession de la maison d'Autriche. Maîtresse de la Valteline, cette puissance aurait pu envoyer librement ses armées d'Allemagne en Italie pour la dominer et la bouleverser; d'un autre côté, elle se serait trouvée en mesure d'empêcher les Vénitiens d'en tirer des mercenaires, dont la Suisse était la pépinière. La politique avait donc les regards fixés sur ce petit territoire, clef ou chaîne de l'Italie. Les Grisons l'enlevèrent au duché de Milan en 1512, et, bien qu'à la paix de Jante, ils l'eussent reçue comme alliée, ils la soumirent bientôt à la servitude la plus dure, comme est celle qu'imposent des républiques. Elle était gouvernée par des personnes ignorantes, qui n'avaient d'autre mérite que d'avoir acheté leur charge aux enchères, et d'autre ambition que de s'enrichir en vendant la justice.

Jean Comander, archiprêtre de Coire, Henri Spreiter, Jean Blaise et Philippe Saluzio avaient répandu les doctrines de Calvin parmi les Grisons, qui cherchaient à les introduire dans la Valteline et les deux comtats; ils en fermaient l'entrée à Borromée comme visiteur pontifical, soutenaient les réformes au préjudice des catholiques, auxquels ils enlevaient des églises, et commettaient les abus qu'on voit d'ordinaire dans les pays où les intérêts des sujets sont opposés à ceux des gouvernants. De là des haines, des conflits et des violences repoussées par les violences.

Parmi les Grisons eux-mêmes, les dissidences religieuses avaient pris un caractère politique. Deux factions s'étaient formées : une dite évangélique, et l'autre catholique; la première, dirigée par les Salis, favorisait la France, et l'autre, dévouée à l'Espagne, avait pour chefs les Planta. Ces divisions empirèrent la condition du pays, déjà mal gouverné par l'aristocratie, infecté par la corruption étrangère et opprimant les sujets. Les
1620 réformés, ennemis du parti autrichien, exaltés par les prédicants, détruisent les châteaux des Planta, emprisonnent leurs adversaires, puis établissent à Tusis le *strafgericht*, cour martiale qui s'attribuait un pouvoir dictatorial toutes les fois que le statut national était menacé.

Alors commencent des procès violents, des supplices et des proscriptions. Nicolas Rusca, saint archiprêtre de Sondrio, meurt sur le gibet; plusieurs chefs catholiques sont tués, d'autres s'enfuient, et le bruit se répand qu'on a formé le complot

d'égorger tous les catholiques de la Rhétie et de la Valteline, pour y assurer le triomphe exclusif de la réforme. Chez les catholi- 19 janvier.
ques, la piété fait place à la haine, l'épouvante à la fureur ; après s'être concertés, ils égorgent tous les protestants qui se trouvent dans la vallée, laquelle se déclare indépendante, et organise un gouvernement distinct sous Jacques Robustelli, l'âme de ces mouvements. Les Grisons accourent pour venger les victimes, et des luttes s'engagèrent avec des avantages balancés. Les catholiques appelèrent à leur secours l'Autriche, qui envahit non-seulement la Valteline, objet constant de son ambition, mais encore la Rhétie. Toutefois la jalousie de la France élevait des obstacles, le pape intervenait, et plusieurs années s'écoulèrent au milieu de combats, de négociations et des misères de la vallée disputée, dont le courage ne pouvait suffire à la défendre contre ces puissants compétiteurs. Enfin, à Milan, et sans même écouter la Valteline, les puissances intervenantes firent un traité 1637
par lequel cette vallée était rendue aux Grisons, à la condition qu'il n'y resterait ni protestants ni inquisition.

Nous reviendrons sur ces faits; mais nous avons voulu les mentionner, bien qu'ils sortent des limites de ce livre, afin de réunir dans le même cadre tout ce qui a trait à la grande critique religieuse née dans le seizième siècle. Après avoir commencé de la manière la plus glorieuse, par la découverte et la rapide conversion d'un nouveau monde, par le plus grand éclat des lettres et des arts, ce siècle vit ensuite s'introduire la question religieuse, suivie de la confusion des esprits, de l'anarchie dans les actes, de la tyrannie dissimulée sous le prétexte de la réprimer, du fanatisme persécuteur; aussi, loin de pouvoir réunir la liberté civile à l'indépendance religieuse, il fallut combattre au dedans et au dehors la barbarie, qui semblait ressusciter. Ces luttes rendirent possible en Italie un siècle de honteuse misère, au point que tout individu qui ne croyait pas fermement que la Providence, par la voie du mal, dirige sans cesse l'humanité vers des idées plus vraies, des mœurs plus humaines, une liberté mieux entendue, put s'imaginer que la civilisation avait péri.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

LIVRE DOUZIÈME (Suite).

LIVRE TREIZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

MÉMOIRES

DE JEAN

SIRE DE JOINVILLE

OU

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DU TRÈS-CHRÉTIEN ROI

SAINT LOUIS

publiés

PAR M. FRANCISQUE-MICHEL

Correspondant de l'Institut de France,
de l'Academie impériale de Vienne, de l'Academie des sciences de Turin,
des Societes des antiquaires de Londres et d'Écosse.

précédés

DE DISSERTATIONS

PAR M. AMBR. FIRMIN DIDOT

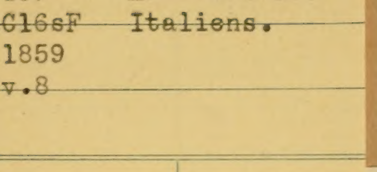
ET D'UNE NOTICE

PAR M. PAULIN PARIS
Membre de l'Institut.

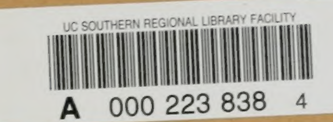
1 beau vol. in-18, enrichi de gravures sur acier.

Deuxième édition. — **Prix : 5 fr.**

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



C16sF Italiens.
1859
v.8



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 223 838 4